



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

C1160.10



9117  
12













LES  
OEUVRES  
POSTHUMES  
DE  
M<sup>re</sup> <sup>Jean</sup> CLAUDE.  
TOME QUATRIÈME.

A AMSTERDAM,

Chez P I E R R E S A V O U R E T, Marchand  
Libraire dans le Kalver-Straat.

---

M. DC. LXXXVIII.

*Avec Privilege de Nosseigneurs les Etats.*

C1160.10(4)

HARVARD  
UNIVERSITY  
LIBRARY

011111  
13-5



TRAITÉ  
DU PECHÉ<sup>1</sup> CONTRE

*LE*

S<sup>T.</sup> ESPRIT,

*PAR*

M<sup>R.</sup> CLAUDE.



# TRAITE DU PECHÉ CONTRE LE SAINT ESPRIT.

**L**E Péché contre le Saint Esprit est une chose qui semble très-difficile à définir, & c'est pourquoy il est bon de traiter ce sujet avec autant d'exactitude qu'il se pourra. Pour cet effet, il faut examiner précisément trois choses. La première, qu'elle est la nature de cette Foy, qu'on appelle la Foy à tems, & de laquelle on déchoit par le Péché contre le Saint Esprit. La deuxième, quelle est la nature de la chute ou du Péché contre le Saint Esprit. Et la troizième, quelles en sont les suites.

## PREMIER POINT.

*En quoy consiste la Foy Temporaire.*

**P**Our bien traiter le premier point, il faut faire une perpétuelle comparaison d'un Temporaire, comme on parle, car c'est ainsi que d'ordinaire

dinaire dans l'Ecole on appelle ceux qui enfin viennent à pécher contre le Saint Esprit , avec un vray Fidèle , & montrer ce en quoy ils conviennent , & ce en quoy ils différent. .

Il faut supposer que la Parole de l'Evangile, qui contient la promesse du Salut par Jesus-Christ peut être considérée à quatre égards. I. Entant que c'est une Parole simplement. C'est à-dire, un corps de discipline, ou si vous voulez un Système composé de plusieurs parties qui ont du rapport les unes avec les autres, & de plusieurs propositions, dont les unes regardent les actions de Dieu à nôtre égard, & les autres, nos actions à l'égard de Dieu. II Comme une Parole véritable, d'une vérité certaine & divine. III. Comme une Parole bonne, qui contient des choses dignes de nôtre amour & de nos desirs, & qui par conséquent a pour nous beaucoup d'attraits qui captivent nôtre cœur. IV. Comme une Parole souverainement bonne, qui contient des choses capables de ravir nos affections par dessus toute sorte d'autres objets.

II. Il faut supposer que le premier acte de l'entendement humain sur l'Evangile le considère sous le premier égard, car la première question qui se forme dans l'Esprit d'un homme est celle cy : *Que veut dire cet Evangile ? Quelles sont les propositions dont il est composé ? Qu'est-ce qu'il promet, & qu'est-ce qu'il exige ?* Pour satisfaire à cette question, on lit, on écoute l'Evangile, on considère le sens, on examine le rapport que les parties dont il est composé ont entr'elles ; & par ce moyen on acquiert une connoissance qu'on peut appeller de simple intelligence, à peu-près semblable à la connoissance qu'un homme de bien pourroit acquérir de l'Alcoran de Mahomet

## CONTRE LE SAINT ESPRIT. 7

pour seulement satisfaire la curiosité, & savoir ce qu'il dit. C'est à mon avis cette connoissance qui s'acquiert dans l'Ecole, où l'on explique le plus clairement qu'on peut les principes & les parties de la Religion Chrétienne. Ce premier degré peut être commun aux bons & aux méchans, & il arrive même quelques-fois qu'un méchant homme surpasse à cet égard en lumière un homme de bien, comme il est aisé de le reconnoître par l'exemple des faux Pasteurs qui parlent admirablement bien des Mystères de l'Evangile, & qui pourtant n'en sont nullement persuadés.

A l'égard de ce premier acte, on demande si l'opération d'une grâce surnaturelle du Saint Esprit y est nécessaire. A quoy je répons que non, & qu'il suffit pour cela des simples lumières de la nature: car il n'est pas impossible qu'un Turc ou un Juif, qui par curiosité étudiera la Religion Chrétienne, comprenne ce qu'elle veut dire, puisqu'elle s'explique par le ministère des paroles qui nous sont communes, & que ses propositions forment un sens qu'on peut comprendre & en charger sa mémoire. Tout ce qu'on peut dire sur ce sujet, est qu'un des effets du péché originel, est d'avoir rendu nôtre intelligence tardive & émoussée. Il semble donc qu'il soit nécessaire qu'un particulier rayon de l'Esprit de Dieu, je veux dire de cet Esprit qui se déploie dans la Société du genre humain, soit communiqué à ceux qui font, dans l'étude des disciplines, des progrès extraordinaires. En effet, je ne doute point que cette pénétration d'esprit, cette profonde application aux sciences qu'on admire dans de certaines personnes, comme dans un Platon, un Aristote, &c. d'où résulte un très-grand savoir, ne soit l'effet d'une particulière opération de l'Esprit de Dieu.



Mais quoy qu'il en soit , cette opération est purement de l'ordre de la nature , & bien différente de la grace surnaturelle , qui forme en nous la Foy & la conversion.

Ce premier acte est commun aux vrais fidèles & aux Temporaires ; car il faut nécessairement que les uns & les autres commencent par là , n'étant pas possible qu'on reçoive aucune impression des objets Evangéliques , si premièrement on n'en a quelque connoissance , au moins pour s'en pouvoir former l'idée. Ce qui , pour le dire en passant , fait voir l'impertinence de quelques-uns de l'Eglise Romaine , qui soutiennent que pour être vrai fidèle , il n'est pas nécessaire d'avoir aucune connoissance des Mystères de la Religion Chrétienne ; mais qu'il suffit de croire en général ce que l'Eglise croit , sans sçavoir en particulier ce qu'elle croit.

III. Le deuxième acte de l'entendement humain sur l'Evangile , le regarde au second égard ; car après avoir compris ce que signifient les propositions Evangéliques , il se forme une seconde question , sçavoir si ces propositions sont fausses ou véritables , si elles sont certaines ou probables. Pour satisfaire à cette question , l'entendement humain fait réflexion sur les caractères de vérité & de divinité , qui reluisent dans l'Evangile , & selon que ces caractères sont bien ou mal connus , l'entendement forme sur eux de différens jugemens. Plusieurs ne voyant pas reluire ces caractères , jugent que l'Evangile est une fausseté , une invention purement humaine & ceux-là sont les incrédules & les prophanes. Les autres voyant reluire en quelque manière ces caractères , mais d'une manière fort foible & fort languissante , conçoivent de la vérité de l'Evangile une opinion ,

## CONTRE LE SAINT ESPRIT. 9

nion, ne le rejettant pas absolument comme une fausseté manifeste , mais ne le recevant pas aussi comme une vérité fort certaine : & ceux-là sont ces esprits flottans qui demeurent toujours dans le doute , & qui ne sont Chrétiens que par plus grande précaution ; parce que peut-être seroit-il dangereux de ne l'être pas.

Les Temporaires dont nous parlons ont cecy de commun avec les vrais fidèles , que les caractères de vérité & de divinité qui sont en l'Evangile , se montrent pleinement à eux , de manière qu'ils sont persuadés que l'Evangile est une Religion céleste & divine , dont les principes sont certains , & les propositions inviolables. Or cette persuasion est le premier effet de la grace surnaturelle du Saint Esprit , qui nous fait reconnoître pour sagesse de Dieu , ce que les autres tiennent pour folie ou pour scandale. La corruption de l'Esprit humain est si grande , qu'à moins qu'il soit redressé & illuminé par une clarté surnaturelle , il ne lui seroit pas possible de faire un bon jugement sur ces caractères de vérité ; à quoy se doit rapporter le passage de l'Apôtre, *l'homme animal ne comprend pas les choses*, Ec. 1. Corinth. 2.

IV. Le troizième acte de l'entendement humain sur l'Evangile , le regarde comme une chose bonne : mais comme il y a diverses idées de bonté , il est nécessaire d'insister ici un peu plus particulièrement. Il faut donc savoir , I. qu'un mal peut revêtir l'idée d'un bien , par comparaison à un autre mal qui sera plus grand ; & ainsi une chose mauvaise en elle-même , ne laissera pas dans cette comparaison de nous être bonne. II. Il y a comme chacun sçait trois sortes de bien , l'utile , l'agréable & l'honnête. III. On peut comparer ces trois sortes de bien ensemble , pour savoir

voir lequel nous devons préférer. IV. Dans le Salut Evangélique il y a à considérer quatre choses ; son principe , savoir l'amour & la miséricorde de Dieu : le moyen ou le canal par lequel il nous est communiqué qui est Jesus-Christ : les parties dont ce Salut est composé, qui sont la délivrance du mal physique & de l'Enfer, la délivrance du mal moral & du péché , la possession ou la jouissance du bien physique, qui est la félicité, & celle du bien moral , qui est la sainteté. V. La condition qui nous est imposée, & sans laquelle ce Salut ne se peut acquérir, qui est l'amour de Dieu , la justice & l'obéissance. Ces choses étant ainsi , il faut voir quels sont les mouvemens d'un vray fidèle , & quels sont ceux d'un Temporaire vers l'Evangile, entant que bon. Je dis donc qu'un vray fidèle & un Temporaire conçoivent l'un & l'autre ces idées de bonté de l'Evangile , savoir de l'honnête, de l'utile, & de l'agréable. Car qui a-t-il de plus utile que les richesses éternelles du Paradis ? Qui a-t-il de plus agréable que ses joyes & ses consolations ? Et qui a-t-il de plus honnête ou de plus glorieux que d'être fait à l'image de Dieu , & avoir atteint au dernier degré de la perfection humaine.

Mais lors qu'il faut venir à la comparaison de ces idées entr'elles, un vray fidèle est principalement touché de celle de l'honnête de laquelle il fait une estime singulière , la jugeant préférable aux deux autres, il est touché sans doute des deux autres aussi, mais d'une manière beaucoup moins forte. Un Temporaire au contraire, est en quelque manière touché de la beauté & de l'excellence qui reluit dans l'objet Evangélique ; mais principalement & beaucoup plus fortement , il est touché par l'idée de l'utile , & par celle de l'agréable,

gréable, lesquelles il juge absolument préférables & plus importantes, & c'est-là la première différence.

La seconde consiste dans la comparaison des parties du Salut entr'elles. Car le vrai fidèle, sans doute se laisse ravir par la promesse de la délivrance de l'Enfer, & de la jouissance des biens célestes: mais il se laisse incomparablement plus ravir, par la promesse de la délivrance du péché, & par celle de l'acquisition de la sainteté. Le Temporaire au contraire, est peu touché de la délivrance du péché, & de l'espérance de la sainteté, mais il l'est extrêmement de la délivrance de l'Enfer, & de l'espérance du Paradis.

La troisième différence se tire de la comparaison du Salut avec son principe, c'est-à-dire, l'Amour & la Miséricorde de Dieu. Car le vrai fidèle est véritablement beaucoup touché de la grandeur de ce Salut que Dieu lui promet; mais il l'est beaucoup plus de cet amour ineffable d'où le Salut procède, & dont le sentiment l'accompagne, de manière que s'il se pouvoit faire que le sentiment de l'amour de Dieu fût séparé des biens célestes, le vrai fidèle ne laisseroit pas de l'estimer infiniment, & d'être englouti par cette profonde miséricorde de Dieu. Le Temporaire au contraire, est extrêmement touché de l'idée des biens que Dieu lui promet dans sa Communion, & qui composent le salut, & au reste peu touché de ce principe d'amour & de miséricorde, d'où il procède: de manière que s'il se pouvoit faire qu'il obtint le Salut & les biens du Ciel, sans le sentiment de l'amour de Dieu, par Oeconomie de sagesse ou autrement, cela lui seroit fort indifférent, pourvû qu'il fût heureux.

La quatrième différence est prise de la considération du moyen par lequel le salut nous est donné, savoir Jesus-Christ. En Jesus-Christ il y a, comme  
chacun

chacun fait, trois Charges: celle de Prophète, celle de Sacrificateur, & celle de Roi; comme nôtre Prophète; il nous instruit; comme nôtre Sacrificateur, il nous obtient la rémission de nos péchez: & comme Roy il nous gouverne & nous possède. Le vrai fidèle embrasse & accepte Jesus-Christ sous ces trois égards également: il se soumet aux lumières de sa Révélation, renonçant à ses propres & naturelles lumières pour obéir à celles de Jesus-Christ: il le reconnoit pour son souverain Prophète: il embrasse son mérite & sa satisfaction, & accepte le prix de son Sacrifice pour sa justification: mais en même tems aussi il se donne à Jesus-Christ comme à son Roi, afin de n'avoir autre inspiration que les siennes, d'autres loix que celles qu'il lui donnera, ni d'autres mouvemens que ceux qui lui commandera. Ce que Saint Paul a heureusement bien exprimé en ces termes, *je vis, non point maintenant moy, &c.* Le Temporaire au contraire, embrasse Jesus-Christ comme Sacrificateur: mais il le laisse comme souverain Prophète, & comme Roi, se conservant toujours le droit & l'usage de ses propres lumières, & de sa propre volonté pour se conduire. Ainsi le vrai Fidèle renonce à soy-même à tous égards, à sa justice, à ses propres clartez, ou à son propre sens, & à sa propre direction; ne voulant en aucune manière être indépendant. Mais le Temporaire ne renonce à soy-même qu'à un égard, savoir à l'égard de sa propre justice, qu'il reconnoît nulle & incapable de soutenir le Jugement de Dieu; mais il ne laisse pas de vouloir conserver encore le droit de son propre sens, & celui de sa direction; en un mot il veut être le maître de ses propres jugemens, & disposer de ses propres intérêts, & de ses actions comme bon lui semblera.

La



La cinquième différence consiste dans les divers jugemens que le fidèle & le Temporaire font sur la condition, qui nous est imposée pour obtenir le Salut ; & que nous avons dit être, la justice, la sainteté, & l'obéissance aux Commandemens de Dieu : car non seulement le vrai fidèle trouve cette condition juste & raisonnable, digne de Dieu & digne de nous, mais de plus il la considère comme une chose tres-agréable, bonne & aimable de sa nature. Le Temporaire au contraire, la regarde comme une condition onéreuse, comme un joug difficile, & duquel il désireroit bien que Dieu le déchargeât ; & néanmoins parce que sans cela Dieu lui déclare qu'il est impossible d'être sauvé, il s'y soumet en quelque sorte, & considère cette condition comme un moindre mal que la perte du Salut & sa damnation. Et c'est-là la cinquième différence qu'on peut remarquer entre le vrai fidèle & le Temporaire.

Il faut maintenant passer à la considération du quatrième égard, sous lequel l'Evangile peut être considéré : savoir, entant qu'il est souverainement bon, & qu'il contient en soi le souverain bien de la créature. Or il faut remarquer qu'à cet égard l'entendement humain peut faire, ou des actes qu'on appelle absolus, ou des actes qu'on appelle de comparaison.

L'acte absolu répond à cette question. Est-il vrai que le Salut Evangélique soit le souverain bien de l'homme ? L'acte de comparaison se fait en deux manières : car I. on répond à cette question, les biens temporels étans comparez avec le Salut Evangélique, & le Salut Evangélique avec eux, lequel des deux est préférable ? II. On peut faire cette comparaison par égard aux circonstances du tems, du lieu, des personnes ; & faire cette question : lequel des deux biens est préférable, dans

dans la considération de toutes les circonstances. Cela étant ainsi supposé; je dis que le Temporaire & le vrai fidèle ont ceci de commun, qu'ils demeurent l'un & l'autre d'accord que le Salut Evangélique est une entière & parfaite félicité, & par conséquent un vrai souverain bien. Car il n'est pas possible que l'on se forme l'idée des gloires éternelles du Paradis, telle qu'elle nous est proposée dans l'Evangile, sans la regarder comme l'idée d'un souverain bien, dans la possession duquel on est heureux. Or il est certain que le Temporaire va jusques-là, que de se former l'idée de la gloire éternelle, telle qu'il la voit représentée dans l'Evangile.

Je dis de plus, qu'à l'égard du second acte, qui compare en général le bien Evangélique avec le bien mondain, sans considérer les circonstances, le fidèle & le Temporaire conviennent encore en ceci, que l'un & l'autre demeurent d'accord, qu'à prendre ainsi les choses en général, il n'y a point de doute que le bien Evangélique ne soit préférable au bien mondain; car ce dernier ne donne pas des joyes si pleines & si entières que l'autre, ni ne peut être d'un prix si grand que le sont les biens célestes & divins.

Mais quand il faut venir au troisième acte, qui compare ces deux genres de bien, par égard aux circonstances, là il se fait une sixième différence. Car le véritable fidèle qui conclut que tout le poids ne peut venir des circonstances, ne sauroit balancer cette infinité de prix & l'excellence qui est dans le Salut Evangélique; c'est pourquoi il juge ce dernier préférable à tous égards. Le Temporaire au contraire, considérant que le bien Evangélique est éloigné, que le bien mondain est présent, que l'un apporte avec soi une joye spirituelle,

le, & que l'autre en apporte une animale qui touche les passions ou les apétits, que l'un est du lieu où nous sommes, & de l'engagement où nous nous trouvons, & l'autre d'un lieu surnaturel où nous ne sommes point, & dans lequel, par conséquent, nous n'avons point encore de liaison, il conclut qu'à ces égards le bien mondain est préférable à celui de l'Évangile.

De là naît une septième différence, qui est, que le Temporaire forme la question, s'il n'y auroit point moyen de joindre ensemble la possession de ces deux biens, sur quoi, trompé par son intérêt, il conclut que ce n'est pas une chose impossible que quelque contrariété qui paroisse entre ces deux sortes de biens, il n'y a point néanmoins d'incompatibilité; & que sans perdre ni l'un ni l'autre, il pourra par son adresse les accorder ensemble, & ainsi être heureux, & en cette vie & en l'autre. Le vrai fidèle au contraire, lors qu'il tombe sur cette question, après avoir fait un juste examen de la nature de ces deux biens, il les juge absolument incompatibles, comme ils le sont en effet : l'assouvissement des passions & la félicité mondaine étant une chose qui ne se peut nullement accorder avec la vraie piété. Et de là naît la huitième différence, qui consiste en ce que le vrai fidèle embrasse actuellement le bien Évangélique préféablement à tout autre, & renonce pour l'amour de lui à toute cette fausse félicité que le Monde lui présente, acceptant l'Évangile sous la condition de la Croix, de la renonciation à soy-même, à ses vanitez & à ses plaisirs; de l'affliction & de la persécution, lors qu'il plaira à Dieu de l'y appeller. Et par ce moyen il établit Dieu & Jesus-Christ son Fils comme le principe souverain de toutes ses pensées, de ses desseins & de ses actions.

tions. Le Temporaire, au contraire, trompé par l'espérance qu'il n'y aura point d'incompatibilité entre le Monde & l'Evangile, en retenant & conservant la même affection qu'il a toujours eue pour les biens mondains, ne laisse pas d'embrasser Jesus-Christ & son Evangile, & ainsi il établit en son cœur comme deux principes de ses actions : avec cette différence néanmoins, que le Monde demeure toujours le plus fort en son cœur, y occupant le principal lieu, & tenant le premier rang dans ses desirs ; non qu'il ne désire le Salut de Jesus-Christ, mais parce qu'il ne le désire, ni si ardemment, ni si fortement qu'il fait les biens de la Terre.

Ce sont-là les actes de l'entendement, auxquels répondent des impressions ou des mouvemens de la volonté. Car il ne faut pas douter que lorsque l'Evangile se présente à la connoissance de l'homme, comme une discipline exacte dans les principes, dans ses parties, dans ses liaisons & dans ses conséquences, un corps en un mot de Religion, qui est admirablement bien réglé & parfait, la volonté ne soit en même tems émuë de cet amour d'approbation que nous avons pour toutes les choses parfaites : & cela est commun au vrai fidèle & au Temporaire. Il ne faut pas douter aussi qu'après que l'entendement a fait la recherche des caractères de vérité & de divinité qui reluisent dans l'Evangile, & qu'il a conclu que l'Evangile est une Parole véritable, certaine & céleste, la volonté ne soit en même tems émuë à l'aimer encore davantage. Quant ensuite l'entendement considère cette Parole comme bonne, l'amour & le désir de sa possession naît dans la volonté, à proportion du plus ou du moins de lumière qu'il y a dans l'entendement. Il en est de même dans les

tres Actes où l'Evangile est considéré comme Souverain bien ; car à la proportion des conclusions & des jugemens que l'entendement forme, le cœur aussi forme ses mouvemens & ses desirs. Ainsi lors que le vrai Fidèle fait son dernier jugement pratique, par lequel il conclut que toutes comparaisons dûment faites, & les circonstances du tems, du lieu, des personnes exactement pées, il fait renoncer au Monde & à soy-même, & embrasser l'Evangile de Jesus-Christ avec ses croix & ses épines quelles qu'elles puissent être : la volonté avec toutes ses puissances exécute au même tems ce que l'entendement a conclu qu'il falloit faire : & se porte toute entière & de tout son poids à embrasser Jesus-Christ & sa Grace, son Salut, & sa Parole, comme son unique Souverain bien. Et de cette manière l'homme se donne entièrement à son Sauveur, sous le Règne duquel il se soumet, sans condition, sans mesure, sans reserve & sans retour : & telle est la conversion d'un véritable Fidèle. Mais celle d'un Temporaire est bien différente ; car bien que sa volonté sente pour le Salut Evangélique des mouvemens d'amour & de désir, si est-ce que ses desirs ne sont jamais assez forts pour vaincre ceux qu'il a pour les biens de la Terre : les passions animales demeurent toujours les plus fortes ; & s'il embrasse Jesus-Christ, c'est avec reserve, avec condition, & avec mesure : il se réserve la meilleure & la principale partie de son cœur qu'il donne au Monde : il ne reçoit Jesus-Christ qu'avec condition qu'il compatira ou s'accordera avec la félicité mondaine : il ne Payme pas même infiniment & souverainement ; car dans cette association qu'il fait de lui & du Monde dans un même cœur, le Monde tient toujours le premier & le principal lieu.



De là il paroît que la conversion d'un vray Fidèle, est un mouvement pur, noble & spirituel ; au lieu que celle d'un Temporaire est un mouvement bas, impur & animal : car il se convertit & reçoit Jesus-Christ par un principe d'intérêt, pour l'utilité & le plaisir qu'il espère dans sa possession. La conversion d'un vrai Fidèle est véritable & entière ; il change entièrement d'état, en changeant de principe dominant. Car dans les choses morales, l'état & l'œconomie de l'ame dépend du principe premier & dominant : parce que tous les autres principes sont subalternes au premier, & ainsi tel qu'est le premier, tels sont tous les autres. D'où il s'ensuit que quand le premier principe est changé, tout l'état & toute l'œconomie est changée aussi. Or c'est ce qui arrive dans le vray Fidèle ; au lieu que l'appétit animal dominoit auparavant en lui, c'est maintenant l'Esprit de Jesus-Christ, & ainsi sa conversion est un véritable changement, une véritable résurrection, une véritable création, un passage du non être à l'être, de la mort à la vie. Mais la conversion du Temporaire n'est point à proprement parler une conversion ; car bien qu'il reçoive Jesus-Christ en son cœur comme un nouveau principe, selon lequel il prétend désormais d'agir, si est-ce qu'il ne le reçoit pas comme un premier & souverain principe, ni ne renonce à l'amour du Monde, mais la garde au contraire, & lui laisse le premier rang dans son cœur. Ainsi cet homme demeure toujours mondain comme il l'étoit auparavant ; l'œconomie de son ame reçoit bien quelque altération, mais elle n'en est pourtant pas entièrement changée : au contraire essentiellement elle demeure toujours la même.

La conversion d'un vray Fidèle se fait sur une  
maxime.

maxime véritablement solide; & par conséquent elle est l'œuvre de l'illumination du Saint Esprit. Car elle dépend de ces deux maximes; que l'Evangile est incompatible avec le Monde; & que toutes circonstances bien examinées, & tous égards bien considérez, il faut renoncer au Monde & embrasser l'Evangile. Or ces deux maximes ne peuvent être établies dans l'esprit, dans la connoissance & dans l'ame d'un homme, que par la lumière du Saint Esprit. Mais la conversion d'un Temporaire est à proprement parler l'ouvrage de l'erreur. Car quoy que cet homme ait reçu beaucoup de rayons de l'illumination du Saint Esprit, qui se peuvent remarquer dans tous les bons & justes jugemens qu'il fait, & qu'il a communs avec tous les vrais Fidèles, comme je viens de les représenter: si est-ce néanmoins que cette lumière ne seroit nullement capable de le convertir, comme il paroît par ce que j'ay dit, que dans la comparaison du bien Evangélique & du bien Mondain; à l'égard des circonstances il donne la préférence au bien mondain, d'où il s'ensuit que sa conversion est l'effet de son erreur; & en effet elle dépend uniquement de cette maxime que Jesus-Christ & le Monde sont compatibles dans un même cœur, & qu'on peut avoir assez d'adresse & de bonne conduite pour conserver l'un & l'autre. Or c'est une maxime fausse & erronée, dont la persécution ne peut pas venir du Saint Esprit, & par conséquent la conversion qui en dépend est le fruit de l'erreur & de l'ignorance. De ce que nous venons de dire jusques ici, paroît l'éclaircissement d'une difficulté qui donne bien de la peine dans l'Ecole, qui est de savoir si la foy des Temporaires diffère, ou en espèce, ou en degré de celle des vrais Fidèles. Plusieurs avoient qu'elles ne

différent qu'en degré, disant que c'est une même illumination céleste, un même mouvement de l'ame qui reçoit ou embrasse Iesus-Christ, avec cette différence seulement, que le vray Fidèle l'embrasse plus fortement & plus étroitement, & le Temporaire plus foiblement, ce qui n'établit qu'une différence de degré, de plus & de moins. Les autres voyent bien que cette Théologie est fausse & dangereuse, parce que de là il s'enfuivroit que les mêmes effets spécifiques de la Foy, qui sont l'Adoption & la Justification, &c. appartiennent également à l'une & à l'autre de ces deux Foi; ce qui est contraire au dogme de la persévérance des Saints, qui nous est si clairement enseignée dans l'Ecriture. Ceux-là, dis-je, soutiennent fortement que la Foy du Temporaire & celle du vray Fidèle diffèrent en espèce. Mais quand il faut marquer cette différence spécifique, & faire voir en quoy elle consiste, ils se trouvent empêchez. Pour moy je dis que la Foy Temporaire ne diffère de la Justifiante, ni en degré, ni en espèce, mais en genre, & si vous voulez plus qu'en genre, c'est-à-dire, autant que deux choses peuvent différer. Et pour le faire voir il faut se souvenir I. que la Foy Temporaire est un composé de vérité & d'erreur, de lumière & de ténèbres, d'inspiration de la Grace, & de mouvemens de l'appetit charnel & corrompu. La Foy Justifiante au contraire, n'est autre chose que vérité & lumière, & un effet entier de l'inspiration Divine.

II. Il faut se souvenir que ce qui fait le principal effet dans la conversion d'un Temporaire est, comme nous avons dit, son erreur & le mouvement de l'appetit animal & corrompu, savoir qu'il consiste en cecy, d'associer Iesus-Christ avec le Monde, & de lui faire tenir le second rang; d'où  
s'ensu

s'ensuit que si l'on considère cette Foy, ou cette conversion, entant que c'est un corps d'habitude, ce qui lui donne son espèce & sa forme, c'est l'erreur & la corruption. Au lieu que la Foy d'un vray Fidèle étant toute entière, le fruit de l'illumination du Saint Esprit, ce qui la spécifie c'est la pureté & la vérité. Ainsi la vraye Foy & la Foy Temporaire, considérées comme deux habitudes différent en genre, comme une vertu & un vice, comme une habitude de vérité, & une habitude d'erreur.

Mais je dis outre cela qu'elles différent plus qu'en genre, & pour le reconnoître il faut savoir qu'une habitude composée de vérité & d'erreur, de lumière & de ténèbres, se considère en trois manières, ou à l'égard de la vérité, ou à l'égard de l'erreur prise chacune à part, ou à l'égard de l'une & de l'autre prises ensemble, entant qu'elles font un composé. Dans ce dernier égard je viens de dire que la Foy Temporaire diffère de la Justifiante en genre, comme un vice diffère d'avec une vertu, parce que dans cette composition de vérité & d'erreur la partie prédominante & qui spécifie l'habitude c'est l'erreur, comme je l'ay déjà fait voir, & ainsi à proprement parler cette Foy n'est point une Foy, & elle n'est ainsi appelée qu'abusivement & par comparaison à l'état de ceux qui n'ont reçu aucune illumination de la Grace.

Cette Foy étant considérée à l'égard de l'erreur simplement, diffère de la vraye Foy, comme la nuit & le jour, la position d'une forme & sa privation, c'est-à-dire en un mot comme le non être & l'être, & par conséquent plus qu'en genre: mais cette même Foy considérée à l'égard de la vérité & de l'illumination simplement, je dis qu'elle diffère de la vraye Foy, comme un embryon

diffère d'un homme. Un embryon informe & inanimé diffère d'un homme, comme un commencement rude & imparfait diffère de la chose formée & parfaite, comme des matériaux assemblez en confusion, ou des fondemens jettez, en quelque manière différent d'une maison. En effet l'illumination d'un Temporaire n'est rien de complet ou de parfait; c'est un commencement ou une disposition *prévie*, comme on parle, à la vraie Foy, & parce que dans la Philosophie ces êtres incomplets qu'on appelle *inchoamenta*, ne sont proprement d'aucune espèce, mais seulement se rapportent à l'espèce complète, & lui appartiennent reductivement, comme on parle. En ce sens l'on peut dire que la Foy Temporaire & la Foy Justifiante sont d'une même espèce, mais différemment: l'une directement & par soy-même, & l'autre reductivement.

Avant que de quitter la considération de la Foy Temporaire, il ne sera pas hors de propos d'examiner les effets qu'elle produit dans un homme; & de voir jusqu'où va son efficace. I. Il est certain que cette Foy ne donne point une véritable & solide communion à Jésus-Christ. La raison en est, parce que le Temporaire ne reçoit Jésus-Christ qu'à un égard, savoir entant qu'il est la victime pour nos péchez, & la cause méritoire de nôtre félicité; mais il ne se soumet à lui, ni en qualité de Souverain Prophète, ny en qualité de Roy: or Jésus-Christ ne donne sa Communion qu'à ceux qui le reçoivent dans toute son étendue. De plus le Temporaire ne reçoit Jésus-Christ dans son cœur que pour y être en société avec le Monde, & pour y tenir même le second rang: or Jésus-Christ ne donne sa Communion qu'à ceux qui se soumettent uniquement à luy, & qui éta-

établissent son Règne d'une manière pleine & absolue dans leur cœur.

II. Il est encore certain que le Temporaire n'a point de part aux effets qui procedent immédiatement de la Communion du Sauveur. Ces effets sont la Justification, la Sanctification, la tranquillité de l'ame, la persévérance. Aucun de ces effets ne peut être le partage du Temporaire, parce que comme j'ay dit, ils émanent tous de la Communion de Jésus-Christ, & sont des fruits de la vraie Foy.

III. Il faut néanmoins reconnoître que comme la Foy Temporaire étant une fausse imitation de la vraie Foy, elle a aussi des effets qui sont une fausse imitation de ceux de la vraie Foy. Car à l'égard de la Justification le Temporaire en a quelque sentiment, & ce sentiment même n'est pas tout-à-fait fondé en erreur; ayant, comme il a des dispositions & des preparations qui l'approchent du Royaume des Cieux, il ne faut pas douter que la proximité d'un si grand bien ne doive répandre naturellement dans son cœur beaucoup de joye & de consolation, comme nous en avons tous lors que nous sommes sur le point d'obtenir quelque grand avantage. Il en est de même des biens comme du Soleil, le Soleil a deux lumières, l'une qui précède sa presence en un lieu, & l'autre qui l'accompagne. La première se nomme l'Aurore, & l'autre le Jour. Ainsi en est-il des biens, ils répandent deux sortes de joye, l'une qui précède leur possession ou leur acquisition, lors qu'on est sur le point de les obtenir, & l'autre qui la suit ou qui l'accompagne. Le Temporaire étant donc parvenu jusques à un état d'illumination, où il ne lui manque que la forme & le caractère de la vraie Foy, il peut naturellement se regarder com-

me étant sur le point d'entrer dans la Communion de Jesus-Christ, & de participer à toutes ses Graces : mais parce que l'erreur broüille les idées qu'il devoit naturellement avoir, au lieu de se regarder en cet état que je viens de dire, il s' imagine d'être déjà dans la Communion du Sauveur, & d'être déjà participant de ses bénéfices. De là naît un sentiment de sa Justification, qui a à la vérité quelque fondement, mais qui pourtant ne laisse pas d'être faux, parce qu'il est poussé plus avant qu'il ne faudroit.

Quant à la Sanctification le Temporaire, à proprement parler, n'en ayant point de véritable, puisque ni l'Amour de Dieu, ni l'Amour de sa Justice ne tiennent point en lui le principal lieu, & qu'au contraire son cœur demeure toujours engagé dans les corruptions & les vanitez du siècle, il ne faut pourtant pas nier qu'il n'y ait en lui quelque Amour de Dieu, froide à la vérité & languissante, mais toujours amour & mouvement de reconnaissance, avec quelque desir d'obeir à ses Commandemens, & de faire de bonnes œuvres, au moins extérieurement. Il faut même avouer, que comme le Temporaire n'a embrassé l'Evangelie que par ce mouvement intéressé qui lui fait désirer d'être heureux, il y a quelques-fois des momens & des occasions où sa piété & son zele paroissent avec beaucoup d'ardeur, particulièrement lors qu'il entend un discours bien composé, où on lui fait une description riche & magnifique de la gloire du Paradis; car alors il semble qu'il sent des extases & des ravissemens, parce qu'alors le principe de sa conversion est extrêmement flatté. Ce qui fait que d'ordinaire on compare la piété de ces fortes de gens à l'impétuosité d'un torrent que rien ne peut arrêter, ni qui ne dure guere dans un même

même état, au lieu que celle d'un vray Fidèle est plus égale & de plus de durée, comme le cours d'un fleuve. On se sert aussi pour cela même de la comparaison de la chaleur naturelle & du feu d'une fièvre: la piété d'un Temporaire étant semblable à cette dernière, qui n'agit qu'avec désordre & ravage, mais qui ne dure pas, au lieu que celle d'un vray Fidèle, semblable à la chaleur naturelle, agit tranquillement & dure.

Quant à la paix de l'ame, il est certain que le Temporaire n'en jouit point, parce que le sentiment qu'il a de sa Justification étant faux & erronné, il n'est pas possible que souvent il ne se démente, & qu'ainsi l'homme ne tombe dans des doutes, dans des inquiétudes, & quelques-fois même dans des angoisses de conscience qui sont extrêmes: ce qui est tout à fait contraire à cette vraie & solide paix de l'ame dont le Fidèle jouit. Le repos d'un Temporaire est comme le dormir d'un homme malade qui est troublé par des fâcheux songes, & interrompu de tems en tems par un réveil inopiné. Néanmoins il faut reconnoître que le Temporaire jouit quelque-fois d'une assez grande joye, possédé par l'idée de ces grands biens que l'Evangile nous promet dans la vie à venir.

A l'égard de la persévérance elle n'est accordée qu'aux vrais Fidèles, il ne faut pas néanmoins s'imaginer que tous ceux qui ont reçu la Foy Temporaire viennent à déchoir. Cette pensée n'aurait nul fondement raisonnable, au contraire, je ne doute point qu'il n'y en ait plusieurs qui meurent dans les sentimens d'une Foy Temporaire, telle que nous l'avons décrite jusques ici; je ne doute pas même qu'il n'y en ait plusieurs qui n'ayant eu durant long-tems que l'impression de cette Foy  
sont



sont enfin élevez par la grace de Dieu aux véritables caractères d'une foy justifiante. Pourquoi donc direz-vous, les appelle-t-on Temporaires, & pourquoi Jesus-Christ même leur a-t-il donné ce nom ? Je répons, que ce Tître leur est deu par opposition ou par comparaison aux véritables fidèles qui ne peuvent jamais déchoir de leur Foy, y ayant en leur Foy un principe d'indéfectibilité ; au lieu que ce principe ou ce germe de durée & de persévérance, n'est pas dans cette autre Foy : non seulement ceux qui l'ont en peuvent déchoir, mais quelques-uns aussi en déchoient en effet : & ce que d'autres y persévèrent, vient par accident, & non par la nature même de cette Foy, laquelle de foy est sujette à la défection.

On peut demander quel jugement on doit faire du salut de ceux qui meurent dans les sentimens d'une foy Temporaire ? Je répons, que n'étant pas suffisante, comme nous l'avons, veu à leur donner la véritable Communion de Jesus-Christ, ni les véritables effets qui en procèdent, leur salut est desespéré, si Dieu n'a la bonté de les élever jusques à une véritable foy : ce qui dépendant du Décret de son Election, est au dessus de nôtre connoissance & de nôtre curiosité. Voilà ce que nous ayons à dire sur la foy ou l'illumination des Temporaires. L'Ecriture Sainte nous parle d'eux, à l'égard des grâces qu'ils reçoivent, en deux différens endroits. I. Dans la Parabole du semeur que Jesus-Christ propose Math. 13. Marc 4. Luc 8. II. Dans l'Epître aux Hebreux Chap. 6. & 10. Quant à la Parabole, Jesus-Christ dit que les Temporaires sont ceux qui reçoivent la semence en des lieux pierreux où elle n'a guère de terre, qu'elle s'y éleve bien-tôt, parce qu'elle n'entre point profondement en terre, & que n'a-

yant

yant nulle racine, le Soleil la sèche : ce qu'expliquant ensuite, il dit, qu'ils recoivent la Parole avec joye, mais que n'ayant point de racine, ils ne sont qu'à temps, tellement que persécution avenant pour la Parole, ils l'abandonnent & se retirent. Et au contraire, parlant de ceux qui recoivent la semence en bonne terre, il dit, que ce sont ceux qui d'un cœur honnête & bon, retiennent la parole & en rapportent du fruit avec patience. De là, il paroît évidemment que les caractères d'un Temporaire, sont I. d'avoir un cœur pierreux, c'est-à-dire, mêlé de bien & de mal, de principe d'endurcissement & de disposition à la conversion ; car c'est ce que veut dire ce lieu pierreux, où il y a & des pierres & de la terre. Or c'est précisément ce que nous avons expliqué, lorsque nous avons marqué que la foy de ces gens là étoit un composé de lumière & de ténèbres, de vérité & d'erreur, & qu'ils joignoient ensemble dans un même cœur Jésus-Christ & le Monde. II. Leur caractère est de recevoir la Parole sans lui laisser prendre racine dans leur cœur, ce qui est précisément ce que nous avons expliqué, lorsque nous avons fait voir de quelle manière ils recoivent Jésus-Christ & son Evangile, savoir, à de certains égards, & sous de certaines restrictions, car c'est la recevoir l'Evangile superficiellement, & n'en avoir pas le cœur pénétré. A quoy l'on peut aussi rapporter, ce que nous avons dit, que le Temporaire ne reçoit point Jésus-Christ & son Evangile, comme un principe qui doit désormais régner dans son cœur & y tenir le principal lieu ; mais comme une chose soumise à ses autres appétits : ce qui est fort bien représenté par cette mauvaise Terre, qui ne laisse point prendre de racine à la semence. III. Un

autre

autre caractère est, que ces gens recoivent la Parole avec joye, & même avec une joye soudaine & prompte; ce qui a un évident rapport à ce que nous avons dit, que pour recevoir Jesus-Christ, ils n'abandonnent pourtant pas le Monde, & ils ne recoivent l'Evangile que par les mouvemens de l'appétit sensitif, c'est-à-dire, par le désir de faire une grande acquisition, d'où naît une différence entr'eux & les vrais fidèles, c'est que les vrais fidèles ne se convertissent jamais qu'avec des douleurs sensibles, soit parce qu'ayant à changer entièrement d'état & à renoncer à leurs premières maximes, cela ne se peut faire sans combat & sans résistance, ny par conséquent sans déplaisir: soit aussi qu'au même tems qu'ils renoncent à leurs péchez, ils ne peuvent que sentir les violens efforts de la repentance, ainsi leur conversion est accompagnée de larmes amères. Mais le Temporaire au contraire, recoit l'Evangile avec joye, tant parce qu'en le recevant, il ne renonce à aucun de ses premiers biens, que parce qu'il ne sent point ces douleurs & ces regrets qui accompagnent la repentance. De là vient encore que la conversion d'un vray fidèle, n'est pas d'ordinaire si prompte: il faut du tems pour se vaincre soy-même, & pour opérer un si grand changement; mais celle d'un Temporaire, se fait avec beaucoup plus de facilité, n'y ayant que fort peu de résistance: l'une se fait par voye de guerre & de victoire, & l'autre par voye d'accommodement & d'association.

IV. Des Paroles de Jesus-Christ, il naît un autre caractère ou une autre différence; savoir, que le vray fidèle embrasse l'Evangile d'un cœur honnête & bon, c'est-à-dire, franc & sincère; faisant à cet égard son devoir de bonne foy, selon  
la

la nature de la chose dont il s'agit ; au lieu que le Temporaire l'embrasse d'un cœur deshonnête & malin, c'est-à-dire, qu'il tergiverse, & qu'il ne remplit pas dans cette occasion son devoir. Avoir des sentimens & des mouvemens à l'égard d'un objet qui répondent parfaitement bien à la nature de cet objet , à son principe, à ses qualitez , & à sa destination, c'est agir sur cet objet, d'un cœur honnête & bon, rondement & sincèrement selon nôtre devoir : & c'est ce que le vray fidèle fait à l'égard de l'Evangile. Au contraire, agir sur un objet d'une manière disproportionnée à la nature, à ses qualitez, à sa destination, le prendre mal, en juger de travers , c'est sans doute le recevoir d'un cœur deshonnête & mauvais ; Or c'est ce que fait le Temporaire à l'égard de la Parole Evangélique.

V. Quand Jesus-Christ ajoute que ces gens se retirent au tems de la tentation , c'est-à-dire , qu'ils se revoltent lorsque les persécutions arrivent , il nous fait voir une cinquième différence, qui consiste en ce qu'il y a sans doute dans la foy d'un véritable fidèle un principe qui résiste à la force de la persécution, & qui soutient l'ame dans les plus violens combats des afflictions , au lieu qu'il y a nécessairement dans la foy du Temporaire , un principe qui le fait succomber, & qui l'engage à renoncer à l'Evangile , lorsque l'Evangile est persécuté. Or c'est précisément ce que nous avons expliqué quand nous avons dit, que le Temporaire embrasse & reçoit l'Evangile sur cette espérance, que l'Evangile & le Monde s'accorderont facilement en lui : ce qui fait que quand la persécution arrive , il se trouve frustré de cette espérance , & par conséquent de sa foy ; au lieu que le vray fidèle ayant fort bien reconnu  
que

que l'Evangile & le Monde sont incompatibles, ne se trouve point surpris quand la persécution arrive.

Le second lieu de l'Ecriture où il est parlé de la Foy des Temporaires, est l'Epître aux Heb. l'Apôtre au Chap. sixième, marque leurs avantages en ces termes, qu'ils *ont été une fois illuminez*, qu'ils *ont goûté le don céleste*, qu'ils *ont été faits participans du Saint Esprit*, qu'ils *ont goûté la bonne Parole de Dieu*, & *les puissances du siècle à venir*. Et premièrement, ils ont, dit-il, été illuminez. Quelques-uns s'imaginent que l'Apôtre ne veut dire autre chose sinon qu'ils ont été baptisez : parce que les Anciens avoient accoutumé d'appeller le Bâtême, l'Illumination & les baptisez, les Illuminez. Mais il n'y a nulle apparence que cette expression ayt été en vſage dans les tems auxquels l'Epître aux Hebreux fut écrite, c'est-à-dire, dès la naissance du Christianisme : & en effet, elle ne se trouve guère que dans les Auteurs des quatre & cinquième siècles. Je ne doute donc point que l'Apôtre ne signifie une véritable illumination Céleste, un véritable rayon de lumière surnaturelle qui a resplendi dans l'ame de ces gens-là, & leur a fait voir & sentir la vérité, la Divinité & la solidité de la Parole Evangelique.

Cela paroît, par ce qui est ajouté ensuite qu'ils ont goûté le don Céleste. Par ce don Céleste, il faut entendre Jesus-Christ, & toutes ses graces selon le stile des Ecritures. *Le Fils nous a été donné* Esaye 9. *Dieu a tant aimé le Monde qu'il a donné son Fils*, &c. Jean 3. *Graces à Dieu de son don inénarrable*, dit Saint Paul dans la seconde aux Corinth. Chap. 9. *Le don de Dieu c'est la vie éternelle par Jesus-Christ*. Romains 6. Il est appelé le don  
par

par excellence, soit parce qu'il est le plus grand de tous les présens que Dieu peut faire à la créature, soit par ce qu'il est la source & le fondement de tous les autres dons, soit enfin parce qu'il n'y a rien qui nous puisse venir de Dieu qui soit plus un don, c'est-à-dire, plus gratuit & plus indépendant de la créature que Jesus-Christ. Le don est Céleste tant à l'égard de son principe qui est purement spirituel & surnaturel, qu'à l'égard de sa nature ou de sa condition qui est de même toute spirituelle & céleste, qu'à l'égard de sa fin ou de sa destination qui est encore céleste & spirituelle. Ces gens donc sont dits avoir goûté le don Céleste, c'est-à-dire, avoir *goûté* Jesus-Christ & sa Grace. Le terme *de goûter* se peut prendre en deux sens, ou pour en avoir reçu une fort légère impression, ainsi nous disons goûter une chose du bout des levres, c'est-à-dire, légèrement, en prendre quelque petite connoissance, en avoir quelque petit sentiment ; ou il se peut prendre pour une connoissance forte, un sentiment assez vif. Ainsi l'Ecriture dit, *goûter la mort* Heb. 2. & *goûter combien le Seigneur est bon* Ps. 34. c'est-à-dire, savourer, connoître le suc d'une chose par expérience, & sentir ce qu'elle a de bon ou de mauvais. Icy je ne doute point que l'Apôtre ne prenne le terme de goûter en ce dernier sens, & qu'il ne veuille dire que ces Temporaires ont non seulement entendu prêcher l'Evangile, non seulement qu'ils ont conçu une opinion de la vérité, que non seulement ils ont été persuadés de cette vérité ; mais qu'ils ont reconnu cette bonté qui reluit dans la Parole, qu'ils l'ont approuvée, savourée par manière de dire, & reçue avec un assez grand sentiment des avantages qu'elle contient.

L'Apôtre ajoute , qu'ils ont été faits participans du Saint Esprit , ce qui pourroit être expliqué de cette sorte , qu'ils ont été faits participans des dons de l'Esprit extraordinaires & miraculeux qui étoient en usage dans les premiers tems de l'Eglise Chrétienne , & qui consistoient, ou en dons de langages ou en dons de guerisons , &c. Mais il n'y a pas d'apparence que ce soit là le sens de Saint Paul , & il vaut bien mieux entendre ce qu'il dit , des dons & des graces intérieures du Saint Esprit , je veux dire , de cet Esprit qui est destiné pour conduire les hommes à Jesus-Christ. Son sens est qu'y ayant deux sortes de personnes au Monde , les uns absolument rejettez & sur lesquels le Saint Esprit ne travaille en aucune manière pour les appeller à Christ , les autres , sur lesquels ce même Esprit travaille , ces gens-cy sont du dernier ordre , ayant déjà reçu l'illumination dont il a parlé avec le goût du Don Céleste. Or cela même fait voir que les graces du Saint Esprit que ces gens ont reçues , ne sont pas seulement dans ce qu'on appelle l'intellect contemplatif ; mais qu'elles ont leur siège dans l'intellect pratique , & qu'elles sont allées jusques à émouvoir la volonté & à lui faire prendre des résolutions : car c'est ce qui signifie le terme de goûter le Don Céleste qui est l'effet formel du Saint Esprit qu'ils ont reçu.

Ensuite l'Apôtre dit , ils ont goûté la bonne Parole de Dieu & les Puissances du Siècle avenir , & quant au terme de goûter , il le faut prendre au même sens que nous avons déjà expliqué , & pour cette *bonne Parole de Dieu* , ce n'est pas seulement l'Evangile par opposition à la Loy , mais c'est , entre les diverses parties de l'Evangile , celle particulièrement qui nous promet la Re-  
mission

mission des péchez & la délivrance des peines éternelles, car c'est particulièrement cette partie de l'Evangile qui a touché les Temporaires, selon que nous l'avons cy-dessus expliqué; c'est cet endroit de la Doctrine Chrétienne qui flatte le plus leur cœur, & où ils trouvent un goût ou une bonté qui les ravit. Par les Puissances du siècle à venir, quelques-uns entendent le don des miracles, lesquels dans l'Ecriture Sainte, sont quelques-fois appelez *δυνάμεις*, c'est-à-dire, Vertus ou Puissances, qui est le terme dont Saint Paul se sert icy; & pour confirmer cette explication, ils remarquent que par le Siècle à venir, Saint Paul entend toujours le tems de la publication de l'Evangile; mais cette explication est contrainte, n'ayant point de rapport ni de liaison avec les autres parties du Texte. Il est donc plus à propos d'entendre par les Puissances du siècle à venir, les attraites des biens Eternels qui nous sont proposez dans l'Evangile; ces biens, dis-je, que yeux n'ont point veus, qu'oreilles n'ont point, &c. Ce fleuve des délices de Dieu, ce rassasiement de joye; & en un mot, cette félicité que l'Evangile nous fait espérer ces biens, sont appelez Puissances ou Vertus, parce que ce sont comme des aymans qui attirent nos desirs, & qui captivent nos volontez. Et quant à ce siècle à venir, il est indifférent de le prendre, ou pour le tems de la publication de l'Evangile, ou pour la gloire des Cieux, ou pour celui de la gloire Eternelle: Le Siècle à venir se prend quelques-fois en ce dernier sens, comme quant Jesus-Christ dit, *Vous aurez au Siècle à venir la vie Eternelle*: & ce sont ces biens Célestes & Inéffables qui nous attirent & nous gagnent à Jesus-Christ. Mais on peut aussi dire la même chose de ces biens, entant que la



promesse nous en est faite dans le Siècle à venir, c'est - à - dire , dans le Siècle de l'Evangile , par opposition à la Loy , qui n'avoit que des promesses temporelles. Saint Paul retouche la même matière au dixième Chap. de cette même Epître aux Heb. *Si nous péchons*, dit-il, *volontairement*, *après avoir reçu la connoissance de la verité*, *il ne reste plus de Sacrifice pour les péchez*, ces termes ; *après avoir reçu la connoissance de la verité*, marquent une illumination dans l'entendement pratique, & une illumination même qui est allée bien avant : ce qui paroît par la grandeur de la chute qu'il marque , *Il ne reste plus*, dit-il, *de Sacrifice pour les péchez*. Car il faut nécessairement qu'un crime pour lequel il n'y a plus de propitiation, soit commis contre un très-grand degré d'illumination & de grace.

## S E C O N D P O I N T.

*En quoy consiste le Péché contre le Saint Esprit.*

P Our rechercher exactement la nature de ce crime, il ne sera pas hors de propos de faire une division un peu générale des péchez. Je dis I. que l'Alliance ou la Communion de Dieu nous oblige à trois sortes de devoirs. Le premier est à ne rien faire, ni dire, ni penser qui ne soit bon & honnête en soy-même, digne de l'excellence de la nature humaine : en sorte, que tous nos sentimens, tous nos mouvemens, tous nos principes & toutes nos inclinations soient dans un degré de droiture & de perfection, qui ayt un rapport exact à ce que nous sommes, je veux dire, à la dignité de

de la condition ou générale ou particulière dans laquelle nous nous trouvons. Le deuxième devoir, est que nous ne fassions, ne disions & ne pensions rien qui ne soit proportionné aux liens de la Société, ou générale, ou particulière, civile, ou Eclésiastique que nous avons avec les autres hommes : En un mot, que ni par nos sentimens ou par nos mouvemens, ni par nos inclinations, nous ne fassions aucun tort à qui que ce soit; mais qu'au contraire, nous remplissions bien tous les devoirs auxquels nous oblige le rang que nous tenons entre les hommes, & la situation où Dieu nous a mis. Le troisième devoir, consiste à ne faire, ni dire, ni penser aucune chose qui choque la gloire de Dieu; mais au contraire, à être tellement disposez, que nos inclinations & toutes nos actions aboutissent au service & à la gloire de nôtre Dieu. C'est en ces trois choses, que consiste en général la véritable Sainteté, & Saint Paul les a exprimées par ces trois mots, que nous vivions *sobrement, justement & religieusement*. Car ce qu'il appelle la *sobriété*, comprend tout ce que nous nous devons à nous mêmes pour soutenir l'excellence de nôtre condition, sans la flétrir en quoi que ce soit. Ce qu'il appelle la *justice*, comprend ce que nous devons à nos prochains quels qu'ils soient: soit par les simples liens de la nature, soit par ceux de la Société civile, qui enferme les Sociétez particulières & volontaires qui dépendent des pactes & des alliances: soit par ceux de la Communion Eclésiastique; & en ce sens, la charité même & la bénéficence, est comprise dans le terme de *Justice*. Enfin, par le terme de *religieusement*, il faut entendre généralement tous les devoirs intérieurs & extérieurs dont nous sommes obligé envers Dieu.

II. Sur ce fondement, il faut remarquer que ces trois devoirs généraux enferment dans leur étendue un nombre presque infini de devoirs particuliers, dans lesquels reluisent plus ou moins cette sobriété, cette justice & cette piété dont parle l'Apôtre : d'où il s'ensuit, que quoy qu'il n'y ayt rien de tout ce qui peut choquer ces trois devoirs, qui ne soit un péché, si est-ce pourtant qu'entre ces péchez, il y en a de plus grands & de plus énormes les uns que les autres, selon que plus ou moins ils obscurcissent & flétrissent l'excellence de nôtre condition, que plus ou moins ils violent les devoirs de la société humaine : & enfin, selon que plus ou moins ils choquent la gloire de Dieu.

On peut donc sur cette différence des péchez, rechercher I. quels sont ceux qui sont compatibles, ou incompatibles avec la Communion de Dieu & la véritable Sanctification ; c'est-à-dire, quels sont les péchez où un vray fidèle peut tomber, sans pourtant déchoir de sa Foy, ni de l'adoption de Dieu. II. On peut rechercher quels sont les péchez rémissibles ou irrémissibles ; c'est-à-dire, quels sont ceux dont on peut encore espérer, par le moyen de la repentance, d'être rétably, & quels ceux dont il n'y a aucune espérance de rétablissement : en sorte que quand une fois ils ont été commis, un homme se trouve à jamais incapable d'être reconcilié avec Dieu.

Pour ce qui regarde la première question ; bien qu'elle soit hors de nôtre sujet, nous ne laisserons pas d'en dire quelque chose. Et I. il est certain qu'il y a des péchez, qui consistent en des choses qui ont une liaison assez éloignée & assez obscure, soit avec l'excellence de nôtre condition, soit avec la liaison des prochains, soit avec la  
gloire

gloire de Dieu ; & à l'égard de ceux-là, il ne faut pas s'imaginer qu'un homme de bien ne puisse y tomber quelques-fois sans perdre pour cela la Communion de Dieu. La Foy. & la forme de la Sanctification, la Justice & la Piété ne laissent pas de régner dans un cœur, encore qu'il se fasse des petits soulèvemens de passions, & qu'il arrive des cheutes & des deréglemens d'infirmité en des choses éloignées, & qui ne paroissent pas extrêmement importantes. On peut mettre en ce rang les paroles oiseuses, les mensonges officieux, de petits excez de divertissemens & de joye. De plus, il est certain qu'il y a quantité de péchez d'omission en des choses qui à la vérité étans faites, contribueroient à la gloire de Dieu ou à l'intérêt de nos prochains, mais sans lesquelles pourtant la gloire de Dieu & l'intérêt du prochain ne laissent pas de subsister d'ailleurs, par d'autres choses que nous faisons. Et il ne faut pas aussi s'imaginer que pour ces sortes d'omissions, un homme cesse d'être homme de bien & vray fidèle ; car la justice & la sainteté ne sont jamais si pleines & si puissantes en nous, qu'il n'y ayt toujours quelque parties de nôtre devoir qui demeurent abandonnées, & qui ne se sentent que peu de leur influence : comme dans un Etat Monarchique, les soins du Gouvernement ne sont jamais si exacts qu'il n'y ayt quelque affaire obmise ou mal digérée ; & quelques parties écartées du Royaume, qui ne reçoivent pas l'influence de l'Autorité Souvêraine ; ce qui n'empêche pourtant pas que le Règne ne subsiste. Moins faut-il s'imaginer que les péchez qu'on commet par ignorance ou par inadvertance, c'est-à-dire, parce qu'on ne prend pas garde qu'une telle action ou une telle omission, choque ce que nous devons ou à Dieu ou à nos

prochains , de sorte qu'on n'y fait presque aucune réflexion , ou si on y fait réflexion , on ne se trouve pas persuadé & convaincu que nôtre devoir nous oblige à faire , ou ne faire pas ce dont il s'agit ; il ne faut , dis-je , pas s'imaginer que ces sortes de péchez nous privent absolument de la Communion de Dieu & de sa Grace. Il y a peu de personnes , je dis même des plus saints & des plus régénerez , qui ne soient obligez de demander pardon à Dieu de leurs péchez inconnus. Car il est vray que nous faisons souvent des choses sans y faire trop de réflexion ; & nous en laissons de même à faire beaucoup , parce que nous n'y prenons pas garde. Il est encore vray , qu'il y a peu de personnes qui ne se trompent en quelque chose , lorsqu'il est question de ce qu'on doit ou qu'on ne doit pas : quelques éclairés que nous soyons , nos lumières sont courtes , elles sont souvent troublées par des passions & des intérêts cachés dans le fonds du cœur , qui ne laissent pas d'agir , bien qu'ils ne paroissent pas ; & l'usage même de nos lumières nous est souvent ôté par cette légèreté qui nous est si naturelle , & qui nous expose à mille surprises. La difficulté donc est à l'égard de quelques grands & énormes péchez ; où la dignité de nôtre condition , la gloire de Dieu , l'intérêt de nos prochains sont visiblement violez : Comme par exemple , la defection de Saint Pierre qui renia Jesus-Christ dans la cour du Souverain Sacrificateur ; le crime de David qui joignit l'adultère & le meurtre à la tyrannie , ayant enlevé Bersabée , & fait mourir Urie son mary.

Pour éclaircir tout ce qu'il y a de difficile dans cette matière , il faut poser quelques distinctions. I. Il y a de la différence entre une omission & une commission , même à l'égard d'une chose  
très.

très-griefue & très-importante. Par exemple, Dieu m'oblige à secourir un ennemi & à luy sauver la vie dans un danger. Dieu m'oblige à donner de mon bien aux pauvres, lorsque leur nécessité me sera connue; si je ne le fais, c'est une omission de mon devoir. D'autre côté, Dieu me défend de dérober le bien de mon prochain, de commettre adultere, &c. & si je le fais c'est un péché de commission. Je dis qu'il y a une grande différence entre l'un & l'autre: car un vray fidèle, un homme de bien peut beaucoup plus facilement tomber dans l'omission que dans la commission; & sa foy & sa probité peut sans doute beaucoup plus facilement subsister avec les péchez du premier ordre, qu'avec ceux du second.

II. Il faut distinguer entre les péchez d'acte simple, & les péchez d'habitude. J'appelle péché d'acte simple, une occasion seule qu'un homme de bien commettra sans que cela vienne d'aucun penchant particulier qu'il ayt à la commettre. J'appelle péché d'habitude ceux que nous commettons par une inclination forte & tout à fait tournée de ce côté là, & par une coutume invétérée. Il ne faut pas douter que les péchez qui consistent en un acte simple, ne compatissent beaucoup plus facilement avec la forme de la Sanctification & de la piété, que ceux d'habitude ou d'inclination. Il y a peu de gens de bien qui soient assez forts pour éviter toujours & en toutes occasions, les surprises de la tentation: & il ne faut pas croire, pour avoir succombé une fois, que la véritable Foy périsse dans le cœur d'un homme.

III. Entre les péchez d'acte simple, il y en a où la délibération & le sang froid n'ont presque point de part; la raison se trouve surprise & entraînée par quelque grande & extraordinaire passion. Tel

fut le péché de S. Pierre, qui fut une victoire subite de la crainte de la mort ; & celui de David, qui fut un violent effet de l'impression que la beauté de Bersabée fit sur lui. Mais il y en a d'autres où le raisonnement & la délibération ont plus de lieu, & l'effort des passions beaucoup moins. Tels sont les péchez d'artifice & de fourberie, les haines ou les inimitiez invérérées. Il est certain que ces derniers sont beaucoup plus incompatibles avec la vraie piété & la crainte de Dieu que les premiers ; parce qu'ils ont plus de racine & plus de fondement dans l'ame, & qu'ils sont commis avec plus de consentement & de participation de la volonté.

IV. Il faut aussi distinguer entre des péchez d'acte simple, qui sont joints avec un long assoupissement de la conscience. Car il arrive quelques-fois qu'un homme de bien après avoir commis une grande faute, y demeure quelque tems sans se relever par la Répentance : comme David qui demeura neuf ou dix mois sans bien reconnoître les fautes qu'il avoit faites contre Bersabée & contre Urie ; jusques à ce que Dieu lui envoyât Nathan son Prophète. Il faut dis-je bien distinguer ces sortes de péchez, d'avec ceux qui par manière de dire ne sont que passer, & dont bien-tôt après les avoir commis, on sent les regrets & les déplaisirs de la Répentance. Ces premiers marquent un ébranlement beaucoup plus grand de la crainte de Dieu dans le cœur d'un homme ; & par conséquent un engagement beaucoup plus profond dans le péché : au lieu que les derniers marquent un engagement beaucoup moindre.

V. Je mets aussi de la différence entre des péchez d'acte simple, qui sont accompagnez de rechûtes, même après la repentance ; & ceux où un homme ne retombe point après s'en être repenti.

Car

Car il est vray que ces premiers témoignent qu'il y a beaucoup plus de force dans la tentation, plus de foiblesse dans la resistance, plus de consentement du cœur en commettant le péché, & plus d'infirmité dans la repentance: au lieu que tout cela ne se trouve pas dans les autres, & qu'au contraire il y paroît un plus grand effort de la crainte de Dieu, & une plus grande horreur de la faute qu'on a commise.

VI. Les péchez peuvent être distinguez à l'égard de l'Alliance que nous avons avec Dieu: & de cette sorte il y en a qui choquent directement, immédiatement, & formellement la Communion même avec Dieu: & ceux-cy sont encore de deux ordres. Car les uns violent totalement cette Communion, & les autres ne la choquent qu'à quelque égard: ceux-là vont contre cette Communion à l'égard de son tout, & ces derniers ne la ruinent qu'à l'égard de quelque'une de ses parties. Il y en a d'autres qui choquent les conditions qui nous sont imposées dans cette Alliance de Dieu, & ceux-cy de même doivent être distinguez en deux ordres. Car les uns choquent ces conditions en elles-mêmes directement; & les autres les choquent dans la pratique: j'éclaircis tout cela par des exemples. Un homme qui renonce à sa Religion, soit en déclarant qu'il ne veut plus reconnoître Dieu, soit en entrant dans une Religion qu'il fait luy-même être fausse, celui-là commet un crime qui viole formellement & immédiatement la Communion qu'il avoit avec Dieu, à l'égard de son tout. Un homme qui demeurant dans la vraie Religion, s'engage néanmoins dans des tentations, pour en sortir, cherchant à se tromper soy-même, s'exposant aux dangers, ou commettant même quelque acte d'idolatrie, sans

pre-



prétendre néanmoins de renoncer à sa Religion & à son Dieu : celui-là commet un crime immédiatement contre l'Alliance qu'il a avec Dieu, non en son tout, mais à quelque égard. Un homme qui s'engage dans une vie perdue, & dans ce que l'Ecriture appelle abandon de dissolution, emporté par le torrent de la compagnie où il est, & de l'exemple des autres ; celui-là choque formellement & directement les conditions que Dieu nous a imposées, en nous recevant en son Alliance. On peut dire la même chose de ceux qui murmurent & se soulevent contre Dieu, dans le sentiment des afflictions : & de ceux qui sentent en eux-mêmes beaucoup de repugnance à renoncer à toutes les délices du péché. Car ces sortes de crimes combattent encore directement les conditions qui nous sont imposées. Enfin un homme qui garde dans son esprit bien fermement ses principes, savoir qu'il faut obeir à Dieu, être saint & juste, se soumettre à ses châtimens, & renoncer au Monde & à ses vanitez ; qui les garde, dis-je dans son cœur avec joye & plein consentement ; mais qui néanmoins ne laisse pas dans la pratique d'agir quelques-fois contre ses propres principes, dérochant, par manière de dire, quelques-fois & en cachette du fruit de l'arbre défendu, celui-là pèche contre les conditions que Dieu nous a imposées dans la pratique.

Ces choses étant ainsi éclaircies, je dis I. qu'il se peut faire qu'un homme de bien tombe dans des péchez d'omission. Car bien que la diligence & l'exactitude à faire nôtre devoir soient une des principales vertus qui composent la Sanctification, si est-ce pourtant que cette Sanctification peut subsister avec des fautes de négligence : ce sont même les fautes les plus ordinaires où nous tom-

bons,

bons, nôtre cœur & nôtre esprit étant naturellement paresseux, & ne se portant qu'avec peine à exercer les actes de la vertu. Mais on peut demander s'il se peut faire qu'un homme de bien suspende quelque-fois tous les actes de la Piété, de la Sanctification & de la Justice, de telle manière qu'il n'en fasse aucun, & qu'il tombe dans une négligence générale de toutes les vertus. Je réponds, que si cette suspension générale est possible à un homme de bien, il faut nécessairement avouer qu'elle doit être fort courte. Il en est de la vie spirituelle, comme de la corporelle, où les syncopes & les évanouïssens dans lesquels on est privé généralement de toutes les fonctions de la vie ne peuvent durer guere long-tems sans mourir. Il est donc certain qu'un vray fidèle ne sauroit demeurer guere long-tems dans cette suspension générale dont nous parlons, sans que sa Foy, sa piété & sa justice viennent à s'éteindre entièrement. Et parce que la semence de nôtre Régénération est incorruptible, je dis que Dieu ne permettra jamais qu'un homme de bien demeure long-tems dans cet état. Je dis même que cet état étant infiniment dangereux, & pouvant être appelé les approches de la mort spirituelle, il est fort extraordinaire & fort rare de voir qu'un homme de bien y tombe; je dis même que quand cela arrive, je ne nie pas absolument que cela ne puisse arriver, il y reste toujours dans le fonds du cœur un secret sentiment de crainte de Dieu & de piété, & un désir de sortir bien-tôt de cet état: à peu près comme dans un évanouïssement, lorsqu'un homme est privé de toutes les fonctions extérieures de la vie, il lui reste toujours un petit battement au cœur, & une chaleur vitale dans les parties intérieures.

Quant

cet état, il faut nécessairement que sa piété surmonte sa tétation, & que l'infirmité de la nature cede à la force de la Grace. Car il en est de même de la piété comme du feu, qui peut pour quelques momens être enfermé dans le sein d'une froide nuée, mais qui n'y sauroit demeurer long-tems. Que dirons nous donc de ces personnes qui changent de Religion, & qui demeurent plusieurs années dans cette défection, croupissans & gémissans dans la Religion qu'ils ont embrassée, comme dans une servitude, & qui enfin en sortent lorsqu'une occasion favorable se présente. Je réponds que ces sortes de gens n'ont jamais été véritablement régénerez, ils ont eu quelques premières dispositions, quelques légères impressions de la Grace qui peuvent s'être conservées dans le fonds de leur cœur, & enfin les obliger de revénir à la véritable Religion. Je dis même que leur retour est le plus souvent une marque que Dieu a dessein de les élever à la forme de la véritable piété; & il me semble que c'est à ces sortes de gens-là qu'on peut appliquer ce qui est dit de Jésus-Christ, *qu'il n'éteint point le lumignon fumant; ni ne brise le roseau cassé.* Car c'est ainsi qu'on peut fort bien appeler ces foibles dispositions à la vraie Foy, que ces gens avoient au commencement reçûes, & que Dieu par sa Miséricorde a conservées durant un long-tems dans leur cœur, dans le sein même de l'erreur & de la superstition, pour s'en servir puis après, afin d'opérer le Salut de ces gens-là.

Quant à ces péchez qui violent l'Alliance de Dieu en partie, comme est par exemple de commettre un acte d'idolatrie, ou de s'engager dans une tentation qui induise à changer sa Religion, il en faut faire le même jugement que nous avons fait des actes du premier ordre, savoir qu'il n'est pas possible qu'un homme de bien s'engage à les commettre, & les commettre en effet du cœur & par un sentiment intérieur

efficace, & que la Foy de son Disciple eût défail-  
ly ?

Pour ce qui regarde les péchez où la délibération & le sang froid interviennent, il est plus difficile de juger si un homme de bien peut être capable d'y tomber, sur tout les péchez étans grands & en des choses importantes: si l'on veut suivre les lumières du raisonnement, on tiendra la négative. Car après tout, comment est-il possible qu'un homme qui craint Dieu, & dans le cœur de qui la Justice régne, puisse de sang froid, après avoir appelé ses lumières, & consulté sur ce qu'il doit faire, puisse, dis-je, délibérer de commettre un crime ? Cela semble inconcevable: néanmoins si l'on suit l'expérience on tiendra l'affirmative. Et en effet, n'est-il pas vray, que quand David se porta à faire périr Urie par un artifice diabolique, il s'y porta de sang froid & avec consultation & pleine délibération. J'avouë que son aduletre avec Bersabée, fut l'effet d'un emportement de passion; mais le voyage qu'il fit faire à Urie de l'Armée dans la ville, pour couvrir sa première faute, & l'ordre qu'il donna ensuite à Joab de l'exposer à l'épée des ennemis, furent les effets d'une délibération de sang froid. Je dis donc, qu'il se peut faire qu'un engagement un grand interest, en un mot un grand objet mondain qui se présentera à nous, ébloüira nôtre esprit & nôtre cœur, & causera par cet ébloüissement la même surprise à la raison & à la piété, que fait un grand mouvement de passion. Mais quand ces sortes de choses arrivent, il ne faut pas douter qu'un Fidèle ne sente dans le fond de son cœur beaucoup de repugnance & de remords, & même qu'il ne forme une secrète résolution de ne commettre plus de semblables fautes: & cependant

cet état, il faut nécessairement que sa piété surmonte sa tétation, & que l'infirmité de la nature cede à la force de la Grace. Car il en est de même de la piété comme du feu, qui peut pour quelques momens être enfermé dans le sein d'une froide nuée, mais qui n'y fau-  
roit demeurer long-tems. Que dirons nous donc de ces personnes qui changent de Religion, & qui demeurent plusieurs années dans cette défection, croupissans & gémissans dans la Religion qu'ils ont embrassée, comme dans une servitude, & qui enfin en sortent lors qu'une occasion favorable se présente. Je réponds que ces sortes de gens n'ont jamais été véritablement régénerez, ils ont eu quelques premières dispositions, quelques légères impressions de la Grace qui peuvent s'être conservées dans le fonds de leur cœur, & enfin les obliger de revénir à la véritable Religion. Je dis même que leur retour est le plus souvent une marque que Dieu a dessein de les élever à la forme de la véritable piété; & il me semble que c'est à ces sortes de gens-là qu'on peu appliquer ce qui est dit de Jesus-Christ, *qu'il n'éteint point le lumignon fumant; ni ne brise le roseau cassé.* Car c'est ainsi qu'on peut fort bien appeller ces foibles dispositions à la vraie Foy, que ces gens avoient au commencement reçues, & que Dieu par sa Miséricorde a conservées durant un long-tems dans leur cœur, dans le sein même de l'erreur & de la superstition, pour s'en servir puis après, afin d'opérer le Salut de ces gens-là.

Quant à ces péchez qui violent l'Alliance de Dieu en partie, comme est par exemple de commettre un acte d'idolatrie, ou de s'engager dans une tentation qui induise à changer sa Religion, il en faut faire le même jugement que nous avons fait des actes du premier ordre, savoir qu'il n'est pas possible qu'un homme de bien s'engage à les commettre, & les commettre en effet du cœur & par un sentiment intérieur

gir en homme de bien. Mais il ne faut pas aussi croire qu'il puisse toujours demeurer dans cet état; car enfin Dieu l'en retire, & la piété dissipe tous ces méchans nuages, ou ces vaines excuses, lui faisant voir distinctement, & sentir vivement la grandeur de la faute qu'il a commise; & alors il entre dans ces beaux mouvemens de repentance que David a si bien exprimez au Pseaume 51.

Pour ce qui regarde les péchez d'acte simple, qui après la repentance qu'un homme a eüe, sont néanmoins suivis de réchûtes, il est certain que ces réchûtes marquent une grande foiblesse dans la piété & dans la repentance, & une grande force dans la tentation; mais pourtant il ne me semble pas qu'on en puisse absolument conclurre qu'un homme soit méchant & irrégénéré; car il peut fort bien être, qu'une repentance, quoy que foible, ne laissera pas d'être sincère. Dans les momens que l'homme se repent, il fait sincèrement & de bonne foy résolution de ne rétomber plus dans de semblables fautes; mais une seconde tentation arrivant, il n'est pas impossible qu'il ne s'y laisse encore surprendre. Il faut néanmoins reconnoître, que si ces réchûtes sont trop fréquentes, & que les mouvemens de repentance diminuent par la suite du tems, au lieu de se fortifier, c'est une marque infaillible qu'il n'y a point de vraye piété dans ce cœur: car la véritable piété a cela de propre qu'elle croît dans les combats, & se fortifie dans ses pertes, semblable à la nature qui tourne toutes ses forces vers la partie qui a été, ou offensée, ou affoiblie.

Quant aux péchez d'habitude, je les estime beaucoup plus incompatibles avec la véritable Régénération, que ceux que nous appellons d'acte simple. En effet, comment est-il possible qu'on puisse

puisse tenir pour homme de bien une personne qui aura contracté une longue & forte habitude de faire des choses tout-à-fait contraires à la crainte de Dieu & à la charité ? Si c'est une habitude générale au mal, la chose est hors de contestation ; une telle habitude est directement & formellement opposée à la Régénération. Et c'est pourquoy l'Ecriture Sainte marque les méchans & les impies sous ces expressions *d'ouvriers d'iniquité, de gens vendus à péché, esclaves du vice, &c.* Si c'est une habitude particulière à quelque péché, j'estime qu'il faut distinguer. Car bien que tous les péchés en général choquent la crainte de Dieu & la charité, si est-ce pourtant qu'il y en a qui la choquent plus visiblement & plus sensiblement que d'autres ; & à l'égard d'une habitude à quelqu'un de ces grands péchez, comme seroit l'habitude de blasphémer, l'habitude de la paillardise, celle du meurtre ou du larcin, & autres semblables, où évidemment la piété envers Dieu, & la justice ou la charité envers le prochain sont violées, il faut prononcer qu'elles sont absolument incompatibles avec la foy & la véritable régénération. Car comment se peut-il faire qu'un homme de bien commette de telles fautes avec facilité, avec plaisir, sans combat & sans repentance ? Cela ne se peut en aucune manière. Mais si c'est une habitude à quelque péché particulier, dont la contrariété & l'opposition à la piété & à la charité, soit moins évidente & moins sensible, comme l'habitude de mentir en des choses de petite importance & qui n'intéressent personne, l'habitude de chercher avec excez les divertissemens & autres de ce même ordre : il ne me semble pas qu'on doive les tenir absolument pour incompatibles avec la forme d'une véritable régénération. Car il se peut faire qu'

qu'à l'égard de ces choses, un homme de bien y demeure comme insensible, & qu'il ne prenne pas assez de soin de s'en corriger; à cause dequoy on doit toujours dans les actes de la Répentance en mettre une implicité, par lequel nous demandions pardon à Dieu de nos fautes cachées, & dont nous n'avons aucun sentiment; & le prier qu'il luy plaise de nous en donner la connoissance & la repentance avec le désir de nous en corriger.

Je viens maintenant à la distinction que nous avons faite des péchez, à l'égard de l'Alliance que nous avons avec Dieu. Nous avons dit qu'il y en avoit qui violoient la Communion que nous avons avec Dieu, ou à l'égard de son tout, ou à l'égard de quelques-unes de ses parties: & qu'il y en avoit d'autres qui violoient les conditions que la Communion de Dieu nous impose, ou à l'égard d'elle-même, ou dans la pratique. Pour bien juger donc de ces sortes de péchez. Je dis I. qu'il n'est pas possible qu'un Fidèle, un homme vraiment régénéré puisse jamais tomber dans cette pensée, qu'il renonce à Dieu & à sa Communion. Ces deux choses sont opposées directement comme la mort & la vie. II. Je dis qu'il n'est pas possible qu'un homme de bien, persuadé qu'il est d'être dans une bonne Religion, vienne jamais à la quitter du cœur, pour en embrasser une autre qu'il tiendra pour fausse & désagréable à Dieu. Ces deux choses aussi sont absolument incompatibles. III. Je dis pourtant qu'il se peut faire qu'un vray Fidèle, vaincu par la crainte de la mort, ou par la violence des persécutions, ou par l'effort de quelque grande passion, abandonne de bouche & de profession extérieure la véritable Religion, comme il paroît par l'exemple de Saint Pierre, & par l'exemple de tant de foibles Chrétiens, qui dans les persécutions tombent dans la revolte. Mais quoy qu'il en soit, il est certain qu'un homme de bien ne sauroit demeurer long-tems dans



cet état, il faut nécessairement que sa piété surmonte sa tétation, & que l'infirmité de la nature cede à la force de la Grace. Car il en est de même de la piété comme du feu, qui peut pour quelques momens être enfermé dans le sein d'une froide nuée, mais qui n'y fau-  
roit demeurer long-tems. Que dirons nous donc de ces personnes qui changent de Religion, & qui demeurent plusieurs années dans cette défection, croupissans & gémissans dans la Religion qu'ils ont embrassée, comme dans une servitude, & qui enfin en sortent lors qu'une occasion favorable se présente. Je réponds que ces sortes de gens n'ont jamais été véritablement régénerez, ils ont eu quelques premières dispositions, quelques légères impressions de la Grace qui peuvent s'être conservées dans le fonds de leur cœur, & enfin les obliger de revénir à la véritable Religion. Je dis même que leur retour est le plus souvent une marque que Dieu a dessein de les élever à la forme de la véritable piété; & il me semble que c'est à ces sortes de gens-là qu'on peu appliquer ce qui est dit de Jesus-Christ, *qu'il n'éteint point le lumignon fumant, ni ne brise le roseau cassé.* Car c'est ainsi qu'on peut fort bien appeller ces foibles dispositions à la vraie Foy, que ces gens avoient au commencement reçues, & que Dieu par sa Miséricorde a conservées durant un long-tems dans leur cœur, dans le sein même de l'erreur & de la superstition, pour s'en servir puis après, afin d'opérer le Salut de ces gens-là.

Quant à ces péchez qui violent l'Alliance de Dieu en partie, comme est par exemple de commettre un acte d'idolatrie, ou de s'engager dans une tentation qui induise à changer sa Religion, il en faut faire le même jugement que nous avons fait des actes du premier ordre, savoir qu'il n'est pas possible qu'un homme de bien s'engage à les commettre, & les commettre en effet du cœur & par un sentiment intérieur

CÔNTRÉ LE S. ESPRIT 51  
térieur, mais qu'il est possible qu'il s'y laisse tomber  
extérieurement, y étant poussé par quelque passion  
violente.

Et pour ce qui regarde ce qui viole les conditions  
que Dieu nous impose dans son Alliance. Je dis I.  
qu'il est absolument impossible qu'un homme de  
bien & vray Fidèle, tombe dans cette pensée, qu'il  
ne faut pas observer les Loix que Dieu nous a don-  
nées, ni lui rendre ce qu'il exige de nous: un tel sen-  
timent est directement opposé à la piété, & elle ne le  
peut souffrir, non pas même un moment. Je dis II.  
qu'il est possible qu'un homme de bien méconnoisse  
quelque partie de son devoir, c'est-à-dire qu'il tom-  
be dans cette pensée, qu'une telle ou une telle chose,  
n'est pas commandée ou deffenduë de Dieu, bien  
qu'en effet elle le soit: ces sortes d'erreurs n'allant pas  
fort loin, & n'étant pas des choses fort importantes, ne  
sont pas absolument contraires au caractère de la vé-  
ritable piété; je veux dire qu'ils ne l'éloignent ou  
ne la détruisent pas entièrement; je dis même, qu'il  
y a peu de gens de bien qui ne soient en effet dans  
quelqu'une de ces erreurs; car peu de personnes sa-  
vent exactement tout ce qui est enfermé dans l'é-  
tenduë de leur devoir: & c'est pourquoy dans ces  
sortes de péchez que nous commettons ensuite de  
ces faux principes, il faut recourir à la Répentance  
implicite dont nous avons déjà parlé. Enfin je dis,  
qu'il n'est que trop vray, que les véritables Fidèles  
violent dans la pratique leur devoir, & la condi-  
tion que Dieu leur impose dans son Alliance, enco-  
re qu'ils la connoissent, qu'ils y consentent, & qu'ils  
s'y soumettent, car il nous arrive souvent ce qui ar-  
riva à la Medée du Poëte.

*Video meliora proboque,*

*Deteriora sequor.*

Ce que nous venons de traiter touchant les péchez  
dans lesquels un Fidèle peut tomber, sans déchoir

pourtant, ni de la Communion de Dieu, ni de la Grace de la Régénération, à son usage & son abus. L'abus est, lors qu'on s'en sert pour induire un homme de bien, ou pour s'induire soy-même à commettre ces sortes de fautes, par cette raison que nous ne laisserons pas de demeurer toujours vrayes Fidèles, puisque la vraye Foy est encore compatible avec ses fautes. Il est certain que tirer cette conséquence, c'est misérablement abuser de la Grace de Dieu, & raisonner de la manière du monde la plus impie & la plus méchante. Car c'est à peu près, comme si après avoir remarqué toutes les maladies qu'un homme peut souffrir, & toutes les playes qu'il peut recevoir, sans perdre pourtant la vie : on faisoit de cette connoissance ce mauvais usage, savoir, qu'il faut s'attirer ces maladies par toutes sortes de moyens, & se faire à soy-même ces playes, puis qu'encore que nous les souffrions, nous ne laisserons pas de conserver nôtre vie. Un homme qui raisonneroit de la sorte ne seroit-il pas enragé, & ennemi de soy-même ; ainsi en est-il de celui qui s'induit soy-même à pécher, parce que ces péchez ne font pas entièrement mourir la Foy. Ces sortes de raisonnemens sont diaboliques plutôt qu'humains. Le véritable usage de la connoissance que nous avons des maladies du corps, est de tâcher de les éviter : & pour cet effet de vivre par regime, & de nous conduire avec précaution : & de même le véritable usage de cette connoissance de nos péchez, qui sont les maladies de l'ame, c'est de nous les faire éviter par toutes sortes de moyens ; & de nous faire travailler à nôtre propre Salut avec crainte & tremblement.

Après cette digression que nous venons de faire sur la nature & le degré des péchez, il faut passer à la recherche de ce péché que nous appellons contre le S. Esprit. Et premièrement je dis, que ce ne peut être le crime d'impiété ou de prophanation, dans lequel

quel font d'ordinaire ceux que l'Ecriture Sainte appelle les inéchans & les endurcis, qui n'ont jamais senti aucune impression de la Grace de Dieu, ni n'ont aucun véritable sentiment de Religion ou de crainte de Dieu. Au contraire le péché dont il s'agit suppose en ceux qui le commettent beaucoup de connoissance & d'illumination, comme nous l'avons vû dès le commencement de ce Traité. II. Ce n'est point aussi le péché d'incrédulité, par lequel on rejette Jesus Christ & sa Religion, comme des choses vaines & fausses, tel qu'a été le peché des Juifs & des Payens, qui n'ont pas voulu embrasser l'Evangile; car cette incrédulité vient de l'aveuglement de ces personnes, & ne suppose en eux aucun rayon de la Grace de Dieu. III. Par la même raison on ne peut pas dire que ce soit le crime de ceux qui professent de fausses Religions, comme la Payenne, ou la Mahométane. IV. Ce ne peut pas être aussi le crime de l'Hérésie, de quelque nature que ce soit. Car quoy que l'Hérésie soit une corruption de la Foy, si est-ce pourtant que c'est une persuasion qu'on a qu'une chose est véritable, laquelle en elle-même est fausse: & ainsi c'est plutôt un erreur de l'intellect, qu'un crime de la volonté: au lieu qu'un Péché contre le S. Esprit est plutôt un crime du cœur, qu'une erreur de l'entendement: quoy qu'il en soit, ce ne peut pas être l'Hérésie, car on peut revenir de l'Hérésie mais on ne peut pas venir du Péché contre le S. Esprit.

V. Ce n'est pas aussi de ces péchez que nous commettons contre les Préceptes de la Loy Morale dans la pratique. Car quoy que le plus souvent nous les commettions contre nos propres lumières, & contre le sentiment de nôtre conscience; si est-ce qu'en les commettant, un homme ne prétend pas de renoncer entièrement à la Communion de Dieu & de Jesus-Christ; comme fait celuy qui pèche contre le Saint Esprit, aussi la Répentance nous relève de ces

fortes de péchez contre les bonnes mœurs, au lieu que celui contre le Saint Esprit est une chute sans remède.

VI. Il ne faut pas non plus l'établir dans une forte habitude à commettre quelque péché; car bien que ces habitudes soient incompatibles avec la véritable forme de la Régénération; si est-ce que la Grace de Dieu les peut vaincre & changer, n'étant pas absolument impossible qu'un homme qui est en cet état vienne à se convertir.

VII. Il y en a qui disent que ce péché dont nous cherchons la nature est l'impénitence finale. Mais ce sentiment est absurde, tant parce qu'il fait parler Saint Paul d'une manière ridicule, lors qu'il dit qu'il est impossible que ceux qui ont été illuminez, &c, s'ils retombent, soient renouvellez à repentance; car c'est autant que s'il disoit, il est impossible que ceux qui demeurent dans l'impénitence se repentent; ce qui est un discours impertinent, tant parce que le Péché contre le S. Esprit doit être impardonnable par sa propre nature, selon que l'Apôtre le dit au 10, des Heb. *qu'il ne reste plus de Sacrifice pour les péchez.*

Je dis donc que le Péché contre le S. Esprit consiste en une défection de Jesus-Christ & de sa Communion, qui se fait volontairement, & par un plein & entier consentement du cœur, après une meure & longue délibération, contre la connoissance & la persuasion qu'on a que Jesus-Christ est le véritable Sauveur du Monde, lequel on rejette totalement, en renonçant à son Salut, & en luy préférant le Monde & ses délices. Ainsi les caracteres de ce péché sont. I. Que ce soit une rejection finale, explicite & immédiate de Jesus-Christ & de sa Communion. II. Que ce soit une rejection, non à quelque égard, mais totale & entière. III. Qu'elle se fasse, non par une profession extérieure seulement, mais intérieurement & du fonds du cœur. IV. Qu'elle se fasse, non par un mou-

mouvement leger ou précipité, mais avec meure de-  
liberation. V. Qu'elle se fasse contre les lumières de  
la connoissance qu'on a que Jesus-Christ est le véri-  
table & l'unique Sauveur des hommes. VI. Que cet-  
te rejection se fasse, après l'avoir en quelque manié-  
re reçu & embrassé.

Mais comment, direz-vous, est-il possible qu'il y  
ait aucun homme au Monde capable de tomber dans  
un crime de cette nature, qui suppose qu'on dise à Je-  
sus-Christ, je sçay & suis persuadé que tu es le Sau-  
veur du Monde, & qu'il n'y a point de Salut qu'en  
toy, & en ta Communion, néanmoins je ne veux  
point de ton Salut. Il ne semble pas qu'un homme  
puisse être capable d'une pareille fureur. La volonté  
humaine se porte toujours vers ce qui luy est bon,  
lors qu'il luy est connu, & ce mouvement est si natu-  
rel & si nécessaire, que la volonté ne seroit pas vo-  
lonté si elle ne s'y portoit.

Je répons, que non seulement dans ma pensée le  
Péché contre le S. Esprit est une chose possible, mais  
que c'est aussi une chose qui arrive tres-fréquem-  
ment. Le Temporaire est celui qui prévenu d'erreur,  
s'est imaginé qu'il pouvoit accorder ensemble Jesus-  
Christ & le Monde, l'Evangile & les avantages du  
Siècle: sans cette imaginaire conciliation il n'eût ja-  
mais embrassé Jesus-Christ, n'étant pas assez touché  
du prix & de l'excellence de l'Evangile, pour le pré-  
férer absolument au Monde; pour se soumettre pour  
l'amour de lui aux persécutions & aux opprobres, &  
à la perte de tout ce que la nature a de doux & de dé-  
sirable. Or il est certain qu'entre ceux qui font pro-  
fession d'être Chrétiens, il y en a un grand nombre  
qui ne tiennent à l'Evangile que de cette manière-là;  
de sorte que quand la persécution arrive, & qu'elle  
est dure & longue, sans apparence de délivrance, le  
Temporaire reconnoît par sa propre expérience qu'il  
s'est trompé dans sa maxime, lors qu'il a espéré qu'il

roit entretenir ensemble Jesus-Christ & le Monde : cause dequoy se voyant contraint d'abandonner l'un ou l'autre , après plusieurs combats & plusieurs délais , il n'est pas étrange s'il rejette Jesus-Christ , & s'il le rejette même du cœur avec fureur & indignation , en le regardant comme celuy qui a été sur le point de lui faire perdre son Souverain bien , c'est-à-dire son repos , ses biens , son honneur , sa gloire , & tous ces autres avantages temporels , qui tiennent le premier rang dans son cœur.

Et quant à ce qu'on dit que la volonté ne sauroit rejeter un bien connû pour tel , & particulièrement un grand & suprême bien, tel qu'est le Salut Eternel. Je répons qu'un bien peut être considéré , ou absolument , ou par comparaison à un autre bien : il n'est pas possible que la volonté rejette un bien tant qu'elle le considère absolument ; mais il est fort possible & fort ordinaire qu'elle le rejette dans la comparaison d'un autre bien , qu'on juge être préférable. Car dans cette comparaison , le bien moindre dont la possession nous en fait perdre un plus grand , nous paroît sous l'idée d'un mal. Ou si vous voulez , il faut distinguer le Salut de Jesus-Christ , & la condition qui lui est annexée : pendant que ce salut paroît seul , exempt de sa condition qui est la Croix , la persécution & la privation de tous les avantages mondains , le Temporaire ne le rejette point ; au contraire il le reçoit & l'accepte avec joye , car alors il lui paroît sous l'idée d'un véritable bien. Mais quand il considère ce même salut , avec les misères , les douleurs , les opprobres , & les pertes qui l'accompagnent , alors il le rejette ; parce que l'idée du bien à venir qui reluit dans ce salut , & qui flatte l'espérance , est engloutie dans l'esprit du Temporaire , par cette autre idée des misères présentes qui touchent son sentiment.

Bien qu'il soit difficile de marquer au juste toutes les circonstances , ou tous les symptomes qui précèdent

pent, qui accompagnent, ou qui suivent la cheute de ces misérables, si est-ce que nous en pouvons désigner quelques-unes qui nous semblent assez ordinaires. I. Un Temporaire ayme peu les loüanges de la Sanctification & de la vertu ; il ayme encore moins les repréhensions & les censures ; mais il se laisse fort toucher par les descriptions de l'Enfer & du Paradis. Et la raison de cela, est que l'idée du bien utile prevaut en lui sur celle du bien honnête. II. Un Temporaire paroît toujours extrêmement ardent & zélé pour la conservation & l'augmentation des droits temporels de l'Eglise & pour la prospérité de la Religion par la même raison, qui est que sa Foy dépend de l'amour qu'il a pour le bien utile. III. Quand la persécution arrive, le Temporaire sera d'ordinaire le plus fougueux & le plus ardent pour la repousser, même par la violence & l'effort des armes ; Car les biens du Monde possèdent encore la première place dans son ame, & il les veut conserver à quelque prix que ce soit. IV. Il ne faut pas même croire qu'un temporaire ne souffre durant quelque-tems, & qu'il ne combatte dans l'espérance de se délivrer de la persécution, ne voulant pas sitôt se détacher de sa maxime, ni renoncer à son principe, qui est qu'il faut tâcher d'accorder ensemble Jesus-Christ, & les biens de la Terre. Mais quand enfin il a reconnu la fausseté de ce principe, & quand il est réduit à la nécessité de faire élection de l'un ou de l'autre, sa cheute est suivie de haine contre la vérité qu'il a abandonnée, il la persécute même & désire de l'éteindre : il ne faut pas douter que son péché ne soit accompagné de grandes & de terribles inquiétudes, & que dans le sentiment des joyes mondaines, il ne soit de tems en tems cruellement troublé par des agitations & des remords ; car il porte déjà l'Enfer dans sa conscience. Il ne faut pas douter aussi que pour se délivrer de ses inquiétudes, il ne fasse toujours ce qui lui est possible pour



pour éteindre les lumières de sa connoissance, & pour combatre & arracher enfin de son esprit la persuasion qu'il avoit conceüe de l'Evangile : car toute cette persuasion demeure en lui, elle lui sert de bourreau.

La nature & l'espèce de ce péché, nous est représentée en divers endroits de l'Ecriture, & I. dans la parabole du Semeur Math. 13. Il est dit que *ceux qui ont reçu la semence en des lieux pierreux, n'ont point de racine en eux-mêmes* ; & partant ils ne sont qu'à tems, tellement qu'oppression ou persécution avenant pour la Parole, ils sont incontinent scandalisez. Ce lieu pierreux marque un cœur rempli de l'amour de soy-même & du Monde : & cette oppression ou persécution, marque l'occasion qui d'ordinaire les fait renoncer à l'Evangile. Le terme *ils sont scandalisez*, fait voir le vray principe ou la vraye raison de leur cheute, qui est que s'étant imaginez que la profession de l'Evangile s'accorderoit avec la possession du repos des biens & honneurs mondains, ils se trouvent offencez de ce qu'il en va autrement, & ne peuvent souffrir la perte ou la privation de ce qu'ils ayment souverainement.

Saint Paul au fixième des Hebreux, se contente de marquer leur crime sous trois expressions, la première est *qu'ils retombent*. Ce qui veut dire qu'ils se replongent dans le premier état où ils étoient avant leur vocation, abandonnant l'espérance où ils étoient entrez, & rejetant les graces qu'ils avoient déjà reçues : ce qui déjà marque une renonciation à l'Evangile, faite du cœur. Ce qui est encore plus clair dans la seconde expression, *qu'ils Crucifient derechef le Fils de Dieu quant à eux & l'exposent à opprobre*. Car cela signifie que l'horreur & l'aversion qu'ils ont pour l'opprobre, & l'affliction temporelle qui suit l'Evangile, est plus forte en eux que l'estime qu'ils font du Fils de Dieu. La troizième expression, est que

que l'Apôtre compare ces gens-la à une *Terre qui voit souvent la pluie*, mais qui ne produit que des épines & des chardons; ce qui marque le mauvais fruit qu'a en eux la Parole de l'Evangile & les rayons d'illumination qui leur sont donnez d'en haut. Au 10. de la même Epître, l'Apôtre appelle ce crime un péché volontaire; *Sinons péchons*, dit-il, *volontairement après avoir reçu-la, &c.* Il y a des actions que nous faisons, qu'on ne peut pas appeller absolument volontaires, comme celles qui viennent de la surprise d'une grande passion, ou d'un premier mouvement de la nature qui nous entraîne, sans nous donner le loisir de consulter ou de délibérer: ou; celles qui sont mêlées de contrainte, où nous nous laissons emporter par la force de quelque grand objet, retenant toujours pourtant dans le cœur beaucoup d'aversion pour ce que nous faisons. Telle est l'action d'un homme qui pour éviter le naufrage, jette tout son bien dans la mer, retenant cependant toujours le désir & l'espérance de recouvrer ce qu'il a perdu. L'Apôtre veut dire, que le péché dont il s'agit, n'est pas une de ces actions involontaires: que ce n'est point, ni une surprise de passion, ni un premier mouvement, comme le fut l'abnegation de Saint Pierre; que ce n'est point aussi une renonciation extérieure seulement à l'Evangile, le cœur demeurant néanmoins toujours tourné de son côté, comme sont souvent ces Revoltes forcées, qui peuvent arriver aux plus Saints par infirmité; mais que c'est une action de pleine délibération par laquelle on abandonne du cœur & de la volonté l'Evangile, & qu'on cesse absolument de l'aymer.

Dans le même Chap. il donne encore d'autres caractères pour représenter ce Péché. Il dit *que c'est fouler aux pieds le Fils de Dieu*, c'est-à-dire, le rejeter, ne vouloir point de son salut, l'estimer moins que les biens périssables de la Terre. Il ajoute que  
c'est

c'est tenir pour chose profane le Sang de l'Alliance c'est-à-dire, n'être pas touché du prix & de l'excellence, & de la grandeur ineffable de son amour par laquelle ce Sang a été répandu, & mettre tout cela dans le rang des choses viles & méprisables. Enfin il dit que c'est *outrager l'Esprit de Grace*, ce qui veut dire, que c'est s'opposer directement aux bons mouvements que le Saint Esprit formoit dans leurs cœurs, arrêter son Ouvrage, & non seulement l'arrêter mais renverser même & détruire tout ce qu'il avoit déjà fait : ce qui est en effet le plus grand outrage qu'on puisse faire au Saint Esprit.

Saint Pierre dans sa seconde Epître Catholique Chapitre second, semble aussi parler de ces mêmes personnes, lors qu'il dit *qu'après être échappés des souilleures du Monde par la connoissance du Seigneur Sauveur Jesus-Christ : ils sont derechef entortillezés, & en sont tourmentez*. Car il est vray que ces dont nous parlons ont reçu quelque teinture de Sanctification, comme nous l'avons expliqué dans la première partie de ce Traité, bien qu'ils n'en eussent pas reçu la véritable forme ou le véritable principe, & quand ensuite par la considération des afflictions & de la Croix de l'Evangile, ils renoncent à Jesus-Christ. Il ne faut pas douter qu'ensuite ils ne s'abandonnent entièrement au péché, ne faisant plus de conscience de faire ou de commettre toutes choses, pourveu qu'elles puissent servir à leur intérêt : de sorte qu'on peut appeller leur cheute une victoire que le péché remporte sur eux ; Mais une victoire pleine & entière qui est suivie de la servitude de celui qui est surmonté.

Saint Jean dans sa première Catholique Chapitre 5. appelle ce péché *un péché à mort*, c'est-à-dire, un péché qui éteint absolument dans le cœur d'un homme toute sorte d'amour pour l'Evangile, qui arrache de l'ame tous les principes du véritable Christianisme

me, & tout désir de faire son salut, car *il y a*, dit-  
*des péchez qui ne sont point à mort* ; Ce sont ceux  
qui rendent l'ame malade, qui affoiblissent la piété,  
qui sont comme des langueurs de la régénération ;  
mais que n'ôtent pas entièrement la vie : au lieu que  
le Péché à mort est, comme j'ay dit, une extinction  
de tous ces commencemens de vie spirituelle que  
l'homme avoit déjà reçus.

Saint Paul au troizième & quatrième de l'Epî-  
tre aux Hebreux, nous représente ce Péché sous le  
type de celui des Israélites qui se revoltèrent con-  
tre Moysé dans le désert, & dont ensuite Dieu jura  
en son ire, que jamais ils n'entreroient en son repos.  
Il faut donc remarquer qu'après que les Israélites  
eurent embrassé l'espérance de la Terre de Canaan  
que Moysé leur promettoit & qu'ils se furent mis  
sous sa conduite, ils murmurèrent contre lui, tan-  
tôt étans pressés de la soif & de la faim, & tantôt étans  
dégoutés de la Manne : mais tous ces péchez leur fu-  
rent pardonnés, & Dieu même eut égard à leur in-  
firmité, soit en leur donnant l'eau du Rocher & la  
Manne, soit en leur donnant de la chair par le  
moyen des oyseaux qu'il fit venir en grand nombre.  
Mais il arriva qu'après avoir entendu le rapport de  
quelques espions qu'ils avoient envoyez dans la Ter-  
re de Canaan, qui leur dirent que la conquête de ce  
pays étoit pleine de difficultez presque insurmonta-  
bles, qu'ils avoient à combattre des Geants & à ga-  
gner des Villes closes & fort grandes : ces gens re-  
butés par toutes ces difficultez, ne se contentèrent  
pas de murmurer simplement ; mais ils allèrent jus-  
ques à se revolter entièrement contre Moysé, & à  
former le dessein de s'en retourner en Egypte ; & di-  
rent l'un à l'autre, établissons nous un Chef & nous en  
retournons en Egypte. Et quand Josué & Caleb  
voulurent les reprendre de leur rebellion, ils se mirent  
à l'état de les assommer de pierres. C'est là une véri-  
table

table & naïve image du Péché contre le Saint Esprit. Car après qu'un homme a reçu l'espérance & le salut de Jesus-Christ, & qu'il s'est mis sous sa direction & sous sa conduite pour l'obtenir, s'il vient à fuir & à être rebuté par les afflictions & les difficultés presque insurmontables qui accompagnent la profession de l'Evangile, qui l'engagent à mille peines & à mille travaux; alors il ne se contente pas de murmurer simplement, & de soupirer & gémir sous le poids de tant d'angoisses; mais il va jusques à se révolter entièrement de l'obéissance de Jesus-Christ & à prendre la délibération de retourner dans le Monde d'où il étoit sorti, s'irritant & se soulevant contre ceux qui le veulent retirer de cette rébellion & renonçant entièrement au désir de la Canaan Céleste, parce qu'il en coûte trop pour en obtenir la possession. Or c'est là cette defection totale de laquelle il est impossible de revenir; comme il paroît par ce que Dieu fit aux Israélites, dont il jura en son ire, que jamais ils n'en tiroient en son Repos. *Frères, dit Saint Paul, prenez garde qu'il n'y ayt en quelqu'un de vous un mauvais cœur d'incrédulité pour se revolter du Dieu vivant; Car nous avons été faits participans de Christ, voire si vous retenez ferme le commencement de nôtre sustentance jusques à la fin, & au* Chap. 4. *étudions nous d'entrer dans ce repos-là, afin que quelqu'un ne tombe par un même exemple de rébellion.*

Jesus-Christ au troizième de l'Evangile de Saint Marc, parlant de ce péché, l'appelle le Blasphème contre le Saint Esprit. *Toute sorte de péchez, dit-il, seront pardonnez aux enfans des hommes, & toute sorte de blasphème par lequel ils auront blasphémé; mais quiconque aura blasphémé contre le Saint Esprit, n'aura point de pardon éternellement mais sera coupable de condamnation éternelle.* La même chose se trouve au douzième de Saint Mathieu & de Saint Luc

l'occasion sur laquelle Jesus-Christ dit ces paroles fait de la peine à quelques-uns, les Scribes, & les Pharisiens avoient dit de Jesus-Christ, qu'il avoit Beelzebub, & qu'il jettoit hors les Diables par le Prince des Diables : surquoy le Seigneur refute l'impertinence leurs discours. *Et comment*, dit-il, *peut Satan jeter Satan dehors ? Car si un Royaume est divisé contre soy-même, ce Royaume-là ne peut subsister, &c.* Puis ensuite, *En vérité je vous dis que toute sorte de péchez seront pardonnez aux enfans des hommes, &c.* Il semble donc que le Péché contre le Saint Esprit, selon Jesus-Christ, consiste en ce, à attribuer les miracles du Sauveur à la vertu du Démon, & à ne reconnoître point du tout que Jesus-Christ soit le Fils de Dieu. Car il est vray que les Pharisiens & les Scribes n'avoient point cette persuasion, n'ayans jamais été illuminez jusques à ce point que de croire en Jesus-Christ.

Pour éclaircir cette difficulté, il faut savoir, que toutes les fois que Dieu déploye sur quelqu'un son Saint Esprit qui les prépare & les dispose au salut, travaillant par manière de dire sur eux, comme un ouvrier fait sur une matière qu'il accommode & qu'il polit pour en faire un Ouvrage, s'il arrive que cet homme renonce aux lumières qu'il a déjà reçues, & que par des intérêts mondains, ou par un violent effort de malice, il arrête l'opération du Saint Esprit, détruisant & corrompant ce qu'il avoit déjà en lui de bon, c'est sans doute un Péché contre le Saint Esprit, bien que ses lumières ne soient pas allées jusques à lui donner une connoissance claire & une persuasion que Jesus-Christ est le Fils de Dieu. Or il est vray que les Juifs étoient en sujet, sur lequel depuis long-tems le Saint Esprit travailloit : il leur avoit extérieurement suscité des Prophètes qui leur avoient persuadé la divinité de leur Parole : ce n'étoit point des Payens sur lesquels

quels la Grace de Dieu n'eût encore rien fait ; Ils étoient imbus de la promesse & de l'espérance du Messie ; Ils savoient les caractères dont il étoit marqué dans les divins Livres , & par lesquels ils le pouvoient reconnoître ; ils étoient au reste convaincus de la vérité des Miracles de Jesus-Christ , néanmoins au préjudice de toutes ces lumières , par des intérêts mondains & temporels ; savoir , parce que le Seigneur censuroit leur hypocrisie , & qu'ils craignoient de perdre leur crédit & leur autorité parmi le Peuple , ou même d'attirer sur eux les armes des Romains , s'ils venoient à reconnoître Jesus-Christ pour le Messie , ils détournoient malicieusement les Oeuvres miraculeuses du Seigneur , & les attribuoient à la Puissance du Diable. Il n'y a point de doute que ce crime ne fût en plusieurs d'entr'eux un véritable Péché contre le S. Esprit : & c'est ce que le Seigneur J. C. veût dire. Prenez garde que ce péché que vous commettez n'aille directement & volontairement contre les propres Lumières que vous avez déjà reçues , & qu'étant intérieurement convaincus de la vérité de la promesse de Dieu touchant le Messie , ce ne soit votre pure malice & vos intérêts mondains & charnels qui vous font rejeter ces vives & claires marques de Divinité & de vocation Céleste , qui reluisent dans mes miracles , en les rejetant sur la puissance du Démon.

Cependant il faut bien remarquer, Péché ou Blasphème contre le Saint Esprit , par opposition au péché contre le Pere & contre le Fils. Celuy qui péché ou transgresse la Loy , & qui agit contre les Préceptes de la piété en général , & de la vertu morale , celui-là péche contre le Pere ; car l'Oeconomie de la Loy Morale est l'Ouvrage du Pere. Celuy qui rejette l'Evangile lors qu'il lui est prêché , n'ayant au reste reçu aucune Illumination d'en haut , celui-là péche contre le Fils. Mais celui qui combat

bat les propres lumières qu'il à déjà reçûes, & que de la malice de son cœur & des sophismes de son esprit, se fait comme un rempart & un bouclier contre les Inspirations de la Grace, celui-là pèche contre le S. Esprit; & son Péché ne lui sera pardonné, ni en ce siècle ni en celui qui est à venir, c'est-à-dire, il n'aura point de pardon éternellement.

On pourroit donner une autre explication aux Paroles de Jesus-Christ, en disant qu'il veût rendre la raison pourquoy il ne prononce pas d'abord condamnation contr'eux qui attribuoient ces miracles à Belzebud; mais qu'au contraire, il raisonne contr'eux pour faire voir l'impertinence de leurs discours; sçavoir, à cause que c'est un blasphème qu'ils commettent seulement contre le Fils de l'Homme, & qu'il est encore pardonnable, n'y ayant rien d'impardonnable que le Blasphème contre le Saint Esprit. Quoy qu'il en soit, il faut toujours remarquer qu'il n'y a point de retour du Péché contre le S. Esprit; & c'est le troizième Point de ce Traité, auquel il faut maintenant passer.

### TROIZIEME POINT.

*Quelles sont les suites du Péché contre le Saint Esprit.*

Les suites de ce Péché, sont quatre, marquées dans l'Ecriture: La première, est qu'on n'en peut revenir par la repentance. La seconde, qu'on n'en peut avoir le pardon. La troizième, que ce Péché sera puni par des suplices extraordinaires. Et la quatrième, qu'il ne faut point prier pour ce péché-là. La première, est marquée au sixième des Heb. *Il est impossible*, dit l'Apôtre, *qu'ils soient renouvellez à repentance.* La seconde & la troizième, sont marquées au 10. des Heb. *Si nous péchons volontairement, après avoir reçu la connoissance de la vérité, il ne reste plus de Sacrifice*



*pour les péchez, mais une attente terrible de Jugement, & une ferveur de feu qui doit devorer les Adversaires. Si quelqu'un avoit méprisé la Loy de Moïse mourroit sans aucune miséricorde sur le témoignage de deux ou de trois Témoins ; combien pires tourmens pensez-vous que méritera celui qui aura foulé au pieds le Fils de Dieu ? La même chose est marquée au troisième de Saint Marc, Qui aura blasphémé contre le Saint Esprit, n'aura point de pardon Eternellement, mais sera coupable de condamnation Eternelle. Et par S. Pierre en sa 2. Catho. Chap. 2. Leur dernière condition, dit-il, leur est devenue pire que la première. Car il leur eût mieux valu n'avoir point connu la voye de Justice, qu'après l'avoir connue se détourner du Saint Commandement qui leur avoit été donné. La quatrième, est marquée par S. Jean, Il y a un Péché à mort, je ne dis point que tu pries pour ce Péché-là. Il faut considérer ces quatre choses comme étant toutes ensemble, sans les separer, & ne faire point de questions, en supposant qu'elles soient ou puissent être séparées.*

Mais pourquoy direz-vous, un tel pécheur ne peut-il revenir à Dieu par la repentance. Je réponds I. que la repentance est l'Oeuvre du Saint Esprit ; or quand le Saint Esprit agissant & operant en nous, comme sur un sujet ou une matière qu'il prépare & dispose à recevoir la forme du Nouvel homme, est non seulement interrompu & troublé dans ses operations, mais que même par un dernier excez de la corruption humaine, il est outragé, repoussé & chassé, & tout son travail mis à néant, il se rebute ( par manière de dire ) pour jamais d'une matière qui s'est renduë indigne des impressions de sa grace ; à peu-près comme quand la nature a entrepris de former un embrion dans le sein d'une femme, si elle est interrompuë, combatuë & vaincuë dans ses operations, elle abandonne entièrement cette matière sans jamais plus la reprendre.

D'ailleurs, quand un homme a péché contre ses  
pre-

propres principes & contre sa propre conscience, pourveu que les principes demeurent toujours dans son Esprit, & que sa conscience ne soit pas entièrement éteinte, il n'est pas difficile qu'il soit relevé par la repentance : car les propres principes & les sentimens de sa conscience qui lui restent les rappellent eux-mêmes, & lui servent de flambeau pour reconnoître la faute qu'il a faite. Et de même quand un homme n'a point encore reçu les principes de la Grace ou de l'Évangile, il n'est pas impossible qu'il ne les recoive, lorsque son entendement plus éclairé en reconnoitra la vérité & la vertu. Mais lors qu'un homme a eu connoissance des principes de la Grace : qu'il a été persuadé de leur vérité & de leur droiture : qu'il en a même senti l'efficace : & que néanmoins ensuite il les a rejettez & entièrement arrachez de son esprit & de son cœur, alors il est impossible qu'il vienne à se repentir : car il n'a rien conservé dans son ame qui puisse servir de germe à sa repentance, & n'a, s'il le faut dire ainsi, rien laissé au S. Esprit pour lui représenter de nouveau, afin de le toucher & de lui faire comprendre la grandeur de sa faute.

III. Comme il y a un certain degré dans la vertu qu'on appelle héroïque, il y a aussi un certain degré dans la corruption qu'on peut appeller diabolique ; & ce degré qui est le dernier effort de la malice du cœur humain, est proprement le Péché contre le S. Esprit, qui est un mouvement de rage & de félonnie contre les plus grands & les plus sensibles témoignages de l'amour de Dieu, & de Jesus-Christ son Fils. Or comme la repentance est un effet de l'Élection de Dieu, il n'est nullement convenable de penser que Dieu eût permis, qu'un de ses Eleus fût tombé dans une condition semblable à celle du Démon : & ainsi il n'y a point de retour de ce Péché, parce que ce Péché est incompatible avec l'Élection Divine.

IV. Ce péché consiste, comme nous l'avons vû, dans une délibération de sang froid, qui aboutit à ne

*pour les péchez, mais une attente terrible de Jugement & une ferveur de feu qui doit devorer les Adversaires. Si quelqu'un avoit méprisé la Loy de Moysé mourroit sans aucune miséricorde sur le témoignage de deux ou de trois Témoins ; combien pires tourmens pensez-vous que méritera celui qui aura foulé au pieds le Fils de Dieu ? La même chose est marquée au troisième de Saint Marc, Qui aura blasphémé contre le Saint Esprit, n'aura point de pardon Eternellement, mais sera coupable de condamnation Eternelle. Et par S. Pierre en sa 2. Catho. Chap. 2. Leur dernière condition, dit-il, leur est devenue pire que la première. Car il leur eût mieux valu n'avoir point connu la voye de Justice, qu'après l'avoir connue se détourner du Saint Commandement qui leur avoit été donné. La quatrième, est marquée par S. Jean, Il y a un Péché à mort, je ne dis point que tu pries pour ce Péché-là. Il faut considérer ces quatre choses comme étant toutes ensemble, sans les separer, & ne faire point de questions, en supposant qu'elles soient ou puissent être séparées.*

Mais pourquoy direz-vous, un tel pécheur ne peut-il revenir à Dieu par la repentance. Je réponds I. que la repentance est l'Oeuvre du Saint Esprit ; or quand le Saint Esprit agissant & operant en nous, comme sur un sujet ou une matière qu'il prépare & dispose à recevoir la forme du Nouvel homme, est non seulement interrompu & troublé dans ses operations, mais que même par un dernier excès de la corruption humaine, il est outragé, repoussé & chassé, & tout son travail mis à néant, il se rebute ( par manière de dire ) pour jamais d'une matière qui s'est rendue indigne des impressions de sa grace ; à peu-près comme quand la nature a entrepris de former un embryon dans le sein d'une femme, elle est interrompue, combatuë & vaincuë dans ses operations, elle abandonne entièrement cette matière sans jamais plus la reprendre.

D'ailleurs, quand un homme a péché contre sa  
pro

propres principes & contre sa propre conscience, pourveu que les principes demeurent toujours dans son Esprit, & que sa conscience ne soit pas entièrement éteinte, il n'est pas difficile qu'il soit relevé par la repentance : car les propres principes & les sentimens de sa conscience qui lui restent les rappellent eux-mêmes, & lui servent de flambeau pour reconnoître la faute qu'il a faite. Et de même quand un homme n'a point encore reçu les principes de la Grace ou de l'Evangile, il n'est pas impossible qu'il ne les recoive, lorsque son entendement plus éclairé en reconnoitra la vérité & la vertu. Mais lors qu'un homme a eu connoissance des principes de la Grace : qu'il a été persuadé de leur vérité & de leur droiture : qu'il en a même senti l'efficace : & que néanmoins ensuite il les a rejettez & entièrement arrachez de son esprit & de son cœur, alors il est impossible qu'il vienne à se repentir : car il n'a rien conservé dans son ame qui puisse servir de germe à sa repentance, & n'a, s'il le faut dire ainsi, rien laissé au S. Esprit pour lui représenter de nouveau, afin de le toucher & de lui faire comprendre la grâdeur de sa faute.

III. Comme il y a un certain degré dans la vertu qu'on appelle heroïque, il y a aussi un certain degré dans la corruption qu'on peut appeller diabolique ; & ce degré qui est le dernier effort de la malice du cœur humain, est proprement le Péché contre le S. Esprit, qui est un mouvement de rage & de félonnie contre les plus grands & les plus sensibles témoignages de l'amour de Dieu, & de Jesus-Christ son Fils. Or comme la repentance est un effet de l'Electio de Dieu, il n'est nullement convenable de penser que Dieu eût permis, qu'un de ses Eleus fût tombé dans une condition semblable à celle du Démon : & ainsi il n'y a point de retour de ce Péché, parce que ce Péché est incompatible avec l'Electio Divine.

IV. Ce péché consiste, comme nous l'avons vû, dans une délibération de sang froid, qui aboutit à ne

*pour les péchez, mais une attente terrible de Jugement & une ferveur de feu qui doit devorer les Adversaires. Si quelqu'un avoit méprisé la Loy de Moïse & mourroit sans aucune miséricorde sur le témoignage de deux ou de trois Témoins ; combien pires tourmens pensez-vous que méritera celui qui aura foulé au pieds le Fils de Dieu ? La même chose est marquée au troisième de Saint Marc, Qui aura blasphémé contre le Saint Esprit, n'aura point de pardon Eternellement, mais sera coupable de condamnation Eternelle. Et par S. Pierre en sa 2. Catho. Chap. 2. Leur dernière condition, dit-il, leur est devenue pire que la première. Car il leur eût mieux valu n'avoir point connu la voye de Justice, qu'après l'avoir connue se détourner du Saint Commandement qui leur avoit été donné. La quatrième, est marquée par S. Jean, Il y a un Péché à mort, je ne dis point que tu pries pour ce Péché-là. Il faut considérer ces quatre choses comme étant toutes ensemble, sans les separer, & ne faire point de questions, en supposant qu'elles soient ou puissent être séparées.*

Mais pourquoy direz-vous, un tel pécheur ne peut-il revenir à Dieu par la repentance. Je réponds I. que la repentance est l'Oeuvre du Saint Esprit ; or quand le Saint Esprit agissant & operant en nous, comme sur un sujet ou une matière qu'il prépare & dispose à recevoir la forme du Nouvel homme, est non seulement interrompu & troublé dans ses operations, mais que même par un dernier excez de la corruption humaine, il est outragé, repoussé & chassé, & tout son travail mis à néant, il se rebute ( par manière de dire ) pour jamais d'une matière qui s'est renduë indigne des impressions de sa grace ; à peu-près comme quand la nature a entrepris de former un embrion dans le sein d'une femme, si elle est interrompuë, combatuë & vaincuë dans ses operations, elle abandonne entièrement cette matière sans jamais plus la reprendre.

D'ailleurs, quand un homme a péché contre ses  
pro-

propres principes & contre sa propre conscience, pourveu que les principes demeurent toujours dans son Esprit, & que sa conscience ne soit pas entièrement éteinte, il n'est pas difficile qu'il soit relevé par la repentance : car les propres principes & les sentimens de sa conscience qui lui restent les rappellent eux-mêmes, & lui servent de flambeau pour reconnoître la faute qu'il a faite. Et de même quand un homme n'a point encore reçu les principes de la Grace ou de l'Evangile, il n'est pas impossible qu'il ne les recoive, lorsque son entendement plus éclairé en reconnoitra la vérité & la vertu. Mais lors qu'un homme a eu connoissance des principes de la Grace : qu'il a été persuadé de leur vérité & de leur droiture : qu'il en a même senti l'efficace : & que néanmoins ensuite il les a rejettés & entièrement arrachés de son esprit & de son cœur, alors il est impossible qu'il vienne à se repentir : car il n'a rien conservé dans son ame qui puisse servir de germe à sa repentance, & n'a, s'il le faut dire ainsi, rien laissé au S. Esprit pour lui représenter de nouveau, afin de le toucher & de lui faire comprendre la grandeur de sa faute.

III. Comme il y a un certain degré dans la vertu qu'on appelle heroïque, il y a aussi un certain degré dans la corruption qu'on peut appeller diabolique ; & ce degré qui est le dernier effort de la malice du cœur humain, est proprement le Péché contre le S. Esprit, qui est un mouvement de rage & de félonnie contre les plus grands & les plus sensibles témoignages de l'amour de Dieu, & de Jesus-Christ son Fils. Or comme la repentance est un effet de l'Electio[n] de Dieu, il n'est nullement convenable de penser que Dieu eût permis, qu'un de ses Eleus fût tombé dans une condition semblable à celle du Démon : & ainsi il n'y a point de retour de ce Péché, parce que ce Péché est incompatible avec l'Electio[n] Divine.

IV. Ce péché consiste, comme nous l'avons vû, dans une délibération de sang froid, qui aboutit à ne

vouloir point être sauvé, & à consentir au contraire être damné: par cette raison & sur ce principe, qu'on aime mieux la damnation à venir avec les biens présens de la Terre, que la Communion de J. C. son Salut avec la Croix & les afflictions. Or c'est une guerre mortelle déclarée à l'Evangile, sur le pied de laquelle il n'est pas possible que Dieu ne regarde toujours un tel homme comme son ennemi; & qu'un tel homme ne regarde Dieu de la même manière ce qui est proprement l'état du Diable, incompatible avec aucune étincelle d'amour salutaire en Dieu, de laquelle pourtant il faudroit que descendît le renouvellement de la Répentance.

Ces mêmes raisons font voir qu'il n'est pas possible que Dieu pardonne un si grand crime. Car quand la Justice & l'Autorité Souveraine de Dieu ont été violées, il y a encore un azile dans sa miséricorde qui nous est révélée dans l'Evangile. Quand cette miséricorde Evangélique a été offensée sans la connoître, par une préoccupation d'erreur. Il y a encore en Dieu cette miséricorde secrète qui dispense l'illumination: & celle-là est un principe encore entier qui n'a reçu aucune atteinte, & qui par conséquent peut tout reparer en repandant les lumières de la Grace dans l'ame. Mais quand cette secrète miséricorde a été outragée & violée, alors il n'y a rien plus qui puisse venir au secours: tout accez à Dieu lui est fermé: tout principe en Dieu par lequel il se communique à l'homme lui est ennemi, car la miséricorde outragée se convertit en fureur.

Ce n'est donc pas sans raison que S. Paul dit, *qu'il n'y a plus pour lui de Sacrifice pour le péché*. Parce que tout Sacrifice est donné à la Justice offensée, afin qu'elle puisse donner lieu à une miséricorde. Mais il n'y a point de Sacrifice qui puisse être donné à une Miséricorde irritée: & la Miséricorde est irritée, lors qu'on la rejette sous le titre & sous le nom même de Miséricorde. C'est pour cela que quelques-uns expliquent  
les



es paroles de S. Paul Heb. 6. *Ils crucifient dercchef le Fils de Dieu, quant à eux, & l'exposent à opprobre, cōme s'il eût voulu dire, que pour donner lieu à la Répentance & à un pardon de ce péché, il faudroit que J. C. vint une seconde fois au Monde, & qu'il offrît un nouveau Sacrifice tout exprés pour ce péché-là. Cependant il ne me semble pas que ce soit le sens de S. Paul; parce que cela même que J. C. offre un nouveau Sacrifice pour le crime de ces mal-heureux, n'est ni une chose possible, ni une supposition à faire. Car comme j'ay dit, il n'y a point de Miséricorde en Dieu, ni le principe au dessus du surnaturel. Par la nature Dieu est juste. Par la Grace il est miséricordieux, ou d'une Miséricorde de Pere, qui suppose la Foy & la Répentance, ou d'une Miséricorde d'Oeconomie que donne la Foy & la Répentance; J. C. est mort par l'ordre de ces deux Miséricordes, pour nous acquies la Rémission des péchez, & pour laisser libre au Pere Eternel la dispensation de son Illumination interieure: il n'y a point de troisième Miséricorde, sur laquelle il faille supposer que J. C. puisse encore venir au Monde & offrir un Nouveau Sacrifice. Ainsi le sens de S. Paul est simplement, que les pécheurs dont il parle outragēt encore une fois le Fils de Dieu, d'une manière aussi cruelle pour le moins & aussi horrible, que les Juifs l'outragerēt, lors qu'ils le crucifierēt.*

Quant à la troisième, savoir la grandeur des supplices dont ces méchans seront punis, elles se recueillent assez de ce que je viens de dire; c'est la dernière extrémité, & le degré le plus haut ou un homme puisse porter sa méchanceté, sur lequel il n'y a pas la moindre excuse qui puisse être employée. Un Payen peut dire, je n'ay jamais entendu la Parole de Dieu, ni bien scû en quoy consistoyent les Loix de sa Justice. Un Juif avant la venue de Jesus-Christ pouvoit dire, la Loy de Moïse m'a été prêchée, mais je n'ay pas entendu la Parole de l'Evangile; si je l'eusse entenduë, je me



serois converti. Les Juifs & les Payens qui ont rejeté la Prédication de l'Evangile peuvent dire ; il est vray, la Parole nous a été prêchée extérieurement, mais Dieu ne nous a pas communiqué intérieurement sa Grace ; il nous a laissé dans nos ténèbres naturelles ; & nous avons rejeté Jesus-Christ sans le connoître : si nous l'eussions connu nous nous fussions convertis. J'avouë que toutes les excuses sont frivoles ; mais quoy qu'il en soit le péché de ceux qui savent la Loy, & qui ont ouï la Prédication de l'Evangile, qui ont été intérieurement éclairés jusques à reconnoître Jesus-Christ pour leur véritable Sauveur, & qui néantmoins l'ont rejeté & renoncé volontairement à son salut : ce péché dis-je, qu'on ne sauroit couvrir de la moindre excuse, est si grand & si terrible, qu'il n'y a pas de supplices dont il ne soit digne. Et ici en passant il faut reconnoître la raison pourquoy Dieu permet qu'il y ait de ces sortes de péchez au Monde ; car il semble d'abord qu'il ne seroit pas convenable à sa Sagesse de souffrir des crimes si monstrueux, qui font horreur à la nature ; mais c'est afin de nous faire voir & sentir la grandeur de nôtre corruption, & la nécessité de la Grace.

Enfin une quatrième suite de ce Péché est, qu'il nous est deffendu par Saint Jean *de prier pour lui*, 1. Ep. de Saint Jean Chap. 5. vers. 16. 17. Surquoy l'on peut former cette difficulté, pourquoy Saint Jean ne veut point que nous prions pour ce Péché-là, qu'il appelle le Péché à mort, puisque les caractères en étoient si difficiles à reconnoître ; on ne peut presque jamais bien s'assurer qu'un homme l'ait commis ; d'où il s'ensuit que la deffence de S. Jean soit inutile : car pourquoy nous deffendre de prier pour un péché dont à peine peut-on avoir la connoissance. Je répons premièrement, que S. Jean ne dit pas qu'il nous deffend de prier pour un homme qui a péché du Péché à mort, mais pour le Péché qui est

à mort. Or il y a de la différence entre ces deux expressions. La première supposeroit qu'on pourroit avoir une connoissance certaine qu'un homme a commis un tel péché, mais la seconde ne la suppose pas: de sorte que le sens de S. Jean est simplement, que quand nous prions pour un pécheur, nous pouvons demander à Dieu la remission de toutes ses fautes d'ignorance ou d'infirmité, mais que nôtre intention doit toujours être d'en excepter le Péché contre le Saint Esprit, pour lequel il ne nous est pas permis de demander à Dieu sa Grace; & cela, soit que nous soubçonnions qu'un homme l'ait commis, ou que nous ne le soubçonnions pas. En un mot Saint Jean n'a voulu autre chose, que mettre des bornes à nôtre prière à l'égard des péchez, & nous faire comprendre qu'on peut demander le pardon, en faveur de nos prochains, pour toutes sortes de crimes qu'ils peuvent commettre; mais à la réserve de celuy-là, lequel est impardonnable. Je répons en second lieu, que les caractères de ce Péché sont tels, que si on prend garde exactement, on peut au moins concevoir un soubçon raisonnable, qu'un homme l'ait commis; auquel cas nôtre prière doit être toujours conditionnée, c'est-à-dire, que nous devons luy demander pour cet homme sa Grace, en cas qu'il ne soit pas tombé dans ce crime détestable, ce qui étant nous ne voudrions plus avoir de charité pour luy.

Il ne reste plus pour achever ce Traité, que de satisfaire à une difficulté qui naist du Passage du dixième des Heb. où Saint Paul parlant d'un misérable qui péche contre le Saint Esprit, dit qu'il a tenu pour chose prophane le Sang de l'Alliance, par lequel il avoit été sanctifié. D'où il semble s'ensuivre, non seulement que Jesus-Christ est mort pour luy, mais aussi que son Sang a été véritablement appliqué, & qu'il a été actuellement reçu dans la Communion de Jesus-Christ: ( ce qui pourtant ne peut être

être que l'effet d'une vraye & sincere foy. )

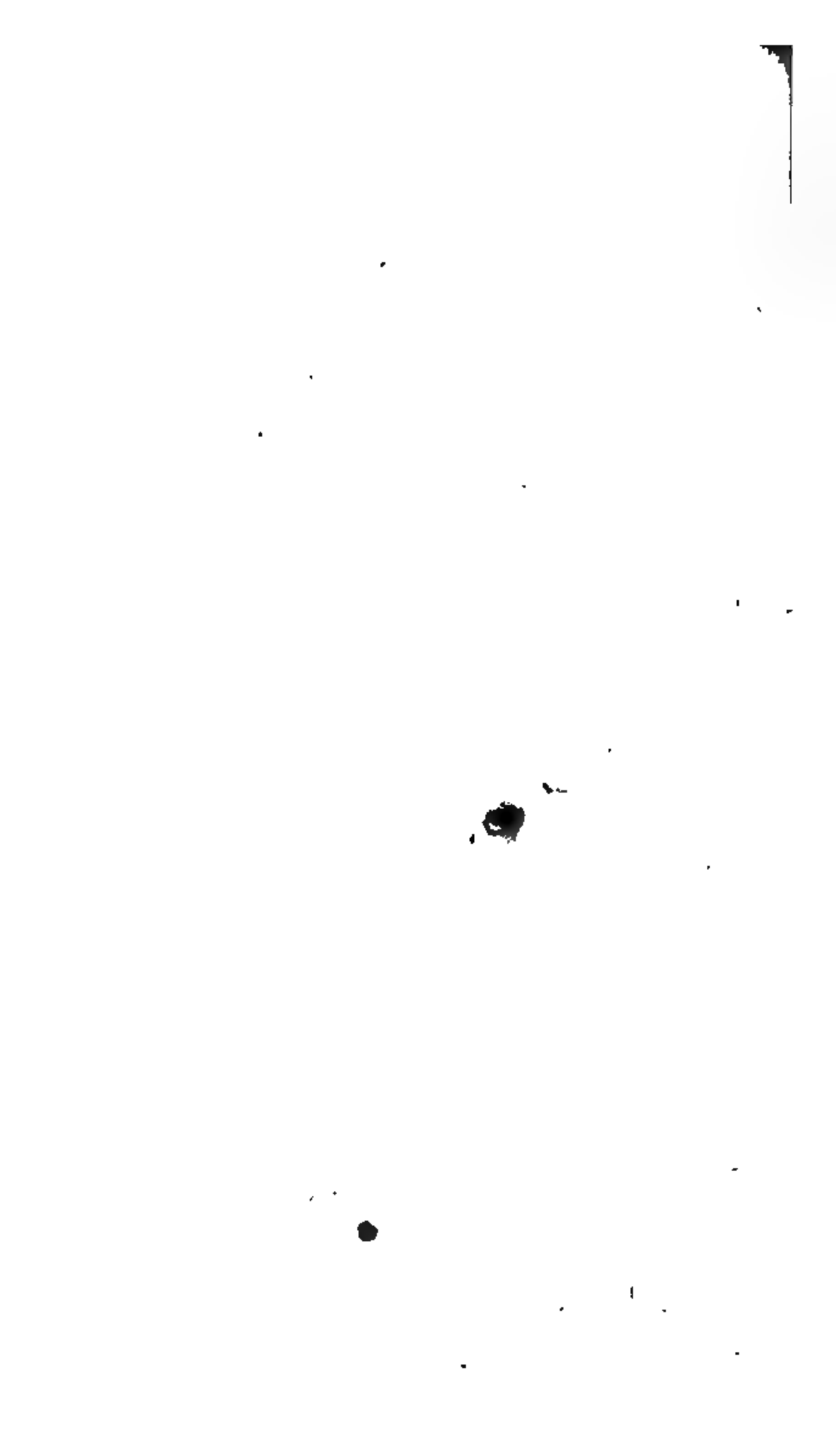
Je répons que ces mots *par lequel il a été sanctifié*, *ἐν ᾧ ἡγιασθή* se peuvent rapporter, ou au Fils de Dieu, ou à l'Alliance, ou à l'homme qui a tenu pour chose prophane le Sang de l'Alliance. Si vous les rapportez au Fils de Dieu, le sens est, que Jesus-Christ a été consacré pour être l'Auteur de nôtre salut par son Sang: au même sens que dans le second Chapitre il est dit, que *Dieu a consacré le Prince de nôtre salut par afflictions*. Et qu'au dix-septième de S. Jean, le Seigneur sur le point d'aller mourir, dit, *qu'il se sanctifie soy-même pour ses Disciples*, c'est-à-dire, il se consacre à Dieu comme leur victime. Si vous le rapportez à l'Alliance, le sens sera, que l'Alliance de Dieu avec les hommes a été consacrée, c'est-à-dire, faite & établie authentiquement comme une chose immuable, par le Sang de la Croix de J. C. & c'est pourquoy les Latins disent, *sanctum, quasi sancitum*; pour représenter une chose établie d'une manière irrevocable, & qui ne peut jamais être ébranlée. Si on le rapporte à la personne qui tient ce Sang là pour prophane, il faut dire que S. Paul fait allusion à l'aspersion de sang que Moïse fit sur le Peuple, lors qu'il traita Alliance entre Dieu & lui. Or cette aspersion du Sang de J. C. sur les hommes se fait, ou extérieurement par le Ministère de la Parole & des Sacremens, ou intérieurement par les Lumières & les Inspirations du S. Esprit, lesquelles ne nous mettent pourtant pas actuellement dans la Communion du Sauveur, à moins qu'elles aillent jusques à nous faire embrasser par une vraye & vive Foy le Sang de la Croix; bien qu'il soit vray que la simple Prédication de l'Evangile, & toutes ses Inspirations intérieures de la Grace qui ne vont pas jusques à l'effet, sont autant de consécérations de la part de Dieu, parce que ce sont autant de vocations & de semonces qu'il fait aux hommes, d'entrer dans la Communion de son Fils.

*Fin du Traité du Péché contre le Saint Esprit.*

TRAITÉ  
DE LA  
JUSTIFICATION.

*P A R*

M<sup>R.</sup> CLAUDE.



# T R A I T E'

## D E L A

# J U S T I F I C A T I O N .

### D I V I S E ' E N C I N Q P A R T I E S .

---

#### *P R E M I E R E P A R T I E .*

**P**OUR traiter la matière de la Justification dans un bon ordre, il faut la diviser en cinq parties. I. La première sera touchant les dispositions à la Justification. II. La seconde touchant la nature de la Justification considérée en elle-même. III. La troisième sera touchant les conditions que Dieu suppose nécessairement en l'homme, & qu'il y doit actuellement trouver pour le justifier. IV. La quatrième regarde les conditions qu'il impose à l'homme, lors qu'il le justifie, afin qu'il les observe à l'avenir. V. Et la cinquième enfin considère les effets, les suites, & ce qu'on appelle les propriétés & les caractères de la vraie Justification.

## CHAPITRE PREMIER.

*Des dispositions & préparations à la  
Justification.*

**P**Our commencer par le premier de ces Points nous entendons par les dispositions à la Justification toutes les choses qui la doivent nécessairement précéder, & sur lesquelles elle est fondée sans pourtant que ces choses l'induisent ou l'établissent nécessairement : En un mot toutes les choses dont on peut dire qu'elles sont, lorsque la Justification est, sans que réciproquement on puisse dire que la Justification est, encore que ces choses soyent.

Or de ces dispositions il y en a de deux sortes. Les unes sont en Dieu, & les autres sont en l'homme. Les premières sont. I. la conservation que Dieu a faite du Monde, nonobstant le péché du premier Homme : ce qui est comme une suspension des derniers effets de sa Justice, selon laquelle, s'il en eût voulu suivre les instincts, il eût dès le moment que l'homme fût tombé dans la rébellion, anéanti tout l'Univers, qui n'avoit été créé que pour lui. II. Le soin que Dieu prend encore de gouverner le Monde par sa Providence, faisant succéder une génération à l'autre, entretenant la société entre les hommes, d'un côté par les objets qui dans la Nature les portent à l'exercice des vertus Morales, & de l'autre par son Esprit reprimant, qu'il leur accorde comme un frein pour retenir leurs passions, ou si vous voulez comme une digue pour arrêter les torrens de la corruption, A quoi on peut ajouter les exem

ple

ples de sa Justice & de sa Patience, qu'il leur met souvent devant les yeux dans la disposition des événemens. III. Le dessein que Dieu a fait après la chute de l'homme, d'envoyer son Fils au Monde pour fonder un nouveau droit de Grace, & pour établir une possibilité de réconciliation entre lui & l'homme. IV. Le dessein que Dieu a fait d'amener quelques-uns des hommes à une réconciliation actuelle avec lui, en leur donnant par la vertu de son Esprit la foy & les autres qualités nécessaires au salut, & en leur faisant aussi prêcher son Evangile.

I. Sur ces premières dispositions, que nous établissons de la part de Dieu, on peut faire quelques questions. Car I. on peut demander, si la conservation & le gouvernement que Dieu a fait du Monde depuis le péché, ne doit pas plutôt être attribué à sa qualité de Créateur, qu'au dessein de la Rédemption & de la Grace. Je répons, que l'un & l'autre se peut dire à divers égards. Car si l'on considère la nature de ses Oeuvres, savoir la Conservation & le Gouvernement du Monde, elles sont de la qualité de Créateur, & d'Auteur de la Nature. Mais si on considère que par le péché toutes ses Oeuvres étoient arrêtées, parce que ces Oeuvres sont des Oeuvres de bonté ou de sagesse, & que le péché ne laisse en Dieu Créateur que l'exercice de la Justice, il faut nécessairement connoître que ces Oeuvres dépendent du dessein que Dieu a fait d'appeler les hommes à la réconciliation par Jésus-Christ. Ainsi il est vrai que la Conservation & les Oeuvres de la Providence depuis le péché, sont des actes élicites de Dieu Créateur, mais elles sont des actes commandez de Dieu Rédempteur. Le principe immédiat, dont elles dépendent, c'est la qualité d'Auteur.



de la Nature, mais le Principe Supérieur & éloigné c'est la qualité d'Auteur de la Grace.

On demande encore touchant ces Vertus Morales que Dieu, dans le gouvernement de sa Providence générale, conserve entre les hommes pour maintenir entr'eux la société; si ce ne sont pas plutôt des restes de la Justice & de l'intégrité naturelle, que de nouveaux rayons de grace qui leur soyent donnez; & s'il ne seroit pas mieux de regarder cela comme des masures d'un édifice ruiné, que comme des fondemens jettez pour un nouveau bâtiment? Je répons, que cette question est assez inutile. Car, soit que vous regardiez ces Vertus Morales comme des restes de la Justice & de l'intégrité naturelle, soit que vous les regardiez comme l'effet d'une première Grace que nous appellons l'Esprit réprimant, cela revient presque à la même chose: Car il faut toujours supposer deux choses comme certaines: L'une que le péché de sa nature a jetté les hommes dans une si excessive corruption, qu'il a éteint en eux toutes les semences des Vertus Morales; ne leur ayant rien laissé que le désordre & la confusion: & l'autre, que ces semences des Vertus Morales, qui se trouvent généralement en tous les hommes, ne peuvent venir que du dessein de l'Evangile, de sorte qu'il est assez indifférent, ou de dire qu'en vertu du dessein de l'Evangile Dieu a conservé dans les hommes quelques restes de l'intégrité naturelle, & quelques foibles étincelles de la droite raison, comme un crépuscule après le coucher du Soleil, ou de dire qu'il leur a donné ces premières teintures de Grace comme un crépuscule du Soleil levant. Néanmoins il me semble qu'il est mieux de le prendre dans ce dernier sens, & de dire que tout ce qui se trouve dans les hommes

de bon, de vertueux & d'honnête, pour si petit qu'il soit, vient de ces légères teintures de Grace, ou de ces premières opérations de l'Esprit, qui préparent & disposent les cœurs à l'Evangile de Jesus-Christ.

Les autres dispositions que nous avons conçues comme de la part de l'homme, & qui en effet sont en lui, peuvent être distinguées en trois ordres. Nous appellerons les premières, les dispositions éloignées, les secondes les prochaines, & les troisièmes les plus prochaines. Les premières, sont de la dispensation générale de la Providence à l'égard de tous les hommes. Les secondes sont de la Loy, ou de la dispensation de Dieu envers les Israélites. Les troisièmes sont de la dispensation même Evangélique. Quand aux générales du premier ordre, elles sont à peu près celles-cy. I. Qu'il y a un Dieu. II. Que Dieu est Grand, Bon, Sage, Saint & Juste. III. Que les hommes doivent avoir une Religion, selon laquelle ils doivent servir Dieu. IV. Qu'il y a une différence réelle entre le bien & le mal, la vertu & le vice. V. Que les hommes sont responsables de leurs actions à Dieu, qui est & leur Maître & leur Législateur & leur Juge. VI. Que les pécheurs doivent attendre de lui des châtimens & des peines. VII. Que pour être heureux, il faut trouver le moyen de se rendre la Divinité propice. Toutes ces veritez, qui servent de fondement à l'Evangile, ont été non seulement générales parmitous les Peuples, mais même tenuës entr'eux pour certaines & indubitables; n'y ayant aucun homme si ignorant & si brutal qu'il soit, à qui la conscience ne les dicte. En effet toutes les erreurs & les superstitions dans lesquelles les Peuples se sont plongez, ont été bâties sur ces principes.

Mais outre cela, il faut encore reconnoître comme des dispositions en quelques manières communes à tous les hommes, de certaines veritez dont ils ont eu tous, non une connoissance ferme & certaine, mais au moins quelque opinion. Et en ce rang il faut mettre l'immortalité de l'ame, & sa subsistance ou sa vie après la mort : les peines & les recompenses qui doivent être de cette autre vie ; la necessité d'une satisfaction, Justice Divine pour nos péchez : l'unité d'Divinité : la Création de l'Univers : la corruption de la nature de l'homme. Car il est vray que l'on trouve dans les Livres des Payens d'admirables pensées qu'ils ont eues sur ces sujets : & il ne faut pas douter que Dieu par sa Providence jettât ces idées dans leur esprit, afin que quelque petite que fût l'impression qu'elles y fissent, préparassent pourtant en quelque sorte le chemin à la grande révélation de son Evangile. A dequoi les Apôtres & les premiers Prédicateurs du Christianisme, qui avoient pour but la conversion des Payens, se sont servis avec beaucoup de soin, & même avec beaucoup d'utilité de toutes sortes de choses pour ouvrir la porte à une grande lumière. Il est même certain que sans cela, humainement parlant, la conversion des hommes eût été presque absolument impossible. Car quand on dispute contre quelqu'un pour le tirer d'erreur, il faut necessairement disputer par des principes qui soyent reconnus & avoués de lui. Autrement il ne demeurera d'accord de rien, & il n'y aura plus d'esperance de le ramener. La Sagesse de Dieu a donc voulu mettre dans tous les hommes quelques notions générales, qui pussent avoir du rapport à celles qu'il avoit dessein de leur communiquer dans la suite ; & cela même qu'il a rendu

rendu ces premières notions communes, est une marque qu'il avoit dessein de faire ce qu'il a fait dans la suite, savoir d'appeller, tant les Gentils que les Juifs, & indifferemment tous Peuples à l'Alliance de la Grace.

Les dispositions Legales, que nous avons dit devoir être particulièrement rapportées à l'Oeconomie de Moïse envers les Israélites, ne different ~~en~~ en nombre de celles que nous venons de dire; mais elles en different beaucoup en détail; y faut donc mettre toutes celles dont nous de parler; mais il y faut ajouter de plus la ~~se~~ du Messie, & tous les Oracles qui le ~~nt~~nt. Il y faut ajouter aussi les Ombres & figures qui représentent ce Messie. III. Les ~~es~~es de la vocation des Gentils, & l'extension de l'Alliance de Dieu. Cependant il faut seulement considerer que toutes ces veritez, connoissance étoit commune à tous les ~~s~~s, & qui passoyent pour certaines entr'eux, ~~rent~~rent néanmoins sur leurs esprits que ~~tres~~tres-pression; soit parce qu'elles ne revénoient souvent devant les yeux, soit parce que ~~ce~~ce étoit comme étouffée & engloutie par un nombre presque infini d'erreurs & de faux objets, dont ils étoient préoccupez & possédez. C'est pourquoy Dieu ayant un plus particulier ~~égard~~égard aux Israélites, leur a voulu donner dans sa Loy une plus forte & plus vive révélation des mêmes choses, & les dégager de cette foule d'erreurs & de superstitions, dans lesquelles elles étoient comme ensevelies parmi les autres Peuples. Il a voulu aussi leur donner une connoissance ferme & certaine de ces autres veritez que nous avons ~~marquées~~marquées, & dont nous avons dit que les Payens n'avoient qu'une légère opinion. Pour cet effet il

il leur a donné sa Loy, dans laquelle il leur a formellement & vivement enseigné, non seulement qu'il y a un Dieu, mais qu'il n'y en a qu'un seul ; Que ce Dieu est le Créateur de tout le Monde ; Qu'il a fait l'homme droit & juste ; Que l'homme est tombé dans le crime & dans la rebellion ; Que Dieu est infiniment Grand, Saint, Bon, Juste, Sage ; Qu'il est le Législateur, le Maître & le Juge Souverain des hommes ; Que notre ame est immortelle ; Qu'il y a un Paradis & un Enfer après cette vie ; Qu'il faut servir Dieu dans les formes de sa vraie Religion ; Qu'il faut vivre conformément à ses Loix ; Que notre souverain bien dépend de nous rendre la Divinité propice ; Que sa Justice demande naturellement une satisfaction. Toutes ces vérités étoient mille fois plus clairement établies dans la Loy, c'est-à-dire, dans la révélation faite aux Israélites, qu'elles ne l'étoient dans la dispensation de la Providence générale. I. Parce qu'elles étoient contenues dans une Parole, c'est-à-dire, dans un corps de Discipline, sous laquelle les Israélites étoient élevez, & qu'elles étoient enseignées constamment, & très-souvent réitérées : les mêmes objets revenans à l'esprit, & se représentant par divers chemins & par diverses portes. II. Parce que Dieu avoit nettoyé toute son Oeconomie envers ce Peuple, des erreurs, des superstitions & des fausses maximes, qui brouilloient l'Oeconomie de sa Providence générale.

Quant aux Dispositions, que nous avons appelées Evangéliques, elles semblent aussi ne différer qu'en degré des Legales. Car ce que la Loy nous enseigne I. de la nature du péché. II. De la corruption générale du genre humain. III. Des droits inviolables de la Justice Divine. IV. De

l'im-

l'immortalité de nôtre ame. V. Des peines & des récompenses de l'autre vie. VI. De la nécessité d'une satisfaction pour rendre la Divinité propice, l'Evangile le confirme aussi & l'enseigne, mais d'une manière incomparablement plus forte & plus dégagée de tout embarras. Et comme nous avons dit que la Loy avoit cet avantage sur l'Oeconomie de la nature, ou de la Providence générale que les vérités divines & fondamentales à la Justification y étoient plus distinctement énoncées & plus fortement inculquées, & qu'elles y étoient aussi dégagées de toutes les folles erreurs dans lesquelles la vanité de l'esprit humain les avoit enveloppées, de même nous pouvons dire que ces vérités sont contenues dans l'Evangile, d'une manière plus vive qu'elles n'étoient dans la Loy, qu'elles y sont déclarées en termes plus clairs & plus distincts, & qu'en particulier, elles y sont dégagées de tout cet embarras du voile des cérémonies & des promesses temporelles, qui avoyent beaucoup de part dans l'Oeconomie Legale. Ce que Saint Paul a dit, *que Jésus-Christ avoit mis en évidence la vie & l'immortalité par son Evangile*, nous le pouvons dire aussi I. de la corruption universelle de la nature, que nous appellons originelle. Car la Loy l'enseignoit à la vérité, mais elle ne l'a jamais si clairement ni si distinctement enseigné, je ne diray pas comme Saint Paul l'a enseigné dans ses Epîtres, mais comme le Saint Esprit luy-même l'a enseigné le jour de la Pentecôte; quand il est descendu pour consacrer l'Eglise, & pour opérer dans la suite la conversion des Peuples. C'est pourquoy Jésus-Christ disoit au seizième de Saint Jean, *que le Saint Esprit, quand il seroit venu, convaincroit le Monde du péché, c'est-à-dire, de cette dépravation*

tion générale ou de cette lépre commune, dont les hommes sont infectez. Et en effet, qu'y a-t-il qui en convainque plus les hommes, que la nécessité où Dieu a été de déployer pour leur conversion la Puissance infinie de sa Grace, & de faire descendre son Saint Esprit du Ciel, sans lequel le Sang même de Jesus-Christ demeureroit inutile. II. Nous pouvons dire la même chose des Droits de la Justice inexorable de Dieu. Javoüe que la Loy les découvroit, & qu'elle les découvroit même en des termes très-forts. *Maudit est, disoit-elle, qui n'est permanent en toutes les choses qui sont contenues au Livre de la Loy.* Mais l'Evangile a dit quelque chose de plus fort sur ce sujet, quand il nous a parlé d'un *ven qui ne meurt point, & d'un feu qui ne s'éteint point, des ténèbres extérieures, où il y a pleurs & grincement de dents*: Quand il a marqué, outre la grandeur de ces peines, leur durée éternelle; Quand il a dit formellement qu'il y auroit un *Jour déterminé, où Dieu devoit juger le Monde universel en Justice*; Et quand il a confirmé les menaces de la Justice Divine, par l'exemple de ces épouvantables Jugemens, qui sont tombez sur la Nation des Juifs: A cause de quoy le *Jour de l'Evangile*, qui d'ailleurs est un Jour de grace & de paix, un Jour d'amour & de reconciliation, est souvent représenté dans les Prophètes comme un *Jour de Jugement* Ps. 50. Comme un *Jour de vengeance de Majesté & de colère*, Ps. 97. Comme un *Jour terrible & redoutable*, Joël 2. III. On peut dire la même chose de la nécessité de la Satisfaction. Javoüe que la Loy en donnoit la connoissance, par ce grand nombre de Sacrifices qu'elle avoit établis. Mais combien cette vérité étoit-elle obscurcie par la bassesse des victimes qu'elle employoit

employoit pour cela ? Au lieu que l'Evangile fait voir cette nécessité d'une manière pleine, grande & forte, en nous enseignant que la Justice Divine n'a pû trouver d'autre satisfaction qu'en la Personne infinie de Jesus-Christ, & qu'il a fallu pour rendre la Divinité propice, envoyer le Fils Eternel au Monde pour être la victime des pécheurs. Nous pouvons dire là-même chose de la nature de la Divinité, & du service que les créatures sont obligées de lui rendre. Car il est vrai que cette idée étoit extrêmement obscurcie par le culte charnel de la Loy, & par l'Alliance Temporelle que Dieu avoit traitée avec les Israélites, sous la qualité de Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. Mais elle a été admirablement bien éclaircie & rehaussée par l'Evangile, qui a mis devant les yeux des hommes d'une manière éclatante tous les Attributs de Dieu, sa Vie, son Immaterialité, son Eternité, sa Sagesse, sa Puissance, sa Bonté, sa Justice, sa Miséricorde, sa Majesté, son Droit Souverain, son Bon-Plaisir, &c. Qui a dit que Dieu étoit Esprit, & qu'il vouloit être adoré en esprit & en vérité. Et enfin qui l'a représenté comme le Dieu de tous les hommes, offrant de traiter Alliance avec tous, & les appelant tous à la repentance : non par la considération d'un Abraham, d'un Isaac & d'un Jacob, mais par la considération de Jesus-Christ son Fils.

De toutes ces préparations, il en résulte dans l'homme plusieurs mouvemens, qui sont absolument nécessaires pour le porter à embrasser par une vraie & vive foy Jesus-Christ & tous ses biens, & quoy que ces mouvemens soyent en très-grand nombre, & dans une assez grande variété, nous pouvons pourtant les réduire à ces chefs-cy.



Le premier, est que l'homme se réveille de son assoupissement, & commence à s'appliquer avec attention à la considération de Dieu ; & qu'au lieu qu'auparavant il étoit enfoncé dans la considération, ou de soy-même, ou des choses du Monde, il ouvre les yeux & pense à son Créateur. Le second mouvement, est celuy par lequel l'homme reconnoit l'importance & la nécessité de la Religion ; soit à cause de la Majesté des choses qu'elle enseigne, soit à cause qu'elle seule peut pourvoir à nos maux & nous conduire à la Félicité. Le troisiéme, est le sentiment de son péché, qui naist de la considération des droits de la Justice Divine, & de celle des peines dont elle punit les pécheurs, jointe avec les lumières de la conscience, qui lui représentent en combien de manières il a violé son devoir, irrité la Justice Eternelle, & attiré sur soy des supplices. Le quatriéme, est une consternation & une confusion où il tombe, par la connoissance de la nécessité d'une satisfaction pour rendre la Divinité propice, & de l'impossibilité où il est de la trouver, ni en soy-même, ni en aucune autre créature. Le cinquiéme, qui vient des précédens, est un desir ardent de trouver en quelque lieu cette satisfaction, qui lui donne accez au Trone de la Grace de Dieu, & par le moyen de laquelle il puisse rentrer en paix avec Luy. C'est ce mouvement avec le précédent que je viens de marquer, que Jesus-Christ appelle *la fin & la soif de la Justice*, à l'imitation d'Esaye, qui les avoit appelées *une altération*. Car comme la fin & la soif consistent en deux mouvemens de la nature, dont l'un est une défaillance de l'estomach, qui succombe sous la privation des alimens, & l'autre un desir ardent & invincible de ces alimens pour

em.

empêcher la ruïne entière de la nature ; de même cette fin & cette soif mystique enferme d'un côté une défaillance de l'ame, qui se sent accablée sous le poids de ses péchez & de la colere Divine, qui se juge soy-même, comme parle Saint Paul, qui se condamne & s'abyme par manière de dire elle-même dans l'Enfer ; & de l'autre elle marque ce désir ardent, dont je viens de parler, pour trouver quelque remede à un si grand mal. Le sixième, est le sentiment de son propre aveuglement, qui naist de l'expérience que l'homme a faite mille fois de la vanité de sa raison, & de sa facilité à tomber dans les erreurs. Or ce sentiment en produit en lui un septième, qui est le désir de trouver un guide, ou si vous voulez une lumière qui l'illumine & qui lui découvre les choses qu'il doit savoir. Le huitième, est le sentiment de sa propre impuissance à vivre désormais saintement & justement ; Ce qui vient de la considération de la corruption générale où nous sommes tous, & de l'expérience que chacun fait du penchant qu'il a aux vices & aux péchez. Enfin le neufvième, est un désir grand & sincère de trouver un principe de Justice, qui puisse sanctifier son cœur & lui communiquer cette divine forme de vertu & de régénération qu'il n'a pas. Il faut remarquer que ces deux derniers mouvements peuvent être rapportez à la faim & la soif dont Jesus-Christ parle au sixième de Saint Matthieu.

Avant que de quitter cette matière touchant les dispositions à la Justification, il sera bon d'examiner quelques Questions qu'on a acoustumé de traiter sur ce sujet. I. On demande, si sous l'Oeconomie de la Providence générale Dieu s'étoit contenté de disposer seulement les choses à la Justification,

tification, sans donner la Justification elle-même à qui que ce soit. Ou si par ces dispositions, Dieu appelloit efficacement quelques-uns des hommes au salut ? Je répons, que si nous voulions suivre la témérité de quelques Docteurs de la Communion Romaine, il faudroit vuider cette question affirmativement. Car il y en a parmy eux, qui veulent qu'un grand nombre d'entre les Payens ayent été sauvez par les lumières de la Philosophie. Quelques Anciens Peres mêmes ne se sont pas éloignés de cette vaine opinion, comme entre autres Clement Alexandrin. Mais si l'on consulte sur ce sujet l'Ecriture, elle nous apprendra I. *Qu'il n'y a point de Nom sous le Ciel, qui soit donne aux hommes, par lequel ils puissent être sauvez que le Nom de Jesus, & qu'il n'y a point de salut en aucun autre, Act. 4. Que c'est la vie éternelle de connoître le Pere seul vray Dieu, & celui qu'il a envoyé Jesus-Christ, Jean 17. Que Jesus-Christ est la Voe, la Verité & la Vie, & que nul ne vient au Pere, sinon par luy, Jean 4. Que nul ne peut poser autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jesus-Christ. Elle nous apprendra II. que Dieu dans les tems passez, c'est-à-dire, qui ont précédé la venue du Messie, Dieu avoit laissé toutes les Nations cheminer en leurs voyes, Act. 14. Que Dieu ayant dissimulé les tems de l'ignorance, denonce maintenant à tous hommes en tout lieu qu'ils ayent à se repentir, Act. 17. Que les Gentils ayans connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, & ne lui ont pas rendu graces, mais qu'ils sont devenus vains dans leurs discours, & que leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres. Elle nous apprendra III. qu'à l'égard même des Prophètes en particulier Dieu avoit prononcé cet Oracle ; *Paboliray la Sapience des sages ; & j'aneantiray l'intelligence**

*l'ignorance des entendus. Que la Sapience salutaire, que Saint Paul proposoit, n'est pas une Sapience de Monde, ni des Princes de ce Siècle, qui s'en vont en vanité, mais une Sapience cachée, que Dieu avoit avant tous les siècles déterminée à nôtre gloire. Que ce sont des choses qu'œil n'a point vues, ni oreilles entendues & qui ne sont point montées au cœur de l'homme, 1. Cor. 1. Elle nous apprendra IV. que les Nations étoient une femme stérile, qui n'engendroit point d'enfans à Dieu Esa. 54. Eioüi toy avec un pant de triomphe stérile, qui n'enfantois point, qui ne savois ce que c'est que travail d'enfant, &c. Que Dieu a enclos tous les hommes sous rebellion, afin qu'il se montre sa miséricorde à tous Rom 11. Ce qui se doit entendre, comme il paroît évidemment par la suite du texte de l'Apôtre, de l'état présent des Juifs, & de l'état passé des Gentils, avant leur vocation. Que le salut est venu aux Gentils par la chute des Juifs pour provoquer ces derniers à jalousie, Rom. 11. Elle nous apprendra enfin que les Gentils avant leur vocation étoient morts en leurs fautes & péchez, Qu'ils étoient de nature enfans d'ire, qu'ils étoient en ce temps-là hors de Christ, n'ayans rien de commun avec la Republique d'Israel, étans étrangers des Alliances de la promesse, n'ayans point d'espérance, & étant sans Dieu au monde, c'est-à-dire, sans salut. Qu'ils étoient loin & ne se sont approchés que par le Sang de Jésus-Christ, Ephes. 2. Qu'ils étoient morts dans leurs offenses & dans le prépuce de leur chair, Colos. 2. Qu'ils n'étoient point le Peuple de Dieu, mais une Nation folle; Je les émouvray à jalousie par un qui n'est point Peuple, & les provoqueray à courroux par une Nation destituée d'entendement, Deuter. 32. De tous ces Passages & autres de cette nature, qui se trouvent tant dans le Vieux que dans le Nouveau Testament, il est aisé de con-*

clurre que nul n'a été sauvé dans les superstitions du Paganisme, ni par les simples lumières de la Philosophie. Et en effet, quelques beaux qu'eussent les sentimens de quelques-uns des Philosophes touchant la Divinité il est certain qu'en dans la pratique, ils adheroient chacun aux idolâtries de sa Nation : & comme Saint Augustin leur reproche en quelque endroit, qu'ils avoient un autre Dieu dans l'Ecole, que celui qu'ils servoient avec le Peuple. Les plus sages d'entr'eux tenoient cette maxime, qu'il falloit suivre la Religion des Peuples, & adorer la Divinité selon les coutumes établies & pratiquées dans chaque Nation. En effet, vous ne trouverez point, ni par le témoignage de l'Ecriture, ni par les marques ou les caractères des plus sages d'entre les Payens, selon qu'ils nous paroissent dans les Histoires & dans les Livres, que Dieu ait jamais accordé à aucun d'entr'eux cet Esprit de véritable régénération, qu'il accorde à ses élus & sans lequel il n'est pas possible d'être sauvé.

On dira que nous trouvons pourtant dans l'Ecriture des exemples de quelques Personnes, qui n'étoient point du sang d'Abraham, & que Dieu n'a pas laissé d'appeler & de sauver ; Comme un Melchisedec, un Jetro beau-pere de Moïse, une Séphora femme de Moïse, une Rahab dont la foy est célébrée par Saint Paul même, un Job, qui étoit du païs d'Hus, avec ses amis, dont il est parlé dans le Livre de sa Patience. Je répons, que ces gens-là ont été comme des Préludes de la vocation générale des Gentils. Car Dieu ayant dessein d'appeler toutes les Nations à sa connoissance, à voulu donner, même dès le commencement qu'il restreignoit son Alliance au sang d'Abraham, quelques marques de ce grand dessein.

Mais

Mais je dis que ces personnes n'ont pas été sauvées par les simples lumières de la Philosophie, & que par conséquent leur exemple ne fait rien à notre question. En effet, Dieu leur avoit accordé une lumière particulière de la Révélation. Melchisedec étoit Sacrificateur du Dieu Fort souverain; Ce qui signifie qu'il avoit la connoissance salutaire du vray Dieu. Et Abraham le témoigna luy-même, quand il le reconnut, non seulement pour son Frere, mais pour son Pere, recevant de lui la bénédiction, & lui payant la dîme de ce qu'il avoit. Quand à Jethro & à Sephora, il est certain qu'ils se rangèrent au Peuple de Dieu, & qu'ils entrèrent, quoy que Madianites, dans l'Alliance & dans la Religion des Israélites. Quant à Job, il proteste au 31. de sa Patience, qu'il n'est point entré dans l'Idolatrie, qui étoit alors en usage parmy les peuples de l'Orient, savoir, d'adorer le Soleil & la Lune. *Si j'ay regardé, dit-il, le Soleil luisant, & la Lune cheminant claire, & si mon cœur a été séduit en secret, & ma main a baisé ma bouche; Ce qui est, ajoute-t-il, une iniquité toute jugée; Car j'eusse renié le Dieu Fort d'en haut.* Et tout le Livre de sa Patience est plein de mille marques d'une révélation particulière que Dieu lui avoit faite de ses Mystères. N'y eut-il que ce beau Passage du Chap. 19. *Je sçay que mon Redempteur est vivant, & qu'il demeurera le dernier sur la Terre; Et encore qu'après ma peau on ayt rongé cecy, je verray Dieu de ma chair, lequel je verray pour moy, & mes yeux le verront & non autre.* Quant à Rahab, chacun sçait qu'elle se rangea dans la communion des Israélites, dans laquelle elle eût une connoissance salutaire de Dieu. Il est vray que Saint Paul dit que par foy, elle recueillit les épis en paix; & ne perit

*point avec les incrédules.* Ce qui semble marquer qu'avant même que d'entrer dans la Communion du Peuple de Dieu, elle avoit un degré de foy. Mais rien ne nous empêche de dire, que ce degré de foy par lequel elle recueillit les Epies, regardoit la Promesse temporelle que Dieu avoit faite aux Israelites, de leur donner la Terre de Canaan, & de chasser de cette Terre les Nations qui l'occupoient : De sorte que par ce premier degré de foy par lequel elle vit le Jugement Divin qui devoit tomber sur Jerico, elle recueillit les Epies, & pourvêut ensuite à sa propre conservation, par le fil d'écarlate qu'elle mit à la fenêtré de sa maison. Mais que s'étant rangée puis après à la Communion des Israelites, cette foy, qui au commencement ne regardoit qu'une délivrance temporelle, fût changée en une véritable foy salutaire. Il faut dire la même chose de Ruth la Moabite, & des Mages qui vinrent sous la conduite de l'Etoile adorer Jesus-Christ à Béthléem.

On peut demander encore si les vertus Morales des Payens, comme la Justice d'un Aristide, la chasteté d'un Scipion, la tempérance d'un Socrate, & tant d'autres semblables, qui sont si célèbres dans les écrits Anciens, étoient de véritables vertus agréables à Dieu ? Je répons, que si on ne regarde que ces vertus en elle-mêmes, ou selon la substance de leurs Actes, comme on parle dans l'Ecole, il faut nécessairement avouer qu'elles étoient agréables à Dieu. Car elles consistoient en des choses que Dieu a commandées & qui sont naturellement bonnes. La justice, la tempérance, la clémence, la générosité, sont sans doute des choses bonnes en elles-mêmes, que Dieu par conséquent ne sauroit jamais ni haïr, ni condamner. Mais si vous considérez ces vertus

égard de leurs circonstances, comme de la cause  
 qui les faisoit être telles dans les Payens, de la  
 fin à laquelle les Payens les rapportoient, de leurs  
 degrés & de leur étendue, il ne faut pas douter  
 que ce ne fussent dans les personnes de Socrate,  
 de Scipion, d'Aristide, &c. de véritables pé-  
 cheurs, que Dieu par conséquent condamnera en  
 son Jugement. Car afin qu'une vertu soit vé-  
 ritable, & que Dieu en son Jugement la puisse  
 accepter, il faut qu'elle ait ces conditions-cy,  
 I. Qu'elle soit bonne à l'égard de sa matière, ou  
 de sa substance, & qu'elle consiste en une chose  
 droite & commandée par la nature. II. Il faut  
 qu'elle soit produite par la charité, & par l'amour  
 que nous portons à Dieu, & non par aucun prin-  
 cipe vicieux. III. Il faut que nous en rappor-  
 tions les Actes à une bonne fin, savoir à la gloire  
 de Dieu, & non à nôtre gloire propre ou à nô-  
 tre propre intérêt. IV. Il faut que ces vertus  
 soient tellement enracinées dans nôtre ame qu'el-  
 les la possèdent, & non pas qu'elles y soient com-  
 me des mouvemens passagers. V. Il faut qu'el-  
 les y soient accompagnées de toutes les au-  
 tres vertus, qui composent une véritable régé-  
 nération, d'une telle manière qu'on puisse di-  
 re que tout l'homme a pris une nouvelle for-  
 me, & qu'en général le bien règne en lui. Car  
 une vertu seule, qui sera comme abyssiée dans  
 un nombre presque infini de vices, ne peut pas  
 rendre une personne agréable à Dieu. Or il est  
 certain que les vertus morales des Payens étoient  
 defectueuses dans toutes ces circonstances que je  
 viens de marquer. Elles ne procédoient point d'u-  
 n véritable amour qu'ils eussent pour Dieu ;  
 elles n'aboutissoient point à sa Gloire. Elles pro-  
 cédoient au contraire de l'amour propre ; & n'a-



voient d'autre fin que la vaine gloire d'eux-mêmes, qu'ils avoient devant leurs yeux.

*Vicit amor patriæ, laudumque immensa cupido.*

Elles n'étoient point tellement enracinées en eux, que pour la plus-part ils ne fussent en état de les perdre, lors que leur intérêt ou leur gloire, ou en général, l'amour propre leur ordonnoit de se composer autrement. Témoin les plaintes que Brutus faisoit en mourant contre sa vertu, *Tu n'es rien*, disoit-il, *qu'un vain nom, pendant que je t'ay servie, tu étois toi-même la servante de la fortune.* Enfin la plupart de leurs vertus étoient semblables à ces fausses étoiles qui trompent durant quelques-tems les yeux, mais qui découvrent bien-tôt leur fausseté par leur chute. Elles étoient aussi englouties par un grand nombre d'autres vices, auxquels les plus grands hommes d'entre les Payens étoient sujets comme la lueur des Eclairs, qui brille au milieu des Ténébres. Ainsi ne formant pas une véritable régénération, on ne les peut regarder que comme des péchez illustres, selon que Saint Augustin les a nommées. Mais quoy direz-vous, n'est-il pas fort concevable que quelques-uns de ces grands hommes d'entre les Payens ont été vertueux ; non à la vérité par le principe de l'amour de Dieu, ni pour sa gloire ; mais par le principe de l'amour même de la vertu & pour la seule fin d'être vertueux, & en ce cas, quel jugement doit-on faire de leurs vertus ? Je répons, avec Augustin, que la vertu humaine considérée en elle-même, détachée de Dieu, de qui elle est naturellement l'image, & pour la gloire duquel elle est naturellement destinée, n'est autre chose qu'une Idole ; & quiconque la sert en cette qualité

est un Idolatre. Car quiconque ayme la créature, pour l'amour d'elle-même, détachée de son Créateur, & quiconque la suit, & la recherche, pour l'amour de sa seule possession, celui-là sans doute en fait un Dieu. J'avouë que c'est la moins odieuse de toutes les idolatries, puisque c'est prendre pour son dernier objet, ce qui approche le plus de la Divinité, & qui en porte les plus beaux traits. Mais, quoy qu'il en soit, c'est toujours une idolatrie. Car l'Image de Dieu n'est point Dieu. Et la Vertu, quelque belle qu'elle soit, ne peut être, ni nôtre Souverain bien, ni nôtre dernière fin.

On demande en troisiéme lieu, si les veritez que Dieu avoit proposées devant les yeux des Payens, soit celles qui resultoient de l'Ouvrage de l'Univers, soit celles qui étoient contenues dans les Oeuvres de la Providence, par laquelle l'Univers étoit gouverné, étoient elles-mêmes capables de conduire jusqu'au salut un homme, supposé qu'il les eût & bien reçûes & bien suivies, sans les mêler d'aucune erreur, ni d'aucune superstition? Cette question est différente de la première. Car dans la première on demande absolument si quelques-uns des Payens ont été sauvez en effet? Et dans cette seconde on demande seulement, si l'objet qu'ils avoient devant les yeux étoit salutaire, en supposant qu'ils en eussent bien usé? Je répons I. que cette question n'est qu'un effet d'une vaine curiosité. Car quel besoin avons nous d'aller chercher exactement jusqu'où pouvoit aller l'enseignement qui procedoit des Oeuvres de la Création, & de celles de la Providence? Nous, dis-je, qui savons qu'actuellement personne n'a été sauvé par cette Oeconomie. Nous qui savons que Dieu a toujours donné à ses élus, qu'il a voulu sauver, une révélation particulière de ses

Myſtères. Nous qui ſavons que l'Eſprit de Grace & de Régénération n'a jamais accompagné cette révélation particulière. Nous enfin qui vivons non ſous la diſpenſation de la nature, mais ſous celle de l'Evangile. Quel intérêt donc avons nous en cette recherche? Eſt-ce pour mettre à couvrir la Juſtice de Dieu, quand elle condamnera les Payens? Mais Dieu n'a-t-il pas des cauſes ſuffiſantes de les condamner dans la corruption univerſelle des hommes, & dans les pechez actuels qu'ils ont commis enſuite de cette corruption? Seroit-ce pour relever davantage la Grace de Dieu & ſa Miſéricorde envers le genre humain? Mais cette Miſéricorde ne ſera pas ſans doute beaucoup relevée, quand on lui donnera une ſimple étendue de vocation extérieure, ſans aucun effet; & je ne ſay, ſi au lieu de la relever, ce ne ſeroit plutôt la diminuer. Car une vocation extérieure absolument inutile, & qui ne produit aucun effet à l'égard d'aucun homme, n'eſt pas une choſe fort digne de Dieu. II. Je répons, que pour décider affirmativement cette queſtion, il faudroit avoir des Textes exprés de l'Ecriture, ou au moins de bonnes & ſolides raiſons tirées de l'Analogie de la Foy. Mais on n'a ni l'un ni l'autre; car quant à ce qu'on met en avant du quatorzième des Actes, *que Dieu ne ſ'eſt point laiſſé ſans témoignage, en bien faiſant, & nous donnant des pluies du Ciel, & des ſaiſons fertiles, & rempliſſant nos cœurs de viande & de joye.* Et du dix-ſeptième de ce même Livre, *que Dieu a déterminé les ſaiſons qu'il a auparavant ordonnées, & les bornes de l'habitation des hommes, afin qu'ils cherchent le Seigneur, ſi en quelque ſorte ils pourroient le toucher comme en tâtonnant, & le trouver, bien qu'il ne ſoit pas loin de chacun de nous, car par lui nous avons vie, mouvement*

vement, & être. Et ce qui est au cinquième de Saint Matthieu, *Aimez vos ennemis, afin que vous soyez enfans de votre Pere qui est aux Cieux, car il fait lever son Soleil sur les bons & sur les méchans, & tomber sa pluie sur les justes & sur les injustes.* Quant à ces Passages, dis-je, ils ne signifient rien moins qu'une vocation salutaire, par les Oeuvres de la Providence. Car dans le premier, Saint Paul dit formellement, deux lignes auparavant, *que Dieu dans les tems passez a laissé les Nations cheminer en leurs voyes.* Ce qui marque, non seulement un abandon intérieur & une privation de son S. Esprit, mais un abandon extérieur, ou un défaut de vocation extérieure. Dans le second S. Paul ajoute, incontinent après, *que Dieu ayant dissimulé les tems de l'ignorance, dénonce maintenant à tous hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir.* Ce qui établit une formelle opposition entre le tems passé & le tems d'alors, à l'égard d'une vocation extérieure à la repentance. Dans les tems passez il dissimuloit l'ignorance; maintenant il dénonce à tous hommes de se repentir. Cela veut dire, que dans le tems de sa dissimulation, il ne leur dénonçoit pas, & par conséquent que la vocation qu'ils avoient n'étoit point salutaire, objectivement, comme on parle. Dans le troisième, le bien que Dieu fait à ses ennemis, étant restreint à *faire lever sur eux son Soleil, & à leur envoyer sa pluie*, c'est une marque que Jesus-Christ n'a point reconnu en Dieu de plus particulière Grace que celle-là, à l'égard de ces gens. Car s'il en eût reconnu, il l'eût sans doute mise en avant, dans une occasion où il s'agissoit de relever l'amour que Dieu témoigne à ses ennemis, afin de nous porter davantage à l'imiter. Tous ces Textes donc ne peuvent marquer autre chose qu'une Révélation

vélotion de Dieu Créateur & Conservateur du Monde; & tout au plus qu'une Oeconomie de Sagesse, par laquelle Dieu avoit suspendu les effets de sa Justice, qui naturellement alloit à la ruine de l'Univers après le péché. En un mot toute la conduite de Dieu dans les Oeuvres de sa Providence ne pouvoit représenter que ce qu'elle contenoit en effet : savoir des dispositions à quelque chose de plus grand, c'est-à-dire, à un rétablissement à venir du genre humain. De sorte qu'on en pouvoit bien conclurre que Dieu avoit dessein d'exercer un jour sa Miséricorde salutaire envers les hommes. Mais d'en conclure que dès-lors même cette Miséricorde étoit ouverte pour les hommes, & qu'elle les appelloit à la repentance, & par la repentance au salut; c'est ce qui ne se pouvoit. J'avoue que si la Miséricorde étoit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu, on eût pû par les Oeuvres de la Providence conclurre cette vocation dont je viens de parler. Car on eût dit, ce que Dieu n'a pas d'abord détruit le Monde après le péché, selon les mouvemens de sa Justice, c'est une marque qu'il a dessein de déployer une Miséricorde. Or la Miséricorde étant naturelle & nécessaire à Dieu envers toute créature pécheresse repentante, & les Attributs naturels & nécessaires en Dieu étans communs à tous les tems, c'est une marque encore, que même désormais il a dessein de l'exercer envers quiconque se repentira, & par conséquent qu'il nous appelle à la repentance. Mais le principe sur lequel ce raisonnement seroit fondé est faux : car il est faux que la Miséricorde soit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu. C'est une vertu arbitraire en Dieu, laquelle il exerce à l'égard des tems, quand bon luy semble, & à l'égard des per-

personnes envers qui il lui plaît. De sorte que quand un Ange même, c'est-à-dire, un Esprit parfaitement éclairé, eût raisonné sur la conduite de Dieu dans les Oeuvres de la Providence, il n'en eût pû nullement conclurre que Dieu eût fait dessein de déployer sa Grace salutaire sur les hommes qui vivoient parmi les Nations avant la venue de Jesus-Christ, ni qu'il les appellât à la repentance; parce que quoi qu'il en pût conclurre, qu'il y avoit en Dieu quelque dessein d'être misericordieux, il restoit toujours cette question impénétrable, qui ne pouvoit point être vidée par la simple contemplation des Oeuvres de la Providence, savoir si ce dessein regardoit le tems present, ou si seulement il étoit pour l'avenir. Et j'appelle cette question impénétrable, parce que l'exercice de la Misericorde dependant du franc arbitre de Dieu, à l'égard du tems, des lieux & des personnes, rien ne peut la décider que la révélation que Dieu nous fait de sa volonté sur ce sujet; & il ne l'a fait que par sa Parole.

Il faut dire la même chose touchant ce que Saint Paul dit au premier de l'Epître aux Rom. savoir, *que les choses invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa Divinité, se voyent comme à l'œil par la Création du Monde, étant considérées en ses Ouvrages.* Car ces paroles signifient seulement, que par les œuvres de la Création, & par celles de la Providence générale, on peut fort bien reconnoître qu'il y a un seul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & en conclurre tous les Attributs naturels, essentiels & nécessaires. A cause dequoy l'Apôtre se restreint précisément à la Puissance éternelle & à la Divinité, marquant la Puissance éternelle comme le premier objet qui se découvre dans l'Oeuvre de la Création, & dans celle du Gouverne-

verne.

vélacion de Dieu Créateur & Conservateur du Monde; & tout au plus qu'une Oeconomie de Sagesse, par laquelle Dieu avoit suspendu les effets de sa Justice, qui naturellement alloit à la ruine de l'Univers après le péché. En un mot toute la conduite de Dieu dans les Oeuvres de sa Providence ne pouvoit représenter que ce qu'elle contenoit en effet : savoir des dispositions à quelque chose de plus grand, c'est-à-dire, à un rétablissement à venir du genre humain. De sorte qu'on en pouvoit bien conclurre que Dieu avoit dessein d'exercer un jour sa Miséricorde salutaire envers les hommes. Mais d'en conclure que dès-lors même cette Misericorde étoit ouverte pour les hommes & qu'elle les appelloit à la repentance, & par la repentance au salut; c'est ce qui ne se pouvoit. J'avouë que si la Misericorde étoit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu, on eût pû par les Oeuvres de la Providence conclurre cette vocation dont je viens de parler. Car on eût dit, ce que Dieu n'a pas d'abord détruit le Monde après le péché, selon les mouvemens de sa Justice, c'est une marque qu'il a dessein de déployer une Misericorde. Or la Misericorde étant naturelle & nécessaire à Dieu envers toute créature pécheresse repentante, & les Attributs naturels & nécessaires en Dieu étans communs à tous les tems, c'est une marque encore, que même désormais il a dessein de l'exercer envers quiconque se repentira, & par conséquent qu'il nous appelle à la repentance. Mais le principe sur lequel ce raisonnement seroit fondé est faux : car il est faux que la Misericorde soit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu. C'est une vertu arbitraire en Dieu, laquelle il exerce à l'égard des tems, quand bon luy semble, & à l'égard des per-

personnes envers qui il lui plaît. De sorte que quand un Ange même, c'est-à-dire, un Esprit parfaitement éclairé, eût raisonné sur la conduite de Dieu dans les Oeuvres de la Providence, il n'en eût pû nullement conclurre que Dieu eût fait dessein de déployer sa Grace salutaire sur les hommes qui vivoient parmi les Nations avant la venue de Jesus-Christ, ni qu'il les appellât à la repentance; parce que quoi qu'il en pût conclurre, qu'il y avoit en Dieu quelque dessein d'être misericordieux, il restoit toujours cette question impénétrable, qui ne pouvoit point être vuidée par la simple contemplation des Oeuvres de la Providence, savoir si ce dessein regardoit le tems present, ou si seulement il étoit pour l'avenir. Et j'appelle cette question impénétrable, parce que l'exercice de la Misericorde dependant du franc arbitre de Dieu, à l'égard du tems, des lieux & des personnes, rien ne peut la décider que la révélation que Dieu nous fait de sa volonté sur ce sujet; & il ne l'a fait que par sa Parole.

Il faut dire la même chose touchant ce que Saint Paul dit au premier de l'Epître aux Rom. savoir, *que les choses invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa Divinité, se voyent comme à l'œil par la Création du Monde, étant considérées en ses Ouvrages.* Car ces paroles signifient seulement, que par les œuvres de la Création, & par celles de la Providence générale, on peut fort bien reconnoître qu'il y a un seul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & en conclurre tous les Attributs naturels, essentiels & nécessaires. A cause dequoy l'Apôtre se restreint précisément à la Puissance éternelle & à la Divinité, marquant la Puissance éternelle comme le premier objet qui se découvre dans l'Oeuvre de la Création, & dans celle du Gouverne-

verne.



vélacion de Dieu Créateur & Conservateur du Monde; & tout au plus qu'une Oeconomie de Sagesse, par laquelle Dieu avoit suspendu les effets de sa Justice, qui naturellement alloit à la ruine de l'Univers après le péché. En un mot toute la conduite de Dieu dans les Oeuvres de sa Providence ne pouvoit représenter que ce qu'elle contenoit en effet : savoir des dispositions à quelque chose de plus grand, c'est-à-dire, à un rétablissement à venir du genre humain. De sorte qu'on en pouvoit bien conclurre que Dieu avoit dessein d'exercer un jour sa Miséricorde salutaire envers les hommes. Mais d'en conclure que dès-lors même cette Miséricorde étoit ouverte pour les hommes, & qu'elle les appelloit à la repentance, & par la repentance au salut; c'est ce qui ne se pouvoit. J'avouë que si la Miséricorde étoit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu, on eût pû par les Oeuvres de la Providence conclurre cette vocation dont je viens de parler. Car on eût dit, ce que Dieu n'a pas d'abord détruit le Monde après le péché, selon les mouvemens de sa Justice, c'est une marque qu'il a dessein de déployer une Miséricorde. Or la Miséricorde étant naturelle & nécessaire à Dieu envers toute créature pécheresse repentante, & les Attributs naturels & nécessaires en Dieu étans communs à tous les tems, c'est une marque encore, que même désormais il a dessein de l'exercer envers quiconque se repentira, & par conséquent qu'il nous appelle à la repentance. Mais le principe sur lequel ce raisonnement seroit fondé est faux : car il est faux que la Miséricorde soit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu. C'est une vertu arbitraire en Dieu, laquelle il exerce à l'égard des tems, quand bon luy semble, & à l'égard des per-

personnes envers qui il lui plaît. De sorte que quand un Ange même, c'est-à-dire, un Esprit parfaitement éclairé, eût raisonné sur la conduite de Dieu dans les Oeuvres de la Providence, il n'en eût pû nullement conclurre que Dieu eût fait dessein de déployer sa Grace salutaire sur les hommes qui vivoient parmi les Nations avant la venue de Jesus-Christ, ni qu'il les appellât à la repentance; parce que quoi qu'il en pût conclurre, qu'il y avoit en Dieu quelque dessein d'être miséricordieux, il restoit toujours cette question impénétrable, qui ne pouvoit point être vuidée par la simple contemplation des Oeuvres de la Providence, savoir si ce dessein regardoit le tems present, ou si seulement il étoit pour l'avenir. Et j'appelle cette question impénétrable, parce que l'exercice de la Misericorde dependant du franc arbitre de Dieu, à l'égard du tems, des lieux & des personnes, rien ne peut la décider que la révélation que Dieu nous fait de sa volonté sur ce sujet; & il ne l'a fait que par sa Parole.

Il faut dire la même chose touchant ce que Saint Paul dit au premier de l'Epître aux Rom. savoir, *que les choses invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa Divinité, se voyent comme à l'œil par la Création du Monde, étant considérées en ses Ouvrages.* Car ces paroles signifient seulement, que par les oeuvres de la Création, & par celles de la Providence générale, on peut fort bien reconnoître qu'il y a un seul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & en conclurre tous les Attributs naturels, essentiels & nécessaires. A cause dequoy l'Apôtre se restreint précisément à la Puissance éternelle & à la Divinité, marquant la Puissance éternelle comme le premier objet qui se découvre dans l'Oeuvre de la Création, & dans celle du Gouverne-

vélation de Dieu Créateur & Conservateur du Monde; & tout au plus qu'une Oeconomie de Sagesse, par laquelle Dieu avoit suspendu les effets de sa Justice, qui naturellement alloit à la ruine de l'Univers après le péché. En un mot toute la conduite de Dieu dans les Oeuvres de sa Providence ne pouvoit représenter que ce qu'elle contenoit en effet : savoir des dispositions à quelque chose de plus grand, c'est-à-dire, à un rétablissement à venir du genre humain. De sorte qu'on en pouvoit bien conclurre que Dieu avoit dessein d'exercer un jour sa Miséricorde salutaire envers les hommes. Mais d'en conclure que dès-lors même cette Miséricorde étoit ouverte pour les hommes & qu'elle les appelloit à la repentance, & par la repentance au salut; c'est ce qui ne se pouvoit. J'avouë que si la Miséricorde étoit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu, on eût pû par les Oeuvres de la Providence conclurre cette vocation dont je viens de parler. Car on eût dit, ce que Dieu n'a pas d'abord détruit le Monde après le péché, selon les mouvemens de sa Justice, c'est une marque qu'il a dessein de déployer une Miséricorde. Or la Miséricorde étant naturelle & nécessaire à Dieu envers toute créature pécheresse repentante, & les Attributs naturels & nécessaires en Dieu étans communs à tous les tems, c'est une marque encore, que même désormais il a dessein de l'exercer envers quiconque se repentira, & par conséquent qu'il nous appelle à la repentance. Mais le principe sur lequel ce raisonnement seroit fondé est faux : car il est faux que la Miséricorde soit un Attribut naturel & nécessaire en Dieu. C'est une vertu arbitraire en Dieu, laquelle il exerce à l'égard des tems, quand bon luy semble, & à l'égard des per-

personnes envers qui il lui plaît. De sorte que quand un Ange même, c'est-à-dire, un Esprit parfaitement éclairé, eût raisonné sur la conduite de Dieu dans les Oeuvres de la Providence, il n'en eût pû nullement conclurre que Dieu eût fait dessein de déployer sa Grace salutaire sur les hommes qui vivoient parmi les Nations avant la venue de Jesus-Christ, ni qu'il les appellât à la repentance; parce que quoi qu'il en pût conclurre, qu'il y avoit en Dieu quelque dessein d'être misericordieux, il restoit toujours cette question impénétrable, qui ne pouvoit point être vuidée par la simple contemplation des Oeuvres de la Providence, savoir si ce dessein regardoit le tems present, ou si seulement il étoit pour l'avenir. Et j'appelle cette question impénétrable, parce que l'exercice de la Misericorde dependant du franc arbitre de Dieu, à l'égard du tems, des lieux & des personnes, rien ne peut la décider que la révélation que Dieu nous fait de sa volonté sur ce sujet; & il ne l'a fait que par sa Parole.

Il faut dire la même chose touchant ce que Saint Paul dit au premier de l'Epître aux Rom. savoir, *que les choses invisibles de Dieu, tant sa puissance éternelle que sa Divinité, se voyent comme à l'œil par la Création du Monde, étant considérées en ses Ouvrages.* Car ces paroles signifient seulement, que par les oeuvres de la Création, & par celles de la Providence générale, on peut fort bien reconnoître qu'il y a un seul Dieu Créateur du Ciel & de la Terre, & en conclurre tous les Attributs naturels, essentiels & nécessaires. A cause dequoy l'Apôtre se restreint précisément à la Puissance éternelle & à la Divinité, marquant la Puissance éternelle comme le premier objet qui se découvre dans l'Oeuvre de la Création, & dans celle du Gouverne-

vernement du Monde : & entendant ensuite par sa Divinité les autres Attributs essentiels & nécessaires en Dieu, qui se recueillent de la contemplation de sa Puissance; comme sont sa Sainteté, sa Justice, sa Sagesse, sa Majesté, sa Souveraine Perfection, & sa Bonté envers la créature innocente. Mais elle ne signifie point que Dieu eût par ce moyen révélé à tous les hommes qu'il eût dessein de leur faire miséricorde, s'ils se repentoient, ni de les appeler à la repentance par l'espérance du pardon. En effet qu'on lise bien tout ce Chapitre, & on verra que le but de l'Apôtre est de faire voir que Dieu a voulu convaincre de péché tous les hommes, & les mettre en état qu'ils n'eussent aucune excuse à opposer à sa Justice, quand elle les condamnera. *L'ire de Dieu; dii-il au verset 18. se révèle tout à plein du Ciel sur toute impiété & injustice des hommes, d'autant qu'ils détiennent la vérité en injustice.* Comme s'il disoit Dieu a mis devant les yeux des hommes l'obligation qu'ils ont à être justes & saints, & à l'adorer & le servir. (C'est ce qu'il entend par la vérité.) Mais les hommes ont enseveli cette révélation de leur devoir dans l'abyme de leur impiété & de leur injustice (c'est ce qu'il entend par détenir la vérité en injustice) à cause dequoy la colère de Dieu contre eux est toute manifeste. Or cela ne signifie autre chose, si ce n'est que les hommes sont convaincus devant le Tribunal de Dieu de leur impiété & de leur injustice. Et au verset 20. où il parle de la révélation que Dieu a faite de lui-même à tous les hommes, par les Oeuvres de la Création, il en marque en même tems la fin, & il dit, non que cette révélation les appelle à la repentance, ni qu'elle leur propose une espérance de salut, mais formellement il dit,

*afin*

*fin qu'ils soient rendus inexcusables.* Ce qui marque que le dessein que Dieu s'est proposé, à l'égard de ces gens-là, n'est que de les convaincre de la grandeur de leur crime, & de la justice de leur condamnation. Il ne serviroit de rien de dire, comme font quelques-uns, que cet *afin* de Saint Paul marque seulement ce qu'on appelle *πὶ ἐξόμῳ*, c'est-à-dire, ce qui arrive en effet, mais par accident ; & qu'il ne marque pas la fin que Dieu s'est proposée dans cette Oeconomie. Car il est vray que quand on parle de Dieu Législateur, on peut fort bien distinguer la fin qu'il se propose dans ses Loix d'avoir l'effet qui s'en ensuit. Car Dieu, par exemple, dans cette Loy, *tu ne tueras point*, ne se propose pas qu'il y ait des meurtriers, ni qu'il les punira, sa fin naturelle est celle de sa Loy : c'est au contraire de deffendre le meurtre, & d'empescher qu'il n'en arrive aucun, de sorte que quand un meurtre est commis, & qu'ensuite le meurtrier est puni, on peut fort bien dire que c'est un événement arrivé par accident à l'égard de Dieu Législateur, & à l'égard de sa Loy, & contre l'intention naturelle de l'un & de l'autre. Mais quand il s'agit de Dieu Oeconome, on ne sauroit faire cette distinction qu'elle ne soit injurieuse à la Sagesse, & à la prévoyance infinie de Dieu. Rien n'arrive à cet égard par accident, mais tous les événements sont à l'égard de Dieu la fin qu'il s'est proposée, autrement il faudroit dire, que la Sagesse de Dieu Oeconome qui règle le fait, c'est-à-dire, qui règle les événements, n'a pas prévu tout ce qui arriveroit, & qu'il arrive en effet des choses à quoy Dieu n'a pas songé, ce qui seroit impie & blasphématoire. Or il s'agit ici, non de Dieu Législateur, mais de Dieu Oeconome. Car com-

me

Je j'ay dit, Saint Paul le propose dans ce Chapitre de faire voir que Dieu a voulu convaincre tous les hommes de péché: & si vous conferez ce Passage avec ce que le même Apôtre y dit dans l'onzième de cette même Epître, *que Dieu enclôt tous sous rebellion, afin qu'il fit miséricorde à tous*, il paroîtra manifestement, que ce que les Gentils ont été impies, injustes, & rebelles à Dieu, & qu'ils se sont déclarez tels sous la conduite des Oeuvres de sa Providence, est un effet de Dieu Oeconome, un acte ou un événement qui n'est point arrivé par accident, mais qui a été dans l'intention de Dieu. Ainsi bien loin que ce Passage du premier des Romains prouve la Vocation salutaire, par les Oeuvres de la Providence, lui est entièrement opposé. Quand au Passage du 2. Chap. des Rom. vers. 4. où Saint Paul dit *repris-tu les richesses, &c.* Ce que quelques-uns appliquent aux Oeuvres de la Providence générale, il est entièrement hors de propos. Car comme dans le premier Chapitre Saint Paul a voulu convaincre de péché les Gentils, dans le second il suppose d'en convaincre aussi les Juifs. Cela paroîtra, si on recherche exactement par la lecture du Chapitre, quel peut être ce homme à qui Saint Paul adresse son discours dès le commencement, sous ce nom, *à homme que je suppose tu sois qui juges les autres.* Or il paroît par le verset 17. & par les suivans, que cet homme à qui Saint Paul parle est le Juif, quel qu'il soit. *Voicy, dit-il, tu es surnommé Juif, & te repais des lois de la Loi, &c.* Car dans la suite du discours il ne paroît point que Saint Paul s'adresse à différentes personnes. Au contraire il est difficile de ne connoître pas que celui-là même qu'il d'abord désigné par cette expression, *à homme*

ce, &c. est celuy qu'il designe ensuite plus clairement par le terme de *Juif*. Ce caractère dont il le marque dans le premier verset, disant *homme quiconque tu sois qui juges les autres*, est précisément le caractère du Juif : lequel se glorifiant en la Loy de Dieu, regardoit le reste des hommes comme de misérables pécheurs. A cause dequoy Saint Paul dans la suite expliquant ce qu'il entendoit par ces termes, *qui Juges les autres*, le fait de cette sorte, *Tuy qui penses être conducteur des aveugles, lumière de ceux qui sont en ténèbres, instructeur des ignorans, enseigneur des idiots, ayant le patron de la connoissance & de la vérité en la Loy !* Quelques-uns ont estimé que par cet *homme, quiconques tu sois qui juges les autres*, il falloit entendre les Magistrats d'entre les Payens, lesquels condamnoient en autrui les péchez qu'ils commettoient eux-mêmes. Mais ce sentiment me semble absurde, parce que Saint Paul ne se propose pas de convaincre en particulier les Magistrats, mais en général tous les hommes, tant Gentils que Juifs. Et pour cet effet, il les considère uniquement dans cette division de Gentils & des Juifs, & non dans la division de Magistrats & de Peuples. D'ailleurs, comme les Juifs avoient leurs Magistrats, aussi bien que les Payens, qu'elle apparence y a-t-il, que Saint Paul dans le dessein de convaincre les Gentils, fût allé choisir un ordre d'homme commun, tant aux Gentils qu'aux Juifs ? En un mot, cette explication me paroît froide & violente. Quelques autres croient que par cet *homme quiconque tu sois*, il faut entendre les Philosophes d'entre les Payens, & particulièrement ceux qui enseignoyent la Morale, & qui se mêloyent de juger les autres, commettant eux-mêmes



mêmes ce qu'ils condamnoient. Mais cette explication me paroît encore & froide & violente. Et elle est même contraire au caractère général dont Saint Paul a marqué les Gentils, dans le verset dernier du premier Chapitre ; Savoir, que quoiqu'ils connussent le droit de Dieu, qui est que ceux qui commettent telles choses sont dignes de mort, ne les commettent pas seulement, mais aussi favorisent ceux qui les commettent. Ce qui est manifestement opposé à cet autre caractère, qui est de juger les autres, c'est-à-dire, de les condamner. Pourquoi donc aller chercher loin dans les Magistrats, & dans les Philosophes Payens, de qui Saint Paul ne parle point, ce qui se trouve formellement dans l'explication même de l'Apôtre, savoir, comme je l'ay déjà marqué, dans la suite de son discours au 17. vers. & au suivant. Or delà il s'ensuit que cette patience & cette longue attente de Dieu, qui appelle l'homme à la repentance, n'est autre chose que la révélation salutaire que Dieu avoit faite aux Juifs, qui n'a rien de commun avec l'autre Oeconomie des Oeuvres de la Providence générale.

En effet, si nous consultons l'Ecriture sur ce sujet, David décidera la question ; Ps. 147. *Dieu, dit-il, déclare ses Paroles à Jacob, ses Statuts & ses Ordonnances à Israël ; Il n'a pas ainsi fait à toutes les Nations, & pourtant ne connoissent-elles pas ses Ordonnances.* Si le Prophète ne vouloit dire autre chose, si ce n'est que Dieu, à la vérité, révéloit tant aux Israélites qu'aux Nations, sa grace salutaire, mais qu'il donne son Saint Esprit aux Israélites seulement, & qu'il le refuse aux Nations, la cause dequoy les Nations n'ont pas actuellement la connoissance salutaire de Dieu, il ne se fit point, sans doute, expliqué de la manière dont

s'en

l'explique, Il n'eût point dit, *Dieu révèle ses Secrets & ses Ordonnances à Israël*; mais il eût dit, *Dieu accompagne envers Israël la Révélation de sa Parole de sa Grace intérieure, il n'en fait pas ainsi aux Nations, & pourtant elles n'ont pas la connoissance salutaire de sa vérité.* Mais au lieu de parler ainsi, vous voyez qu'il attribue au contraire le deffaut de connoissance dans les Nations; à ce que les Ordonnances & les Statuts ne leur ont point été révélés : Ce qui marque que non seulement la Grace Subjective ne leur a point été donnée, mais aussi que Dieu leur a refusé la Grace Objective. Cette preuve est confirmée par la lecture de tout ce Pseaume; dans lequel il y a une perpétuelle comparaison entre la Grace que Dieu fait à Israël, & les biens qu'il fait en commun à tous les hommes. Et quant à ceux qu'il fait en commun à tous les hommes, David les restreint perpétuellement à des choses temporelles, *L'Eternel, dit-il, couvre de nuées les Cieux; Il apprête la pluie pour la Terre, &c. Il donne la neige comme des floquets de laine, &c.* Mais quand à la Grace des Israélites, il dit, qu'il est leur Dieu, que c'est luy qui bâtit Jérusalem, & qui rassemble ceux d'Israël qui sont dispersés; qu'il met son affection en ceux qui le craignent, & en ceux qui, &c. Et enfin il conclut, qu'il déclare ses Paroles à Jacob, &c. Et qu'il n'en a pas ainsi fait à toutes les Nations, & pourtant elles ne connoissent point ses Ordonnances. Moïse luy-même décidera la question au quatrième Chapitre du Deuteronome, lors qu'il dit, que la Loy qu'il a donnée aux Israélites est leur Sagesse & leur intelligence devant tous les Peuples, lesquels en oyant ces Statuts, disent, *Cette grande Nation seule est un Peuple sage & bien entendu.* Car ajoute-t-il, qui est la Nation si grande qui ait ses Dieux près de soy comme nous avons

*l'Eternel nôtre Dieu? Et qui est la Nation si grande qui ait des Statuts & des Droits justes, comme toute cette Loy-cy. Il est certain que si l'on suppose que la Vocation salutaire étoit adressée généralement à tous les hommes, & que la même Miséricorde, qui appelloit les Israélites, appelle aussi toutes les Nations, Moysé pouvoit bien lever la Grace que Dieu avoit faite à son Peuple à l'égard de la manière de la vocation, qui étoit adressée aux Israélites plus clairement & plus distinctement par la Parole. Mais il ne pouvoit point absolument dire, comme il fait, que les Statuts & les Droits des autres Peuples ne sont justes, & qu'ils n'ont pas l'Eternel près d'eux. Car ils eussent été les uns & les autres participans de la même vocation salutaire. Aussi David au Pseaume 19. s'étant proposé de célébrer Dieu, tant à cause de ses Oeuvres de sa Providence générale, qu'à cause de la Loy qu'il avoit donnée aux Israélites, à quoy il employe les deux parties de son Cantique, dans la première il retrace les Oeuvres de la Providence à faire connoître la gloire de Dieu, c'est-à-dire, la gloire de sa Sagesse & de sa Puissance, par les mouvemens des Cieux, & par les diverses courses du Soleil; & n'attribue rien de salutaire à cette Oeconomie, ni ne dit qu'elle appelle les hommes à la repentance. Mais quand il passe à célébrer Dieu à cause de la Loy donnée aux Israélites, alors il va jusques à la Révélation salutaire. La Loy, dit-il, de l'Eternel est entièrement restaurant l'ame, le témoignage de l'Eternel est assuré, donnant sagesse au simple, &c. Je conclus donc de tout ce que je viens de dire, que cette prétendue Grace Objective, que quelques Scholastiques ont inventée, & que les Arminiens ont tâché de relever, est une pure invention humaine, qui n'a aucun*

dement, ni dans l'Ecriture, ni dans l'A-  
la Foy.

que de quitter cette matière, il sera bon  
un peu de mots quel usage on en peut  
On peut fort bien se servir de ce que  
is dit, touchant ces premières dispositions  
cation, pour relever la Sagesse de Dieu qui  
s choses *avec poids, avec nombre & avec me-*  
me le dit l'Auteur du Livre de la Sapien-  
In s'en peut servir aussi pour relever l'A-  
il a eu de tems en tems pour les vray  
pour lesquels il a conservé le Monde,  
les Actes de la Justice, entretenu le gen-  
a, donné aux Israélites sa Loy, & en  
ut tout ce que nous avons marqué. III,  
aussi s'en servir pour faire voir la gran-

deur de nôtre corruption naturelle, laquelle a eu  
besoin d'être domptée & abbatuë, par la Révéla-  
tion que Dieu a faite, tant de sa Souveraine Ma-  
jesté, que des droits de sa Justice contre les pé-  
cheurs. IV. On peut aussi s'en servir pour prou-  
ver contre les Juifs, que la Loy n'a été qu'une  
Oeconomie ministérielle, une Oeconomie à tems,  
qui ne devoit durer que jusques à la venuë de Je-  
sus-Christ; & par conséquent que les Juifs qui la  
regardent comme le vray, réel & légitime Servi-  
ce de Dieu, & qui la pratiquent encore en cette  
qualité, sont de véritables Sacriléges qui outre-  
passent les bornes que Dieu avoit luy-même pre-  
scrites, & qui ressuscitent ce que Dieu luy-même  
avoit enseveli. V. On peut s'en servir pour tirer  
un Argument de la Divinité de la Religion Chrê-  
tienne. Car puisque la Religion Chrétienne est  
une forme, par manière de dire, qui répond si  
exactement à toutes ces précédentes dispositions,  
il faut nécessairement conclurre que Dieu en est

l'Auteur; n'étant pas possible qu'une lumière humaine eût pû, dans une longue suite de Siècles, parmi tant de diverses Nations, & dans une si grande variété d'accidens, jeter des préparations aussi justes & aussi nécessaires que celles que nous avons vûes. Outre que l'excellence de la Religion Chrétienne paroît en ce qu'elle remplit si bien la fin & l'attente de ces dispositions. A cause de quoy Saint Paul appelle Jesus-Christ, Rom. 13. *le Dieu d'Esperance*. Et ailleurs il appelle l'Evangile, en l'opposant aux Cérémonies Legales, qui étoient figurées par le voile de Moyse, *la consommation de ce qui devoit prendre fin*, c'est-à-dire, la perfection & l'accomplissement de ce qui n'étoit fait que pour un tems.

En second lieu on se peut servir de cette Doctrine, touchant les dispositions, pour l'explication de plusieurs Textes de l'Ecriture; comme I. de la Parabole qui propose le Royaume des Cieux sous l'image d'un grain de semence de moutarde, qui est jetté en terre, & qui après avoir couvé long-tems, devient enfin un grand arbre. Vous voyez bien que ce tems, auquel le grain de semence demeure en terre, signifie le tems auquel la Sagesse de Dieu a travaillé sourdement, & par des voyes imperceptibles, à préparer les choses pour la manifestation future de son Evangile. II. De cette autre Parabole qui représente le Royaume des Cieux comme un Levain qu'une femme met dans sa farine, afin qu'elle la change insensiblement, & la rende propre pour le dessein qu'elle a d'en faire du pain. Car l'efficace cachée de ce Levain est l'Image de la Providence Divine travaillant secrètement, par ces dispositions dont nous avons parlé. III. Pour l'explication de la comparaison que Jesus-Christ emploie

10. de Saint Jean d'une femme qui sent ses douleurs quand le Terme de son enfantement est venu. Car le tems qui a précédé ce Terme est celui des dispositions. IV. De tous les Textes où il est parlé de la Sapience de Dieu qui a été manifestée en son temps : comme celui - cy, *Le Secret de piété est grand, Dieu manifesté en chair, &c.* 1 Tim. 3. Et celui - cy, *Quand l'accomplissement des tems est venu, Dieu a envoyé son Fils, Gal. 4.* Et celui - cy, *Le Secret qui avoit été caché des tous les Siècles & Ages, mais qui maintenant est manifesté aux Saints, Col. 1.* Et celui - cy, *En qui sont tous les Tresors cachez de Sapience & d'Intelligence.* Car c'est ainsi qu'il faut traduire, pour rendre le sens plus plein & plus beau, & non *En qui sont cachez tous les Tresors.*

Mais un des principaux usages qu'on doit faire de cette Doctrine, c'est celui de la pratique ordinaire pour la conversion des hommes, & pour obliger les Fidèles mêmes à se repentir & à confirmer leur sanctification. Car comme la Justification est un Acte de Dieu, non momentanée, mais permanent, & qui subsiste durant tout le cours de notre vie; & qu'il y a même plusieurs Actes de Justification particulière, qui se font perpétuellement tous les jours dans les Fidèles, après celui de la première & générale Justification, il est nécessaire aussi que nous soyons perpétuellement dans ces dispositions, sans lesquelles il n'y sauroit avoir de Justification; savoir la connoissance & le sentiment de notre péché, la connoissance de la Justice vengeresse de Dieu, la connoissance de sa souveraine & ineffable Majesté, la connoissance de la nécessité d'une Satisfaction; afin que de là se produisent tous les jours en nous les Actes de l'Humilité, de la Crain-

te, de la Contrition, de la Confession, de la Prière, du Recours à la Grace de Jesus-Christ, de la Précaution contre nos propres foiblesses, & qu'ainsi nous nous donnions bien de garde de contrister le Saint Esprit dont nous avons été scellez.

## SECONDE PARTIE.

---

### CHAPITRE II.

*De la Justification considérée en elle-même.*

#### ARTICLE PREMIER.

*Du Terme de Justifier, & de Justification.*

**L**A première chose qu'il faut examiner est le terme de *Justification* ou de *Justifier*, qui est si frequent dans l'Ecriture. Car il n'y a personne qui ignore que ceux de l'Eglise Romaine prennent ce terme dans un autre sens que nous ne le prenons, à cause dequoy cette équivoque fait souvent que l'on tombe dans des contestations inutiles, dans lesquelles on ne s'entend point. Car quant à eux, si l'on en consulte leur Ecole, ils prennent le terme de *Justification* pour l'infusion réelle d'une Justice inhérente, que Dieu communique à tous ses Fidèles; au même sens que nous disons, *purifier*, pour rendre une chose pure; *santifier*, pour communiquer la sainteté, *vivifier*, pour communiquer la vie, &c. Mais quant à nous, nous entendons ce terme, non dans un sens Philosophique

phique, mais dans un sens de Barreau, pour signifier simplement *l'Arrest*, ou la Sentence que Dieu prononce à nôtre égard de dessus son Tribunal, en nous tenant ou nous reputant pour justes, par le moyen d'un *Acte d'absolution*, ou par l'imputation qu'il nous fait de la Satisfaction de Jesus-Christ, & de son mérite. Par ce moyen, nous disons qu'il y a deux voyes par lesquelles l'homme peut obtenir devant le Tribunal de Dieu un Jugement avantageux, & qui sont toutes deux des voyes de Justification. La première est la voye de la Loy, laquelle est double. Car, ou l'homme peut dire à Dieu, je n'ay point péché, je suis entièrement innocent, ou bien il peut dire, je reconnois que j'ay péché, mais j'ay purgé mes péchez par l'observation exacte des sacrifices, & autres choses, établies dans la Loy, pour faire propitiation pour le péché. La seconde est la voye de l'Evangile, par laquelle l'homme renonce pleinement & entièrement à la prétention de l'innocence, se confessant & se déclarant pécheur: Et en même tems il renonce aussi à toutes ses prétendues propitiations Legales, pour recourir uniquement à la Grace & à la Misericorde de Dieu, & au Sang de Jesus-Christ son Fils. De sorte que nous prenons toujourns ce terme dans un sens de Barreau, savoir pour un *Acte Indiciaire de Dieu*, qui décharge l'homme de la peine de la Loy, soit qu'il le déclare innocent, soit qu'il le déclare bien & deuëment acquitté de ses péchez, par l'observation des Propitiations Legales: soit que cela se fasse par un pur Acte de pardon, ou par l'Imputation de la Propitiation de Jesus-Christ. Cependant il faut reconnoître de bonne foy, que quelques-uns des plus éclairez de la Religion Romaine, particulièrement de ceux qui vivent en ce tems-ci, reconnoissant bien l'erreur



dans laquelle l'Ecole Romaine étoit tombée, de ne vouloir prendre le terme de *Justification* que dans un sens Philosophique, pour signifier que l'homme est fait réellement & actuellement juste d'une justice inherente; & voyant que cette signification ainsi restreinte ne s'ajustoit pas avec l'Ecriture: Quelques-uns, dis-je, ont formé une notion de ce terme, composée des deux sens, & ainsi ils ont dit que la Justification avoit deux parties, l'une qui étoit le *pardon de nos péchez*, & l'autre, une *infusion réelle de la Justice de Jésus-Christ en nous*.

Sur cela nous avons quatre choses à faire. La première sera de faire voir qu'à peine se trouve-t-il un seul Passage dans toute l'Ecriture, où le terme de *Justifier* se prenne dans le sens Philosophique, *former & produire en l'homme une Justice réelle & inherente*. La seconde que la signification constante, ordinaire, & peu s'en faut perpétuelle de ce terme dans l'Ecriture, est cette signification de Barreau. La troisième, qu'on ne peut, sans confusion & sans témérité, *joindre ensemble les deux sens*, de sorte que le terme de *Justifier* embrasse l'un & l'autre. La quatrième, que quelque équivoque qu'il y ait entre ceux de l'Eglise Romaine & nous, touchant ce terme, il ne s'ensuit nullement que nos Controverses soient des Controverses de mots, ou de purs mal-entendus; mais qu'en effet ce sont des Controverses réelles, qui regardent le fonds des choses, & qui sont mêmes très-importantes pour la Religion & le Salut.

I. Sur la première de ces choses, je ne pense pas qu'il y ayt que trois Passages de l'Ecriture, que les Adversaires employent, pour montrer que le terme de justifier, doit être pris dans le sens Philosophique. Le premier est du 6, Chap. de

la première aux Cor. vers. 11. *Et telles choses étiez-vous autres-fois quelques-uns, mais vous en avez été lavés, mais vous en avez été sanctifiés, mais vous en avez été justifiés, au Nom du Seigneur Jésus, & par l'Esprit de Notre Dieu.* Là ils veulent que ces trois termes, *lavés, sanctifiés, justifiés*, soyent Synonymes, & qu'ils ne signifient autre choses, que l'effet que produit en nous la Grace du Saint Esprit, qui est la Justice inhérente. Mais il est évident que Saint Paul fait allusion au Baptême que les Corinthiens avoient reçu, & que par le terme de *laver*, il exprime en général l'effet qu'il produit en nous, qui est le lavement de nos péchez, sous l'image de l'effet que l'eau produit sur nos corps. Et parce que ce lavement spirituel est double, savoir, *la Sanctification & la Justification*, l'un ayant rapport à nos péchez, entant que ce sont des taches inhérentes en nous, & l'autre ayant rapport à ces mêmes péchez, entant que ce sont des crimes, qui nous rendent coupables devant le Tribunal de Dieu; il marque ces deux effets en particulier par les termes de *sanctifiez & de justifiez*, rapportant confusément l'un & l'autre au Nom de Jésus-Christ, & à l'Esprit de notre Dieu; parce que comme d'un côté, Jésus-Christ nous mérite l'une & l'autre de ces deux graces, le Saint Esprit aussi, de l'autre, intervient à toutes deux. Car c'est le Saint Esprit qui nous sanctifie, & c'est le Saint Esprit aussi qui nous met en la Communion de Jésus-Christ, pour être justifié, & qui nous donne le sacrement de notre justification. Ainsi ce Texte est très-mal à propos allegué par les Adversaires.

II. Le second qu'ils mettent en avant, est du troisième Chap. de l'Épître à Tite. *Dieu nous sauvera, non point par Oeuvres de Justice que nous*  
eus-

*effusions faites, mais selon sa Misericorde par le lavement de la Régénération, & le renouvellement du Saint Esprit, lequel il a répandu abondamment en nous, par Jesus-Christ nôtre Sauveur, afin qu'étant justifiés par sa Grace, nous soyons héritiers selon l'espérance de la vie Eternelle.* Ils veulent encore que le terme de justifier se prenne en cet endroit pour le don de la Justice Inhérente. Mais cette prétention est absurde. Car Saint Paul fait, tant icy qu'au sixième de la première aux Corinthiens; allusion au Baptême, comme il est évident par le terme de Lavement, & il exprime en général l'effet intérieur de la Grace, qui nous est communiqué au Baptême, par ces termes, *Il nous a sauvés.* Il marque ensuite que ce salut n'est point fondé sur les Oeuvres de nôtre Justice, c'est-à-dire, que nous ne le méritons en aucune manière; mais qu'il nous vient de la pure Misericorde de Dieu. Et ensuite marquant de quelle manière Dieu nous communique ce salut, il dit que c'est *par le lavement de nôtre Régénération, & par le renouvellement du Saint Esprit*, ce qui enferme, tant nôtre justification que nôtre sanctification. Après quoy il ajoûte, que le *Saint Esprit est répandu abondamment en nos cœurs.* Et enfin rendant la raison pourquoy Dieu a fait en nos cœurs cette effusion du Saint Esprit; il dit, *que c'est afin qu'étant justifiés par sa Grace nous soyons héritiers, &c.* Ce qui veut dire, qu'après nous avoir justifiés, il a voulu nous donner son Saint Esprit pour être le *Seau & l'arrê de nôtre héritage.* De sorte qu'il n'y a point d'apparence de prendre là le terme de justifier que dans le sens ordinaire, qui est du barreau.

III. Le troizième Passage, sur lequel ils insistent davantage, est celuy du vingt-deuxième de l'A-

**L'Apocalypse.** *Qui est injuste soit injuste encore, & qui est sale se salisse encore, & qui est juste soit justifié encore, & qui est saint soit sanctifié encore.* Il semble en effet que le sens de ces paroles soit de marquer un accroissement, d'un côté, dans l'injustice & dans la souillure, & de l'autre, dans la justice & dans la sainteté. Or comme la Justification, quand on la prend dans le sens du Barreau, savoir, pour l'Arrêt d'absolution que Dieu prononce en notre faveur, en nous pardonnant nos péchez, & en nous adoptant pour ses enfans, est un Acte indivis qui n'a point de degrés de plus & de moins, il ne semble pas qu'on puisse prendre là le terme de justifier en ce sens: D'où il s'ensuit qu'il faut nécessairement le prendre dans le sens Philologique, pour signifier la Justice inhérente que reçoit tous les jours de l'augmentation dans le fidèle? Je répons, I. Que quand nous serions obligés d'entendre dans ce Passage, le terme de Justifier, au sens que les Adversaires veulent, ce seroit toujours une impertinence à eux de vouloir régler la signification de ce terme, dans les disputes de Saint Paul, par ce seul Passage; au lieu de le régler par le stile perpétuel de l'Ecriture, dans les autres Passages, où ce terme est employé; & par les démonstrations convaincantes, prises de la matière dont il s'agit, & des termes même de l'Apôtre, lesquelles sont en très-grand nombre, comme il paroîtra dans la suite. Car un Passage écarté, où la Doctrine de la Justification n'est point traitée, ne peut pas être opposé à cent autres pris des lieux mêmes, où la Doctrine de la Justification est traitée formellement? Je repons, II. Qu'il ne conste pas entièrement qu'il faille lire de cette manière, *qui est juste soit justifié encore.* Car il y a plusieurs Manuscrits Grecs, & en-

entr'autres le grand & admirable de Thecla Dame Egyptienne, qu'on dit avoir été écrit dès le tems du premier Concile de Nicée, & qui fut donné au Roy Charles I. Roy de la Grand-Bretagne, par Cyrille Patriarche, premièrement d'Alexandrie, & ensuite de Constantinople; Cet exemplaire, dis-je, & quelques-autres n'ont pas, *ὁ δίκαιος δίκαιον ἔτι*. Mais ils ont, *ὁ δίκαιος δίκαιούνην ποιῶντι ἔτι*. *Que celuy qui est juste pratique encore la justice, ou fasse encore justice.* Et c'est ainsi que Grotius même l'a lû; mais quand nous rétiendrons la lection commune, je ne laisseray pas de dire en troizième lieu, qu'il n'y a rien qui nous oblige de prendre là le terme de Justifier dans cette signification écartée & inconnue aux Auteurs du Vieil & du Nouveau Testament. Le sens est clair & naturel. *Qui est injuste soit injuste encore.* Cela veut dire, que le méchant persévère dans sa méchanceté. *Qui est sale qu'il se salisse encore;* C'est-à-dire, que celui qui est acoutumé à commettre des crimes, & à se rendre odieux, & coupable devant Dieu, digne de sa condamnation, demeure dans cet état, & continué à commettre des crimes. *Qui est juste soit justifié encore;* C'est-à-dire, que celui que Dieu a absous par sa Grace, persévère dans cet état d'absolution; *Et qui est saint soit sanctifié encore;* C'est-à-dire, qu'il persévère dans l'état de sa sainteté. Par ce moyen, la première partie de ce Texte considère les pécheurs sous les deux égards de péché, savoir, sous l'égard d'habitude inhérente, du sein de laquelle procedent les Actes mauvais; & sous l'égard de Reat, comme on parle, ou de crime, qui les rend dignes de la condamnation Divine. La seconde Partie de même, regarde les deux parties de nôtre Salut, ou de nôtre délivrance du péché.

ché. La première, est la Justification, & la seconde, la Sanctification. Au reste, il n'est pas nécessaire de prendre le terme d'*encore*, qui est employé dans l'une & dans l'autre de ces deux parties, dans un sens d'accroissement ou d'augmentation, & il suffit pour sa pleine intelligence de ces paroles, & pour le but de Saint Jean, d'entendre le terme d'*encore*, dans un sens de *Persévérance*. *Ne cachez point*, dit l'Ange, *les paroles de la Prophétie de ce Livre, car le tems est près. Qui est injuste soit injuste encore, & qui est sale, &c. Or voicy je viens bien-tôt & mon salaire est avec moy, pour rendre à chacun comme sera son Oeuvre.* „C'est comme s'il disoit, donne à connoître au „Monde les paroles de cette Prophétie; car le „tems de son accomplissement est prochain. Que „les méchans, qui fermeront l'oreille à ces paroles, demeurent dans leur état, il n'importe. Il „y aura toujours des fidèles, qui par l'ouye de „cette Prophétie conserveront leur foy, leur justification & leur sainteté. Et quand Jesus-Christ le Souvêrain Juge du Monde viendra, il rendra à chacun selon ses œuvres. Cependant, bien que la Justification consiste dans un Acte indivis, si est-ce néanmoins qu'il faut bien remarquer deux choses. L'une, que le premier Acte de nôtre Justification, est non un Acte passager, ou momentané; mais un Acte permanent, qui se fait ou qui dure jusqu'à nôtre mort. Car c'est un Acte, par lequel Dieu se déclare Nôtre Pere, & nous met sous sa Miséricorde. Or cet Acte ne cesse point, ni ne s'interrompt de la même manière que l'Acte de la première création, est un Acte permanent & continué dans la conservation: Et de la même manière que l'Acte de l'Âme, par lequel elle vivifie le corps, est à la vérité

rité un Acte indivis, mais néanmoins permanent & qui ne peut souffrir ni de cessation ni d'interruption, sans que le corps meure. La seconde chose qu'il faut remarquer, est qu'il y a deux sortes de Justification, la première & la seconde; ou pour mieux dire, les secondes; la première, se fait au moment de nôtre conversion, lors que Dieu se déclare la première fois nôtre Pere, & qu'il nous pardonne tous nos péchez passez, & en même-temps, s'engage pour l'avenir de nous pardonner, en cette même qualité de Pere, dont il se revest, les péchez que nous commettrons dans la suite, moyenant une préalable repentance. Quand donc il arrive dans la suite, que le fidèle tombe dans des péchez, alors il est certain qu'il a besoin d'une seconde Justification. Non que la première soit aneantie, n'y révoquée: car les péchez qui lui ont été pardonnez la première-fois, demeurent toujours pardonnez, & Dieu demeure toujours son Pere. Mais il devient son Pere irrité, à cause des péchez particuliers où le fidèle est tombé. De sorte, que le fidèle a besoin de se repentir, & par sa repentance, d'obtenir une seconde Justification à l'égard de ces péchez particuliers. Et comme les chûtes du fidèle reviennent tous les jours de sa vie, tous les jours de sa vie aussi il est obligé de se repentir, & ces Actes de Justification particulière durent & sont réitérez jusqu'à la mort, là où se fait la grande & dernière Justification. Ainsi jusques là la Justification de l'homme doit être considérée comme une Oeuvre d'une longue suite, à laquelle Dieu est obligé de travailler de tems en tems. Rapportez maintenant les Paroles du Texte de l'Apocalypse à cette idée de la Justification, & vous verrez que l'Ange a pû fort-bien dire, *Que celui qui*  
est

*est justifié soit justifié encore.* I. Dans un sens de persévérance, ayant égard à cette permanence de notre Justification. II. Dans un sens de réitération, ayant égard à ces Justifications secondes que je viens de marquer. Quoy qu'il en soit rien, ne nous oblige de prendre là le terme de justifier dans un autre sens que celui qui est ordinaire à l'Ecriture.

Ce sont là tous les Passages, où l'on peut avec quelque couleur prétendre que le terme de justifier se prend quelque-fois dans l'Ecriture en un sens Philosophique. D'où il paroît ce que nous avons dit, en second lieu, sçavoir que le sens perpétuel de ce terme dans l'Ecriture, est celui de barreau; Or c'est encore ce qu'il est très-facile de justifier, si l'on veut parcourir tous les divers lieux, où ce terme est employé, tant dans le Vieux que dans le Nouveau Testament. Nous n'en marquerons icy que les principaux. Ainsi, Gen. 44. les frères de Joseph dirent, *que dirons-nous à Monseigneur? Comment parlerons-nous, & comment nous justifierons-nous? Dieu a trouvé l'iniquité de ses serviteurs. Voicy nous sommes trouvez esclaves à Monseigneur.* Ainsi au 23. de l'Exode, Dieu dit, *Tu t'éloigneras de toute parole fausse, & ne tueras point l'innocent & le juste, car je ne justifieray point le méchant.* Ainsi au neufvième de Job. Pour vray, dit Job. *Je sçay qu'il est ainsi, & comment l'homme mortel se justifiera-t-il envers le Dieu Fort? S'il veut plaider avec luy, il ne luy répondra point de mille article à un seul.* Et un peu après, *Si je me justifie, ma propre bouche me condamnera. Allegueray-je que je suis entier? De même il me déclarera pervers.* Ainsi au Ps. 143. *Eternel! dit David, n'entre point en jugement avec ton serviteur, d'autant que nul vivant ne sera justifié devant toy!* Ainsi au 17 Chap.  
des



des Proverbes, *Celuy, dit Salomon, qui justifie méchant & celuy qui déclare méchant le juste sont tous-deux en abomination à l'Eternel. Ainsi Esaye Malheur sur ceux qui justifient le méchant pour le présent, & qui ôtent aux justes leur justice! Ainsi 16. d'Ezechiel, Dieu se plaignant des iniquités de Jerusalem, & l'accomparant avec Samarie, Samarie, dit-il, n'a point péché à la moitié-près de toi pèches. Car tu as multiplié tes abominations plus qu'elle, & tu as justifié tes sœurs, en toutes tes abominations que tu as commises. Ainsi Jesus-Christ Matt. 11. La Sapience a été justifiée par ses enfans. Et au Chap. 12. Par tes paroles tu seras justifié, & par tes paroles tu seras condamné. Ainsi Luc 7. Il est dit, que le Peuple entendoit le témoignage que Jesus-Christ rendoit à Jean Baptiste, ceux qui avoient été Baptisez du Baptême de Jean, justifieront Dieu. De même dans la Parabole du Peager & du Pharisien, Luc 18. Il est dit que le Peager, qui se tenoit loin, & qui n'osant pas même élever ses yeux vers le Ciel, se frappoit la poitrine, & disoit, O Dieu sois appaisé envers moy qui suis pécheur! descendit justifié en sa maison, & plutôt justifié que le Pharisien. Ainsi au dixseptième Chap. du Livre des Actes, Saint Paul dans le Sermon qu'il fit à ceux d'Antioche & de Pisidie, parle en ces termes, De tout ce dequoy vous n'avez peu être justifiés par la Loy de Moïse, quiconque croit & est justifié par Iesus-Christ. Ce qu'il explique dans le verset précédent de cette manière. Hommes frères Qu'il vous soit notoire que par Iesus-Christ vous avez annoncée la remission des péchez. Dans tous ces Passages, & dans plusieurs autres semblables, que l'on pourroit mettre en avant, il est clair que le terme de justifier se prend dans un sens de barreau, c'est-à-dire, par égard à la Sentence qu'un*

ge prononce en faveur de quelqu'un, soit en déclarant juste, soit en l'absolvant de ses crimes, & lui accordant grace. Mais, pour nous rendre précisément aux endroits de l'Ecriture, où cette matière de nôtre Justification devant Dieu est expressément traitée, il n'est pas possible de ne point reconnoître que c'est ainsi que Saint Jacques a pris ce terme dans le discours qu'il fait, Jacques deuxième, touchant la Justification d'Abraham & la nôtre. Car I. il prend le terme de *Justifier* par opposition à celui de *Condamner*. Parlez, dit-il, & faites comme ceux qui doivent être jugés par la Loy de liberté. Car condamnation sans miséricorde sera sur celui qui n'aura point usé de miséricorde. II. Il employe le terme de *sauver* comme Synonyme à celui de *justifier*. Que profitera-t-il, dit-il, si quelqu'un dit, qu'il a la foy, & qu'il n'ait point les œuvres, sa foy le pourra-t-elle sauver. III. Il veut qu'une foy sans œuvres soit incapable de justifier, & qu'au contraire, une foy accompagnée de bonnes Oeuvres justifie. Or tout ce discours seroit absurde, si par *Justifier*, il falloit entendre *Sanctifier*. Car que voudroit dire, qu'une foy sans œuvres, ne sanctifie pas, sinon qu'elle ne produit pas de bonnes Oeuvres? Ce qui seroit une Tautologie ridicule. Et que voudroit dire qu'une foy accompagnée des Oeuvres sanctifie, sinon qu'une foy accompagnée d'Oeuvres, est accompagnée d'Oeuvres; qu'une foy qui produit des Oeuvres, produit des Oeuvres? Ce qui seroit un discours impertinent & indigne d'un si grand Apôtre.

Quant à l'Apôtre Saint Paul, il traite cette Question de la *Justification*, principalement en trois différentes Epîtres, dans l'Epître des Romains, dans celle des Galates, & dans celle des

Hebreux. Dans celle des Hebreux, il n'employe pas le terme de *Justification* ; mais il employe celui de *Sanctification*, ou de *Consécration*, ou de *Purification* : Parce qu'il regarde cette matière, non formellement & immédiatement dans le vuë du Tribunal de Dieu qui nous juge, mais dans la veüe de l'effet des Sacrifices anciens, par opposition au Sacrifice de Jesus-Christ : De sorte qu'il employe les termes qui sont les plus propres dans l'usage de Sacrifice, sçavoir, ceux de sanctifier, de consacrer, & de purifier, & non celui de justifier. Dans les deux autres Epîtres au contraire, il employe, non les termes de sanctifier, de consacrer & de purifier, qui ne sont pas en usage dans le Barreau, mais celui de *Justifier* ; Parce qu'il traite la chose dans la veüe du Tribunal de Dieu, qui nous juge ; & que dans cette veüe, le terme de *Justifier* est le plus convenable & le plus ordinaire. I. Donc dans son Epître aux Romains, il paroît dès l'entrée de sa dispute, au Chapitre premier, en quel sens il a dessein de prendre le terme de *Justification*. Car d'abord il établit sa These de cette manière, *Que l'Evangile est la Puissance de Dieu en salut à tout croyant*. Puis tout d'une suite pour prouver cette vérité, il dit que c'est dans l'Evangile, *que la Justice de Dieu se révèle tout à plein de foy en foy*. Le Salut, dont il parle c'est la *Justice de Dieu*. Mais qu'elle est cette *Justice de Dieu* ? Il le déclare fort nettement dans le verset suivant, quand il oppose cette Justice de Dieu à sa colere, & ensuite aux Jugemens que Dieu a déployé sur les hommes, à cause de leurs Iniquitez. Car, dit-il, *l'Ire de Dieu se révèle tout à plein du Ciel, sur toute Impiété & Injustice des hommes*. Et au verset 24. *A cause de quoy Dieu les a livrez aux convoitises de leur propre cœur*. De plus,

plus, dans le même Chapitre, il oppose cette *Justice de Dieu*, qui est révélée dans l'Evangile au *Droit de Dieu*, dont il avoit donné la connoissance aux hommes: Et expliquant quel est ce Droit, il dit que c'est *que ceux qui commettent telles choses sont dignes de mort*. Cela fait voir évidemment que par ce Salut & cette *Justice de Dieu* Evangélique, il faut entendre l'Acte de sa Misericorde qui nous pardonne nos péchez. Car il n'y a rien que cela, qui s'oppose à l'Acte de sa Colère, & au Droit de sa Justice Vangeresse, qui condamne les pécheurs à la mort. La même chose paroît encore par la lecture du second Chapitre, où l'Apôtre continuant son discours & l'adressant en particulier aux Juifs, leur fait voir verset premier, qu'ils sont sans excuse & qu'ils se condamnent eux-mêmes dans le Jugement qu'ils prononcent contre les autres, verset 2. Que le Jugement de Dieu est selon vérité, c'est-à-dire, sincère & droit, verset 3. Qu'ils ne peuvent échapper ce Jugement, verset 4. Qu'ils ne doivent point mépriser les richesses de la longue attente de Dieu qui suspend son Jugement pour quelque tems, verset 5. Que par le mépris qu'ils font de sa patience, ils s'attirassent l'Ire au Jour de l'Ire & de la Déclaration du juste Jugement de Dieu, verset 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. Il explique quelle sera la forme de ce juste & rigoureux Jugement de Dieu. Dans le reste du Chapitre, il conclut que les Juifs étant pécheurs, de même que les Gentils, & leurs péchez même étant en quelque manière rendus plus grands par la connoissance qu'ils ont de la Loi, ils ne sauroient éviter la condamnation, quelques avantages extérieurs qu'ils puissent avoir dans la Circoncision, parce que ces avantages ne valent de rien si on n'observe ponctuellement la

Loy, c'est-à-dire, si l'on n'est entièrement innocent & juste. Or de tout cela, il paroît manifestement que cette *Justice de Dieu*, que Saint Paul veut que l'on vienne chercher dans l'Evangile, n'est autre chose que la remission des péchez, & un Arrêt d'absolution & de grace, opposé à ce *juste Jugement* dont il les menace. La même chose paroît encore par le Chapitre troizième; il le commence en suivant le discours par lequel il avoit finy le Chapitre précédent. Car il avoit dit, que d'être Circoncis & d'être Juif par dehors, cela n'étoit rien, si l'on n'étoit innocent & juste par une exacte observation de la Loy, & par conséquent, que c'étoit en vain que l'on prétendrait opposer cela pour éluder le Jugement rigoureux de Dieu. De là il sembloit s'ensuivre que tous ces avantages externes étoient nuls. Il fait donc voir que cette conséquence ne s'ensuit pas, car ces avantages sont grands en eux-mêmes; & quoy qu'ils n'aient pas produit leur effet pour la Justification, ils n'ont pas laissé de le produire pour préparer quelques-uns à la foy: & qu'à l'égard de ceux qui n'ont point creu, leur incrédulité n'empêche pas que Dieu ne leur ait toujours témoigné plus d'amour qu'au reste des hommes, & que leur incrédulité ne relève même la gloire de sa Justice, quand il les punira. C'est ce qu'il établit depuis le commencement du Chapitre jusqu'au verset 8. inclusivement. Ensuite reprenant son discours, il fait voir que quelques grands qu'ils soient ces avantages, ils ne sauroient pourtant justifier, parce que les Juifs sont pécheurs & méchans; & qu'au contraire, ils ne font que hâter la condamnation, parce qu'ils donnent une plus abondante connoissance du péché. C'est ce qu'il fait depuis le verset 9. jusques au 20. inclusivement.

men

ment : concluant en ces termes, *que toute bouche,* dit-il, *soit fermée & que tout le Monde soit coupable devant Dieu, nulle chair ne sera justifiée devant Lui, par les Oeuvres de la Loy. Car par la Loy est donnée la connoissance du péché. Qui ne voit que la Justifier, est opposé à être coupable : & que d'ailleurs son sens est qu'on ne peut être justifié par les Oeuvres de la Loy, parce qu'il n'y en a point en l'homme, puisque la Loy au lieu d'être observée & de remplir l'homme de bonnes Oeuvres, ne fait au contraire, que donner connoissance du péché. Or ce discours n'auroit nul sens, si par Justifier il falloit entendre Sanctifier. Car ces paroles, Nulle chair ne sera justifiée devant Dieu par les Oeuvres de la Loy, sont manifestement une allégation du Passage de David, au Ps. 143. où le Prophète dit, *n'entre point en conte avec ton serviteur, car nul vivant ne sera justifié devant Toy.* Or dans le Pseaume, il est clair que le terme de Justifier, se prend dans un sens de Barreau, par opposition au terme de Jugement. D'où il s'ensuit, que ce seroit accuser Saint Paul d'avoir fait une citation fautive, & de s'être joué dans l'équivoque d'un mot, s'il eût pris Justifier pour Sanctifier, puis qu'il l'eut pris à contre sens du Prophète. Cela même paroît par la suite du Chapitre : où l'Apôtre attribue cette Justice de Dieu dont il parle, à la Rédemption qui est en Jesus-Christ, & à Jesus-Christ en qualité de propitiatoire par son Sang, c'est-à-dire, à la Satisfaction. Or Satisfaction, évidemment regarde l'Acte du Jugement Divin, par lequel nous sommes absous; & par conséquent, cette Justice de Dieu qu'elle abolit, c'est la remission de nos péchez. Un peu plus, l'Apôtre conclut que l'homme est Justifié par la Foy sans les Oeuvres de la Loy, ce qui n'au-*

roit point de sens, si par *Iustifier*, il falloit entendre *Sanctifier*. Car comment peut-on dire, que nous sommes sanctifiez par la Foy sans les Oeuvres de la Loy, puisque la Sanctification elle-même, n'est autre chose que l'étude des bonnes Oeuvres que la Loy commande. Et il ne serviroit de rien de dire, que Saint Paul entend par la Loy, la Loy Cérémonielle, dans les Oeuvres de laquelle la véritable sanctification ne consiste pas. Car il est faux que Saint Paul parle là de la Loy Cérémonielle seulement, il parle de toute l'Alliance légale, de la Loy, tant Cérémonielle que Morale, & plus même de la Morale que de la Cérémonielle. Car il parle de cette Loy qui donne à l'homme la connoissance de son péché, je veux dire, de son péché Moral, comme il paroît par les Passages que Saint Paul allègue. *Il n'y a nul juste non pas un seul, il n'y a nul qui entende, il n'y a nul qui recherche Dieu, ils ont tous fourvoyé & ont été ensemble rendus inutiles, il n'y a nul qui fasse bien, non jusqu'à un. C'est un sepulchre ouvert que leur gosier, ils ont frauduleusement usé de leurs langues, sous leurs Livres il y a venin d'aspic, leur bouche est pleine de malédiction & d'amertume, leurs pieds sont légers à épandre le sang de destruction, misère est en leurs voyes, ils n'ont point connu la voie de paix, la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux, certainement la Loy qui donne connoissance de ces sortes de péchez, est beaucoup plus la Morale que la Cérémonielle. Or c'est de cette Loy dont Saint Paul dit, que nous ne saurions être *Iustifiez par ses Oeuvres*. D'où il s'ensuit que l'échappatoire des Adversaires est inutile.*

La même chose paroît par le Chapitre 4. Saint Paul explique la Iustification par ces termes, *alloier Iustice par Grace*, & par ceux-ci

*alloier*

allouer le loyer par Grace, & par ceux-cy, imputer l'Injustice sans Oeuvres, & par ceux-cy, pardonner les iniquitez, couvrir les péchez, n'imputer point le péché. Ce qui fait voir évidemment qu'il prend le terme de *Justifier*, dans ce sens de Barreau, pour signifier l'Acte de Jugement que Dieu prononce sur son Tribunal en nôtre faveur, lorsqu'il nous déclare absous des crimes que nous avons commis.

Dans le Chapitre 5. il prend pour une même chose, être *Justifié* par le Sang de Jesus-Christ, & être, *réconcilié* à Dieu par la mort de son Fils, car ce qu'il dit au verset 9. *Beaucoup plutôt étant Justifié par son Sang, serons-nous sauvés de l'ire par Lui*, il le redit au verset 10. en ces termes; *Car si lors que nous étions ennemis, nous avons été réconciliés à lui par la mort de son Fils, &c.* Nôtre Justification donc, au sens de l'Apôtre, n'est autre chose que nôtre réconciliation à Dieu, fondée sur le Sang ou la Mort de Jesus-Christ. C'est-à-dire, l'Acte par lequel Dieu acceptant pour nous la Satisfaction de Jesus-Christ, se déclare appaisé envers nous, ce qui est une Justification dans le sens du Barreau. Aussi dans ce même Chapitre, il oppose formellement la Justification que nous trouvons dans la Communion de Jesus-Christ, à la condamnation que nous avons dans la Communion d'Adam, *La coulpe, dit-il, est d'une seule offense en condamnation, mais le don est de plusieurs offenses à Justification. Comme par une seule offense la coulpe est venue sur tous hommes en condamnation, ainsi par une seule Justice, justifiante le don est venu sur tous hommes en Justification.*

C'est encore ce qui paroît par le Chapitre sixième, dans lequel l'Apôtre traite une difficulté qui semble naître de sa Doctrine; savoir, qu'il faut



demeurer en péché, afin de faire abonder la Grace, c'est ce qu'il refute pleinement dans tout le Chapitre. Mais il est clair, que si par la Justification on entendoit la Sanctification, & si par la Grace, dont il avoit disputé dans les Chapitres précédens, on entendoit la Grace Inhérente, qui nous sanctifie, la difficulté qu'il se forme eût été ridicule, & contre le sens commun, & n'eût pas eu la moindre couleur du monde pour être faite. Car comment peut-il s'ensuivre avec quelque apparence de sens, que Jesus-Christ nous sanctifie, que nous devions demeurer sous le péché: & qu'il faut persévérer dans le péché, afin de faire abonder la Grace Sanctifiante? La Sanctification & le péché sont deux choses si immédiatement opposées, qu'il n'est pas possible de raisonner que l'une puisse suivre de l'autre: je veux dire, que la Sanctification nous induise, ou nous porte au péché: ni que la Grace qui nous régénère puisse nous solliciter à demeurer dans le crime. La difficulté donc que l'Apôtre se forme seroit insensée & indigne, non seulement d'être refutée avec effort, comme il le refute, mais même d'être proposée. Cette objection ne sauroit naître que de la Doctrine de la Justification dans le sens du Barreau, & il est visible qu'elle en naît avec quelque couleur. Car si Dieu nous pardonne nos péchez par sa pure Grace, l'esprit des prophanes va d'abord à dire, que nous devons donc pécher, afin de faire abonder cette Grace de Dieu sur nous; & qu'il faut augmenter le nombre de nos péchez, afin que Dieu ayt plus de gloire en nous les pardonnant.

Enfin ce sens de Barreau, que nous donnons au terme de Justification, se découvre dans le Chapitre huitième, où Saint Paul dit vers. 32. *Quintenera accusatio contra electos Dei? Deus*

celuy qui justifie, qui sera celui qui condamnera? Christ est celui qui est mort, & qui plus est ressuscité, lequel aussi est à la dextre de Dieu, & qui fait même requête pour nous. Ces paroles établissent manifestement deux choses, l'une que la Justification se prend dans le sens qui a rapport à l'accusation, & qui est formellement opposée à la condamnation, or c'est le sens du Barreau. L'autre que nôtre Justification est fondée sur la Mort & sur la Résurrection de Jesus-Christ, & qu'elle est un effet de l'Intercession que Jesus-Christ fait pour nous devant le Tribunal de Dieu : ce qui confirme encore qu'elle doit être prise dans le sens que je viens de dire.

Si de l'Epître aux Romains nous passons à l'Epître aux Galates, nous trouverons cette même signification incontestablement établie. I. Dans le Chapitre second, où Saint Paul proteste, comme il avoit fait dans l'Epître aux Romains, que nous sommes justifiés par la Foy sans les œuvres de la Loy, & prouve cette proposition par le même Passage du Pseaume qu'il avoit allégué, *nulle chair ne sera justifiée devant Dieu*. Cette citation marque qu'il prend le mot de *Justification* dans le même sens que le Prophète l'avoit pris. Et ce qu'il exclut des œuvres de la Loy de nôtre Justification, n'en est pas une moindre marque; car, comme je l'ay déjà dit, bien loin que les œuvres de la Loy doivent être exclues de nôtre Sanctification, au contraire c'est en elles que la véritable Sainteté consiste. Là-même l'Apôtre se fait cette objection, *Si en cherchant, dit-il, d'être justifiés par Christ, nous sommes aussi trouvez pécheurs, Christ est-il pourtant ministre de péché?* Cette objection a quelque apparence, à prendre la *Justification* dans le sens du Barreau, Car premièrement, si Jesus-Christ justifie

justifie des scélérats & des criminels, il semble que son ministère n'est fait que pour favoriser le péché, puis qu'il accorde l'indulgence & l'impunité aux pécheurs. Secondement, si après nôtre Justification nous ne commettons jamais plus aucun péché, on pourroit dire que Jesus-Christ, par l'indulgence qu'il a eue pour nous, a été le destructeur du péché ; mais les justifiez péchent encore après leur justification, *Christ est donc ministre du péché*, il lui accorde impunité quand il est commis & laisse les hommes dans la coutume de le commettre. Mais si vous prenez le terme de *justifier* pour *sanctifier*, cette difficulté ne peut plus avoir de lieu : car avec quelle couleur, & sous quel prétexte peut-on dire que Jesus-Christ est *ministre du péché*, parce qu'il nous sanctifie ; c'est-à-dire, parce qu'il détruit le péché en nous : il n'y a nulle apparence que cette objection puisse naître dans la pensée de qui que ce soit. Dans le Chapitre 3, la chose est encore, si vous voulez, plus claire. L'Apôtre, pour faire voir que nous sommes justifiés par la foy, & non par les œuvres de la Loy, apporte cette raison, savoir, *que tous ceux qui sont des œuvres de la Loy, c'est-à-dire, qui prennent cette voye de Justification, sont sous malédiction, parce qu'il est écrit, maudit est quiconque, &c.* & ensuite il dit, que *Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loy, quand il a été fait malédiction pour nous*. Vous voyez I. qu'il oppose *Justification* à *malédiction*, or *malédiction* est du Barreau, c'est un Acte de Juge, *Justification*, l'est donc aussi. II. Que vous droit dire, *la Loy ne sanctifie pas, parce qu'elle maudit tous ceux qui ne leur servent pas entièrement*. Il n'y a point de liaison dans ce raisonnement : une Loy sanctifie à proportion qu'elle est observée. III. Quand l'Apôtre rapporte nôtre *Justification* à Je-

sus.

Jésus-Christ, entant qu'il nous a *délivrez de la malédiction de la Loy*, par la *malédiction* qu'il a soufferte en notre place, il fait voir manifestement qu'il prend la *Justification* pour un Acte Judiciaire de Dieu, qui nous décharge de la peine que la Loy ordonnoit contre nous, en considération de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous cette peine : or qui ne voit que c'est la *Justification* dans le sens des Jurisconsultes, & non dans celui des Philosophes. On peut ajouter encore une preuve prise du verset 4 du Chapitre 5. *Christ*, dit Saint Paul, *est anéanti à l'égard de vous tous, qui voulez être justifiés par la Loy, & vous êtes déchus de la Grace*, que veulent dire ces paroles, si *justifier* veut dire *sanctifier* ; car n'est-il pas vray que la Loy & l'Evangile sont les deux règles de notre *Sanctification*, deux règles qui s'accordent fort bien ensemble, & que l'on peut fort bien allier l'une avec l'autre sans aucune incompatibilité. Nous nous servons de la Loy Morale comme d'une parole qui nous découvre notre devoir naturel, & nous nous servons de l'Evangile, comme d'une parole qui éclaire la Révélation que la Loy faisoit, & qui nous donne de puissans motifs pour exécuter ce que la Loy commande. On ne sauroit dire donc dans un bon sens, que si l'on cherche d'être sanctifié par la Loy, Jésus-Christ est anéanti, ni qu'on déchet de la Grace ; mais on le peut fort bien dire, à prendre le terme de *Justification* au sens des Jurisconsultes ; parce qu'y ayant deux voyes d'être absous devant le Tribunal de Dieu, l'une par la production de notre propre justice, qui est la voye de la Loy, & l'autre de la production de la Justice de Dieu que Jésus-Christ nous a apportée, ces deux voyes sont absolument incompatibles ; l'une est par les œuvres, & l'autre est par Grace, Or si c'est par

Grace,

*Grace, ce n'est plus par œuvres, autrement Grace n'est plus Grace : Et si c'est par œuvres, ce n'est plus Grace, autrement œuvre n'est plus œuvre, comme l'Apôtre le dit dans l'Épître aux Romains.*

Quant à la troisième chose que nous nous sommes proposée d'établir dans ce Chapitre, savoir que nous ne pouvons, sans temerité, & sans tomber dans une étrange confusion, joindre ensemble les deux sens qu'on donne au terme de *Justification*, pour en composer une seule idée, voicy à peu près les raisons qui nous en empêchent. I. L'autorité de l'Écriture Sainte qui les distingue, & qui emploie pour les distinguer des termes differens, nous doit être sacrée & inviolable. Ce n'est point aux hommes à joindre ce que Dieu a séparé, non plus qu'à séparer ce qu'il a joint, & il n'y a aucune considération humaine, qui soit assez forte, pour nous obliger de parler autrement des Mystères Divins, que les Prophètes & les Apôtres. L'autorité de l'Ecole Romaine ne pourra jamais égaler celle des Auteurs Sacrez : & ce seroit à nous une grande temerité de quitter le langage de Jesus-Christ & de Saint Paul, pour nous ranger aux confusions de cette Ecole. Secondement il nous est extrêmement important, pour l'intelligence d'un nombre presque infini de Passages de l'Écriture, & sur tout pour celle des Épîtres de Saint Paul, qui a traité à fonds cette matière de nôtre Justification, de ne prendre point ce terme autrement que l'Écriture. Car si on joignoit ensemble les deux sens, c'est-à-dire, qu'on prit la *Justification*, non seulement pour l'acte de nôtre absolution devant le Tribunal de Dieu, mais aussi pour l'infusion réelle de la Justice inhérente, il est évident qu'on ne pourroit que mal entendre, tant ce que les Prophètes ont écrit sur ce sujet, que

ce

ce qui se trouve dans le Nouveau Testament, & particulièrement dans les Epîtres aux Romains & aux Galates; ce qui nous feroit tomber dans une confusion insupportable. Quand la voye pour l'intelligence claire & nette de l'Ecriture nous est ouverte, c'est un desordre criminel que de se vouloir faire d'autres chemins écarter, & de se former à soy-même des nuages & des ténèbres, qui empêchent le cours de nôtre instruction & de nôtre édification. III. Cela même feroit capable de nous faire tomber, non seulement dans des confusions, mais aussi dans des erreurs: Car si l'on prend autrement le terme de Justification que Saint Paul ne l'a pris, il est impossible qu'on ne prenne ses principes & ses conséquences d'une autre manière qu'il ne les a prises, c'est-à-dire, qu'on lui imputera des chimères auxquelles il n'aura jamais pensé. Et comme les erreurs sont enchainées l'une avec l'autre, le premier égarement sera suivi d'un second, & l'on ajoutera illusion sur illusion, fausseté sur fausseté, jusqu'à ce qu'on ait entièrement corrompu toute la Théologie. IV. C'est ce qui se justifie par l'exemple de l'Ecole Romaine, dans laquelle il est certain que pour avoir mal pris le sens de ce terme de *Justification*, on est non seulement tombé dans une épaisse ignorance de cette matière, mais aussi dans des erreurs tres-pernicieuses, comme nous le verrons dans la suite. Or cela même est une raison qui nous doit rendre sages & précautionnez, pour ne tomber pas dans les mêmes inconveniens. V. Que si l'on considère la nature de ces deux Actes de Dieu, l'un par lequel il nous absout & nous donne le droit à l'héritage Céleste, & l'autre par lequel il nous sanctifie & nous régénere, on verra facilement qu'il y a une si grande différence de l'un à l'autre, qu'il n'est pas

pas possible de les confondre dans la signification d'un même terme, sans se jeter dans de grands embarras. En effet ce sont des Actes d'un ordre tout à fait différent ; car l'un est un Acte Judiciaire, de l'ordre du Barreau, qui de sa nature est un être moral, dont le fondement & l'existence ne consiste qu'en la simple volonté de Dieu : l'autre est un Acte de la puissance du Saint Esprit qui est d'un ordre à peu près physique, consistant dans un changement réel qui se fait en nous : l'un est un Acte de Dieu Juge, & l'autre est un Acte de Dieu Oeconome : l'un un Acte d'autorité, & l'autre un Acte de force infinie : l'un à proprement parler est en Dieu, & l'autre aussi à proprement parler est en nous. Ainsi vouloir joindre ensemble ces deux idées, & les envelopper toutes deux dans la signification d'un même terme, c'est sans doute quitter la lumière pour chercher l'obscurité. J'avoue que nous ne devons point faire des disputes de mots, ni être trop scrupuleux pour nous accommoder au langage d'autrui ; sur tout quand il est question des doctrines de la Religion ; mais ce n'est pas nous qui avons fait naître cette dispute sur le mot de *Justifier*, c'est la témérité ou l'ignorance des Scholastiques, qui en est la mere, & l'opiniâtreté fière de ceux de l'Eglise Romaine d'aujourd'hui, qui en est la nourrice. Les Scholastiques se sont éloignés de la juste & naturelle signification de ce terme, & quand nos Peres les y ont rappelés, par des démonstrations évidentes du sens auquel l'Ecriture le prend, ceux qui sont venus depuis ont au moins, pour la plupart, reconnu que nos Peres avoient raison & néanmoins par une obstination qu'on ne sauroit imputer qu'à orgueil, ils n'ont jamais voulu abandonner l'erreur ridicule de leurs Scholastiques, &

en reconnoissant la vérité ils ont voulu toujours demeurer dans l'égarement de leurs Ancestres. De sorte que Saint Paul même, & toute l'Ecriture, est devenue leur ennemie, par la haine qu'ils ont eue contre nous; & qu'ils ont mieux aimé s'appuyer aux pieds l'autorité de Dieu, de ses Prophètes, de ses Evangélistes, & de ses Apôtres, que de nous céder, en quelque manière, la gloire de les avoir corrigez. Et quant au scrupule que nous faisons pour ne nous pas éloigner de la juste signification de ce terme, chacun voit que c'est un scrupule légitime, puisque faisant profession dans ces matières de la Religion, d'être les disciples de l'Ecriture, nous ne devons jamais, sous quelque prétexte que ce soit, entreprendre de changer le sens de ces termes.

Je viens enfin à la quatrième chose que nous avons à prouver avant que de finir ce Chapitre, qui est, qu'encores que ceux de l'Eglise Romaine prennent le terme de *Justification* d'un autre manière que nous ne le prenons, il ne s'ensuit pourtant pas de là que la Controverse que nous avons avec eux sur cette matière ne soit qu'une Controverse de mots, & un pur mal-entendu, mais qu'au contraire elle est tres-réelle, consistant en plusieurs différens importans pour le salut & l'édification des hommes. C'est ce qui paroîtra, si on jette les yeux sur ce qui fit naître au commencement de la Réformation les disputes de Luther. Car elles commencerent d'abord par les Indulgences dont Luther découvrit la vanité; ensuite de cela on passa à la considération des prétendues satisfactions humaines: on vint de là à la question du Purgatoire, du mérite des Oeuvres; & enfin de branche en branche on tomba dans la Controverse de la Justification, parce que toutes ces au-  
tres



tres questions dépendent de cette dernière. Si l'on considère bien l'idée que l'Eglise Romaine se forme de la Justification, à l'égard de la chose même on trouvera qu'elle est directement opposée à celle que nous nous en formons avec l'Ecriture, et tous ces Articles suivans. I. Quant à l'Acte de pardon de nos péchez, ils veulent que ce soit, non seulement un Acte de Dieu, mais aussi un Acte des Pasteurs de l'Eglise : & en cela consiste la Controverse que nous avons avec eux, pour savoir si les Pasteurs peuvent par leur autorité, & en qualité de Juges établis sur la conscience des Fidèles, pardonner les péchez ; ou s'ils ne sont que de simples Interprètes de la volonté de Dieu à cet égard, lequel seul en qualité de Juge pardonne. II. De là naît la Controverse de la nécessité de la Confession Auriculaire : Car ayant une fois établi ce principe, que les Pasteurs sont de véritables Juges de la conscience, il a fallu nécessairement leur donner un Tribunal, & obliger, sous peine de damnation, tous les Fidèles à comparoître devant eux, & à tenir leur absolution pour une chose nécessaire, qu'il n'est pas possible sans elle d'être sauvés. III. Nous avons aussi une Controverse très-réelle touchant l'étendue de cet Acte de Miséricorde qui nous pardonne nos péchez : car ceux de l'Eglise Romaine veulent que Dieu, en nous les pardonnant, se réserve la peine temporelle & ne nous quitte que l'éternelle, au lieu que nous voulons que Dieu nous quitte, non seulement la peine éternelle, mais aussi la temporelle. IV. Nous differons aussi sur ce sujet touchant les péchez que Dieu nous pardonne par l'Acte de sa Miséricorde : car ils veulent que Dieu ne nous pardonne que les péchez mortels, comme ils parlent, & non les péchez véniels que nous commettons après le

le Bâtime, pour lesquels ils disent que nous sommes obligez de satisfaire, ou par nous-mêmes, ou par autrui; & nous au contraire soutenons que Dieu, par sa pure Grace, nous pardonne nos péchez. V. De là vient une autre Controverse touchant les Oeuvres que ceux de l'Eglise Romaine appellent pénales, & qu'ils veulent être satisfactoirs à Dieu, tant pour les péchez véniels, que pour la peine temporelle qu'il s'est réservée en nous pardonnant les mortels; ce que nous nions entièrement. VI. Il se produit encore de là une autre Controverse touchant l'imputation des satisfactions des Saints. Car ces Messieurs veulent, que les Saints qui ont plus souffert de Mortifications, & plus fait d'oeuvres pénales qu'ils n'en avoient besoin pour eux-mêmes, ayent laissé un résidu, ou un revénant bon sur leur conte, lequel est imputé & appliqué aux autres Fidèles pour les décharger d'autant: mais c'est ce que nous trouvons tres-absurde. VII. A cette fantaisie de l'imputation des satisfactions des Saints ils en ont ajouté un autre, qui est celle du superflu de la satisfaction de Jesus-Christ. Car ils veulent qu'une goutte du Sang de Jesus-Christ ait été capable de racheter tout le Monde: de sorte qu'ayant versé tout ce qu'il en avoit, il y a en ses souffrances une abondance extraordinaire de satisfaction; laquelle ensuite nous peut être appliquée pour la décharge de la peine temporelle. Mais cette prétendue sur-abondance est fondée sur un principe que nous nions, qui est que la plus petite goutte du Sang de Jesus-Christ, & la moindre de ses souffrances ait été capable de racheter le genre humain n'y ayant, selon nous, que la Mort d'un seul Redempteur, de la manière qu'il l'a soufferte, qui fut une satisfaction proportionnée à la peine que nous méritons. VIII. De ces deux

superflus, savoir celui des Saints, & celui de Jesus-Christ; l'Eglise Romaine en a composé ce qu'elle appelle son *trésor*, qui est une invention chimérique, que nous combattons. Elle en donne la dispensation au Pape, lequel, à cause de ce la donne libéralement ses Indulgences en bien payant: ce que nous croyons être une invention pernicieuse au salut des Fidèles. IX. De cette même source est venu le Purgatoire, qui est, comme chacun fait, une doctrine que nous condamnons. X. Du Purgatoire sont procédés les suffrages pour les morts, savoir d'un côté les Messes & de l'autre les prières des Fidèles, avec cette opinion, que tant des Messes que ces prières diminuent les peines que les âmes des Trépassiez ont à souffrir; & que cela leur rapporte du rafraichissement; ce qui est une superstition que nous rejettons absolument. XI. De là vient aussi la Controverse que nous avons touchant la plénitude ou l'étendue de la satisfaction de J. C. car ils veulent que Jesus-Christ n'ait proprement satisfait que pour nous décharger de la peine éternelle que nos péchez mortels méritoient; & non de la temporelle; nous au contraire, instruits par l'Ecriture nous disons, qu'il n'y a plus de condamnation à ceux qui sont en Jesus-Christ, & que le Sang de Jesus-Christ nous nettoie de tout péché. XII. Nous différons aussi sur la cause proprement dite, pour laquelle Dieu nous donne le droit à la vie éternelle: car ils veulent que ce droit soit fondé, non seulement sur le mérite de Jesus-Christ, mais aussi sur le mérite de nos bonnes œuvres, & il n'y a personne qui ne sache que c'est un sentiment que nous regardons comme impie, & sacrilège. XIII. Il est certain aussi que la pluspart de ceux de l'Eglise Romaine nous font un procès, sur ce que nous

disons que la Justice de Jésus-Christ nous est imputée, & les Controversistes vulgaires font des plâmes sur ce sujet, disant que c'est autant que si nous disions qu'une muraille est blanchie par l'imputation de la blancheur d'une autre muraille : en quoy ils sont ridicules. Car ce qu'une muraille est blanchie, cela est dans l'ordre des actes physiques où l'imputation ne peut avoir lieu ; mais ce que nous sommes justifiés devant Dieu, cela est dans l'ordre des actes Judiciaires, où l'imputation a lieu tous les jours. XIV. Ceux de l'Eglise Romaine étendent la Justification, c'est-à-dire, le pardon des péchez, & le droit à la vie éternelle, non seulement à tous les Elûs, mais à un tres-grand nombre de Reprouvez, & par conséquent ils veulent que plusieurs qui ont été justifiés véritablement, soient actuellement damnez : nous au contraire, nous croyons que l'Eléction & la Justification sont deux lignes d'une égale étendue, & que non seulement Dieu justifie tous les Elûs, mais qu'il ne justifie aussi que ses Elûs. D'où il s'en suit, selon nous, que tous ceux qui ont reçu une véritable Justification, seront actuellement sauvés. XV. De là naît la Controverse qui est entre nous & eux, touchant la persévérance des Saints, & touchant la certitude que les Fidèles peuvent avoir de leur Salut. Car à mesure que ceux de l'Eglise Romaine établissent que plusieurs reprouvez sont véritablement justifiés, il faut qu'ils établissent aussi par la force de ce principe, que plusieurs Saints, plusieurs enfans de Dieu, plusieurs membres du Corps Mystique de Jésus-Christ périssent finalement. XVI. Comme la Foy entre nécessairement dans l'idée de notre Justification : il est clair qu'il faut rapporter encore ici la Controverse que nous avons avec eux touchant la na-

ture de cette Foy qui nous justifie. Et l'on fait bien que l'Eglise Romaine s'en forme une idée tres-différente de celle que nous nous en formons. XVII. Enfin on peut encore ajouter ici, que nous sommes en différent touchant la nature des bonnes œuvres que Dieu exige de nous pour l'avenir quand il nous justifie. Nous convenons tous que Dieu en nous pardonnant, nous impose l'obligation de faire à l'avenir des œuvres justes & saintes; mais quand il est question de spécifier quelles soient ces œuvres, nous n'en sommes pas d'accord: car ils veulent que ces œuvres consistent, non seulement en celles que Dieu nous a commandées, mais aussi en celles que l'Eglise nous commande, ou que leur fantaisie s'imagine être bonnes; mais que nous voyons, quant à nous, être purement superstitieuses.

## A R T I C L E I I.

### *De la Nature de la Justification.*

**L**A Justification se doit définir de cette manière, savoir, que c'est un acte Judiciaire de Dieu, qui en qualité de Souverain Magistrat nous pardonne nos péchez par sa Miséricorde, à cause de la Satisfaction de Jesus-Christ que nous nous appliquons par la Foy, & qui en même tems nous donne le droit à la vie éternelle, par le mérite de Jesus-Christ qui nous est imputé de même par la Foy, moyennant la Repentance que Dieu trouve en nous, & sous la condition qu'il nous impose de faire à l'avenir de bonnes œuvres, de nous abstenir des mauvaises, & de persévérer jusqu'à la fin, tant dans la foy & dans la repentance, que dans une vie sainte & Chrétienne.

Dans cette définition il y a ces dix choses à observer,

Server. I. Que la Justification est un acte Judiciaire. II. Que c'est un Acte de Dieu. III. Que c'est un Acte de Dieu comme Souverain Magistrat. IV. Que c'est un Acte de Miséricorde. V. Qu'elle a deux parties, savoir la remission de nos péchez, & le droit qui nous est donné à la vie éternelle. VI. Que c'est sur la Satisfaction de Jesus-Christ qu'est fondée la remission de nos péchez. VII. Que le droit à la vie éternelle est fondé sur son mérite. VIII. Que tant cette Satisfaction que ce Mérite nous sont imputez ou appliquez par la Foy. IX. Qu'il faut que Dieu trouve aussi en nous la repentance. X. Qu'il exige de nous pour l'avénir la sainteté & la persévérance.

Pour ce qui regarde le premier de ces points, savoir que la Justification est un Acte Judiciaire: ce que nous venons d'établir dans le Chapitre précédent, touchant l'usage du terme de *Justification* dans l'Ecriture, en est déjà une preuve suffisante. On peut y ajouter, en deuxième lieu, ce que nous avons enseigné dans le Chapitre premier, touchant les notions communes qui se trouvent dans la conscience de tous les hommes, & qui étoient recueillées & fortifiées par le Ministère de la Loy dans l'ame des Israélites, savoir que Dieu est nôtre Souverain Juge devant le Tribunal duquel il faut aller comparoître, pour lui rendre conte de nos actions, & recevoir de sa bouche l'Arrêt qui décide, de nôtre bon-heur, ou nôtre mal-heur eternal. Or vous voyez bien que ces sentimens-là, qui sont naturels & incontestables, enferment nécessairement l'idée d'un Jugement Divin. Or ce Jugement étant rendu touchant des personnes pécheresses, & des personnes criminelles, il faut nécessairement que ce soit, ou de Grace, ou de rigueur. Si de rigueur c'est une condamnation: si

de Grace, c'est une Iustification. D'où il s'ensuit nécessairement que la Iustification est un Acte Judiciaire. Et cela même fait voir l'absurdité de l'Ecole Romaine, lors qu'elle s'opiniâtre à prendre le terme de *Iustification* dans un sens Philosophique, & non dans le sens du Barreau : puisqu'il est évident que quand même on leur auroit accordé ce qu'ils veulent touchant le terme, ils seroient pourtant obligés nécessairement de reconnoître la chose, & il faudroit inventer un terme pour la signifier, leur chagrin dureroit contre celuy de *Iustification*. Car après tout il faut renoncer au sentiment universel de tout l'Univers, ou il faut reconnoître que comme il n'y a point de damnation que par un Jugement de rigueur, qui est un Acte Judiciaire; de même il n'y peut avoir de salut que par un Jugement de Grace, qui est aussi un Acte Judiciaire. C'est ce qui se confirme, en troisième lieu, par les termes ordinaires, tant de l'Ecriture, que de tous les Fidèles en tout siècle, savoir que Dieu nous pardonne nos péchez, qu'il nous les remet, qu'il nous absout, qu'il nous fait grace, qu'il nous quitte nos dettes & efface nos péchez de dessus son Livre, qu'il nous adopte au nombre de ses enfans, & telles autres expressions qui marquent toutes un Acte Judiciaire.

On dira peut-être que la *Iustification* est un Acte d'amour Paternelle en Dieu, & par conséquent que ce ne peut pas être un Acte Judiciaire; car un Juge & un Père sont deux choses fort opposées. Je répons, que quand on appelle la Justification un Acte de Dieu Pere, on oppose alors Dieu Pere à Dieu Juge de rigueur, & dans cette opposition on appelle l'Evangile, non une Loy, mais une Grace; non qu'à parler exactement l'Evangile ne soit une Loy, puisque c'est

*du*  
*action.* nouveau droit que Dieu nous propose, quel il veut que nous vivions, & où il y a un Tribunal devant lequel il faut être jugé; mais ce n'est pas une Loy rigoureuse, comme la Loi de Moïse, mais une Loy de miséricorde, un *de* *Grace.* Ainsi quoy que Dieu en nous se comporte en Pere, il ne laisse pourtant pas de nous laisser dessus un Tribunal, & nôtre Justification ne laisse pas d'être un Arrêt, bien qu'elle soit un Arrêt de Grace. Quand un Prince accorde l'absolution à des criminels, bien qu'il se comporte envers eux en Pere par Miséricorde, & en vertu de la sévérité des Loix, son abolition n'est pourtant pas d'être un Acte Judiciaire, mais un simple Jugement, bien que ce soit un Jugement de Grace. Enfin ce qui se fait dans la Justification

du Fidèle, est la même chose que ce qui se fera au dernier Jour, lorsque Dieu viendra en la Personne de Jesus-Christ pour juger les vivans & les morts. Or en cette grande Journée les Fidèles seront jugez, & cependant il est vray que Dieu leur fera miséricorde, *Dieu*, dit Saint Paul dans la seconde Epître à Tite Chap. 2. *donne à la maison d'Onésiphore de trouver miséricorde en cette Journée-là.* La miséricorde donc qui nous pardonne nos péchez est elle même un Jugement, & l'idée de la Grace n'est point contraire à celle d'un Tribunal, & par conséquent la Justification est un Acte Judiciaire.

Quand au second point, cet Acte, disons-nous, est un Acte de Dieu, il y a de trois sortes d'Actes en Dieu; les uns qui se font en Dieu & en nous, les autres qui se font en nous, & non par nous, & les autres qui se font en nous & par nous. Les Décrets éternels sont des Actes de Dieu du premier Ordre, car ils se font en Dieu & non en nous.



ni par nous. Dieu de toute Eternité a résolu ses Oeuvres en foy-même, & nulle cause seconde n'est intervenüe dans les Conseils de son bon-plaisir. Les Oeuvres de la Sanctification sont de la dernière sorte: Dieu les fait en nous & par nous; il produit en nous l'amour de la Justice, la Repentance, les Actes de l'Espérance, mais il les produit aussi par nous: car ce sommes nous qui nous repentons, qui nous espérons; ce sont des Actes de nos facultez, bien que la vertu qui élève nos facultez jusqu'à les produire, soit de Dieu & non de nous. La Justification étant un Acte de Dieu de la seconde espèce, c'est un Acte qu'il fait, & où l'homme n'a nulle part; mais il le fait en nous, car il le fait assis sur le tribunal de notre conscience. C'est-là qu'il prononce l'Arrêt de notre absolution, c'est-là qu'il le publie, c'est-là qu'il l'écrit. Le Décret de nous justifier est éternel, & en ce sens on peut dire que la justification est en Dieu & non en nous; mais à proprement parler, la justification formelle ne se faisant qu'au moment de la conversion de l'homme, & ensuite de son recours à la Grace de Jesus-Christ, elle se fait dans la conscience du Fidèle; à cause de quoy Saint Paul disoit au cinquième des Romains *qu'étant justifiez par Foy, nous avons paix envers Dieu.* Car cette Paix n'est autre chose que notre Justification elle-même, entant qu'elle est réparée dans nos ames: ou si vous voulez, c'est le sentiment de notre Justification. Il en est de la justification comme de la voix d'un homme qui parle en public, laquelle peut être considérée, ou comme sortant de la bouche de celui qui parle, ou comme étant reçüe dans les oreilles de ceux qui écoutent: entant qu'elle sort de la bouche de celui qui parle, c'est un enseignement, c'est une instruction

active

active. Entant qu'elle est reçue des Auditeurs, c'est une instruction passive, une lumière & une connoissance repandue dans l'esprit. Ainsi la Justification considérée comme un Arrêt que Dieu prononce en nôtre faveur, est un Acte Judiciaire qui vient de Luy, mais considérée entant qu'elle est prononcée dans nôtre conscience, c'est une paix & une joye infinie qui est répandue dans nos cœurs. Il ne faut donc pas négliger cette distinction des deux divers égards de la Justification; savoir, entant qu'elle est active, & entant quelle est passive: entant qu'elle émane de Dieu, elle est active, entant qu'elle est reçue en nous, elle est passive.

Icy nous avons une Controverse avec ceux de l'Eglise Romaine. Car quand ils parlent du pardon ou de la remission des péchez, ils veulent, à la vérité, que ce soit un Acte de Dieu; mais ils veulent aussi, que ce soit un acte de l'homme, c'est-à-dire, que les Pasteurs de l'Eglise pardonnent les péchez, non simplement en qualité de Herauts & d'Interprètes qui déclarent aux hommes la volonté de Dieu, & qu'ils sont comme les organes de la voix de son Evangile, mais même en qualité de véritables Juges, qui prononcent une Sentence proprement ainsi dite avec connoissance & discussion de cause. C'est ainsi que le Concile de Trente l'a formellement déterminé. Ils avoient bien que le Tribunal des Pasteurs est subalterne à celui de Dieu, & qu'on peut appeller de l'un à l'autre: de sorte que si un Pasteur avoit injustement retenu les péchez d'un homme, cet homme peut recourir au Tribunal du Souvêrain Juge: & de même, si le Pasteur de l'Eglise avoit trop légèrement pardonné les péchez, sa Sentence ne sera point ratifiée devant

vant le Tribunal de Dieu. Mais quoy qu'il en soit, ils veulent toujours que les Pasteurs soyent de véritables Juges de la conscience, revêtus d'une autorité qui leur donne droit de connoître de ses mouvemens & d'en prononcer juridiquement un jugement.

Quant à nous, nous croyons que les Pasteurs ne sont à cet égard, que de simples Ministres de Dieu, de simples Messagers qu'il a envoyez pour annoncer aux hommes la Grace de son Evangile, sous la condition de la foy & de la repentance. Que Dieu ne les a revêtus d'aucune autorité de Juge pour connoître des péchez, & pour en juger. Nos raisons sont, premièrement, que l'autorité qui pardonne les péchez est suprême & infinie, incapable par conséquent d'être communiquée de quelque manière que ce soit, à la créature ; parce qu'étant infinie formellement, tant qu'elle pardonne, c'est-à-dire, l'Acte du pardon procedant de l'infinité de cette Autorité, la créature seroit faite Dieu, si elle pouvoit être élevée jusqu'à l'autorité de pardonner, car l'infinité lui seroit communiquée. Au reste, que le pardon enferme dans son idée cette infinie supériorité, cela paroît, parce que le pardon est un relâchement de la Loy que personne ne peut faire que le Souverain Magistrat, comme nous le dirons dans la suite : à cause dequoy dans un Etat bien réglé, le Prince peut bien établir des Juges Subalternes pour juger selon la Loy ; mais il ne peut communiquer à personne le droit de faire grace ; parce que faire grace est immédiatement un Acte de Souverain. Secondement, pour être un Juge véritable & proprement dit à l'égard de la conscience, il faut nécessairement être revêtu d'une connoissance exacte des mouvemens de la conscience,

science, ou pour le moins être en état de les pouvoir bien connoître avant que de juger; autrement, on seroit tous les jours en danger de donner de faux jugemens, & il ne seroit pas de la sagesse de Dieu, d'avoir élevé quelqu'un à cette autorité sans lui avoir en même-temps donné les moyens nécessaires pour l'exercer. L'inspection doncques des consciences étant un moyen nécessaire pour bien juger, Dieu l'auroit sans doute donné aux hommes s'il les avoit revêtus de l'autorité de Juges. Cependant qui ne voit que tous ces prétendus Juges de conscience, qui font venir à leurs pieds les pécheurs humiliez n'ont aucune connoissance de l'état des ames, qu'autant que les pécheurs leur en veulent découvrir; ils ne voyent point immédiatement les pensées, ils ne sauroient pénétrer dans le fond des ames, ils ne voyent que l'écorce & l'exterieur qui le plus souvent est trompeur & plein d'hipocrisie. Il est même évident que la connoissance immédiate des pensées & des cœurs, ne peut appartenir qu'à Dieu, & ne sauroit être communiquée à la créature, selon que dit Salomon au huitième Chapitre du premier Livre de Roys, *Dieu seul convoit les cœurs de tous les hommes.* III. Celuy qui pardonne les péchez en qualité de Juge par une autorité dont il est revêtu, doit nécessairement par cela-même avoir part à la dispensation du Paradis & de l'Enfer, du salut & de la damnation; car le pardon des péchez, est une absolution qui est donnée au criminel, & qui luy acquiert un droit d'impunité; & personne n'ignore que la peine due naturellement aux péchez est la mort éternelle. Celuy donc qui peut absoudre les hommes, & les décharger de l'obligation à la mort éternelle par voye d'autorité & de jugement, celuy-là sans doute

doute a la dispensation de l'Enfer & du Paradis, & il tient en ses mains les *Clefs de la vie & de la mort* ; Or qui peut dire cela d'une simple créature. Je dis la même chose de la dispensation des graces qui suivent nécessairement la remission des péchez , comme le sentiment de la paix dans la conscience , l'assurance de la protection Divine, l'Esprit de consolation & de sanctification. Nulle créature ne peut avoir part en la distribution de ces choses pour deux raisons ; l'une parce qu'elles partent immédiatement de Dieu , elles ne peuvent se répandre dans la conscience de l'homme que par un Acte de puissance infinie , & l'autre, parce qu'elles attaquent immédiatement l'ame , ce que nulle cause seconde ne peut faire.

Il ne serviroit de rien de dire, que les Pasteurs ne pardonnent pas les péchez en qualité de cause première, mais en qualité de cause seconde ; non par une autorité qui leur soit propre, mais par une autorité communiquée , non en qualité de Juges Souverains , mais en qualité de Juges Subalternes : toujours d'une manière dependante de Dieu , qui est leur Souverain Juge ; car dire cela, c'est se contredire formellement. L'Acte de la remission des péchez par sa nature, est un Acte de Souverain : car comme je l'ay déjà dit, c'est un Acte qui relâche de la severité de la justice, il est donc contradictoire de le faire émaner d'un Tribunal Subalterne : c'est un Acte de Seigneur & de Maître, il est donc impossible qu'il émane d'une autorité dependante , impossible encore que Dieu puisse revêtir une créature de ce droit ; car ce seroit autant comme si Dieu la revêtoit de son infinie Majesté & qu'il lui communiquât la gloire de sa domination & de son Empire. Aussi dans la société humaine, le droit de donner des

abo-

Abolitions & des Lettres de grace est tellement attaché au Souvêrain, qu'il est inouy que le Souvêrain l'ait jamais communiqué à aucun autre. Le Prince peut employer quelqu'un de ses Officiers ou de ses Serviteurs pour être porteur ou messager de sa grace, ou pour la déclarer ou l'annoncer aux criminels ; mais il n'a jamais ébably aucun Tribunal inferieur pour les revêtir de l'autorité de faire grace. Et en effet ce seroit les revêtir de l'autorité Royale ; Ce que la droite raison dicte dans l'ordre de la société humaine, doit avoir lieu en plus-forts termes dans la société Religieuse où ils s'agit de la vie ou de la mort éternelle, & de l'absolution ou de la condamnation de la conscience.

Comment donc, direz-vous, faut-il entendre ces Paroles de Jesus-Christ, *à quiconque vous pardonnerez les péchez, ils seront pardonnez, & à quiconque vous retiendrez, ils seront retenus, tout ce que vous délierez en Terre sera délié au Ciel, & tout ce que vous lierez en Terre sera lié au Ciel ?* Je réponds, que le légitime sens de ces Paroles, est que les Apôtres de Jesus-Christ, & après eux les Pasteurs ordinaires de l'Eglise, sont établis Herauts & Ministres de Dieu, ses Ambassadeurs, comme parle Saint Paul, les Interprètes & les Annonceurs de sa volonté ; & en cette qualité, ils font deux chose, l'une, qu'ils déclarent aux hommes le droit de l'Evangile, qui est un droit de Miséricorde & de Grace pour les pécheurs repentans & fidèles. Et à ce premier Acte, se rapportent ces Paroles *tout ce que vous lierez en Terre sera lié au Ciel, &c.* C'est-à-dire, Dieu ratifiera dans le Ciel la Parole de sa Miséricorde, & celle de sa Justice, que vous annoncerez aux hommes sur la Terre. La seconde chose qu'ils font, c'est d'ap-

d'appliquer à chaque particulier cette même Parole de l'Evangile, autant qu'ils les connoissent repemans & fidèles, ou infidèles & impénitens. Ils leur pardonnent donc leurs péchez, & il les leur retiennent, car c'est à ces deux Actes que ces Paroles se doivent rapporter, entant qu'ils sont Ministres & Amônciateurs de la volonté de Dieu: ministeriellement, & non par une auctorité de Juge dont ils soient revêtus. Ils pardonnent de la même manière qu'on peut dire qu'un aqueduc abreuve toute une Ville, parce que c'est un canal par lequel les eaux sont communiquées extérieurement; ou de la même manière qu'on peut dire d'un homme, qu'il aura embrasé & réduit en cendres tout un Palais, parce qu'il y aura apporté le feu.

Le troizième point que nous avons à considérer dans la définition de la *justification*, est que c'est un Acte de Dieu en qualité de Souverain Magistrat. Pour éclaircir cette vérité, il faut savoir que le péché peut être considéré à quatre égards. I. Ou entant que c'est une injure & une offense faite à quelqu'un. II. Ou entant que c'est un dommage ou une perte qui est causée à une ou à plusieurs personnes. III. Ou entant que c'est un scandale qui choque le Public ou quelque personne en particulier. IV. Ou entant que c'est une violation de l'ordre moral étably entre les créatures intelligentes, pour y être inviolablement observé. Dans le premier de ces égards, c'est-à-dire, entant que c'est une offense ou une injure faite à quelqu'un, le péché peut être pardonné par celuy qui est offensé: & c'est ce à quoy la charité Chrétienne nous oblige; savoir, de pardonner les offenses que nous avons reçues, & de

en pour suivre aucune vengeance, on laissant la vengeance à Dieu, & même en le priant pour ceux qui nous ont outragés. On peut dire aussi que ces offenses sont annullées & effacées par une juste réparation. Au second égard, savoir tant que le péché est un dommage fait à quelqu'un, il est réparé par une juste restitution qui se fait, ou par la propre espèce des choses, ou par des espèces équivalentes. Il est aussi à cet égard effacé par le don que la personne endommagée peut faire, si bon lui semble, de ses droits. Au troisième égard, le scandale est réparé par le retour du pécheur à une meilleure vie, & par des Actes d'édification. Mais au quatrième égard, dans lequel consiste la véritable essence & la nature du péché, il ne peut être réparé que par l'exécution des peines que les Loix naturelles ordonnent contre les violateurs de l'Ordre; & par conséquent, il ne peut être pardonné qu'en relâchant de la sévérité & de la rigueur des Loix.

Cela étant ainsi éclairci, il faut voir maintenant en quelle qualité Dieu nous pardonne nos péchez. Dieu donc peut être considéré, ou comme une personne particulière, ou comme le Souverain Magistrat, Seigneur & Directeur de tout l'Univers. En qualité de personne particulière, on ne scauroit dire que Dieu reçoive du dommage par les actions injustes des créatures; comme notre bien ne va pas jusqu'à luy; de même nos injustices n'y scauroient atteindre: il est élevé au dessus de la portée des méchans, on ne scauroit rien ajouter aux perfections infinies de sa nature, n'y aux richesses éternelles de sa félicité: on ne scauroit aussi rien diminuer; en un mot, Dieu est immuable, il ne scauroit ni rien acquiescir, ni rien perdre. Cependant, il est vray  
que



que tous nos péchez sont autant d'outrages d'offences que nous luy faisons, pour lesquelles à droit de se vanger de nous, & de nous punir même en qualité de personne particulière. Nos péchez, de quelque nature qu'ils soient, obscurcissent sa gloire extérieure: ce sont des Actes d'ingratitude contre sa volonté, & des Actes d'injustice contre ce que nous lui devons, à cet égard il peut nous les pardonner en relâchant de ses droits. Mais le pardon qu'il nous en accorderoit comme personne particulière, n'empêcheroit que nous ne demeurassions coupables pour avoir violé l'ordre public; & par conséquent que nous ne fussions toujours soumis à la mort & à la condamnation éternelle. Il faut donc que le véritable pardon de nos péchez, soit un Acte de Dieu en qualité de Souverain Magistrat, parcequ'il n'a que cette qualité en Dieu qui l'élève au dessus des Loix, & qui le fasse leur Protecteur & leur Vangeur: comme il n'y a qu'elle seule qui lui donne un Tribunal universel, devant lequel toutes les créatures intelligentes doivent comparaître, pour lui rendre conte de leurs actions, comme à leur véritable Juge. C'est donc en cette qualité que Dieu nous *justifie*, non comme ayant reçu quelque dommage de nôtre part; non comme ayant été scandalisé simplement de nos actions. Ni l'un ni l'autre, à proprement parler, n'ont point de lieu en la Divinité. Non encore comme une personne particulière, que nous avons offensé; car comme j'ay dit, ce ne seroit pas assez pour nous acquérir l'impunité. Mais comme une personne publique; comme un Souverain Maître, qui a en ses mains la direction de toutes choses. L'usage qu'il faut faire de cette Doctrine est de faire reconnoître aux pécheurs, la Majesté

Ineffable de Dieu, qui reluit dans l'Acte même de sa Miséricorde : Les hommes sont faciles à en abuser, soit en s'endormant dans leurs péchez sur l'espérance de la Grace, soit en concevant ou du mépris ou une moindre estime de la Divinité, sous prétexte, qu'elle est assez bonne pour nous pardonner. Contre ces deux manières d'abuser de la Grace, il faut opposer la Justice & la Majesté; la Justice qui vange elle-même, d'une manière extreme, la Miséricorde outragée; & la Majesté qui reluit en son plus haut éclat dans l'Acte même de sa Miséricorde. Car comme jamais Dieu ne paroît plus irrité que quand sa Grace se convertit en fureur, de même, il ne parût jamais plus grand que quand il pardonne les péchez. L'Acte de sa Toute-puissance par lequel il a créé l'Univers, triomphe du néant. L'Acte de sa Providence par lequel il le gouverne, triomphe des faiblesses & des confusions de la matière. L'Acte de sa Justice par lequel il punit les pécheurs, triomphe de la fierté des crimes & des criminels. Mais l'Acte de sa Miséricorde par lequel il pardonne, triomphe, par manière de dire, des Loix même & des rigueurs de la Justice. Un Roy faisant grace agit plus en Roy, qu'il ne fait lorsqu'il gouverne son Royaume selon les Loix; ou lorsqu'il est à la tête de son Armées, faisant sentir la pesanteur de son épée à ses ennemis. Il en est donc de même de Dieu : il est adorable partout dans les Oeuvres de sa Sagesse & dans celle de sa Force; mais il l'est incomparablement plus, lorsqu'il se montre de dessus le Tribunal de notre conscience, lorsqu'il prononce l'Arrêt de notre absolution. C'est pourquoy Jesus-Christ dans la Prière Dominicale a joint ces deux expressions *Notre Père qui es aux cieux*, l'une de douceur & l'autre de Majesté;

comme s'il eut dit , que Dieu s'étant fait nôtre Père , s'est par cet Acte d'amour élevé au dessus de toutes choses. Pour la même raison , David dit au Ps. 130. *Il y a pardon par devers Toy, afin que tu sois craint.* Comme pour dire , qu'une des plus vives sources d'où procede nôtre crainte & nôtre adoration. C'est la considération de la Miséricorde que Dieu nous fait.

### A R T I C L E I I I.

#### *Suite de l'explication de la définition de la Justification.*

**I**L faut maintenant passer à l'explication du quatrième point, contenu dans la définition de la Justification ; savoir, que c'est un Acte de la Miséricorde Divine. Surquoy d'abord il faut examiner ce que c'est que la Miséricorde en Dieu. Il n'est pas nécessaire d'avertir les Lecteurs que la Miséricorde, comme plusieurs autres affections humaines, sont attribuées dans l'Ecriture Sainte à Dieu, par cette figure si célèbre qu'on appelle Antropopathie, par laquelle Dieu a de la colère, de l'amour, &c. Non que ces passions soient formellement en lui, mais simplement parce qu'il en produit les effets. Car quand Dieu fait ce que fait un homme lors qu'il est saisi de colère, la colère est attribuée à Dieu ; & de même, lorsqu'il fait comme fait un homme, quand il hait ou quand il ayme ou quand il se vange, la haine, l'amour & la vengeance sont attribuez à Dieu. A peu-près par cette même figure, les membres ou les parties du corps humain sont attribuées à la Divinité, la main & le bras pour désigner

Puis-

Puissance, l'œil pour marquer la connoissance infinie & sa sagesse, l'oreille pour signifier l'inclination qu'il a à exaucer les Prières de ses fidèles. Par la même figure, encore l'Ecriture attribue à la Divinité les Actes corporels que nous faisons dans le commerce de la vie. Ainsi il est dit que Dieu monte ou qu'il descend, pour représenter ce que fait sa Providence sous l'image d'un homme qui monte ou qui descend. Ainsi il est dit, que Dieu cache sa face, qu'il s'éloigne ou qu'il s'approche de nous, qu'il s'en va ou qu'il revient : pour signifier qu'il fait ce que nous avons accoutumé de faire, lorsque nous cachons à quelqu'un notre visage, que nous nous éloignons ou que nous nous approchons de Lui ; que nous nous absentons d'un lieu ou que nous y revenons. Il n'y a rien de plus fréquent que ces sortes d'expressions dans les Livres de l'Ancien Testament. La Miséricorde donc étant une passion humaine, par laquelle notre cœur est attendri, à cause des maux que nous voyons souffrir à quelqu'un ; & qui fait que nous participons aux douleurs qu'il souffre, elle est attribuée à Dieu, non pour signifier que cette passion soit en lui, mais simplement pour représenter que le même effet que cette passion produit en nous, qui est de nous porter à secourir le misérable, & à contribuer de tout notre pouvoir à le retirer du mal qu'il souffre, Dieu le produit à notre égard.

Mais pour mieux concevoir ce que c'est que la Miséricorde en Dieu, il faut l'accompagner avec l'amour, la bonté, la grace & la grace gratuite. L'Amour est une inclination, qui par manière de dire, lie Dieu & l'attache à un objet ; Mais il se peut faire, que cet objet que Dieu aime est digne de toute l'amour de Dieu ; & qu'il y auroit

de l'injustice à l'en priver. Il se peut faire aussi que cet objet n'en est pas digne. Ainsi l'amour est un terme général, qui ne marque de soy-même ni dignité ni indignité dans l'objet, mais qui marque simplement l'inclination de Dieu tournée de ce côté-là. La bonté au contraire, marque de l'indignité dans l'objet sur lequel elle s'exerce c'est-à-dire, une disproportion si grande de Dieu à l'objet, que sans aucune injustice Dieu peut sans doute s'abstenir des Actes de cette bonté. Par exemple, vous direz bien que Dieu s'aime soy-même, & qu'il aime son Fils Eternel, qu'il aime sa Gloire, sa Justice & ses autres perfections: mais vous ne direz point qu'il est bon envers Soy-même, ou envers son Fils ou envers ses propres Attributs, comme vous pouvez dire, qu'il est bon envers ses Créatures. La raison de cela en est évidente. C'est que Dieu, son Fils, ses Attributs sont des objets si dignes de l'amour de Dieu, qu'il est nécessairement obligé de les aimer: ne se pouvant concevoir sans attribuer à Dieu une injustice, qu'il ne s'aime soy-même, qu'il n'aime son fils & ses perfections. Au contraire les créatures, en quelque état qu'on les considère, sont si infiniment abaissées au dessous de Dieu, qu'il n'a nulle obligation de les aimer, & que quand il leur fera du bien, ce sera de pure liberté, & par un mouvement entièrement libre. D'où il paroît déjà que toute bonté est amour, mais que toute amour en Dieu n'est pas bonté. La bonté étant donc une inclination de Dieu vers les créatures, il la faut diviser en trois espèces ou trois degrés différens, selon les différens états où l'on peut concevoir les créatures. Or les créatures peuvent être conçues ou lors qu'elles sont encore dans le néant, c'est-à-dire, dans

la simple possibilité des choses , avant que Dieu les ait faites actuellement ; ou elles peuvent être conceuës comme déjà faites dans l'état de perfection , où la main Divine les a mises ; ou enfin elles peuvent être conceuës comme faites , mais dépravées & corrompues , ou qui ont dégénéré de leur première & naturelle condition. Dans le premier état , la bonté de Dieu envers elles s'appelle une grace gratuite : parce que non seulement il y a une disproportion infinie entr'elles & Dieu ; mais aussi parce qu'il n'y a rien en elles qui invite Dieu à les aymer. Elles sont dans le néant , & le néant n'a rien qui attire l'inclination. Quand donc Dieu se porte à déployer sa Puissance pour produire la créature , non seulement c'est une grace qu'il lui fait ; mais c'est une grace purement gratuite ; qui ne trouve nul fondement dans son objet. Dans le second état , je veux dire , lors que les créatures sont en un état de perfection , la bonté que Dieu a pour elles s'appelle une grace , par opposition à une inclination de Justice. La raison en est , que Dieu a une Majesté si infiniment élevée au dessus des créatures , qu'il ne peut jamais être obligé à rien envers elles , & qu'il n'y peut avoir nul droit commun entre Lui & nous : de sorte que tout ce qui nous fait du bien est toujours de sa pure bonté. Sur ce principe , il faut dire que l'inclination que Dieu a pour les bons Anges , & l'amour qu'il avoit pour le premier homme dans l'état de son innocence , est une grace. Mais on ne peut pas dire pourtant que ce soit une grace purement gratuite ; car la grace gratuite , comme on vient de l'expliquer , est lors qu'il n'y a rien dans l'objet qui invite Dieu à se tourner de son côté. Or la justice & la sainteté des Anges , l'innocence du premier homme

étoient des qualitez, qui de la part de la créature attirent la bien-véillance du Créateur : de sorte que la bonté de Dieu avoit son fondement dans l'objet même, bien que ce ne fût pas un fondement obligatoire & nécessaire. Il paroît donc déjà, par ce que nous venons de dire, que la Miséricorde est quelque chose de plus que cela, puis que c'est la bonté Divine, entant qu'elle se déploie sur la créature, dans le troizième état, c'est-à-dire, lors qu'elle se trouve corrompue, dépravée & dépouillée de sa naturelle beauté. En cet état non seulement Dieu l'ayme, non seulement il est bon envers elle, il lui fait grace, non seulement la grace qu'il lui fait, est purement gratuite, mais c'est encore un mouvement de Miséricorde. En un mot, quand l'objet que Dieu ayme est tellement digne de son amour, que Dieu ne se sauroit dispenser de l'aymer sans injustice, il faut appeller seulement cela *amour*. Quand il est indigne, à cause seulement de la disproportion infinie qui est entre lui & l'autre ; mais que d'ailleurs il y a dans l'objet des qualitez aimables, il faut appeller cela non seulement *Amour*, mais *Bonté & Grace*. Quand il n'y a rien dans l'objet qui le rende aimable, & que même il n'y a rien aussi qui le rende haïssable, cela s'appelle non seulement *Amour*, *Bonté*, *Grace*, mais *Grace gratuite*. Et quand il n'y a rien dans l'objet qui le rende aimable ; mais qu'au contraire, il y a des qualitez qui le rendent haïssable, le mouvement bien faisant de Dieu vers cet objet, s'appelle non seulement *Amour*, non seulement *Grace & Bonté*, non seulement *Grace gratuite* ; mais aussi *Miséricorde* : de sorte que la Miséricorde est comme le dernier degré de l'amour qui enferme tous les autres. L'objet donc de la Miséricorde, est la

*Créature* , la *Créature* déjà faite & actuellement existante , & la *Créature* pécheresse & misérable.

On peut icy faire naître une question , qui est de savoir , si la créature est formellement l'objet de la Miséricorde , entant que pécheresse : Je répons que non. Car il ne se peut que Dieu concevant la créature sous cet égard précisément de pécheresse , n'ait pour elle naturellement de l'horreur & de l'aversion. Il hait les ouvriers d'iniquité , & ses yeux sont trop purs pour pouvoir souffrir le mal , nous pouvons donc fort-bien dire avec l'Ecriture , que Dieu nous a aimez , lorsque nous n'étions que pécheurs : qu'il s'est approché de nous lorsque nous étions éloignez de lui : qu'il nous a reconciliez à soy , lorsque nous étions ses ennemis. Mais nous ne saurions dire , sans outrager la Sainteté de Dieu , & sans nous égarer de la juste idée que nous en devons concevoir , qu'il nous ayt aimez comme pécheurs , ou en qualité de pécheurs. Il n'y a que le Démon à qui une semblable inclination puisse être justement attribuée. Il faut donc rejeter à l'égard de Dieu une semblable pensée avec horreur & indignation : & dire avec S. Paul *ainsi n'advienne*. Quel est donc l'objet formel de la Miséricorde ? Je répons , que c'est la créature misérable d'une misère physique , comme on parle , & non d'une misère morale. Car dans la créature pécheresse , il y a trois choses. La première , est qu'elle est l'Ouvrage de Dieu. La seconde , qu'elle est pécheresse. Et la troizième , qu'elle est exposée aux peines de la Justice. La première de ces choses , l'a fait être l'objet matériel de la Miséricorde. La seconde , l'a fait être l'objet de la hayne ou de la Justice. Et la troizième , l'a fait être l'objet formel de la Miséricorde.

Mais si cela est , direz - vous , la créature est



donc en même-tems l'objet de l'amour & de la haine de Dieu, de sa Miséricorde & de sa Justice. Je répons, qu'il n'y a rien en cela de choquant ou d'incompatible. Car il se peut fort-bien faire qu'à divers égards, une même chose soit l'objet de quelques perfections contraires. Mais pour bien développer tout l'embarras qui peut naître de cette objection, il faut passer maintenant à la distinction des divers Degrés ou des divers Actes de la Miséricorde Divine. Je dis donc premièrement, que le premier mouvement de bien-véillance que nous devons concevoir en Dieu, est celui par lequel il a été touché de quelque compassion, de nous voir exposés à toutes les peines de sa Justice & de sa Vengeance, & de se voir luy-même obligé de nous haïr & de nous faire sentir les effets de sa haine. C'est de ce premier mouvement qu'est procédé le dessein de se rendre placable envers nous, & de nous ouvrir les voyes pour sortir de ce mal-heureux état; & pour n'être plus l'objet de la haine & de la Justice. Dans ce premier mouvement nous sommes en même-tems objets de Justice & de Compassion; & il se peut dire en un bon sens, que Dieu nous hait & nous aime à divers égards. Il nous aime, pour nous procurer les moyens de faire avec lui nôtre paix: & il nous hait, parce que nôtre paix n'est pas encore faite. Nous sommes les objets de sa Justice en qualité de Juge, nous sommes les objets de sa Miséricorde, non en qualité de Juge, car il y auroit de la contradiction: mais en qualité d'Oecologue, qui cherche les moyens pour nous procurer une voye d'absolution. C'est ce premier degré de miséricorde qui a fait venir Jesus-Christ au Monde, & qui a fait décréter à Dieu de donner aux hommes un Médiateur. Le deuxième mou-

vement

rement que nous devons concevoir, est celui par lequel Dieu, allant plus avant, a eu compassion de nous : non jusqu'à vouloir se rendre placable envers nous, en nous fournissant des moyens extérieurs de faire notre paix, mais de nous fournir avec les moyens extérieurs les moyens intérieurs, suffisans & efficaces, pour faire notre paix avec lui. C'est de ce second degré qu'est procédé le Décret de notre Election à la Foy & à la Repentance, & par conséquent à la communion de Jesus-Christ. C'est de là que vient le Saint Esprit, qui opère notre conversion, & qui nous fait embrasser, par une vraie & vive Foy, les moyens extérieurs de placabilité que Dieu nous offre dans l'Evangile. Le second Acte de Miséricorde est encore compatible avec la haine de Dieu. Dieu nous a élus à la Foy & à la Conversion, dans le moment qu'il nous donne son Esprit pour nous convertir : il veut devenir actuellement appaisé envers nous : mais il ne l'est pas encore. Cependant il n'y a nulle contradiction à lui attribuer les deux Actes de haine & d'amour : car comme j'ay dit, c'est à divers égards. Nous sommes sous la haine, entant qu'il est notre Juge, le Souverain Magistrat du Monde, qui de dessus son Tribunal prononce ses Arrêts, non selon ce que la créature sera, mais selon ce qu'elle est. Nous sommes les objets de son amour, entant qu'il est le Souverain Oeconome de l'Univers, qui doit régler tous les événemens, & disposer les moyens à leurs fins. L'Ecriture parle de ce premier degré de Miséricorde dans ce célèbre Passage, Jean 3. *Dieu a tant aimé le Monde, qu'il a donné son Fils, &c.* Et dans un autre, *Lors que nous étions morts en nos fautes & péchez, Dieu qui est riche en miséricorde, &c.* Eph. 2, Elle parle du second dans ces excellentes paroles

paroles de Saint Pierre. *Benit soit Dieu qui est le Pere de Nôtre Seigneur Iesus-Christ, qui par sa grande miséricorde nous a régénerez en, &c.* Et dans ce beau Passage de Saint Paul, *Je feray miséricorde à celui à qui je feray miséricorde, il fait miséricorde à qui il veut, & endurecist celui qu'il veut, ce n'est ni du voulant, ni du courant, mais de Dieu qui fait miséricorde.* Le troisiéme acte de Miséricorde c'est celui dont il s'agit maintenant, par lequel Dieu seant sur son Tribunal ne dit plus, *Je veux me rendre placable, ni simplement, Je veux me rendre appaisé, mais précisément, Je suis appaisé, c'est l'Acte de sa Réconciliation actuelle avec nous.* C'est sa Miséricorde de Juge, & non de simple Occorname. C'est celle-cy d'où procede l'Acte de nôtre Justification, ou pour mieux dire, qui est elle-même l'Acte de nôtre Justification. Car étant justifiez par Foy nous avons paix envers Dieu, Rom. Cette Miséricorde est incompatible avec la haine & il y auroit de la contradiction de dire d'un côté, que Dieu se réconcilie avec nous, & nous absout, & de l'autre qu'il nous hait & nous condamne.

Que deviennent donc nos péchez dans cet Acte de Miséricorde. Je répons avec David, & avec Saint Paul, que Dieu les couvre, qu'il les efface, qu'il ne les impute point, qu'il les ôte de devant sa face. Je ne dis pas qu'il les approuve ou qu'il les aime, ni qu'il nous aime en qualité de pécheurs, il y auroit en cela du blasphème & de l'impiété; mais je dis que n'y ayant auparavant que trois égards dans la créature; le premier, qu'elle est l'ouvrage de Dieu; le second, qu'elle est péchéresse; le troisiéme, qu'elle est misérable: il s'en fait un quatriéme, savoir qu'elle est fidèle & repentante.

Or ce quatriéme égard couvre, si je l'ose dire ainsi, le

le second, & le dérobe aux yeux de la Justice Divine. De quelle manière cela se fait, & comment il arrive que Dieu ne nous considère plus comme pécheurs, & par conséquent qu'il ne nous haïsse plus: c'est ce que nous examinerons dans la suite, lors que nous parlerons de la Foy & de la Repentance.

## ARTICLE IV.

### *Des deux parties de notre Justification.*

**L**A cinquième chose qu'il faut considérer dans la définition de la *Justification* est, qu'elle comprend deux Actes de Dieu, dont l'un consiste en la rémission de nos péchez, & l'autre au droit que Dieu nous donne à la vie éternelle. Nous parlerons de ces deux Actes. I. En les considérant tous deux ensemble, & II. En les considérant chacun à part.

A les considérer tous deux ensemble, il s'agit de savoir deux choses: l'une, s'il est nécessaire d'admettre ces deux Actes, & l'autre, si l'on doit les comprendre tous deux dans le terme de *Justification*. Quant à la première, il semble d'abord qu'il n'y ait aucune nécessité d'établir ce second Acte, par lequel Dieu nous donne droit à la vie éternelle. Car Dieu nous ayant au commencement créés justes & innocens, & nous ayant mis en possession de la félicité, dont ensuite le péché nous a privés, l'Oeuvre de la Rédemption ne peut consister qu'en un seul Acte, qui est de détruire le péché: parce que le péché étant détruit, nous revenons de nous-mêmes au premier état où nous étions avant notre corruption, sans qu'il soit nécessaire

cessaire de nous donner un nouveau droit à la félicité éternelle. C'est ce qui se confirme, si l'on considère que n'y ayant point de milieu entre l'amour & la haine de Dieu à l'égard de la créature intelligente, il faut être mis nécessairement, ou dans l'une ou dans l'autre. Dieu ne sauroit être envers nous dans un état d'indifférence. Pendant que nos péchez subsistent nous sommes les objets de sa haine; dès qu'ils sont effacez il faut que nous soyons les objets de son amour, & par conséquent que nous ayons droit à la félicité. L'Acte donc par lequel nos péchez sont effacez est seul, & de luy-même suffisant pour nous rendre bienheureux, sans qu'il faille d'autre nouveau droit pour cela. Cela même semble être établi sur des témoignages de l'Ecriture, car Saint Jean nous dit au troisième de sa première Catholique, que le Fils de Dieu est apparu, afin qu'il efface les œuvres du Diable, renfermant ainsi, & déterminant la fin de la venue de Jesus-Christ au Monde dans la seule destruction du péché, & dans nôtre rétablissement au premier état où nous étions, avant que le Diable nous eût soumis à son Empire. De même Saint Paul après David fait consister la félicité de l'homme en la simple rémission de ses péchez, *Bien-heureux sont ceux desquels les iniquités sont pardonnées, & desquels les péchez sont convertis bien-heureux est l'homme auquel Dieu n'aura point imputé le péché, Ps. 32. Rom. 4.*

Mais quelque couleur qu'il y ait en ces raisonnemens, il est néanmoins certain qu'il faut établir l'un & l'autre de ces deux Actes: l'un par lequel il nous pardonne nos péchez, & l'autre par lequel il nous donne droit à la vie éternelle. C'est ce qui paroît I. par la qualité de la vie éternelle que les Fidéles attendent par l'Evangile. J'avoue que

Dieu ne faisoit autre chose que nous remettre  
 dans la possession de la félicité naturelle que nous  
 avons perdue en Adam, il suffiroit pour cela de  
 détruire le péché qui nous en a privés : car le pé-  
 ché étant détruit, l'homme de soy-même redé-  
 viendrait objet de l'amour de son Créateur. Mais  
 la vie éternelle de l'Evangile est d'un ordre sur-  
 naturel; ce n'est point une félicité animale, telle  
 qu'Adam l'avoit dans le Paradis terrestre : félici-  
 té qu'il possédoit sur la Terre, & qui de sa nature  
 étoit sujette au changement. C'est une félicité  
 céleste qui rendra notre condition semblable à  
 celle des Anges; félicité immuable où nos corps  
 seront immortels, & nos âmes impeccables. Nous  
 avons donc besoin d'un nouveau droit qui nous  
 l'acquière. Le simple titre de créature sans péché  
 ne nous la peut pas donner. D'où il s'ensuit qu'il  
 faut joindre à la Remission des péchez cet autre  
 titre dont nous sommes en question. Aussi l'E-  
 criture l'établit formellement; car elle dit que  
 Dieu nous adopte au nombre de ses enfans, qu'il  
 nous fait ses héritiers, que la vie éternelle est un don  
 qu'il nous accorde, qu'il nous fait bourgeois des Cieux,  
 & plusieurs autres expressions de cette nature, qui  
 marquent que Dieu ne se contente pas de nous  
 pardonner simplement nos péchez, & de nous ré-  
 tablir dans l'état dont nous étions déchus : mais  
 qu'il nous élève & nous destine à une félicité sur-  
 naturelle. C'est pour cela que la vie éternelle est  
 appelée une promesse, Heb. 10. 36. Vous avez be-  
 soin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu  
 vous en rapportiez la promesse. Une Cité que Dieu  
 nous a préparée, & dont il est l'Architecte & le Ba-  
 tilleur, Heb. 11. 10. & 16. Un héritage, Eph. 1.  
 & 13. Les richesses de la gloire de son héritage, une  
 espérance proposée à notre vocation. L'espérance de sa

*vocation*, dans le même verset, *un héritage dont Saint-Esprit est l'arrhe*, Eph. I. 14. Or tout ce fait voir que la vie éternelle que l'Evangile nous donne, est fondée sur un nouveau droit, différent de celui que le titre de créature innocent nous pouvoit donner.

Mais cette vérité est si évidente qu'il n'est point nécessaire d'y insister davantage: il suffit que Saint Paul au quinzième de la première aux Corinthiens, dit formellement, que *la chair & le sang peuvent hériter le Royaume de Dieu*. Car là, comme il paroît par le discours de l'Apôtre, *la chair & le sang* ne signifient pas la nature corrompue, mais signifient précisément l'homme, dans l'état où la création l'avoit mis la condition naturelle du premier Adam. Il faut donc passer à la seconde question, qui est si nous pouvons appeler ce second Acte du nom de *Justification*, aussi bien que le premier qui consiste en la Remission de nos péchés. J'avoué que si on a égard à la signification naturelle de ce terme de *Justification*, l'idée qu'on se formera consistera uniquement en l'Acte du pardon que Dieu nous accorde: car *Justifier* ne veut dire autre chose qu'*absoudre*. J'avoué même que dans la dispute de S. Paul, soit dans son Epître aux Romains, soit dans celle des Galates, il considère la *Justification* principalement dans la vûe du premier. Il est vray pourtant que si l'on prend garde à la nature de la chose dont il s'agit, plutôt qu'à la force du terme, on trouvera que nôtre *Justification* consiste formellement dans ces deux Actes dont nous parlons. Car puis-qu'il n'y a point, comme nous l'avons dit, de milieu pour la créature entre l'amour & la haine de Dieu, & que Dieu en nous pardonnant nos péchez ne se contente pas de nous rétablir dans le droit ancien que le péché nous

nous avoit ôté, il faut nécessairement reconnoître que dans le Jugement que Dieu prononce de Jesus son Tribunal en nôtre faveur, non seulement il nous pardonne nos péchez, mais aussi il nous donne le droit à la félicité surnaturelle; non seulement il nous fait cesser d'être *enfants d'ire & de rebellion, enfans de la géenne, & esclave du Diable*, mais il nous fait aussi en même tems *ses enfans & héritiers*, non seulement il nous décharge des peines de l'Enfer, mais il nous destine la gloire de son Paradis. Il n'y a nulle raison de vouloir diviser ces deux Actes; ils sont distincts, je l'avouë, mais par la nature de l'Evangile, ils sont tellement joints l'un à l'autre, & tellement inséparables qu'il n'y peut avoir un moment de distance de l'un à l'autre. Il est donc raisonnable de les comprendre l'un & l'autre dans un seul & même Arrêt que Dieu prononce en nôtre faveur: savoir l'Arrêt de nôtre *Justification*. En effet si nous considérons bien de quelle nature étoit la dispute que Saint Paul avoit avec les Juifs, sur le sujet de la *Justification*, nous trouverons que tant lui que ses Adversaires prénoient ce terme, non seulement pour la Rémission des péchez, mais aussi pour le droit à la vie Eternelle: car les Juifs disoient qu'ils étoient *Justifiés par les œuvres*, ce qui ne signifioit pas simplement qu'ils obtenoient le pardon de leurs offenses par leurs œuvres, mais aussi que par ces mêmes œuvres ils avoient l'espérance de la vie Eternelle. D'où il s'ensuit que Saint Paul niant que l'homme fût *Justifié par ses œuvres*, prénoit la *Justification* dans un même sens; en effet au quatrième des Romains, il dit sur le sujet d'Abraham; *A celui qui fait des œuvres le loyer ne lui est point imputé pour grace, mais pour chose dûë; mais à celui qui ne fait point d'œuvres, mais qui au contraire*  
croit



croit à celui qui justifie le méchant, sa Foy luy est  
*loüée à Justice.* Où vous voyez formellement que  
 prend la *Justification* pour le droit qui est donné  
 un loyer, & non pour une simple absolution.  
 L'absolution ne regarde que la décharge d'une  
 accusation, la décharge d'un mal ou d'une peine  
 qu'on auroit à craindre: mais un loyer est un bien  
 qu'on acquiert. Comme donc il veut que dans  
 une *Justification par les œuvres*, le loyer soit donné  
 non par *Grace*, mais comme une chose due,  
 faut aussi qu'il veuille que dans une *Justification*  
*par la Foy* le loyer soit donné, non comme une  
 chose due, mais par *Grace*, & par conséquent que  
 la *Justification* n'enferme pas seulement dans son  
 idée l'Acte de la *Rémision de nos péchez*, mais aussi  
 l'Acte du don de la vie Eternelle. Car il n'y a rien  
 que la vie Eternelle qui puisse être loyer. Imme-  
 diatement après, S. Paul met en avant les paroles  
 de David, *Bien-heureux sont ceux dont les iniquités*  
*sont pardonnées*, &c. ce qui conclut encore la  
 même chose: car il ne veut pas dire que nôtre bé-  
 licité consiste toute-entière précisément dans l'Ac-  
 te de la *Rémision de nos péchez*. Cela ne seroit pas  
 vray, puis qu'elle consiste aussi, & même princi-  
 palement en la possession de la vie Eternelle. Il veut  
 dire donc que cette *Justification* qui nous fait heu-  
 reux, doit être nécessairement commencée par la  
*Rémision de nos péchez*; & achevée par cet autre  
 Acte qui nous donne le Ciel. Comme s'il disoit,  
 il n'y a point d'homme qui puisse prétendre d'être  
 heureux, ou d'avoir la vie Eternelle par la voye  
 de la *Rémision des péchez*. D'où il s'ensuit que  
 la *Justification* étant le Jugement Divin qui nous  
 rend heureux, il faut qu'elle consiste en deux Actes,  
 l'un par lequel Dieu nous pardonne, & l'autre par  
 lequel Dieu nous donne son Royaume. Dans la

suite

suite du Chapitre il paroît que Saint Paul enferme dans l'idée de la Justification d'Abraham, la promesse que Dieu lui fit de le faire héritier du Monde, *La promesse, dit-il, n'est point avenue par la Loy à Abraham, ou à sa semence, savoir d'être héritier du Monde, mais par la Justice de la Foy.* La Justice donc de la Foy, qui est nôtre Justification, ne consiste pas seulement en la Rémission de nos péchez, mais au droit de l'héritage de Dieu. Saint Paul ne se contente pas même d'établir cette vérité en la personne d'Abraham, il l'étend jusqu'à nous. Pour cette cause, ajoute-t-il, *c'est par Foy, afin que ce soit par Grace, & que la promesse soit assurée à toute la semence, non seulement à celle qui est de la Loy, mais aussi à celle qui est de la Foy d'Abraham qui est Pere de nous tous.* Paroles qui marquent évidemment que dans l'Acte de nôtre Justification il a compris la promesse de l'héritage Eternel, qui nous est faite dans l'Evangile. Aussi est fort considérable ce que le même Apôtre dit sur la fin du Chapitre, que *Jesus-Christ est mort pour nos offenses, & qu'il est ressuscité pour nôtre Justification.* Car si l'on prend garde exactement au sens de ces paroles, on trouvera qu'il ne veut point dire, ce que pourtant la plupart des Interpretes lui font dire, savoir qu'il est ressuscité pour nous confirmer la Rémission des péchez; entant que sa Résurrection est comme la déclaration solennelle que Dieu a faite, qu'il étoit appaîsé envers les hommes, & que sa Justice avoit été pleinement satisfaite par le Sang de la Croix. Mais qu'il veut dire que Jesus-Christ est mort pour nos offenses, & qu'il est ressuscité pour nous assurer le droit à la vie Eternelle, pour le mettre en évidence, & pour l'établir en sa Personne pour tous ceux qui sont membres Mystiques de son Corps. C'est ce qui paroît par la suite de son raisonnement :

croit à celui qui justifie le méchant, sa Foy luy est allouée à Justice. Où vous voyez formellement qu'il prend la *Justification* pour le droit qui est donné à un loyer, & non pour une simple absolution. L'absolution ne regarde que la décharge d'une accusation, la décharge d'un mal ou d'une peine qu'on auroit à craindre : mais un loyer est un bien qu'on acquiert. Comme donc il veut que dans une *Justification par les œuvres*, le loyer soit donné, non par *Grace*, mais comme une chose due, il faut aussi qu'il veuille que dans une *Justification par la Foy* le loyer soit donné, non comme une chose due, mais par *Grace*, & par conséquent que la *Justification* n'enferme pas seulement dans son idée l'Acte de la *Rémision de nos péchez*, mais aussi l'Acte du don de la vie Eternelle. Car il n'y a rien que la vie Eternelle qui puisse être loyer. Immédiatement après, S. Paul met en avant les paroles de David, *Bien-heureux sont ceux dont les iniquités sont pardonnées*, &c. ce qui conclut encore la même chose : car il ne veut pas dire que nôtre félicité consiste toute entière précisément dans l'Acte de la *Rémision de nos péchez*. Cela ne seroit pas vray, puis qu'elle consiste aussi, & même principalement en la possession de la vie Eternelle. Il veut donc que cette *Justification* qui nous fait heureux, doit être nécessairement commencée par la *Rémision de nos péchez*, & achevée par cet autre Acte qui nous donne le Ciel. Comme s'il disoit, il n'y a point d'homme qui puisse prétendre d'être heureux, ou d'avoir la vie Eternelle par la voye de la *Rémision des péchez*. D'où il s'ensuit que la *Justification* étant le Jugement Divin qui nous rend heureux, il faut qu'elle consiste en deux Actes, l'un par lequel Dieu nous pardonne, & l'autre par lequel Dieu nous donne son Royaume. Dans la

suite

suite du Chapitre il paroît que Saint Paul enferme dans l'idée de la Justification d'Abraham, la promesse que Dieu lui fit de le faire héritier du Monde, *La promesse, dit-il, n'est point avenue par la Loy à Abraham, ou à sa semence, savoir d'être héritier du Monde, mais par la Justice de la Foy.* La Justice donc de la Foy, qui est nôtre Justification, ne consiste pas seulement en la Rémission de nos péchez, mais au droit de l'héritage de Dieu. Saint Paul ne se contente pas même d'établir cette vérité en la personne d'Abraham, il l'étend jusqu'à nous. Pour cette cause, ajoute-t-il, *c'est par Foy, afin que ce soit par Grace, & que la promesse soit assurée à toute la semence, non seulement à celle qui est de la Loy, mais aussi à celle qui est de la Foy d'Abraham qui est Pere de nous tous.* Paroles qui marquent évidemment que dans l'Acte de nôtre Justification il a compris la promesse de l'héritage Eternel, qui nous est faite dans l'Evangile. Aussi est fort considérable ce que le même Apôtre dit sur la fin du Chapitre, que *Jesus-Christ est mort pour nos offenses, & qu'il est ressuscité pour nôtre Justification.* Car si l'on prend garde exactement au sens de ces paroles, on trouvera qu'il ne veut point dire, ce que pourtant la plupart des Interpretes lui font dire, savoir qu'il est ressuscité pour nous confirmer la Rémission des péchez; entant que sa Résurrection est comme la déclaration solennelle que Dieu a faite, qu'il étoit appaisé envers les hommes, & que sa Justice avoit été pleinement satisfaite par le Sang de la Croix. Mais qu'il veut dire que Jesus-Christ est mort pour nos offenses, & qu'il est ressuscité pour nous assurer le droit à la vie Eternelle, pour le mettre en évidence, & pour l'établir en sa Personne pour tous ceux qui sont membres Mystiques de son Corps. C'est ce qui paroît par la suite de son raisonnement :

car il veut qu'Abraham ayt reçu de Dieu la promesse d'être héritier du Monde, par cette Foy qui s'appuye sur sa fidélité & sur sa Toute-Puissance, nonobstant toutes les apparences contraires. *Nous de même, dit-il, obtenons la promesse par cette Foy qui regarde Iesus-Christ, mort & ressuscité, mort pour nous délivrer de l'Enfer, & ressuscité pour nous assurer qu'il nous donnera le Paradis.* La même chose paroît par le Chap. 5. où Saint Paul parlant du don de Justice, l'explique par ces termes *régner en vie* seulement, & ensuite il appelle cela la *Justification de vie*, & la *Justice à vie Eternelle*. De sorte que dans ce verset, la *Justification* se prend précisément pour le droit à la vie Eternelle. Enfin la même chose paroît, si l'on considère l'effet formel de la *Justification*, qui est de nous mettre dans la Communion de Dieu & dans son Amour Paternelle. Car la Communion de Dieu & son Amour Paternelle, comprend nécessairement ces deux Actes, l'un par lequel il nous pardonne, & l'autre par lequel il nous donne droit à son héritage: à cause dequoy S. Paul au huitième des Romains joint ensemble, non seulement la *Vocation* & la *Justification*; mais la *Justification* & la *Gloire*. *Ceux, dit-il, qu'il a appelez, il les a justifiez, & ceux qu'il a justifiez, il les a aussi glorifiez.* Ensuite dequoy il ajoute, *que dirons nous donc à ces choses, si Dieu est pour nous qui sera contre nous, lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous à la mort, comment ne nous élargiroit-t-il point toutes choses avec lui.* Où il faut remarquer que par ces termes, *Dieu est pour nous*, il marque l'effet formel de la *Justification*: & qu'il ne dit pas simplement, Dieu n'est pas contre nous, ce qu'il falloit dire pourtant, si la *Justification* ne consistoit que dans le simple pardon de nos péchez; mais il dit, *Dieu*

*est pour nous.* Ce qui signifie, que non seulement il nous pardonne, mais qu'il nous donne le droit à son Royaume. Et les paroles suivantes de même, *lui qui a donné, &c.* font voir que dans le même Arrêt qui nous applique la Mort de son Fils pour la Remission de nos offenses, *il nous élargit toutes choses*, c'est-à-dire, il nous donne le droit à son Salut. Aussi Dieu dans Malachie a marqué formellement ces deux Actes, Mal. 3. lorsque parlant de ceux qu'il justifie, & à qui il donne sa Communion & son Alliance, *Ils seront miens*, dit-il, *lors que je mettray à part mes plus précieux Joyaux, & leur pardonneray, comme chacun pardonne à son fils qui le sert.*

Ce n'est donc pas sans fondement ni sans raison, que nous faisons consister la *Justification* dans les deux Actes dont nous parlons. Pour dire maintenant quelque chose de chacun à part, & premièrement du pardon de nos péchez, il n'y a personne qui ignore la distinction commune, qui considère le péché sous deux égards, savoir entant que c'est une coulpe, ou comme on parle dans l'Ecole, un reat, c'est-à-dire, une breche faite aux Loix, qui nous rend objets de la Justice Divine, ou entant que c'est une tache & une corruption inhérente dans nôtre ame. Ces deux égards sont fondez sur la lumière même naturelle. Car nous pouvons être considérez en deux manières, ou absolument en nous mêmes, simplement entant que nous sommes hommes douez de telles & telles facultez : ou par relation, entant que nous sommes parties de la société commune des créatures. Dans ce premier égard le péché est en nous une difformité qui nous prive de la perfection naturelle pour laquelle nous sommes faits. Mais dans le second, c'est une violation des Loix pu-

bliques, auxquelles nous sommes soumis, & par conséquent un crime qui nous rend responsables devant le Tribunal de Dieu notre commun Juge, & une obligation à la peine. Le péché considéré sous l'idée de crime, est une relation à l'ordre public, aux Loix, & au Tribunal de Dieu Juge. Dans l'autre vûë, le péché est conçu comme quelque chose d'inhérent en nous, comme une forme vicieuse, ou pour mieux dire, comme une privation de la juste forme que nous devrions avoir. Dans cette seconde vûë il est ôté par ce qu'on appelle la *Sanctification*. Mais dans le premier il est ôté par la *Justification*; quelque-fois l'Ecriture exprime cela par le terme de *purgation*, *Le Sang de Jesus-Christ nous purge de nos péchez*, Jean 1. Il a fait la purgation de nos péchez par soy-même. Heb. 1. Quelques-fois par le terme de *Rémision*. *En Jesus-Christ nous avons délivrance par son Sang, savoir Rémision des péchez*, Col. 1. Quelques-fois par le terme de *pardon*. *Dieu est fidèle & juste pour nous pardonner nos péchez*. Quelques-fois par le terme d'*effacer nos péchez*, Pf. 51. *Efface mes forfaits, efface mes iniquitez*. Quelques-fois par le terme de *couverture des péchez*, *Bien-heureux sont ceux desquels les péchez sont couverts*. Et quelques-fois par celui de *non imputation*, *Bien-heureux est l'homme auquel le Seigneur n'aura point imputé le péché*. Quelques-fois l'Ecriture appelle cela, la *Réconciliation de Dieu avec nous*. *Dieu nous a donné le ministère de réconciliation, Dieu étoit en Christ réconciant le Monde à soy*, 2. Cor. 5. Et ailleurs en plusieurs endroits. Quelques-fois elle appelle cela la *délivrance*, comme au Passage que nous avons déjà allégué, Col. 1. *En qui nous avons délivrance, savoir la Rémision des péchez*. Quelques-fois elle l'appelle une *Sanctification*, comme souvent dans l'Épître aux Hébreux,

particulièrement au Chapitre 9. & 10; où Saint Paul fait voir que les Sacrifices anciens n'avoient pas le pouvoir de *Sanctifier la conscience*, c'est-à-dire, de nous obtenir le pardon des péchez; & que le seul Sacrifice de Jesus-Christ a cette vertu. Quelques-fois elle appelle cela une décharge que Dieu nous donne de *nos dettes*, comme dans la prière Dominicale, *quitte nous nos dettes, comme aussi nous les quittons à nos detteurs*, & ailleurs aussi dans la Parabole du mauvais Serviteur, qui voyant que son Maître luy avoit quitté plusieurs sommes qu'il luy devoit, ne voulut point faire la même grace à ses Con-serviteurs. Toutes ces expressions & autres semblables qui se trouvent dans l'Ecriture, signifient au fond une même chose, savoir ce premier Acte de nôtre *Justification*: même elles les signifient sous de différentes idées. I. Le terme de *Purgation* représente le péché comme une grande tache qui nous rend odieux aux yeux de la Divinité, & qui est comme lavée & nettoyée par le pardon qu'il nous en accorde. Il se trouvera même presque toujours, quand l'Ecriture se sert de ce terme, qu'elle s'en sert par rapport au Sang du Sacrifice expiatoire, qui est un Sang qui nettoye, au lieu de souiller; qui blanchit, au lieu de rougir, selon ce qui est dit au Livre de l'Apocalypse, que les *Saints ont lavé leurs longues robes; & les ont lavées au Sang de l'Agneau*, Ch. 7. II. Le terme de *Rémision* donne à Dieu l'idée d'un Créancier, qui décharge son Débiteur, & en cela il est semblable à l'expression de *quitter les dettes*. On peut dire néanmoins qu'il se rapporte aussi à Dieu comme Magistrat, qui remet la peine & relâche de la rigueur de la Loy. Car *remittere* signifie *relaxare*. Le terme *Grâce à Pénas* donne l'idée d'un congé, lors qu'on laisse aller quelqu'un; ce qui



nous représente que nous sommes comme dans les prisons de la Justice pour nos péchez, & que Dieu nous en relâche & nous donne la liberté.

III. Le terme de pardon, comme chacun voit, a relation à une partie offensée, & qui poursuit la vangeance de l'outrage qu'il a reçu: or cela peut être considéré en deux manières, ou bien que Dieu, en qualité de Personne principale, nous pardonne les offences que nous luy avons faites. Ou bien qu'en qualité de Souverain Magistrat, à qui il appartient de connoître des offences, & de dispenser la vangeance & les punitions, nous pardonne par son autorité suprême. Le premier est vray, mais il faut toujours plus insister sur le second, puis que, comme nous l'avons déjà vû, le pardon que Dieu nous accorde est en qualité de Souverain Magistrat. A cette expression se rapportent celles qui se trouvent tres-souvent dans l'Ecriture, *de Grace, d'Appaisement, de Clemence, de Miséricorde.* IV. Le terme *d'effacer* donne l'idée d'un Livre de la Justice Divine, où elle écrit toutes nos transgressions, & ce Livre peut être conçu, non seulement comme étant en Dieu, mais particulièrement comme étant en nous; savoir le Livre de la conscience, dans lequel nos péchez sont écrits en gros caractères: de sorte que nous ne saurions l'ouvrir tant soit peu qu'ils ne se présentent à nos yeux. Ce terme a aussi du rapport au Sacrifice avec lequel Dieu efface, & en soy-même & en nous, les funestes impressions du péché. V. Le terme de *couverture* donne l'idée des yeux clair-voyans de la Justice Divine, devant lesquels toutes choses sont nuës & découvertes. Il n'en est pas de Dieu comme des Juges du Monde, auxquels on peut cacher ses crimes, soit en les faisant en secret & sans témoin, soit en les trompant,

par

par de fausses apparences. La Justice Divine connoît tout, rien ne se dérobe à ses regards, elle perce les plus épaisses ténèbres, & sonde même les secrets des cœurs. A cela se peut rapporter ce que David dit dans le Pseaume 136. *Où iray-je arriere de ton Esprit, & où fuiray-je arriere de ta face, &c.* depuis le verset 7. jusqu'au 12. inclusivement. Il n'y a rien donc qui empêche que la Justice ne voye, & par conséquent ne punisse nos péchez, que la seule Misericorde, qui luy sert, si je l'ose dire ainsi, d'enveloppe & de bandeau sur ses yeux, & qui fait que Dieu ne regarde plus nos crimes. A cela on peut rapporter, comme l'Ecriture dit, que nous sommes *révêtus de Jesus-Christ & de Justice comme d'un vêtement* qui couvre nôtre laideur aux yeux du Pere : & le Type de Jacob qui couvert des vêtement d'Esau son frere aîné, remporta la bénédiction. VI. Le terme de *non Imputation* est tiré des contes que les Négocians ont entr'eux, ou que les Serviteurs rendent à leurs Maîtres : & il donne l'idée de ce conte exact que nous sommes obligez de rendre à la Justice Divine, dans lequel elle nous imputera les moindres fautes que nous aurons commises, afin d'y avoir égard dans son Jugement, qui est comme la clôture du conte. A cela se peut rapporter ce que Job dit, que *si Dieu entre en conte avec luy, de mille articles il ne saura répondre à un seul.* VII. La *Réconciliation*, comme chacun voit, donne l'idée d'une inimitié, & par conséquent d'une paix qui se fait entre les deux parties. Mais il faut remarquer que la réconciliation est double, ou de Dieu envers nous, ou de nous envers Dieu. Nous nous réconcilions avec Dieu lors que nous venons à l'aimer, & Dieu se réconcilie avec nous, quand il nous pardonne. C'est à cela qu'il faut rapporter cette guerre mortelle

que l'Ecriture dit que nous avions avec Dieu, & ce qu'elle nous dit, que nous étions *ses ennemis, de nature enfans d'ire*, & les prières des Saints qui demandent à Dieu, qu'il ne les *reprenne point en sa fureur*, & qu'il ne les *châtie point en sa colere*. VIII. La Délivrance donne l'idée I. d'une servitude ou d'un esclavage: & en effet le péché nous rend esclaves de la gehenne, esclaves de Satan. II. Elle donne l'idée d'une misère, dans laquelle nous étions déjà abîmez: & à cela se rapportent toutes les idées des grandes peines que nous avions méritées, de la condamnation & de la malédiction de la Loy. III. Elle donne l'idée d'un danger éminent & inévitable: & en effet, non seulement nous étions misérables par la malédiction sous laquelle nous étions déjà, mais nous étions aussi dans le danger inévitable d'être précipitez actuellement dans la damnation. IV. Elle donne aussi l'idée d'un Acte de puissance qui nous a retirés de ce mal-heureux état. Et en effet l'Acte de la Miséricorde Divine, bien qu'il soit un Acte de douceur & de tendresse, ne laisse pourtant pas d'être en même tems l'Acte d'un pouvoir Souverain, & d'une force d'autant plus grande, que sous elle toutes les puissances ennemies de notre salut fléchissent & ploient le genou. IX. La Sanctification donne l'idée d'une consécration par laquelle, au lieu qu'auparavant nous étions une chose profane & souillée, nous devenons une chose sainte aux yeux de Dieu, comme le Peuple d'Israël devenoit saint & sacré à Dieu par l'aspersion du sang de la victime. Au reste quand on explique ce terme, il faut bien remarquer que la Sanctification se prend en deux sens, ou pour une Sanctification absolue, ou pour une Sanctification relative, selon les deux égards du péché que nous

avons

avons déjà remarquez. Et ensuite il faut faire voir que dans cette matière elle se prend au second sens. X. Enfin l'expression *de quitter nos dettes*, se rapporte à peu-près sur la même chose que nous avons remarquée sur le terme de remission : elle marque Dieu comme un Créancier, & nos péchez comme une obligation qui nous est imposée à souffrir la peine, & comme un droit que nous avons donné sur nous à la Justice Divine. Cependant, il faut toujours bien s'empêcher de ne considérer pas seulement Dieu comme la Personne offensée, qui poursuit la reparation des outrages qu'on lui a faits ; mais on le doit toujours considérer sous la qualité de Souverain Magistrat, & de Juge. On trouvera sans doute encore dans l'Ecriture quelques-autres expressions. Mais outre que celles que je viens de remarquer sont les principales, elles serviront encore de règle & de guide pour l'explication des autres.

Icy il semble qu'il faudroit entrer dans quelques questions qui regardent la remission de nos péchez ; comme savoir, si Dieu nous les pardonne tous, ou si seulement il nous en pardonne quelques-uns. Secondement, si son pardon nous décharge de toutes sortes de peines, ou si seulement il ne fait que changer la peine éternelle en temporelle ; savoir, si en nous pardonnant il exige de nous quelque satisfaction ou s'il n'en exige point ; mais nous traiterons toutes ces choses dans un autre lieu. Il faut maintenant passer au second Acte de notre *Justification*, qui est que Dieu nous donne un droit à la vie éternelle, selon ce beau Passage de Saint Jean, *Dieu a tant aimé le Monde qu'il a donné son Fils, afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie Eternelle*, & la clause de l'Alliance que Dieu traita avec Abraham,

ham,

hamr, *Je seray ton bouclier & ton loyer très-abondant*, à quoy se peut aussi rapporter ce qui est dit au Ps. 84. *Que Dieu nous est un Bouclier & un Soleil*, Cet Acte, est diversement exprimé dans l'Ecriture, Saint Paul l'appelle dans l'Epître aux Heb. *la Promesse* Heb. 10. 36. Ailleurs il l'appelle *le don de Dieu* Rom. 6. 23. Il l'appelle aussi une *Adoption* que Dieu fait de nous pour être ses enfans, Rom. 8. Gal. 4. Il l'appelle un *Héritage*. Il l'appelle une *Bourgeoisie des Cieux*, Rom 8. Eph. 1. Il l'appelle une *Vivification*, une *Resurrection* & une *Seance aux lieux Célestes*, Eph. 2. Il est appelé enfin en divers lieux de l'Ecriture, un *Mariage* mystique de Dieu avec nous. Chacune de ces expressions est digne de considération, bien qu'au fonds elles ne signifient toutes qu'une même chose. Quand à celle de *Promesse*, ce terme se trouve principalement appliqué à trois choses. I. Au Messie, qui est Jesus-Christ, lequel est en effet la grande promesse que Dieu avoit faite dès le commencement du Monde, & qu'il avoit confirmée par ses Oracles. En ce sens, l'Apôtre dit Heb. 11. que *les Anciens ayans obtenu témoignage par la foy, n'ont point obtenu la promesse*. II. Au Saint Esprit; en ce sens, il est dit Act. 1. que Jesus-Christ commanda à ses Disciples de ne sortir point de Jerusalem, mais d'y attendre *la promesse de Pere*: en effet, le Saint Esprit avoit été promis, tant par les Prophètes que par Jesus-Christ même. III. A la gloire Eternelle, laquelle sera l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu. Ce terme étant rapporté à la gloire, doit être considéré ou absolument ou par comparaison. Quand on le considère absolument, il nous fournit dequoy faire ces trois réflexions, l'une que nous avons un bien, un salut éternel

nel, qui est encore caché dans les ombres de l'avenir. D'où il s'ensuit que l'Alliance & la Communion de Dieu ne consiste pas en de simples bénédictions qui regardent cette vie. Il y a quelque chose de plus que ce qui est déjà accompli, la même proportion que l'Eglise d'Israël avoit au tems de la Manifestation du Messie, la même proportion que les Disciples de Jesus-Christ avoient à l'effusion du Saint Esprit, nous l'avons à la gloire Eternelle. Elle nous est encore une promesse comme le Messie l'étoit aux Anciens, & le Saint Esprit aux Disciples. A cause dequoy Saint Paul relevant les avantages du fidèle sous l'Evangile, dit bien que *la Grace Salutaire leur est clairement apparue*, c'est-à-dire, qu'à leur égard la venue du Messie ni le don du Saint Esprit, ne sont plus des *promesses*; mais il y ajoute en même tems ces mots *attendants la bien-heureuse*, &c. Tit. 2. pour faire voir qu'il y a encore dans cette Oeuvre une pierre d'attente. La seconde réflexion que ce terme nous fournit, regarde la certitude de ces biens à venir : car bien qu'ils soient encore cachés à nos yeux & éloignez de nôtre possession, si est-ce pourtant que nous en avons la promesse; Dieu s'étant engagé à nous les donner. A cause dequoy Saint Paul ne fait pas de difficulté de les appeller *son dépôt*, *le sçay*, dit-il, *à qui j'ay cru*, & *suis persuadé qu'il est puissant pour garder mon dépôt*. En effet, par la promesse, c'est déjà nôtre bien, un bien qui nous appartient, & que Dieu ne garde désormais par devers lui qu'en qualité de dépositaire, encore qu'il en soit & le Maître & l'Auteur. Il a fait avec nous un espece d'échange; il a pris nôtre bien, nôtre vie & nôtre immortalité, pour la garder jusqu'au tems marqué par sa Providence : mais il nous a donné

en

en la place, sa Foy, sa Promesse, l'engagement de sa Parole, afin que nous les gardions jusqu'au jour que cet échange cessant, il nous rendra nos biens & il retirera sa promesse. La troizième réflexion qu'on peut faire sur ce terme, est que la vie éternelle n'est pas seulement l'objet de nos desirs & de nos espérances; mais qu'elle l'est aussi de nôtre foy, puis qu'elle est la promesse de Dieu, c'est pourquoy Saint Paul ayant égard à cela dit Heb. 11. *que la foy est une subsistance des choses qu'on espère, & une démonstration des choses qu'on ne voit point.* Quand la promesse sera accomplie, la foy sera changée en veüe; mais pendant que la promesse subsiste la foy subsiste, & les fondemens de la foy sont l'immutabilité, la puissance infinie, & la sagesse ineffable de celuy qui nous a promis. C'est dans cette veüe que le même Apôtre dit Heb. 10. *que le juste vit de foy*, c'est-à-dire, qu'il garde la tranquillité de son ame, & qu'il se maintient dans l'Alliance de Dieu, notwithstanding les diverses tentations dont il est combattu, & les afflictions qu'il souffre, par l'assurance qu'il a en la Promesse que Dieu lui a faite de lui donner un jour son Royaume Céleste. C'est cette grande promesse que nôtre foy oppose à toutes les fausses & trompeuses images que le Monde nous présente pour nous débaucher. C'est par là qu'elle triomphe de toutes ses violences & ses menaces. C'est par-là qu'elle arrête tous les murmures de *la chair & du sang*, & qu'elle impose silence aux plaintes & aux tendresses de la nature.

La promesse considérée par comparaison, marque 1. que la vie éternelle est le seul vray & solide bien que nous puissions désirer; par opposition aux biens illusoires & chimériques que le  
Monde

Monde nous offre, ces dernières sont des promesses à la vérité, mais des promesses du Monde, indignes de porter ce nom ; car ce sont plutôt des fraudes & des tromperies, que de véritables promesses : non seulement parce que le Monde, le plus souvent ne tient pas ce qu'il promet ; mais aussi parce que quand même il s'aquitte de sa parole, les prétendus biens sont en effet de véritables maux. Mais les biens de Dieu sont dignes d'être appelés, *La Promesse* par excellence, tant parce que Dieu accomplira sa Parole infailliblement, que par la dignité & le prix des biens en eux-mêmes. II. Cette vie est appelée aussi *La Promesse* par rapport à l'Alliance traitée avec Abraham, dans laquelle il y avoit une double promesse ; l'une Typique, qui regardoit la Terre de Canaan, & l'autre Réelle, qui regarde le Salut : C'est donc autant que si l'Ecriture disoit, le Ciel, le Paradis de Gloire que Dieu vous a promis, est la même promesse qu'il avoit faite à son Serviteur Abraham : non cette promesse figurative ; mais le vrai & solide mystère, qui étoit contenu sous cette écorce, savoir, la Canaan Céleste. III. On peut aussi, en expliquant ce terme de *Promesse*, comparer la Félicité Céleste aux deux autres choses que nous avons déjà dites porter dans l'Ecriture le nom de *Promesse* ; savoir, le Messie & le Saint Esprit ; & faire voir que ces deux premières aboutissent à celle-cy, & que celle-cy est la fin & l'accomplissement des deux autres qui demeurent imparfaites sans elle. Enfin on peut considérer cette *Promesse* par rapport à notre Justification, & faire voir que c'est précisément dans ce Jugement de Miséricorde que Dieu nous promet la félicité. A quoy l'on peut ajouter que tout le droit que nous y avons, n'est fondé que sur la Bon-

té



té & la Grace de Dieu, & non sur aucun mérite de nôtre part, puis que l'Acte même qui l'établit, est appelé dans l'Ecriture une *Promesse*.

II. Nous avons dit aussi, que l'Ecriture appelle ce second Acte dont il s'agit, *le don de Dieu*. *Le gage du péché c'est la mort, mais le don de Dieu* &c. Or ce terme de *don*, fournit d'abord trois marques à faire: la première, que quoy que le fidèle ne soit pas encore en possession de la beatitude, si est-ce pourtant qu'elle est à lui, car il n'y a rien qui soit plus à nous que ce que Dieu nous a donné, Lui qui est Maître Souvêrain de toutes choses. Ce que les créatures nous donnent ne devient véritablement nôtre, que lorsque Dieu ratifie le don qu'elles nous en ont fait: mais ce que Dieu nous donne n'a besoin d'aucune autre ratification. La seconde, que le droit que nous avons à la beatitude est irrévocable; parce qu'il n'y a point de plus inébranlable que celui de la donation: outre que l'Ecriture nous dit formellement, que *les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance*. Or de là naît une grande consolation & une grande assurance pour le fidèle. La troizième, est que la vie éternelle nous est donnée dans la Justification de pure grace, puis qu'elle est un *don de Dieu*, par opposition *aux gages du péché*, contre le prétendu mérite des Oeuvres. On peut encore relever la grandeur de cette grace par le prix de la chose donnée, par la Majesté de celui qui la donne, par la bassesse & l'indignité de ceux à qui le don est fait, & enfin, par tout ce que Dieu a fait ou qu'il fera pour nous mettre en la pleine possession de ce qu'il nous a donné. Tout cela joint ensemble

semble releve extremement l'éclat de sa libération.

III. Le terme *d'Adoption*, dont l'Ecriture se sert aussi sur cette matière, nous fournît un nombre presque infini de belles considérations. I. Il nous met devant les yeux nôtre premier état, lorsque nous étions enfans d'ire & de rebellion, étrangers des Alliances, sans Dieu & sans Religion, &c.

II. Il nous représente l'honneur auquel Dieu nous a appelez, en se faisant nôtre Pere & en nous faisant ses enfans; ce qui enferme, je ne sçay combien d'avantages que Dieu nous accorde par ce moyen, beaucoup de droits & de privilèges, & en même tems, un grand nombre de devoirs auxquels nous sommes obligez. Ce n'est pas icy le lieu de traiter exactement toutes ces choses, qui se peuvent trouver dans les Lieux communs, & que la simple méditation peut d'elle-même fournir. Je diray seulement, que l'on peut reduire tout ce qu'on peut dire sur ce sujet à quatre chefs, dont le premier regarde l'honneur & la gloire que ce nous est d'avoir Dieu pour Pere & d'être ses enfans. Le second, contient les droits réels que cette Adoption nous donne, comme l'accès libre vers Dieu, la connoissance de ses secrets, l'assurance de sa protection, &c. Le troisième, contient les inclinations, ou si vous voulez, les qualitez que cette Adoption donne à Dieu en nôtre faveur: comme la tendresse pour nos personnes, la jalousie de nos intérêts, le soin de nous deffendre, &c. Le quatrième, contient les devoirs auxquels le titre d'enfans nous engage; & les devoirs sont faciles à reconnoître. En troisième lieu, le terme *d'Adoption* est emprunté du droit Romain, & il est difficile de l'expliquer, sans avoir recours à la coûtume ancienne qui étoit  
parmi

parmi ce Peuple: savoir, que quand un homme n'avoit point d'enfans que luy-même eût mis au Monde, alors par le simple choix de sa volonté il se faisoit des enfans: & cette Adoption se faisoit de cette sorte. Le Pere & l'enfant Adoptifs comparoissent ensemble devant le Prêtre, & le pere disoit à l'Enfant, *veux-tu être mon fils*, l'enfant repondoit *je le veux*. Or cela nous met devant les yeux que nous ne sommes point enfans de Dieu autrement que par la libre & volontaire Election qu'il a faite de nous: en mille fois plus obligez de le reconnoître & de servir que nos enfans, que la naissance a fait tels ne le sont envers nous, puisque c'est son amour & son bon plaisir, qui nous élève à cette dignité.

- II. Que nôtre Adoption résulte du concours de deux Actes: l'un de la volonté de Dieu, & l'autre de la nôtre. Dieu dans l'Evangile nous dit *veux-tu être mon fils*: & par nôtre foy nous répondons, *je le veux*. D'où s'ensuit cette noblesse & gloire que nous possédons. En quatrième lieu nôtre Adoption doit être toujours considérée & traitée par comparaison à la génération Eternelle du Fils de Dieu; afin de montrer les droits qui sont entre lui & nous. Car il est fils par nature & nous le sommes par grace. V. Aussi il faut remarquer la difference de l'Adoption des hommes & de l'Adoption de Dieu: l'homme qui adopte suppose dans son fils adoptif des qualitez qui sont agréables; mais Dieu en nous Adoptant, nous fait luy-même en nous. L'homme peut communiquer ses biens & son nom à l'enfant adopté; mais il ne scauroit changer sa race, ni le transformer en son image; mais Dieu nous rend participans non seulement de son nom & de ses biens, mais de sa nature même, nous changeant

& nous reformant à sa bien-heureuse ressemblance.

Outre cela l'Ecriture appelle ce droit qui nous est donné, une *Bourgeoisie céleste*, disant que nous sommes *Bourgeois des Cieux, Combourgeois des Saints & Citoyens de la Jérusalem d'en haut*, où d'abord il est aisé de voir qu'elle fait allusion aux coutumes des Peuples parmi lesquels les droits de Bourgeoisie, à l'égard des grandes & considérables Villes, est très-recommandable. En particulier, il semble que ce terme a du rapport à la Bourgeoisie Romaine, laquelle anciennement étoit un des plus grands avantages que les hommes pussent avoir. Car les Bourgeois Romains estimoient plus cette qualité que celle des Roys & des Têtes Couronnées. L'Ecriture veut dire donc que tous ces avantages ne sont rien au prix du droit que Dieu nous a donné par notre *Justification*; nous ayant élevez, non à une qualité Terrestre, ni à un titre purement Spirituel; mais à un avantage Surnaturel. Ces réflexions qu'on peut faire sur cette expression, se réduisent à peu-près à trois. La première, consiste à faire voir la haute dignité que ce nous est d'être Bourgeois des Cieux, par comparaison à toutes les dignitez de la Terre, qui sont englouties par la gloire de celle-cy. La seconde, consiste à considérer les biens & les droits réels que cette qualité nous donne. I. Nous mettant sous la protection de Dieu, qui est le Souvêrain Magistrat de cette Sainte Cité. II. Nous élevant au dessus de l'atteinte de nos ennemis, dont la puissance ne sauroit pénétrer jusques dans les Cieux. III. Nous donnant l'assurance de l'immutabilité & par conséquent celle de l'Eternité; car tout ce qui est céleste, c'est-à-dire, surnaturel est éternel & immuable. IV. Nous donnant à posséder

des biens inénarrables, car les biens Célestes sont tels *Qu'œil ne les a point veüs ni oreilles ouys*, & qui ne sont jamais montez en cœur d'homme, & autant que le Ciel est élevé au dessus de la Terre, autant sont plus excellens les biens de là haut, que ceux d'icy-bas. La troizième réflexion, consiste à remarquer que ce titre emporte une société, à cause dequoy il est accompagné de cette autre expression *Combourgeois des Saints* : pour nous apprendre que la félicité que Dieu nous donne par nôtre Justification, est une félicité dont nous jouissons en commun avec tous les fidèles, & tout le corps de l'Eglise. On peut y ajouter une quatrième remarque qui consistera à considérer les devoirs auxquels ce glorieux Titre nous engage; comme de porter sans cesse nos pensées dans le Ciel, en les retirant des choses Terrestres, puis que c'est là où sont nos véritables intérêts; comme Saint Paul a exprimé quand il a dit, que *nôtre conversation est des Bourgeois des Cieux*, c'est-à-dire, que que nôtre esprit, nôtre application, nos lumières, & tous les desirs de nôtre ame sont là haut. Il y a plusieurs autres devoirs semblables que la méditation peut fournir à chacun.

Nous avons dit aussi que ce droit, dont il s'agit, qui nous est donné pour le second Acte de nôtre Justification, est apellé dans l'Ecriture *un Héritage* : Dieu, dit Saint Paul Eph. 1. *vous donne les yeux de vôtre entendement illuminez afin que vous sachiez quelle est l'espérance de vôtre Vocation, & quelles sont les richesses de la Gloire de son Héritage aux Saints. Nous rendons grâces au Pere*, dit le même Apôtre Col. 1. *qui nous a rendus capables de participer à l'Héritage des Saints en la Lumière*, dans le même sens, David aussi dit au Ps. 16. *Les cordeaux me sont échens en lieux plaisans*  
&

*C'est un très-bel héritage m'est arrivé.* Surquoy il faut remarquer d'abord qu'il y a trois sortes d'expressions en l'Ecriture où le terme d'*Héritage* est employé; l'une, lors que nous sommes appelez *l'Héritage de Dieu*, ce qui signifie le droit qu'il a sur nous, par la force de son Alliance, & qui enferme aussi dans son idée l'amour & la tendresse; car chacun ayme plus son bien & son *Héritage* que toute autre chose. La protection & la défense; car chacun garde & deffend son *Héritage*. La culture, c'est-à-dire, les soins particuliers de la Providence, car chacun cultive son bien. Et de nôtre part les fruits que nous rendons à Dieu: car on ne cultive un héritage que pour en retirer les fruits; à cela, se rapporte la comparaison de *la vigne*, employée dans Esaye 5. & dans Jeremie 2. & Pseaume 80. & ailleurs; L'autre expression, est que Dieu est *nôtre Héritage*, *l'Eternel est la part de mon Héritage*, Ps. 16. *L'Eternel est ma Portion*, dit mon ame, *pourtant auray-je espérance en Lui*. Lament. 3. 24. ce qui signifie que Dieu même se donne à nôtre possession, comme nous nous donnons à la sienne. D'où résulte un nombre presque infini d'avantages: car celuy qui possède Dieu possède tout; comme un homme riche se donne par la communication de ses richesses; un homme docte par la communication de son savoir; le Soleil, par la communication de sa lumière; Dieu luy-même se donne à nous par la communication de sa vie, de son immortalité, de son bon-heur, de sa gloire, &c. Il en résulte aussi un nombre infini de devoirs auxquels nous sommes engagez; savoir, tous ceux qu'un homme sage & diligent employe pour la conservation de son bien. La troizième expression est celle dont il est icy question, par laquelle les biens du Pa-

radis sont appelez *notre Héritage*. Or ce terme enferme une tacite comparaison du Ciel à la Terre de Canaan, laquelle avoit été promise à Abraham en *Héritage*, & qui fut en effet donnée à sa posterité sous ce titre. Mais cet ancien *Héritage* n'étoit que l'ombre & le Type du nôtre ; & le nôtre est le vray & réel héritage de Dieu. De plus, cette expression à un manifeste rapport au titre de Fils qui nous est donné par l'Adoption ; à cause de quoy Saint Paul joint ces deux idées ensemble, *Si nous sommes enfans*, dit-il, *nous sommes donc héritiers de Dieu, & cohéritiers de Jesus-Christ* : ce qui nous enseigne, non seulement que nous avons droit au bien de Dieu, mais que nous avons ce droit par la force de notre adoption, & non par nos mérites. Ce que la naissance fait à l'égard d'un enfant, lui donnant droit aux biens de son pere, & distinguant ce bien-là d'avec ceux qu'il peut avoir par acquisition, ou qu'il peut gagner par son industrie & par son travail, cela même l'Adoption libre & gratuite de Dieu le fait à notre égard : elle nous donne droit à ses biens & exclut tout idée & toute prétention de mérite. C'est-ce qui fait la différence de la Loy d'avec l'Evangile. Car la Loy agit avec les hommes comme avec des Mercenaires, *fay ces choses*, dit-elle, *& tu vivras* ; mais l'Evangile agit avec nous comme avec des enfans. Il nous adopte premièrement, & ensuite par cette Adoption il nous communique les biens Eternels. Sous la Loy, il faut travailler pour gagner la vie Eternelle ; mais sous l'Evangile, cette vie nous est donnée de pure grace, & il ne faut que la recevoir. *A celui qui fait les Oeuvres*, dit Saint Paul Rom. 4. *Le Loyer ne lui est point alloué pour grace, mais pour chose duee, Mais à celui qui n'a point d'Oeuvres, mais*  
croit

*droit en celui qui justifie le méchant, sa foy lui est allouée à Justice.* On peut aussi remarquer sur ce terme d'*héritage* la fermeté inviolable de l'Alliance de Dieu avec nous, ce qu'on appelle dans l'Ecole l'inamissibilité de la Grace. Car Dieu dans sa Loy avoit rendu les héritages inaliénables: non qu'absolument un homme ne pût perdre pour un tems la possession de tout l'héritage, & la transporter à un autre; mais parce que ce transport ne pouvoit pas être perpétuel, & que Dieu avoit ordonné que dans l'année du Jubilé, qui revenoit de 50. ans en 50. ans, chacun rentroit dans son héritage. Il en est ici de même; la Grace de Dieu, le droit que nous avons à son Paradis, est une chose qui ne se perd jamais; ce n'est pas que par nôtre débauche, & par nôtre mauvais ménagement nous ne puissions en perdre la jouissance, & sortir comme des Enfans prodigues, hors de la maison de nôtre Pere, éloignez de son amour, privez du sentiment de sa paix, & exposez aux châtimens de sa colere: c'est ce qui nous arrive souvent par nos péchez. Mais Dieu fait revénir sur nous, selon les révolutions de sa sage Providence, les années de son Jubilé Mystique, c'est-à-dire, les tems de sa Miséricorde, où il nous appelle à luy par la Repentance, & nous rétablit dans les droits de nôtre première vocation; & c'est cette Justification seconde, dont nous avons parlé en quelque endroit de ce Traité, & dont nous aurons encore à parler dans la suite. Cette dernière remarque que je viens de faire, en fournit elle-même une autre, qui consiste à nous représenter combien nous sommes obligez à garder exactement le privilege de nôtre Justification, puisque c'est nôtre *heritage*, & un *héritage* unique; après la perte duquel il n'y a plus biens à acquérir. Car



quand un homme aura dissipé l'héritage de son Pere, il peut par son travail acquérir des biens qui compenseront la perte qu'il aura faite. Mais si nous avions perdu cet *héritage céleste*, il n'y auroit plus d'esperance pour nous : nuls biens à acquérir qui pussent compenser un si grand dommage. Il faut donc conserver soigneusement ce glorieux titre d'héritiers, & nous souvenir que si Nabot aimoit mieux exposer sa vie à la fureur de Jezabel, que d'abandonner sa vigne, qui étoit son héritage, il n'y a nuls dangers, ni nuls maux, auxquels nous ne devions nous soumettre pour la conservation de l'héritage Eternel de Dieu. On peut enfin rapporter à ce titre d'héritage celui de *Royaume*, dont l'Ecriture se sert, & qu'elle dit que Dieu nous donne, *Ne crain point petit Troupeau*, est il dit dans l'Evangile ; *car le bon-plaisir du Pere a été de vous donner le Royaume. A celui qui nous a aimés, & nous a fait Roys*, est-il dit au commencement de l'Apocalypse. Or cela marque quel est le prix & la grandeur de cet héritage, puis qu'il consiste en un *Royaume*, & dans une *Couronne*, selon que l'Ecriture s'explique ailleurs.

Après le terme d'*Héritage* nous avons mis ceux de *Vivification*, de *Résurrection*, & de *seance à la dextre de Dieu*. En effet il est clair que Saint Paul au deuxième de l'Epître aux Ephesiens, parle de ce second Acte de nôtre Justification dans ces admirables paroles, *Dieu qui est riche en Miséricorde, par sa grande charité de laquelle il nous a aimés, du tems même que nous étions morts en nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec Christ, par la Grâce duquel vous êtes sauvés, & nous a ressuscitez ensemble, & nous a fait seoir ensemble aux lieux célestes en Jesus-Christ*. Son sens est, qu'en vertu de la Communion que nous avons avec Jesus-Christ, nous sommes

*mes* censez *vivifiez, réssuscitez, & assis aux lieux célestes* en la Personne de ce Divin Chef, qui a été luy-même actuellement *vivifié*, qui est *ressuscité*, & qui est *monté au Ciel*. Or ce discours de l'Apôtre suppose nécessairement deux choses : l'une qu'en suite de la Communion qui est en Jesus-Christ, il nous a donné un droit à la vie Eternelle & bien-heureuse. L'autre que cette vie Eternelle & bien-heureuse a été mise en dépôt en la Personne de Jesus-Christ nôtre Chef, afin qu'il la tienne & qu'il la garde pour nous ; jusques à ce que le tems marqué par la Providence Divine, pour nous la communiquer actuellement, soit arrivé. Quoy qu'il en soit, c'est déjà nôtre *résurrection*, nôtre *vie*, & nôtre *repos éternel dans les lieux Célestes*. Et ce droit est si ferme & si inébranlable, & si bien établi, qu'encores que nous soyons ici bas dans la mort & dans la misère, nous ne devons pas laisser de dire, que *nous sommes déjà vivifiez, réssuscitez, & assis aux lieux Célestes*. Au reste le terme de *vivifier*, doit être traité quand on expliquera ces paroles, par opposition I. à la mort de la conscience, qui est le sentiment de la colère de Dieu. II. A la mort de la damnation. III. A la mort corporelle. Contre ces trois sortes de mort, Dieu par nôtre *Justification*, nous a donné trois sortes de vie. L'une, celle de son amour & de sa paix, en nous faisant ses enfans. L'autre, celle de la félicité. Et la troisième, celle de l'incorruption, & l'immortalité de nos corps. En expliquant le terme de *ressuscité*, il n'y a rien de particulier à remarquer, que l'effet de la puissance Divine, qui se déploie en un degré infini dans la Résurrection : car la Résurrection est l'Oeuvre de Dieu seul. On peut aussi opposer l'effet du péché à l'effet de la Grace ; par le péché la Mort est entrée au Monde,

de, & par la Grace la Résurrection. En traitant le terme de *seoir aux lieux Célestes*, il faut remarquer la dignité à laquelle nous serons élevés: car la *seance* est un honneur. Il y faut aussi remarquer le repos que nous obtiendrons après tous nos travaux, car la *seance* en donne l'idée, peut-être y pourroit-t-on aussi remarquer la joye de la vision de Dieu, & la connoissance parfaite que nous aurons de ses Mystères, par son Irradiation immédiate: car les Disciples étoient autre-fois assis auprès de leur Docteur, & c'est, comme si l'Ecriture nous disoit, qu'on sera assis aux pieds de Dieu, qui se répandra tout en tous, & nous remplira d'une connoissance Infinie de ses Perfections; de sorte que nous serons, si je l'ose dire ainsi, tous pénétrez des rayons de la lumière Eternelle.

La dernière expression que nous avons remarqué, est celle du *Mariage*, *Je t'épouseray*, dit Dieu parlant à l'Eglise, *je t'épouseray pour moy à toujours, je t'épouseray pour moy en Justice & en Jugement, & en gratuité, & en compassions*. Il y a plusieurs Passages de l'Ecriture où cette expression est employée, elle nous met devant les yeux l'Alliance étroite que Dieu a daigné traiter avec nous. Car il n'y a point de Société plus particulière, plus étroite, & plus tendre que celle que le lien du *Mariage* forme. Mais elle nous met aussi devant les yeux le droit que Dieu nous donne à ses biens Eternels: car un Mary communique à son Epouse son nom, sa dignité, ses terres, ses possessions, & en général tous ses biens, les luy rendant communs & les partageant avec elle. C'est comme Dieu fait envers nous, quand il luy plaît de nous admettre à la Communion de sa Grace, & de nous justifier.

*Fin du Traité de la Justification.*

DE

LAPSU

ANGELORUM.



# D E L A P S U A N G E L O R U M.

Etus est de natura & origine mali apud homines controversia : atque hinc natæ sunt opiniones de duobus Principiis , altero quidem bono , altero natura sua & essentialiter malo. Ægyptii , ut mihi quidem vi-

dentur , primi inter mortales fuere qui in hanc sententiam incidere , duo esse nimirum summa Numina , unum bonum Oromasdes nomine , alterum verò malum quod vocabant Animam : ex illo autem omnia bona fluere , ex isto verò omnia mala. Græci , seu ex Persis edocti , seu aliunde , duo itidem fecere Principia , Alterum bonum , nempe Jovem sub quo comprehenduntur alii Dii , Alterum verò malum quod *πανοδαιμονα*. Græcos imitati sunt Latini , Jovem enim Optimum Maximum , Principium totius boni arbitrati sunt : Væ Jovem verò , Principium totius mali. Veteres Hæretici , Mænandriani , Valentiniani , Marcionitæ , aliique ejusdem commatis , Discipuli ut aiunt Si-

monis Magi, qui primi Ecclesiam Christianam his deliramentis infestarunt duo itidem posuere Principia: Alterum Demiurgum, sive Deum; Rectorem totius Uuiversi ac perinde totius materiae, quem dixerunt esse malum Numen: Alterum verò Patrem Domini Nostri Jesu Christi quem dixerunt Deum Bonum, spiritualitatis Principium. Illum dicebant Authorem Veteris Testamenti; Vetus autem Testamentum Legem pravam & distortam fuisse, quò trahebant nomina *litera occidentis* & *Ministerii mortis* quibus ab Apostolo indigitatur Testamentum Vetus. Ex hac sententia fluxit altera istorum Hæreticorum opinio, nimirum creaturas omnes corporeas esse per se & substantia sua malas, utpote quæ sint Demiurgi opera, imo carnem nostram natura sua esse malam, quæ nihil commune habere possit cum Spiritu Christi; exindeque negabant Resurrectionem carnis. Manichæi ita dicti à Persa quodam qui vocabatur Manes vel Manichæus, eandem invexere in Ecclesiam opinionem, sive eam traxerint à Marcionitis aliisque jam dictis hæreticis sive eam Manes à Persis hauserit; docuerunt siquidem duplicitem illorum Principiorum, Vetusq; Testamentum à Deo Rectore hominibus infesto & natura pravo, Novum autem à Deo Bono hominibusque amico, Patre scilicet Domini Nostri Jesu Christi, esse.

Alii pravitatem omnem materiae esse imputandam contenderunt & à materia originem trahere: Verum ne materia inter creaturas imputaretur, atque ita rursus fieret quæstio de primo mali Principio, materiam fecere æternam Deoque coævam. Ex his ut censeo fuit Hermogenes ille Hæreticus, ut loquitur Tertullianus, Materiarius. Marcionitarum soboles qui materiam Deo coæternam

nam docebat, & adversus quem totis viribus digladiatus est Tertullianus. Stoici qui Fatum suum inducebant, ipsum tum boni tum mali Principium constituebant, nec aliam pravitatum omnium quæ in hominibus cernuntur causam quærebant, quàm æternam illam & fatalem necessitatem rebus omnibus impositam; ex qua pendebant omnes omnino eventus, omnes actus, consilia & opera hominum, rerumque commutationes. Aristoteles, etiamsi nusquam, quod sciam, quæstionem istam tractaverit ex professo, alicubi tamen fassus est aliquid esse natura in homine insitum quod contrariatur rectæ rationi: Atque inde facile est conjicere Aristotelem fuisse in hac sententia, ut primam mali causam tribueret ipsimet hominum naturæ, nimirum sensisse unam eandemque naturam hominis complecti tum virtutum tum vitiorum semina, & esse, ut itam dicam, quoddam compositum boni & mali, virtutis & pravitatis, inde à prima origine, nec altius ascendendum.

Alii Philosophi, & potissimum Græci, imo in Christianis Græci Patres magni nominis, in Disciplina Origenis nimirum edocti, malum Principium esse voluerunt τὸ ἀντιζῆστον aut τὸ ἐφ' ἡμῶν, id est Liberum Arbitrium; hoc inquam statuerunt esse in unoquoque primam mali seu peccati causam & originem. De peccato originali & veluti hominum nativa corruptione parum aut nihil solliciti. Quod adeo verum est ut qui Pelagium Liberi Arbitrii acerrimum defensorem opinionis suæ faciunt primum Authorem mihi videntur admodum aberrare à scopo; nihil enim Pelagius in medium protulit quod ex Patribus Græcis facile probari non possis. Hanc opinionem ab Augustino confossam telis è Scriptura Sacra depromptis restituere conati sunt multi è



Schola Romana, ac potissimum novissimis hifce temporibus Jesuitæ, qui Pelagianismum aut saltem Semipelagianismum è mortuis suscitavunt: Idem præstare nisi sunt Sociniani & Arminiani, Liberi Arbitrii Propugnatores.

Verùm qui inter Christianos exactius sententiam suam ad Scripturarum normam accommodare profitentur, proximam unicuique hominum mali seu Peccati originem corruptionem nativam quam quisque trahit ab utero materno arbitrantur. Naturæ autem illius corruptionis proximam & immediatam causam corruptioni primorum Parentum, nimirum Adæ & Evæ tribuunt; corruptionem verò primorum Parentum lapsui eorum, utpote qui primitus in statu recto à Deo facti fuer; lapsum vero eorum tentationi Diaboli, prout eam Moses descripsit Cap. 3. Geneseos. Hinc tam nascitur altera questio, Nempe, unde extiterit Diabolo tanta malitia? An ex natura sua, an aliunde?

Natura sua Diabolum fuisse malum modis duobus intelligi potest: Nempe, vel ut re ipsa fuerit æternus, Deoque coævus; vel ut ab eo quidem creatus sit, sed malus & cum hac eadem pravitate innata quam deinde per tentationem communicavit primis hominibus. Sed neutrum sine magna impietate dici potest: Non prius; alioqui duo forent summa Numina, Deus, & Diabolus; quod in sententiam Persarum, Græcorum, Latinorum, Marcionitarum & Manichæorum recideret: Non posterius; nam Deus foret Author peccati, quippe qui Diabolum ut Diabolum, hoc est, malum, mendacem, homicidam, totiusque pravitatis fontem & principium immediatè & per se condidisset; quod blasphemum est.

Dicendum igitur Diabolum quidem creaturam esse

esse Dei, verum creatam à prima sua origine rectam & innocentem, cui tamen in peccatum prolapsæ contigit tanta mutatio, ut ex recta prava facta fuerit, & ex bono Angelo Diabolus. Hoc disertè docet Apostolus Juda vers. 6. Epistolæ, *reservavit, inquit, sub obscuritate in vinculis aternis usque ad magnum dici judicium Angelos qui, non servata sua origine, proprium domicilium deseruerunt.* Quæ verba clarè significant Diabolum in primæva sua creatione factum fuisse Angelum rectum. Ita 2. Pet. 2. 4. *Deus non pepercit Angelis.* Quod primum eorum lapsum innuit. Ita Christus, Joh. 8. *Diabolus fuit homicida ab initio, & in veritate non perstitit.* Quod dicit in veritate non perstitisse, explicat quomodo intelligendum sit alterum illud quod ait, esse *homicidam ab initio*, nimirum habita ratione ad primam illam tentationem, qua usus est erga Primos Homines.

Hinc nascitur difficilis & ardua Quæstio: Qua ratione Angelus ille bonus in pravitatem & malitiam inciderit, cujusve generis fuerit primum ejus Peccatum? Quid eum in lapsum impulerit? Angelus enim spiritus est intelligentia & voluntate præditus: nec concipi potest mutatio illa initium habuisse in voluntate quæ natura sua nullum potest motum habere, nisi circa objectum aliquod: objectum autem nulli voluntati proponitur, nisi ab intelligentia: intelligentia autem rectè nullum voluntati potest proponere objectum, nisi prout res exterius se habent, res autem exterius intelligentiæ objectæ ritè se habebant, prout Deus eas constituerat in ordine & statu recto, absque ulla fallacia vel deceptione. Uno verbo, nulla fraus inerat in objectis externis propositis, nullum sophisma, nihil quod intellectui illuderet nulla apparentia falsa, nulla etiam

deceptionis sive erroris radix erat in intellectu recto, nullus pravitatis fomes, in ipsamet voluntate, utpote quæ cum natura sequatur dictam existentiam intellectus, non potest non esse recta intellectu existente recto. Unde igitur facta est tanta mutatio?

Qui docent voluntatem in se habere innatam indifferentiam ad utrumlibet libertatem, hunc nondum facile sibi se solvere videntur: dicendo nimirum per hanc indifferentiam libertatem, voluntatem esse suorum motuum & actuum dominam, ac ita sui juris ut neque ab objecto ab intellectu proposito, neque à modo seu statu objecti propositi determinetur ad agendum, potiusquam non agendum, aut ad agendum potius illo quam alio modo, manet enim semper indifferens, tum ad contradictoria, id est ad agendum vel non agendum, tum ad contraria, id est ad agendum hoc vel illo modo. Verum Doctores illi qui tam bellè de natura voluntatis Philosophantur & tam facile spinosas quæstiones expediunt, bellè certè & & facile delirant, & in immensas absurditates labuntur.

Nam 1<sup>o</sup>. hæc, quam nobis obstrudunt indifferentiam libertas, impossibilis est. Concipe enim trutinam cujus lances positæ sint in perfecto æquilibrio, dico trutinam illam semper in æquilibrio fore, quia nihil est quod ipsam magis faciat in unam propendere partem quam in aliam; ubi autem nulla ne minima quidem præponderationis ratio est, ibi nulla sanè potest esse præponderatio; ac proinde durabit æquilibrium etiam per immensum tempus. Idem sanè est iudicium de voluntate, si in perfecto æquilibrio concipiatur; sive enim ponas, sive tollas objecta, sive ponas objectum tali modo propositum, sive alio modo, sive suadeat intellectus, sive non, sive hoc suadeat, sive aliud, hoc perinde

perinde erit, neque inde erit actio potiusquam non actio, neque potius actio illa quam alia. Si voluntas, etiam supposita actione intellectus & propositione talis vel talis objecti, tali & tali modo, adhuc maneat indifferens ad contradictoria & ad contraria, nulla sanè erit actio, imo nulla erit non actio, quod est contradictorium. Nulla inquam erit actio, quid enim faciet præponderare indifferentem illam ex se voluntatem ad agendum? Non aliquid quod sit extra voluntatem, alioquin voluntas non esset Domina suorum actuum & determinaretur ab extrinseco. Non aliquid quod sit à voluntate ipsa, tum quia voluntas natura sua est indifferens, tum quia voluntas ageret antequam ageret, scilicet ageret per illud quò se determinaret ad agendum; quod absurdum est & involuit progressum in infinitum. Quæro enim cur voluntas agat? Respondebis quia seipsam determinat ad agendum; at cum hæc determinatio sit motus quidam voluntatis, quæro quid determinet voluntatem ad hunc motum? Si respondeas voluntatem ipsam se determinare ad ipsam determinationem. Quæro iterum unde sit hæc secunda determinatio? Et sic de cæteris in immensum. Neque etiam erit non actio; nam cum voluntas sit ex se indifferens ad agendum vel non agendum. Quæro quid eam determinet ad non agendum? Non, inquiunt, agit, quia non finit se moveri. At, inquam, non finire se moveri est suasionibus intellectus resistere, quod importat aliquid positivum, & denotat actionem aliquam in voluntate; resistantia enim actualis est actio. Et revera quando voluntas se determinat ad non agendum, transit ad statum alium à quo erat antea; antea enim erat in statu indifferentiæ ad agendum: transitus autem ille ne concipi quidem potest sine aliqua mutatione; ac per consequens si  
fit

fit, ab ipsamet voluntate est per actum aliquem voluntatis, quod quid est aliud quam mira deliratio. Neq; voluntas agit, ut agat, & agit, ut non agat, & agit & non agit, nulla neq; actionis, neque non actionis causa existente: Nam cum voluntas per naturam suam sit indifferens, quicquid habet in se erit indifferentiæ causa, ac proinde nulla est in ipsamet voluntate causa determinationis; nec per consequens causa actionis vel non actionis. Hoc argumentum aliis verbis ita concipi potest. Si voluntas à seipsa determinatur seu ad agendum, seu ad non agendum: vel à seipsa quiescente, vel à seipsa agente & movente: Non à seipsa quiescente; voluntas enim quiescens nihil novi acquirit, nec per quietem à statu indifferentiæ ad statum determinationis transire potest: Nec à seipsa agente aut movente, alioquin datur progressus in infinitum. Nam quandoquidem natura sua sit indifferens, non potest seipsam movere per aliquam actionem, nisi ad illam actionem iterum à seipsa moveatur per aliam actionem, atque iterum ad illam per aliam: & sic in infinitum, quod est absurdum.

Dico 2º. libertatem illam indifferentiæ contrariam esse naturæ voluntatis, quæ ab Aristotele ita definitur consentientibus omnibus Philosophis, *ὁρεξις ἀγαθῆς μετὰ λόγου* appetitus boni secundum rationem: Atqui si voluntas post ultimum iudicium practicæ rationis manet adhuc indifferens, æque potest objectum bonum à ratione practica demonstratum amare vel odisse, objectum malum ab intellectu demonstratum ut malum iterum æquè odisse vel amare. Cum igitur indifferentia sit neutralitas quædam, sive æqua propensio ad utrumlibet, vel potius nulla major propensio ad unum quam ad alterum, suppono voluntatem

tatem seipsam determinare ad odium boni, aut ad amorem mali; tunc non erit amplius appetitus boni secundum rationem. At hoc ipsum quod voluntas possit amplecti malum quàm malum absurdum est, & experientiæ omnium hominum adversatur; Nemo enim est qui in actibus sui amoris vel odii non sequatur aliquam aut boni aut mali idæam relucens in objecto! Atque hinc est quod homines omnes notionum suarum si non aliis saltem sibi rationem aliquam reddant: si verò nulla ratione moventur, ebrii aut furiosi habentur apud omnes. Confirmatur argumentum ex eo quod secundum Adversariorum hypothesein, non tantum voluntas potest aliquoties determinare contra ultimum judicium practicæ rationis, sed in summa perfectaque est indifferentia ad utrumlibet, æquè prona ad intellectui repugnandum, atque ad ei obsequendum; ac proinde æquè est appetitus mali, atque appetitus boni, non enim magis propendet adversus hoc quàm adversus illud, frustra igitur homini Deus dedit intellectum practicum: frustra fit objectorum, tum inter se, tum habito respectu ad circumstantias comparatio: frustra fit æstimatio uniuscujusque rei: frustra electio. Hæc omnia nimirum nihil nos juyant in actionibus edendis: quandoquidem voluntas à qua actiones omnes nostræ pendent, his omnibus peractis manet adhuc in æquilibrio, ad agendum vel non agendum indifferens. Confirmatur iterum argumentum ex eo quod amor nostri natura nobis sit insitus, tumque altè visceribus nostris impressus, ut coerceri difficulter queat, extingui nequeat: At si voluntas potest sequi malum quàm malum æque ac bonum, tunc necessario sequitur odium nostri non minus naturale nobis esse, quàm sit amor; non enim concipi potest quod voluntas

ma-

malum sequatur, nisi ex odio sui ipsius: Et sanè ille ipse voluntatis actus quo voluntas malum quàm malum amplectitur, odium sui ipsius necessariò involvit: quod quomodo poterint Adversarii concoquere ipsi viderint.

Confirmatur 3<sup>o</sup>. ex eo quod fixum est & inconcussum apud omnes Philosophos, nullam dari consultationem circa finem ultimum, sive circa summum bonum cognitum. Atque hinc est quod omnes homines impulsu naturali beatitudinem desiderant, & fatentur ipsimet Adversarii amorem summi boni nobis esse naturalem & necessarium: Non igitur fieri potest, ut voluntas feratur in malum quàm malum; si enim æqualiter tenderet in malum & in bonum, indifferens etiam esset ad amorem vel odium summi boni; in utroque enim relucet par naturæ vis atque ratio. Adde quod eodem amoris impetu quo aliquis fertur circa bonum, fertur etiam circa media ad summum bonum comparandum conducentia, nimirum qui vult finem, vult media ad finem pari voluntatis affectu: atqui in consultationibus judicii practici quod judicatur bonum, rationem aliquam habet seu proximam seu remotam, medii ad summum bonum, eademque necessitate qua voluntas amore summi boni exardescit, eadem sanè prosequitur omne quod rationem boni habet, ac proinde malum quàm malum amplecti omninò nequit.

Dicent Adversarii ex sententia sua non sequi voluntatem versari circa malum quàm malum, quia voluntas ex se facultas est cæca quæ de objectis non judicat, nec proinde determinat illud vel illud esse bonum aut malum. Sed contra. Si voluntas est indifferens post ultimum judicium practicæ rationis, æquè certè versari potest circa malum

lum atque circa bonum , non quidem ab ipsamet cognitum , sed ab intellectu practico tale judicatum ; quod sufficit ut revera voluntas versetur circa malum quà malum. Porro consultatio intellectus practici vel est affirmativa vel negativa ; Judicium ultimum item vel affirmativum vel negativum. Judicium affirmativum dicit , hoc est amplectendum ut bonum : negativum verò , hoc fugiendum ut malum. Sanè si in potestate est voluntatis non amplecti quod intellectus dicit esse amplectendum ut bonum , voluntas potest ferri in malum ; nam non amplecti bonum , in comparatione habet rationem mali. Iterum si in potestate voluntatis est amplecti quod intellectus dixit esse fugiendum tanquam malum , voluntas potest ferri in malum quà malum ; fertur enim in illud quod intellectus judicavit esse fugiendum tanquam malum. Ac proinde velint nolint Adversarii , fateri coguntur , ex hypothesi sua sequi voluntatem ferri in malum quà malum.

Dices libertatem illam indifferentiæ nullam esse quidem , neque circa ultimum finem , neque circa media indifferentia seu contingentia , quæ cum fine nullam habent necessariam connexionem. Respondeo , si id sibi velint Adversarii sanè causam suam produnt ; nam si darentur talia media quæ omninò indifferentia ad finem viderentur , indifferentia esset potius in intellectu , quam in voluntate ; atque ubi hoc contingit , quod sæpius contingere non nego ; aut intellectus manet indeterminatus , dubius & anceps ; aut si ad ultimum practiciæ rationis judicium pergit , determinatur ab aliqua circumstantia quæ facit ut potius ad hoc quam ad illud inclinet : Si prius , voluntas dubia & suspensa manet cum intellectu : Si posterius , media illa quæ comparata inter se sunt indif-



no habet de actibus liberi arbitrii: si prævidet actus futuros ab æterno, ergo actus futuritione habent ab æterno: si actus futuri sunt ab æterno, ergo transierunt à mera possibilitate ad futuritionem ab æterno; si transierunt à possibilitate ad futuritionem ab æterno ergo aliqua fuit causa huiusce transitus ab æterno. Verum si voluntas Dei quæ decernit se aliquando flexurum in unam partem liberum arbitrium vel operative vel permissivè efficaciter tamen & certò, si inquam talis voluntas Dei removeatur potest assignari futuritionis actus ab æterno. Nec aliquid juvaret dicere Deum ab æterno prævidere liberum arbitrium seorsum determinans ad unum potius quàm ad alterum; Nam si nulla sit causa, nulla ratio neque extra voluntatem neque intra cur liberum arbitrium ita sese determinet, determinatio illa in tempore casu & fortuitò, ac proinde prævideri ab æterno nequit, quandoquidem in instanti quod præcedit determinationem actus liberi arbitrii est adhuc mera possibilitate, nec magis futurum quàm præteritum actus vel actus necessarius; non potest igitur præscire Deus ab æterno quid acturi sint vel homines vel Angeli. Atqui hæc ratio fuit tam efficax, ut Sociniani, acerrimi Liberi Arbitrii defensores, audacter negaverint Deo præscientiam futurorum contingentium, maximèque actuum liberi arbitrii. Et quò insanix proruperunt isti Hæretici quod enim aliud est negare Deum præscire actus liberi arbitrii, quàm uno verbo tollere Dei providentiam, negare Prophetias, & Scripturæ Sacræ audacter repugnare: Infiniti enim sunt in Scriptura Sacra Loci in quibus statuitur hæc præscientia Psalmi 139. 4. *Cum nondum esset sermo in lingua mea ecce tunc Iehova tu nosti ipsum totum.* Et verbi gratia 2. *tu nosti cogitationes mea à longinquo.* Vnde Eccle

eccles. 42. 18. 19. Esa. 42. 9. & 44. 7. 8. Huc referri possunt omnia ea loca in quibus per Prophetas Deus prædixit res futuras & quod dicitur Act. 4. 28. de consilio providentiæ divinæ circa ea omnia quæ Christo Redemptori nostro contigerant. Item loca illa quibus probatur providentia Dei in actionibus impiorum. Item illa quibus astruitur æterna Electio Fidelium ; his enim omnibus stabilitur præscientia Dei circa actus liberi arbitrii.

Præcedenti argumento affine est illud quod ducitur ex divina Providentia & regimine Mundi. Si enim voluntas tum hominum, tum Angelorum ita est suorum actuum Domina ut seipsam determinet indeterminabilis ab alio, dic quæso quomodo Deus possit ita mundum gubernare ut causas omnes moderetur & disponat, omnibusque creaturis utatur. Angelis potissimum & hominibus, tanquam instrumentis & mediis ad fines suos obtinendos; Moderator enim totius Universi nequit esse Deus nisi omnium motuum liberi arbitrii, quemadmodum cæterarum causarum secundarum, sit Dominus. Atque huc referri debent Loca Scripturæ quibus hoc firmiter astruitur, Genes. 39. 21. Exod. 12. 36. 1. Samuel. 19. 24. Jerem. 3. 39. Proverb. 21. 1. & multa alia. Jesuitæ vi veritatis adacti imaginati sunt scientiam quam vocant mediam seu conditionatam, qua dicunt Deum nosse ab æterno in quam partem liberum arbitrium sese determinaturum sit, si ponatur in tali vel tali circumstantia: atque hinc dicunt Deum prænosse futura contingentia, imo & providentiam suam exercere. Prævidet enim quidquid futurum sit & in quam partem propendere debeat liberum arbitrium, si in tali circumstantia, in tali & tali loco, in tali vel tali momento

ei proponatur tale aut tale objectum. Hinc fit, in  
quiunt, ut Deus Dominus sit motuum liberi arbitrii, quia scilicet caprat circumstantias & momenta finibus suis idonea; quia enim Dominus circumstantiarum proponitque ea prout vult & quando vult. Verum, hoc est causam suam prodere & hypothesim deferere. Si enim ex tali scientia circumstantiarum & momentorum Deus certè prænovit actus liberi arbitrii futuros, atque ita certò ei infallibiliter utitur voluntatibus Angelorum & hominum tanquam mediis & instrumentis providentiæ suæ, voluntas sanè non habet hanc libertatem indifferentiæ de qua tanta lis est; determinatur siquidem liberum arbitrium & quidem necessario & infallibiliter ad unam partem per objectum tali & tali momento propositum. Non est igitur voluntas Domina suorum actuum, non est indeterminabilis ab alio præterquam à se, necessario agit, non est adhuc indifferens ad agendum vel non agendum, positis omnibus prærequisitis, & ipsomet practicæ mentis ultimo iudicio. Imo determinatur ab intellectu; momenta enim & circumstantiæ locorum, temporum, & personarum ingrediuntur in consultationem intellectus & continentur in conclusione practica. Quid opus igitur erat tantis ambagibus. Nempe negare necessitatem ullam convenire cum ratione peccati & virtutis, negare Deum efficaci providentiæ suæ concursu determinare posse liberum arbitrium, asstruere voluntati independentiam omnimodam plenumque Dominium in proprios actus: Quorsum hæc tandem si fateri coguntur Adversarii liberum arbitrium, si in tali momento ei proponatur tale objectum, necessario determinari ad talem actum. At ego dico si necessitas admittenda est, & cum ratione peccati & virtutis concilianda

Scienda, malim ego certè necessitatem illam deducere ab efficaci providentia Dei & ab æternæ ejus voluntate quam à nescio quibus momentis & circumstantiis quarum captator fiet Deus.

Sextum argumentum desumitur ab exemplo Christi & bonorum Angelorum. Habuit enim Christus haud dubiè liberum arbitrium, habent Angeli confirmati in bono; habuit Christus voluntatem, habuit intellectum quemadmodum cæteri homines, easdem facultates etiam habent Angeli: in Christo tamen & in Angelis nulla est voluntatis indifferentia; imo voluntas determinatur in iis à judicio practico; Et hoc quidem facile probatur. Nam si post ultimum judicium practicæ rationis in moralibus voluntas Christi & Angelorum adhuc esset indifferens, ad utrumlibet Christus & Angeli possent peccare, quod sine piaculo concipi nequit.

Septimum argumentum sumitur ex iis Scripturæ locis ubi necessaria connexio statuitur inter lumen intellectus, affectus, & voluntatis vide Joh. 4. 10. & 7. 18. Es. 44. 3. 4. 5. Joël. 2. 28. 29. Ag. 1. Cor. 2. 18. Joh. 17. 3. 2. Cor. 3. 17. &c.

Octavum argumentum desumitur ab iis locis in quibus peccatum tribuitur cæcitati mentis Ps. 14. 1. 2. 94. 8. hinc peccata dicuntur in Scripturâ *errores ἀμαρτήματα* & opera tenebrarum; *negativa corruptio, Regnum tenebrarum*. Hinc 1. Joh. 2. 4. *qui dicit, novi eum, nec ejus mandata servat, mendax est* & Vers. 11. *Qui odit fratrem suum, versatur in tenebris*. Hinc animadvertendum quod conversio in Scriptura vocatur *oculorum illuminatio, translatio à tenebris ad lucem; edoctio à Deo, resipiscencia*; seu *μετανοία* id est mentis seu consilii mutatio & alia quamplurima, è quibus

colligitur voluntatem necessariò sequi dictamen intellectus.

Nonum argumentum petitur ex actibus divinis erga nos in Religionis negotio. Deus enim præcipit, jubet, hortatur, prohibet, promittit, minatur, &c. At hæc omnia frustra fiunt si post ultimum judicium practicæ rationis voluntas manet adhuc sui juris & indifferens ad obsequendum vel non obsequendum. Præcepta enim prohibitiones, hortationes, promissiones, minæ & alia hujusmodi ad intellectum referuntur, nec ad voluntatem destinantur nisi mediante ratione: Dicere autem hæc omnia incassum adhiberi, quid est aliud quàm omnem è mundo Religionem avellere.

Decimum argumentum desumitur ex actibus humanis erga Deum in eodem Religionis negotio; homo enim petit à Deo cor rectum, & de sanctitate accepta gratias Deo refert: petimus à Deo auxilium in tentationibus, aliaque id genus multa quarum passim exempla invenire est in Sacris paginis; At quorsum quæso hæc, si voluntas ita libera est, sui que juris ut nec à Deo ipso pendeat, sed à seipsa tantum determinetur. Vide de hac Quæstione multa apud Doctorem Cameronem, tum in tractatu de scandalis, tum in responsione ad Epistolam viri docti ad amicum, ubi istam sedulò tractat & Adversariorum objectiones solidè diluit.

Alia igitur nobis est ineunda ratio & via in enodanda Quæstione de Angelorum lapsu. Ac primò dicendum est Angelos non peccasse voluntate & libero arbitrio, nisi præeunte aliquo intellectus errore; non enim aliter fieri potest, ut creatura intelligens & libera incidat in peccatum, nisi ex aliquo pravo mentis judicio.

Verum

Verum unde extitit pravum illud mentis iudicium in Angelis? Non enim mentis error videtur posse exsurgere, nisi aut ex facultatis ipsius innata pravitate, aut ex objecti externi circa quod versatur prava constitutione, quemadmodum falsum oculorum iudicium nascitur aut ex innato oculorum vitio, aut ex corrupta specie sensibili, quæ rem aliter quam est oculis ingerit: respectum autem Angelorum neutrum dici potest. Nec enim erat distorta aut vitiata eorum intelligendi facultas, nec objecta exterius proposita aliter se habebant quàm decebat secundum eorum naturam, utpote quæ à Deo Creatore ritè & decen-ter fuerant constituta. Respondeo.

Erroris Angelorum hæc videtur fuisse causa, quod de objecto aliquo nimis festinanter iudicium eulerint, non perspectis omnibus quæ ad ultimum iudicium faciendum erant necessaria; cum enim variae sint in rebus ipsis seu in operibus idæ, varique respectus sub quibus intellectivæ facultati obijciuntur, facile concipi potest ut intellectus etiam rectus in errorem prolabatur & iudicium pravum de iis ferat, si hæc opera sive res ipsas contem-pletur juxta aliquem respectum aut sub aliqua certa idæa, non respectis aliis respectibus seu idæis; ita oculus rectus, si rem aliter quàm corpoream & coloratam sub hoc aut illo tantum situ videat, neglectis aliis rei ipsius positionibus procul dubio fallitur, quodque revera est figuræ quadrangularis apparebit triangulare, quod revera album est apparebit fuscum, & variegatum quod unius coloris est.

Dices, quidnam tandem fuit illud objectum circa quod deceptus est Angelus? Respondeo. Difficile est in re tam caliginosa aliquid certi conijcere; tacente enim Scripturâ quid nos possumus asserere: Imo in rebus istiusmodi satius est ignorantiam humilem &

modestiam profiteri quàm multa dicere, in quibus *μεταβολογίας* periculum est. Author Libri Sapientiae, qui vulgò tribuitur Salomoni, dicit Diabolum invidia adversus hominem fuisse committentem : Quæ conjectura aliquam habet verisimilitudinem. Cum enim Deus tum Angelum tum hominem condidisset, in essentialibus & naturalibus attributis præstantior homine haud dubiè factus est, atque ita in creaturarum familia videbatur quasi major natus. Homo verò etsi minorem in essentialibus excellentiam nactus fuisset, tamen in distribuendis dotibus suis Deus minorem naturæ creaturam majori prætulit, in eo quod Dominium in cæteras creaturas totumque universum homini contulit non Angelo. Quod ita præstitit Deus quia summus & liberrimus fuit bonorum suorum largitor, atque Dominium illud in creaturas eum mero beneplacito contulit; Verùm si hæc divina dispensatio abstractè à summa Dei Autoritate & Libertate consideretur, videtur ea fuisse violatam quædam justitiæ harmonicæ, quæ versatur circa rerum proportionem servandas : non enim videtur proportio ritè observata in eo quod Deus creaturæ minoris excellentiæ in essentialibus, tribuit majorem dignitatem in dotibus; Atque ita fieri potuit ut cum talis Oeconomia Divina, menti seu intellectui Angelico obversaretur sub hac unica idæa violatæ justitiæ harmonicæ, nec appareret pro illo instanti altera summæ Dei Majestatis & Autoritatis, potuit in partem fieri ut mens Angelica in errorem laberetur, & judicium de hoc opere Divino pravum tulerit; unde nata invidia quæ iusta justisque rationibus subnixa visa est: ita cecidit Angelus, Angelus inquam singularis & individuus, qui deinde multis aliis factus est rebellionis in Deum Dux & Author.

At inquies quomodo potuit Angelus rectus in tantam oscitantiam cadere ut de ista divina Oeconomia judicium ferret, non cogitata summa Dei *scia*? Respondeo id factum esse ex concursu earum rerum quæ in creatura recta seu humana in spirituali facile concipi possunt, nimirum ex incogitantia & agendi velocitate. Incogitantia, infirmitas fuit naturæ creatæ consequens & connexa indivulsa; cum enim creatura sit necessitate finita, non potest non esse respectu multarum rerum incogitans; alioquin dicendum foret omnia scibilia semper actu intellectui ejus objici, quod vehementer absurdum est & à natura creaturæ alienum. Agendi velocitas perfectio fuit tum in primis nostris parentibus, tum in Angelis. Atque dum hac agendi velocitate uterentur in rebus, ubi nullum erat erroris periculum quod fermè in omnibus occurrebat judicium mentis fiebat rectè & convenienter. Verum eadem hæc agendi velocitas applicata Oeconomiae huic Divinae de qua agitur, non potuit nisi infaustum & infelicem partum edere, dum per incogitantiam non obversatum est animo jus Dei *ἀνορέυ-θου* quo licebat quodlibebat: & hæc verisimiliter causa fuit Lapsus Angeli.

Quæres an hic lapsus fuerit necessarius? Respondeo. Non fuit necessarius prout effecta à causa naturali cæca suique nescia promanantia necessaria sunt. Neque necessarius fuit prout illud quod procedit à principio externo violento & cogente dicitur necessarium; sed fuit necessarium necessitate quam vocant infallibilitatis conjuncta cum summa intellectus Angelici consensione, approbatione & gaudio illo quod assequitur intellectus in actibus suis eliciendis, circa objectum quod sibi videretur verum. Si enim non fuisset lapsus ille



necessarius, aliquomodo non potuisset Deus eum prævidere : Ac proinde non fuisset objectum Æternæ Providentiæ, nec Deus ab æterno potuisset ipsum supponere, tanquam relationem medium per accidens ad fines suos obtinendos, quod sine blasphemia & impietate dici nequit.

Dices, si lapsus ille fuit infallibilis & necessarius, fuit igitur ipsi Angelo inevitabilis, ac proinde quomodo potuit ipsi imputari in peccatum quod enim vitare non possumus, hoc sanè facimus sine culpa? Respondeo. Hæc objectio est meritis vitilitigatione, ut primo aspectu achillea videatur & insolubilis: Dico enim Angelum potuisse non labi, & revera non lapsus fuisset, si de summo jure Dei in creaturas hoc instanti cogitasset, sed supposita incogitantia, lapsus fuit necessarius. Quando ergo dicitur quod lapsus ille fuit inevitabilis, nihil aliud profertur quàm fuisse inevitabilem supposito quod non vitaretur, at hoc est vitilitigare. Dices, hæc incogitantia nonne fuit inevitabilis in tali instanti? Respondeo eodem modo. Fuisset evitabilis si Angelus cogitasset; at supposito quod non cogitaret, incogitantia fuit necessaria. Quemadmodum si quis diceret tenebras fuisse inevitabiles & necessarias non præsentente luce, & formas rerum seu actus causarum esse necessarias & inevitabiles supposita earum existentia.

Juxta hanc peccati Angelici explicationem dicendum est, peccatum hoc fuisse ortum ex concursu plurium causarum quarum nulla per se prava erat neque distorta, & hoc puto fuisse contingens respectu causarum secundarum: non tamen fuit contingens respectu Dei qui illud ut jam diximus, prævidit ab æterno, & præordinavit. Verum an concursus ille hujusmodi causarum procuratus fuerit à Providentia Divina ac acciderit fortuito,

An verò Deus ad illum procurandum usus fuerit ministerio aliorum, quæstio est omnino non indigens. Dico igitur concursum illum plurium causarum nimirum cogitationis de Dominio hominibus concesso, incogitantia de summa Dei libertate & auctoritate, & velocitatis seu celeritatis in judicio ferendo non fuisse fortuitum. Nihil enim omnino accidit quod Deo nescio aut nolente fiat ut pote cuius scientia & providentia ad omnia extendatur. An vero acciderit ita Deo procurante immediatè aut adhibente ad id Ministerium aliorum Angelorum hoc sane perinde est; dummodo stet lapsus illum contigisse ita volente Deo, atque ita moderante ejus Providentia.

*Finis Tractatus de Angelorum Lapsu.*



COMMENTAIRE

S U R

L'ÉPI TRE

D E

S. PAUL AUX ROMAINS,

Avec des Corrections sur la Version,

*P A R*

M<sup>R.</sup> CLAUDE.



# COMMENTAIRE

SUR

## L'ÉPIÎTRE

DE

S. PAUL AUX ROMAINS,  
Avec des Corrections sur la Version.

*Verf. 1. Paul Serviteur de Jesus-Christ, appelé à l'Apostolat, mis à part pour l'Evangile de Dieu.*

Considérations générales sur l'Épître, &  
sur ce premier Chapitre.

*Division de l'Action en deux Parties. I. Considération générale, tant sur toute l'Épître que sur le Chap. II. Explication particulière de ce vers.*

**V**ant que de venir à l'explication particulière de ce verset, il est nécessaire de faire quelques observations générales, tant sur toute l'Épître, que sur ce Chapitre premier.

I. Cette Épître fut écrite de Corinthe, dans un voyage que Saint Paul y fit pour la

220 COMMENTAIRE SUR L'ÉPÎTRE  
la seconde fois , afin d'y recueillir la subvention  
que cette Eglise avoit destinée pour celle de Je-  
rusalem. C'est ce qui paroît par le quinzième Cha-  
pitre de cette Epître , où il dit en propres ter-  
mes , *Qu'il s'en va à Jerusalem pour subvenir aux*  
*Saints. Car, ajoute-t-il, il a semblé bon aux Ma-*  
*cedoniens, & aux Achaïens de faire une contribu-*  
*tion pour communiquer aux Pauvres, d'entre les*  
*Saints qui sont à Jerusalem.* En effet, outre que  
la souscription de l'Epître , porte qu'elle a été  
écrite de Corinthe , par Phœbe Diaconisse de  
Cenchrée qui étoit un Port de Corinthe , il est  
constant par les dixneufvième & vingtième Cha-  
pitres des Actes, & par divers lieux des deux Epî-  
tres aux Corinthiens , qu'après avoir demeuré  
deux ans à Ephèse, Saint Paul fit dessein de pas-  
ser par la Macedoine & par l'Achaïe pour y re-  
cevoir les subventions des Eglises, & d'aller en  
suite à Jerusalem. Il fut donc alors à Corinthe  
la Capitale de l'Achaïe, & ce fut de là qu'il écri-  
vit cette Epître.

II. Pour le tems, il est certain que quand l'A-  
pôtre l'écrivit, il n'avoit pas encore été à Rome,  
& c'est pourquoy dès l'entrée, il leur protesta  
qu'il desiroit extrêmement de les voir, & de leur  
Evangéliser, & qu'il s'étoit souvent proposé ce-  
la-même ; mais qu'il en avoit été toujours em-  
pêché, ce qu'il leur repète dans le Chapitre quin-  
sième. Il est donc clair qu'elle précède en date  
celle des Ephésiens, celle des Philippiens, celle  
des Colossiens, celle des Hebreux, celle de Phi-  
lemon, & la seconde à Timothée ; car toutes ces  
lettres-cy furent écrites pendant la première, ou la  
seconde prison de Saint Paul à Rome. Il y a mê-  
me quelque apparence qu'elle a précédé celle des  
Galates, Mais, quoy qu'il en soit de celle des Ga-  
lates,

ates, il est constant qu'elle est postérieure aux deux Epîtres aux Corinthiens, & à la première à Timothée. L'on peut fort-bien dire aussi à mon avis, qu'elle est postérieure aux deux Epîtres aux Thessaloniens, & je ne m'éloignerois pas de la conjecture de ceux qui la fixent en l'année 57. de nôtre Ære Chrétienne, 24. ans ou environ après la Passion du Sauveur.

III. Pourquoi donc direz-vous, l'a-t-on mise la première en ordre entre les Epîtres de nôtre Apôtre ? Je répons, que c'est à cause de son excellence & de sa dignité, c'est-à-dire, à cause de l'abondance & de la sublimité de ses matières, & à cause de la manière tout à fait céleste & admirable dont il les traite. Car il est vray que c'est un Abregé de tout ce que la Religion Chrétienne enseigne de plus grand & de plus divin, & un chef-d'œuvre qui surpasse infiniment les forces de l'esprit humain. Il y traite la révélation par les œuvres de la nature, la nécessité, & la sévérité du Jugement dernier, la Doctrine de la chute & de la corruption de tout le genre humain, dont il découvre les sources, & en fait voir la grandeur. Il montre le véritable & droit usage de la Loy, & pourquoi Dieu l'a donnée aux Israélites ; & en même-tems il fait voir la vanité des avantages temporels que cette Loy donnoit aux Juifs sur les autres hommes, & l'abus qu'on en faisoit. Il traite de la manière du monde la plus pleine & la plus solide, les matières de l'envoy de Jesus-Christ, de la Justification & de la Sanctification, du Franc-Arbitre & de la Grace, du Salut & de la Damnation, de l'Election & de la Reprobation, de la Perseverance & de l'Assurance des Fidèles au milieu de leurs plus rudes tentations, de la nécessité des Afflictions,

&



**222 COMMENTAIRE SUR L'ÉPÎTRE**  
& des admirables Consolations que Dieu nous y donne, de la Vocation des Gentils, de la Rejection des Juifs, & de leur rappel à la vraie Communion de Dieu. Il donne ensuite les principales règles de la Morale Chrétienne, contenant ce que chacun doit faire envers Dieu, envers soy-même, envers ses Prochains, & pour s'acquitter aussi des vocations particulières. Il enseigne de quelle manière il faut vivre dans la Société civile, & comment il se faut gouverner dans la société Ecclésiastique, accompagnant toujours ses préceptes de motifs justes & raisonnables, pour nous porter à leur pratique. Au reste, la forme de cette Epître n'est pas moins admirable que la matière. Vous y voyez par tout une élévation & une pénétration inconcevable, un raisonnement fort & solide, des expressions vives & pleines de sens, une économie surprenante, un projet où l'on voit régner des Doctrines capitales, qui sont comme les maîtresses branches de l'arbre, & puis d'autres qui viennent en conséquence, & qui en sont comme les rameaux. Et sur tout cela, vous avez un air répandu de piété, de zèle, de charité, de justice, de sainteté, de grandeur d'ame, de douceur, & de tranquillité, qui est au dessus de toute imagination; ce qui me fait dire que comme l'Ancien Tabernacle fût une expression de ce que Moïse avoit vû sur la montagne, cette Epître aussi en est une de ce que Saint Paul avoit vû lors qu'il fut ravy dans le Paradis.

IV. Mais pour réduire en quelque ordre toute la matière qu'il traite, il faut dire que cette Epître, comme la plus-part de celles de Saint Paul, a deux parties générales, l'une qui contient la Doctrine & qui s'étend jusqu'au Chapitre onzième

onzième inclusivement, l'autre qui contient la Morale, & qui va presque jusqu'à la fin de l'Épître. La première est pour instruire l'esprit, & l'autre pour diriger le cœur, l'une nous apprend ce que nous devons croire, & l'autre nous dit ce que nous devons faire. Dans la première il traite principalement deux grandes questions qui étoient agitées entre les Juifs & les Chrétiens, au commencement de l'Évangile, savoir celle de notre Justification devant Dieu, & celle de la vocation des Gentils. Car d'un côté, comme l'Évangile proposoit une voye d'être justifié, fort différente de celle de la Loy, les Juifs ne pouvoient goûter cette Doctrine qui leur paroissoit nouvelle, & contraire à leurs préjugés, & comme d'autre part ils se trouvoient en possession de l'Alliance de Dieu, à l'exclusion des autres Nations, ils ne pouvoient souffrir que les Apôtres appellassent les Gentils à la connoissance du vray Dieu, & à l'espérance de son Salut, ni qu'ils supposassent que les Juifs étoient déchûs de leur premier avantage. Saint Paul s'est donc proposé pour principal but de combattre ces deux fausses préoccupations. Il s'attache à la première dans les neuf premiers Chapitres, il traite de l'autre dans le dixième & dans l'onzième. Pour ce qui regarde la seconde Partie, il donne d'abord des preceptes généraux pour la conduite des Fidèles, ensuite il leur en donne par rapport à la vie civile, & enfin il leur en donne par rapport à la Communion Ecclésiastique. Voilà à peu près de quelle manière se divise cette Épître.

V. Plusieurs se sont plaints de son obscurité; tant à l'égard de la matière ou des choses qui y sont traitées, qu'à l'égard de la forme ou du stile. J'avouë en effet que les choses qui s'y trouvent,

224 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
pour la plupart si profondes & si élevées, & par  
conséquent si difficiles, qu'il ne faut être, ni endor-  
mi, ni distrait pour les bien comprendre; c'est ce que  
Saint Pierre a luy-même fort bien remarqué. J'a-  
voué aussi qu'il y a quelque-fois, soit dans l'usa-  
ge des particules qui servent à lier le discours,  
soit dans le passage d'une matière à une autre, soit  
dans la forme des raisonnemens, des négligen-  
ces qui marquent un esprit beaucoup plus atta-  
ché à son sujet qu'à ses expressions, ce qui cause  
quelque obscurité. Cependant il est certain que la  
première & principale cause de ce qu'on trouve  
cette Épître obscure, vient du défaut de ceux qui  
la lisent, ou qui entreprennent de l'expliquer,  
car au lieu de tacher d'entrer dans le véritable  
sens de Saint Paul, ils veulent au contraire ac-  
commoder le sens de Saint Paul à leurs propres  
préoccupations, & à leurs idées, ce qui les jette  
dans des difficultez insurmontables. Il y en a mê-  
me qui malicieusement travaillent à l'obscurcir,  
parce que les pensées naturelles de ce Divin Apô-  
tre, & son véritable sens ne leur plaisent pas. Ils  
donnent la géhenne à leur esprit, jusqu'à inventer  
des extravagances pour éluder ce qui de soy-  
même est plus clair que le jour, parce qu'il ne s'ac-  
corde pas à leurs préjugés. Mais de cette maniè-  
re il n'y aura rien de clair au Monde. J'ose assu-  
rer que si en lisant & relisant diverses fois cette  
Épître avec attention, non par pièces ou par lam-  
beaux, mais toute entière, sans détourner la  
vue ailleurs, en prenant garde à son but, & à la  
suite de son discours, & en comparant une par-  
tie avec l'autre, on y apporte une sincère inten-  
tion, non seulement on l'entendra, mais on la  
trouvera claire & incapable de recevoir divers  
sens. Or c'est à quoy j'espère que ce Commentaire  
pourra contribuer quelque chose. - VI.

VI. Pour cet effet, il ne fera peut-être pas hors de propos que nous facions ici en peu de mots le plan de toute la première Partie. Premièrement donc il faut supposer comme une chose incontestable, & qui paroîtra démonstrativement dans la suite, qu'il faut prendre le terme de *Justification* dans un sens de Barreau, pour signifier un jugement favorable que Dieu prononce de dessus son Tribunal pour nous, par opposition à la condamnation, qui est un jugement de peine contre un criminel. Ce fondement étant posé, je dis que le dessein de l'Apôtre est d'établir deux choses, l'une est, que n'y ayant que deux voyes pour être justifié devant Dieu, celle des œuvres que la Loy propose, ou celle de la Grace par la Foy en Jesus-Christ, qui est la voye de l'Evangile, la première est entièrement fermée aux hommes, & qu'il ne leur reste que la dernière pour être sauvez. L'autre chose qu'il a dessein d'établir est, que cette Justification de Grace par la Foy en Jesus-Christ, regarde indifferemment tous les hommes, tant les Juifs que les Gentils, & qu'elle abolit la distinction que la Loy en avoit faite. Pour parvenir à cela, d'abord il prouve que les Gentils sont soumis au Jugement de Dieu, mais qu'étant tous pécheurs & criminels, ils ne peuvent attendre les uns & les autres que la mort & la condamnation par la voye des Oeuvres. D'où il s'ensuit qu'il n'y a que la Grace & la Foy en Jesus-Christ qui les puisse sauver. C'est ce qu'il fait dans les trois premiers Chapitres. Dans le quatrième il montre qu'Abraham luy-même le Pere des Juifs a été justifié, non par les œuvres, mais par la Foy, non par la force de la Loy, mais par celle de l'Evangile, & qu'en cela il a été le Pere de tous les croyans, l'exemplaire & le type de la Justification

des uns & des autres, c'est-à-dire, tant des Gentils que des Juifs. Dans le cinquième il considère deux effets principaux de nôtre Justification par Jesus-Christ, savoir la paix de la conscience, & l'assurance du salut, nonobstant le trouble des afflictions. Et parce que Jesus-Christ est l'Auteur de cette Divine reconciliation, il le compare avec Adam, qui a été l'Auteur, ou la source de la condamnation. D'où il prend occasion de nous enseigner la véritable raison pourquoy entre Adam & Jesus-Christ, c'est-à-dire, entre l'Auteur de la condamnation, & l'Auteur de la Justification, Dieu a fait intervenir la Loy de Moïse, savoir pour faire abonder l'offense, afin que la Grace surabondât. Mais comme cette Doctrine qui justifie ainsi les pécheurs, & qui fait abonder le péché pour faire abonder la Grace, semble inspirer la licence, & lâcher la bride à la corruption, l'Apôtre ne manque pas de se faire cette objection, & de la résoudre ensuite solidement, en faisant voir qu'il n'y a rien de plus ennemi du péché que la Communion de Jesus-Christ, & que c'est elle seule qui sanctifie véritablement les hommes, au lieu que la Loy non seulement les laisse pécheurs, mais irrite encore leur corruption, & la fait devenir excessivement péchante. C'est ce qu'il traite dans les Chapitres sixième & septième, & dans une partie du huitième. Après quoy il reprend la matière de l'assurance du Salut dont il avoit parlé dans le Chapitre cinquième, & il l'affermir sur de nouveaux fondemens. Mais comme encore toute cette Doctrine sembloit anéantir les promesses que Dieu avoit faites au Peuple Juif, & leur ôter l'Alliance Divine, l'Apôtre se fait aussi cette objection, & il la résout en faisant voir d'un côté que les promesses ne regardent que les Fidèles  
qui

qui seuls sont les véritables Israélites, la vraie semence d'Abraham ; & de l'autre que la Foy étant elle-même un effet de la Grace de Dieu, Dieu ne la donne qu'à ceux que bon luy semble ; de sorte que la difference des Fidèles & des Incrédules est une suite de l'Electiō & de la Réprobation, dont l'unique cause est le bon-plaisir de Dieu, qui s'exerce, tant à l'égard des Juifs, qu'à l'égard des Gentils. C'est le sommaire du Chapitre neuvième. Après avoir ainsi vuider ces difficultez il reprend sa matière dans le Chapitre dixième, & par de nouvelles preuves tirées de l'Ancien Testament, il fait voir I. Que la vraie Justice de Dieu, de laquelle les Juifs se sont éloignez, est par la Foy en Jesus-Christ ; qu'elle regarde aussi bien les Gentils que les Juifs, d'où il s'ensuit qu'elle a dû être prêchée aux Gentils, comme aux autres. Et enfin que si les Juifs l'ont rejetée, il ne faut pas s'en étonner, puisque cela avoit été prédit par les Prophètes. Dans l'onzième il montre que cette incrédulité des Juifs n'a pourtant pas été générale, Dieu s'en étant réservé encore quelques-uns par son Election gratuite, à mesure qu'il a laissé tomber les autres. Que cette chute a été permise par la sage Providence de Dieu, pour donner lieu à la vocation des Gentils. Mais afin que les Gentils n'insultent pas sur cette misérable Nation, il prédit que Dieu la relèvera un jour, & la rappellera toute entière à sa Communion. Voilà le sommaire de cette première Partie de l'Epître, & vous voyez qu'il n'y a rien de fort obscur, & qui ne soit admirablement bien suivi.

Pour ce qui regarde ce premier Chapitre, il a trois Parties. La première contient une espèce de préface qui sert d'entrée à toute l'Epître, & qui va jusqu'au verset 15, inclusivement. La seconde

228 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
propose ou abbrege toute la matière qu'il a dessein  
de traiter, & y prépare l'esprit; c'est ce qu'il fait  
dans le verset 16. & 17. Puis commençant d'en-  
trer dans sa Dispute, il fait voir dans la dernière,  
comment tous les Gentils se trouvent plongez &  
abymez dans la corruption & dans le crime, & par  
conséquent tous soumis à la condamnation du juste  
Jugement de Dieu.

*Explication particulière du premier verset.*

*Paul.* Bien que cette Epître porte le nom de  
Saint Paul, il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il  
en soit le premier ou le principal Auteur. Le Saint  
Esprit s'est servi de la plume des Évangélistes &  
des Apôtres pour les Ecritures du Nouveau  
Testament, comme il s'étoit autre-fois servi de  
celles de Moïse & des Prophètes pour l'Ancien.  
Il leur a fourni les occasions d'écrire, il leur en  
a donné le desir & les forces. La matière, la forme,  
l'ordre, l'oeconomie, les expressions sont  
de son Inspiration immédiate & de sa direction.  
C'est le jugement que nous devons faire en par-  
ticulier de cette Epître, qui porte par tout les ca-  
ractères de sa Divinité. Saint Paul n'en a été que  
la cause seconde & instrumentale, ce qui n'em-  
pêche pas que nous ne devions tourner aussi les  
yeux sur sa Personne.

Il étoit Juif de Nation, né à Tarse ville de Cil-  
icie, Pharisien de Profession, & Disciple de Gam-  
liel, qui fut de son tems un des plus célèbres Doc-  
teurs des Juifs. Avant sa conversion il étoit ardent  
zeleux de la Religion & de la Tradition de ses  
Peres, & l'un des plus cruels Persecuteurs de  
l'Eglise Chrétienne dans sa naissance. Vous savez  
de quelle manière il fut miraculeusement conve-

ti sur le chemin de Damas : quelles courses il fit ensuite pour provigner l'Evangile dans l'Arabie, dans l'Asie, dans la Grece, dans l'Ilirie, quelles Eglises il y planta, quelles persécutions il y souffrit, quels travaux il y soutint. Vous n'ignorez pas aussi sa première prison à Rome, de laquelle il fut délivré, ni la seconde où il souffrit le Martyre pour la Foy de Jesus-Christ. La plupart de ces choses sont contenues dans le Livre des Actes, & je ne m'y arrête pas. Je vous diray seulement que sa vie a été d'un côté une suite continuelle d'afflictions, & de l'autre une suite continuelle de graces & de bénédictions, toujours battu de la main des hommes, toujours recevant de nouvelles faveurs de la main de Dieu.

Pour les caractères de sa personne, on n'en sauroit concevoir de plus grands, de plus beaux, ni de plus admirables que ceux qui paroissent dans ses Ecrits, un esprit élevé, un raisonnement toujours solide, une conception vaste, une imagination pénétrante & abondante, un discernement exquis, une expression vive & noble. Mais cela n'est rien aux prix des vertus de l'ame, car vous y voyez une piété solide, une amour ardente pour Dieu & pour Jesus-Christ son Fils, une jalousie infinie pour sa vérité, un désir continuel de le voir régner dans le cœur des hommes. Vous y voyez un courage intrépide, une fermeté inébranlable dans les choses de la Vocation, une entière confiance en Dieu & en sa Miséricorde, une profonde humilité, & un vif sentiment des graces qu'il avoit reçues. Vous y voyez une charité ardente & sincère pour tous les hommes, un esprit d'ordre, de justice & de paix dans la Société, une amour presque infinie pour sa Nation, une tendresse de cœur inconcevable pour toutes les Eglises; & en particulier



230 COMMENTAIRE SUR L'EPI TRE  
pour celles qu'il avoit dressées, un soin infatiga-  
ble pour toutes les choses de sa Vocation.

*Serviteur de Jesus-Christ.* Ce terme se doit pren-  
dre, ou en un sens d'humilité, pour signifier qu'il  
n'étoit pas à luy-même, mais à Jesus-Christ, ou  
en un sens de dignité, pour signifier l'honneur  
qu'il avoit d'être son Ministre, ou si vous voulez  
son Officier, au même sens que Moÿse & Josué  
sont appelés *les Serviteurs de Dieu*. Jos. 1. 1. Jug. 2.  
8. Au premier sens c'est un nom commun à tous  
les Fidèles, car nous sommes tous, à proprement  
parler, les Esclaves de Jesus-Christ, qui nous a  
tous acquis à luy par le droit de sa Rédemption,  
qui nous possède tous par la puissance de sa Pa-  
role & de son Saint Esprit. Mais Saint Paul l'é-  
toit d'une manière, si vous voulez, plus particu-  
lière que les autres; car y ayant quatre sortes d'Es-  
claves, les Esclaves nez qui avoient pris naissance  
dans la maison de leurs Maîtres, les Esclaves con-  
quis, qui l'étoient par le droit des armes, les Es-  
claves achetez, pour lesquels on avoit payé quel-  
que prix, & les Esclaves qui s'étoient eux-mêmes  
volontairement donnez, Saint Paul joignoit en sa  
personne toutes ces diverses manières. Il étoit né  
dans l'Eglise Judaïque, qui étoit la propre Maison  
du Fils de Dieu, & ainsi par droit de naissance il  
étoit à luy. Jesus-Christ l'avoit conquis par la  
force de ses Divines armes, quand il l'avoit mi-  
raculeusement converti sur le chemin de Damas.  
Il avoit payé pour luy, comme pour tous ses au-  
tres Fidèles, le Prix infini de son Sang & de sa  
Mort. Et enfin luy-même s'étoit donné volontai-  
rement à luy, par l'obéissance de sa Foy & de sa  
conversion. Outre cela ce terme se doit prendre  
ici au second sens, pour marquer que Jesus-Christ  
luy avoit fait l'honneur de l'employer dans son  
Eglise,

Eglise, & de luy commettre les intérêts de sa vérité. Il prend donc ce titre I. pour se distinguer des Ministres ou des Serviteurs des hommes. II. Pour concilier du respect à sa Parole, puisque c'est au Nom & en l'autorité de Jesus-Christ qu'il leur écrit.

*Appelé à l'Apostolat.* Il ajoute ce second titre pour expliquer plus particulièrement le premier, & pour faire voir à quel rang Jesus-Christ l'avoit élevé, & de quel employ il l'avoit honoré: ce que le nom de Serviteur n'exprimoit que confusément. *Appelé* c'est-à-dire, I. par J. C. même immédiatement, car d'un côté nul ne pouvoit s'ingérer de soy-même dans cette Charge, & de l'autre on ne la pouvoit pas recevoir de la main des hommes, comme les autres Charges Ecclésiastiques. II. Appelé, non d'une vocation extérieure seulement, mais d'une vocation intérieure, efficace, & qui alla jusqu'à y faire consentir sa propre volonté. III. Appelé d'une vocation qui luy avoit donné les qualitez nécessaires pour s'en acquiter, car les Vocations Divines sont en cela différentes des humaines, que les humaines supposent les qualitez nécessaires dans les personnes; mais les Vocations Divines les donnent & les portent avec elles. IV. L'on peut aussi remarquer ici la différence de l'état où étoit Saint Paul avant sa Vocation, & de celuy où la Vocation le mit; car ce sont deux états fort opposez l'un à l'autre. *Al'Apostolat*, c'est-à-dire, à une de ces glorieuses Charges que Jesus-Christ n'avoit conférées qu'à un tres-petit nombre de personnes, prises d'entre ceux qui avoyent eu l'avantage de le voir de leurs yeux, & de conférer personnellement avec luy. Outre ce que l'Apostolat avoit de commun avec les Charges ordinaires de Pasteurs & de Docteurs, c'est-

232 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
c'est-à-dire, le droit de prêcher la Parole, d'administrer les Sacremens, & de gouverner les Eglises, il avoit encore trois grands & singuliers privilèges, l'un que ce n'étoit pas un Ministère borné ou attaché à un Troupeau particulier, mais qu'il s'étendoit généralement par tout, pour y annoncer l'Evangile, pour y administrer les Sacremens, pour y dresser des Eglises, pour y établir, & pour y exercer les règles de la discipline. L'autre, que le Seigneur qui leur avoit donné un pouvoir si étendu, les avoit en même tems revêtus d'un Esprit infallible, qui les conduisoit en toute vérité dans toutes les fonctions de leur Charge, soit pour la Parole, soit pour l'Ecriture. Le troisième qu'ils étoient accompagnez du don de faire des miracles quand ils le trouvoient à propos, & de communiquer même le Saint Esprit par l'imposition de leurs mains. Or de tout cela il s'en ensuivoit qu'ils avoient une puissance souveraine dans l'Eglise, non seulement à l'égard des Peuples, mais aussi à l'égard des Pasteurs, & des Ministres ordinaires. Saint Paul y fut appelé le dernier de tous, mais ce fut d'une manière si grande & si miraculeuse, que sa vocation ne cede en rien à celle des autres.

*Mis à part.* Il fait allusion à ce qu'il étoit avant sa conversion. Il étoit Pharisien. Or Pharisien signifie séparé, ou mis à part. Il veut donc dire que Dieu l'avoit séparé, mais d'une manière bien différente, car alors c'étoit l'orgueil humain qui le séparoit. Ici c'est la Grace Divine. Là il étoit séparé pour faire valoir les inventions ou les traditions des hommes. Ici c'est pour prêcher l'Evangile de Dieu.

*L'Evangile de Dieu.* Pourquoi l'Evangile de Dieu? 1. C'est pour signifier qu'il est de Révélation

tion surnaturelle, par opposition à la Révélation par les œuvres de la Nature. II. Pour marquer une Révélation digne de Dieu, par opposition à la Révélation Legale qui ne contenoit pas le fond des Mystères Divins, qui ne révéloit que la damnation des hommes par la sévérité de la Justice, & non leur salut par la Miséricorde, comme fait l'Evangile. III. Parce que Dieu en est tout ensemble, l'Auteur, l'Interprète, & la matière. L'Auteur, car il l'a fait luy-même dans ses Décrets Eternels. L'Interprète, car il l'a luy-même immédiatement déclaré aux hommes. La matière, car c'est dans cet Evangile que sont manifestées les Souveraines Perfections de Dieu, & les pensées de sa Volonté envers les hommes. Ailleurs pour la même raison il est appelé l'Evangile de Jesus-Christ. Au reste tous ces titres que Saint Paul se donne sont employez, non pour relever la Personne, mais pour relever la Grace que Dieu luy avoit faite, & pour concilier du respect, de l'attention, & de l'obéissance à sa Parole.

*Verſet 2. Lequel il avoit auparavant promis par ſes Prophètes dans les Ecritures Saintes.*

### *Division, l'ordre des paroles.*

*Lequel, ſavoir l'Evangile. Auparavant promis.* Il repouſſe tacitement l'accuſation de nouveauté dont les Juifs chargeoient l'Evangile, comme ſi c'eût été une Doctrine & une Religion née depuis trois jours. Et en même tems il nous découvre la véritable raiſon pourquoy dans la Religion il ne faut rien admettre de nouveau, ſavoir, parce que la Religion eſt une choſe Divine. Car ſi c'étoit un art ou une ſcience humaine qui pût tous  
les

**234 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE**  
les jours se perfectionner, il faudroit tenir pour les nouveautez qui sont toûjours, ou plus heureuses, ou mieux éclaircies que les opinions anciennes. Mais la Religion est un Ouvrage de Dieu, qui sort de ses mains avec toute sa perfection, auquel les inventions humaines ne peuvent rien ajouter ni rien changer sans le gâter. D'où il sensuit que toutes les nouveautez en matière de Religion, sont suspectes de fausseté. D'ailleurs, l'Apôtre fait voir icy de quelle manière différent entre eux le Vieux & le Nouveau Testament; savoir, non comme deux Religions essentiellement différentes, mais comme une chose promise, & une chose executée. Le Vieux Testament est la promesse du Nouveau, & le Nouveau est l'accomplissement de l'Ancien. Mais comment direz-vous, l'Evangile avoit-il été auparavant promis? Je répons, qu'il l'avoit été I. par tous les Oracles formels qui prédisoient une nouvelle Alliance, comme Ezech. 36. Jerem. 32 & ailleurs. II. Par tous ceux qui promettoient le Messie, comme Genese 3. Genese 49 & autres. III. Par toutes les figures Légales qui contenoient en elles-mêmes les promesses de ce qu'elles figuroient. IV. Par toute l'Oeconomie de la Loy qui disposoit les hommes à l'Evangile, & qui par cela-même le promettoit, & en ce rang sont les sévérités de la Justice, qui eussent été d'une révélation funeste, si elles n'eussent été suivies de l'Evangile. V. Par toutes les premières révélations de Miséricorde & de Grace, qui étoient l'Evangile luy-même en substance & en germe, qui par consequent en promettoient une plus particulière explication.

*Par les Prophètes.* Il repousse encore icy tacitement une autre accusation des Juifs; savoir, que les

es Apôtres étoient les ennemis de Moyse & des Prophètes; & il proteste au contraire, qu'il y a entre les Prophètes & les Apôtres un merveilleux consentement. Et par cela-même, il concilie de l'attention & de l'obéissance à sa Doctrine, en levant le faux préjugé qu'on avoit conçu contr'elle, & en faisant voir qu'on ne la pouvoit rejeter sans se déclarer ennemi des Prophètes mêmes. Outre cela, il établit l'autorité des Prophètes, en déclarant que c'est Dieu luy-même qui a parlé par eux; & par conséquent, qu'il faut recevoir leur parole comme une véritable revelation céleste.

*Dans les Ecritures Saintes.* Ici il fait voir où c'est qu'il faut prendre la véritable Parole de Dieu & de ses prophètes; savoir, non dans des Traditions verbales, qui tout au plus ne peuvent être que fort incertaines, & incapables de faire foy, mais dans les Ecritures. Car je ne doute pas qu'il n'ayt eu en veüe la folle & temeraire préoccupation de la plus-part de Juifs, & principalement des Pharisiens qui étoient infatuez de leurs Traditions. En effet, si l'Evangile n'eût été appuyé par les Prophètes que dans la Parole non-écrite, ce fondement eût été fort méprisable; Mais il est très-solide se trouvant dans les Ecritures. En second lieu, il nous apprend icy quelle est la véritable antiquité en matière de Religion; savoir, celle qui est fondée dans l'Ecriture. Il n'y a rien de plus ordinaire parmy les hommes, que de se tromper sur les idées de l'ancienneté & de la nouveauté. On prend pour anciennes des choses qu'on trouve établies depuis quelques siècles, & auxquelles les hommes se trouvent accoutumés, bien qu'elles ne soient pas de la première origine. On prend au contraire pour nouvelles, cel-

236 COMMENTAIRE SUR L'ÉPI TRE  
celles qui ont demeuré pendant quelque-tems  
comme ensevelies & inconnues, par l'oubli & la  
négligence des hommes, encore qu'elles fussent  
des le commencement. Cependant, il n'y a en  
cela qu'illusion, car ces premières sous une fausse  
couleur d'antiquité sont en effet nouvelles, & ces  
dernières sous un faux préjugé de nouveauté,  
sont en effet anciennes. Les Juifs tenoient ainsi  
pour anciennes les idées qu'ils avoient conçues  
d'un Messie temporel, & plusieurs autres tou-  
chant l'usage de leurs Cérémonies, touchant l'é-  
ternité de leur Loy & de leur Alliance, parce  
qu'elles étoient déjà parmy eux depuis quelques  
siècles, & qu'ils les avoient ainsi reçues de leurs Pe-  
res; mais dans la vérité, ce n'étoient que des nou-  
veautés. Ils tenoient au contraire pour nouvel-  
les, les idées que les Apôtres donnoient d'un  
Messie Spirituel, d'un culte en esprit & vérité,  
d'un changement d'Alliance, d'une vocation des  
Nations à la connoissance du vray Dieu, parce  
que depuis quelque-tems on n'avoit point eu  
ces idées. L'Apôtre nous donne donc une règle  
sûre pour discerner la vraie ancienneté d'avec  
l'apparente, la vraie nouveauté d'avec celle qui  
ne l'est que par le préjugé humain. C'est de re-  
courir aux Ecritures : car tout ce qui ne s'y  
trouve pas, est véritablement nouveau, quelque  
établi qu'il soit depuis plusieurs siècles, & ce qui  
s'y trouve, est véritablement ancien, encore que  
les hommes s'en soient deshabetuez depuis long-  
tems. Si on eût jugé de l'Evangile par une au-  
tre règle, rien ne pouvoit paroître plus nouveau,  
mais en le jugeant par cette règle, il ne pouvoit  
paroître qu'ancien. Pour cela donc il recourt  
aux Saintes Ecritures.

Verſet 3. *Touchant ſon Fils, né de la ſemence de David ſelon la chair.*

Verſet 4. *Mais déclaré Fils de Dieu en Puiffance ſelon l'Efprit de Sanctification par la Reſurrection des Morts, ſavoir, Jeſus-Chriſt Nôtre Seigneur.*

*Touchant ſon Fils.* Le ſens eſt, que la matière du ſujet dont traite cet Evangile de Dieu promis par les Prophètes, eſt le Fils de Dieu Jeſus-Chriſt Nôtre Seigneur. Ce qui fait voir premièrement, qu'il faut conſidérer Jeſus-Chriſt autrement qu'un ſimple Legiſlateur, ou Interprète des volontez Divines, tels que l'ont été Moyſe, les Prophètes, & les Apôtres. Car on ne peut point dire raiſonnablement que la matière de la Loy que Moyſe a apporté au Monde, ſoit Moyſe même, ni que la matière de l'Evangile ſoit Saint Paul & les autres Apôtres. Quand la Loy & l'Evangile nous euſſent été donnez par d'autres perſonnes que par Moyſe & les Apôtres, ces deux Oeconomies n'en ſeroient pas moins eſſentielle-ment ce qu'elles ſont, & quand on les en détacherait encore aujourd'hui, elles ne laiſſeroient pas de ſubſiſter. Il n'en eſt pas de même de Jeſus-Chriſt, qui eſt tellement de l'eſſence de l'Evangile, & ſon propre objet qu'il n'eſt pas poſſible de l'en ſeparer, non pas même de la penſée. Car c'eſt lui qui l'a fondé par ſon Sang & par ſon Merite, & qui lui communique toute la vertu qu'il a. Je dis toute la vertu, car il eſt tellement l'objet & le fondement de l'Evangile, qu'il eſt en un ſens excluſif de tout autre. A cauſe dequoy, il dit luy-même, non ſeulement qu'il eſt la Voye, la Vérité, & la Vie; mais que nul ne peut aller au Pere que par lui: & ailleurs, hors de



238 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
de Moy, dit-il, vous ne pouvez rien faire. D  
qu'on se détourne de Jesus-Christ pour chercher  
un autre Médiateur, ou qu'on lui en veut aff  
cier quelque-autre, on se détourne de l'Eva  
gile.

*Né de la semence de David.* C'est-à-dire, de  
cendu de David, né d'une Vierge de sa famille.  
Surquoy il faut remarquer la sagesse Divine dans  
la dispensation de sa révélation touchant le Mes  
sie. D'abord, il détermina sa naissance d'un  
Vierge; *La semence de la femme, &c.* Ensuite  
il le promit de la postérité d'Abraham; *En ta  
semence seront benites, &c.* Mais comme cela étoit  
encore fort vague, il détermina la Tribu de Ju  
da, *Le Sceptre ne se départira point de Juda, &c.*  
Enfin il définit dans la Tribu de Juda, la famille  
de David, & ainsi à mesure que le tems de sa ve  
nuë s'est approché, la révélation s'est éclaircie,  
& s'est faite plus particulière & plus restreinte.  
Mais pourquoy, direz-vous, falloit-il que le Mes  
sie fût de la famille de David? Je répons, que  
Dieu sans doute étoit libre pour le faire naître  
de quelque famille que ce fût, & que ç'a été  
son bon-plaisir qui a choisi pour cela celle de Da  
vid. Cependant, il y a eû en cela quelques rai  
sons de convenance. Car premièrement, en gé  
néral la sagesse Divine a trouvé bon de marquer  
la famille dont il devoit descendre, afin que ce  
fût un des caractères qui le distinguent & qui le  
donnent à connoître, & afin aussi de confondre  
l'incrédulité de ceux qui l'ont rejeté, & qui at  
tendent encore aujourd'hui qu'il vienne; car s'il  
étoit encore à venir, ce seroit en vain que les Ora  
cles l'auroient promis d'une certaine famille,  
puisque les familles des Juifs étant aujourd'hui  
tellement confonduës qu'on n'en pouvoit plus  
distinguer.

distinction une, & moins celle de David que toute autre, on ne le sauroit plus reconnoître à cette marque. Il faut donc dire, ou que les Oracles ont été nuls & illusoires à cet égard, ce qui seroit une impiété, ou reconnoître que le Messie devoit venir pendant que la distinction des familles subsistoit, & que l'on pouvoit encore reconnoître celle de David. Secondement, la Sagesse Divine a voulu garder dans sa naissance même cet air perpétuel qui régné dans toute son Oeconomie sur la Terre, & qui consiste dans l'union de deux choses contraires, beaucoup de Majesté & de dignité, & beaucoup de bassesse & d'infirmité. Car quelle famille y avoit-il au Monde plus glorieuse que celle de David, le plus grand Roy d'Israël, & le plus cheri de Dieu, & quelle famille pourtant plus abjetten & plus tombée que celle-là même au tems que Jesus-Christ naquit? C'est pourquoy il est représenté. Es. 11. comme *un jetton du trone d'Isai, & un surgeon qui croît de ses racines*, ce qui marque une famille abbatuë, & à qui il ne reste plus que des racines qui ne paroissent presque point sur la Terre. Et de même Esay. 53. *Il est monté comme un surgeon devant lui, & comme une racine sortant d'une Terre qui a soif.*

*Selon la chair.* L'intelligence de ces deux versets dépend de savoir ce que signifie cette expression *selon la chair*, & l'autre qui lui est opposée, *selon l'Esprit de Sanctification*. Il y a plusieurs Interpretes qui par *la chair* entendent la nature humaine, & par *l'Esprit de Sanctification* la Nature Divine, selon laquelle il est & a été déclaré Fils de Dieu. Ils se fondent sur ce que l'opposition est expresse, Fils de David *selon la chair*, & déclaré Fils de Dieu *selon l'Esprit de Sanctification*,

le premier ne peut que signifier la nature humaine; le second par conséquent, ne peut que signifier la Divine. C'est ainsi qu'ils entendent ces mêmes termes, 1. Tim. 3. 19. *Dieu manifesté en chair, justifié en Esprit*, & 1. Pier. 3. 18. *Mortifié en Chair, mais vivifié par l'Esprit*. A le prendre de la sorte le sens est assez clair; savoir, que Jesus-Christ est né de la famille de David selon sa nature humaine; mais que selon sa Nature Divine, il a été déclaré Fils de Dieu en Puissance par sa Resurrection; parce que par sa Resurrection il a triomphé de la mort, & est entré dans le Gouvernement du Monde, & dans l'exercice de la Toute-Puissance pour le salut de ses fidèles, ce qui découvre hautement sa Divinité. Cependant encore que ce sens ne contienne rien qui ne soit Evangélique, il est pourtant assez extraordinaire d'entendre par *l'Esprit de Sanctification*, la Nature Divine jointe à l'humaine en la Personne du Fils de Dieu. L'Ecriture n'a pas accoutumé de parler ainsi, & il ne sert de rien de dire que la Divinité est souvent appelée, *Esprit*, *Dieu est Esprit*, & que le titre de Saint est souvent donné au Fils de Dieu. Car encore que cela soit vrai, il ne s'ensuit pourtant pas, que *l'Esprit de Sanctification* pour dire la Divinité du Fils, ne soit une expression tout-à-fait inusitée; il n'y a nulle conséquence de l'un à l'autre. Je croy donc qu'il faut prendre la chose autrement, & dire que l'Apôtre distingue icy formellement trois choses en Jesus-Christ, sa Personne, l'état de son Abaissement, & celuy de son Exaltation. Pour sa Personne, il dit que c'est le *Fils de Dieu*: pour l'état de son Abaissement, il le désigne par le terme *de chair*, & pour celuy de son Exaltation, il le marque par cette autre expression, *l'Esprit de*

*Sanc-*

**Sanctification.** Le sens est, qu'à l'égard de ce voile d'infirmité & de bassesse qui devoit obscurcir & cacher la dignité de sa Personne, le Fils de Dieu est né de la semence de David ; mais qu'à l'égard de cet Esprit Illuminant & Sanctifiant qu'il devoit repandre sur les hommes pour donner à connoître sa Majesté & sa qualité de Fils, il est Ressuscité des morts. Il y a donc icy une double opposition, l'une de la Chair, à l'Esprit de Sanctification, l'autre de la Naissance à la Resurrection, & il y a un double rapport, l'un de la Naissance à la chair, & l'autre de la Resurrection à l'Esprit. La Chair a été une ombre ou un voile qui a couvert la Personne du Fils, & l'a enveloppée d'infirmité, la rendant méconnoissable : car qui eût dit que cet homme qui mangeoit & buvoit avec ses concitoyens, qui étoit exposé aux mauvais traitemens & à la mort, ni plus ni moins que les autres hommes, eût été le Fils de Dieu ? Mais l'Esprit de Sanctification dont il a rempli l'Univers, & qui en le lui subjugant a été la marque de sa Toute-Puissance, a hautement & glorieusement démontré sa qualité de Fils, & la tirée de dessous le voile. Et comme pour prendre ce voile, il lui a fallu naître de la semence de David ; aussi pour répandre cet Esprit, il lui a fallu Ressusciter. La cause finale de la Naissance a été de se couvrir du voile, la cause finale de la Resurrection a été de se déclarer tel qu'il étoit, c'est à dire, Fils de Dieu par l'effusion de son Saint Esprit. La Chair donc est à la vérité la nature humaine, mais non simplement & précisément comme nature humaine, car en ce sens elle s'opposeroit à la Divine, mais entant qu'elle a été un voile de foiblesse qui a caché la dignité de Fils, & en ce sens elle s'oppose fort bien à l'Esprit de

Sanctification qui est sorti de Jésus-Christ, & qui l'a déclaré Fils de Dieu en Puissance. De cette sorte le sens de l'Apôtre est net & naturel, & il n'établit pas moins fortement que l'autre la Divinité éternelle de sa Personne. C'est aussi de cette manière à mon avis qu'il faut entendre les Passages cy-dessus marquez, *Dieu manifesté en Chair, justifié en Esprit, mortifié en Chair, vivifié par l'Esprit*. Car ce n'est point une opposition des deux Natures, mais une opposition des deux Etats, & des principes d'où les deux Etats dépendent, & dont l'un est appelé la Chair, & l'autre l'Esprit.

*Déclaré Fils de Dieu.* La Vulgate traduit, *Prédestiné*, & quelques Anciens ont suivi cette Version. Mais que voudroit dire que Jésus-Christ a été prédestiné Fils de Dieu par la Résurrection? Cela ne peut faire qu'un sens extravagant ou hérétique. Outre que le terme Grec ne signifie point *Prédestiner*, mais proprement *definir, déterminer, mettre des bornes*, ce qui se rapporte ou à une chose hors de nous, comme quand on met des bornes à un champ pour en régler la mesure, ou à nos propres délibérations, comme quand nous nous déterminons à faire, ou ne pas faire une telle chose, ou à l'idée qu'on se forme d'une chose pour en bien concevoir, & en bien expliquer la nature, & c'est en ce sens que les Philosophes se servent des termes de *definir* & de *définition*, ou enfin à un Jugement qu'on prononce, soit pour déclarer la vérité d'une chose, soit pour déclarer les droits d'une personne. Or c'est en ce dernier sens qu'il faut prendre ce terme en ce lieu: l'Apôtre veut dire que la Résurrection de Jésus-Christ a été comme un Jugement authentique & solennel que Dieu a prononcé que c'étoit son Fils.

En

*En Puissance.* Quelques-uns rapportent ces termes, à celui de *Déclaré*, en ce sens, que Jesus-Christ a été déclaré Fils de Dieu par la Puissance du Pere qui l'a Résuscité, & qui en le Résuscitant a comme prononcé ce Jugement, qu'il étoit son Fils, & l'a notifié au Monde. Pendant que Jesus-Christ avoit vécu en chair, sous le voile de son infirmité, il s'étoit dit luy-même Fils de Dieu, ce qu'il avoit confirmé souvent par des miracles, mais tant sa Parole que ses Miracles avoient été contestez, mais Dieu en déployant sa Toute-Puissance pour le Résusciter des morts a décidé la question, & l'a hautement déclaré son Fils. Car il ne l'eût jamais Résuscité s'il eût été un imposteur, Dieu n'eût pas déployé sa Puissance pour confirmer un mensonge & un blasphème. D'ailleurs Jesus-Christ en cet état de chair avoit souffert la mort. S'il l'avoit soufferte pour ses propres péchez, ou si ç'avoit été pour expier les péchez du Monde en qualité de Fils de Dieu, & comme Médiateur du genre humain, la chose étoit en question. Mais Dieu en déployant sa Toute-Puissance pour le Résusciter a vuidé ce grand different, & l'a déclaré son Fils, car par cela même il a montré qu'il avoit accepté sa Mort en satisfaction pour nos péchez, & par conséquent qu'il l'avoit soufferte, non pour luy, mais pour nous, ce que nul ne pouvoit faire que le Fils de Dieu. Ce sens est beau, & plein d'une excellente Doctrine. Cependant il semble que si l'Apôtre eût voulu dire cela même, il n'eût pas dit simplement *en puissance*, ou comme il le faudroit traduire, *par puissance*, mais il eût dit, *par la Puissance du Pere*, comme au sixième des Romains, *Christ est résuscité des morts par la gloire du Pere*, & 2. Cor. 13. 3. *Il a été crucifié par infirmité, mais il est vivant par*

244 COMMENTAIRE SUR L'ÉPÎTRE  
*la Puissance de Dieu.* Cette expression donc ainsi  
absoluë *en puissance* fait que je l'ayme mieux rap-  
porter au terme de *Fils*, en ce sens, il a été par sa  
Résurrection déclaré Fils de Dieu, entant qu'il  
parût revêtu d'une puissance Eternelle & souve-  
raine, & cela par opposition au terme de chair  
qui marque l'infirmité sous laquelle il avoit paru  
sur la Terre. Car la dignité de sa Personne ayant  
demeuré quelque tems cachée sous le voile de la  
foiblesse, sa Résurrection a mis tout d'un coup  
en évidence sa Puissance ineffable, & par sa Puif-  
sance sa dignité de Fils de Dieu.

*Selon l'Esprit de Sanctification.* C'est-à-dire,  
comme nous l'avons déjà expliqué, qu'il a été dé-  
claré Fils de Dieu en puissance, si vous avez égard,  
ou si vous jetez les yeux sur cet Esprit de Sanc-  
tification dont il a voulu remplir tout l'Univers.  
Avant sa Résurrection, à ne considérer que ce  
voile d'infirmité dont sa Naissance l'avoit envé-  
loppé, il paroïssoit comme un homme, comme  
un homme descendant de la famille abbatuë de  
David, mais après sa Résurrection, si vous re-  
gardez cet Esprit de Sanctification qu'il a répan-  
du, vous le verrez comme le véritable Fils de  
Dieu, possédant un fond de Puissance infinie. Car  
celuy qui répand ainsi sur la Terre ce glorieux  
Esprit, ne peut qu'il n'ait une souveraine & in-  
finie Puissance, & par conséquent qu'il ne soit le  
Fils de Dieu. Au reste bien que le Saint Esprit  
que Jesus-Christ nous a communiqué, marque sa  
Divinité par d'autres caractères que par celui de  
la Puissance, savoir par celui de la Sainteté, par  
celuy de la Majesté, par celui de l'Eternité, par  
celuy de l'Infinité, ne se pouvant faire que celui  
qui donne le Saint Esprit ne soit Dieu Eternel,  
souverainement Saint, souverainement Glorieux,  
&

de l'Infini. L'Apôtre pourtant a choisi le caractère de la Puissance pour deux raisons. L'une pour opposer à la chair, qui signifie infirmité. Et l'autre, parce que c'est par cet Esprit qu'il a conquis le Monde, ce qui est un Acte de Puissance ineffable. Détruire l'Empire du Démon, subjuguier les cœurs, changer la face de l'Univers, c'est l'Acte d'une Puissance vraiment Divine. Il y en a qui traduisent *l'Esprit de Sainteté*, & non pas, *l'Esprit de Sanctification*; parce qu'ils ne considèrent cet Esprit que comme résidant en la Personne de Jesus-Christ, & non pas comme descendant de luy sur les hommes. Leur sens est, qu'il y a eu en Jesus-Christ deux principes, l'un de foiblesse & de mort, que l'Apôtre appelle *la chair*, & qui luy a été communiqué par sa Naissance d'une Vierge, & l'autre de Puissance & d'Immortalité qui a été mis en luy, non par sa Naissance d'une Vierge, mais par sa Conception du Saint Esprit, ce que l'Apôtre appelle ici *l'Esprit de Sainteté*, c'est-à-dire d'incorruption. Or ce principe d'incorruption, & d'immortalité, cet Esprit Saint par lequel il étoit en effet Fils de Dieu, a demeuré en luy comme un simple germe, caché & couvert du voile de l'infirmité, sans y déployer sa vertu, jusqu'à sa Résurrection. Mais par sa Résurrection il s'est déployé, & alors il a été déclaré Fils de Dieu, à l'égard de ce principe immortel & incorruptible. Mais cette explication pèche en beaucoup de choses, car premièrement il est faux que Jesus-Christ ne soit Fils de Dieu que par cet Esprit Saint qu'il reçût au moment de sa Conception, il l'est par sa Génération Eternelle: & les preuves de sa Divinité Eternelle sont si clairs dans l'Ecriture, que toute la malice des Hérétiques ne sera jamais capable de les éluder.



der. Il y auroit donc de l'impiété à supposer que sa qualité de Fils a commencé à sa Conception & qu'elle est fondée sur le Saint Esprit qu'il reçût. Je say que les Sociniens abusent de deux Passages, l'un du premier Chapitre de Saint Luc *Le Saint Esprit surviendra en toy, & la vertu du Souverain t'énumbrera, dont aussi ce qui naîtra de toy, Saint, sera appelé le Fils de Dieu.* L'autre du dixième de Saint Jean, *Dites-vous que je blasphème, moy que le Pere a sanctifié, & qu'il a envoyé au Monde, pourtant que j'ay dit, je suis Fils de Dieu.* De là ils concluent que sa qualité de Fils est fondée sur la Sainteté qu'il a reçüe du Saint Esprit. Mais leur préjugé les aveugle, car pour le premier Passage le sens est, que cet homme né de Marie sera appelé Fils de Dieu, parce que nul autre que luy ne pouvoit être conçu du Saint Esprit, & naître d'une Vierge, ce caractère étant singulier à la Personne du Verbe Incarné. En quoy il fait une manifeste allusion au Passage du septième d'Esaye, *Une Vierge sera enceinte, & enfantera un Fils, & on appellera son Nom Emmanuel, Dieu avec nous.* Et pour le second Passage le sens est, que puisque l'Écriture appelle de simples Magistrats des Dieux, à plus forte raison doit être reconnu pour Fils de Dieu, le Médiateur du Nouveau Testament, puis qu'une si grande dignité ne sauroit être soutenüe que par une Personne vraiment Infinie & Divine. Secondement la vraie & naturelle signification du terme *ἀγιωσύνη* dont l'Apôtre se sert ici est, non celle de Sainteté, mais celle de Sanctification, & l'Écriture ne l'employe d'ordinaire que pour marquer l'action de Dieu qui sanctifie les Fidèles. Il faut donc traduire *l'Esprit de Sanctification*, & par cet Esprit il faut entendre celui qui nous sanctifie, & qui nous rége-

égénere, & non précisément celuy qui Sanctifie  
 Jésus-Christ. Car encore qu'il soit vray que cet  
 Esprit reside en luy comme dans sa source, l'A-  
 pôtre ne le considère pourtant pas formellement  
 comme residant en luy, mais se répandant de luy  
 sur les hommes. Et c'est pour cette raison qu'il  
 dit, qu'à cet égard il a été déclaré Fils de Dieu  
*en Puissance*, ce qui a un sens très-clair, si l'on  
 entend que par l'effusion qu'il a faite de cet Es-  
 prit, il a marqué sa qualité de Fils de Dieu *en puis-  
 sance*, parce que c'est par là qu'il a triomphé du  
 Monde; mais qui n'a nul sens, si l'on dit que cet  
 Esprit par lequel il a été fait Fils de Dieu, a été le  
 principe de sa Résurrection. Car on pourroit bien  
 dire que par là il a été déclaré Fils de Dieu, mais  
 non qu'il l'ayt été déclaré *en puissance*, parce que  
 sa Résurrection aura été l'effet de la Puissance du  
 Pere, ou tout au plus l'effet de la Puissance de l'Es-  
 prit, & non la sienne propre & personnelle; com-  
 me lors que nous ressusciterons en vertu du Saint  
 Esprit que nous avons reçu, on pourra bien di-  
 re que nous serons alors déclarés Enfants de Dieu,  
 mais non que nous soyons déclarés Enfants de  
 Dieu *en puissance*, parce que la Puissance qui nous  
 Résuscitera ne sera point la nôtre, mais sera celle  
 de Dieu, ou celle du Saint Esprit. Il faut donc  
 en revenir à notre explication, qui est, que Jésus-  
 Christ a été déclaré le Fils de Dieu *en puissance* par  
 la Résurrection, si vous avez égard à cet Esprit de  
 Sanctification qu'il a répandu dans le Monde pour  
 le convertir.

*Par la Résurrection des morts.* Par son Incarnation  
 il a reçu en son Humanité l'Esprit qui l'a sancti-  
 fié, mais il l'a reçu couvert du voile de la chair.  
 Par sa Mort il a mérité ce même Esprit pour nous  
 sanctifier, mais ce n'a été encore qu'un droit qu'il  
 s'est

248 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
s'est acquis sans exécution. Par sa Résurrection  
est entré dans le plein exercice de ce droit, il  
reçut la libre dispensation de cet Esprit pour nous  
communiquer. C'est donc alors qu'il été déclaré  
Fils de Dieu en Puissance.

Verſet 5. *Par lequel nous avons reçu Grace &  
charge d'Apôtre, afin qu'il y ayt obéiſſance de Foi  
en ſon Nom, dans toutes les Nations.*

Verſet 6. *Entre leſquels vous êtes vous auſſi, ap-  
pellez de Jeſus-Chriſt.*

*Par lequel.* Un des premiers Actes de la Puissance  
de Jeſus-Chriſt réſuſcité, devoit être de don-  
ner ſon Esprit & ſa Grace à quelques perſonnes  
choiſies, pour les élever à la Charge de l'Apô-  
tolat. Car il falloit faire des Prédications de l'E-  
vangile avant que de répandre l'Esprit de Sancti-  
fication ſur les Peuples, puis que l'Esprit accom-  
pagne la Parole, & qu'il la ſuppoſe. Or Saint  
Paul fut de ce nombre, bien qu'il n'ayt pas re-  
çu l'Esprit avec les autres le jour de la Pentecôte.

*Grace & Charge d'Apôtre.* Il diſtingue ces deux  
choſes, & par la *Grace*, il entend celle de la con-  
verſion, laquelle étoit une grace, I. en elle-même,  
par égard à la corruption commune, II. Dans  
toutes les circonſtances qui la précéderent, c'eſt-  
à-dire, par égard à l'état où étoit Saint Paul avant  
ſa converſion, étant un Phariſien rempli de pro-  
ſomption, & de préjugés pour la Religion Ju-  
daïque, telle qu'elle étoit alors, & un cruel Per-  
ſécuteur. III. Dans toutes les circonſtances qui  
l'accompagnèrent, c'eſt-à-dire, par égard à la ma-  
nière de ſa converſion, ſavoir dans le chemin de  
Damas, dans le moment même de ſa fureur con-

de l'Eglise, par une apparition miraculeuse, &c. V. Grace par egard à ses degrez, c'est-à-dire, la plénitude de lumière, de zele, & de régénération qu'il reçût dès l'instant même qu'il fut converti. A tout cela Dieu ajouta la Charge d'Apôtre qui fut elle-même une grande grace. Voyez touchant l'Apostolat de Saint Paul, ce que nous avons dit sur le premier verset.

*Afin qu'il y ait obeissance de foy, &c.* Il marque ici la destination particulière de son Apostolat aux Gentils, qui est contenuë, Galat. 2. 7. L'Apostolat regardoit en commun tous les hommes, tant Juifs que Gentils, mais parce que chaque Apôtre ne pouvoit pas être en tous lieux par une Economie de sagesse & d'ordre, l'Apostolat de Saint Paul fut en particulier approprié aux Gentils. Act. 9. 15. *Obeissance de Foy.* L'objet de la Foy est non seulement une promesse, mais une promesse avec commandement de l'accepter. Car puisque que c'est Dieu qui promet, son autorité & sa Majesté accompagnent sa promesse. Par egard donc à la promesse, l'acte de nôtre part qui y répond est appelé Foy, mais par egard au commandement qui ordonne aux hommes de recevoir la promesse, cet acte de nôtre part qui y répond est appelé *obeissance*. A cause de quoi l'incrédulité est nommée dans l'Ecriture une *rebellion*, Rom. 11. 30. 31. D'ailleurs la Foy est appelée une *obeissance*, par rapport aux resistances naturelles que nôtre esprit & nôtre cœur apporte à embrasser l'Evangile. Quand toutes ces resistances sont vaincues cela s'appelle *obeissance*, 2. Cor. 10. 4. *Les armes de nôtre guerre, &c.* Enfin, *obeissance de Foy*, parce que la Foy elle-même de sa nature est un acte de soumission que nous faisons de nous-mêmes à Dieu, & à Jesus-Christ son Fils, afin que désormais il  
nous

250 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
nous possède, & nous conduise, & qu'il fasse  
nous ce qu'il luy plaira. Gal. 2. 20. *Je vis non point &*

*En son Nom.* Ces termes se rapportent, ou  
l'Apostolat de Saint Paul qu'il exerçoit, non à  
son nom propre, mais au Nom de Jesus, c'est-à-  
dire en son autorité, parlant & appelant les  
hommes de sa part, 2. Cor. 4. 5. *Nous ne vous*  
*prêchons, &c.* Où ils se rapportent à l'obéissance  
de Foi des Nations, laquelle regardoit Jesus-Christ  
c'est-à-dire, que comme ils étoient appelez par  
l'ordre de Jesus-Christ, ils étoient aussi appelez  
à Jesus-Christ, & non à aucun autre. Jesus-Christ  
est le seul Nom qui doit régner dans l'Eglise, tant  
sur les Ministres qui prêchent, que sur les Fidèles  
qui se convertissent. Act. 4. 12. Phil. 2. 9. 10. 11.  
*Dans toutes les Nations.* Il rend la raison pourquoy  
il préche, aux Gentils, savoir que c'est en vertu  
de sa Charge, & par la destination de son Aposto-  
lat, & non de son simple mouvement. En parti-  
culier il rend la raison pourquoy il écrit aux Ro-  
mains, savoir parce qu'il sont du nombre de ces  
Nations à qui son Ministère est destiné, comme  
il le va dire dans la suite.

*Entre lesquels, &c.* Ils étoient non seulement  
du rang de ces Nations pour lesquelles il avoit été  
fait Apôtre, mais aussi de ceux aussi qui avoient  
déjà obéi à la Foy, car cet *entre lesquels* se doit  
rapporter à l'un & à l'autre. Tout cela est dit afin  
que nul ne trouvât étrange qu'il s'adressât à eux,  
mais qu'au contraire ils reçussent son Epître avec  
le respect, & avec la Foy qu'ils devoient. Il leur  
étoit inconnu de vûë, il étoit fort éloigné d'eux,  
on pouvoit dire quel intérêt il avoit à leur écrire,  
& pourquoy se mêler de leurs affaires. Ils les assurent  
donc que son Apostolat les regarde, & qu'il ne  
fait rien contre sa vocation, s'il desire de cultiver  
leur Foy par ses soins.

*Appellez*

*Appellez de Jesus-Christ.* Non seulement appellez à *Jesus-Christ*, mais appellez *de Jesus-Christ*. Car non seulement il est celuy à qui nous devons aller, mais il est aussi celuy qui nous appelle. *Venez à moy vous tous qui êtes, &c.* Matt. 11. *Appellez*, tant d'une vocation extérieure par Prédication, que d'une intérieure par le Saint Esprit. L'une & l'autre de ces Vocations, est de *Jesus-Christ* : car quoy qu'elles soient souvent attribuées au Pere, elles le sont aussi à *Jesus-Christ*, parce qu'en l'une & en l'autre le Fils est le Ministre du Pere, & l'Executeur de ses volontez. Comme nôtre Sacrificateur, il a fait pour nous & pour établir les fondemens de l'Alliance de Grace envers le Pere, ce qu'il falloit faire; mais en qualité de Prophète, & de Roy de l'Eglise, il fait envers nous tout ce qu'il est nécessaire pour nous convertir, & nous amener au Pere. Cette expression aussi *appelez de Jesus-Christ*, signifie qu'ils étoient à *Jesus-Christ*, comme Es. 48. 12. *Israël mon appelé*, c'est-à-dire, qui est à moy par le droit de Vocation.

Verfet 7. *A vous tous les bien-aymez de Dieu, qui estes à Rome, appelez à être Saints; Grace vous soit, & paix, de la part de Dieu nôtre Pere, & du Seigneur Jesus-Christ*

*A vous tous, &c.* Ces Paroles témoignent évidemment qu'avant que Saint Paul allât à Rome, il y avoit déjà une Eglise établie. C'est ce qui paroît aussi par le 28. Chap. des Actes, verset 30. où il est dit, *que les freres de Rome vinrent devant de Paul jusqu'au marché d'Appius.* Sur la fin même de cette Epître, il saluë en particulier diverses personnes à qui il rend témoignage de

252 COMMENTAIRE SUR L'ÉPÎTRE  
de foy & de piété. Mais comment & par  
cette Eglise avoit été recueillie, c'est ce qu'il  
est difficile de savoir. Car pour cette tradition  
des Anciens Peres, qui porte que ce fût S. Pierre  
qui y prêcha, & qui y établit son Siège, elle  
porte avec elle tant de marques de fausseté  
qu'il n'est pas possible d'y faire aucun fondement.  
Outre que Saint Paul n'en fait nulle mention  
dans cette Epître, ni Saint Luc dans son Histoire  
des Actes, où il rapporte l'arrivée de Saint  
Paul à Rome, ce qu'ils n'auroient pas apparemment  
oublié. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable,  
est que comme la Ville de Rome  
étoit en ce tems-là l'abord de toutes les Nations,  
plusieurs Chrétiens y vinrent des Provinces de  
Grece & de l'Asie, & y fonderent l'Eglise.

*Tous.* L'Apôtre ne fait nulle distinction ni de Juifs  
ni de Gentils, ni d'esclaves, ni de libres, ni de pauvres,  
ni de riches. Nous sommes tous un seul  
Corps en Jesus-Christ, *en qui il n'y a ni Circumcision,*  
*ni Prepuce*, Gal 6. 15. Il ne distingue point  
aussi les Pasteurs d'avec le Peuple, mais il leur  
adresse sa Lettre en commun, ce qui fait voir que  
son intention n'étoit pas ni d'exclure le Peuple  
de la lecture des Ecritures Saintes, ni de leur  
ôter le droit d'en avoir par eux-mêmes l'intelligence.

*Bien-aymez de Dieu.* Par opposition au malice  
des hommes que Dieu laissoit dans l'incrédulité  
& dans la corruption du Monde. C'est icy le  
amour de l'Élection, qui d'un côté est la plus  
grande amour que Dieu puisse témoigner aux  
hommes, & qui de l'autre est purement gratuite  
sans prévision de mérite. Amour prévenant tout  
ce qu'il y a de bon dans la créature, & y apportant  
avec elle des biens infinis.

*Appellez à être Saints.* Le premier effet de l'Élection, ou de l'Amour de Dieu, est la Vocation ; voir, l'efficace & l'intérieure qui se fait, non seulement par la Parole, mais aussi par le Saint Esprit. La fin aussi de cette Vocation Divine, est de nous faire Saints. Or cette sainteté consiste à nous consacrer à Dieu comme son Peuple, non plus d'une consécration figurative & extérieure comme le Peuple Ancien, mais d'une consécration réelle, qui fait que nous sommes véritablement à Dieu ; & par conséquent séparés d'un usage commun. Elle consiste aussi dans une pureté intérieure de l'ame & du corps, car Dieu *purifie nos cœurs par la Foy*, Act. 15. 9. Au reste l'Apôtre leur donne ces trois titres de *Bien-aymez*, *Appellez*, & de *Saints* par un jugement de charité, fondé sur ce qu'il en voyoit en eux les marques dans la profession qu'ils faisoient de l'Evangile, dans le zèle avec lequel ils y perséveroient, dans les bonnes œuvres qu'ils faisoient. Ce qui nous enseigne que quand nous voyons ces enseignes de l'Élection, & de la Vocation Divine, nous ne devons jamais refuser à nos prochains ce jugement de charité. Cependant, il demeure constant que l'Apôtre n'a eû intention de reconnoître pour l'Eglise de Jesus-Christ, que le corps des vrais fidèles ; & qu'il exclut de cette Société, toute sorte d'hypocrites ou de mondains, quelque profession extérieure qu'ils fassent de l'Evangile.

*Grace vous soit & Paix.* C'est la salutation Apostolique par laquelle il commence d'ordinaire ses Epîtres, marque de la bien-veillance qu'il avoit pour eux. En quoy il donne un exemple aux Pasteurs, d'aymer leurs Troupeaux, & d'accompagner leur Ministère de douceur, & de bénédiction. Par la *Grace*, il entend la faveur Divine,



254 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
vine, & par la *Paix*, toute sorte de prospérité  
selon le stile des Hébreux. Il met la Grace  
première, parce qu'elle est la source de la *Paix*  
n'y ayant point de véritable prospérité que celle  
qui procède de la Grace de Dieu. Il ajoute la  
*Paix* pour distinguer la Grace des hommes d'avec  
celle de Dieu. Car celle des hommes est le plus  
souvent infertile, qui ne sauroit empêcher qu'un  
homme ne soit malheureux, au lieu que celle de Dieu  
produit toujours un véritable bon-heur. Il les  
joint ensemble, parce qu'en effet elles sont insé-  
parables. Dieu fait toujours du bien à ceux qui  
sont en sa Grace, & il n'en fait à proprement par-  
ler qu'à ceux-là, car tout ce qui ne descend pas  
de la Grace, n'est pas un bien. Au reste, on  
peut prendre cette salutation ou comme un sim-  
ple souhait, ou comme une bénédiction. Au  
premier sens, elle nous est un exemple de la cha-  
rité Chrétienne qui nous lie avec nos frères. Au  
second, elle porte un caractère d'autorité Apô-  
tolique, qui donne à la Parole plus de force &  
plus de poids qu'à celle d'un simple souhait, car  
c'est une parole de Charge.

*De la part de Dieu, &c.* La salutation de Saint  
Paul sort comme du sein de la Religion, ce n'est  
point une salutation commune telle qu'elle est  
en usage parmy les gens du Monde; mais telle  
qu'elle le doit être entre des Chrétiens, qui s'ay-  
ment en Dieu; & en Jésus-Christ. Si on la re-  
garde comme une bénédiction, ces derniers ter-  
mes sont ajoutés pour deux raisons, l'une pour  
dire que c'est au Nom & en l'autorité de Dieu;  
& de Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il les bé-  
nit; l'autre, pour expliquer plus clairement de  
quelle Grace, & de quelle *Paix* il entend parler,  
savoir, de celle de Dieu, & de Notre Seigneur  
Jésus-

Jésus-Christ, pour la distinguer de la Grace, & de la Paix du Monde. Ces termes marquent aussi la Divinité de Jésus-Christ; car s'il n'étoit qu'une simple créature, il ne pourroit pas sans impiété être mis en parité avec le Pere. On ne pourroit pas benir en son Nom, ni les regarder lui & le Pere comme une source commune de la Grace, & de la Paix.

Verſet 8. *Premièrement je rends Graces à mon Dieu pour vous tous, par Jésus-Christ, de ce que votre Foy est célébrée dans tout le Monde.*

Verſet 9. *Car Dieu que je ſers en mon eſprit dans l'Evangile de ſon Fils, m'est témoin, que je me ſouviens ſans ceſſe de vous.*

*Premièrement.* C'est un *Premièrement* d'Ordre, comme s'il diſoit, je commence mon Epître par des actions de Graces. Il le fait ainſi par un mouvement de piété, qui doit regner dans toutes nos actions, & ſur tout dans les actions Eccléſiaſtiques, & Paſtorales. Il le fait auſſi pour leur donner d'abord les juſtes loüanges qui leur étoient deuës, car en général, il n'en faut jamais priver perſonne, & ſen particulier, il eſt bien-aïſé de ſ'inſinuer dans l'eſprit & dans le cœur des fidèles de Rome, & de ſ'acquérir leur attention, ayant à leur dire des choſes ſi importantes. Mais c'eſt auſſi un *Premièrement* de dignité, comme s'il diſoit, ſur toutes choſes je rends graces à Dieu pour vous. Il en fait une des principales matières de ſa joye, tant par le zèle qu'il a pour la Grace de Dieu, que pour l'intérêt qu'il prend dans les avantages des Romains.

*Je rends graces, &c.* Il reconnoît Dieu pour l'Auteur de la Foy des Romains, comme il l'eſt

256 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
de celle de tous les fidèles, non seulement parce  
qu'il leur fait prêcher l'Évangile, ou qu'il les met  
en pouvoir de croire, mais parce qu'il les fait  
actuellement croire. Les Pelagiens & demi-Pé-  
lagiens qui nient l'efficace de la Grace victorieuse  
du cœur, aneantissent à cet égard l'usage des acti-  
ons de graces, à quoy l'Apôtre contredit for-  
mellement par son exemple. *A mon Dieu.* Il l'appelle son Dieu en particulier, pour marquer un  
mouvement plus vif & plus ardent de Piété, car  
c'est ainsi que les fidèles parlent dans la vehé-  
mence du zèle, comme il paroît par l'exemple de  
David dans plusieurs de ses Pseaumes. C'est aussi  
une marque de confiance, & de liberté d'accez,  
qui enferme une persuasion que ses actions de  
graces lui seront agréables. C'est encore comme  
une confession de son devoir, & de l'obligation  
où il est de rendre graces à Dieu, savoir, parce  
que c'est son Dieu, & comme il le va dire dans  
la suite, le Dieu qu'il sert dans l'œuvre de l'E-  
vangile, car c'est une grande matière d'action de  
graces à un Ministre fidèle de voir son Dieu  
glorifié, & sa parole fructifier tous les jours abon-  
damment. *Par Jesus-Christ.* Parce que c'est par  
lui seul que nos actions de graces, nos prières,  
& en général tout nôtre culte lui est agréable.  
Il est nôtre Souvêrain Sacrificateur qui offre à  
Dieu tout nôtre service, & qui le lui fait accep-  
ter. *Pour vous tous* Cela ne veut pas dire qu'il le  
fasse en leur place, ou pour les exempter de ren-  
dre eux-mêmes ce devoir à Dieu, car nul n'en  
peut décharger les fidèles. Mais ce *pour vous*, si-  
gnifie qu'ils sont le sujet ou la matière de ses  
actions de Graces. C'est un acte de sa Charité,  
qui lui fait prendre intérêt en ce qui les regar-  
de.

*De ce que v<sup>otre</sup> Foy, &c.* Il ne faut pas chicaner sur ces termes, mais les entendre de bonne foy, & selon l'usage populaire. *Par tout le Monde*, donc veut dire, par tout l'Empire Romain, & dans les lieux circonvoisins, par toutes les Eglises. Rome étant le Chef de l'Empire, ce qui s'y passoit voloit presque par toute la Terre. Ainsi les fidèles que Dieu y avoit assemblez, y étoient comme proposez en exemple, & l'Apôtre le leur met devant les yeux non seulement pour leur donner de la joye, mais aussi pour les exciter de plus en plus à faire leur devoir, les yeux de tout le Monde étant sur eux. *Célébrée*. Non qu'il s'arrête à cette célébration, ni qu'il veuille les y faire arrêter, comme s'il devoyent être flattez de cette réputation. La réputation par elle-même n'est rien, si elle est fausse elle ne fait que convaincre nôtre conscience d'imposture, & quand elle seroit véritable, il n'en faut pas en faire le principal de nôtre joye. Il la regarde donc à l'égard des Romains simplement, comme une marque de la vérité, & de la solidité de leur foy & de leur régénération, & c'est sur la réalité de leur Foy qu'il fonde ses actions de Graces.

*Car Dieu que je sers en mon esprit.* Ces termes *en mon esprit*, signifient I. la sincérité, & l'ardeur du service qu'il rendoit à Dieu, comme s'il eût dit de tout son cœur, & de toutes les forces de son ame, par opposition à un serviteur hypocrite, & mercenaire qui se sert luy-même, au lieu de servir Dieu. Par opposition aussi à un serviteur lâche, qui ne sert que négligemment, & par contrainte. II. Ils signifient de quelle nature étoit le service auquel l'Apôtre s'employoit; savoir, un service spirituel. Par opposition au service des Sacrificateurs & des Levites qui étoit un service

258 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
corporel dans le Tabernacle. C'est pourquoy il  
ajoute, *dans l'Evangile*, c'est-à-dire, dans le Mi-  
nistère de l'Evangile, dans lequel il travailloit  
non du corps, mais de l'esprit pour l'éclaircisse-  
ment des Mystères Divins, & pour en faire la pro-  
pagation dans les cœurs. *M'est témoin*. Son affection  
envers eux, est telle qu'il veut bien l'exposer au  
Jugement Divin; savoir, à l'égard de sa vérité & de  
sa sincérité. Il marque deux choses dans ce verset,  
savoir, son zèle envers Dieu; & sa charité pour  
les fidèles, deux choses qui ne doivent jamais être  
separées. Le véritable zèle pour Dieu, est tou-  
jours accompagné d'une sincère charité pour l'E-  
glise, *Mon bien*, dit David Ps. 16. *ne va point*  
*jusqu'à Toy, mais aux Saints qui sont sur la Terre*.  
La véritable charité aussi est celle qui procede du  
zèle, car il faut aymer nos frères, parce que nous  
aymons Dieu. Ces deux choses en Saint Paul ré-  
pondent aux deux faveurs qu'il avoit reçues, &  
qu'il a marquées dans le vers. 5. la *Grace*, & la  
*Charge d'Apôtre*. Dieu, dit-il, m'a fait *Grace*,  
& de mon côté je le fers en mon esprit. Il m'a  
donné l'Apostolat, & je vous ay sans cesse pré-  
sens à mon souvenir. *Je me souviens*, &c. Sa-  
voir d'un souvenir d'affection, voyez Ps. 137. 5.

Verse 10. *Demandant continuellement dans mes*  
*prières d'aller vers vous, si par la volonté de Dieu,*  
*j'y puis enfin de quelque manière heureusement par-*  
*venir.*

Verse 11. *Car je desire extrêmement de vous*  
*voir, pour vous communiquer quelque don spirituel,*  
*afin que vous soyez confirmés.*

Verse 12. *C'est - à - dire, qu'étant parmi vous,*  
*nous soyons consolés ensemble par le commerce mutuel*  
*de votre foy, & de la mienne.*

De-

*Demandant*, &c. Son affection envers eux alloit jusqu'à les faire participans de sa presence, sans avoir égard aux travaux d'une si longue course, ni à la perte que les autres Eglises feroient par son absence. De sorte qu'il les préféreroit à son propre repos, & à l'intérêt des autres Fidèles, ce qui marquoit une affection fort ardente. Remarquez le caractère de la charité Chrétienne, qui demande toujours de nouveaux objets, & qui se porte jusqu'à des inconnus. Non que Saint Paul veuille abandonner les autres, ou qu'il se lasse de leur faire du bien, car il s'en souvint quand il fut dans les prisons de Rome, & il leur écrivit des Epîtres. Mais il veut étendre ses soins par tout, & y répandre autant qu'il pourra la lumière de son Ministère. *Demandant*. Comme il fait que Dieu par sa Providence règle tous les événemens, il s'adresse à luy. Dieu est le Maître des conjonctures, & par conséquent des volontez des hommes desquelles dépendent d'ordinaire les conjonctures. *Continuellement*. Non une fois ou deux, ce qui ne procederoit que d'un désir passager, & qui ne feroit qu'un effet de l'inégalité de l'esprit humain, mais dans toutes ses prières, ce qui témoigne un désir fixe. Dieu veut que nous luy demandions souvent les choses que nous croyons bonnes, sans nous rebuter s'il ne les accorde pas d'abord. *Dans mes prières*. Puisque tous les événemens sont déterminés par la Sagesse Divine, & déterminez même de toute éternité, de quel usage sont nos prières? Peuvent-elles faire changer les vûes de la Sagesse de Dieu, ou luy faire revoquer ses Decrets Eternels? Non sans doute; mais dans l'ignorance où nous sommes de ce que Dieu a résolu, Dieu veut que nôtre piété s'exerce par la prière. A quoy il faut ajoûter que nos prières ont

S 3

elles-

elles-mêmes leur place dans les Décrets Divins, car Dieu qui a résolu de faire les choses, a souvent résolu de les donner à nos prières. Ainsi bien loin que les prières soient inutiles, elles sont au contraire fort souvent des moyens par lesquels Dieu exécute ses Décrets. Si les choses arrivoient par une nécessité fatale, & aveugle, les prières qui ne peuvent avoir qu'une efficace morale, n'y serviroient de rien. Mais elles arrivent par la direction de la Sagesse Divine, & par conséquent les prières y peuvent avoir lieu.

*Si par la volonté, &c.* Ces paroles nous enseignent premièrement, que puisque tous les événemens dépendent de la volonté de Dieu, nous y devons acquiescer, quelques facheux & incommodes qu'ils nous paroissent. II. Elles nous enseignent que pendant que la volonté de Dieu touchant les événemens nous est cachée, nous avons la liberté de nos desirs, & de nos prières, pourvu que d'ailleurs nos prières & nos desirs ne choquent point la Justice ou la Sainteté. Mais, direz-vous; s'il se trouve que nos prières soient contraires aux Décrets Divins, seront-elles agréables? Je réponds qu'elles le seront sans doute, si elles sont conçues dans les termes de la Justice, parce que c'est la volonté révélée de Dieu qui doit être la règle de nos prières, & non sa volonté cachée. III. Ces paroles nous enseignent que dans ces sortes de choses sur lesquelles la volonté de Dieu ne nous paroît pas, il faut toujours accompagner nos prières & nos desirs de cette condition, si Dieu le veut, prêts à renoncer à nos desirs mêmes, dès qu'il nous paroîtra qu'ils ne sont pas conformes à la volonté de Dieu.

*Car je desire extrêmement de vous voir.* C'eût été aux Romains à parler ainsi de Saint Paul, plutôt qu'à

qu'à Saint Paul à tenir ce langage des Romains, car c'est à ceux qui ont besoin des eaux d'une source, à l'aller chercher & à y puiser, & non à la source à chercher ceux qui ont besoin d'elle. Cependant on ne trouve pas que les Romains luy aient dit rien de pareil. Il imite donc la bonté Divine qui nous prévient lors que nous ne songeons pas à elle. *Pour vous communiquer quelque don spirituel.* Il n'entend pas par ce don spirituel un nouveau degré de l'Esprit de Sanctification, car ce n'étoit pas à luy à le donner. *Paul plante, dit-il, & Apollos arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement,* 1. Cor. 3. Il peut être qu'il entend quelque une de ces graces extraordinaires & miraculeuses que les Apôtres donnoient par l'imposition des mains. Mais il y a plus d'apparence qu'il entend quelque nouvelle lumière de connoissance, quelques nouveaux exemples d'édification. Tout cela étoit d'un Ministre de l'Evangile, inutile pourtant, si Dieu ne l'eût accompagné de la Grace de son Saint Esprit.

*Afin que vous soyez confirmez.* Il semble que S. Paul a égard à ce que l'Eglise des Romains étoit encore comme dans sa naissance, & par conséquent que les impressions du Christianisme y avoient besoin de confirmation. Je ne doute pas même qu'il n'ayt eu en vûe que dans cette grande Ville le monde y régnoit par tout ce qu'il avoit de plus dangereux, beaucoup de force & de délicatesse d'esprit, beaucoup d'éclat & de magnificence temporelle, beaucoup de Philosophie, & de subtilité, beaucoup de mollesse & de volupté, & un abandon presque général au vice. Parmi toutes ces tentations ils avoient bien besoin d'être confirmez. Mais dans quelque tems, & dans quelque lieu que nous soyons, il est certain que nous avons tou-



262 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
jours besoin d'être affermis en la Foy, & en la  
piété. Nous avons par tout mille ennemis à  
combattre, mille difficultez à surmonter, & com-  
bien de fois succomberions nous si Dieu ne nous  
donnoit de nouvelles forces? Aussi est-ce en par-  
tie pour cela que Dieu a établi le Ministère dans  
son Eglise. Au reste nous sommes confirmez,  
tant par le retour des mêmes objets qui ont don-  
né naissance à nôtre Foy, que par l'acquisition  
de nouvelles lumières. Le retour des mêmes ob-  
jets fait qu'ils s'impriment plus profondement  
dans nôtre ame, & qu'ils nous deviennent plus fa-  
ciles, & plus familiers. Les nouvelles lumières  
que nous acquerons nous confirment aussi, par-  
ce qu'à mesure qu'on s'avance en connoissance on  
en devient plus convaincu, & plus persuadé de  
la vérité & de la dignité de la Religion Chrétien-  
ne.

*C'est-à-dire, &c. Ce c'est-à-dire, n'est pas à pro-  
prement parler une explication, car les termes  
n'en avoient pas besoin, ils étoient clairs, mais  
c'est une espece d'adoucissement. Ils pouvoient  
être choquez de ce que Saint Paul venoit de dire  
dans le verset précédent, & se formaliser de ce  
qu'il insinuoit qu'ils étoient encore foibles, ayant  
besoin de confirmation, car on se formalise sou-  
vent de peu de chose. Il y fait donc entrer aussi  
son propre intérêt, comme s'il disoit, j'y profite-  
ray moy aussi, & nôtre édification sera recipro-  
que, j'espere que vôtre Foy me consolera, &  
que de même la mienne vous donnera de la con-  
solation. Mais en quoy pouvoit consister cette  
consolation mutuelle. Je répons qu'à l'égard de  
Saint Paul il en devoit être consolé. I. Par rapport  
aux travaux, & aux fatigues de son Ministère,  
car le salaire, & le plus doux fruit de nôtre Mi-  
nistère*

istère, est de voir le Règne de Jesus-Christ s'avancer, & sa Justice s'établir de plus en plus dans les cœurs. II. Par rapport à tant d'afflictions qui occupoient les fonctions de son Apostolat en tous lieux. III. Par rapport à l'incrédulité des autres hommes, qui luy étoit sans doute un grand sujet de douleur. IV. Par rapport aux foiblesses & aux froideurs des Fidèles qui attristent & découragent un bon serviteur de Dieu. A l'égard des Fidèles de Rome, les sujets de consolation qu'ils devoient avoir de la vûe & du commerce de Saint Paul, étoient presque infinis. I. Par ses instructions il les devoit pousser fort loin dans la connoissance des mystères du salut. II. Par ses exhortations, il devoit beaucoup avancer leur sainteté. III. Il n'y devoit pas moins contribuer par son exemple. IV. Par sa direction même, & par ses conseils il leur pouvoit en quelque sorte servir de protecteur. V. Et enfin par ses prières il les devoit secourir. Or tout cela ne pouvoit que leur en ouvrir autant de sources de consolation.

*Par le commerce, &c.* Remarquez que l'esprit du ministère Evangélique, que du Christianisme en général, est un esprit de communication & de société. Nous ne sommes tous qu'une seule famille, & pour mieux dire, qu'un seul corps. Dans le Monde les intérêts divisent, les passions divisent, les differens desseins divisent. Dans l'Eglise au contraire tout réunit. Voyez sur ce sujet ce que dit l'Apôtre, 1. Cor. 12. Remarquez aussi quel est le commerce mutuel que Saint Paul se propose d'avoir avec les Romains; non un commerce de vanité, mais un commerce de Foy. Le bien spirituel est d'une telle nature qu'il en devient en quelque sorte meilleur par la communication.

Verf. 13. *Je ne veux pas aussi, mes freres, que vous ignoriez que j'ay souvent proposé d'aller voir vous, pour avoir aussi quelque fruit parmi vous comme dans les autres Nations, mais j'en ay été empêché jusqu'à présent.*

Verf. 14. *Je suis le debiteur des Grecs, & des Barbares, des Sages, & des ignorans.*

Verf. 15. *Ainsi autant qu'il dépend de moy, je suis prêt de prêcher l'Evangile, à vous aussi qui êtes à Rome.*

*Je ne veux pas; &c.* Son zele & son affection pour eux n'est point née au moment qu'il a pris la plume pour leur écrire, elle étoit de plus loin par opposition à une affection humaine qui ne se souvient des personnes que quand l'occasion lui en fournit la pensée. C'est encore une marque de la sincérité & de l'ardeur de sa charité. Il dit qu'il ne veut pas qu'ils l'ignorent, parce qu'il est important que les Fidèles sachent l'amour des Serviteurs de Dieu pour eux. Ce sont des aides à l'infirmité de la nature, pour la consoler des afflictions qui accompagnent la profession de l'Evangile, & pour l'encourager. Ce sont aussi des aides à la Grace, pour servir comme de témoignage à l'amour de Dieu même, *Qui vous reçoit dit Jesus-Christ, il me reçoit. Pour avoir quelque fruit.* L'original porte, *pour avoir quelque fruit* mais nôtre Version commune a traduit, *afin que recueillisse quelque fruit.* Cependant il ne semble qu'il s'agisse du fruit que Saint Paul desiroit de recueillir des Romains, mais seulement de celui de son Ministère parmi eux, comme il paroît par ce qu'il a déjà dit, qu'il desiroit de leur communiquer quelque don spirituel pour les confirmer.

firmer, & par ce qu'il ajoute, qu'il est le débiteur des Grecs & des Barbares, &c. *Avoir donc quelque fruit*, c'est porter quelque fruit parmi eux, selon ce que le Seigneur avoit dit à ses Disciples, Jean 15. *Je vous ay établis, afin que vous portiez du fruit, &c. Comme parmi les autres Nations.* L'Apostolat de Saint Paul n'avoit pas été jusques-là infructueux. Voyez ce qu'il en dit cy-dessous Chap. 15. vers. 17. 18. 19. Il avoit parcouru une grande partie de la Syrie, de l'Asie, & de la Grece, & par tout il avoit, ou converti, ou confirmé des Fidèles. C'est un grand sujet de joye pour luy, mais après tant de travaux il ne demande point de se reposer. Il desire d'aller porter aussi du fruit à Rome. Les Charges Ecclesiastiques ne sont pas de simples dignitez qu'on possède sans rien faire, ni de simples honneurs qui nous distinguent, ni des heritages qui nous rapportent de grands revenus, ce sont des emplois où il faut travailler sans cesse. Les Apôtres étoient comme des arbres mystiques destinez à donner du fruit, mais c'étoient des arbres ambulatoires, si je l'ose ainsi dire, après avoir fructifié en un lieu, ils alloient fructifier en un autre. *J'en ay été empêché.* Nos desirs sont toujours agréables à Dieu quand ils sont dans les termes de nôtre devoir, mais la Providence ne les accomplit pas toujours. Elle a des tems qui nous sont le plus souvent inconnus. C'est pourquoy nos desirs, & nos desseins doivent toujours être soumis aux lumières de la Sagesse Divine. Il y a de l'apparence que Saint Paul en avoit été empêché par les affaires des Eglises qui demandoient sa presence. On peut rapporter aussi ces empêchemens au Demon ennemi de l'Evangile, qui ne manquoit pas de susciter des occasions de retardement.

*Je suis le débiteur, &c.* Non par aucune obligation que les Grecs ou les Barbares eussent acquise sur luy, mais par la destination que Dieu avoit fait de son Ministère à eux. Cependant il ne laisse pas de se reconnoître leur *débiteur*, parce que quand Dieu nous appelle, & qu'il nous commet des Peuples, nous nous devons à eux, c'est nôtre Maître qui nous y a liez. Le fondement de ce devoir n'est pas à la vérité dans les Peuples, mais il est en Dieu, & la force de cette obligation en est d'autant plus grande qu'elle est Divine, c'est une Loy imposée par une autorité Souveraine, & par conséquent une Loy inviolable. Si vous demandez de quelle étendue étoit cette obligation, je répons qu'elle enfermoit d'un côté toutes les fonctions de l'Apostolat, & de l'autre les dangers, & les persecutions où cette Charge l'exposoit, sans en excepter le martyre quand il y seroit appelé. Car c'est jusques-là que les fidèles Ministres se doivent, non seulement à Dieu, mais à l'Eglise. *Aux Grecs & aux Barbares.* Comme les Grecs étoient la source & le siège des Arts & des Sciences, de la lumière & de la politesse, on eût pû dire que l'Apôtre se devoit attacher uniquement à eux, & qu'il ne devoit rien aux Barbares. Par une raison contraire on eût pû dire aussi qu'il ne se devoit qu'aux Barbares, puisque les Grecs étoient déjà assez éclairés. De quelque manière qu'on le prenne, dit-il, les uns & les autres me sont égaux, je leur suis à tout débiteur: aux Grecs, parce que leurs lumières ne sont que des ténèbres d'erreur, ou des amusemens inutiles: aux Barbares, car il faut avoir pitié de leur ignorance. *Sages*, c'est-à-dire, Philosophes, c'étoit l'application particulière des Grecs, *ignorans*, c'est-à-dire, qui ne faisoient pas profession de

la Philosophie comme les Grecs, ce titre regarde les Barbares.

*Ainsi autant qu'il dépend, &c.* Toujours disposé à faire son devoir, mais toujours se reconnoissant dépendant de la Providence. C'est un exemple que nous devons imiter en toutes occasions, & nous éloigner jamais de nôtre Vocation; & demeurer soumis à Dieu pour les événemens. Cependant, on fait presque toujours le contraire, on s'embarrasse des succès, mais on ne s'embarrasse pas fort de ce qu'on est obligé de faire. Nous nous occupons de ce qui nous regarde, & nous nous voulons mêler de ce qui ne nous appartient pas, & qui est à Dieu. *A vous aussi, &c.* Il ne décide point s'ils doivent être contez entre les Barbares ou entre les Grecs, entre les sages, ou entre les ignorans, en quoy paroît sa modestie, qui ne peut les choquer en nulle manière. Icy finit la première partie de ce Chapitre qui consiste en une pièce de Préface générale, dans laquelle il a employé beaucoup de choses fort propres à gagner l'esprit & le cœur de ceux à qui il écrit. Quels devoient être leurs mouvemens quand ils voyoient ce si grand Apôtre prendre soin d'eux, quand ils voyoient la grandeur, & le prix de l'Evangile dont il les alloit entretenir dans son Epître, quand ils voyoient tant d'amour, & de bien-veillance de sa part, quand ils voyoient enfin tant d'espérance de le posséder bien-tôt? Cela ne pouvoit que produire en eux du respect pour sa Personne, un desir ardent de profiter de ses instructions, un amour reciproque pour lui, beaucoup de reconnaissance, & des vœux à Dieu, pour hâter son voyage vers eux, avec une grande attente.

Verſet 16. *Car je n'ay point de honte de l'Evangile de Chriſt, puisque c'eſt la vertu de Dieu, pour le ſalut de tout croyant, du Juif premièrement, puis auſſi du Grec.*

*Car je n'ay, &c.* Dans ce verſet & dans le ſuivant, l'Apôtre propoſe en ſommaire ce qu'il a à traiter dans toute l'Épître; ſavoir, la Juſtification par la Foy, & la Vocation des Gentils. Il en uſe ainſi dans l'Épître aux Ephéſiens & dans l'Épître aux Hebreux. Son diſcours ne laiſſe pourtant pas d'être fort bien lié, car il rend icy la raiſon de ce qu'il avoit témoigné beaucoup de deſir de leur aller prêcher l'Evangile, c'eſt, dit-il, parce qu'en effet je n'ay point de honte de l'Evangile de Jeſus-Chriſt. Surquoy, premièrement, il faut remarquer que ce n'eſt pas ſans ſujet que l'Apôtre parle en ces termes. Car on ne peut pas douter que parmi ceux à qui l'Evangile étoit prêché, il n'y en eût beaucoup que la honte retenoit, & qu'elle empêchoit d'en embraffer la profeſſion. Ils regardoient l'Evangile comme une Religion nouvelle, qui par la contradiction étoit expoſée à l'opprobre, & à la perſécution du Monde. Ils regardoient même cette Religion comme couverte de mille calomnies qu'on inventoit expreſſément pour la rendre odieuſe. Les Payens diſoient que c'étoit un Athéiſme, & les Juifs que c'étoit un libertinage, & les uns & les autres accuſoient les Chrétiens d'être des Perturbateurs du repos Public, des fiers, & des préſomptueux qui vouloient faire un Secte à part, & qui ſe diviſoient de toute la Terre. D'ailleurs, un Jeſus-Chriſt Crucifié que cette Religion prêchoit, fournisſoit aux uns un ſujet de ſcandale, & étoit aux autres une ma-

tière

re de risée , comme l'Apôtre le reconnoît ail-  
 leurs. Enfin , ceux qui avoient embrassé le Chris-  
 tianisme & qui tâchoient à le provigner dans le  
 monde , étoient des gens qui par eux-mêmes ,  
 & à en juger par ce qui paroissoit aux yeux , ne  
 pouvoient pas relever beaucoup l'éclat de cette  
 profession , ni lui concilier de l'honneur & du  
 crédit. Car ils étoient encore presque tous de la  
 lie du Peuple , selon que l'Apôtre le reconnoît  
 lui-même , 1. Cor. 1. vers. 26 C'est ce qui ren-  
 doit la profession de l'Evangile honteuse , & qui  
 non seulement en éloignoit la plus part , des hom-  
 mes , mais qui obligeoit même plusieurs de ceux  
 qui l'avoient embrassée & qui la prêchoient , de la  
 mêler avec les cérémonies Mosaïques , afin qu'elle  
 passât dans le monde pour une espèce de Judaïs-  
 me. Nonobstant tout cela , Saint Paul proteste  
 qu'il n'en a point de honte , & qu'il est bien éloi-  
 gné d'en juger comme ces gens en jugeoient. Il  
 y a de l'apparence aussi qu'il oppose l'Evangile  
 aux faux mystères des Payens , lesquels ils cachent  
 avec soin , parce qu'ils contenoient beaucoup de  
 choses infames , & qu'ils en avoient honte. Mais  
 il n'y a dans l'Evangile rien de semblable , de for-  
 te que mon plus grand désir est de l'annoncer par  
 tout. II. Il faut remarquer qu'il y a dans son ex-  
 pression une figure qu'on appelle diminution , qui  
 est lorsque le sens va bien plus loin que la Lettre ,  
 & qu'on entend beaucoup plus qu'on ne dit. Car  
 ces termes , *je n'ay point de honte* , signifient qu'il  
 s'en glorifioit , & qu'il s'en faisoit une matière de  
 joye & de triomphe , selon ce qu'il dit ailleurs ,  
 Galat. 6. 14. *A Dieu me plaise que je me glorifie*  
*en l'a Croix ; &c.* Ce qui rendoit les autres ti-  
 mides , le faisoit hardy , il trouvoit de la Dignité  
 & de la Majesté où les autres ne voyoient que de  
 l'op-



270 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
l'opprobre. III. Par ce moyen, non seulement  
il témoigne l'élevation de son ame, qui ne se  
rête pas bassément à de simples apparences, &  
des préjugés comme font la plus-part des ho-  
mes, mais qui juge des choses par elles-mêmes  
mais de plus, il relève envers les Romains le p  
& l'excellence de l'Evangile, ce qui étoit néce-  
saire avant que d'entrer en matière, pour attach  
d'avantage l'attention. *L'Evangile de Christ.* C  
ne dira rien sur le terme d'Evangile, car sa sig-  
nification est fort connue. Il a été tiré du 52. d'  
saye vers. 7. & du 61. vers. 1. pour ce qu'il l'a-  
pelle *l'Evangile de Christ*, voyez ce que nous avo-  
dit sur le premier verset, sur ces mots *l'Evang*  
*de Dieu.*

*Puisque c'est la Vertu, &c.* C'est-à-dire,  
grand & admirable effort de sa Miséricorde & de  
sa Sagesse, qui est l'unique & efficace moyen par  
lequel il justifie & sauve les hommes. Il ne s'a-  
git point icy de la vertu qu'a la parole de nous  
convertir, car il suppose au contraire que nous  
sommes déjà convertis lors qu'elle se déploie en  
notre faveur, *à tout croyant*, dit-il, mais il s'agit  
de celle qu'il a pour nous justifier, selon qu'il la  
déploie par Jesus-Christ dans l'Oeconomie de la  
Grace, & qu'il nous la révèle dans la Parole de  
l'Evangile. Il l'appelle du nom de *vertu* ou de  
*puissance*. I. Parce qu'encore que ce soit un Acte  
de Grace, c'est pourtant un Acte de souverain  
autorité, l'Acte de celui qui est au dessus de  
Loix. II. Parce que c'est dans cet Acte de notre  
Justification, que Dieu triomphe de tous les  
ennemis de notre salut, & qu'il renverse l'Em-  
pire du Démon, qui ne subsiste que par notre con-  
damnation. En ce sens l'Apôtre dit, Coloss. 2.  
15. Que Jesus-Christ a dépouillé les Principautés  
&

les puissances, & qu'il les a publiquement mises en montre, triomphant d'elles en la Croix.

II. Il l'appelle *Vertu*, parce qu'il l'oppose à l'impuissance où nous étions naturellement d'obtenir nôtre Justification de nous-mêmes, ayant regard au Type d'Abraham qui receut la promesse en un tems où son corps étoit déjà amorti, comme il nous l'expliquera dans le Chapitre quatrième. Enfin, il l'appelle ainsi par opposition à la Loy, qui n'a eû nulle vertu de justifier l'homme & qui comme il le dira dans le Chap. 8. a été à l'égard *impuissante en la chair. Pour le salut.* La Justification Evangélique, a pour son but & fin le salut. *Ceux qu'il a justifiez, il les a enfin glorifiez*, Rom. 8. Dans l'Acte de la Justification, Dieu nous promet le salut éternel, & il nous en donne le droit. Ce droit même est irrévocable, & ne se peut jamais perdre, comme l'Apôtre l'enseignera dans le Chap. 5. & dans le 8. Ainsi la Justification est *Pour le salut*, non seulement parce qu'elle nous y conduit, mais qu'elle nous y conduit infailliblement. La Justification & le salut sont deux choses inséparables. Et c'est en ce qu'elle nous conduit à la gloire éternelle, malgré tous les obstacles du Démon, du Monde & du Péché. Ainsi en prononçant l'Arrêt de nôtre Justification, il a déployé plus de vertu qu'il n'a fait en la création même de l'Univers, car en la création de l'Univers, il a triomphé que du néant; mais en nous justifiant,

272 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
il fait tomber toutes les Puissances aduersaires qui  
s'opposent à nôtre félicité, ou à nôtre salut. Et  
cette source dependent toutes les victoires que  
nous obtenons dans la suite, sur nous-même, sur  
les afflictions, sur les tentations, sur la mort.  
Dieu créa l'homme au commencement sans dé  
fence, exposé aux dangers & à la mort. Mais la  
nouvelle créature naît armée, environnée à la  
vérité d'ennemis, & exposée aux combats, mais  
sûre de la victoire, & si elle n'est pas invulnér  
able, elle est au moins immortelle. Tout cela est  
dans l'Arrêt de sa Justification, de sorte que c'est  
avec beaucoup de raison que Saint Paul l'appelle  
*La vertu de Dieu pour le salut. De tout croyant.*  
Cette vertu de Dieu, c'est-à-dire, nôtre Justi  
fication, demande nécessairement en nous la foy,  
non seulement comme une condition sans laquelle  
Dieu ne justifiera jamais personne, mais comme  
le véritable, unique & essentiel moyen, qui de  
nôtre part nous fait obtenir la Justification. Car  
la Foy accepte la promesse, qui ne peut avoir au  
cun effet que par l'acceptation que nous en fai  
sons. D'ailleurs, la Foy est un recours à la Gra  
ce, qui ne peut se déployer pour la remission de  
nos péchez, ni pour nôtre adoption, si nous ne  
recourons à elle. Outre cela, la Foy embrasse le  
satisfaction & le mérite de Jesus-Christ, qui est  
le fondement de nôtre Justification, & cette satis  
faction, ni ce mérite ne nous seroit point imputé  
si nous ne le rendions nôtre, par l'Acte de nô  
tre Foy. Enfin, par la Foy nous nous donnons  
à Jesus-Christ, afin que désormais il nous pos  
sède, & nous conduise, sans quoy Dieu ne nous  
justifieroit jamais, car il ne peut justifier une ame  
qui veut encore demeurer maîtresse d'elle-même  
pour faire ce qu'il lui plaira. Quand Dieu nous  
justi

justifie ; il nous fait grace, mais c'est toujours en conservant les droits de Sa Majesté, & ceux de sa Sainteté. De sa Majesté, en nous faisant soumettre à ses Loix, & à la direction de sa Sainteté ; en nous faisant promettre de ne vivre plus désormais dans le péché, mais de laisser régner en nous Jesus-Christ. *Tout croyant.* Sans aucune distinction, ni d'âge, ni de sexe, ni de condition, ni de naissance, ni de peuple, ni de pays. Sans en excepter ou en exclure qui que ce soit pourvu qu'il soit fidèle. Cecy regarde l'étendue de l'Alliance Evangélique, par opposition à la Loy qui se restringnoit à la seule famille d'Abraham, & c'est un autre point que l'Apôtre traitera dans la suite. *Du Juif, &c.* Cette distinction enferme universellement tous les Peuples ; car les Juifs avoient accoutumé d'entendre sous le nom des Grecs, tout le reste des Nations, & de les opposer à la leur, par une figure qui donne à un Tout le nom de sa plus illustre, & plus célèbre partie ; car les Grecs depuis l'établissement de l'Empire des Macedoniens ; étoient plus connus des Juifs que les autres Peuples, non seulement à cause de leur puissance ; mais aussi à cause de leur savoir, & de leur politesse. Saint Paul se sert souvent de cette distinction, & dans cette Epître, & ailleurs, comme 1. Cor. 1. 22. 23, &c. Son sens est qu'encore que l'Alliance Evangélique, & par conséquent la Justification & le salut, regardent indifféremment & également tous les croyans, les Juifs pourtant y tiennent en quelque sorte le premier rang, comme étans l'Ancien Peuple de Dieu, au lieu que les autres Peuples étoient étrangers. Outre que la Prédication de l'Evangile leur a été adressée à eux les premiers ; & au commencement même à eux seuls. Car pen-

274 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
dant que Jesus-Christ a été sur la Terre, il n'  
été que Ministre de la Circoncision, Rom. 15.  
Et Matt. 15. vers. 24. *Je ne suis envoyé, &c.*

Verſet 17. *Car en lui la Juſtice de Dieu eſt ré-  
velée de Foy en Foy, ſelon qu'il eſt écrit, le juſte vi-  
vra de Foy.*

*Car en lui, &c.* Ce verſet explique clairement  
ce qu'il avoit dit dans le précédent, *l'Evangile eſt  
la vertu de Dieu pour le ſalat à tout croyant*, cela  
ſignifie que la Juſtice de Dieu eſt révélée en lui,  
de foi en foi. *La Juſtice de Dieu.* Mais qu'eſt-ce  
que cette Juſtice de Dieu ? Il ne ſeroit pas diffi-  
cile de répondre à cette queſtion, ſi l'eſprit hu-  
main ne s'étoit fait icy pluſieurs voyes d'égare-  
ment, & ſi par ce moyen il n'avoit répandu des  
ténèbres ſur une choſe fort claire. Quelques-uns  
donc par cette *Juſtice de Dieu*, ont entendu ſa fidé-  
lité, à exécuter ſes promeſſes, laquelle ſe manifeſte  
dans l'Evangile, parce que l'Evangile nous  
a donné le Meſſie auparavant promis. Mais ce  
ſens eſt fort éloigné du but de l'Apôtre, & il  
faut avoir lû ſon Epître fort négligemment pour  
l'entendre de cette manière. En effet, il paroît  
par les verſets 20. 21. 22. 23 du troiſième Chap.  
que par cette *Juſtice de Dieu*, il entend celle, non  
par laquelle Dieu eſt Juſte ou Fidèle, mais celle  
par laquelle il nous juſtifie. Et au Chap. 10. verſ.  
3. il oppoſe formellement la Juſtice de Dieu à  
nôtre propre juſtice; ſavoir, celle que Dieu nous  
donne & dont il nous revêt, à celle que nous  
avons en nous-mêmes. D'où il ſ'enſuit qu'il ne  
s'agit point de la Fidélité de Dieu, mais de la  
Juſtice dont il nous juſtifie. Quelques-autres qui  
ont reconnu en partie cette vérité, ont crû  
que

que cette *Justice de Dieu*. c'est-à-dire, celle dont il nous justifie est la justice inhérente, qu'il forme en nous par son Saint Esprit, & laquelle commence par la Foy & que Dieu l'a révélée dans l'Evangile, parce que l'Evangile nous enseigne de quelle manière nous devons vivre pour être véritablement justes & agréables à Dieu, beaucoup mieux que la Loy ne faisoit : car la Loy faisoit consister la plus grande partie de cette Justice dans l'observation des cérémonies outre que la Loy ne communiquoit pas le Saint Esprit. C'est de cette manière que le prennent la plus-part des Interprètes de la Communion Romaine, ou pour mieux dire, tous ceux de cette Communion, à la réserve peut-être de deux ou trois qui ont bien osé sur ce point abandonner la foule de tous les autres. Mais il est certain que ce sentiment est combattu par la simple lecture de cette Epître, pourveu qu'on y apporte un peu d'attention & de bonne foy. Car premièrement, l'Apôtre oppose cette Justice dont il parle, ou ce qui revient à la même chose, la Justification dont il dispute tantôt à la colère Divine, qui se révèle du Ciel sur les péchez qui regnent parmy les hommes, comme il le fait dans le verset suivant, & tantôt à l'accusation & à la, *condamnation*, comme dans le Chap. 8. *Qui intentera accusation contre le Elus de Dieu ? Dieu est celuy qui justifie qui est-ce qui condamnera.* Or cela ne peut pas bien convenir à une justice inhérente, à laquelle proprement & directement s'oppose le vice, & la corruption humaine, mais non la colère Divine, ni l'accusation, ni la condamnation. II. Il est évident par la lecture de toute cette première partie, qui contient la dispute de Saint Paul, qu'il distingue formellement la Justification d'avec la

justice inherente comme deux matières fort différentes. Car il passe de l'une à l'autre par une objection qu'il se fait, que si sa Doctrine touchant la Justification a lieu, la justice inherente se trouve détruite, ce qui fait voir démonstrativement que par la Justification il n'a pas entendu la justice inherente. En effet, il faudroit n'avoir pas le sens commun, pour pouvoir dire qu'en établissant la justice inherente, on établisse la corruption & le règne du péché; & travailler de toutes ses forces à renverser cette ridicule objection, comme l'Apôtre le fait, seroit sans doute une occupation fort indigne de lui. Il faut donc dire que par la *Justice de Dieu*, dont il parle dans ce verset, & par la *Justification* dont il parlera dans la suite, il entend un Acte de Dieu Juge, par opposition à un Acte de condamnation, c'est-à-dire, un Arrêt d'Absolution ou de Grace que Dieu prononce en notre faveur, par opposition à l'Arrêt de sa malédiction qu'il prononce contre les méchants. C'est ce qui paroît par toute la suite du raisonnement de l'Apôtre dans les 3. premiers Chapitres. Car il y considère le péché non formellement sous l'idée d'une corruption qui a gagné tous les hommes tant Juifs que Grecs, mais précisément par rapport au Jugement de Dieu, & sous l'idée d'une coulpe qui les a tous soumis à la condamnation, pour en conclure ensuite la nécessité d'une Justification par la Grace. Si son dessein eût été d'établir la nécessité de la Grace Evangélique pour produire en nous une justice inherente, la droiture du raisonnement demandoit qu'il considérât le péché formellement comme une corruption qui s'étoit rendue la maîtresse de l'homme, qu'il en fit voir la grandeur & la force, pour en conclure la nécessité d'une

ne Grace Céleste qui nous en pût délivrer. Mais au contraire , il ne le considère qu'entant qu'il nous rend tous coupables devant Dieu ; marque évidente que par la Justification qu'il lui oppose, il entend un Acte de la Miséricorde Divine qui nous pardonne, & qui ôte de dessus nous la condamnation. La même chose paroîtra si l'on considère que dans le même discours il établit la justification par opposition à cette coulpe qui nous enveloppe tous, & qu'il la fonde sur la Redemption de Jesus-Christ, & sur la Propitiation de son Sang : ce qui fait voir qu'il prend le terme de Justification dans un sens de Barreau, pour un Acte d'Absolution ; car le premier & immédiat effet de la Redemption de Jesus-Christ, c'est-à-dire, de sa Satisfaction, est la remission de nos péchez. Enfin, l'Apôtre s'explique si clairement dans le Chapitre quatrième, qu'à moins que de s'aveugler volontairement, il n'est pas possible de résister à une vérité si manifeste. Car il dit, que la Justification dont il parle, est une *Imputation de Justice qui se fait par Grace*, & sans que les *Oeuvres* y interviennent ; & pour le prouver, il allégué le témoignage de David, qui déclare l'homme bienheureux lorsque Dieu lui *Pardonne ses péchez, qu'il les couvre, & ne les lui impute point*, ce qui ne peut en nulle manière se rapporter qu'à une Justification dans le sens du Barreau, & non à une justice inherente. Mais pourquoy l'appelle-t-il la *Justice de Dieu* ? Je répons, que c'est I. parce que c'est Dieu qui en est l'Auteur, car c'est lui qui la tirée de ses Trésors pour nous la donner. II. Parce que dans cette manière de nous justifier, c'est Dieu qui fait tout, & que l'homme n'y apporte rien par opposition à la Justification que la Loy propose, où l'homme doit ap-



porter ses œuvres, & qui par conséquent peut fort bien être appelé, *la justice de l'homme*, au lieu que celle-cy est de pure Grace.

*Est révélée.* Ce terme a relation à ce qu'il a déjà dit, Chap. 1. v. 2. *Que l'Évangile a été auparavant promis par les Prophètes*, & à ce qu'il dira Chap. 3. vers. 24. *Que Dieu a ordonné de tout temps Jésus-Christ pour nôtre Propitiatoire par la Foy.* Il faut considérer cette Justice de Dieu comme dans trois tems, lors que Dieu nous l'a préparée, lors qu'il nous l'a promise, & lors qu'il nous l'a actuellement donnée. Il nous l'a préparée dans ses Décrets Eternels, *de tout temps*, dit S. Paul, il nous l'a promise sous la Loy, *par ses Prophètes*, dit-il, il nous l'a actuellement donnée dans l'Évangile, c'est en luy, dit-il, *qu'elle est révélée.* Il ne veut pas dire qu'elle ait commencé seulement sous l'Évangile à déployer son efficace, ni qu'elle n'ayt été connue sous la dispensation de Moïse, puisque luy-même va nous dire qu'Habacuc l'a enseignée en ces paroles, *le Juste vivra de Foy*, & que dans le Chap. 4. il prouvera qu'Abraham a été justifié par la Foy. Mais il veut dire que la pleine & parfaite révélation en a été faite sous l'Évangile. Auparavant cette Justice étoit enfoncée dans les Décrets Divins, qui d'eux-mêmes sont impénétrables à l'homme, ou couverte des ombres & des figures de la Loy, mais maintenant elle a été mise en évidence. *La Grace de Dieu salutaire à tous hommes*, dit-il ailleurs, *est clairement apparue*, Tit. 2. & encore ailleurs, 1. Tim. 1. *Jésus-Christ a détruit la mort, & a mis en lumière la vie & l'immortalité par l'Évangile.* De Foy en Foy. On pourroit rapporter ces paroles à ce qu'il ajoute dans la suite du Prophète Habacuc, *Le Juste vivra de Foy*, & en ce cas de Foy en Foy, signifieroit de la Foy des

des promesses, à la Foy de la Révélation, de la Foy des Anciens, à la Foy des Chrétiens. Mais il semble qu'il est mieux de rapporter ces paroles à la *Justice* même de Dieu, révélée dans l'Evangile; & le sens est, que c'est la Justice de la Foy, mais d'une Foy persévérante, & qui va toujours en s'augmentant. Car c'est une expression Hébraïque qui marque la durée & l'accroissement d'une chose, comme *de génération en génération*, Ps. 135. 13. *de force en force*, Ps. 84. *de gloire en gloire*, 2. Cor. 3. 18. Or cette augmentation de la Foy se fait, ou à l'égard de l'étendue de la lumière, entant que la Foy découvre tous les jours de nouveaux objets dans la Révélation Divine, car nous sommes des Disciples qui devons tous les jours avancer en connoissance ou à l'égard de ses degrez, car nôtre Foy au commencement foible & combattuë de doutes se fortifie tous les jours, & prend de plus fortes racines dans le cœur.

*Selon qu'il est écrit le Juste, &c.* Il confirme ce qu'il vient de dire par un Passage du second Chapitre d'Habacuc, en quoy d'abord il nous donne un exemple de ne fonder les articles de nôtre créance, & de nôtre doctrine que sur le témoignage de l'Ecriture, & en même tems il nous enseigne la conformité du Nouveau Testament avec l'Ancien, comme il l'avoit déjà dit vers. 2. Il y a pourtant quelque difficulté dans cette allégation, car premièrement Habacuc ne parle point de la vie de la Justification, mais de la vie de l'espérance, *S'il tarde*, dit-il, *atten-le, car il viendra*, *Et ne tardera point*, *voicy l'ame qui s'élève ne se tient point droite en luy, mais le Juste vivra de sa foy. Vivra*, c'est-à-dire, espérera & attendra en patience l'exécution de la promesse Divine. Secondement Habacuc

bacuc ne parle pas même de l'espérance spirituelle & Eternelle, mais d'une espérance temporelle, savoir de la délivrance du Peuple Juif, captif en Babylone, & de la punition des Assyriens leurs oppresseurs. Il ne semble donc pas que Saint Paul ayt bien fait cette allégation. Mais il n'est pas malaisé de répondre à ces objections : car pour ce qui regarde la première, il est vray qu'Habacuc parle de l'espérance, mais il en parle entant que c'est un fruit ou une suite nécessaire de la Foy qui embrasse les promesses de Dieu, & qui se tient fermement appuyée sur son amour envers nous. *S'il tarde, dit-il, espère, & ne t'impatiente point, ne t'éleve point fièrement contre luy, mais demeure soumis à la conduite de sa Providence, car le Juste vit de la Foy qu'il a en Dieu.* Et pour ce qui regarde la seconde on y peut répondre en plusieurs manières. Car il est certain que les espérances temporelles que nous avons, étant toutes des suites & des dépendances de celles du salut Eternel que Dieu nous a donnée quand il s'est reconcilié avec nous, elles supposent cette reconciliation, & par consequent elles sont des effets de la Foy Justifiante. De sorte que quand le Prophète ordonne d'espérer la délivrance de Dieu, par cette raison que le Juste vit de Foy, c'est autant que s'il disoit, que la même Foy qui nous a justifiés, en nous faisant embrasser les promesses Eternelles, nous fait aussi embrasser les temporelles, & nous en doit faire attendre patiemment l'exécution. D'ailleurs il n'est pas moins certain que la délivrance du Peuple Juif de la captivité de Babylone, a été un type de celle que nous obtenons par la Justification; la Foy aux Promesses Divines fit la première, & la Foy aussi fait la seconde. Il ne faut donc pas trouver étrange si l'Apôtre applique ce Passage à la Justification,

on, puis qu'en effet c'est le sens mystique des pa-  
 roles d'Habacuc. Enfin je dis que cette proposi-  
 tion, *le Juste vivra de Foy*, doit être regardée com-  
 me une maxime générale dont on peut faire di-  
 verses applications, selon les différentes sortes de  
 vie dont le Juste vit, car elles sont toutes de la  
 Foy. Le juste vit de la vie de la Sainteté, oppo-  
 sée à la mort de la corruption, & à cet égard on  
 peut fort bien dire qu'il vit de Foy, car c'est la  
 Foy qui le régénere. Il vit de la vie de la conso-  
 lation & de l'espérance, par opposition à la mort  
 des afflictions, & c'est aussi la Foy qui luy don-  
 ne cette vie. Il vivra un jour de la vie de la Ré-  
 surrection, opposée à la mort corporelle, & ce  
 sera la Foy qui le fera résusciter. Il vit dès ici bas  
 de la vie de la Justification, opposée à la mort  
 de la colere & de la malédiction de Dieu, & cet-  
 te vie comme les autres est de la Foy. L'Apôtre  
 donc donnant aux paroles d'Habacuc leur juste &  
 légitime étendue, a pû sans s'éloigner en nulle  
 manière du sens du Prophète, les appliquer à la  
 vie de la Justification. Sans dire qu'en raisonnant  
 du moins au plus, si elles sont véritables à l'égard  
 d'une délivrance terrestre & corporelle, combien  
 plus le seront elles à l'égard d'une délivrance spi-  
 rituelle telle qu'est la Justification. Au reste Saint  
 Paul nous apprend ici par ces termes, *Le juste  
 vivra de Foy*, que la Justification n'est pas un acte  
 momentané, mais que c'est une vie, c'est-à-dire,  
 un acte permanent, de la même manière que  
 l'acte de l'information de l'ame qui vivifie le corps.  
 Car par la Justification Dieu nous met en sa Gra-  
 ce & en son Amour, or cette Grace & cette  
 Amour est un acte qui dure, non seulement en  
 ses effets, mais en luy-même. Il nous apprend  
 aussi que comme il arrive souvent que la vie natu-  
 relle

282 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
relle est troublée par des maladies, & quelque  
fois même reduite à l'extrémité par des syncopes.  
nôtre Justification aussi est souvent altérée par  
nos péchez, qui attirent sur nous la colere Pa-  
ternelle de Dieu; & que même quelque-fois par  
la grandeur des péchez que nous commettons, cette  
Justification se trouve si ébranlée, qu'à peine  
nous en reste-t-il quelque léger sentiment, en-  
core qu'elle ne s'éteigne jamais absolument, ni  
en Dieu, ni en nous. En quoy elle a mille fois  
plus d'avantage que la vie corporelle, qui s'éteint  
entiérement par la mort.

*Vers. 18. Car la colere de Dieu se révèle du Ciel  
sur toute l'impiété & l'injustice des hommes, lesquels  
retiennent la verité de Dieu en injustice.*

*Car la colere, &c.* C'est ici la troisième Partie  
de ce Chapitre, où l'Apôtre entre dans son rai-  
sonnement, pour faire voir que tous les hommes  
étant sous la juste condamnation de Dieu, il ne  
nous reste aucune voye de Justification que celle  
de la Grace que l'Evangile nous propose, par la  
Foy en Nôtre Seigneur Jesus-Christ. Il com-  
mence donc ici par les Gentils, & montre qu'ils  
sont tous coupables, tous soumis aux peines du  
juste Jugement de Dieu. *La colere de Dieu.* Avant  
que d'anoncer la Doctrine de la Grace il falloit  
poser pour fondement celle de la colere; non seu-  
lement parce que cette dernière precede neces-  
sairement l'autre, en ordre de nature, mais par-  
ce que pour être bien légitimement disposé à re-  
courir à la Grace, il faut être rempli du sentiment  
de la colere. Quand Dieu eut chassé l'homme  
du Paradis Terrestre, il mit à l'entrée un Che-  
rubin avec une épée de feu, pour nous appren-  
dre

dire qu'il ne nous est plus possible de rentrer en faveur avec Dieu, que premièrement nous ne passions sous le glaive de sa Justice. Avant que d'aller à la Grace il faut humilier nôtre orgueil, il faut renoncer à nous-mêmes, il faut desirer ardemment la Paix de Dieu, il faut être touché vivement de la crainte de sa malédiction, & reconnaître que nous l'avons mérité. Or tout cela ne se peut que premièrement sa juste colère ne se manifeste à nous. C'est pourquoy David avant que de parler du pardon de Dieu, parle de sa severité, Ps. 130. *Eternel, dit-il, si tu prens garde aux iniquitez, qui est-ce qui subsistera? Mais il y a pardon par devers toy afin que tu sois craint. Se révèle du Ciel.* Il y a beaucoup de force & de sens dans cette expression. Car I. elle signifie que les mêmes créatures qui nous prêchent qu'il y a un Dieu, les mêmes Cieux qui publient partout sa gloire, nous enseignent aussi qu'il est l'ennemi des péchez, & le vangeur des crimes des hommes. C'est la voix de toute la Nature. II. Elle signifie que cette révélation de la colère Divine est universelle par tout le Monde, puisqu'elle est du Ciel. Nul n'en peut prétendre cause d'ignorance, à moins que de sortir de dessous l'enceinte du Ciel. Le Prophète disoit, Ps. 139 *Où fuiray-je arriere de ton Esprit*, mais il faut dire aussi, *où fuiray-je arriere de ta colère.* En quelque endroit qu'on soit, & de quelque côté qu'on se tourne, on voit cette colère qui se révèle du Ciel. III. Elle nous enseigne combien la Nature a reçu de changement. Dieu l'avoit faite pour être le héraut de sa bonté, & tout au plus de sa Majesté, & à present elle est devenue le héraut de sa colère. Les Cieux sont encore le *pavillon de Dieu*, selon ce que David le représente, Ps. 104. mais c'est un pavillon

284 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
pavillon embrasé, qui porte de toutes parts  
marques de son courroux. IV. Elle distingue  
colere Divine d'avec celle des Loix humaines.  
Car celle des Loix humaines ne se révèle que  
la Terre, au lieu que celle-cy, mille fois plus gra-  
de & plus terrible dans ses effets se révèle du Ciel.  
Combien grande doit être cette colere qui se ré-  
vèle du Ciel. On pourroit rapporter cette révé-  
tion du Ciel à l'Évangile, en ce sens, que l'Évan-  
gile nous a ouvert le Ciel, & nous y a fait voir  
un Dieu irrité contre les crimes des hommes.  
Ainsi dans l'Évangile il y aura deux révélations  
l'une de colere, & l'autre de Grace, ce qui est  
vray. *Sur toute l'impiété & l'injustice des hommes.*  
L'impiété regarde Dieu & la Religion, l'injusti-  
ce regarde le prochain, & les devoirs de la Socié-  
té. Il est mieux de traduire, sur toute *l'impiété &*  
*l'injustice* des hommes, que sur toute *impiété &*  
*injustice* des hommes, car cette dernière version  
sembleroit insinuer que tous les hommes ne sont  
pas impies & injustes, ce qui est contraire au sens  
de Saint Paul. Le mot de *toute*, marque deux cho-  
ses, l'une que la colere de Dieu s'étend sur tout  
ce corps d'impiété & d'injustice qui régné dans  
les hommes, sans en excepter aucune partie, la  
colere Divine descendant jusqu'aux moindres.  
L'autre, que cette impiété & cette injustice sont  
parvenues à leur comble, c'est-à-dire, au dernier  
degré, de sorte qu'elles possèdent le genre hu-  
main si pleinement qu'il n'y reste plus rien de sain.  
*Lesquels retiennent*, &c. Ce *lesquels* est employé  
ici dans un sens de causalité, comme on parle,  
c'est-à-dire qu'il rend la raison pourquoy Dieu  
déploye sa colere sur les hommes, savoir parce  
qu'ils retiennent la vérité en injustice. Cette ex-  
pression *retenir la vérité en injustice*, signifie la re-  
tenir

enir comme dans une prison, & sous des liens justes, ou si vous voulez, sous le poids & sous l'oppression de l'iniquité. Or c'est ce que font les hommes pécheurs. Mais quelle est cette vérité? C'est celle qu'il nous dira dans la suite, savoir la révélation de la Nature touchant la Divinité, quelques notions générales, ou quelques bons principes qui leur étoient restez du debris de la droite raison, les biens qu'ils recevoient de Dieu tous les jours dans le gouvernement de la Providence, les loix de la conscience qui n'étoient pas encore entièrement effacées. Ils retenoient tout cela en injustice, c'est-à-dire, que par leur iniquité ils lui faisoient son juste & legitime usage; comme des prisonniers retenus dans un cachot, sont separez de l'usage des autres hommes: ou ce qui est encore pis, ils s'en servoient à des usages méchans & impies, comme les Egyptiens faisoient à l'égard des Israélites, qu'ils retenoient tyranniquement en esclavage, les empêchant d'un côté de faire ce à quoy naturellement ils étoient destinez, & de l'autre se servant d'eux pour des ouvrages fort indignes de leur condition.

*Verfet 19. Parce que ce qui se peut connoître de Dieu est manifesté en eux, car Dieu le leur a manifesté.*

*Verfet 20. Car les choses invisibles de Dieu, savoir sa Puissance Eternelle, & sa Divinité, se voyent à l'œil, depuis la Création du Monde, étant entendues en ses Ouvrages, afin qu'ils soient inexcusables.*

*Parce que ce qui se peut, &c. Il rend la raison de ce qu'il vient de dire, qu'ils detiennent la vérité en injustice. Pourquoi cela? Parce que ce qui se peut connoître de Dieu est manifesté en eux, Dieu*  
le



**286** COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
le leur a manifesté. Ils eussent pû dire, nous  
retenons point la vérité en injustice, car Dieu  
ne s'est point déclaré à nous, comme il a fait aux  
Juifs: il s'est manifesté à eux, mais il nous a né-  
gligés. J'avouë, dit l'Apôtre que Dieu ne s'est point  
déclaré aux Gentils aussi particulièrement qu'aux  
Juifs, mais il s'est pourtant déclaré à eux suffi-  
samment pour le connoître & pour le servir, s'ils  
eussent été sages. *Ce qui se peut connoître de Dieu.*  
C'est-à-dire, non absolument, car cela passe la  
portée de la créature. Dieu est incompréhensi-  
ble aux Anges mêmes, & il n'y a que luy seul qui  
se puisse connoître pleinement & parfaitement.  
C'est un objet infini, & pour le comprendre il  
faut un entendement infini. Non encore tout ce  
qui s'en peut connoître par une révélation sur-  
naturelle, comme le Mystère de la Rédemption,  
celui de la Trinité, celui de la Prédestination  
Eternelle, &c. car il n'y a que l'Esprit de Dieu qui  
ait manifesté ces choses aux hommes, par le Mi-  
nistère de la Parole. C'est pourquoy David disoit.  
Ps. 147. *Il déclare ses Paroles à Jacob, ses Statuts &  
ses Ordonnances à Israël. Il n'a pas ainsi fait à toutes  
les Nations, & pourtant ne connoissent elles point ses  
Ordonnances.* Mais tout ce qui s'en peut connoître  
par la créature dans les termes de la Nature, Dieu  
n'a point retiré cet objet de devant leurs yeux,  
*Manifesté.* Ce terme regarde la clarté & l'éviden-  
ce de l'objet en luy-même, car ce n'est point  
une révélation, obscure, ou ambiguë, qui met-  
te la chose en question, & en doute. C'est une  
manifestation qui rend la chose certaine, & in-  
contestable. *En eux.* On explique cette expres-  
sion diversément, les uns entendent parmi eux;  
par opposition aux Juifs, parmi lesquels la mani-  
festation Divine étoit plus grande par la parole.  
Mais

Mais la naturelle a été parmi les Gentils. Les autres entendent au dedans d'eux, c'est-à-dire, dans leurs entendemens mêmes, & dans leurs consciences, Dieu ayant encore conservé en eux quelques restes de sa lumière. Les autres enfin entendent à eux, en ce sens, *ce qui se peut connoître de Dieu leur est manifesté*. Cette dernière explication est la plus simple & la plus conforme au sens de l'Apôtre, car il ne s'agit ici que de la simple manifestation extérieure de l'objet, comme il paroît par le verset suivant, & non de la connoissance actuelle que les hommes en avoient, de laquelle l'Apôtre ne parlera qu'au verset 21. *Car Dieu le leur a manifesté*. Ces dernières paroles nous enseignent trois choses, l'une que quand Dieu a fait la Nature, son intention a été de se manifester aux hommes, pour en être glorifié. L'autre que quand il a conservé le Monde après le péché, son intention a été de même de faire subsister devant leurs yeux ce grand & admirable tableau dans lequel il s'est représenté. La troizième, qu'il n'y a personne qui nous puisse manifester Dieu que luy-même, & par conséquent que tout ce que nous connoissons de luy doit être fondé sur sa propre Révélation, & non sur l'autorité, ou sur le témoignage d'aucune creature.

*Car les choses invisibles, &c.* Tout ce qui est en Dieu est invisible par luy-même, ou immédiatement, car Dieu est un Esprit, élevé au dessus de tous les sens. Par cela même qu'il est un Esprit, il est exempt de toute composition de parties, de sorte que quand l'Apôtre luy attribue *des choses* au pluriel, il ne faut pas s'imaginer qu'il choque sa simplicité, car il y a en luy une tres-parfaite unité. Mais il marque seulement ses divers Attributs, lesquels ne se distinguent pas du côté du principe,

## 288 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE

puisque à cet égard ils sont tous une même chose, mais se distinguent du côté de leurs objets, ce qui fait que nous les concevons comme plusieurs. *Par sa Puissance Eternelle & sa Divinité.* L'Apôtre réduit ici tous les Attributs Divins à deux. Par sa *Puissance*, il faut à mon avis entendre tous les Attributs qu'on appelle *relatifs*, comme ceux de Créateur, de Conservateur, de Juge, de Législateur, de premier Principe, de dernière Fin, & tels autres qui se rapportent aux créatures. Et par sa *Divinité* il faut entendre tous les Attributs absolus, tant positifs que négatifs, comme sa Vie, sa Sainteté, sa Majesté, sa Bonté, son Infinité, son Immortalité, &c. *Se voyent à l'œil.* Ce qui est invisible en luy-même a pris comme un corps, pour se rendre visible, mais visible d'une manière claire, & pour laquelle il ne faut avoir que peu de lumière. *Depuis la Création du Monde.* Cette visibilité des Perfections invisibles de Dieu, qui a commencé à la Création, a continué toujours depuis, ce qui fait voir que l'Apôtre comprend ici avec les Oeuvres de la Création, celles de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, & il est vrai que tant dans les unes que dans les autres les Perfections Divines paroissent d'une manière admirable. *Etant entendues en ses Ouvrages.* Les Oeuvres de la Création & de la Providence sont comme autant de signes ou de marques qui nous élèvent à la pensée des perfections de celui qui les a faites, & elles nous y élèvent avec tant de nécessité & tant de certitude, que c'est par manière de dire, autant que si ces Oeuvres & ces perfections de leur Auteur n'étoient qu'une seule & même chose. C'est le sens de l'Apôtre : Il est vrai, dit-il, qu'elles sont entendues dans ses Ouvrages visibles, & par là elles sont l'objet de l'esprit, mais c'est

c'est d'une manière si claire, si évidente, & si convaincante qu'on peut dire qu'elles sont encore plus visibles que les Ouvrages mêmes; & qu'elles ont changé de nature, & sont devenues l'objet des yeux. Ici l'Apôtre refute tacitement l'opinion de quelques Philosophes, comme d'Aristote, & de ceux qui l'ont suivi, touchant l'éternité du Monde, & il en établit le commencement; & en même tems il enseigne que de la seule contemplation du Monde, il en résulte des preuves suffisantes pour l'existence d'une Divinité, contre les Athées. Enfin il rectifie par cette seule contemplation des Ouvrages du Monde, l'idée qu'on se doit former de la Divinité, contre les fausses & chimériques notions que les Payens en avoient. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur ces trois choses, puis qu'elles sont traitées par tout dans les lieux communs. *Afin qu'ils soient, &c.* Il ne faut pas prendre cet *afin*, comme s'il marquoit le véritable dessein que Dieu s'est proposé en créant le Monde, ni celui qu'il a eu en le faisant subsister depuis le péché. Car quand Dieu a créé l'Univers, il l'a simplement destiné pour être un miroir où l'on le peut connoître, & en le connoissant le glorifier. Et quand après le péché il l'a fait subsister, il n'a point changé cette destination naturelle, il y a seulement ajouté le dessein de l'Oeuvre de la Rédemption qui ne se pouvoit exécuter sans faire subsister le Monde, mais il n'a point eu en vûe de rendre les hommes inexcusables. Cet *afin* marque donc simplement le succès ou l'événement, comme Ps. 51. *J'ay fait ce qui t'est déplaisant, afin que tu sois trouvé juste, &c.* Jean 7.22. *L'homme reçoit la Circoncision au Sabbat, afin que la Loy ne soit point violée, c'est-à-dire, de sorte que la Loy n'en est pourtant*

290 COMMENTAIRE SUR L'EPI TRE  
pas violée. Jean 12. 40. *Il a aveuglé leurs yeux  
& a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voyent des yeux  
&c. Afin, c'est-à-dire, de sorte qu'ils ne voyent  
pas, &c.*

Verf. 21. *Parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont  
point glorifié comme Dieu, & ne lui ont point rendu  
graces, mais ils sont devenus vains en leurs discours,  
& leur cœur destiné d'intelligence a été rempli de té-  
nébres.*

Verf. 22. *Se disant être sages ils sont devenus  
fous.*

*Parce.* Quand il n'y eût eu autre chose que la  
manifestation des perfections Divines dans les  
Oeuvres de la Création & de la Providence, il  
y en avoit sans doute assez pour les rendre inex-  
cusables, puis qu'il ne dépendoit que d'eux d'en  
faire un bon usage, & que la seule cause pour la-  
quelle il ne le faisoit pas étoit leur perversité. Mais  
outre cela ils avoient encore quelques lumières  
intérieures, quelques principes & quelques no-  
tions naturelles, qui venoient de l'impression des  
objets révélez dans l'Ouvrage de l'Univers, ce  
qui aggrave leur crime, & rend leur condam-  
nation plus juste. Ici l'on demande si la substan-  
ce du Monde depuis le péché, & les Oeuvres de  
la Providence qui le gouverne, fournissent suffi-  
samment à l'homme pécheur dequoy connoître  
Dieu, & dequoy le glorifier à salut. Je répons qu'il  
ne semble pas que cela soit, parce qu'il ne s'agit  
ici que de la Révélation des Attributs naturel de  
Dieu, qui le rendent à la vérité le souverain bien  
de l'homme innocent, mais qui le font être aussi  
le souverain mal-heur de l'homme criminel. Le  
dessein de Dieu de faire miséricorde n'est révélé  
que

que par le Saint Esprit, 1. Cor. 2. 10. *qui seul son-*  
*de les choses profondes de Dieu.* Il a donc fallu que le  
 Saint Esprit animât les Prophètes & les Apôtres  
 pour les révéler extérieurement. En effet si l'on  
 prend garde à toute la suite du discours de Saint  
 Paul, on trouvera qu'il considère toute cette Ré-  
 véléation Divine dont ils s'agit, comme antérieure  
 à celle de la Grace, car il la regarde uniquement  
 comme le fondement de la juste condamnation  
 des hommes, pour en inferer dans la suite la ne-  
 cessité de la Révélation de la Grace. Il ne faut  
 donc pas dire qu'il la regarde comme contenant  
 elle-même une Révélation de Grace, de quelque  
 manière que ce soit, & il semble que l'ordre de ses  
 pensées y résiste. Mais comment donc, direz-vous,  
 les hommes sont-ils par là rendus inexcusables? Je  
 réponds que c'est parce que leur corruption natu-  
 relle en est d'autant plus découverte, car par ce  
 moyen ils sont convaincus d'être pécheurs, & par  
 conséquent éloignés de la Communion de Dieu,  
 & soumis à sa condamnation. *Connû Dieu.* Ailleurs  
 Saint Paul dit que les Payens étoient sans Dieu au  
 Monde, Eph. 2. 12. & ici il dit qu'ils avoient con-  
 nû Dieu. Cela se concilie l. en disant qu'ils avoient  
 des idées de la Divinité fort confuses, mais qu'ils  
 les corrompoient par un nombre presque infini  
 d'erreurs. A l'égard des notions générales qu'ils  
 en avoient, elles représentoient le vrai Dieu, mais  
 à l'égard de leurs notions erronées, elles ne re-  
 présentoient que les phantômes de leur imagina-  
 tion. De cette sorte ils avoient connu Dieu, &  
 néanmoins ils étoient sans Dieu, ils avoient con-  
 nû son Existence & quelqu'une de ses Perfections,  
 mais ils avoient tellement brouillé leurs idées, &  
 ajouté tant d'erreurs à la vérité, que c'étoit autant  
 que s'ils eussent été sans Dieu. I I. Il faut dire que

quand l'Apôtre dit ici qu'ils avoient connu Dieu, il a égard aux lumières contemplatives de l'esprit, selon lesquelles les Payens avoient quelque connoissance de la vraie Divinité, principalement dans les Ecoles de leur Philosophie, car on trouve encore dans leurs Philosophes de tres-bonnes choses sur ce sujet. Mais que quand il dit, Eph. 2. qu'ils étoient sans Dieu, il a égard au culte, & à la pratique: car toutes leurs superstitions étoient des impiétez, qui ne faisoient que les éloigner de l'amour, & de la Communion du vray Dieu. Ils étoient donc en effet sans Dieu au Monde par cela même qu'ils s'en étoient faits plusieurs, lesquels ils servoient par des cultes abominables. *Ils ne l'ont point glorifié comme Dieu.* Il marque quelle doit être la vraie & juste connoissance de Dieu, savoir celle qui va jusqu'à le servir, mais à le servir d'un culte qui lui soit agréable, & digne de lui. Il appelle ce culte une glorification de Dieu, I. Parce que c'est une exaltation de sa Souveraine Majesté, & de son autorité, par nôtre soumission, & par la reconnoissance qu'on en fait. II. Parce que c'est une célébration de ses Perfections infinies par la voye des loüanges. III. Parce que c'est reduire en usage ses Perfections relatives, comme par exemple, sa qualité de Législateur est reduite en exercice, & en usage par nôtre obéissance, celle de premier Principe par l'invocation, celle de première Verité par la Foy, &c. Au fond son sens est, que les Gentils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, quoy qu'ils l'aient connu, parce qu'au lieu de proportionner leur culte à cette partie de la verité qu'ils en connoissoient, ils l'ont au contraire proportionné aux idées fausses qu'ils en concevoient. Il y a de l'apparence aussi qu'il a égard à ce que les Philosophes

dans

dans leur Ecole avoient quelque-fois d'assez bonnes pensées de Dieu ; mais dans le culte ils suivoient eux-mêmes les erreurs populaires. Voyez Saint Augustin, *de vera Relig.* tout au commencement. *Rendu Graces.* Une des principales notions que nous devons avoir de Dieu est, qu'il est la source de tout ce que nous sommes, & de tout ce que nous avons, *En lui nous avons la vie, le mouvement & l'être*, Act. 17. Or de là il s'ensuit qu'il doit être notre dernière fin. Ainsi une des principales parties de notre culte est, d'un côté de reconnoître notre dépendance, & de l'autre de lui rapporter toutes choses en les consacrant à lui. C'est ce qu'il veut dire par *rendre graces*, & c'est ce que les Gentils n'ont pas fait, car ils en rapportoient une partie aux Astres, une partie à la Fortune, une autre partie à leur propre Prudence, tres-peu à la Providence Divine.

*Mais ils sont devenus vains en leurs discours.* Il appelle toute leur Philosophie des discours, non seulement parce qu'elle consistoit en des raisonnemens & découvertes de l'esprit humain sur les choses de la Nature, par opposition à la Foy, qui reçoit les enseignemens de l'Esprit de Dieu, mais aussi par une espece de mépris, parce que tout cela ne consistoit qu'en paroles dénuées d'efficace. C'est aussi pour cela même qu'il dit, qu'ils sont devenus *vains* en leurs discours. I. Parce que leurs raisonnemens se sont égarés fort loin de la vérité, savoir de cette même vérité qu'ils pouvoient découvrir par la contemplation des Ouvrages du Monde. II. Parce que tous ces raisonnemens n'ont rien produit pour la glorification de Dieu, à quoy pourtant ils devoient tous aboutir. Car quand une chose ne produit pas l'effet à quoy elle est naturellement destinée, elle est *vaine*.



294 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
*ne*, c'est-à-dire vuide & illusoire. III. Parce que  
tous ces raisonnemens ne servoient de rien pour  
la sanctification de l'homme, & pour établir un so-  
lide repos dans sa conscience, ce qui est néant-  
moins le principal but qu'on doit avoir en vûe.  
Tous ces discours étoient semblables à des vian-  
des creuses qui amusent & ne nourrissent point.  
*Et leur cœur destitué*, &c. Par le cœur il faut en-  
tendre l'esprit ou l'entendement pratique, selon  
le stile ordinaire de l'Ecriture. Il marque deux  
maux, l'un qu'ils ont été privez de la connois-  
sance de la verité, & l'autre qu'ils ont été rem-  
plis d'erreur, car ici les ténébres ne signifient pas  
une simple ignorance, mais une connoissance faus-  
se & dépravée. Ces deux choses sont jointes en-  
semble, car l'esprit humain étant un principe actif, &  
qui est presque toujours en mouvement, lorsqu'il  
n'est pas occupé par de bonnes choses, il l'est par  
de mauvaises, lors qu'il ne marche pas par la ligne  
droite, il se fait luy-mêmes des voyes d'égarement.

*Se disant être Sages*, &c. Il y a de l'apparence que  
par le terme de Sages, il veut designer les Philoso-  
phes, c'est-à-dire, en général ceux qui étoient les  
plus estimez entre les Peuples par leur savoir, com-  
me ceux qui entre les Grecs étoient célébrés par ces  
mêmes titres, ou de Sages ou de Philosophes, les  
Druides parmi les Gaulois, les Aruspices dans  
l'Italie, les Sacrificateurs dans l'Egypte, les Ma-  
ges parmi les Perses & les Chaldéens, les Gymno-  
sophistes, & Brachmanes parmi les Indiens. Il faut  
pourtant étendre le sens de l'Apôtre jusqu'aux Loix  
de chaque Peuple, par lesquelles ils se croyoient  
être fort sages, & si vous voulez encore il le faut  
étendre jusqu'aux superstitions établies dans cha-  
que Nation pour le culte des Dieux, car ils faisoient  
consister en cela une des principales parties de leur  
sagesse

sage. *Se disant être.* Aux deux maux qu'il a marqués dans le verset précédent, qu'ils étoient destituez d'intelligence, & qu'ils étoient remplis de ténèbres, il en ajoûte un troisième, qui est qu'avec tout cela ils se croyoient fort sages. C'est le dernier malheur de l'homme de ne pas sentir son mal, & de tirer matière d'orgueil, de ce qui le devroit profondément humilier. *Ils sont devenus fous.* Il veut dire deux choses, l'une que cela même qu'ils exaltoient comme leur sagesse étoit une véritable folie. Folie, I. Parce que tout leur savoir ne leur profitoit de rien pour la félicité, ni leurs Loix pour la sanctification, ni leurs superstitions pour le repos de la conscience. II. Parce que leurs superstitions en elles-mêmes étoient extravagantes. III. Parce qu'au lieu d'avoir par elles la Divinité, ils la détournèrent. L'autre que leur folie consistoit à se croire sages. Par la première ils se trompoient dans le jugement qu'ils faisoient des choses, prenant pour sagesse ce qui ne l'étoit pas. Par la seconde ils se trompoient dans le jugement qu'ils faisoient d'eux-mêmes, car la véritable sagesse est de reconnoître notre foiblesse, & d'avoir peu d'estime de nous-mêmes.

Verf. 23. *Et ils ont changé la gloire de Dieu incorruptible, en la ressemblance & image de l'homme corruptible, & des oiseaux, & des bêtes à quatre pieds, & des reptiles.*

*Et ils ont, &c.* Le sens de ce verset est clair, il veut dire que les Payens avoient fait des images de la Divinité, pour se la représenter sous une figure humaine, ou sous celle de quelques animaux. Ou il condamne cela comme une de leurs plus grandes folies. La version de Mons a tâché de corrompre ce Texte de guet-à-pens, car elle porte, *Et ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'à*

296 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
qu'au Dieu Incorruptible à l'image d'un homme cor-  
ruptible, & à des figures d'oiseaux, de bêtes à qua-  
tre pieds, & de serpens, comme si l'Apôtre con-  
damnoit, non les images de la Divinité précisé-  
ment, mais seulement l'honneur Divin rendu  
l'image, en quoy ils ont suivi Grotius le corrup-  
teur perpetuel du sens, & des termes de l'Écri-  
ture. Mais ils n'empêcheront jamais l'éviden-  
ce de ce Passage, où il paroît que Saint Paul regardoit  
comme le plus grand des crimes dans les Payens  
d'avoir par leurs images fait Dieu semblable  
l'homme, & l'avoir représenté sous la figure de  
oiseaux, des bêtes à quatre pieds, & des repti-  
les. C'est pourquoy il oppose le Titre d'Incor-  
ruptible qu'il donne à Dieu, à celui de corrupti-  
ble qu'il donne à l'homme, pour dire, que c'est  
faire Dieu corruptible comme l'homme que de  
le représenter sous l'image de l'homme. Il fait al-  
lusion à ce qui est dit des Israélites Ps. 106. 20. Ils  
changerent leur gloire, en la figure d'un bœuf qui  
mange l'herbe, où il est clair que le Prophète fai-  
soit consister le crime non simplement en ce qu'ils  
avoient adoré le Veau, mais en ce qu'ils avoient  
représenté Dieu sous la figure d'un veau. Il a égar-  
d aussi à ce qui est dit Deuter. 4. Prenez  
garde sur vos ames que vous n'avez vu aucune res-  
semblance, au jour que l'Eternel votre Dieu a paru  
à vous du milieu du feu. De peur que vous ne vous  
corrompiez, & ne vous fassiez quelque image taillée  
ou ressemblance qui vous représente chose quelconque  
qui soit effigie ou de mâle ou de femelle, ou effigie  
d'aucune bête qui soit sur la Terre, ou effigie d'au-  
cun oiseau qui vole par les Cieux, ou effigie d'au-  
cun reptile qui rampe sur la Terre. Dans ces Pa-  
roles, Dieu défend formellement de lui faire des im-  
ges, & non simplement de transporter son hon-  
neur

leur à l'image. Ainsi au 40. Chap. d'Esaye, le Prophète représente d'un côté la grandeur & la Majesté ineffable de Dieu, & de l'autre, il s'élève contre les images qu'on lui fait, *A qui ferez-vous ressembler le Dieu fort, & qu'elle ressemblance vous approprierez-vous !* Il est encore évident que ces paroles condamnent les ressemblances qu'on se fait de la Divinité. Aussi est-ce dans cette vue que Saint Paul, Act 17. 29. proteste que la Divinité n'est point semblable à or, ou à argent, ou à pierre taillée par art, & par invention d'homme. Que les Adversaires donc fassent tout ce qu'il leur plaira, qu'ils portent leur hardiesse aussi loin qu'ils voudront, ils n'éviteront jamais leur condamnation dans l'Ecriture, en ce qu'ils font des images à Dieu. *La Gloire de Dieu incorruptible.* C'est-à-dire, les idées de sa Spiritualité, de son Immaterialité, de sa Simplicité, de son Infinité, de son Eternité, de sa Majesté, qui sont sa Gloire & qui le distinguent de toutes les créatures. Or toutes ces idées sont enfermées dans le titre d'*Incorruptible* : & comme l'Apôtre suppose que nous les devons avoir dans l'esprit lorsque nous concevons Dieu, il enseigne aussi qu'elles sont choquées & détruites lorsque nous le représentons sous des figures humaines ou corporelles ; Car une figure humaine porte l'esprit à s'imaginer Dieu matériel, circonscrit, composé, corruptible, & à lui attribuer les bassesses de la créature, ce qui est changer sa Gloire en ignominie. Il ne sert de rien de dire comme faisoient les Payens qu'ils ne croyoient pas que les images fussent des Dieux, mais que c'en étoient seulement des simulacres, car Saint Paul les condamne icy sous le titre même de simulacres ou de ressemblances. Il ne sert de rien aussi de dire que ces ressemblances sont des aydes pour

298 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
pour soulager l'infirmité de l'esprit humain. Car  
il veut que ces prétendues aydes nuisent au lieu  
de soulager , parce qu'elles corrompent les notions  
que nous devons avoir de la Divinité. *Elles  
changent*, dit-il, *la Gloire de Dieu Incorruptible*, &c.  
Il ne sert de rien encore de dire qu'on ne sert pas  
l'image comme Dieu ; mais que le culte qu'on  
lui rend se rapporte à Dieu. Car il veut qu'un  
culte qui passe par un si méchant canal , perde  
tout ce qu'il pourroit avoir de bon , puisque le  
canal même est contraire à la Gloire de Dieu.  
Il ne sert de rien enfin de dire que par ces ima-  
ges on n'entend pas exprimer son Essence , mais  
représenter seulement ses Perfections , ou ses At-  
tributs , & que ce sont plutôt des emblèmes que  
des images. Les Payens ont dit tout cela , mais  
Saint Paul n'a pas laissé de les condamner , parce  
qu'encore que Dieu ayt quelque-fois employé de  
tels emblèmes pour représenter ou ses œuvres ,  
ou les mystères de sa Providence , ou même ses  
attributs , ou si vous voulez pour être des symbo-  
les de sa Présence , il ne l'a fait d'ordinaire que  
dans des visions passagères , & à de certaines per-  
sonnes choisies , que d'ailleurs , il remplissoit de  
l'idée de sa Majesté , pour les munir contre les  
fausses impressions qu'ils eussent pû tirer de ces  
emblèmes. Au lieu que les simulacres ou les ima-  
ges sont des choses perpétuelles , exposées aux  
yeux de tout le Monde , & auxquelles vous ne  
sauriez ajouter de correctif suffisant pour en em-  
pêcher le mauvais effet. D'ailleurs , Dieu n'a  
point employé d'emblèmes pour représenter sa  
Personne , mais seulement pour représenter com-  
me je le vien de dire , ou quelque-une de ses ver-  
tus , ou quelque-une de ses œuvres , ou quelque-une  
de ses mystères , ou pour être des signes de sa  
Pré-

présence , au lieu que les images représentent sa personne. Or il y a une grande différence de l'un à l'autre ; car par exemple , il n'y avoit nul danger de concevoir sous le Symbole du buisson ardent de Moïse , un Peuple que Dieu conservoit miraculeusement au milieu des afflictions qui sembloient le devoir consumer ; mais il y en auroit un très-grand de concevoir Dieu luy-même comme un homme , ou comme une bête à quatre pieds. En un mot , quoy qu'on en puisse dire dans la spéculation Philosophique & dans la dispute , il est pourtant faux dans l'usage que les images de la Divinité ne soient que des emblèmes , ou des représentations de quelqu'une de ses vertus , ou de quelqu'une de ses œuvres , car elles sont prises au contraire comme des représentations de la Divinité même , pour nous la faire concevoir sous la notion que l'image forme , d'où il s'ensuit qu'elles sont absolument corruptives de la véritable pensée que nous devons avoir de Dieu.

*La ressemblance, & image.* Il y a dans le Grec , *la ressemblance de l'image* , ce qui est une transposition Hebraïque fréquente dans l'Ecriture , pour dire , ou des images qui ont la ressemblance de l'homme , &c. *Corruptible* , Par opposition à Dieu incorruptible , pour faire voir que cette prétendue ressemblance n'est qu'une contrariété qui dishonore Dieu ; & en pervertit la connoissance.

*Et des oiseaux & des bêtes , &c.* Cecy fait voir l'excez de la folie des hommes , & l'ardeur de la superstition & de l'idolatrie qui ne dit jamais c'est assez. Les Egyptiens en particulier sont icy marquez , bien que toutes les autres Nations n'ayent pas été à cet égard exemptes de coulpe.

Verſet 24. *C'eſt pourquoy Dieu auſſi les a livrez aux convoitiſes de leurs cœurs, à impureté pour de honorer entr'eux leurs propres corps.*

Verſet 25. *Gens qui ont changé la vérité de Dieu en menſonge, & ont adoré & ſervi la créature, & dé'aiſſant le Créateur, qui eſt benit éternellement. Amen.*

Verſet 26. *C'eſt pourquoy Dieu les a livrez à de paſſions infames, car les femmes d'entr'eux, ont changé l'uſage qui eſt ſelon la nature, en un autre qui eſt contre la nature.*

Verſet 27. *Les hommes de même laiſſant l'uſage naturel de la femme, ſe ſont embraséz en leur deſir l'un envers l'autre, l'homme commettant avec l'homme des infamies, recevant ainſi en eux-mêmes la recompenſe qui convenoit à leur erreur.*

*C'eſt pourquoy Dieu auſſi, &c.* Il ne veut pas dire, que les impuretez dans lesquelles les Gentils ſe ſont plongez, ayent été proprement & par elles-mêmes des peines infligées par la Juſtice Divine, car toute peine ainſi proprement dite eſt de Dieu immédiatement, & Dieu en eſt le véritable & le premier Auteur. Or on ne peut ſans blaſphème dire cela des péchez. De plus, les peines ainſi proprement dites tendent naturellement, & directement à ſatisfaire la Juſtice. Or il ne ſe peut dire, que la Juſtice ſe ſatiſfaſſe par des péchez, qui ſont au contraire l'objet de ſa condamnation. Pour trouver donc le véritable ſens de l'Apôtre, il faut ſoigneuſement diſtinguer entre l'abandon que Dieu a fait des Gentils, & les effets qui ſ'en ſont enſuivis par Accident. L'Abandon eſt de la Juſtice Divine, les effets ne le ſont point, mais ils procedent de la corruption de l'homme

laquelle Dieu n'a point de part. L'Abandon est un Acte négatif de Dieu , ou pour mieux dire, une négation d'Acte, de laquelle non seulement Dieu est absolument le Maître, puisque n'étant tenu de donner la Grace à personne, il est libre de la refuser à qui bon lui semble, de sorte que le refus ne sauroit être une injustice ; mais c'est de plus, une négation d'Acte que les hommes ont bien mérité par leurs premiers péchez, & par conséquent elle est de Justice, & à cet égard elle doit être considérée comme une peine. Pour ce qui est des suites de l'abandon, il est vray que ce sont des péchez, & des péchez horribles, mais dont l'unique cause est la perversité humaine, & non l'abandon de Dieu si ce n'est par accident, tant que cette négation de Grace tombant sur une créature corrompue, sa corruption qui ne se trouve retenue par aucun frein, produit des effets épouvantables. *Les a livrez, &c.* Non par aucun Acte positif, cela n'est ni possible ni nécessaire, mais par une simple négation d'Acte comme je viens de le dire, c'est-à-dire, que Dieu ne les a pas retenus par cet Esprit reprimant par lequel il fait encore subsister quelque ordre, & quelque ombre de vertu morale parmi les pécheurs. L'absence de cet Esprit reprimant a été suivie d'un débordement de convoitises, comme l'absence d'une digue laisse à l'eau toute la liberté de son cours. *A impiété pour deshonorer entr'eux leurs propres corps.* Dieu ne les a pas entièrement abandonnez, ni retiré du milieu d'eux absolument son Esprit reprimant, qui est le frein par lequel sa Providence gouverne le Monde sous la corruption. Car si cela eût été, il n'y eût plus eû de moyen de les faire subsister en société, ni de faire durer les générations. Dieu a donc pour cela - même

con-



302 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
conservé encore parmi eux quelque justice commune, & quelques liens d'humanité. Mais à quelques égards, il a lâché la bride à la fureur de ses passions; savoir, à l'égard des souilleures & impuretez de la chair.

*Gens qui ont changé la vérité, &c.* En ceci paroît la Justice Divine d'avoir permis que ceux qui ont converti les véritables idées de la Divinité en erreurs, & en faux cultes, aient changé le juste & legitime usage de leurs corps en infamies & en souilleures, pour se deshonorer eux-mêmes comme ils ont deshonoré Dieu. Par la vérité de Dieu, il entend les justes & legitimes notions qu'ils en pouvoient avoir, non seulement pour la contemplation, ou pour la connoissance, mais principalement pour la pratique, car la vérité de Dieu c'est la pratique. Et de même mensonge regarde principalement la pratique, consistant pas seulement en erreur, mais en perversité d'action, en superstitions & idolatries. *On adoré & servy la créature.* Le dessein des Payens n'étoit point d'adorer la créature. Car ils n'ont servi aucun objet qu'ils ne l'aient auparavant divinisé dans leur pensée, si vous en exceptez les Heros & les Demy-Dieux à qui ils ne rendoient aussi qu'un culte subalterne. Mais nonobstant leur dessein, l'Apôtre ne laisse pas de condamner leur culte comme une idolatrie qui s'adresoit en effet à la créature. L'intention donc n'excuse pas, ni n'empêche qu'on ne soit idolatre, lorsqu'on sert matériellement, & dans la chose même on sert une créature. Et quant au culte des Heros & des Demy-Dieux qu'ils reconnoissoient pour des créatures, l'Apôtre le condamne aussi sans avoir égard à leur excuse, que ce n'étoit qu'une adoration subalterne. Pour les simulacres ou images, ils en dé-

réfendoient le culte en disant qu'il n'étoit que relatif aux Divinitez représentées par les images, cependant il l'enveloppe aussi dans une même condamnation. En un mot, il prononce contre toute sorte d'adoration de créature de quelque espece qu'elle soit, & sous quelque prétexte qu'elle lui soit renduë. *En délaissant le Créateur.* Les Payens ne prétendoient pas de laisser le Créateur encore qu'ils servissent plusieurs Divinitez. Ils les reconnoissoient au dessous du Grand & Souverain Dieu, lequel ils appelloient le *Pere des Dieux & des hommes*. L'Apôtre ne parle donc pas icy dans l'intention des Payens, mais il a égard à la chose en elle-même, & il veut dire que dès que nous communiquons à la créature, de quelque manière que ce soit, un culte de Religion, & que nous les prenons pour des objets d'adoration, Dieu se tient pour delaissé, puis qu'il ne veut pas seulement qu'on le serve, mais qu'on le serve seul, à cause dequoy il s'appelle *Jaloux*. *Qui est benit éternellement. Amen.* Cette expression étoit de l'usage presque perpétuel des Juifs, & elle se trouve encore aujourd'hui frequemment dans les écrits des Rabins lors qu'ils parlent de Dieu. Elle marque qu'on n'en doit jamais parler sans se mettre dans un état de profond respect, que ce respect doit être accompagné de louanges, & d'action de grâces, & que le mouvement du culte doit être toujours enfermé dans celuy de la connoissance. En particulier, elle condamne l'idolatrie, & signifie que Dieu seul est digne d'être éternellement servi & adoré. La particule, *Amen*, est icy non seulement une affirmation, non seulement une approbation, mais aussi un vœu, & un désir de piété.

*C'est pourquoy Dieu les a livrez à des passions, &c.*  
Après avoir marqué la grandeur de leur crime

304 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
d'avoir abandonné le culte du vray Dieu pour  
servir les créatures, & montré que c'est pour ce  
la que Dieu les a livrez à leurs convoitises, il ré-  
pète encore la même chose, & descend en parti-  
culier à faire voir jusqu'à quels excez d'horreur  
Dieu a permis qu'ils se soient portez. Icy sans en-  
trer plus avant dans l'examen de ces crimes, il  
faut seulement remarquer que ce n'est pas sans  
une nécessité indispensable que l'Apôtre n'a pas  
même épargné la pudeur de ses Lecteurs dans la  
matière qu'il traite, lui dont le stile est par tout  
ailleurs si circonspect & si réservé. Premièrement,  
il l'a fait pour nous faire comprendre combien l'i-  
dolatrie est un crime odieux à Dieu, puisque son  
salaire a été un si épouvantable abandon. Or il  
nous importe extrêmement d'avoir cette idée  
bien imprimée dans nôtre esprit; car nous avons  
tous naturellement une inclination furieuse pour  
l'idolatrie, ç'a été de tout tems le panchant de  
tout le genre humain, & nous ne le voyons en-  
core que trop aujourd'hui, quoy que nous vivions  
sous la lumière de l'Évangile. Cette inclination  
qui sembloit éteinte par la Prédication de la Gra-  
ce, ne laisse pas de revenir toujours, & de cher-  
cher de nouveaux prétextes, & de nouvelles voyes  
pour se produire, & pour se satisfaire. Il est donc  
d'une dernière nécessité d'avoir sans cesse devant  
les yeux la grandeur de ce crime, qui paroît par  
la grandeur des chatimens qu'il attire sur les hom-  
mes car il n'y a point de plus grand chatiment  
que celui-cy d'être abandonnez de Dieu, pour se  
plonger ensuite dans ces abominations. II. Il l'a  
fait pour nous donner l'idée de la grandeur de la  
corruption humaine, laquelle étant laissée à elle-  
même ne garde plus de mesure. Elle ne se con-  
tente pas de demeurer dans les termes des péchez  
or-

ordinaires, qui ne s'éloignent pas tout à fait des principes de la nature; mais elle se jette dans des précipices d'infamie qui renversent toutes les règles de la nature, qui en ruinent tous les fondemens, & en aneantissent toutes les fins. III. Il étoit même d'une très-grande utilité, de remettre devant les yeux des fidèles ces horreurs dont ils n'avoient que trop de preuves, pour leur faire voir de quels abymes Dieu les avoit retirez; pour leur faire voir aussi de plus en plus la fausseté des Religions Payennes qu'ils avoient quittées, puisque bien loin d'empêcher de tels excez elles les avoient au contraire attirez. Pour leur recommander encore de plus en plus la sainteté par la vue de son contraire, à l'exemple des Lacedemoniens qui lorsque leurs Esclaves étoient dans l'accez de leur ivrognerie, les montroient à leurs enfans pour leur apprendre à aimer la sobriété. Enfin, pour leur recommander la véritable piété, sans laquelle il n'est pas possible de conserver la sainteté. IV. Cela-même étoit nécessaire pour le dessein particulier de cette Epître, où il se proposoit d'enseigner que tant les Juifs que les Gentils devoient être justifiez par la voye de la Grâce, & de la Miséricorde, sans qu'aucun d'eux pût prétendre à l'être par la voye des œuvres. Car pour ce qui regarde les Gentils qui étoient tombez dans une si prodigieuse dépravation, la chose paroît déjà toute évidente. Il ne faut donc pas trouver étrange si l'Apôtre a passé icy les bornes ordinaires du langage, puis qu'il en a eu de si puissantes raisons, & que c'eût été trahir son Ministère que de n'en pas user ainsi. *Recevant ainsi en eux-mêmes la recompense, &c.* Comme leur impiété à l'égard de Dieu étoit allée jusqu'à la fureur, il étoit bien juste aussi que Dieu permit que

leur corruption se tournât contre eux-mêmes jusqu'à la fureur. Il étoit juste que ceux qui avoient autant qu'ils avoient pû , couvert la Divinité d'opprobre , se couvrissent eux-mêmes d'infamie. Ils ont donc reçu une récompense proportionnée.

Verf. 28. *Et comme ils n'ont pas trouvé bon de s'appliquer à bien connoître Dieu , Dieu aussi les a livrés à un esprit dépourvu de sens , pour faire des choses qui ne sont nullement convenables.*

Verf. 29. *Etant remplis de toute injustice , pail-lardise , méchanceté , avarice , malignité , pleins d'envie , de meurtre , de querelle , de tromperie , de mauvaises pensées.*

Verf. 30. *Rapporteurs , calomniateurs , haïssans Dieu , outrageux , superbes , vains , inventeurs de maux , désobéissans à leurs peres & meres.*

Verf. 31. *Sans jugement , sans fidélité , sans affection naturelle , irreconciliables , impitoyables.*

Verf. 32. *Lesquels , bien qu'ils connoissent le droit de Dieu , savoir , que ceux qui commettent telles choses sont dignes de mort , ne les commettent pas seulement , mais aussi approuvent ceux qui les commettent.*

*Et comme , &c.* Il continuë le même discours , & fait voir combien justement Dieu les a abandonnez , puis qu'ils se font si fort éloignez de sa droite connoissance. Il montre aussi qu'il y a eu de la proportion entre leur crime , & leur châtiment. Puis il descend à une énumération particulière des vices que Dieu a permis qu'ils regnassent parmy eux. *Ils n'ont pas trouvé bon , &c.* Le Grec porte mot à mot , ils n'ont pas approuvé d'avoir Dieu en connoissance exacte , ce qu'on ne peut ,  
ce

et me semble mieux traduire que de la manière  
 qu'on a fait, *ils n'ont pas trouvé bon*, &c. Ces  
 Paroles nous enseignent I. Que l'homme a été  
 fait pour connoître Dieu, & que c'est là sa pre-  
 mière & principale destination, son premier &  
 principal devoir. Chacun voit que son raisonne-  
 ment roule sur ce principe. II. Que les créatures  
 ont été faites, & mises devant nos yeux, non pour  
 nous arrêter à elles, mais pour nous élever jus-  
 ques à cette connoissance de leur Auteur. Car  
 c'est par-là qu'il nous a dit cy-dessus, que Dieu  
 s'étoit manifesté aux hommes. III. Que la vraie  
 & legitime connoissance de Dieu, enferme son  
 adoration & son culte. Car ce qu'il appelle icy  
 connoître Dieu, il l'a cy-dessus expliqué par le  
 servir & le glorifier. IV. Que la première &  
 principale corruption de l'homme a son siège dans  
 l'entendement pratique de l'homme, & qu'elle  
 consiste à n'avoir point de goût pour les choses  
 Divines, & à les regarder comme des objets inu-  
 tiles & désagréables, en un mot à en juger tout  
 autrement qu'il ne faut. C'est ce que l'Apôtre  
 signifie par ces termes, *ils n'ont pas trouvé bon de  
 s'appliquer à bien connoître Dieu*. V. Que c'est  
 un crime capital devant Dieu, qui soumet l'hom-  
 me aux plus terribles jugemens de sa Justice. Car  
 c'est pour cela qu'il ajoute, que *Dieu les a aussi  
 livrés à un esprit dépourvu de sens*. Il veut dire,  
 que par une juste punition de Dieu, la déprava-  
 tion de leur entendement, à l'égard des choses  
 Divines qu'ils ont méprisées & rejetées, a été  
 suivie d'une autre dépravation à l'égard, des cho-  
 ses humaines auxquelles ils se sont appliquez, &  
 c'est en quoy consiste la proportion que Dieu a  
 voulu garder en les punissant. Ils n'ont point eû  
 de droiture de raison, & de jugement pour Dieu,

c'est leur crime. Ils n'en ont point eû aussi pour eux-mêmes dans la société, c'est l'effet de l'abandon de Dieu, qui est leur peine. *Dépouvé de sens.* C'est-à-dire, des lumières de la droite raison, des réflexions qui servent en quelque sorte de frein aux passions, des sentimens d'honnêteté morale qui arrêtent l'impétuosité du vice. Dieu avoit retiré d'eux sinon tout à fait, au moins pour la plus grande partie son Esprit reprimant. Car ce Passage fait voir clairement que tout ce qu'il y a encore d'honnêteté morale ou civile parmi les hommes, vient d'un degré de l'Esprit de Dieu, qui par son efficace tempère la force de la perversité, & lui donne des bornes. C'est ce qui paroît par ce qu'il dit que les excez & les horreurs où les hommes se portent vient de ce que Dieu les livre, c'est-à-dire, qu'il les abandonne; d'où il s'ensuit que le tempérament des excez vient de ce que Dieu retient. Or il ne retient que par son Esprit reprimant. *Pour faire des choses qui ne sont nullement convenables.* C'est une figure de Diminution, pour dire des choses qui sont directement contraires, & opposées; savoir, aux lumières de la droite raison, à la dignité de la nature humaine, aux fondemens & aux règles de la société, aux réflexions de la prudence, aux sentimens de la conscience. C'est en quoy consistoit cet Esprit dépouvé de sens.

*Etant remplis, &c.* Le terme de *remplis* marque que les vices n'y étoient pas mêlez avec les vertus, comme il se rencontre assez souvent, mais qu'ils y étoient seuls, possédant sans combat l'esprit & le cœur, ce qui est le dernier degré de la corruption. Il faut observer icy que comme l'Apôtre Tit. 2, 12. fait trois parties de la sainteté Chrétienne, la sobriété, la justice, & la

à la Religion, de même dans ce Chapitre, il fait trois parties de la dépravation Payenne. La première est l'impiété, savoir, *Qu'ils n'ont pas glorifié Dieu*, vers. 21. *Qu'ils ont changé sa Gloire en des images de créatures corruptibles*, vers. 23. *Qu'ils ont changé sa vérité en mensonge*, vers. 25. Ce qui s'oppose à la Religion. La seconde, est l'intempérance, *Dieu les a livrés à leurs convoitises*, vers. 24. *à leurs passions infames*, vers. 26. Ce qui s'oppose à la sobriété. La troizième, est l'injustice & tous les autres vices qu'il marque dans ces derniers versets, ce qui s'oppose à la justice. Il ne se peut donc rien ajouter à l'idée que Saint Paul nous donne du règne de la corruption parmi les Gentils. En particulier il nomme *l'injustice*, car c'étoit le crime public des Romains qui n'avoient bâti leur Empire que d'usurpation & de rapines, *la paillardise*, qui non seulement ne passoit pas pour un péché parmi les Payens; mais qui même quelque-fois étoit contée entre les actes louables de la Religion, *la méchanceté*, c'est-à-dire, l'inclination générale au mal qui regnoit au milieu d'eux, & qui leur faisoit prendre plaisir aux actions vicieuses; lors même qu'il n'y avoit aucun profit, *l'avarice*, qui étoit en effet si universellement répandue, dans les grands & dans les petits, qu'elle étoit l'ame de tous leurs mouvemens, *la malignité*, c'est-à-dire, le désir de nuire à autrui, sans autre raison que celle de lui faire du mal, & de se réjouir de le voir dans la souffrance. C'étoit le vice de la plus-part des hommes. Il ajoute qu'ils étoient *pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de tromperie, de mauvaises pensées*. Pour l'envie c'étoit, dit Tacite, le vice commun des Villes & des Bourgades, & des Citez. Le meurtre leur étoit familier, principalement à l'égard



310 COMMENTAIRE SUR L'ÉPI TRE  
de leurs esclaves , qu'ils faisoient mourir pour  
les moindres fautes , comme il paroît par  
leurs propres Histoires. De cette humeur san-  
guinaire ,<sup>1</sup> & qui estimoit si peu la vie des hom-  
mes , on peut facilement juger qu'ils étoient for-  
sujets aux emportemens , & fort prompts à se bat-  
tre & à se quereller les uns les autres. A cela  
ils joignoient la fourberie , qui est un effet de la  
lâcheté , & de la bassesse de l'ame , & comme  
d'ordinaire chacun juge des autres par soy-même ,  
ils étoient enclins à concevoir de mauvais soup-  
çons , & à tourner en mal les choses les plus inno-  
centes , qui est précisément ce que l'Apôtre ap-  
pelle ici les mauvaises pensées.

*Rapporteurs , calomniateurs , &c.* Voilà déjà bien  
de l'ordure , & qui passe presque l'imagination ;  
mais ce qui reste dans la description de l'Apôtre  
fait encore voir clairement combien le commerce  
de telles gens étoit pernicieux. *Ils étoient* , dit-il ,  
*rapporteurs* , c'est-à-dire , semeurs secrets de divi-  
sions , espions couverts qui pénétroient jusques  
dans les intentions , échos qui portent à nos oreil-  
les les paroles & les actions d'autrui , & toujours  
dans un mauvais sens , pour entretenir la dissen-  
sion. *Calomniateurs* , qui n'épargnent la réputation  
de personne , soit par des accusations fausses , soit  
par des interprétations sinistres. *Haïssans Dieu* ,  
c'est-à-dire , qui n'ont aucune crainte de son Nom ,  
qui étouffent en eux-mêmes autant qu'il leur est  
possible les sentimens de la conscience , qui impu-  
tent à la Divinité les desordres & les péchez des  
hommes , qui s'irritent contre la vérité de Dieu ,  
& se déclarent ennemis & persecuteurs de ceux  
qui la professent. *Ouvrageux* , c'est-à-dire , pre-  
nant plaisir à charger leurs prochains d'injures , ou  
à leur faire des affronts & des insolences. *Superbes* ,  
c'est-

c'est-à-dire, enfliez de la bonne opinion d'eux-mêmes, & regardant les autres avec mépris, & comme s'ils n'étoient pas dignes de leur commerce. *Vains*, aymans & recherchant la gloire, desireux de paroître, & d'attirer sur eux les yeux du monde, parlans sans cesse d'eux-mêmes, de leurs dignitez, de leurs richesses, de leurs qualitez, de leurs actions, & se donnans à eux-mêmes de l'encens. *Inventeurs de maux*, c'est-à-dire ou ingénieux à trouver de nouvelles manières de pécher, ou s'étudians à rechercher de nouvelles manières de tourmenter les autres hommes. *Desobéissans à leurs peres & meres*, ne portant qu'impatiemment un joug que la Nature elle-même nous a imposé; qui est fondé sur les premiers principes de la raison, sur la nécessité de l'éducation des enfans, & qui est adouci par la tendresse & l'amour des peres & meres envers eux. *Sans jugement*, c'est-à-dire; sans prudence, sans lumière & sans regle, agissant plutôt par impetuosité que par raison. *Sans fidelité*, ne tenant point ce qu'ils ont accordé, ne gardant point leurs pactes ou leurs alliances. *Sans affection naturelle*, c'est-à-dire, n'ayant d'amour, ni pour leurs propres enfans, qu'ils faisoient mourir, ou qu'ils exposoient impunément, ni pour leurs parens, & ceux de leur famille. *Irreconciliables*, incapables de pardonner les offenses reçues, gardant leurs ressentimens éternels. *Impitoyables*, cruels & sans humanité; n'étant point touchés des miseres de leurs freres; & ne leur donnant ni aide ni secours.

*Lesquels bien qu'ils connoissent, &c.* Par les droits de Dieu il entend ceux de sa Justice vengeresse, comme il s'en explique. Mais comment les connoissoient-ils, car de la manière que l'Apôtre vient de nous représenter leur état, il ne semble pas qu'ils

qu'ils eussent encore aucune bonne lumière de reste? Je réponds qu'encore qu'ils eussent presque étouffé en eux tous les mouvemens de la conscience, elle ne laissoit pas pourtant de se reveiller de tems en tems, & de leur représenter l'indignité de ce qu'ils faisoient, & la colère du Ciel qu'ils attiroient sur eux. II. Ils les connoissoient par la proportion des loix humaines, lesquelles ne laissoient pas de punir quelques-uns de ces vices, bien qu'ils en fussent tous entachez, & combien plus le devoient-ils penser des Loix Divines qui sont infiniment plus exactes, & plus severes que les humaines. III. Ils les reconnoissent par quelques reste des bonnes idées qu'ils avoient de la Divinité, qui leur faisoient encore comprendre que Dieu est le Juge du Monde, ce qui leur étoit confirmé par des exemples de vangeance Divine qu'ils avoient quelque-fois devant leurs yeux. IV. Ils les connoissoient même par les fausses idées de la superstition dans laquelle ils se plongétoient, & qui leur faisoient chercher des expiations. *Ne les commettent pas seulement, mais aussi approuvent, &c.* Ceci est ajouté pour marquer la grandeur de leur corruption. Car quand on n'est pas entièrement abandonné au péché, on l'approuve dans les circonstances personnelles, & dans sa propre pratique, mais au moins, on le condamne dans les notions générales, & dans la pratique d'autrui, parce qu'alors il n'est plus joint à nôtre propre intérêt. Mais quand la perversité est parvenue à son comble, on ne commet pas seulement les péchez, mais on les approuve, & on les soutient dans les autres qui les commettent. Il semble que l'Apôtre regarde ici principalement les Philosophes, qui d'un côté avoient beaucoup plus de lumière que le Peuple, & qui n'ignoroient pas que toutes ces choses

choses ne fussent des crimes, qui les traitoient même en cette qualité dans leurs Ecoles de morale, mais qui de l'autre ne laissoient pas de les commettre eux-mêmes, & de les approuver par leur complaisance, dans les personnes qui les commettoient, se contentant de quelques définitions inutiles, ou tout au plus de quelques préceptes généraux.

De toute cette description que l'Apôtre vient de faire, il faut conclurre I. que l'état où étoit le genre humain avant la venue de Jesus-Christ étoit quelque chose d'épouvantable. Car quelle société pouvoit-il y avoir entre des personnes telles qu'il nous les a représentées. Il en faut conclurre. II. Que les suites du péché du premier homme ont été terribles, pour sa posterité. III. Que la miséricorde Divine a été bien grande de nous avoir regardés favorablement dans cet état &c. IV. Que l'Apôtre aura bien raison de conclurre dans la suite, que la Justification par la voye des œuvres est une chose impossible, & qu'il n'y en a point d'autre que celle de la Grâce.

## CHAPITRE II.

Verſet 1. *C'eſt pourquoy, ô homme qui que tu ſois qui juges des autres, tu es ſans excuſe, car de ce que tu juges autrui, tu te condamnes toy-même, puisſque toy qui juges fais les mêmes choſes.*

Verſ. 2. *Car nous ſavons que le Jugement de Dieu eſt ſelon verité, contre ceux qui commettent de telles choſes.*

Verſ. 3. *Penſes-tu donc, ô homme qui juges de ceux qui font ces choſes, & qui les fais, que tu puiffes éviter le Jugement de Dieu.*

**C'***eſt pourquoy, &c.* Juſqu'ici l'Apôtre a fait voir que tous les Gentils étoient tous la juſte condamnation de Dieu, à preſent il paſſe à montrer la même choſe des Juifs. C'eſt le but de tout ce Chapitre, & la matière qu'il y traite. On le peut diviſer en deux parties principales. Dans la première qui va juſqu'au verſet 24. incluſivement, il montre que le Jugement de Dieu devoit être égal contre les Juifs, & contre les Gentils, puisſque les Juifs étoient également pécheurs avec les Gentils. Dans la ſeconde qui va depuis le verſet 25. juſqu'à la fin du Chapitre, il fait voir que tous les avantages extérieurs que les Juifs avoient reçûs par deſſus les Gentils, étoient inutiles pour les garentir de cette juſte condamnation de Dieu. C'eſt le ſommaire de ce Chapitre. Il y a pourtant quelque diverſité d'opinion entre les Interprètes, touchant les premiers verſets. Car les uns veulent que l'Apôtre continuë encore ſon diſcours des Gentils, & qu'après les avoir tous décrits

écrits comme des criminels, il prévienne ici l'objection que lui eussent pu faire plusieurs hypocrites qui faisoient profession de condamner les vices des autres, & qui par conséquent eussent prétendu être exceptez de la regle générale; ou celle que lui eussent pû faire les Magistrats qui faisoient profession de chatier les vicieux, & qui eussent aussi prétendu à la même exception. Les autres veulent que l'Apôtre adresse ici son discours, tant aux Juifs qu'aux Gentils, parce qu'ils se condamnoient mutuellement les uns les autres, les Juifs tenans les Gentils pour des prophanes, & les Gentils regardant les Juifs comme des impies: ils disent donc que le sens de Saint Paul est de frapper également sur tous, & de leur dire qu'en se condamnant ainsi réciproquement, ils se condamnoient eux-mêmes, parce qu'ils faisoient les mêmes choses qu'ils trouvoient mauvaises, & qui leur servoient de pretexte à se condamner. Mais c'est à mon avis jeter des ténèbres où il n'y en a point. Car premièrement le titre de Juge ne peut convenir qu'aux Juifs, & non aux Philosophes, ni aux Magistrats, ni aux Gentils en général, parce qu'il s'agit ici, non de toute sorte de jugement, mais de celui qu'on fait des personnes par rapport à Dieu. Or qui ne fait, que ni les Philosophes, ni les Magistrats, ni en général les Gentils ne s'embarrassoient point de cela, les Philosophes jugeoient des hommes sur le fait de leur Morale, les Magistrats en jugeoient sur le fait des Loix, les Gentils en général en jugeoient sur le fait des affaires temporelles, mais ni les uns, ni les autres ne se mêloient guères d'en juger sur le fait de la Religion. Et quant à ce qu'on dit que les Gentils condamnoient les Juifs comme des impies, outre qu'il est certain que

316 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
que les Gentils étoient assez commodes sur  
point des Religions, & qu'ils ne songeoient gu  
res à celle des Juifs, ni pour la condamner,  
pour l'absoudre, principalement du tems de Sai  
Paul, parce que les Juifs ne faisoient pas aff  
de figure dans le Monde pour cela, outre cel  
dis-je, comment Saint Paul eût-il pû dire d  
Gentils, qu'ils faisoient les mêmes choses qu'  
condamnoient dans les Juifs, & moins enco  
que par ce moyen ils se condamnoient eux-m  
mes. Car les Gentils ne s'abstenoient pas des i  
mulâcles, ni de l'adoration de plusieurs Dieux  
comme faisoient les Juifs, & s'ils l'eussent fait ils  
n'eussent pas été condamnables en ce point. Ce  
titre donc de juge des autres ne peut convenir  
qu'aux Juifs, lesquels par un principe de leur  
Religion condamnoient toutes les autres Reli  
gions, & tous les autres Peuples de la Terre, &  
les regardoient comme des maudits de Dieu, ex  
clus de sa Communion & de son Alliance. D'ail  
leurs il est clair par la simple lecture de ce Cha  
pitre, que cet *homme qui juge des autres*, à qui par  
une figure de langage, il adresse son discours  
dans ce premier verset, est le même à qui dans  
tout le reste du Chapitre il continuë à parler. Or  
dans le verset 17. il explique fort nettement qui  
est cet homme, *Voicy*, dit-il, *tu es surnommé Juif,*  
*& tu te reposes en la Loy, & tu te glorifies en Dieu.*  
Pourquoy donc aller chercher des explications  
étrangeres & écartées, puisque nous avons en pro  
pres termes celle de Saint Paul.

Cela étant ainsi posé, il n'est pas difficile de  
trouver la juste liaison de ce Chapitre avec le pré  
cedent, que Saint Paul a marquée dans le ter  
me, *C'est pourquoy*. Car il ne la faut pas prendre  
du dernier verset de l'autre Chapitre, comme le  
font

ont quelques-uns , mais de toute la matière des Gentils, qui a été traitée depuis le verset 18. jusqu'à la fin. *Si les Gentils, dit-il, sont sous la condamnation de Dieu, comme je viens de le faire voir, les Juifs qui font les mêmes choses ne le sont pas moins, d'autant plus qu'en ce qu'ils jugent les Gentils ils se condamnent eux-mêmes.* *O homme, c'est une figure dont l'Apôtre se sert souvent, comme au neuvième Chapitre de cette Epître, mais tu me diras, pourquoy se plaint-il encore, car qui peut résister à sa volonté ? Mais plutôt, ô homme qui es-tu qui contestes contre Dieu,* & au Chap. 15. de la 1. Cor. *ô foy ce que tu sèmes n'est point vivifié s'il ne meurt. Qui que tu sois que juges, par ces termes il met d'un côté de la différence entre les Juifs & les Gentils, & de l'autre il en met entre les Juifs mêmes. Le caractère du Juif qui le distingue du Gentil, c'est qu'il juge. Dieu luy-même sembloit lui avoir donné ce privilège quand il s'étoit manifesté à cette Nation, & qu'il lui avoit donné ses Loix & son Alliance, à l'exclusion de toutes les autres Nations du Monde. Tous les Peuples, disoit Moyse Deuterome 4. voyant ces Loix-cy, diront, cette grande Nation seule est un Peuple sage & entendu. Car quelle est la Nation si grande qui ait des statuts & des droits justes, comme toute cette Loy. Et au Chapitre 7. Tu es un Peuple Saint à l'Eternel ton Dieu, ton Dieu t'a choisi afin que tu lui sois un Peuple précieux entre tous les Peuples qui sont sur l'étendue de la Terre. Et au 19. de l'Exode, vous serez entre tous les Peuples mon plus précieux joyau, bien que toute la Terre m'appartienne. Vous me serez un Royaume de Sacrificateurs, & une Nation Sainte. De cet avantage les Juifs s'étoient fait comme un Tribunal, de dessus lequel ils prononçoient leur Arrest contre tout le*  
reste



318 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
reste des hommes, Ils se disoient les enfans de  
maison, & appelloient les autres des chiens, com  
me il paroît par ce que Jesus-Christ disoit à la Ca  
nanée, *Il n'est pas bon de prendre le pain des enfans  
& de le donner aux petits chiens.* L'Apôtre don  
a eu raison de désigner le Juif par ce titre, *tu  
qui juges.* Mais comme d'autre part il y avoit  
la distinction entre les Juifs mêmes, & que les  
Sacrificateurs, les Scribes, les Docteurs de la Loi  
& principalement les Pharisiens se croyoient bien  
plus saints que les autres, selon ce qu'Esaïe leur  
reproche qu'ils disoient aux autres, *Tien-toy-là  
n'approche point de moy, car au prix de toy je suis saint.*  
L'Apôtre ayant égard à cette distinction a dit,  
*qui que tu sois,* sans en excepter aucun. Il les en  
ferme tous dans une même condamnation, de  
puis le premier jusqu'au dernier, depuis le plus  
petit jusqu'au plus grand. *Tu es sans excuse.* L'A  
pôtre se propose dans les trois premiers Chapitres  
de rendre tous les hommes coupables devant Dieu,  
comme il paroît par le verset 19. du Chap. 3. *Afin,*  
dit-il, *que toute bouche soit fermée, & que tout le  
Monde soit coupable devant Dieu.* Il l'avoit déjà fait  
à l'égard des Gentils, comme il s'en explique au  
verset 20. du Chapitre précédent, *Afin,* dit-il,  
*qu'ils soient rendus inexcusables.* Il veut donc ici fai  
re la même chose à l'égard des Juifs, *Tu es,* dit-il,  
*sans excuse.* Cependant il faut ici remarquer soi  
gneusement que quand l'Apôtre se propose d'ôter  
aux hommes tout prétexte d'excuse, il ne le fait  
point en vûe de justifier les Arrêts de Dieu ou de  
faire voir qu'ils sont justes, & que les hommes  
les ont bien meritez, comme si la Justice Divine  
avoit besoin pour se déployer de la conviction  
des hommes, ou de leur confession. Ce n'est nul  
lement sa pensée, & en effet quelques excuses  
que

que les pécheurs apportent devant le Tribunal de Dieu ; la Justice ne laissera pas d'exercer ses droits contr'eux. Elle n'entre point en dispute avec la créature. Mais l'Apôtre a en vûe d'amener les hommes à la Grâce, pour en être justifiés par la voye du pardon, & de l'absolution. Or pour cela leur conviction est absolument nécessaire ; ils n'auroient jamais recours à la Miséricorde, s'ils ne se sentoient de toutes parts condamnés, & s'ils n'étoient réduits à le confesser eux-mêmes. C'est donc dans cette vûe que Saint Paul se propose de leur ôter toute excuse. *Car en ce que tu juges autrui, tu te condamnes toy-même ; puisque toy qui juges fais les mêmes choses.* Le raisonnement de l'Apôtre est clair & convaincant, & il consiste en trois articles sur lesquels le Juif n'avoit rien à contester, savoir tu juges autrui, tu fais les mêmes choses, tu te condamnes donc toy-même, & par conséquent tu es sans excuse. *Tu juges autrui.* C'est-à-dire ; tu tiens les Gentils pour criminels & coupables devant Dieu, tu les regardes comme des gens que Dieu a abandonnez à eux-mêmes, & qui par là s'étant plongez dans le vice & dans le péché sont les objets de sa juste vengeance. C'est ce que le Juif ne pouvoit nier. *Tu fais les mêmes choses.* C'est ce qu'il ne pouvoit non plus nier ; car sa conscience l'en accusoit, & la chose parloit d'elle-même, outre qu'il la prouvera dans la suite. *Tu te condamnes donc toy-même.* La conséquence est juste ; car la même raison qui rend coupable le Gentil au Jugement même du Juif, se trouvant dans le Juif, elle devoit produire contre luy le même effet.

*Car nous savons ; &c.* Il n'étoit pas nécessaire d'aller plus loin ; puisque l'on ne pouvoit rien objecter, ni de raisonnable, ni de spécieux. L'Apôtre

pôtre pportant veut bien prévenir icy une pensée impie qu'on pourroit avoir, & l'étouffer par une manière de dire avant sa naissance. C'est qu'on pourroit dire que le Jugement de Dieu n'est pas uniforme, qu'il condamne les uns & absout les autres selon qu'il luy plaît, & ainsi quoy que le Juif fasse les mêmes choses que le Gentil, il ne s'ensuit pas qu'il soit également coupable, Dieu ayant des indulgences pour les uns, qu'il n'a pas pour les autres. Le Juif donc ne se condamne pas luy-même quand il condamne le Gentil, encore qu'il commette les mêmes choses. C'est cette odieuse & perverse pensée que l'Apôtre repousse icy. *Nous savons*, la raison naturelle le dicte, & vous Juifs qui avez plus de connoissance de Dieu que les autres Peuples, vous ne la fauriez ignorer. *Selon vérité*. C'est-à-dire, juste & équitable, sans avoir égard, comme il le dira dans la suite, à l'apparence des personnes. Le terme de *vérité* se prend quelque-fois dans l'Écriture pour la Justice, 1. Cor. 13. 6. La raison de cela est, que dès qu'un jugement, qui naturellement doit être juste, s'éloigne de la Justice, il devient trompeur & mensonger, n'ayant que le nom & l'apparence de jugement, & n'en ayant pas la solidité & la vérité, au lieu que quand il est juste c'est un véritable jugement. Il oppose le Jugement de Dieu à celui des hommes, qui souvent errent, ou dans la connoissance du fait, ou dans celle du droit, & souvent dans la volonté de dispenser le droit. Celui de Dieu ne peut errer dans aucune de ces choses.

*Penses-tu donc ô homme*, &c. Il y a un sens caché dans ces termes, *penses-tu*, car quoy que les hommes le plus souvent n'osent pas dire que le Jugement de Dieu les épargnera, bien qu'ils soyent

soient pécheurs, ils ne laissent pourtant pas de se faire intérieurement cette illusion, pour détourner les sentimens de la conscience, & il ne faut pas douter que les Juifs ne se persuadassent quelque chose de semblable pour éluder la vocation de l'Evangile. Ils s'imaginoient quelque privilège singulier pour eux, c'est pourquoy l'Apôtre travaille à les en désabuser. *Eviter.* Ce terme signifie trois choses, l'une que le Juif ne sauroit éviter d'être jugé, l'autre qu'il ne sauroit éviter d'être condamné, & la troisième, qu'il ne sauroit empêcher que le Jugement que Dieu prononcera contre luy n'aye son execution. On peut décliner la Jurisdiction des hommes; on peut en comparoissant devant eux corrompre leur jugement, on peut lors même qu'on est condamné échapper de leurs mains & éluder l'exécution. Mais rien de tout cela ne se peut à l'égard de Dieu. Ici il faut faire quelques observations importantes, I. Que toute cette dispute de l'Apôtre, tant contre les Gentils que contre les Juifs pour faire voir qu'ils ne sauroient éviter la juste condamnation de Dieu, lors que Dieu les examinera dans la rigueur de sa Justice, & que par conséquent ils doivent chercher leur justification par la Foy en Jesus-Christ, & par la Grace, montre évidemment qu'il prend dans cette Epître la justification dans un sens de Barreau, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, & non pour l'infusion d'une justice inhérente en nous, qu'on appelle la sanctification. C'est à quoy conduisant les termes de Jugement de Dieu & de condamnation qui sont relatifs au Barreau. C'est à quoy conduit aussi tout ce raisonnement de Saint Paul, que les Juifs sont sans excuse, qu'ils se condamnent eux-mêmes, qu'ils ne sauroient éviter le Ju-

gement Divin, puis qu'ils commettent les mêmes choses que les Gentils. Car tout cela ne va directement & naturellement qu'à conclurre qu'il faut que la Grace de Jesus-Christ nous delivre de cette condamnation. II. Il faut remarquer combien les hommes sont sujets à abuser des avantages extérieurs que Dieu leur accorde, & d'en abuser à leur propre ruine. Dieu avoit séparé les Juifs des Gentils pour se manifester à eux, & par-là il les avoit faits en quelque sorte les Juges du reste du Monde à qui il n'avoit pas accordé la même faveur. Le droit & legitime usage de ce privilege étoit de se distinguer des Gentils par une vie sainte & innocente. Mais au lieu de cela, par une fausse confiance qu'ils prennent en cet avantage, ils commettent les mêmes choses que les Gentils, & se plongent dans les mêmes excès. Par ce moyen cela même qu'ils croyoient leur être un avantage, leur devient un piège, car en ce qu'ils jugent les autres ils se condamnent eux-mêmes. III. Il faut remarquer combien l'amour propre nous aveugle, & nous fait faire de faux jugemens. Quand il s'agit des Gentils, les Juifs en jugent droitement & selon les regles de la Justice Divine, mais quand il est question d'eux-mêmes, bien qu'ils soient en parité de crime, ils ne veulent pourtant pas être en parité de condamnation. D'où vient cette inégalité de raisonnement, si ce n'est de l'illusion que l'amour propre leur fait? Quand leur intérêt ne s'y trouve pas mêlé, ils ont de la lumière & de la droiture, quand il s'y trouve mêlé toute leur lumière s'évanouit. IV. Il faut remarquer combien la corruption naturelle a de force en nous, & combien il est difficile de la corriger, & de la vaincre. Les Juifs éclairés par la Loy condamnent les pé-

chez

chez des Gentils. Cela les conduisoit naturellement à se convertir eux-mêmes, mais leur corruption est telle qu'elle ne cede pas à cette conséquence. Il faut pour nous régénérer une Puissance tout à fait surnaturelle, & Divine. C'est pourquoy l'Eglise disoit, *Converty nous à toy, Seigneur, & nous serons convertis*, Jer. 31. 18.

Verf. 4. *Ou méprises-tu les richesses de sa bonté, & de sa tolérance, & de sa longue patience, ne comprenant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance.*

*Ou méprises-tu les richesses de, &c.* Il faut mettre quelque distinction entre ces trois choses, la bonté, la tolérance, & la longue patience. Car la bonté signifie d'un côté les bien-faits que Dieu avoit accordés aux Juifs, & de l'autre la clemence dont il avoit usé envers eux, en ne les traitant pas selon qu'ils le méritoient. Le terme dont l'Apôtre se sert enferme ces deux idées. La tolérance signifie le support dont Dieu avoit usé envers eux, depuis leur avoir accordé sa bonté, de sorte que ce terme désigne leur ingratitude, après avoir reçu les bien-faits de Dieu, nonobstant laquelle Dieu leur avoit continué le cours de ses bontez, en y joignant la patience. Pour la longue patience, elle signifie l'étendue de ce support durant plusieurs Siècles, pour marquer une patience qui ne s'étoit point épuisée. Le terme de bonté a égard à leur première vocation, qui fut purement gratuite, *L'Eternel*, dit Moïse Deuter. 7. *vous a aimez, & vous a choisis, non que vous fussiez en plus grand nombre que les autres Peuples, mais parce qu'il vous aime.* Et au Chap. 9. *C'est point pour ta justice, ni pour la droiture de ton cœur*

**324 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE**  
*que tu entres dans le Pays de Canaan. Et encore  
au Chap. 32. L'Eternel l'a trouvé dans un Pays de-  
fert, dans un lieu hideux, où il n'y avoit que hurle-  
ment de desolation, il l'a promené, il lui a donné adre-  
se, & l'a gardé comme la prunelle de son œil. La to-  
lerance a égard à ce qui se passa depuis sa voca-  
tion, lors qu'en diverses occasions ce Peuple ayant  
offensé Dieu, Dieu pourtant avoit retenu sa co-  
lere & ne l'avoit pas consumé. C'est ce que Da-  
vid célèbre, Ps. 106. Nos Peres, dit-il, n'ont point  
été attentifs à tes merveilles en Egypte, ils n'ont point  
eu souvenance de la multitude de tes grâces, mais  
ils ont été rebelles auprès de la mer. Toute-fois il les  
délivra pour l'amour de son Nom. Et au Ps. 103. Il  
ne nous a point fait selon nos péchez, & ne nous a  
point rendu selon nos iniquitez. La longue patience  
ajoute quelque chose de plus que la simple tolé-  
rance, car elle a égard à une longue suite d'ingra-  
titudes, & de péchez de la part de ce Peuple, &  
signifie une patience extrême de la part de Dieu,  
une patience que plusieurs Siècles n'ont point  
changée, & qu'un amas prodigieux d'offenses n'a  
point lassée. L'Apôtre appelle cela des richesses  
de bonté, &c. I. Pour en marquer le prix & l'ex-  
cellence; & pour nous exciter à leur admiration.  
Car qu'y-a-t-il de plus admirable que de voir un  
Dieu Tout-puissant, qui n'a besoin d'aucune de  
ses créatures, qui est infiniment élevé au dessus  
d'elles, lutter durant un si long-tems avec un Peu-  
ple injuste, ingrat, rebelle & farouche, mais lut-  
ter avec luy par sa bonté, & par sa patience. II.  
Pour corriger les faux jugemens que les hommes  
font d'ordinaire de cette patience de Dieu, car ils  
s'imaginent, les uns qu'il n'y a point de Dieu, s'il  
y en avoit un, disent-ils, il ne souffriroit pas les  
méchans, les autres que Dieu n'exercera point de*



de Providence, pour le gouvernement du Monde, puis qu'il ne punit pas les péchez. Pour reprimer ces pensées impies l'Apôtre nous propose cette conduite de la Divinité comme des richesses de bonté, & de patience, afin qu'on n'attribuë pas l'impunité dont il semble que les pécheurs jouissent, à aucun mauvais principe.

*On méprise-tu.* Cet *ou* peut être pris en un sens disjunctif, ou alternatif, comme s'il disoit, ou tu penses pouvoir éviter le Jugement de Dieu, en vertu des avantages qu'il t'a accordé par dessus le reste des hommes, ou si ce n'est pas là ta pensée il faut dire que tu méprises extrêmement sa patience, & par conséquent que tu ne craines guères son Jugement. Mais il semble qu'il est mieux de le prendre dans un sens de raisonnement, comme s'il disoit, tu penses éviter le Jugement de Dieu, & c'est pourquoy tu méprises les richesses de sa bonté. En effet, si les hommes étoient vivement touchés de la crainte de la damnation, ils feroient plus d'attention à la bonté Divine qui les appelle à la repentance. Les Juifs méprisoient cette bonté, parce que le plus grand mépris qu'on en puisse faire c'est de n'y pas répondre, de fermer l'oreille à sa voix, & de continuer dans ses péchez; car c'est comme si l'on s'imaginait que la Justice qui se retarde est nulle, & qu'elle consiste seulement en menaces. Or c'est sans doute de tous les crimes le plus grand; plus grand que d'outrager la Majesté, plus grand que d'outrager la Justice, car la Majesté, & la Justice sont des Attributs naturels en Dieu, mais sa bonté envers la créature péchereuse est une perfection surnaturelle, & plus Dieu s'élève au dessus de ses voyes ordinaires, plus il nous dévient un objet digne de respect & d'adoration. Il faut remarquer en



326 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
passant que l'interrogation de l'Apôtre, tant ic  
que dans le verset précédent, ajoute de la force  
son discours. *Penses-tu*, dit-il, *que tu puisses éviter*  
*le Jugement de Dieu*. C'est pour marquer l'égare-  
ment & la folie d'une telle pensée. *Méprises-tu*  
*les richesses de la bonté*? C'est pour signifier la gran-  
deur de ce crime.

*Ne connoissant point*, &c. C'est-à-dire, ne le  
considérant pas, n'y prenant pas garde, ou si vous  
voulez, comme si tu n'en avois aucune connois-  
sance. Car il est difficile de comprendre que la  
conscience des Juifs fût tellement endormie,  
qu'ils n'eussent nulle connoissance du but que  
Dieu se proposoit dans sa conduite à leur égard.  
Toute l'Écriture de l'Ancien Testament les en  
avertissoit assez, mais ils étouffoient ces lumières.  
I. Par la présomption qu'ils avoient de leur justi-  
ce extérieure, dans laquelle ils faisoient consister  
l'essence de la sainteté, s'imaginant qu'elle étoit  
capable de rendre l'homme agréable à Dieu. II.  
Par la confiance qu'ils avoient aux promesses que  
Dieu avoit faites à Abraham & à sa postérité, se  
flattant de cette folle pensée qu'elles leurs acquie-  
roient un droit d'impunité pour leurs péchez. III.  
Par la grossière erreur où ils étoient, que les sa-  
crifices, & autres expiations Legales suffisoient  
pour leur faire obtenir le pardon de leurs fautes,  
sans qu'il fût nécessaire d'en avoir un véritable  
repentir. A la faveur de ces préjuges illusoires, ils  
demeuroient dans leur corruption, & ne péné-  
troient pas plus avant dans le dessein de Dieu, qui  
en leur témoignant tant de bonté, n'étoit autre  
que de les inviter à la repentance, & par conse-  
quent de les conduire à la Justification Evangéli-  
que. Ils ne connoissoient pas le dessein, c'est-  
à-dire, ils n'y répondoient pas, car ne répondre  
pas

as à une chose qui nous engage à un devoir, c'est en ignorer la fin & la destination, & par conséquent en ignorer l'essence. Ce terme marque aussi la distraction de l'esprit à d'autres objets, la préoccupation pour le vice, & la légère & superficielle pensée qu'ils en avoient.

*Te pousse à la repentance.* Il faut remarquer ici I. que l'Apôtre n'a rien dit de semblable quand il a parlé des Gentils. Il n'a point attribué à Dieu, ni de bonté, ni de tolérance, ni de longue patience à leur égard. Il n'a point dit que Dieu les invitât, ou poussât, ou appellât à la repentance. Ce qui insinuë assez clairement que dans toute cette dispensation de la Providence qui les regardoit, il n'y avoit point de révélation de miséricorde. II. Mais s'il n'y en avoit pas pour les Gentils, il y en avoit pour les Juifs, car outre que l'Ancien Testament contenoit en substance toutes les promesses de l'Evangile, l'Alliance temporelle que Dieu avoit traitée avec eux étoit une Figure, & un Type de la Spirituelle qui nous est offerte par Jesus-Christ, & toutes les severitez mêmes, & les rigueurs de la Loy, conduisoient les hommes à la Grace indirectement, & par conséquent elles les invitoient à la repentance. III. Il ne faut pas douter que cette invitation à la repentance ne fût accompagnée en quelques-uns de l'Esprit de sanctification & de conversion, qui la produisoit en effet, comme il paroît par l'exemple des Patriarches, & des Prophètes. Mais il ne faut pas douter aussi qu'à l'égard de plusieurs autres, elle ne fût déstituée de cet Esprit, & par conséquent qu'elle ne demeurât dans les termes d'une simple vocation extérieure, sans avoir aucun bon effet. L'Apôtre nous l'apprendra dans le verset suivant, où il nous dira que par leur

328 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
leur impénitence les Juifs attiroient sur eux la ju-  
te colère de Dieu. Or de là, il s'ensuit évidem-  
ment que Dieu appelle extérieurement plusieurs  
personnes à qui il n'a point résolu de donner la  
grace de la conversion. Car de dire que cette  
vocation n'est pas de Dieu, mais qu'elle vient de  
Ministres qui ne pouvant pas distinguer les Elus  
d'avec les autres, les appellent tous sans distinc-  
tion, ce seroit formellement contredire à Saint  
Paul, qui dit en propres termes que c'est la bonté  
de Dieu, sa tolérance, & sa longue patience qui  
invitent les hommes à la repentance. Il s'ensuit  
aussi de là, qu'il ne faut point dire que quand Dieu  
appelle ainsi extérieurement des personnes à qui  
il n'a pas fait dessein de donner sa Grâce, son but  
n'est autre que de les rendre inexcusables par leur  
impénitence. Car si cela étoit, jamais l'Apôtre  
n'eût appelé cela des richesses de bonté, de to-  
lérance, & de longue patience, termes qui com-  
me chacun voit ne sont pas propres pour mar-  
quer un dessein de rendre inexcusables.

*Verſet 5. Mais par ta dureté, & ton cœur ſans  
repentance, tu t'amasses un treſor de colere, pour le  
jour de la colère & de la révélation du juſte juge-  
ment de Dieu.*

*Mais par ta dureté.* La ſuite du diſcours de  
l'Apôtre eſt claire, il veut dire que ce mépris  
qu'ils témoignent pour la vocation Divine ne  
peut pas demeurer impuni. *Ta dureté.* C'eſt le  
terme dont Moïſe ſe fert ſouvent pour exprimer  
l'obſtination de Pharaon. Il l'employe auſſi pour  
marquer la corruption de ſes Iſraélites, & en gé-  
néral les Prophètes s'en ſervent pour ſignifier la  
pervérſité inflexible des pécheurs. C'eſt dans ce  
ſens

ous qu'Ezechiel attribue à l'homme un cœur de pierre, c'est-à-dire, un cœur que rien ne peut ramollir, & que Jeremie assure que le cœur est d'espérance malin par dessus toutes choses, Chap. 17. Et que Moïse dit, Geneze 6. Que toute l'imagination du cœur des hommes n'est que mal en tout temps. C'est dans la même vue que l'Ecriture employe beaucoup d'autres expressions, comme que nous sommes esclaves du péché, Rom. 6. Vendus au péché, Rom. 7. Conçus en péché, Ps. 51. De nature enfans de colere, Ephes. 2. Avallans le péché comme le poisson l'eau, Job. 15. Que l'affection de la chair est d'être ennemie de Dieu & de ne pouvoir s'assujettir à sa Loy, Rom. 8. Que nous sommes morts en nos fautes, Ephes. 2. Ayant les yeux de l'entendement aveuglez, 2 Cor. 4. Le cœur engraisé pour ne pas voir en voyant, Es. 6. Tous ces Passages & plusieurs autres semblables signifient une inclination au mal si forte & si enracinée, qu'elle possède l'homme tout entier, & toutes les puissances de son ame, sans qu'il lui reste dans cet état aucun moyen de se defabufer & de se convertir à Dieu. C'est aussi ce que marque cette autre expression, ton cœur sans repentance, car elle ne designe pas simplement l'acte de l'Impénitence; mais elle veut dire un cœur incapable de se repentir, comme dans cet autre Passage, les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance; c'est-à-dire, incapables de changement. La grandeur de cette corruption se reconnoît par le nombre & par la force des invitations extérieures dont Dieu se sert pour porter l'homme à son devoir, & que l'Apôtre vient de nommer la bonté de Dieu, sa tolérance, & sa longue patience, car ces invitations comprennent les exhortations vives & fréquentes de sa Parole, les faveurs temporelles, les

330 COMMENTAIRE SUR L'ÉPI TRE  
les afflictions ou les chatimens, & toutes ces au-  
tres choses que Dieu a si souvent employées en-  
vers le Peuple des Juifs, & sur le sujet desquelles  
il s'écrioit, Es. 5. *Qu'y avoit-il plus à faire à ma  
vigne que je ne lui aye fait ?* Et ailleurs Es. 65. *Pour-  
tous les jours étendu mes mains vers un Peuple re-  
belle.* Car quand on est inflexible à tous ces objets,  
c'est la marque d'une horrible dureté, & d'un cœur  
consummé en impénitence. Or c'est l'état où  
étoient les Juifs, pire si vous voulez que celui  
des Gentils, pour qui Dieu n'avoit pas pris à beau-  
coup près tant de soins. Au reste, ce Passage est  
formel contre les nouvelles opinions qui veulent  
que Dieu n'employe pour nôtre conversion que  
l'efficace de sa Parole, accompagnée de plusieurs  
circonstances qui font qu'elle fait impression dans  
nôtre cœur, sans qu'il soit besoin d'aucune opé-  
ration immédiate du Saint Esprit sur nos facultez.  
Car ou la Parole qui appelloit les Juifs à la re-  
pentance, avoit toutes ces circonstances, ou elle  
ne les avoit pas; si elle les avoit, d'où vient qu'ils  
ne se sont pas convertis, d'où vient qu'ils ont en-  
core perseveré dans leur dureté, & dans leur cœur  
sans repentance. Cela, n'est-il pas directement  
contraire à ce que les Novateurs disent, que la  
Parole, & les circonstances convertissent, & qu'el-  
les convertissent même nécessairement & infail-  
liblement? Mais si elle ne les avoit pas, d'où vient  
que Saint Paul appelle cela des *richesses de bon-  
té, de tolérance, & de longue patience.* Car n'a-  
dresser qu'une vocation mutilée, & imparfaite,  
dépourvue de ses principaux objets, & dans des  
circonstances deffavorables, cela pourroit peut-  
être porter le nom de *bonté, de tolérance, & de  
longue patience*; mais non celui de *richesses de  
bonté, de tolérance, & de longue patience*, &  
une

Une telle vocation n'auroit point de rapport à l'expression exagérée de Saint Paul. Mais d'où vient aussi qu'il dit sur le pied d'une vocation faite dans des circonstances impropres à toucher l'homme, que l'homme est sans excuse ? Il me semble que dans la pensée de ceux que l'on combat icy, l'on ne sauroit dire que le défaut des bonnes, & heureuses circonstances, ne soit une assez juste & légitime excuse, en disant de la part de l'homme, que Dieu qui n'ignoroit que sa Parole ne pouvoit avoir d'efficace que dans telles, ou telles circonstances, l'a adressée toute nue, & a choisi tout exprès un tems, où il ne s'en rencontroit aucune, s'il eût pris un meilleur tems, l'homme n'auroit pas manqué de se convertir. Ils veulent que si l'opération immédiate de la Grace est nécessaire pour la conversion, l'excuse soit suffisante de dire, j'attendois cette opération, si Dieu me l'eût donnée, je me fusse converti, ne me l'ayant pas donnée, je ne l'ay pû faire. Ils ne peuvent donc pas dire que le refus de ces favorables circonstances dont il s'agit ne soit à plus forte raison une légitime excuse. Car ces circonstances sont dans l'ordre des choses extérieures, elles ne supposent en nous que la nécessité d'avoir devant les yeux les objets de la Parole mis dans leur plein jour, & proposer dans toute leur force, ou, tout au plus, d'avoir quelque chose qui fixe notre attention; au lieu que la nécessité d'une opération immédiate de l'Esprit supposeroit en nous une malice consommée, & une dernière perversité. De sorte que l'absence, ou la négation de cette dernière seroit bien moins une excuse, que l'absence, ou la négation des circonstances. Cependant, l'Apôtre dit formellement que les Juifs appelez sans ces circonstances sont sans excuse.

332 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
excuse. De plus, comment l'Apôtre pourroit-  
leur attribuer cette dureté & ce cœur impénitent  
qu'il leur attribue, car si Dieu eût accompagné  
sa vocation de ces circonstances, ils se fussent con-  
vertis, sans avoir eû besoin d'autre chose, ce qui  
n'est pas la marque d'une grande dureté ni d'un  
cœur fort incapable d'être touché.

*Tu t'amasses un trésor de colère.* Il faut remar-  
quer deux trésors que Saint Paul met en opposi-  
tion, celui de la bonté, de la tolérance & de la  
longue patience, & celui de la colère, & l'on  
peut faire comparaison de l'un à l'autre. L'un  
prépare & assemble des biens pour la créature,  
& l'autre lui assemble des supplices, l'un nous  
appelle au Ciel, & l'autre précipite dans les En-  
fers, l'un regarde le péché pour le pardonner sous  
la condition de la repentance, & l'autre regarde  
l'obstination au péché pour le punir, & venger la  
Grace méprisée. Dieu seul nous fait le premier  
sans que la créature y concoure en nulle manière  
ou qu'elle le mérite, mais l'homme se fait lui-  
même le second: & c'est pourquoy l'Apôtre dit,  
*tu t'amasses un trésor de colère.* Il vient d'at-  
tribuer au Juif une dureté, & un cœur sans repen-  
tance, expressions qui comme nous l'avons dit si-  
gnifient une inclination entière & consommée au  
mal, une corruption que rien ne peut vaincre.  
Il ajoute que par ce moyen, il s'amasse un trésor  
de colère. Il est donc bien éloigné de la pensée  
de ceux qui disent que si l'homme étoit dans une  
absoluë & pleine impuissance de se convertir de  
lui-même, il seroit excusable, & que Dieu ne  
pourroit pas justement exiger de lui la repen-  
tance. Ce n'est point la Théologie de Saint Paul,  
au contraire, il veut que plus l'homme est endur-  
ci dans son crime, & plus il devient l'objet de la  
Colère



Colère & de la Justice Divine. La raison de cela, est que cette Impuissance a son Siège dans la volonté même & dans le cœur, & qu'elle consiste dans un excez extreme de malice, & de perversité, pour laquelle il n'y sauroit avoir d'excuse. *Pour le jour de la colere.* Ce Jour de la Colère, est I. le Jour du dernier Jugement, ainsi appelé, parce qu'alors la Colère se déploiera sur les méchans sans aucune mesure, au lieu qu'à présent, elle ne se déploie que sous le tempérament de la patience. II. C'est aussi le jour de la mort du pécheur; car alors, le dernier Arrêt de sa condamnation est prononcé, & exécuté en partie, sçavoir, à l'égard de l'ame. III. C'est encore dès cette vie le Jour de la Vengeance extraordinaire de Dieu; car quelque-fois Dieu n'attend pas pour deployer sa Justice severe, ni le Jour de la mort, ni celui du Jugement dernier. IV. En particulier le Jour de la Colère pour les Juifs a été celui de la destruction de Jerusalem, & de toute la Judée par les Romains, qui est appelé *Le jour de la Vengeance de Dieu*, Esa. 61. *Le jour grand & terrible de l'Eternel*, Joël 2. *Et de la Revelation.* Jusqu'à ces Jours de Colère le Jugement de la Justice Celeste demeure comme caché, & couvert, sous le voile de la Patience Divine. Jusques-là, les péchez s'amassent & s'assemblent comme en un monceau, les peines s'assemblent aussi par manière de dire, dans les magasins de la Justice, & c'est ce qui fait le trésor de la Colère, qui demeure sous le sceau de la bonté & de la tolérance qui attend le pécheur à repentance. Mais quand le Jour de la Colère est venu, ces funestes Trésors sont ouverts, & il tombe sur le pécheur un déluge de maux, à peu près comme il est dit Gen. 6. *Que toutes les fon-*



334 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE.  
*taines du grand Abyme furent rompues, & que les  
bondes des Cieux furent ouvertes, pour inonder la  
Terre. C'est dans le même sens que Dieu disoit  
autrefois à Pharaon, Exod. 9. 14. Je m'en va  
lâcher toutes mes playes sur ton cœur, sur tes servi-  
teurs, & sur ton Peuple. Jusques-là, elles avoient  
été en quelque sorte retenues, mais il le menace  
de les déployer dans toute leur force. C'est donc  
ce que l'Apôtre entend icy par ce Jour de la Re-  
vélation du Jugement de Dieu; c'est-à-dire, le  
Jour de son execution, car c'est dans son execu-  
tion qu'il est pleinement manifesté. *Juste Juge-  
ment.* C'est-à-dire, du Jugement de la Justice sé-  
vère, & rigoureuse, par opposition au Jugement  
de Miséricorde & de Grâce, auquel il veut con-  
duire les hommes. Car il faut bien s'empêcher de  
confondre ces deux especes de Jugement; ni de  
s'imaginer que dans ce Chapitre, il s'agisse du Ju-  
gement par lequel les fideles seront jugés. Il ne  
s'agit que de celui de la Justice exacte, devant  
lequel il n'y a que l'innocence qui puisse subsister.  
Tout péché y est puny & beaucoup plus l'obsti-  
nation & le mépris qu'on aura fait de la bonté  
& de la patience de Dieu. Car c'est à ce Juge-  
ment rigoureux & exact que sont renvoyez ceux  
qui rejettent la Grâce qui leur est offerte.*

Verſet 6. *Qui rendra à chacun ſelon ſes œu-  
res.*

Verſet 7. *Savoir, la vie éternelle, à ceux qui  
par leur perſévérance à bien faire, cherchent la Glo-  
re, l'Honneur, & l'immortalité.*

Verſet 8. *Mais indignation, & colere, aux con-  
tentieux, & aux rebelles contre la vérité & à ceux  
qui obéiſſent à l'Injuſtice.*

Verſet 9. *Il y aura affliction, & angoiſſe ſur tou-  
te*

*te ame d'homme qui fait le mal, sur le Juif premièrement, puis sur le Grec.*

Verſet 10. *Mais gloire, honneur, & paix, à tout homme qui fait le bien, au Juif premièrement, puis au Grec.*

*Qui rendra.* Dieu comme le ſouverain Juge des hommes reçoit d'eux leurs bonnes, & leurs mauvaiſes actions. Il les prend pour ainſi dire de leurs mains telles qu'elles ſont, & il les met ſur ſon conte, ſoit qu'elles le glorifient, ou qu'elles le deſhonorènt. C'eſt ce que les pécheurs ne s'imaginent pas. Ils font le mal ſans ſonger à Dieu & ſans penſer qu'il recueille tout ce qu'ils font. Cependant, il y a une main inviſible qui amaffe tout ce que l'homme fait, tout ce qu'il penſe, & tout ce qu'il dit, il ne s'en pert pas la moindre partie, tout eſt mis dans Tréſor de la Juſtice. Or après que Dieu aura tout pris, auſſi rendra-t-il tout, il fera redeſcendre ſur les hommes, ce que les hommes auront fait monter juſqu'à Luy. *A chacun.* Le Jugement ne fera pas ſeulement général pour une nation, pour un corps de peuple, il fera particulier pour chacun, comme les Loix ne ſont pas ſeulement générales, mais particulières pour chacun. Ce Jugement ne recevra point d'imputation ni de bonnes, ni de mauvaiſes œuvres, de l'un ſur l'autre, comme le Jugement de Grace reçoit l'imputation de la ſatisfaction, & du mérite de Jeſus-Chriſt ſur nous, chacun y répondra pour luy-même. *Selon ſes œuvres.* C'eſt-à-dire, ou ſelon ſon innocence, s'il s'en trouvoit quelqu'un d'innocent, ce qui ne ſera pas, car tous les hommes ſont pécheurs; mais ce ſera pourtant la forme du Jugement de demander l'innocence: ou ſelon ſes péchez; en un mot, ſelon que cha-

**336 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE**  
cun se trouvera, ou juste, ou injuste. Cela signifie aussi qu'il y aura diversité de peines, selon le nombre & la grandeur des péchez de chacun, car il n'y aura pas égalité de peines pour tous. Cette expression ne veut pas dire, comme les Phari- siens se l'imaginoient, qu'il se fera pour chacun deux contes, l'un de ses bonnes œuvres, & l'autre de ses péchez, & que le Jugement sera favorable, ou défavorable à la personne selon la partie qui sera la plus forte. Car là il ne se fera point de compensation. *Selon ses œuvres*, aussi veut dire que dans ce Jugement, Dieu n'aura égard ni au sang, ou à la naissance; ni à la dignité, ou à la qualité de la personne; ni aux privilèges, ni à telle autre chose, qui pourroit corrompre la Justice, & la détourner de sa droite voye; mais qu'il aura égard uniquement aux œuvres de chacun.

*Savoir la vie Eternelle.* Il ne dit pas le salut, mais la vie. Car il s'agit d'un Jugement de justice sévère, & non d'un Jugement de Grace. Ce dernier donne le salut, parce qu'il pardonne les péchez, mais l'autre ne pardonne rien, & ainsi il ne peut donner que la vie. Ce verset & les suivants expliquent ce que l'Apôtre vient de dire, *Que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. A ceux qui par leur persévérance à bien faire, &c.* Il y a dans le Grec, *Par la persévérance à la bonne œuvre*, c'est-à-dire, aux bonnes œuvres. Devant le Tribunal de la Justice Divine, non seulement il faut pour être justifié, produire de bonnes œuvres; mais une persévérance dans les bonnes œuvres, de bonnes œuvres qui ne se soient jamais démenties. Le terme Grec signifie proprement une persévérance avec résistance à tous les efforts contraires; savoir, à toutes les tentations, à tous les

les

les pièges, à toutes les persécutions, & en général à tout ce qui pourroit nous rebuter, ou nous laisser dans le chemin du bien, ou nous en détourner tant soit peu. Ce n'est pas que l'Apôtre veuille qu'il se trouve aucun homme qui puisse produire une telle persévérance dans les bonnes œuvres, car il n'y a qu'un seul Jesus-Christ qui se puisse glorifier d'une Justice parfaite. Luy seul est saint, innocent, sans macule, séparé des pécheurs, Hebr. 7. 25. Mais l'Apôtre marque seulement icy ce que le Jugement Divin demandera, comme je l'ay déjà dit, pour la Justification de l'homme; & il le marque pour en conclurre, comme il le fera dans la suite, que nul ne peut être justifié par cette voye, parce que tous sont coupables. Ce qui fait voir combien est ignorante, & impertinente la preuve que quelques Docteurs de l'Eglise Romaine tirent d'icy pour établir le mérite des œuvres, & notre justification par les œuvres, puis qu'il en faut conclurre tout le contraire. Car il est bien vray que le Jugement dont parle l'Apôtre dans ce Chapitre, se doit faire par les œuvres, mais c'est un Jugement de rigueur & de sévérité, devant lequel nul homme ne sauroit subsister, & tout ce qu'il en dit, n'est que pour nous montrer la nécessité d'un autre Jugement de Grace que l'Evangile nous propose par la Foy en Jesus-Christ, & par lequel Dieu nous pardonne nos péchez, comme il paroît par la simple lecture du Chapitre troizième, depuis le verset neufvième jusqu'à la fin. Ainsi prétendre établir par ce qu'il dit icy, notre justification par les œuvres, & le mérite de nos œuvres, c'est aller directement contre son sens, & contre son raisonnement, car il en conclut luy-même tout le contraire. *Cherchent l'Honneur, la*

*Gloire, & l'Immortalité.* Non devant les hommes, ou des hommes qui ne peuvent nous donner qu'une fausse & vaine gloire, qu'un honneur trompeur & passager, mais devant Dieu & de Dieu. Non une immortalité de simple réputation dans la mémoire des hommes, mais une vraie immortalité, que Dieu donnera sans doute à la persévérance aux bonnes œuvres, mais qu'il ne peut donner aussi par son Jugement de Justice qu'à cette persévérance.

*Mais Indignation & Colère, &c.* Ces deux termes joints ensemble marquent la grandeur de la Colère Divine, proportionnée à la Dignité du Souvêrain Juge du Monde, proportionnée à la Dignité des Loix Éternelles qui ont été violées, proportionnée à la Majesté du Législateur qui nous les a données, proportionnée aux Graces que les pécheurs auront reçûes de Luy, proportionnée à l'indignité & à la bassesse de la créature comparée avec Dieu. Il n'est pas nécessaire d'avertir que la Colère n'est pas une passion en Dieu, & que ce n'est autre chose que sa Justice vangeresse, qui est le principe de la condamnation des méchans.

*Aux contentieux, & aux rebelles, &c.* Il décrit les méchans par trois caractères; le premier, qu'ils sont contentieux, c'est-à-dire, mutins, & murmureurs contre les Loix Divines, qui semblent quereller Dieu & n'approuver pas son Règne ou son Autorité sur les hommes. Le second, est la rebellion contre la vérité, c'est-à-dire, la revolte & la guerre ouverte contre l'Équité & la Justice, car la vérité signifie icy la Justice. Le troizième, est l'obéissance à l'Injustice, c'est-à-dire, que s'étant soulevés contre le bien, ils se rendent esclaves du mal. Sur quoy il faut remarquer une belle opposition qu'il fait entre être contentieux & re-  
belle

belle à la vérité & obéir à l'injustice, l'un marque une fierté extraordinaire, & une excessive élévation de courage, & l'autre une bassesse & une servitude d'ame extrême. Ceux qui ne veulent pas servir Dieu leur legitime Maître, se soumettent à un Maître Tyran & Usurpateur. C'est ce que l'Apôtre remarque 2. Thessal. 2. *Dieu, dit-il, envoie efficace d'erreur à ceux qui n'ont pas aymé la vérité, afin qu'ils croient au mensonge.*

*Il y aura affliction & angoisse, &c.* Ces deux termes désignent la peine, comme l'indignation & la colére designoient le principe de la condamnation, & ils en désignent la grandeur. *Ame d'homme.* C'est un hebraïsme, pour dire simplement homme, car il ne faut pas s'imaginer que les méchans ne souffrent aussi en leur corps, Jesus-Christ dit formellement Ican 5. 26. *Qu'ils ressusciteront en condamnation.* Cecy réfute aussi l'opinion de quelques Herétiques Sociniens, qui veulent que la peine des méchans consistera dans un entier aneantissement & du corps & de l'ame: les termes d'affliction & d'angoisse signifient une peine de sentiment, & par conséquent supposent la subsistence du sujet. *Qui fait le mal.* La liaison de la peine avec le péché est de l'ordre de la Justice Divine, car il est juste que ceux qui ont offensé une Majesté Infinie, recoivent la retribution de leur attentat. Elle est aussi de l'ordre naturel des choses, qui demande que ceux qui se sont écartez de leur devoir trouvent tout le contraire de ce qu'ils s'étoient proposez. Elle est encore de la denonciation de la Loy, soit qu'on la considère comme faite extérieurement par la Parole, soit qu'on la regarde comme gravée intérieurement dans la conscience de tout homme, car elle menace de peine ses transgresseurs. *Sur*

340 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
*le Juif premièrement, puis sur le Grec.* Cecy r  
de deux choses, l'une l'ordre du Jugement  
qui commencera par le Juif, & qui du Ju  
au Grec : & la raison est que Dieu dans la d  
bution qu'il a fait des hommes, a donné co  
la prééminence & le premier rang aux Lui  
qui, outre ce qu'ils ont de commun avec les  
tres hommes, il a donné sa Loy, & son Alli  
Le Jugement donc le regarde première  
L'autre chose que l'Apôtre enseigne icy,  
disparité de la peine, car comme le Juif  
plus reçu que le Gentil, il sera aussi plus  
damnable devant le Jugement Divin, & par  
séquent plus puny. Scs privilèges aggraveron  
faute, & augmenteront son chatiment.

*Mais Gloire, Honneur, & Paix.* Il repré  
par ces trois termes la félicité éternelle des  
tes, la Gloire signifie un état éclattant, & illust  
l'Honneur, l'approbation de Dieu & sa louange;  
la Paix, un état de joye & de prospérité. *A tout  
homme qui fait le bien.* La félicité est une suite  
inséparable de l'innocence, par l'ordre naturel des  
choies, qui veut que la vertu ne soit pas infruc  
tueuse, & que celuy qui s'acquie de son devoir,  
jouisse de repos & de satisfaction. Elle l'est aussi  
par la déclaration de la Loy Divine, soit qu'on  
la regarde comme faite extérieurement par la Pa  
role, soit qu'on la considère comme écrite dans  
la conscience ; car si d'une part, elle menace ses  
transgresseurs, de l'autre, elle promet des biens  
à ses observateurs. A cela se rapportent tous les  
Passages de l'Ecriture qui confirment cette vérité.  
*Dites au juste que bien lui sera, car les justes man  
geront le fruit de ce à quoy ils se seront adonnez, Es.*  
*3. 10. La paix sera l'effet de la justice, & le labou  
rage de la justice sera repos & sûreté pour toujours,*  
*Es.*

*Pour vray le juste vivra , dit l'Eternel.*

9. *Si tu es pur & droit , Dieu certainement veillera pour toy , & fera prospérer l'habitant de justice , Iob. 8. 6. L'Eternel soutient les*

*onnoît les jours de ceux qui sont entiers , & l'ange demeure à toujours , Ps. 37. 17. 18. Il*

*re remarquer icy sur le mot de tout , que nul méchant ne peut éviter la peine qu'il se, & qu'ils ont beau dire , Montagnes tom-*

*nous , & vous Côtoux couvrez nous , nul aussi ne peut être frustré du fruit de sa Jus-*

*on peut aussi demander , si une créature in-*

*ne , & qui se seroit exactement acquitée de son devoir , mériteroit envers Dieu. A quoy je*

*dis , que l'infinité Majesté de Dieu , qui ne se met en aucune*

*proportion entre Luy & la créature , empêche absolument le mérite. Car Dieu ne*

*peut jamais engager , ni être obligé à sa créature , & la créature qui n'est rien en comparaison*

*de Luy , & qui d'ailleurs n'a que ce que Dieu lui a donné , ne sauroit jamais acquérir de droit*

*sur lui. Quand Dieu même entre en Pacte , & en Alliance avec l'homme , & qu'il lui promet ,*

*sa promesse l'engage bien à son égard à cause de sa vérité & de sa fidélité , mais elle ne l'engage*

*point à notre égard pour nous donner aucun droit sur lui. Ainsi de quelque manière qu'on le pren-*

*ne , il n'y a point à proprement parler de mérite , d'où il s'ensuit que la félicité ne se donne*

*point à l'homme innocent par une Justice d'obligation. Il faut dire pourtant qu'elle se donne*

*par une Justice de Jugement , par laquelle l'ordre & la proportion des choses est gardée , la Ma-*

*jesté des Loix maintenüe , & les promesses Divines accomplies. Au Juif premièrement , puis au Grec. Dans une parité d'innocence , il y auroit*



342 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
sans doute une parité de félicité , mais le Juif ne  
laisseroit pas d'y tenir le premier rang, le Juge-  
ment seroit égal , les Couronnes égales, mais le  
Jugement commenceroit par le Juif , & il se-  
roit le premier couronné, à cause de la distinc-  
tion que Dieu par son pur bon-plaisir a faite de  
ces deux Peuples.

Verf. 11. *Car en Dieu il n'y a point d'acception  
de personnes.*

Verf. 12. *De sorte que tous ceux qui auront pé-  
ché sans la Loy, periront aussi sans la Loy, & tous  
ceux qui auront péché sous la Loy, seront jugez par  
la Loy.*

Verf. 13. *[ Car ce ne sont pas les Auditeurs de la  
Loy, qui sont justes devant Dieu, mais ceux qui ob-  
servent la Loy seront justifiez.*

Verf. 14. *Puis, aussi que les Gentils qui n'ont point  
la Loy, font naturellement les choses de la Loy, quoy  
qu'ils n'ayent point la Loy, ils sont Loy à eux-mé-  
mes.*

Verf. 15. *Car ils font voir l'Oeuvre de la Loy  
écrite dans leurs cœurs, leur conscience rendant té-  
moignage, & leurs pensées entr'elles accusant, ou mé-  
me excusant,]*

Verf. 16. *Au Jour que Dieu jugera les secrets des  
hommes par Jesus-Christ selon mon Evangile.*

*Car en Dieu, &c.* Quelque différence d'ordre  
qu'il y ait entre le Juif & le Grec, cela ne change  
en aucune manière le fond & l'essence du Juge-  
ment. Car la Justice Divine ne regarde que l'état  
& la nature de la cause dont il s'agit, & non les  
qualitez des personnes qui n'appartiennent point à  
la cause, & qui ne la font, ni meilleure, ni pi-  
re. Avoir égard à l'apparence des personnes, ou  
faire

*aire acception de personnes*, est le vice d'un Juge inique, qui corrompt le droit par la considération de la naissance, ou de la dignité, ou des richesses, ou de quelque autre chose semblable, le Jugement Divin ne peut être capable d'un tel défaut. Au reste on ne doit jamais perdre de vûe le raisonnement de Saint Paul, son but est de faire voir que les Juifs étant, comme ils sont, pécheurs comme les Gentils, sont enveloppez avec eux dans une même condamnation. C'est ce qu'il prouve par la nature du Jugement Divin *qui est selon vérité*, c'est-à-dire, qui se fait fort justement, vers. 2. *qui rend à chacun selon ses œuvres*, vers. 6. *qui n'a point d'égard aux personnes*, vers. 11. & par conséquent qui sera égal au Juif & au Gentil, sans que ni l'un ni l'autre s'en puisse deffendre.

*De sorte que tous ceux qui auront*, &c. Il explique cette égalité du Jugement, tant à l'égard des Gentils qu'à l'égard des Juifs. Les Gentils n'ont pas reçu la Loy écrite, ils ont pourtant péché, ils seront condamnés sans cette Loy. Les Juifs ont reçu la Loy écrite, ils ont aussi péché, ils seront jugés, c'est-à-dire condamnés par cette Loy. En un mot la Justice Divine n'aura égard qu'aux péchez des hommes, par tout où elle les trouvera elle condamnera les pécheurs.

*Car ce ne sont pas les auditeurs de la Loy*, &c. Contre ce qu'il vient de dire de l'égalité du Jugement on pouvoit luy faire deux objections, l'une en faveur des Juifs, & l'autre en faveur des Gentils. La première est que les Juifs devoient être plus favorablement traités, puisque Dieu qui leur avoit donné sa Loy, s'étoit par cela même déclaré pour eux, & les avoit fait son Peuple. Il auroit donc sans doute pour eux des égards qu'il n'auroit pas pour les autres qu'il avoit abandon-

nez

344 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
nez. La seconde contraire à la première est ,  
puisque Dieu n'avoit pas donné sa Loy aux G  
tils , il n'y auroit pas de lieu à les condam  
car pourquoy les condamner comme transg  
seurs s'ils n'ont point eu de Loy qu'ils ay  
violée? L'Apôtre prévient ces deux objecti  
dans ce verset , & dans le suivant , & défend  
ce moyen sa These touchant l'égalité du ju  
ment. Et pour la première il dit , qu'il ne su  
pas pour être réputé juste devant Dieu d'av  
reçu la Loy , & d'en être simplement auditeu  
mais qu'il faut l'observer & la mettre en pratiqu  
ce qui est d'une vérité incontestable. Car la Lo  
n'a point été donnée pour la curiosité , ou pou  
la contemplation , comme une science Philoso  
phique , mais pour l'observation ; & le plus gran  
outrage qu'on puisse faire , & à la Loy , & au  
Legislateur , c'est de l'entendre , & de ne tenir  
compte de la pratiquer. Le Juif donc aura beau  
dire , je suis auditeur de la Loy , j'assiste à ses ser  
vices , je suis dans l'Alliance de Dieu qui m'a  
donné ses témoignages , étant transgresseur com  
me il est , il n'en sera que plutôt condamné.  
*Ceux qui observent la Loy seront justifiez.* Il faut en  
tendre une observation exacte , & qui puisse se  
défendre contre cette clause de la Loy qui porte  
*Maudit est celui qui ne perséverera en toutes les choses*  
*écrites dans ce Livre pour les faire.* Car il n'en est  
pas du Jugement sévère de la Justice , comme de  
celuy de la Grace. L'Évangile exige de nous  
à la vérité , une observation fort entière de ses  
Commandemens , mais pourtant dans le Juge  
ment , Dieu non seulement nous pardonne les  
péchés commis avant nôtre vocation , mais ceux  
aussi que nous avons commis depuis , & il use  
envers nous d'une indulgence paternelle. Mais le  
Juge-

La Justice ne reconnoit point d'indul-  
 gence, elle demande une observation pleine & par-  
 faite de la Loy, sans aucune tache de péché, &  
 ne le trouve pas dans cet état de per-  
 sonne qui condamne l'homme. Mais direz-  
 vous elle-même n'avoit-elle pas des ex-  
 piations pour les péchez, & par conséquent le Ju-  
 if se fera selon la Loy, ne sera-t-il pas  
 é de grace & d'indulgence, par le bé-  
 nignes expiations? Je réponds que les expia-  
 tions, entant qu'elles étoient des figures  
 on faite par Iesus-Christ, n'avoient  
 en elles-même, mais elles renvoyoient  
 au Sacrifice de Iesus-Christ. Et entant

qu'elles étoient à l'Alliance temporelle &  
 charnelle, elles n'expioient, ni ne pouvoient ex-  
 pier que les péchez typiques, c'est-à-dire, les  
 souilleures quant à la chair, comme parle l'Apô-  
 tre Heb. 9. 13. *lesquelles n'étoient point de vérita-  
 bles péchez, mais seulement des souilleures extérieures  
 qui empêchoient l'entrée du Tabernacle.* Ainsi les pé-  
 chez véritables & réels demeuroient toujours sur la  
 conscience, & la Loy n'en déchargeoit en nulle  
 manière l'homme, d'où il s'ensuit que le Juge-  
 ment qui se fera selon la Loy sera toujours un Ju-  
 gement de severité. *Seront justifiés.* Il est plus clair  
 que le jour que l'Apôtre prend dans ce verset le  
 terme de Justification dans un sens de Barreau, &  
 il faut, ou manquer de lumière, ou manquer  
 de pudeur, pour ne le pas confesser, puis qu'on  
 en est convaincu par la simple lecture du discours  
 de l'Apôtre. Or cela même est une preuve con-  
 vaincante, que dans la suite de cette Epître ce  
 terme est pris dans le même sens, & non dans  
 celui d'une justice inhérente. J'avouë qu'il s'a-  
 git ici d'une Justification fort différente de celle  
 dont

346 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
dont il disputera dans la suite, car celle-cy est  
Jugement severe de la Iustice Divine, & elle  
doit faire par les œuvres, au lieu que l'autre  
Saint Paul établira est une Iustification de Grâce  
qui se doit faire par la Foy. Mais il est toujours  
constant qu'il s'agit ici d'une Iustification de Ba-  
reau, & par conséquent que l'autre Iustification  
opposée à celle-cy est du même genre.

*Puis aussi que les Gentils, &c.* C'est ici la réponse  
à la seconde objection, savoir, Dieu ne peut  
pas justement condamner les Gentils, puis qu'il  
ne leur a point donné de Loy. Surquoy l'Apôtre  
dit, qu'encore qu'ils n'aient pas une Loy exté-  
rieure & verbale, comme celle que Dieu donna  
aux Israélites, ils ont pourtant eu celle de la con-  
science, qui est plus que suffisante pour établir  
la justice de leur condamnation. C'est ce que por-  
te cette proposition, *n'ayant point la Loy, ils sont  
lois à eux-mêmes, & cette autre, ils font voir l'œu-  
vre de la Loy écrite dans leurs cœurs.* Il le prouve  
I. parce qu'ils font naturellement les choses de  
Loy, ce qui fait voir qu'ils ont la loi de la con-  
science, puisque quelque-fois ils agissent par elle.  
II. Il le prouve par le témoignage de la consci-  
ence même, laquelle fait souvent naître en eux in-  
térieurement un combat de pensées, les unes pour  
s'accuser, & les autres pour s'excuser, ce qui  
montre évidemment qu'ils ont encore une loi  
gravée dans le fond du cœur, par laquelle ils dis-  
cernent le bien & le mal, le juste d'avec l'injuste,  
le louable d'avec le condamnable. Voilà le sens  
de ces deux vers 14. & 15. par où l'Apôtre établit  
fort solidement ce qu'il avoit dit vers. 12. *Que tous  
ceux qui auront péché sans la Loy, périront aussi sans  
la Loy.* Mais il est bon de faire quelque réflexion sur  
ce terme, *n'ont point la Loy.* C'est-à-dire la Loy  
Judaique,

laïque. Pourquoi Dieu leur avoit-il refusé la même Grace qu'il avoit fait aux Juifs? Saint Paul nous prendra ce mystère au Chap. 11. vers. 30. 31. &c. Il suffit de dire ici que Dieu a voulu faire connaître par cet abandon, combien étoit grande & terrible la chute qui étoit arrivée au genre humain, & par ce moyen relever un jour l'éclat de la Grace qu'il avoit dessein de leur faire par le Christ. Il a voulu laisser en proye la plupart des hommes à l'Empire du Demon, pour faire voir combien il a en horreur le péché, & combien grande étoit la colère que nôtre défobéissance avoit allumée contre la Terre. Mais pourquoi n'avoit-il pas abandonné de même les Juifs? C'est parce qu'il avoit encore voulu laisser quelque rayon d'espérance au Monde, qu'il avoit voulu jeter les principaux fondemens de la Rédemption par son Fils. Pourquoi le plus grand nombre a-t-il été abandonné? C'est parce que c'étoit alors le tems de la Grâce ou de la Justice Divine, & qu'il falloit laisser abonder le péché afin que la Grace surabondât. Pourquoi enfin choisir plutôt la Nation des Juifs qu'une autre Nation? C'est parce que ç'a été le plaisir de Dieu sans autre raison.

*Sont naturellement les choses de la Loy.* La description qu'il a faite dans le Chapitre 1. de la corruption des Gentils, semble résister à ce qu'il dit. Mais ceci ne signifie autre chose, sinon que Dieu par son Esprit réprimant, arrêtoit encore quelque forte l'impétuosité de leur corruption, qu'ils avoient quelques bons intervalles. Alors faisoient les choses de la Loy, savoir matériellement, c'est-à-dire, les mêmes choses que la Loy commande, bien qu'ils ne les fissent qu'imparfaitement; non par le principe de l'amour de Dieu comme la Loy les commande, mais par d'autres prin-

350 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
ce, & de ce combat de leurs pensées, il paroît  
dit l'Apôtre, évidemment que les Gentils que  
ques perdus & abandonnez qu'ils soient, que  
ques destituez qu'ils soient de l'aide de la Loy, son  
pourtant loy à eux-mêmes, & qu'ils portent l'œu  
vre de la Loy écrite dans leurs cœurs. Ils ont en  
core assez de lumière pour discerner le bien & le  
mal moral, la vertu & le vice, l'honnête & le  
deshonnête, & leur conscience leur fait assez fa  
re cette distinction, soit avant que de commettre  
le péché, soit en le commettant, soit après l'avoir  
commis. Outre cela l'horreur de leurs crimes leur  
remet en memoire qu'il y a un Dieu, un Juge  
commun devant lequel il faut comparoître pour  
luy rendre conte de nos actions, de sorte que se  
considérant déjà comme aux pieds de son Tribunal  
ils s'accusent ou s'excusent en sa presence. Ils sont  
donc loy à eux-mêmes, ils portent l'œuvre de la  
Loy écrite en leurs cœurs.

*Au jour que Dieu, &c.* On peut rapporter ce  
verset au verset 12. *Tous ceux qui auront péché sans  
la Loy, periront aussi sans la Loy, & tous ceux qui au  
ront péché sous la Loy, seront jugés par la Loy, au  
jour que Dieu jugera les secrets des hommes par Jesus-  
Christ selon mon Evangile.* La liaison en est fort  
claire, mais de cette sorte les trois versets 13.  
14. & 15. qui sont entre-deux, font une assez lon  
gue parenthèse, qui fait de la peine à l'esprit du  
Lecteur. Il me semble qu'on pourroit rendre le  
discours plus coulant & plus net, si l'on tradui  
soit, *pour le jour que Dieu, &c.* Car par ce moyen  
ces paroles se lieroient fort naturellement avec le  
verset précédent, *ils font voir l'œuvre de la Loy  
écrite dans leurs cœurs, leur conscience rendant  
témoignage, & leurs pensées entr'elles accusant,  
ou même excusant, pour le jour que Dieu jugera, &c.*

Le

Le sens est, que cette œuvre de la Loy écrite dans nos cœurs, ce témoignage de leur conscience, & ce combat des pensées qui accusent, ou qui excusent, ont leur rapport & leur égard au jour du Jugement Divin, & que tout cela est fait & réservé pour ce jour-là. On évite ainsi cette longue parenthèse, & le sens même en est incomparablement plus beau. Il n'y a rien au reste de plus ordinaire dans le stile du Nouveau Testament, & sur tout dans les Epîtres de Saint Paul, que de prendre la particule *εἰ*, pour *si*, comme on le pourroit justifier par un grand nombre d'exemples.

*Ingenra.* Ici l'Apôtre suppose que Dieu est le Juge du Monde. C'est une vérité que la Nature & la droite raison enseignent. Les créatures raisonnables étant capables de Loix, il faut nécessairement qu'elles aient un Juge; car la Loy seroit nulle & vaine, si elle n'étoit mise en execution par un Jugement. Et comme il y a outre les Loix particulières sous lesquels les Peuples vivent, une Loy commune à tout le genre, il faut aussi nécessairement reconnoître qu'il y a un Juge commun. Or ce Juge commun ne peut être qu'un Dieu, car il n'y a que Dieu qui ait toutes les qualités nécessaires pour cela. Ces qualités se peuvent réduire à cinq. I. D'avoir une legitime & souveraine autorité, fondée sur la raison, & dont les droits ne puissent être contestez par aucune créature. Une autorité usurpée & illégitime, n'est pas une autorité & le premier ou le plus grand défaut en un Juge, c'est celui de sa Jurisdiction. II. D'avoir une connoissance pleine & parfaite du Droit & des Loix, sans en ignorer la moindre chose, car l'ignorance du Droit est une des premières sources de l'erreur. III. D'avoir un con-



352 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
noissance pleine & parfaite du fait, sans en laisser  
échapper aucune circonstance, car l'ignorance des  
faits est aussi une source d'erreur dans le Jugement.  
IV. D'avoir une volonté constante, inébranlable  
& incorruptible de faire Justice, sans avoir égard  
à autre chose qu'au droit & au fait, car le défaut  
d'une telle volonté ne peut produire que des Ju-  
gemens pervers. V. D'avoir une puissance suffi-  
sante pour exécuter les Jugemens, car des Arrêts  
sans exécution sont nuls & vains. Il n'y a que  
Dieu en qui se trouvent, ou se puissent trouver  
ces cinq choses. Il n'y a donc que luy seul qui  
puisse être le Juge commun & souverain de tous  
les hommes. Outre cela l'Apôtre suppose aussi  
qu'il y aura un Jour auquel Dieu fera ce Juge-  
ment. C'est encore une vérité de la droite raison,  
car il faut bien qu'il y ait un tems marqué, pour  
rendre publics les Arrêts de la Justice, autrement  
elle ne seroit pas glorifiée comme elle le mérite,  
puisque sa gloire est d'être reconnue ce qu'elle est  
aux yeux de toutes les créatures. Si donc il n'y  
avoit que les Jugemens particuliers qui se font, ou  
dans cette vie, ou à l'heure de la mort, la Justice  
ne paroîtroit pas autant qu'elle est digne de pa-  
roître, elle ne rendroit pas à la vertu, à la piété,  
& à la sainteté tout le témoignage qui leur est dû,  
ni ne couvreroit le vice, l'impiété, & le crime  
de tout l'opprobre, & de toute la confusion qui  
leur est dûe. D'où il s'ensuit qu'il faut un jour  
public & solennel où Dieu exerce son Jugement  
à la face de tout l'Univers. D'ailleurs l'Apôtre  
suppose une fin à la durée du Monde, & à la suc-  
cession des générations. Car s'il y a un jour desti-  
né pour faire un Jugement universel, il faut que  
tous les hommes y comparoissent, & par consé-  
quent que le nombre en soit déterminé; il faut que

tems de la vocation, & de la vie, finisse à l'égard de tous, sans en excepter aucun, & par conséquent que la suite des générations cesse.

*Les secrets des hommes.* Il ne veut pas dire que Dieu ne jugera que les secrets, comme si les actions publiques, & connues devoient demeurer sans être jugées. Ce n'est ni ne peut pas être son sens, car il n'y aura rien que Dieu ne juge. Mais sa pensée au contraire est de faire voir avec quelle exactitude se fera ce Jugement, puis qu'il pénétrera jusqu'aux choses les plus intérieures, & les plus occultes. I. Il n'en sera pas comme du Jugement des hommes qui ne sauroient connoître des cœurs, & des pensées, Dieu ne connoîtra pas seulement des actions externes, il connoîtra de l'intérieur, & mettra le fond de l'ame en lumière. II. Au lieu que le Jugement des hommes ne se fait que par des témoins Dieu jugera immédiatement les secrets, sans avoir besoin, ni de dénonciations, ni d'enquêtes. III. Les ténèbres & la solitude cachent aux yeux des hommes mille actions qui se commettent, & dont on ne parle point, mais elles ne les sauroient cacher aux yeux de Dieu, il en jugera. IV. L'imposture, & l'hypocrisie, le sophisme, la fourberie & la fraude derobent de même à nos yeux le véritable état des personnes, mais tout cela sera inutile devant Dieu, il développera tout, il éclaircira tout.

*Par Jesus-Christ.* Dieu fera ce Jugement par Jesus-Christ, Dieu, dit l'Apôtre, Act. 17 31. a ordonné un jour auquel il doit juger le Monde universel en justice, par l'homme qu'il a déterminé. Jesus-Christ fera le Jugement, non seulement celui de Grace pour les Fidèles, mais aussi celui de justice & de severité contre les méchans. Le Pere, dit-il luy-même,

354 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
Jean 5. 22. *ne juge personne, mais a donné tout jugement au Fils.* C'est pourquoy un des articles du Symbole porte qu'il viendra du Ciel pour juger les vivans & les morts. *Selon mon Evangile.* C'est-à-dire, selon que l'enseigne mon Evangile. Ce qui se rapporte, non simplement au Jugement, mais au Jugement par Iesus-Christ. La Nature enseigne le premier, mais il n'y a que la Révélation Evangélique qui enseigne ce dernier. Il appelle l'Evangile *son Evangile*, non pour s'en dire l'Auteur, car il est de Dieu immédiatement, mais pour s'en dire le Ministre & le Héraut.

Vers. 17. *Voicy, tu portes le nom de Juif, & tu te reposes en la Loy, & te glorifies en Dieu.*

Vers. 18. *Et connois sa volonté, & fais discerner les choses contraires, étant instruit par la Loy.*

Vers. 19. *Et te persuades être le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont en ténèbres.*

Vers. 20. *L'Instruteur des ignorans, le Docteur des simples, ayant l'exemplaire de la connoissance, & de la verité en la Loy.*

*Voicy.* C'est ici la seconde partie de ce Chapitre, où Saint Paul se propose de faire voir que tous les avantages extérieurs que les Juifs avoient reçûs par dessus les Gentils, étoient inutiles pour les garantir de la juste condamnation de Dieu. D'abord il fait une énumération de tout ce dont le Juif pouvoit se glorifier par dessus le Grec. Ensuite il leur reproche qu'avec tous ces avantages ils ne laissoient pas d'être pécheurs, & criminels de même que les autres. Enfin il montre qu'étant pécheurs comme ils le sont tous, leurs avantages ne leur serviront de rien, & ne feront qu'aggraver leur

leur condamnation. *Voicy.* Il ne paroît rien ici dont on ne puisse raisonnablement conclurre qu'il continuë son discours à la même personne à qui dès l'entrée de ce Chapitre il l'avoit adressé, de sorte que s'expliquant comme il fait, en l'appelant par son nom, il ne faut pas douter qu'il n'aye parlé iusqu'icy aux Juifs, & s'imaginer autre chose c'est à mon avis s'écarter du sens de Saint Paul.

*Tu portes le nom de Juif.* Il réduit les avantages des Juifs par dessus les Gentils à six, I. De porter le Nom de Juif, II. D'avoir reçu la Loy, III. D'avoir le vray Dieu pour leur Dieu. IV. De connoître sa volonté, V. De savoir discerner le mal, VI. De pouvoir être les Docteurs & les guides des autres hommes. Pour ce qui regarde le premier, le Nom de *Juif* signifie trois choses, *Confession, Louange & Action de graces*, & par ces trois choses ce Peuple étoit distingué de tous les autres Peuples. Luy seul avoit été choisi pour confesser Dieu pendant que tout le reste du Monde l'avoit abjuré. Luy seul étoit destiné à célébrer ses loüanges, pendant que les autres le blasphémoient. Luy seul étoit marqué pour luy rendre des actions de graces pour mille bienfaits reçûs, pendant que les autres étoient négligez. Dans ce Nom donc ils avoient déjà un grand avantage sur les Gentils. On demande quand c'est que ce Nom de Juif leur fut donné. Josephe dans son onzième Livre des Antiquitez dit, que ce fut après leur retour de la captivité de Babylone, & qu'ils furent ainsi nommez, parce que cette Terre avoit été occupée par la Tribu de Juda. Mais il est certain que ce Nom étoit déjà en usage avant le retour de la captivité, car vous le trouvez au 32. Chap. de Jeremie. Il y a donc de l'apparence que ce Nom a pris son origine du

356 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
tems même de la separation des dix lignées, les  
dix lignées ayant gardé celui d'*Israël*, & les au-  
tres celui de *Juda*, d'où le País s'appella *Judée*,  
Ps. 76. & la langue *Judaïque*, 2. Roys 18. 26. &  
Es. 36. 11. 13. & ensuite les habitans *Juifs*, car  
ce nom se trouve aussi dans Daniel Chap. 3.  
vers. 8.

*Tu te reposes en la Loy.* C'est-à-dire, tu n'as que  
faire d'étudier d'autre sagesse, ni d'autre Philo-  
sophie que la Loy. Elle est ta *sapience* & ton *intel-  
ligence*, Deut. 4. Le terme de *reposer* signifie deux  
choses, l'une que le travail leur étoit épargné, il  
ne falloit pas employer plusieurs années, & plu-  
sieurs experiences, comme les autres Peuples y  
étoient obligez, pour s'acquérir quelques connois-  
sances, & quelques régles de direction; la Loy  
que Dieu leur avoit donnée leur épargnoit cette  
peine, & leur fournissoit abondamment tout ce  
qui étoit nécessaire pour leur conduite. L'autre  
chose que ce terme signifie, est qu'ils avoient une  
entière confiance en leur Loy, comme en une ré-  
gle Céleste & Divine qui ne les pouvoit trom-  
per, au lieu que les Gentils n'en pouvoient avoir  
aucune en leur Philosophie, qui le plus souvent  
les trompoit.

*Tu te glorifies en Dieu.* Savoir de l'avoir pour Dieu,  
& d'être son Peuple, au lieu que les Gentils n'ayant  
que des faux Dieux étoient *sans Dieu au Monde*.  
Ephes. 2. 12. Ils avoient le vray Dieu Créateur &  
Seigneur du Ciel & de la Terre pour l'Auteur de  
leur vocation, pour leur Libérateur qui avoit  
fait plusieurs miracles en leur faveur, pour leur  
Legislateur, qui leur avoit luy-même parlé du  
milieu du feu, pour le Fondateur de leur Répu-  
blique, & pour leur Roy, & leur Protecteur.  
Sa Maison étoit au milieu d'eux, il y avoit dres-  
sé

fé son Service, & il y faisoit entendre sa voix. Les autres Peuples n'avoient rien de semblable. Ils avoient donc grand sujet de se glorifier en lui. A cause dequoy David disoit Ps. 62. 8. *qn'en Dieu étoit sa délivrance & sa gloire.* Et Ps. 89. *ô que bienheureux est le Peuple qui sait ce que c'est que du cri d'éjouissance. Eternel, ils marcheront à la clarté de ta face. Ils s'égayent tous les jours en ton Nom, & se glorifieront de ta Justice, car tu es la gloire de leur force.* Et Ps. 149. *Qn'Israël s'éjouisse en celui qui l'a fait, & que les enfans de Sion s'égayent en leur Roy.*

*Et connois sa volonté.* C'est-à-dire, ce qui luy est agréable, ce qu'il désire que l'homme fasse, ce qu'il commande, qu'il approuve & qu'il recompense. Car cela est appelé tres-souvent dans l'Ecriture la *volonté de Dieu*, Ps. 143. 10. *Enseigne moy à faire ta volonté.* Matth. 7. 21. *Celui qui fait la volonté de mon Pere qui est aux Cieux.* Heb. 13. 21. *Dieu vous rende accomplis en toute bonne œuvre pour faire sa volonté.* Cette expression marque d'un côté que le service de Dieu ne doit pas consister en ce qu'il nous plaît, & que nous nous imaginons être bon & louable, mais en ce qu'il nous a commandé: d'autre part elle nous enseigne que nôtre volonté est toujours corrompue & méchante, & qu'il faut que Dieu la corrige par la sienne. Le terme de *connoître* veut dire ici, non une connoissance confuse telle que les Gentils l'avoient dans la révélation de la Nature, mais une connoissance distincte, par la Révélation de la Parole que les Gentils n'avoient pas, Ps. 147. 19. 20. Cependant il ne veut pas dire que les Juifs en eussent une connoissance pratique, car il les accusera bien-tôt du contraire, mais qu'il en avoit une spéculative, telle que ces mauvais Ser-

318 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
viteurs dont il est parlé, Luc. 12. 47. *qui savent  
la volonté du Maître, & ne la font pas,*

*Et fais discerner, &c* C'est ici le cinquième  
avantage, qui découle du précédent. Ils connois-  
soient la volonté de Dieu, & par cette volonté  
ils savoient discerner les choses contraires, c'est-  
à-dire, celles que Dieu n'approuve point, &  
qu'il condamne. Car la déclaration de ce que Dieu  
approuve, enferme celle des choses qu'il n'ap-  
prouve pas, par voye d'opposition, & par voye  
de négation. Je dis par voye d'opposition, en-  
tant que ce qui est directement opposé à ce que  
Dieu commande doit être condamné de luy. Je  
dis aussi par voye de négation, entant que tout  
ce qui n'est pas contenu dans son commandement,  
doit être censé contraire & défendu. Outre cela  
ils pouvoient faire ce discernement par plusieurs  
défenses formelles & expressees que Dieu avoit fai-  
tes sur beaucoup de choses. D'ici l'on peut con-  
clurre la perfection de la Loy écrite, contre les  
Traditions non écrites. Car il n'en faut pas deman-  
der davantage, que de pouvoir connoître par elle  
la volonté de Dieu, & de savoir discerner ce qui  
y est contraire. Il y a quelques Interprètes qui tour-  
nent ces paroles autrement, les uns, *tu discernes,*  
*& approuves les choses excellentes,* les autres, *tu*  
*examines les choses qui sont controversées,* les autres,  
*tu discernes les choses utiles, ou importantes.* Il est  
vray que le Grec souffre toutes ces interpréta-  
tions, & chacun peut se ranger à celle qui luy  
plaît le plus. Il me semble pourtant que celle que  
nous avons suivie est la meilleure, car elle fait  
une belle opposition entre la volonté de Dieu &  
les choses qui luy sont contraires. Or la Religion  
regarde l'un & l'autre, elle embrasse, & rejette,  
elle approuve & reçoit le bien, elle reprouve,  
&

repousse le mal. Cette interprétation donc rend le discours de l'Apôtre beaucoup plus plein. *Etant instruit par la Loy.* Le terme Grec signifie, *étant Disciples & Catéchumènes de la Loy, savoir depuis l'enfance.* Cecy se rapporte aux deux précédens articles, à la connoissance de la volonté de Dieu, & au discernement des choses contraires.

*Et te persuades être, &c.* C'est le sixième avantage dépendant des précédens. La Loy non seulement les instruisoit pour eux-mêmes, mais aussi pour autrui. Il a égard principalement aux Pharisiens & aux Docteurs de la Loy, qui d'un côté étoient fort enflés de leur science, & qui de l'autre travailloient avec beaucoup de soin à faire des Prosélytes. Je ne doute pas que l'Apôtre ne condamne ici obliquement cette vanité des Pharisiens & des Docteurs, qui sans doute portoient leur présomption jusques dans l'excès. Mais il reconnoît pourtant qu'il y avoit quelque fondement, & quelque réalité dans la chose même, car il considère cecy comme un de leurs plus grands privilèges. En effet s'ils en eussent bien usé, la Loy qu'ils avoient reçüe de Dieu leur auroit apporté avec elle cet avantage. Il se sert de divers titres magnifiques pour représenter la même chose, & il y a de l'apparence que ces Titres étoient en usage parmy eux, car il s'en trouve encore quelques-uns dans leurs Livres. *Conducteurs des aveugles.* Les Gentils sont appelez icy aveugles, car avec toutes les lumières de leur Philosophie, de leurs Loix, de leurs Arts, &c. il n'étoient que des aveugles, puisqu'à la réserve de la véritable Religion laquelle ils n'avoient pas, il n'y a point de véritable lumière au Monde. *Lumière de ceux qui sont en Ténèbres.* Les Rabbins s'appellent eux-mêmes la Lumière du Monde, à quoy Jésus-Christ



Christ qui donne ce titre à ses Apôtres se  
 avoir eû égard. *Instructeur des ignorans, Do*  
*des simples.* Ces Titres expliquent en termes  
 pres, ce que les autres marquent en termes  
 taphoriques ; & relèvent toujourns les avan  
 des Juifs. Icy l'on peut remarquer que quoy  
 les Gentils possédassent toute la Terre, &  
 Dieu leur eût laissé l'abondance des biens  
 porels, ce n'étoit rien pourtant en compar  
 de ce qu'il avoit accordé aux Juifs, en leur a  
 fant sa vocation. A quoy il faut rapporter ce  
 est dit Jerem. 9. 23. 24. *Que le sage ne se glo*  
*point en sa sagesse, ni le fort en sa force, ni le ri*  
*en ses richesses. Mais que celuy qui se glorifie, se*  
*risie en ce qu'il a intelligence, & qu'il connoit*  
*ternel.* Ayant l'exemplaire de la connoissance &  
 la vérité en la Loy. Il y a icy une figure qu'on  
 pelle, *Endiadis*, car, de la connoissance & de la vé  
 rité, veut dire, de la connoissance véritable. Tout  
 le reste n'étoit qu'erreur, ou choses de néant.  
 Les Juifs avoient cet exemplaire en la Loy,  
 c'est-à-dire, que la Loy leur étoit une forme, &  
 un patron, d'où se devoient tirer toutes les vé  
 ritables notions de Dieu & de sa Religion, & du  
 devoir de l'homme, & une règle à laquelle tout  
 se devoit rapporter. Cecy montre encore de plus  
 en plus la perfection de la Loy, contre les pré  
 tenduës traditions non écrites. Mais cecy conclut  
 aussi contre l'autorité Souvêraine de ceux qui se  
 disent être l'Eglise. Car les Ministres, & Pasteurs  
 peuvent bien être les *Instructeurs des ignorans,*  
 & les *Docteurs de simples*, mais ce n'est qu'en  
 tant que leurs Paroles sont conformes à l'Exem  
 plaire, ou à la règle des Ecritures. Au reste tous  
 ces avantages, & tous ces titres que Saint Paul  
 donne icy aux Juifs, conviennent incomparable  
 ment

ieux aux Apôtres que Jésus-Christ a encore pour annoncer son Evangile, pour deux copies, l'une qu'ils ont eue un exemplaire de *conscience* & de *vérité*, beaucoup plus distinct, plus & plus divin que n'étoit la Loy; & l'autre leur Prédication a été accompagné du *Esprit*, qui lui a donné une toute autre efficacité n'en avoit celle des Juifs. C'est pour Saint Paul, 2. Cor. 4. 6. dit que *Dieu qui a fait au commencement resplendir la lumière des cieux avoit reluy en leurs cœurs, pour donner illumination de la connoissance de la Gloire de Dieu en la face de Jésus-Christ.* Et Es. 49. 6. il est dit de Jésus-Christ, *Que Dieu l'a donné pour lumière aux Nations, & qu'il soit son salut jusqu'au bout de la Terre.* Et dans son Cantique, Luc 2. 32. l'appelle, *Enfant pour l'éclaircissement des Nations, & la gloire de son Peuple d'Israël.*

En général, de tous ces avantages que Dieu avoit si libéralement accordez aux Juifs, il en faut recueillir. I. Que sa bonté a été grande de n'avoir pas voulu entièrement abandonner le genre humain, mais d'y avoir encore dans un coin de la Terre allumé la lampe de sa Loy, pour lui servir de témoignage, &c. II. Que sa sagesse n'a pas été moins grande en cela, d'avoir ainsi jetté les fondemens de l'envoy de son Fils au Monde, & de l'établissement de son Evangile par tout l'Univers. Car la Loy a été un *Pedagogue* pour amener les hommes à Christ, &c. III. Que son amour envers les Juifs a été fort admirable, de les avoir choisi eux seuls pour se manifester de cette sorte à eux, pendant que les ténèbres couvroient tout le reste de la Terre, &c. IV. Qu'à mesure qu'il avoit honoré ce Peuple de tant de faveurs, leurs obligations à le glorifier étoient devenues infiniment plus

362 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
plus fortes, &c. V. Que leur ingratitude par con-  
séquent, n'ayant nullement répondu à leur de-  
voir étoit infiniment plus horrible, & leur con-  
damnation plus juste, &c. VI. Que quand Dieu  
n'accompagne pas ses Graces extérieures, de la  
vertu intérieure de son Saint Esprit, la corrup-  
tion de l'homme est si grande qu'au lieu de se  
convertir il s'en sert pour multiplier ses péchez,  
comme l'Apôtre le va montrer dans la suite par  
l'exemple de ces mêmes Juifs.

Verf. 21. *Toy donc qui enseignes autrui, ne t'en-  
seignes-tu point toy-même ? Toy qui prêches qu'il ne  
faut point dérober, dérobes-tu !*

Verf. 22. *Toy qui dis qu'on ne doit point com-  
mettre adultère, commets-tu adultère ? Toy qui dis  
en abomination les idoles, commets-tu sacrilege ?*

Verf. 23. *Toy qui te glorifies en la Loy, desho-  
nores-tu Dieu par la transgression de la Loy ?*

Verf. 24. *Car le Nom de Dieu est blasphémé,  
à cause de vous, entre les Gentils, comme il est  
écrit.*

*Toy donc, &c.* La version Vulgate lit ces trois  
premiers versets sans interrogation, & plusieurs  
Interprètes en font de même. Mais les Anciens  
Peres Grecs, comme Chrysostome & Théodo-  
ret, lisent avec interrogation, & les Exemplaires  
Grecs la portent. De quelque manière pourtant  
qu'on lise, le sens demeure toujours le même,  
l'interrogation ajoute seulement un peu plus de  
force au discours. Pour ce qui regarde la liaison  
avec les versets précédens, elle paroît d'elle-mê-  
me. Après avoir relevé les avantages des Juifs par  
dessus les Gentils, avec autant de force qu'ils l'eus-  
sent pû faire eux-mêmes, il découvre leur hypo-  
crisie,

risie , & met en évidence les vices qui étoient  
 cachés sous ce beau masque ; ce qu'il confirme  
 ensuite par le témoignage de l'Ecriture : & de cet-  
 te manière, il établit de plus en plus ce qu'il avoit  
 dit dès le commencement du Chapitre, qu'ils se  
 condamnoient eux-mêmes, & qu'ils ne devoient  
 pas espérer de pouvoir éviter le juste Jugement de  
 Dieu ; mais qu'ils s'amassoient un trésor de colère.  
 Comme les Paroles de l'Apôtre sont claires, il  
 suffira d'y faire quelques observations générales.  
 I. Il semble que Saint Paul a fait dans ces pre-  
 miers versets allusion à ce qui est dit au Ps. 50.  
*Dieu a dit au méchant, qu'as-tu que faire de réciter  
 mes Statuts, & de prendre mon Alliance en ta bou-  
 che, puisque tu hais la correction, & que tu as jeté  
 mes Paroles derrière toy ? Si tu vois un larron tu cours  
 avec luy, & ta portion est avec les adultères. Tu lâ-  
 ches ta bouche au mal, & par ta langue tu brases  
 des fraudes. Tu t'assieds, & parles contre ton frère ;  
 tu calomnies le fils de ta mere. Tu as fait ces choses-  
 là, & parce que je m'en suis vu, tu as estimé qu'en-  
 core j'étois comme toy, mais je t'en redargueray, &  
 j'en déduiray par ordre le tout en ta présence.* Sur  
 tout il est bon de remarquer qu'il s'agit dans ce  
 passage, du changement d'Alliance que Dieu  
 devoit faire à la venue du Messie, & de la rejection  
 qu'il devoit faire de l'Ancien Peuple. En  
 effet, pour le changement d'Alliance, il déclare que les  
 sacrifices de la Loy ne lui sont point agréables,  
 & qu'il ne veut désormais exiger des hommes  
 que celui des louanges, des actions de grâces,  
 & des prières, qui est le seul service qui lui peut  
 plaire. Et pour la rejection de l'Ancien Peuple,  
 il lui reproche son hypocrisie & ses crimes, de la  
 manière que nous avons vû, ce qui est précisé-  
 ment la même chose que l'Apôtre fait en ce lieu :

D'où

364 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
D'où il s'ensuit, qu'il a une juste raison de conclure contre la prétendue justification des Juifs par les avantages extérieurs de la Loy, puis qu'ils en avoient si vilainement abusé, & que ce n'est point une accusation mal fondée qu'il leur impute, puisque cela même avoit été déjà prouvé.

II. Saint Paul nous apprend icy que la première & principale fin de la Loy, & de la Religion de Dieu, quand il lui plaît de nous la donner, n'est pas de nous mettre en état d'enseigner autrui, mais de nous mettre en état de nous bien régler, & de nous bien conduire nous-mêmes. J'avoue, que Dieu veut que nous ayons soin de nos prochains, & que nous leur fassions part du bien que nous avons déjà reçu. Nul ne peut dire sans crime ce que Cain disoit autre-fois, *Sais-je la garde de mon frere*. Dieu nous a mis par manière de dépôt en dépôt la justice de nos freres, & il nous en demandera compte. Mais il faut commencer par nous-mêmes, à cause dequoy Jésus-Christ disoit à Saint Pierre, Luc 22. 32. *Quand tu seras converty, confirme tes freres*. *Confirme tes freres*, c'est le devoir de tout Chrétien, mais *quand tu seras converty*. Et Saint Paul Act. 20. 28. ayant appelé les Anciens de l'Eglise d'Ephese leur disoit *Prenez garde à vous, & à tout le Troupeau*. *Prenez garde à tout le Troupeau*, mais avant cela, *prenez garde à vous*. Entreprendre d'enseigner autrui avant que de s'enseigner soy-même, c'est non seulement pervertir l'ordre de la nature, & de la destination de la Loy; mais c'est aussi travailler en vain, parce que c'est détruire d'une main ce que vous bâtissez de l'autre. C'est travailler encore à sa propre condamnation, car au tant d'enseignemens que nous donnons à nos prochains,

chains,

ains, ce sont autant d'Arrêts que nous prononçons contre nous-mêmes.

III. L'on voit icy combien grande est la corruption humaine, qui ne se contente pas d'embrasser ardemment les occasions de faire le mal, & de rejeter fièrement celles de faire le bien; mais qui de plus tourne les plus justes, & les plus pures devoirs en sujets d'orgueil, & de vanité. Qu'y a-t-il de plus saint & de plus louable au Monde que de communiquer à autrui les lumières que Dieu nous a libéralement données, & de travailler à la sanctification des hommes. C'est un des plus inviolables devoirs de la société, & de la charité. Ce sont des œuvres qui glorifient Dieu, & qui honorent sa Religion. Mais qu'y a-t-il d'autre part de plus odieux que de le faire par un principe de vaine gloire, comme le font évidemment ceux qui se mêlent d'enseigner autrui, sans premièrement s'enseigner eux-mêmes, qui rejettent ce qu'il y a de plus solide & de plus essentiel dans la Loy, & n'en prennent que ce qu'elle a d'extérieur, & d'éclatant. Ce qu'ils devoient faire par des principes de vertu, ils le font par des principes de vices, rendant par ce moyen, tout ce qu'en eux est Dieu, sa Religion, & sa Justice, les Ministres de leur présomption, ce qui est le dernier degré de la corruption, & de la perversité humaine.

IV. Il faut encore remarquer icy combien il est difficile, ou pour mieux dire, impossible à l'homme d'arracher le péché de son cœur, dès qu'une fois il en a pris possession. C'est ce qui paroît par l'exemple de ces misérables Juifs qui enseignoient autrui, mais qui ne s'enseignoient point eux-mêmes. Quand il ne s'agit que de trouver en général la Loy de Dieu, belle, bon-

ne,

366 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
ne, sainte, digne d'approbation, & d'admiration  
le Juif le fait; car s'il ne le faisoit pas, il ne l'en  
seignerait pas. S'il ne s'agit même que de la fa-  
re pratiquer à autrui, il est tout prêt de s'y em-  
ployer, il en recherche même les occasions, &  
circuit la Mer, & la Terre pour faire un pros-  
lyte. Mais quand il s'agit de la pratiquer luy-  
même; c'est à quoy il ne songe pas, toutes ces  
belles lumières qu'il répand sur autrui s'évanouis-  
sent, dès qu'il les faut tourner sur luy-même; le  
tranchant de cette épée, dont il se sert pour faire  
à la Religion des conquêtes, se rebouche, & n'a  
plus de force dès qu'il faut l'appliquer à son pro-  
pre cœur; peut-on trouver une preuve plus sen-  
sible de la puissance du péché sur l'homme?  
: V. Voyez aussi dans cet exemple une preuve  
fort convaincante de nôtre naturelle hypocrisie.  
Saint Paul nous en fait icy l'image la plus vive  
qui se puisse concevoir. N'eut-il jamais un plus  
beau voile que celui sous lequel son Juif se ca-  
che? C'est un homme de *Confession*, de *Loüange*,  
d'*Action de Grâces*, un homme qui se repose en  
la Loy, qui se glorifie en Dieu, qui connoît sa  
volonté; qui fait discerner les choses contraires;  
un homme qui s'appelle le conducteur des aveu-  
gles, la lumière de ceux qui sont en ténèbres;  
l'Instructeur des ignorans, le Docteur des sim-  
ples; un homme qui enseigne les autres, qui pré-  
che contre le vol, contre l'adultère, contre l'ido-  
latrie, & qui se glorifie en la Loy du Seigneur.  
Qui ne dirait que c'est un Ange revêtu de la  
forme humaine, une Étoile détachée du firma-  
ment pour venir de plus près éclairer la Terre?  
Mais ayez patience, & voyez ce qui est couvert  
sous ce masque. C'est un homme qui ne s'ensei-  
gne point luy-même, c'est un voleur, un adul-  
tère,

ère, un sacrilège, un méchant homme enfin, qui deshonoré sans cesse Dieu par la transgression de la Loy. Peut-on s'imaginer une Alliance plus monstrueuse que celle de ces apparences, & de cette réalité? Ce dehors est tout céleste, cet intérieur est tout infernal, les couleurs en sont empruntées de la piété, le fond, en est tiré du sein même de l'iniquité. Et ne dites pas que l'Apôtre nous met icy devant les yeux un cas extraordinaire, & qui ne peut arriver que rarement. C'est notre portrait qu'il a fait, c'est ce que nous faisons tous si Dieu ne nous eût donné sa Grace.

VI. L'Apôtre eût bien pû sans doute faire un plus grand assemblage de vices particuliers qui regnoient parmy les Juifs, car il y en avoit peu auxquels cette Nation ne fût sujette. Mais il s'est contenté de les envelopper tous dans ces expressions générales, qu'ils ne l'enseignoient point eux-mêmes, qu'ils deshonoreroient Dieu par la transgression de la Loy, & il en a choisi seulement trois; savoir, le larcin, l'adultère, & le sacrilège, afin de les leur remettre devant les yeux pour deux raisons. La première, parce que c'étoit les trois pour lesquels Dieu sembloit avoir eû le plus d'horreur dans sa Loy, car pour le larcin, il le punissoit par la restitution du double, & même du quintuple, Exod. 22. pour l'adultère, il le punissoit de mort, & pour le sacrilège, combien de fois l'avoit-il rigoureusement châtié, tantôt en la personne de Coré, de Datan, & d'Abiram, & tantôt en celles de Nabab, & d'Abihu. La seconde raison, est que ces trois péchez étoient ordinaires, & communs parmy les Juifs, quelque profession qu'ils fissent du contraire. Il n'y avoit point de Peuple sur la Terre, plus avide & plus intéressé que celui-là; & il ne faut que lire leurs



Prophètes, & leurs Historiens pour reconnoître combien ils étoient accoutumés aux vols, aux ufures, aux fraudes, & aux injustices. Ils ne l'étoient pas moins aux fornications, & aux adultères; voyez ce qui en est dit au 5. Chap. de Jer & au 22. d'Ezechiel, & dans le Ps. 50. & au 5. de Malachie, & je ne doute pas que Jésus-Christ n'ayt eû un particulier égard à ce crime, lorsque s'agissant d'une femme surprise en adultère, que les Scribes & les Pharisiens lui présentèrent, il leur dit, *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contr'elle.* Ils sembloient avoir un peu plus de considération pour les choses de la Religion; mais dans le fond, ce n'étoient que des sacrilèges, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, des gens qui n'avoient nul respect pour la Majesté Divine, nulle considération pour les choses Saintes, qui convertissoient à l'usage de leur avarice les offrandes, qui prophanoient les lieux Saints par des actions sales, & criminelles, qui, comme Jésus-Christ leur reproche après Jeremie, avoient fait de la Maison d'Oraison, une caverne de brigands.

VII. Ces trois vices capitaux que l'Apôtre remarque dans les Juifs, s'opposent d'un côté aux trois principales vertus, dont ailleurs il compose tout le corps de la sainteté; savoir, vivre *sobriement, justement, & religieusement*, & de l'autre; ils ont de la conformité avec les trois horribles dépravations qu'il a remarquées dans les Gentils; savoir, *l'impiété, l'intempérance, & l'injustice.* Car dérober, enferme en général toute la notion de l'injustice; commettre adultère, enferme celle de l'intempérance, & le sacrilège, contient celle de l'impiété. D'où il est aisé de conclurre que quelques avantages que les Juifs eussent par dessus les

Gentils, ils étoient néanmoins devant le Tribunal de Dieu, dans une même condition avec eux, injustes comme eux, intempérans comme eux, impies comme eux, & par conséquent soumis comme eux à une même condamnation. La différence des Religions n'y faisoit rien, car il est bien vray qu'on ne peut pas être également justifié dans des Religions différentes, mais on y peut être également condamné.

VIII. Comme nous avons remarqué cy-dessus que dans l'énumération des titres que les Juifs se donnoient, S. Paul a eû un particulier égard aux Pharisiens, & aux Scribes qui cherchoient à faire des prosélytes; il ne faut pas douter aussi que dans cette description qu'il fait des péchez de cette Nation, il n'ayt de même un particulier égard à eux. Car ces sortes de gens étoient beaucoup plus vicieux que le Peuple. C'est pourquoy Jesus-Christ leur reproche si souvent leur hypocrisie, & les compare à des *sepulcres blanchis, qui paroissent beaux au dehors, & au dedans ne sont pleins que d'ossements, & de pourriture*. Ils faisoient sonner plus haut que les autres les avantages du sang d'Abraham, & ils faisoient moins qu'aucun des autres les œuvres d'Abraham. Ils preschoient sans cesse aux autres, l'observation des commandemens de la Loy, & c'étoit eux pourtant qui en faisoient le moins. *Ils lioient, dit le Sauveur Matt. 23. 4. des fardeaux pesans, & insupportables, & les mettoient sur les épaules des hommes, mais ils ne les vouloient pas seulement remuer de leur doigt*. Saint Paul qui avoit été de ce nombre s'accuse icy luy-même indirectement; mais s'accusant, il justifie aussi indirectement sa conversion, & célèbre la Grace que Dieu lui a faite. Après cela, l'Apôtre confirme ce qu'il vient de dire par l'au-

370 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
torité même de l'Écriture. Car, dit-il, le Nom  
de Dieu est blasphémé à cause de vous entre les Gen-  
tils, comme il est écrit. La plus-part des Inter-  
prètes croient qu'il a égard à un Passage du 52.  
d'Esaye, où le Prophète dit, *Ils ont fait que mon  
Nom continuellement & par chaque jour est blas-  
phémé.* Mais il est certain que ce Passage ne peut  
en nulle manière s'accommoder au sens de Saint  
Paul dans ce lieu. Car le Prophète n'attribuë pas  
aux Juifs d'avoir été cause par leur mauvaise con-  
duite de l'injure que le Nom de Dieu recevoit.  
Il l'attribuë au contraire, aux Assyriens qui les  
avoient asservis, *Jerusalem, dit-il, secoue la poudre  
de dessus toy, leve toy, & t'assieds, deslie les liens de  
ton cou, fille de Sion captive. Car ainsi a dit l'Eter-  
nel, vous avez été vendus pour neant, vous serez  
aussi rachetez sans argent. Car ainsi a dit le Seigneur  
l'Eternel, mon Peuple descendit autrefois en Egypte  
pour y séjourner. Mais les Assyriens ont trompé mon  
Peuple, tellement qu'ils l'ont eu pour rien. Et main-  
tenant qu'ay-je à faire icy, dit l'Eternel, que mon  
Peuple ayt été enlevé pour néant. Ceux qui dominent  
sur luy le font hurler (savoir, pour la grandeur de  
leur oppression) & ils ont fait continuellement &  
par chaque jour, que mon Nom est blasphémé. Le  
Prophète ne veut donc pas dire, que les péchez  
des Juifs eussent donné lieu aux blasphêmes des  
Gentils, quoy qu'au fond cela fût véritable, mais  
il veut dire seulement, que les Assyriens qui  
avoient amené le Peuple en captivité en étoient  
la cause. Et c'est pourquoy Dieu leur promet de  
les délivrer. *Mon Peuple, ajoute-t-il, connoitra  
mon Nom, il connoitra en ce jour-là, que c'est Moy  
qui auray dit, me voicy.* Il faut donc se tourner  
d'un autre côté, & dire que l'Apôtre a eu égard  
à ce qui est écrit au 36. d'Ezechiel, *Ceux de la*  
Mais-*

Maison d'Israël habitans dans leur Terre l'ont souillée par leur train, & par leurs actes; leur train est devenu devant moy comme la souilleure de la femme séparée à cause de son flux. Et j'ay répandu ma fureur sur eux à cause du sang qu'ils ont répandu sur le Pais, & à cause qu'ils l'ont souillé par leurs Dieux de fiente. C'est pourquoy je les ay dispersez parmy les Nations, & ils ont été épars par les Pais, je les ay jugez selon leur train & selon leurs actes. Et ils sont venus vers les Nations, vers lesquelles ils étoient allez, & ont profané le Nom de ma Sainteté quand on a dit d'eux; C'est icy le Peuple de l'Eternel, & ils sont sortis l'un après l'autre de leur Pais. Mais j'ay épargné le Nom de ma Sainteté que la Maison d'Israël avoit profané parmy les Nations, auxquelles ils étoient parvenus. Pourtant di à la Maison d'Israël, ainsi a dit le Seigneur l'Eternel., ie ne le fay point à cause de vous, ô Maison d'Israël, mais à cause du Nom de ma Sainteté que vous avez profané parmy les Nations, auxquelles vous êtes parvenus. Je sanctifieray donc mon Nom qui est grand lequel a été profané parmy les Nations, lequel vous avez profané parmi elles, & les Nations sauront que je suis l'Eternel, quand je seray satisfait en vous en leur présence. Je vous tireray donc d'entre les Nations, & vous rassembleray de tout Pais, & vous rameneray en votre Terre. Et je repandray sur vous des eaux nettes, & vous serez nettoyez, je vous nettoieray de toutes vos souilleures, & de tous vos Dieux de fiente. Et vous donneray un nouveau cœur, & mettray en vous un Esprit nouveau, & j'ôteray le cœur de pierre hors de votre chair, & vous donneray un cœur de chair. Il résulte clairement de ces paroles, que les Juifs par la grandeur & par le nombre de leurs pechez, avoient donné occasion aux Gentils d'outrager & de blasphémer contre le Saint Nom de Dieu.

372 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
ce qui est précisément le sens de Saint Paul en  
ce lieu-cy. D'où il s'ensuit qu'il a prouvé soli-  
dement sa proposition par le témoignage de l'E-  
criture.

Mais pour examiner la chose même avec un  
peu d'attention, voyons quel étoit le prétexte  
que les Gentils prenoient d'injurier le Nom de  
Dieu. Il y a de l'apparence qu'ils le prenoient en  
deux manières, ou dans la veüe des afflictions  
que les péchez de ce peuple avoient attirées sur  
luy, ou dans la veüe des péchez mêmes. Au pre-  
mier sens, ils accusoient le Dieu d'Israël de foi-  
blesse & d'impuissance, puis qu'il n'avoit pas su  
garentir son peuple d'une si misérable dispersion  
dans laquelle il étoit tombé. Au second, ils accu-  
soient la Religion & le Dieu des Israélites, de  
tous les crimes qu'ils voyoient commettre à ce  
Peuple, comme si c'eût été par l'inspiration de  
Dieu même, ou du moins par sa permission,  
qu'ils les eussent commis. C'est par égard à ces  
deux fières & malignes accusations que Dieu re-  
proche à son Peuple qu'ils ont prophané son  
Nom parmy les Nations, & qu'il ajoûte non pour  
l'amour de son Peuple qui s'en étoit rendu tout à  
fait indigne, mais pour l'amour de son Nom mê-  
me, deux promesses opposées à ces deux accusa-  
tions, l'une de délivrance, & l'autre de sanctifica-  
tion. *Je vous retireray, dit-il, d'entre les Nations,  
& vous rameneray dans votre Terre, je repandray  
sur vous des eaux nettes & vous serez nettoyez.* Je  
vous retireray, savoir, pour dissiper l'outrage  
qu'on me fait en m'accusant d'impuissance. Je  
vous nettoyeray, savoir, pour me purger de l'ac-  
cusation d'être l'Auteur de vos crimes. Dieu n'a-  
voit pas besoin, ni de l'une, ni de l'autre de ces  
Justifications; mais il le fait pour relever l'éclat  
de

de sa Gloire, autant que les Gentils & son Peuple même avoient deshonoré son Nom.

Je dis qu'il n'avoit pas besoin de ces deux Justifications. Car pour ce qui regarde la première accusation, elle ne pouvoit avoir de fondement que dans l'erreur, & dans la préoccupation des Gentils. Il falloit attribuer les afflictions du Peuple, non à la foiblesse de Dieu, mais à sa juste Colère. Il avoit fait voir en mille rencontres la force infinie de son bras en faveur des Israélites; & ce qu'il avoit opéré pour eux dans l'Égypte marquoit bien qu'il étoit le Dieu du Ciel & de la Terre. Si donc à présent il avoit permis que son Peuple tombât dans la dispersion, ce n'étoit pas que son bras fût racourcy, mais c'étoient les iniquitez du Peuple qui avoient fait separation entr'eux & lui, Es. 59. Pour la seconde, elle n'étoit pas moins insensée que la première, car il ne falloit que jeter les yeux sur la Loy que Dieu avoit donnée à ce Peuple, pour y reconnoître une admirable & parfaite Sainteté, soit dans ses Commandemens, soit dans ses Défenses, soit dans ses Promesses, soit dans ses Menaces. On y voyoit par tout la vertu recommandée, & le vice condamné. C'étoit donc non au Dieu des Israélites, ni à sa Religion, ou à sa Loy, mais à l'extrême perversité de ce Peuple qu'il falloit rapporter les péchez qu'ils commettoient.

Cependant bien que ces accusations fussent injustes, Dieu avoit raison de reprocher aux Juifs qu'ils en avoient été la cause par leurs dérèglemens, & qu'ils étoient coupables de cette profanation de son Nom que les Gentils faisoient. Pourquoi cela. Parce que quand nous avons l'honneur d'appartenir au vray Dieu, nous sommes obligez de donner par nôtre bonne & sainte

374 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
conduite, aux Infidèles même tout sujet de glo-  
rifier Dieu & de leur faire reconnoître dans nos  
œuvres, aussi bien que dans nos livres, & dans  
nos paroles, la pureté, & la sainteté de nôtre Re-  
ligion. Nous sommes obligez d'ôter aux Infidèles  
tout prétexte, & toute occasion de calom-  
nier Dieu, & sa vérité. D'où il s'ensuit que quand  
nous ne le faisons pas, nous sommes coupables  
devant Dieu, des blasphèmes que les Infidèles vo-  
missent contre son Nom. Ainsi c'est fort à pro-  
pos que l'Apôtre s'est servy contre les Juifs de ce  
témoignage d'Ezéchiel, & rien ne pouvoit s'ac-  
commoder plus justement à son sujet. Car non  
seulement, il en conclut que les Juifs étoient  
chargez devant Dieu de leurs propres péchez;  
mais qu'ils l'étoient aussi des péchez que les Gen-  
tils commettoient en blasphémant son Nom; ce  
qui faisoit voir clairement combien peu ils étoient  
en état de soutenir le Jugement de la Justice se-  
vere de Dieu.

Il ne nous reste qu'à faire icy trois remarques.  
La première est, que les hommes sont naturel-  
lement enclins à être injustes envers Dieu, & à  
se servir de toute sorte d'occasions pour l'outra-  
ger. C'est ce qui paroît par l'exemple des Gen-  
tils, qui prennent prétexte de blasphémer contre  
le vray Dieu de ce qui leur devoit au contraire  
ouvrir les yeux pour le reconnoître & pour le  
glorifier. S'ils eussent été sages, il falloit dire, que  
ce Dieu qui châtioit avec tant de severité les fau-  
tes de son Peuple ne pouvoit être qu'un Dieu  
tres-saint, un Dieu qui ne pouvoit souffrir le mal  
dans ceux qui faisoient profession de son service,  
un Dieu Tout-puissant, & Tout-fort, puis qu'il  
se servoit de ses ennemis même pour affliger son  
Peuple. Il falloit comparer la vie des Juifs avec leur  
Loy,

Loy, & confesser que l'une ne pouvoit être plus contraire à l'autre qu'elle l'étoit, & prendre de là occasion de glorifier Dieu & sa Religion, par cette opposition. Mais au lieu de faire ce que la raison & la justice leur dictoit, ils imputent à la foiblesse du Dieu des Juifs l'affliction de ce Peuple, & à la perversité de sa Religion, tout le mal que ce Peuple commettoit.

La seconde remarque est, qu'il n'y a rien de plus dangereux que de faire profession de la vraie Religion, & de n'en pratiquer pas les maximes. Car par ce moyen on se rend doublement coupable, coupable de ses propres crimes, coupable des crimes d'autrui lorsqu'ils se commettent par le scandale que nous leur donnons. Par ce moyen aussi l'on s'attire doublement les afflictions, savoir celles qu'on a communes avec les autres hommes, & en particulier celles qui viennent de la colère de Dieu contre son Peuple qui l'a offensé.

La troisième chose qu'il faut ici observer est, que tout ce que l'Apôtre a dit dans ces versets contre les Juifs, se peut avec beaucoup de raison & de justice appliquer au méchans Chrétiens, qui des-honorent leur profession par leurs péchez, & qui par conséquent s'attirent une plus grande condamnation, que s'ils n'avoient eu aucune connoissance de la vérité.

*Vers. 25. Or il est vray que la Circoncision est utile, si tu observes la Loy, mais si tu transgresses la Loy, la Circoncision devient prépuce.*

*Vers. 26. Et si l'incirconcis garde les Ordonnances de la Loy, son prépuce ne sera-t-il pas réputé pour Circoncision?*

*Vers. 27. Ainsi si l'incircuncision qui est de la Nature,*



376 COMMENTAIRE SUR L'ÉPI TRE  
*ture, accomplit la Loy, ne te jugera-t-elle point toy qui  
par la Lettre, & Circoncision es transgresseur de la  
Loy.*

*Verf 28. Car celui-là n'est pas Juif qui l'est au  
dehors, ni celle-là, Circoncision qui l'est au dehors en la  
chair.*

*Verf 29. Mais celui-là est Juif qui l'est au dedans,  
& la Circoncision est celle du cœur, en l'esprit, non en  
la lettre, de ce Juif la louange n'est pas des hom-  
mes, mais de Dieu.*

*Or il est vray, &c. Les Juifs étant tels que l'A-  
pôtre vient de les représenter, tous leurs avanta-  
ges ne leur peuvent servir devant le Tribunal de  
Dieu qu'à les faire condamner, & s'il se trouvoit  
au contraire que les Gentils qui n'ont point reçu  
la Loy, eussent gardé leur innocence, il seroient  
justifiez sans la Circoncision. C'est le sommaire  
de ce qui est contenu dans ces derniers versets.  
Où l'on peut distinguer deux choses, savoir, les  
propositions qu'il met en avant touchant les Juifs  
& les Gentils, & la preuve qu'il en donne. Les  
propositions sont, que la Circoncision ne sert aux  
transgresseurs de la Loy que de sujet de condam-  
nation, & que d'autre-part l'incirconcision ne  
nuiroit point à ceux qui accompliroient la Loy.  
La preuve est, que devant Dieu le véritable Juif,  
& la véritable Circoncision consistent, non en des  
qualitez extérieures, mais dans une intérieure &  
réelle sainteté. La Circoncision. On peut deman-  
der pourquoy dans l'énumération qu'il a faite des  
avantages des Juifs, il n'a pas mis la Circonci-  
sion. Je répons que c'est parce que la Circonci-  
sion, par elle-même, n'étoit pas un avantage, mais  
étoit seulement le signe ou le sceau des autres  
avantages. Pourquoy donc, direz-vous, en fait-  
il*

mention ici? Je réponds que c'est pour la même raison, savoir, parce qu'en qualité de signe, ou de sceau, elle enferme tous les avantages marquez cy-dessus. Car c'est le propre des Sacremens de ramasser en eux toute la force de la Religion, à cause dequoy l'on désigne souvent la Religion par le nom des Sacremens. Dire donc la Circoncision, c'est dire tous les privileges des Juifs, comme dire le Baptême, c'est dire tous les privileges des Chrétiens. *Est utile, si tu observes la Loy.* Ce n'est pas que la Circoncision vienne en conte devant le Jugement de Dieu, comme si elle étoit une partie de la sainteté que Dieu demande. Mais c'est I. parce qu'elle aura été une aide, & un motif pour garder la Loy. II. Parce qu'étant un Sacrement d'engagement, ou d'obligation à garder la Loy, si le Juif l'avoit gardée, il pourroit produire sa Circoncision comme une obligation qu'il auroit acquittée, de sorte qu'elle même plaideroit pour luy. III. Parce qu'étant un signe & un sceau de la promesse annexée à la Loy, si le Juif avoit observé la Loy, il pourroit la produire pour remettre devant les yeux de Dieu sa promesse, & pour en espérer l'exécution. *Mais si tu transgresses la Loy, la Circoncision devient prépuce.* C'est-à-dire, ne te sera non plus mise en conte que si tu ne l'avois point reçue, elle ne te donnera nul avantage sur le Gentil. Elle perdra toute son efficace, tu ne t'en feras pas servy comme d'un aide, tu ne la pourras point produire, ni comme une obligation acquittée, ni comme un signe & un sceau de la Promesse de Dieu, puisque cette promesse n'est faite qu'aux observateurs de la Loy.

*Et si l'incirconcis, &c.* Ce n'est pas que Saint Paul veuille dire qu'il peut arriver qu'un Gentil  
incir-

378 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
incirconcis garde les Ordonnances de la Loy, qu'il retracte ici ce qu'il avoit dit dans le premier Chapitre touchant la corruption generale des Gentils. Mais c'est une supposition qu'il fait, quoy qu'd'ailleurs impossible, pour faire voir que devant le Jugement de Dieu, ni la Circoncision, ni le Prépuce n'entrent point en considération, soit pour la justification, ou pour la condamnation. C'est comme s'il disoit, que s'il pouvoit arriver qu'un Gentil incirconcis observât la Loy, son Prépuce luy vaudroit autant que la Circoncision à un Juif. La raison de cela est, que le Jugement de Dieu ne regarde que l'observation ou la violation des Loix, & non d'autres avantages ou désavantages qui ne font pas à la cause, selon qu'il a dit cy-dessus, que *Dieu n'a point d'égard à l'apparence des personnes*. Or c'est ici la seconde proposition qu'il met en avant.

*Ainsi si l'incirconcision qui est, &c.* Il continue à raisonner sur la même supposition, & en tire une autre conséquence, qui est que si l'incirconcis accomplissoit la Loy, non seulement il seroit justifié nonobstant son incirconcision, mais qu'il jugeroit, & condamneroit le Juif circoncis lequel ne l'accompliroit pas. La raison de cette conséquence est, que dans la comparaison du circoncis, & de l'incirconcis, la cause du transgresseur circoncis en paroîtroit beaucoup plus mauvaise, parce que les contraires étant mis en opposition l'un à l'autre se donnent beaucoup à connoître; au même sens il est dit, que les Ninivites condamneroient les Juifs, Matt. 12. 41. 42. & que Noë condamna le Monde, Heb. 11. 7. ce qui emporte une plus grande condamnation. *De la nature.* C'est-à-dire, de la simple condition de la Nature, par opposition au Juif, qui a été discerné,

é, & mis à part par une vocation singulière de Dieu. *Par la lettre & Circconcision.* C'est-à-dire par la Parole écrite, laquelle te distingue de la condition commune des hommes, & par la Circconcision qui t'a été donnée pour un signe de cette distinction, ce que le Gentil n'a pas reçu, n'ayant autre chose que la nature. Les termes *d'accomplir la Loy, & de transgresser la Loy*, doivent être pris ici dans toute la rigueur de leur sens, savoir pour un accomplissement entier & parfait, & pour quelque transgression que ce soit, fut-elle des plus légères. Car il s'agit ici, comme on l'a dit souvent, du Jugement de la Justice severe, devant lequel toute transgression est contée en condamnation, & rien ne peut subsister qu'une observation pleine & constante des Commandemens de Dieu. Mais comment se pourroit-il dire que l'incirconcis qui n'a que la Nature, eût accompli la Loy, laquelle il n'a point reçue? Je répons qu'il l'accompliroit, non entant qu'écrite au dehors sur des tables de pierre, ou dans les Livres de Moïse, & des Prophètes, car il ne l'a pas reçue de cette manière, mais entant qu'écrite naturellement dans les cœurs de tous les hommes. D'où il paroît évidemment que dans cette dispute de Saint Paul touchant la Justification, il entend par la Loy, non simplement la Loy Cérémonielle, comme quelques-uns se l'imaginent, mais la Loy Morale: car il n'y a que celle-là que les Gentils portent naturellement écrite dans leurs cœurs. Outre qu'il parle de cette même Loy, dont il dit que les Juifs ont été les transgresseurs lors qu'ils ont dérobé, commis adultere, & fait des actions sacrileges, & par consequent de la Roy Morale.

*Car celui-là n'est pas Juif, &c.* C'est ici la preuve

380 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
ve de ce qu'il a mis en avant, que la Circoncision ne sert de rien aux transgresseurs de la Loi, que pour les faire plus grièvement condamner, & que l'incirconcision ne nuirait point à ceux qui accompliraient la Loi. La raison, dit-il, de cela est, que quand vous comparoîtrez devant le Trône de Dieu pour y être jugés, & que vous produirez votre titre de Juif, comme l'ayant par la naissance, & votre Circoncision, comme l'ayant reçue dans votre chair en signe de l'Alliance de Dieu, Dieu ne se contentera point de ces vaines apparences: il vous en demandera l'essence, & la réalité. Or l'essence, & la réalité de ces choses ne consiste pas en des noms, ni en des signes externes; & quand il n'y aura que cela, Dieu ne tiendra pas un homme pour vrai Juif, ni une Circoncision pour une vraie Circoncision. Ce n'est qu'un Juif en ombre & en peinture, ce n'est qu'une Circoncision figurative vuide de sa vérité.

*Mais celui-là est Juif, &c.* C'est-à-dire que Dieu ne reputedra en son Jugement pour vrai Juif que celui qui en aura la réalité, savoir celui qui en effet sera saint, & juste, & qui aura accompli la Loi: car c'est dans cet accomplissement que consiste la confession, la louange, & l'action de grâces, qui sont les choses signifiées par le Nom de Juif. C'est ainsi qu'il faut entendre l'opposition que Saint Paul fait du dehors, & du dedans: le dehors c'est le Nom, le dedans c'est la chose même, représentée par le Nom. *Et la Circoncision est celle du cœur, en l'esprit, non en la lettre.* On rapporte d'ordinaire ce passage à celui de l'Épître aux Colossiens Ch. 2. vers. 11. *Vous êtes circoncis en Christ d'une Circoncision faite sans main, par le dépouillement du corps des péchez de la chair, savoir*  
par

par la Circoncision de Christ. Mais c'est mal à propos, car les pensées de l'Apôtre dans l'un & dans l'autre sont fort différentes, & les Passages qui sont parallèles à l'égard des termes, ne le sont point du tout à l'égard du sens. Pour éclaircir ce point il faut savoir que la Circoncision avoit deux égards, l'un à l'Alliance Legale dont elle étoit un Sacrement, l'autre à l'Alliance Evangelique dont elle étoit un Type. En qualité de Sacrement de l'Alliance Legale, elle représentoit l'accomplissement entier & parfait de la Loy, qui consistoit, non simplement dans la pureté extérieure, mais dans l'innocence parfaite de l'ame; & dans ce sens elle représentoit une chose que l'homme n'avoit point, mais qu'il falloit pour-  
tant avoir, si l'on vouloit être justifié par la voye de la Justice exacte de Dieu. En qualité de Type elle représentoit la sainteté Evangelique, qui consiste en repentance & en amendement de vie par l'Esprit de Jesus-Christ, & en ce sens elle représentoit une chose qui est en effet, savoir dans les vrais Fidèles de Jesus-Christ. S. Paul Col. 2. la considère dans ce dernier égard, car il veut dire que ce dont le Juif avoit le Type, & la Figure, nous en avons l'original & la vérité sous l'Evangile. Mais dans ce Passage-cy il la considère dans le premier égard, car il s'agit du Jugement severe de la Justice qui n'admet point de repentance ni d'amendement de vie, par opposition au Jugement Evangelique qui est un Jugement de miséricorde, où la repentance & l'amendement de vie ont lieu. Le sens donc de l'Apôtre en ce lieu est, que si le Juif se contente d'apporter devant ce Jugement de Justice severe un simple extérieur, un simple Sacrement, sans avoir cette quatrième Justice pleine & parfaite

382 COMMENTAIRE SUR L'ÉPI TRE  
te que le Sacrement signifie, & que le Juge de  
mande, tout cela ne luy servira de rien qu'à le fa-  
re condamner. *Du cœur en l'esprit.* C'est-à-dire  
qui penetre jusques dans le fond de l'ame, en un  
mot qui soit réelle & effective. Le terme d'es-  
prit ne signifie pas ici le Saint Esprit, comme on  
pourroit se l'imaginer, ni même une signification  
mystique ou Evangélique, mais une Circoncision  
intérieure, solide & réelle, par opposition à la Sa-  
cramentelle & figurative qui étoit faite en la chair.  
*Non en la Lettre*, c'est-à-dire, non celle qui est  
faite selon la commandement littéral, & dans  
toutes les formes prescrites par la Lettre de l'É-  
criture. En un mot c'est la Circoncision spirituelle  
que l'Apôtre oppose à la réelle du cœur & de l'es-  
prit. *Duquel la loüange n'est pas des hommes, mais*  
*de Dieu.* Il fait allusion au Nom de Juif, qui signi-  
fie loüange, ce qui se peut prendre, ou dans un  
sens actif, comme qui diroit loüant, ou dans un  
sens passif, comme qui diroit loüé. Moyse l'a pris  
en ce second sens lors qu'il rapporte la bénédic-  
tion de Jacob, *Inda*, dit-il, *tes Freres te loüeront.*  
L'Apôtre le prend ici de même, mais il ne veut  
pas que cette loüange soit des hommes, mais de  
Dieu; c'est-à-dire, que pour être vray Juif, il ne  
suffit pas d'avoir des avantages extérieurs qui atti-  
rent les loüanges humaines, mais qu'il faut être  
en état d'obtenir celles de Dieu.

Le but de tout ce discours, & en général de tout  
ce Chapitre est de montrer que les Juifs sont pé-  
cheurs, ni plus ni moins que les Gentils, & par  
conséquent qu'ils ne peuvent être justifiés par  
leurs œuvres devant Dieu, mais qu'au contraire  
ils ne peuvent attendre de sa justice rigoureuse  
se que la condamnation, quelques grands qu'aient  
soient les avantages qu'ils ont reçûs par dessus les  
Gentils.

CHAP.

## CHAPITRE III.

- Verset 1. *Quel est donc l'avantage du Juif, ou quelle est l'utilité de la Circoncision ?*

- Vers. 2. *L'avantage est grand en toute manière, principalement en ce que les Oracles de Dieu leur ont été confiés.*

**Q**uel est, &c. On peut diviser ce Chapitre en trois parties. La première contient quelques objections que l'Apôtre résout avant que d'aller plus loin. Elle s'étend jusqu'au verset 8. inclusivement. La seconde prouve par des témoignages de l'Ecriture que les Juifs sont tous enveloppez dans le crime, & par conséquent que nul ne peut être justifié par la Loy. Celle-cy va depuis le verset 9. jusqu'au 20. inclusivement. La troisième commence au verset 21. & contient tout le reste du Chapitre ; l'Apôtre y montre la véritable manière d'être justifié, savoir par la Foy en Jésus-Christ, tant pour les Gentils que pour les Juifs. C'est le sommaire de ce Chapitre. *Quel est donc l'avantage, &c.* Si les avantages des Juifs sur les Gentils ne servent qu'à les faire plus facilement condamner devant le Tribunal de la Justice Divine, comme l'Apôtre vient de le dire, il semble qu'on est bien éloigné de pouvoir dire que Dieu les ait favorisés par dessus les Gentils. C'est une objection qui naît assez naturellement de la doctrine du Chapitre précédent, & qu'il étoit nécessaire de résoudre, non seulement parce qu'elle a de la couleur, mais parce qu'elle est importante, & qu'elle eût pû arrêter le cours de la Prédication Evangélique à l'égard des Juifs. Je



384 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
dis qu'elle a de la couleur, car en effet si les avantages des Juifs ne peuvent pas les justifier, s'ils ne contribuent rien pour faire pencher de leur côté la balance du Souverain Juge du Monde, & pour le leur rendre favorable, s'ils servent plutôt à leur condamnation, ne semble-t-il pas qu'ils sont non-seulement nuls, mais pernicious? On ne peut mettre en eux aucune confiance, puis qu'ils ne sauroient empêcher que Dieu ne traite également, & ceux qui les ont reçus, & ceux qui ne les ont pas reçus. Mais je dis aussi que l'objection est importante, car ce seroit un grand inconvenient que de dire que tout ce que Dieu avoit fait pour les Juifs, un soin si particulier, & une amour si grande, & que Moÿse relève si hautement, ne fussent rien, & que l'Apôtre les anéantît d'un seul coup de plume, & qu'il les convertît en mal; cela pouvoit le rendre de plus en plus odieux à son propre Peuple, & nuire à la doctrine de l'Evangile. Il a donc eu raison de se proposer cette objection, & de la résoudre.

*L'avantage est grand, &c.* Il rejette l'objection comme fautive & mal fondée. En effet encore que ces avantages ne pussent pas venir en conte devant le Jugement de Dieu qu'à faire condamner les Juifs, il ne s'ensuivoit pas qu'ils fussent nuls ou de nul usage. Car I. c'étoient des marques du soin particulier que Dieu avoit eu de ce Peuple, pendant qu'il avoit comme abandonné toutes les autres Nations. II. C'étoient des aides que Dieu leur avoit données pour se retirer de l'iniété & de l'horrible dépravation des Gentils, & il n'avoit tenu qu'à eux de s'en servir. III. Dieu même les avoit accompagnez d'un degré de la lumière intérieure, & de son Saint Esprit, qui les incitoit à la répentance, s'ils en eussent

seul voulu suivre les mouvemens. IV. Enfin c'étoient non seulement des figures & des ombres de l'Evangile, mais aussi des préparations à cette nouvelle Alliance. Dieu n'avoit rien donné de semblable aux Gentils, l'avantage donc des Juifs étoit grand. *En toute manière.* Cela ne veut pas dire en tout sens, car l'Apôtre ne revoque pas ce qu'il a dit au Chapitre précédent, que ces avantages ne servoient de rien aux Juifs pécheurs pour leur justification, & qu'au contraire ils servoient à leur condamnation. Mais cette expression signifie que leur avantage étoit fort grand & fort considérable. *Principalement en ce, &c.* Le Grec porte *premierement*, ce qui n'est point un *premierement* d'ordre, mais un *premierement* de dignité, c'est-à-dire, que de tous les avantages que Dieu leur avoit accordez, le plus excellent & le plus estimable étoit celuy de leur avoir confié ses Oracles. Mais que faut-il entendre par ces *Oracles*? Je répons qu'il faut entendre en général toute l'Oeconomie Legale, entant qu'elle regardoit le Messie, & en particulier les Prophéties qui le promettoient. C'est ce que l'Apôtre appelle ici *les Oracles de Dieu*. Ailleurs il les appelle les *Promesses*, Heb. 11, 13. *Oracles* par égard à ce que c'étoient les paroles de la bouche même de Dieu, par opposition à la révélation de la Nature qui étoient communes aux Juifs, & aux Gentils. *Promesses*, par égard à leur matière, parce qu'ils contenoient la grande promesse de l'envoy de Jesus-Christ au Monde; Dieu les leur avoit *confiez*, c'est-à-dire, 1. Qu'il les en avoit faits les gardiens & les dépositaires, jusqu'au tems de leur exécution, auquel tems ils devoient être communiquez à toute la Terre, suivant ce qui avoit été dit Es. 2. 3. *La Loy sortira de Sion, & la Parole de l'Eternel de Jerusalem, &c.*

## 386 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE

*El. 60. 3. 4. Les Nations marcheront en ta lumière, & les Roys à la splendeur qui s'élèvera sur toy. Elève tes yeux aux environs, & regarde. Tous ceux-cy se sont assemblez, & ils sont venus pour toy, tes fils viendront de loin, & tes filles seront nourries par des nourrisiers, portées sur leurs côtes. II. Dieu les leur avoit confiez, non simplement comme le bien d'autrui, pour en être les dépositaires, mais comme leur propre bien, pour en avoir eux-mêmes l'usage: car le Messie leur étoit proposé, pour mettre dès lors leur confiance en luy, & pour chercher en luy leur salut. C'est pourquoy l'Apôtre célèbre la Foy des Anciens, Heb. 11. & dit, qu'encore qu'il n'eussent pas reçu les Promesses, c'est-à-dire, qu'ils n'en eussent pas vû l'exécution, ils les avoient pourtant vûes de loin, crûes & saluées, & fait profession qu'ils étoient étrangers & voyageurs sur la Terre. Que Dieu luy-même n'avoit pas dédaigné d'être appelé leur Dieu, & qu'il leur avoit préparé une Cité. C'est pour cela même que le Messie devoit naître d'eux, vivre parmi eux, & y accomplir l'œuvre de sa Rédemption, leur prêcher, & leur faire prêcher son Evangile, avant que de l'annoncer aux autres, comme Paul & Barnabas le reconnoissent, Act. 13. 46. C'étoit à vous qu'il falloit premièrement annoncer la Parole de Dieu.*

Mais pourquoy Dieu avoit-il donné ses Oracles si long-tems avant la venue du Messie? Je répons que c'étoit pour trois raisons principales. L'une pour lui servir de témoignage qu'il n'avoit pas absolument abandonné la Terre, mais qu'il y avoit toujours entretenu une Eglise. Car c'étoit par ces grandes & Divines Promesses qu'il avoit eu des Elûs, & des Fidèles dans tous les Siècles. *Christ*, dit l'Apôtre, Heb. 13. 8. *est la même hier & aujourd'hui.*

*aujourd'hui, & éternellement.* L'autre pour servir de caractère, & de signe à la personne du Messie, lors qu'il viendrait au Monde, afin de le reconnoître, & de le distinguer de toute autre, car les Oracles le marquoient, & le circonstancioient d'une telle manière, qu'il n'étoit pas mal-aisé de le discerner. C'est pourquoy Philippe disoit à Natanaël, Jean 1. 34. *Nous avons trouvé Jesus de Nazaret, Fils de Joseph, qui est celui duquel Moïse a écrit en la Loy, & les Prophètes.* Et Jean 5 Jesus-Christ disoit luy-même, *Les Ecritures portent témoignage de moy.* Et un peu après, *si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi à moy, car il a écrit de moy.* La troisième raison étoit pour servir de preuve en son tems à la Divinité de la Religion Chrétienne. Car le rapport admirable qui est entre le Vieux & le Nouveau Testament, est une démonstration sensible & palpable de la Divinité de notre Religion, à laquelle il n'est pas possible qu'une droite raison ne se rende.

Au reste cette Grace du dépôt des Oracles étoit si particulière aux Juifs, que les Gentils n'y avoient aucune part. C'est ce que l'Apôtre enseigne ici formellement, puis qu'il la considère comme un avantage qu'ils avoient reçu par dessus les autres, & le terme Grec signifie *un surabondant*, une *préférence singulière*. D'où il s'ensuit que tout ce que quelques Anciens nous ont conté touchant les Oracles des Sibylles, ne sont que des fraudes pieuses, & des impostures dont la Religion Chrétienne n'avoit que faire. Car si ces Oracles Sibyllins étoient véritables, Saint Paul n'eût pas eu raison d'attribuer aux Juifs cet avantage sur les Gentils. Mais pourquoy l'Apôtre conte-t-il cet avantage pour le plus grand ? Ne pourroit-on pas luy en égalér, ou même luy en préférer d'autres, com-

388 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
me les miracles que Dieu avoit fait en leur faveur,  
le soin qu'il avoit eu de les nourrir de sa Manne,  
de les abbreuver de l'eau de son Rocher, de leur  
faire entendre sa voix du milieu des flammes, de  
leur donner sa Loy, & de l'écrire de son propre  
doigt sur des Tables de pierre? Je répons que les  
promesses du Messie étoient bien plus grandes que  
tout cela. I. Parce qu'elles contenoient le plus  
admirable de tous les secrets, savoir l'envoy de  
son Fils au Monde pour rachéter le genre hu-  
main : au prix de cecy, tout le reste n'est rien.  
II. Parce que tous les autres avantages détachez  
de celuy-cy, non seulement ne leur eussent de  
rien servi, mais leur eussent été funestes dans le  
sucez. Car étant pécheurs, comme ils étoient,  
cela ne pouvoit servir qu'à les précipiter dans le  
désespoir, en leur faisant connoître d'un côté leur  
propre corruption, & de l'autre la Justice van-  
geresse de Dieu, & les laissant dans l'impossibi-  
lité de trouver une expiation. Si donc Dieu n'y  
eût ajouté les promesses du Messie, tout le  
reste leur étoit mortel, & par là ces promesses  
ont été le premier & le principal de leurs privile-  
ges.

Verf. 3. *Car qu'importe si quelques-uns n'ont pas  
crû? Leur incrédulité anéantira-t-elle la Foy de  
Dieu?*

Verf. 4. *Ainsi ne soit. Mais Dieu soit véritable,  
& tout homme menteur, selon qu'il est écrit, afin que  
tu sois trouvé juste en tes paroles, & que tu ayes gain  
de cause quand tu juges.*

*Car qu'importe.* Il prévient une instance qu'on  
pouvoit faire contre ce qu'il venoit de dire du  
grand avantage des Juifs sur les Gentils, en ce  
que

que Dieu leur avoit confié ses Oracles. Car puisqu'ils n'avoient pas crû au Messie que les Oracles promettoient, non seulement cet avantage ne pouvoit pas être conté pour grand chose, mais il devoit au contraire être conté pour un préjudice. Pour répondre à cela, premièrement il suppose ou insinue, que l'incrédulité n'avoit pas été générale, ce qui est tacitement sous-entendu en ce qu'il n'attribue l'incrédulité qu'à quelques-uns; car qui dit que quelques-uns n'ont pas crû, dit en même tems que quelques-uns ont crû. En effet, il n'eût pas été digne de la Sagesse Divine d'avoir donné à un Peuple préférablement à tout autre, une si belle & si glorieuse Oeconomie, comme étoit celle de l'Ancien Testament, de l'avoir choisi sur tous les autres par un pur effet de son amour & de son bon plaisir, pour luy révéler ses secrets touchant le Messie, & cependant d'avoir permis qu'aucun n'y répondit par une vraie & sincère Foy. Il y a trop de gloire, & trop de Majesté dans la Personne de Jesus-Christ, & dans l'Oeuvre de sa Rédemption, pour souffrir que la révélation en soit faite extérieurement par le Ministère de la Parole, sans qu'il y ait quelques-uns qui en profitent. En tous Siècles, l'Evangile est le Ministère de l'Esprit, tant avant la venue du Messie que depuis, quoy qu'en différente mesure. Il étoit donc convenable que les promesses anciennes, qui en substance étoient l'Evangile, fussent accompagnées d'un degré de cet Esprit Divin qui les imprime dans le cœur des hommes, & que quand l'Esprit seroit répandu sur toute chair, la Nation des Juifs n'en fut pas absolument privée. C'est donc comme une première réponse, savoir, que l'incrédulité n'a pas été si générale que plusieurs n'ayent profité des Ora-

390 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
cles, & par conséquent au moins à leur égard, l'avantage du Juif a été grand. Mais l'Apôtre va plus loin, car en second lieu il reconnoît que plusieurs étoient tombez dans l'incrédulité, & il nie que leur incrédulité fasse aucun préjudice à la bonne Foy de Dieu. Ici l'on peut d'abord demander si l'Apôtre parle en général de tous les prophanes, & mondains qui ont été parmy les Juifs, pendant toute la durée de l'Oeconomie Legale, ou s'il a seulement égard à ceux qui du tems de la révélation du Messie rejeterent l'Evangile. Je répons qu'il n'y a nul inconvenient de l'expliquer des uns & des autres, & que le discours de l'Apôtre semble demander qu'on luy donne cette étendue. Mais direz-vous comment peut-on attribuer aux Juifs une incrédulité par égard aux Oracles, lors qu'ils n'ont fait que rejeter la Personne de Jesus Fils de Marie. Car ils ne doutoient pas de la vérité des Oracles, ils en attendoient au contraire avec confiance l'accomplissement, ils nioient seulement que Jesus fût celuy qui avoit été marqué par les Oracles. Je répons que rejeter, comme ils faisoient, la Personne de Jesus-Christ, c'étoit autant que s'ils eussent rejeté formellement les Oracles, puisque tout ce qui étoit porté par les Oracles se rencontroit dans une parfaite conformité en la Personne de Jesus-Christ, & ne se pouvoit rencontrer qu'en luy. Ils rejetoient donc les Oracles par équivalence, d'autant plus que ce n'étoient que de faux préjuges, & un faux sens qu'ils donnoient aux Oracles, en les interprétant d'un Messie temporel, qui leur firent faire cette rejection. Ainsi ce fut une véritable incrédulité contre les Oracles mêmes, car tous ceux qui rejettent le véritable sens de l'Ecriture, pour s'attacher à un sens étranger, ne croient point

point dans le fond à l'Ecriture, mais aux phan-  
tômes de leur imagination, encore que d'ailleurs  
ils fassent profession de croire que ce que l'Ecri-  
ture dit est vrai. L'Apôtre a donc eu raison d'at-  
tribuer aux Juifs une incrédulité par égard aux  
Oracles. Mais il nie que cette *incrédulité* puisse  
*anéantir la Foy de Dieu*. Par cette *Foy de Dieu*  
quelques interprètes entendent la constance & la  
fidélité de son amour envers les Juifs, & ils veu-  
lent que le sens de l'Apôtre soit, qu'encore que  
les Juifs soient à présent tombez dans l'incréduli-  
té, Dieu ne laissera pourtant pas un jour de les  
rappeller, comme il l'enseignera formellement  
dans le Chapitre onzième. Mais il ne s'agit point  
ici du rappel des Juifs, ni de la constance de l'A-  
mour de Dieu envers eux, il s'agit plutôt de  
leur condamnation devant le Tribunal de la Justi-  
ce severe de Dieu, qu'ils prétendoient éluder en  
produisant leurs avantages, & en soutenant que  
si ces avantages ne servoient qu'à les faire con-  
damner, comme l'Apôtre venoit de le dire, ce  
n'étoit donc pas de bonne Foy que Dieu les leur  
avoit donnez. C'est uniquement ce que l'Apôtre  
se propose de refuter. Le terme de *Foy* signifie  
donc ici la sincérité, & la bonne Foy de Dieu,  
selon laquelle il avoit donné aux Juifs ses Ora-  
cles, & son sens est que l'incrédulité de ces misé-  
rables n'empêchoit pas cette sincérité, & cette  
bonne Foy de Dieu; d'où il s'ensuivoit qu'elle  
ne faisoit qu'attirer sur eux une plus juste condam-  
nation, comme il l'avoit montré dans le Chapi-  
tre précédent.

*Ainsi ne soit.* Cette façon de parler, qui est fré-  
quente dans cette Epître, marque deux choses,  
savoir, une réjection de ce que l'objection vou-  
loit inférer, non seulement comme d'une chose  
fausse



392 COMMENTAIRE SUR L'ÉPÎTRE  
fausse, mais comme d'une chose impie, & un  
mouvement d'indignation, & de detestation.  
L'Apôtre s'en est servi dans cette occasion avec  
justice, parce que c'est un outrage à Dieu, que de  
faire dépendre la sincérité de Dieu de la dépra-  
vation de l'homme, & sa Grace de nôtre disso-  
lution. Si le Privilège du Juif, & le bien que  
Dieu lui a fait ne se termine qu'à sa propre con-  
damnation à cause de son incrédulité, ce seroit  
faire injure à Dieu que de juger de son intention  
par la faute de ce misérable. L'Apôtre a voulu  
aussi purger sa Doctrine de cette calomnie atro-  
ce, qu'elle enseignât que Dieu n'étoit pas sin-  
cère.

*Mais Dieu soit véritable & tout homme men-  
teur.* La vocation entant qu'elle est de Dieu est  
sincère, mais ce qu'elle a un succez tout con-  
traire à sa nature, & à sa destination, cela vient  
de l'homme qui est toujours trompeur, & vain.  
Si les Juifs ne l'eussent pas corrompuë par leur  
perversité, elle leur eût été salutaire: si elle leur  
est tournée en condamnation, c'est eux-mêmes  
qui en sont la cause par leur incrédulité. Il faut  
donc toujours bien distinguer ce qui est de Dieu  
d'avec ce qui est de l'homme; ce qui est de Dieu,  
est bon, droit, & véritable, ce qui est de l'hom-  
me est mensonger & frauduleux. Il y en a qui  
croient que l'Apôtre a eû égard à ce qui est dit  
Ps. 62. 10. *Ceux de bas état ne sont que vanité, &  
les Nobles ne sont que mensonge*, & Ps. 116. 11.  
*Tout homme est menteur.* Car quoy que dans ces  
Passages il ne soit pas dit en propres termes, que  
Dieu est véritable, il est pourtant certain que  
l'homme est mis là en opposition à Dieu, & que  
dans cette opposition ce que l'homme est déclai-  
re menteur, emporte que Dieu est véritable, de  
sorte

sorte que l'Apôtre ne se seroit point éloigné du sens de David. Mais il n'est pas nécessaire de recourir à l'autorité de David pour établir en général ce que l'Apôtre dit icy, puisque ce sont les premières notions de la conscience, que Dieu est véritable, & que tout homme est menteur. Il suffit que dans l'hypothese il l'établisse dans la cause même de David, comme il le fait dans les Paroles suivantes.

*Selon qu'il est écrit, afin que, &c ;* Ce Passage est du Ps. 51. 6. & l'Apôtre suit la version des Septante qui porte *ἐν τῷ κρινέσθαι*, ce qui se peut prendre ou dans une signification passive, *quand tu seras jugé*, ou dans une signification active, *quand tu jugeras*, car *κρινέσθαι* peut être l'infinitif du Médium. La Version Vulgate, & la nôtre commune l'ont pris dans la signification Passive, mais quoy que cela ne soit pas d'une fort grande importance, je ne doute pourtant pas qu'il ne soit mieux de le prendre dans une signification active, tant parce qu'elle convient beaucoup mieux à la force du Verbe Hebreu, que parce qu'elle s'accorde aussi beaucoup mieux, & au sens de David, & au sens même de Saint Paul en ce lieu, comme il paroîtra dans la suite. Ainsi nous n'avons pas fait difficulté de changer la version commune & de traduire, *quand tu jugeras*, au lieu de, *quand tu seras jugé*. Pour développer donc tout cela, il s'agit de faire voir d'un côté quel est le véritable sens de David en ces Paroles, & de l'autre quel est le sens de Saint Paul, afin de reconnoître s'il a convenablement, & bien à propos allegué ce Passage. Le sens de David sera clair si nous recourons à l'Histoire rapportée au second Livre de Samuel Chap. 12. où il est dit que Nathan fut envoyé de Dieu à Da-

vid,

394 COMMENTAIRE SUR L'ÉPI TRE  
vid, & qu'il lui tint ce langage, *Ainsi a dit l'E-*  
*ternel le Dieu d'Israël, je t'ay oint pour être Roy sur*  
*Israël, & je t'ay délivré de la main de Saül. Je*  
*t'ay même donné la Maison de ton Seigneur, & les*  
*femmes de ton Seigneur dans ton sein, & je t'ay don-*  
*né la Maison d'Israël, & celle de Juda, & si cela*  
*est peu, je t'eusse ajouté telle & telle chose. Pourquoi*  
*donc as-tu méprisé la Parole de l'Eternel faisant ce*  
*qui lui déplait. Tu as frappé avec l'épée Urie le He-*  
*tien, & as enlevé sa femme pour en faire ta femme,*  
*& tu l'as tué de l'épée des enfans de Hammon. C'est*  
*pourquoy maintenant l'épée ne se départira jamais de*  
*ta maison, parce que tu m'as méprisé, & que tu as*  
*enlevé la femme d'Urie le Hetien afin qu'elle fût*  
*ta femme. Ainsi a dit l'Eternel, voicy, je m'en vay*  
*faire naître contre toy un mal de ta maison, & j'en-*  
*leveray tes femmes devant tes yeux, & les donne-*  
*ray à ton domestique, & il couchera avec tes fem-*  
*mes à la venue de ce Soleil.* Il est clair que dans ce  
discours Dieu prend deux qualitez, l'une de par-  
tie plaignante; & accusante contre David, com-  
me contre un ingrat qui a abusé des graces qu'il  
avoit reçûes, & qui a offensé son propre bien-  
faiteur, l'autre de Juge qui prononce en sa pro-  
pre cause, & sur sa propre accusation. Or c'est  
à quoy David ayant égard, répond dans le ver-  
set sixieme de son Pseaume, *J'ay péché, dit-il,*  
*contre Toy, contre Toy proprement, j'ay fait ce que*  
*est déplaisant devant tes yeux, afin que tu sois trouvé*  
*juste en tes paroles, comme s'il disoit, tu as raison*  
*de te déclarer ma partie, je t'ay offensé, je suis*  
*un ingrat, tu as raison de te plaindre & de m'ac-*  
*cuser, il y a de la vérité & de la justice dans les*  
*Paroles que ton Prophète m'a dites de ta part.*  
Il ajoute, *Et que tu sois trouvé pur, ou selon les*  
*Septante, que tu ayes gain de cause quand tu juges,*  
c'est.

c'est-à-dire, que comme ma partie & mon accusateur, tu remportes la victoire contre moy, devant ton Tribunal, quand tu prononces ton Arrêt. En un mot, cela signifie que soit à l'égard du fond, soit à l'égard de la forme, il n'avoit rien à dire dans ce procez que Dieu lui avoit intenté, ni dans le Jugement qu'il avoit prononcé en sa propre cause, & qu'il y reconnoissoit par tout la Vérité & la Justice de Dieu; jusques là c'est le sens de David. D'où il résulte clairement que quand Dieu plaide contre l'homme, & qu'il met en avant le bien qu'il lui a fait, & ce que l'homme au contraire luy a rendu de mal, ses graces & nos offenses, il se trouve toujours que Dieu a été sincère & véritable envers nous, mais que nous avons été trompeurs & infidèles envers lui, & par conséquent, que nôtre condamnation est juste & infaillible. Or c'est précisément ce que l'Apôtre s'est proposé de conclurre contre les Juifs. Dieu leur avoit élargi des faveurs, ils n'y ont répondu que par des péchez, & par une pure incrédulité. Quand donc il les tirera en cause devant sa Justice, Dieu se trouvera avoir été sincère & véritable envers eux, & eux au contraire, méchans & menteurs, d'où suivra leur juste condamnation. L'Apôtre ne pouvoit donc rien alleguer de plus à propos que l'exemple & les Paroles mêmes de David, dans un sujet tout fait semblable, ni résoudre l'objection de ses Adversaires avec plus de solidité.

*Verf. 5. Mais si nôtre injustice rehausse la Justice de Dieu, que dirons-nous ? Dieu n'est-il pas injuste quand il punit ? Je parle à la manière des hommes.*

*Verf. 6. Ainsi ne soit ! autrement, comment Dieu jugera-t-il le Monde.*

*Verf.*

Verf. 7. *Et si la vérité de Dieu éclate davantage à sa gloire par mon mensonge, pourquoi m'aussi suis-je encore jugé comme pécheur !*

Verf. 8. *Mais plutôt selon que nous sommes calomniés, & que quelques-uns disent que nous disons que ne faisons-nous des maux, afin que du bien en arrive ? La condamnation de telles gens est juste.*

*Mais si notre injustice, &c.* C'est encore une instance des Adversaires, contre ce qu'il venoit de dire, que l'incrédulité & la perversité de l'homme ne fait que relever davantage la vérité & la sincérité de Dieu. Si cela est, disent-ils, Dieu fera injuste de nous punir, puisque nous rehaussons sa Gloire. On peut prendre ces termes d'*Injustice*, & de justice en deux sens. I. L'*Injustice* de notre cause relève la Justice de la cause de Dieu. II. Notre fraude ou notre mensonge, en tant que nous répondons mal à la Vocation Divine, relève la Vérité & la Sincérité de Dieu. Ces deux sens reviennent au fond à la même chose. Le premier semble avoir rapport au Passage allégué de David, *Afin que tu sois trouvé juste en tes paroles, & que tu ayes gain de cause quand tu juges.* Le second se rapporte à ce qu'il avoit dit, *Dieu soit véritable, & tout homme menteur.* De quelque manière qu'on le prenne cela est indifférent. Il faut seulement remarquer que la coutume leur que l'on peut donner à cette objection consiste en ce qu'il n'y a point ce semble de Justice à punir des personnes qui n'ont fait que glorifier Dieu, & faire paroître de plus en plus ses perfections. Or selon l'Apôtre, l'infidélité de l'homme fait cet effet. Il n'y aura donc pas de Justice à le punir. *Rehausse.* Le terme Grec signifie

paise trois choses, recommander, faire paroître  
 davantage, établir, & confirmer. On a choisi la  
 seconde signification, comme plus propre au su-  
 jet dont il s'agit, bien que les autres y pourroient  
 avoir lieu. Car nôtre injustice recommande la  
 justice de Dieu, entant qu'elle la fait plus esti-  
 mer par la force de l'opposition. Elle l'établit  
 aussi & la confirme par la même raison, parce  
 qu'elle la découvre davantage. On peut voir icy  
 combien l'homme est ingenieux à se tromper  
 soy-même, & à chercher de vaines excuses pour  
 éluder sa condamnation, & par conséquent pour  
 demeurer dans le crime, car c'est à quoy toutes  
 ces subtilitez aboutissent. *Que dirons nous ? C'est-à-*  
*dire, que répondrons-nous à l'objection sui-*  
*vante ? Qu'avons-nous à dire, sur ce que les*  
*Adversaires en infèrent. Dieu n'est-il pas injuste*  
*quand il punit ?* Il est ce me semble beaucoup  
 mieux de traduire de cette manière, que com-  
 me on fait ordinairement, *Dieu est-il injuste quand*  
*il punit ?* Car quoy que cela revienne au fond à  
 la même chose, il paroît pourtant par les Para-  
 des suivantes, *Je parle à la manière des hommes,*  
 que l'Apôtre parle icy, non en sa propre Person-  
 ne, mais en la personne des Juifs Adversaires.  
 Or il est plus conforme à la personne des Adversai-  
 res de tenir ce langage, *Dieu n'est-il pas injuste*  
*quand il punit ?* C'est-à-dire, ne faites-vous pas  
 Dieu Injuste, que de dire simplement, *Dieu est-*  
*il Injuste quand il punit ?* J'avoüe qu'il importe  
 peu laquelle de ces deux Versions on suive, car  
 le Grec souffre l'une & l'autre, & le sens de-  
 meure le même. Il y a cependant plus de clarté  
 à celle que nous avons suivie. C'est une espee  
 d'insulte de la part des Adversaires contre la Doc-  
 trine de l'Evangile, comme si leur objection étoit

398 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
si forte , & si évidente qu'il n'y eût rien à ré-  
quer. *Je parle à la manière des hommes.* Comme  
cette induction fait horreur à la conscience ,  
a voulu avertir de quelle part elle vient , & par  
ce moyen empêcher qu'on ne fût choqué de le  
voir proferer de telles paroles. C'est comme s'il  
disoit , qu'il ne fait que rapporter ce que les hom-  
mes luy disent tous les jours , & que c'est avec  
douleur & à regret qu'il est obligé de le redire.  
Il paroît donc d'ici que ce n'est pas une objection  
que Saint Paul se soit faite à luy-même , & que le  
fil de sa dispute luy ait fournie , comme cela ar-  
rive souvent quand on traite quelque matière  
mais que c'étoit en effet un langage ordinaire dans  
la bouche des Juifs & des autres ennemis de l'E-  
vangile.

*Ainsi ne soit.* Il repousse cette objection en qua-  
tre manières , comme on le verra dans la suite. La  
première , est cette expression de détestation &  
d'horreur , que nous avons déjà veüe cy-devant ,  
& dont il se sert d'ordinaire dans de semblables  
occasions. Elle ne pouvoit être mieux employée  
que dans celle-cy , tant pour l'importance de la  
chose même , puisqu'il s'agit de conserver à Dieu  
sa Justice , que pour l'innocence de la Doctrine  
Evangélique que les Adversaires vouloient ren-  
dre odieuse par ces sortes d'inductions.

*Autrement comment , &c.* A ce mouvement  
d'horreur , il ajoute en second lieu , une réponse  
très-solide quoy qu'indirecte , savoir , que si l'in-  
duction des Adversaires avoit lieu , elle ôteroit  
entièrement à Dieu la qualité de Juge du Monde.  
La raison de cela est manifeste , car il n'y a point  
de péché d'aucun homme , qui ne relève quelque  
Perfection de Dieu par voye d'opposition. Si  
donc on peut conclurre de ce que nôtre injustice  
re-

rehausse la Justice de Dieu, que Dieu est injuste quand il nous punit; il faut dire aussi qu'il n'y a aucun péché que Dieu puisse punir. D'où il s'ensuit que Dieu ne sera plus le Juge du Monde. Or qui ne voit que cela renverse tout ordre & toute Religion. L'Objection donc des Juifs est telle que si on l'admet, il faut en même-tems ôter toute Religion du Monde. Il y en a qui croient que Saint Paul a fait allusion à ce qu'Abraham dit à Dieu, Gen. 18. 25. *Celui qui juge toute la Terre, ne fera-t-il point justice.* Mais il n'est pas plus nécessaire qu'il fasse allusion à ce Passage qu'à tant d'autres qui établissent Dieu pour le Juge du Monde; sans dire que c'est une notion commune de la conscience, qu'il n'étoit pas nécessaire de prouver, ni d'éclaircir.

*Et si la vérité de Dieu, &c.* C'est icy le troisième effort de l'Apôtre contre l'objection dont il s'agit. Si, dit-il, votre conséquence avoit lieu; savoir, que Dieu ne peut pas justement punir une action de l'homme, lors qu'elle relève la Gloire de Dieu? vous avez tort vous Juifs de me persécuter, & de me condamner, comme si j'étois le plus criminel des hommes. Car comme vous me dites, que si votre injustice rehausse la Justice de Dieu, Dieu est Injuste de vous punir: je vous diray de même, que si mon mensonge & ma fausse doctrine relève la vérité de Dieu, & donne de l'éclat à sa Gloire, vous êtes des injustes de me persécuter; comme si j'étois pécheur. Je sçay que la plus-part des Interprètes prennent ces Paroles; comme si c'étoit une répétition de l'objection précédente contenuë au vers. 5. & ils croient que Saint Paul parle icy non en sa propre personne, mais en celle d'un Juif Adversaire. Mais ils n'ont pas considéré que c'est une chose



400 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
fort extraordinaire pour ne pas dire absurde, qu  
de répéter une objection, après avoir commenc  
de la résoudre, comme l'Apôtre a déjà fait. Il  
n'ont pas aussi considéré que le terme, καὶ γὰρ  
qui signifie, *moy aussi*, marque évidemment que  
l'Apôtre parle non en la Personne d'un Adversai-  
re, mais en la sienne propre, & qu'il parle de luy-  
même & de ce qu'il souffroit. Car s'il eût parlé  
en la personne d'un Adversaire, il ne falloit pas  
dire, *moy aussi*, qui est la marque d'un application  
à une personne particulière. Il falloit se contenter  
de dire, pourquoi suis-je jugé comme pécheur.  
Car la personne d'un Adversaire est vague & indé-  
terminée. Ils n'ont pas enfin considéré, que c'est  
quelque chose de fort incommode, que de vou-  
loir que l'Apôtre repropose une objection en ter-  
mes plus-forts qu'il n'avoit fait la première fois,  
sans y faire d'autre réponse que celle-cy, *la con-*  
*damnation de ces gens est juste*, ce qui semble être une  
solution fort froide. Au lieu qu'à le prendre dans  
le sens qu'on vient de donner, il fait retomber  
l'objection contre les Juifs mêmes qui la faisoient;  
& les refute par leur propre conduite à son  
égard, à quoy ils n'avoient rien à répliquer.  
Je ne doute donc pas que ce ne soit icy une ré-  
ponse, & non une répétition de l'objection. *Eclate*  
*davantage à sa Gloire*. Il faut prendre le Sidel'A-  
pôtre pour un *puisque*, en ce sens, *puisque la vé-*  
*rité de Dieu éclate davantage à sa Gloire par mon*  
*mensonge*. Or c'est une proposition que les Juifs  
ne pouvoient rejeter, car d'un côté, elle est fon-  
dée sur leur faux préjugé que la Doctrine que  
Paul prêchoit n'étoit qu'un mensonge & une in-  
vention humaine, & de l'autre il étoit incontes-  
table que cette Doctrine quelle qu'elle fût, men-  
songe, ou vérité, relevoit hautement les droits de  
Dieu

Dieu, & tendoit toute entière à sa Gloire? *Par non mensonge.* Par ma Prédication que vous appelez, & que vous croyez être un mensonge. *Suis-je jugé comme pécheur?* Savoir, par vous-mêmes qui me regardez comme un impie & un méchant, que la Religion a intérêt de chasser du Monde. *Pécheur* veut dire icy, un pécheur insigné, qui attire sur lui la condamnation Publique: Tel étoit Saint Paul aux yeux de tous les Juifs.

*Mais plutôt, &c.* C'est la quatrième chose que l'Apôtre dit contre l'objection de ses Adversaires. Elle établit, dit-il, comme bon & juste un principe dont vous même nous faites un crime; savoir, qu'on peut faire du mal, afin qu'il en arrive du bien. Vous nous imputez calomnieusement cette horrible maxime pour nous rendre par ce moyen odieux à toute la Terre; & cependant c'est vous-même qui l'établissez. Car si Dieu étoit Injuste quand il punit l'injustice des hommes, sous prétexte que leur injustice rehausse la Justice de Dieu comme vous le prétendez, il s'ensuit de là, que nous pouvons impunément faire le mal, pourveu qu'il en arrive du bien; car dès qu'il en arrivera du bien, Dieu selon vous sera Injuste s'il vous en punit. On peut donc selon vous faire le mal, afin qu'il en arrive du bien, & votre propre objection vous charge de ce même sentiment dont vous nous accusez fausement. *Selon que nous sommes calomniez, &c.* Icy l'Apôtre se contente de repousser cette noire calomnie, & de déclarer que sa Doctrine & sa Religion en est entièrement innocente. Dans le Chapitre suivant il dissipera le faux prétexte sur lequel on la fondeoit; mais pour le présent, il lui suffit de protester que c'est une injure qu'on fait à la pureté de son Evangile, *La condamnation, &c.*

402 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
*Juste* non seulement parce que ce sont des calomniateurs, mais aussi parce qu'ils soutiennent eux-mêmes ce dont ils calomnient leurs Adversaires.

Verf. 9. *Quoy donc, sommes-nous plus excellents? Nullement, car nous avons déjà convaincu, tant les Juifs, que les Grecs d'être tous sous péché.*

Verf. 10. *Selon qu'il est écrit, il n'y a nul juste, non pas un seul.*

Verf. 11. *Il n'y a nul qui ait intelligence, il n'y a nul qui cherche Dieu.*

Verf. 12. *Ils se sont tous dévoyez, & tous ensemble sont devenus inutiles. Il n'y en a pas un qui fasse le bien, non pas un seul.*

*Quoy donc, &c.* C'est icy la seconde Partie où l'Apôtre se propose de prouver de plus en plus, par des témoignages exprés de l'Ecriture, que les Juifs sont tous enveloppez dans le crime, & que nul par consequent ne peut être justifié par la Loy. Elle s'étend jusqu'au verf. 20 inclusive-ment. *Quoy donc sommes nous plus excellents?* Après avoir satisfait aux objections des Adversaires, il reprend la suite de son discours, en disant que quoy qu'il vienne de reconnoître que les avantages des Juifs par dessus les Gentils, sont grands & considérables, il ne faut pourtant pas en conclurre que les Juifs soient plus excellents que les autres. La raison de cela est, que ces avantages ne sont tels qu'en eux-mêmes & de la part de Dieu, mais non dans le succez & de la part des hommes. *Plus excellens* veut dire ou préférables devant le Jugement de Dieu, ou exempts du péché, & il est indifférent de quelle manière qu'on le prenne, car cela revient à la même chose. *Nullement, car nous avons, &c.* C'est ce qu'il a fait dans le premier & dans le second Chapitre. Le terme Grec qu'on a traduit, *convaincu*, est emprunté

prunté du Barreau, & signifie proprement avoir par de bonnes & fortes preuves montré qu'on est coupable, ce qui confirme de plus en plus que dans cette dispute les idées de Saint Paul touchant la Justification, sont des idées de Barreau. Mais outre cela, il faut remarquer que l'Apôtre a plaidé la cause de Dieu, contre l'homme devant le Tribunal de la conscience. C'est la première chose que l'Evangile fait. Il aneantit l'homme, & confond son orgueil, & son hypocrisie. Voyez ce que nous avons dit sur le verset 18. du Chapitre 1. Mais l'Evangile ne s'arrête pas là, car en plaidant la cause de Dieu, il plaide aussi celle de l'homme; parce qu'il lui montre le remède de son mal en la Miséricorde Divine par Jesus-Christ. Les fausses Religions flattent l'homme, & le perdent, la véritable lui découvre son malheur & le sauve. Le Démon fût meurtrier de l'homme en lui promettant la vie, *Vous ne mourrez point*, mais Jesus-Christ nous vivifie, en nous faisant connoître notre mort. *Reveille toy, toy qui dors, & te relève d'entre les morts, & Christ t'éclairera. Tant les Juifs que les Grecs.* Sans qu'il y ayt entr'eux aucune distinction à cet égard. C'est ce qu'il a fait voir dans le second Chapitre. *D'être tous.* Ce *tous* ne signifie pas seulement qu'il y eût des pécheurs dans l'un & dans l'autre party, car les Juifs n'en disvenoient pas, & il n'y eût pas eû de dispute entr'eux & l'Apôtre sur ce point. Mais il signifie tous les individus, tous les hommes distributivement, comme on parle, sans en excepter aucun. C'est dans ce sens d'universalité qu'il faut prendre tout ce qu'il a dit jusqu'à présent tant des Juifs que des Gentils. De toute cette multitude d'hommes, il ne s'en est trouvé aucun qui ne se soit égaré de la droite

406 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
que sa veuë ne soit allée plus loin, & qu'il n'ayt  
considéré la corruption générale du genre hu-  
main, comme ses termes le marquent. Ce n'est  
pas qu'il veuille nier que Dieu n'en ayt sanctifié  
quelques-uns par son Esprit; car au contraire,  
dans ce même Pseaume il parle de l'affligé de  
qui Dieu est la retraite; mais il veut dire que  
dans l'état de la nature, & hors de la Grace de  
la régénération, que Dieu n'accorde qu'à ses Elus  
qui sont en petit nombre, tout le genre humain  
est dans une dépravation universelle. Or c'est  
aussi le sens de Saint Paul, & c'est l'usage qu'il  
a prétendu faire de ce Passage de David. *Nul  
juste.* L'Hebreu porte, *nul bon*, la Version des  
Septante Pseaume 53. *ên êsî trowân ayašôn*, *nul  
faisant le bien.* Mais cela revient à la même  
chose, car la véritable bonté, ou le vrai bien,  
consiste en sainteté, & en justice. *Non pas un  
seul.* Ces derniers termes, ne sont ni dans l'Hé-  
breu, ni dans les Septante. Mais l'Apôtre les  
a suppléés du verset troizième où ils se trouvent,  
de sorte qu'ils sont évidemment du sens du Pro-  
phète.

*Il n'y a nul qui ait intelligence.* C'est-à-dire. I.  
nul qui ait la crainte de Dieu, car la crainte de  
Dieu c'est la vraie intelligence, & la vraie sa-  
gesse. II. Nul qui fasse attention à ses Loix, &  
qui en examine bien le sens & la force. III. Nul  
qui fasse comme il doit réflexion sur soy-même,  
sur la dignité de sa propre Nature, sur son devoir  
& ses obligations. IV. Nul qui considère com-  
me il faut les suites de la droiture, & celles du  
péché. Remarquez que le premier & le princi-  
pal siège de la corruption est dans l'entendement  
pratique. A cause dequoy les méchants sont appel-  
lez *des insensez*, Ps. 73. 13. & 74. 18. Des person-  
nes

mes dont le cœur, c'est-à-dire, l'entendement, selon le style de l'Ecriture, *est engraisé*, Es. 6. 10. *ou endurci*, Exod. 7. 3. & ailleurs en une infinité d'endroits, *ayant les yeux de leur entendement aveuglez*, 2. Cor. 4. 4. *ayant un voile sur le cœur*, 2. Cor. 3. 15. *prénant la sagesse pour folie, & la folie pour sagesse*, 1. Cor. 1. 18. & 3. 19. Et par le contraire la Grace de la Régénération est appelée *une illumination des yeux de l'entendement*, Eph. 1. 18. *un Esprit de sagesse & de révélation*, Eph. 1. 17. *une vocation à la lumière*, 1. Pier. 2. 9. *un enseignement*, Ps. 86. 11. & Jean 6. 45. *une évidence d'Esprit & de puissance*. 1. Cor. 2. 4. *une persuasion ou une induction*, Osée 2. 14. *une attraction*, Jer. 20. 7. *un conseil*, Ps. 16. 7. *une ouverture d'oreille*, Es. 50. 5. *Nul qui cherche Dieu*. Chercher Dieu est une expression fréquente dans l'Ecriture pour signifier les actes de la Religion & de la piété. Voyez Deut. 4. 29. Chron. 28. 9. Ps. 9. 11. Ps. 24. 6. Ps. 27. 8. Ps. 63. 2. Ps. 105. 4. Ps. 119. 10. Es. 55. 6. Jer. 29. 13. Osée. 3. 5. Amos 5. 4. Elle suppose I. la nécessité où tous les hommes sont de sortir hors d'eux-mêmes, pour aller chercher ailleurs leur secours, leur vie & leur félicité, &c. contre la Philosophie des Stoiciens, qui vouloient que le sage trouvât dans luy-même tout ce qui luy étoit nécessaire. Il n'y a que Dieu seul qui soit suffisant à soy-même. II. Elle suppose l'éloignement où nous sommes naturellement de Dieu, & où Dieu est de nous; nous par nôtre perversité, & luy par sa juste colère, &c. III. Elle nous enseigne combien est grande l'erreur des hommes qui cherchent toute autre chose que Dieu pour être heureux, puisque qu'au contraire la véritable sagesse consiste à chercher Dieu pour cela, car en luy seul est le souverain bien de l'homme. &c.

408 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
IV. Elle nous enseigne aussi que pendant tout le  
cours de nôtre vie, Dieu se propose à nôtre recher-  
che, car c'est un tems de vocation ; & que si nous ne  
le trouvons pas, il ne tient qu'à nôtre perversité qui  
nous fait fuir son idée, ou qui nous fait le chercher  
mal, &c. Mais qu'est-ce que *chercher Dieu* ? Le ré-  
ponds, I. Que c'est en général répondre à toutes les  
perfections relatives qui sont en luy, c'est-à-dire,  
respecter & adorer sa souveraine Majesté, s'inf-  
truire en sa Parole comme en la première vérité,  
obéir à ses Commandemens comme aux Com-  
mandemens du souverain Législateur des hom-  
mes, recourir à luy par la prière comme au prin-  
cipe de toutes choses, &c. II. En particulier c'est  
recourir à sa Miséricorde par la repentance, c'est  
tâcher de se concilier son amour par une vie sainte  
& réglée, c'est mettre nôtre confiance en luy, c'est  
requerir son Saint Esprit pour nous confirmer dans  
la régénération, c'est implorer sa protection & sa  
bénédiction.

*Ils se sont tous dévoyez.* Le péché est un égarement,  
ou un écart hors de la droite voye, c'est-à-dire,  
hors de la voye de la raison, hors de la voye de nôtre  
destination naturelle, hors de la voye du devoir &  
de l'obligation, hors de la voye des moyens qui  
conduisent à la félicité. Ce sont les quatre gran-  
des voyes ouvertes devant les yeux des hommes  
pour y marcher, celui qui s'en détourne s'égare.  
Le Prophète nous apprend ici quelle est la natu-  
re du péché. Mais il nous apprend aussi quelles  
en sont les suites ; car comme un homme qui s'é-  
gare ne peut avoir aucun repos d'esprit, ni aucu-  
ne seureté, il en est de même du pécheur ; com-  
me nul devoyé ne se peut remettre au droit che-  
min que par l'ayde d'un guide, le pécheur de  
même ne sauroit revenir si le Saint Esprit ne vient

à son secours. *Et tous ensemble sont devenus inutiles.* L'Hebreu porte, *ils sont devenus puants, ou, ils se sont corrompus.* C'est une métaphore prise de la chair qui se pourrit, & se corrompt, & les Septante que Saint Paul a suivis n'ont pas mal traduit selon le sens, *ils sont devenus, ou, ils se sont rendus inutiles.* Car tout ce qui se corrompt perd son usage. *Ils sont donc devenus inutiles, c'est-à-dire, ils sont devenus impropres à ce pourquoy Dieu les avoit faits, inutiles à Dieu, inutiles à eux-mêmes, inutiles à leurs prochains. Il n'y en a pas un qui fasse le bien, &c.* C'est la même chose que cy-dessus, *Il n'y a nul juste, &c.* & le Prophète use de cette répétition pour exagérer la grandeur & l'étendue de la corruption humaine.

Verf. 13. *Leur gosier est un sepulcre ouvert, ils se sont servis frauduleusement de leurs langues. Il y a sous leurs levres un venin d'aspic.*

Verf. 14. *Leur bouche est pleine de malédiction, & d'amertume.*

Verf. 15. *Leurs pieds sont légers pour répandre le sang.*

Verf. 16. *La destruction & la misère sont dans leurs voyes.*

Verf. 17. *Et ils n'ont point connu la voye de paix.*

Verf. 18. *La crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux.*

*Leur gosier, &c.* Ce qu'il en a dit dans les versets précédens étoit général, maintenant il descend à quelque chose de plus particulier, soit pour les paroles, soit pour les actions. Pour les paroles il en marque à peu près tous les organes, le gosier, la langue, les levres & la bouche. Tout cela tend à exagérer la dépravation dont il s'agit. Les premières paroles de ce verset sont prises du Ps. 5. v. 10. & les dernières du Ps. 140. vers. 4. & les unes & les



les autres sont rapportées selon la version des Septante. *Sepulchre ouvert.* On peut prendre cette Métaphore en deux sens, ou pour un sepulchre qui demande & qui attend les corps morts, ou pour un sepulchre qui exale de mauvaises vapeurs. Au premier sens il veut dire que leurs paroles tendent toujours à la ruine de quelqu'un, & qu'elles n'expriment que des désirs de mort. C'est ainsi que la Métaphore est prise, Prov. 1. 12. Au second il signifie que tout ce qui sort de leur bouche est infect & puant, comme ce qui sort d'un sepulchre ouvert; que comme la puanteur qu'exale un sepulchre marque la corruption qui est au dedans, il en est de même des pécheurs; & que comme les sepulchres sont mal propres pour la demeure des vivans, mais propres pour celle des hyboux & des oyseaux de mauvaise augure, de même la conversation des méchans est pernicieuse aux bons, & qu'ils ne sont propres que pour être le repaire des Demons, &c. Ce second sens me semble le meilleur. *Ils se sont servis, &c.* On peut donner aussi deux sens à ces paroles, l'un général pour dire qu'ils ont abusé de leurs langues, & qu'au lieu qu'ils les avoient reçues pour glorifier Dieu, ils s'en sont au contraire servis pour l'offenser. Car c'est se servir frauduleusement des choses que de les employer contre leur droit & légitime usage. L'autre sens est qu'ils se sont servis de leurs langues pour tromper leur prochain, & ce second sens est préférable à l'autre, parce qu'il semble plus conforme à l'intention du Prophète. L'Hebreu porte *qu'ils ont flatté de leur langue*, & les Septante que l'Apôtre a suivis ne se sont pas éloignés du sens de David, car la flatterie dont il parle est jointe avec l'intention de tromper, & c'est pourquoy notre version commune a traduit,

*ils ont flatté cauteusement. Il y a sous leurs levres,* &c. Ces paroles sont du Ps. 140. vers. 4. Le terme Hebreu, peut signifier une *vipère*, & nôtre Version a suivi cette signification; mais il signifie aussi un *aspic*, & c'est ainsi que l'ont traduit les Septante. Quoy qu'il en soit il veut dire un venin mortel, tel qu'est celuy des viperes, & des aspics. Il marque la médifance, qui jette des paroles empoisonnées.

*Leur bouche est pleine,* &c. Il désigne dans ces premiers versets les quatre principaux vices de la parole ou de la langue, les discours sales & infects, les flatteries trompeuses, les médifances fines, mais perçantes, & enfin les outrages & les malédictions ouvertes. Ce verset est tiré du Ps. 10. vers. 7. Mais au lieu de ce que les Septante ont traduit, *amertume*, il y a dans l'Hebreu *tromperie*. Il semble que les Septante ont lû l'Hebreu autrement que nous ne l'avons aujourd'huy. La différence n'est pas considérable au fond, & le sens demeure toujours le même, car les tromperies sont ameres à la fin, c'est-à-dire désolantes & affligéantes.

*Leurs pieds sont legers,* &c. Ce Passage est du 59. d'Esaye vers. 7. & il se trouve aussi au premier des Proverbes verset 16. mais il ne le faut rapporter qu'à Esaye, comme il paroît par les paroles suivantes qui en sont aussi, & qui ne se trouvent pas dans les Proverbes. Le Prophète y décrit la corruption générale des Juifs, les injustices & les violences qui se commettoient parmi eux. Il marque dans ces paroles combien ils étoient prompts & ardens à répandre le sang de leurs frères, ce qui est le dernier degré de la violence, qui n'est retenuë, ni par les considérations de la Société, ni par le respect des Loix. Après avoir  
parlé

412 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
parlé de la dépravation de la langue, il vient  
celle des actions, que l'Apôtre représente dans  
ces trois versets tirez d'Esaye.

*La destruction*, &c. Il faut entendre cela dans  
un sens actif, c'est-à-dire, qu'ils ne songent ni  
ne travaillent qu'à se détruire, & à se ruiner les  
uns les autres. Caractère de gens furieux & abandonnez au mal.

*Ils n'ont point connu*, &c. Ils ne l'ont point  
connuë pour la suivre, & pour l'approuver. *La*  
*voie de paix*, c'est-à-dire, ou la manière de pro-  
curer le bien de leurs prochains, car la paix si-  
gnifie la prospérité, ou la manière d'entretenir la  
concorde, & l'amitié. Caractère de gens fiers  
& turbulens, qui ne se plaisent que dans les que-  
relles.

*La crainte de Dieu*, &c. C'est-à-dire, qu'ils  
n'ont aucun sentiment de piété, car *la crainte de*  
*Dieu* dans l'Écriture signifie la piété. On peut aussi  
entendre ici par la crainte de Dieu l'appréhension  
de ses Jugemens; & dans ce sens il veut dire que  
leur débordement est tel qu'il n'y a rien qui le re-  
tienne. Ce Passage est du Ps 36. vers. 1. L'Apô-  
tre pouvoit, s'il eût voulu, ramasser un beau-  
coup plus grand nombre de Passages de la Loy  
& des Prophètes, pour prouver ce qu'il s'est pro-  
posé de prouver, car il n'y a rien de plus fréquent  
dans l'Ancien Testament que les reproches que  
Dieu fait aux Israélites de leur abandon au péché.  
Mais il s'est contenté de ceux-cy, parce qu'ils  
font une description fort achevée du règne de  
l'iniquité parmi ce Peuple. Les premiers Passa-  
ges marquent les deréglemens intérieurs du cœur,  
vers. 10. 11. 12. Les seconds, vers. 13. & 14. mar-  
quent ceux des paroles & de la bouche, & les  
derniers versets 15. 16. 17. 18. marquent ceux des  
actions

ctions & des œuvres. Dans les premiers vous voyez la grandeur de la corruption, & son universalité. Sa grandeur dans l'extinction de toute justice, de toute sagesse, de toute Religion, de toute droiture, de tout bon usage, & en un mot de tout bien. Son universalité en ce qu'elle avoit envahi tout le corps de ce Peuple, sans qu'il y restât rien de sain, ou d'entier. Dans les seconds vous y voyez les quatre vices que nous avons cy-dessus marquez, les discours fales & infects, les flatteries trompeuses, les médifances envénimées, les outrages, & les malédictions. Dans les derniers vous y voyez la justice violée en ce qu'elle a de plus sacré, qui est la vie des hommes, la charité renversée, non seulement dans les devoirs de bien faire qu'elle commande, mais aussi dans les actes de mal-faire qu'elle défend, la société & l'unité détruite en ce qu'elle a de plus fondamental & de plus nécessaire, qui est la paix, la conscience étouffée en ce qu'elle a de plus essentiel, qui est la crainte de Dieu.

*Verf. 19. Or nous savons que tout ce que la Loy dit, elle le dit à ceux qui sont sous la Loy, afin que toute bouche soit fermée, & que tout le monde soit coupable devant Dieu.*

*Verf. 20. C'est pourquoy nulle chair ne sera justifiée devant lui, par les œuvres de la Loy, car c'est par la Loy qu'est donnée la connoissance du péché.*

*Or nous savons, &c.* Il prévient deux réponses générales qu'on pouvoit faire à ces Passages qu'il vient d'alléguer, pour convaincre les Juifs de péché. La première est qu'ils regardent, non les Juifs, mais les Gentils, & qu'ainsi c'est mal à propos

414 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎTRE  
propos qu'il les employe contre les Juifs. La  
conde que quand même ils regarderoient les Juifs  
ce ne seroit que quelques méchans d'entr'eux, &  
non tout le corps, de sorte qu'on n'en pourroit  
pas conclurre ce que l'Apôtre se propose, qui est,  
*que nul ne peut être justifié devant Dieu par la Loy.*  
Contre ces deux réponses, l'Apôtre dit, *que quand  
la Loy parle, elle parle à ceux qui sont sous elle, aux  
Juifs donc, & non aux Gentils, & que c'est afin  
que toute bouche soit fermée, à tous donc sans distinc-  
tion.* En effet tous les Passages que Saint Paul  
vient de proposer parlent évidemment, non des  
Gentils, mais des Juifs, & il ne faut que les voir  
dans les lieux marquez pour le reconnoître sans  
aucune contestation. Et pour ce qu'on peut dire  
qu'ils ne regardent pas tout le corps de la Nation,  
mais les méchans, il est certain qu'il y a eu parmi  
eux un grand nombre de gens de bien que ces Pas-  
sages ne regardent pas. Mais outre que ces gens  
de bien n'en sont pas tellement exceptez que si  
Dieu les vouloit examiner à la rigueur de sa Loy  
ils pussent subsister devant sa Justice sévère, selon  
ce que David disoit Pl. 131. *Si tu prens garde aux  
iniquitez qui est-ce qui subsistera?* Outre cela, dis-je,  
ce qu'il y a eu de piété & de sainteté dans quel-  
ques-uns, n'a pas été par la force de la Loy, mais  
par celle de l'Évangile, comme nous l'avons dit  
cy-dessus, non par l'esprit de servitude, mais par  
l'Esprit d'adoption, de sorte qu'il est toujours  
vray que tous ceux qui sont sous la Loy, c'est-  
à-dire, sous cette Alliance de rigueur qui a été  
donnée par Moïse, & qui s'oppose à la Grace de  
Jesus-Christ, sont sous le péché. *Afin que toute bou-  
che confesse, &c.* Il faut soigneusement remarquer  
cette expression. Car quand on a accompli la Loy  
on a de quoy parler devant le Tribunal Divin, &  
de quoy

déquoy répondre aux interrogations de la Justice; mais quand on est pécheur, on n'a que le silence pour son partage, on ne peut rien répondre aux accusations; il en faut demeurer convaincu. Ce silence donc est un silence de confession, d'étonnement & de conviction. C'est ce que l'Eglise exprime ailleurs par la confusion de face; *A toy est la justice & à nous la honte & la confusion de face*, Dan. 9. 7. *Et que tout le Monde*. C'est-à-dire; tant les Juifs que les Gentils: car pour les Gentils, la Loy de la Nature qu'ils portent écrite dans leurs consciences les convainc assez; & pour les Juifs qui tâchent d'étouffer la conviction de leur conscience, par l'abus qu'ils font des avantages que la Loy leur a apportez, cette Loy même qui les accuse les convainc aussi. Ainsi tout le Monde doit être convaincu de crime; & il ne faut pas malignement diminuer la force de cette expression, comme fait Grotius, le perpetuel corrupteur des Ecritures, en disant qu'il ne faut entendre ici que la plus grande partie des hommes. Car tout le Monde, *πᾶς ὁ κόσμος*, est une expression qui signifie tous les hommes universellement. En effet qui en peut-on excepter? Non aucun des Gentils, puis qu'ils sont tous privez de la connoissance du vray Dieu. Non les méchans d'entre les Juifs, car ce sont ceux-là même que la Loy accuse. Non les Fdèles, car ils ne sont Fidèles que par la reconnaissance qu'ils ont faite de leurs péchez, puisque la Foy est le remède auquel ils ont eu recours pour sortir de dessous la condamnation. *Tout le Monde* donc signifie universellement tous les hommes. *Soit coupable*. C'est-à-dire, soit obligé de se reconnoître coupable. Le terme de coupable *ὁ πρόδικ*, signifie sujet à la condamnation; & enferme une

416 COMMENTAIRE SUR L'ÉPIÎRE  
relation au Jugement Divin. Ce qui fait voir manifestement que l'Apôtre considère dans toute cette dispute le péché, non formellement comme inhérent dans les hommes par opposition à la Sanctification, mais par rapport à la condamnation qu'il mérite, ce qu'on appelle dans l'Ecole le *reat*, par opposition à la Justification prise au sens du Barreau. *Devant Dieu.* Quand il s'agit de comparoître devant les hommes, on trouve plusieurs moyens d'échapper, ou en cachant ses actions, ou en détournant les témoins, ou en corrompant les Juges, ou en déguisant les faits, ou en contestant sur le droit, ou en éloignant le Jugement, ou par quelque voye semblable. Quand nous comparoissions aussi devant nous-mêmes l'amour propre cherche des excuses, & ne manque pas d'échappatoires & de mauvaises raisons pour nous faire illusion. Mais rien de tel ne peut avoir lieu devant Dieu, sa connoissance est infinie, sa main est toute-puissante, sa Justice est incorruptible, & rien ne nous sauroit cacher devant ses yeux. C'est donc devant luy que tout le Monde se doit reconnoître coupable, & c'est pour cela que la Loy a été donnée aux Juifs. Cet *afin que*, dont l'Apôtre se sert ici, doit être pris en trois sens. I. Que la Loy fait aux Juifs ces accusations & ces reproches dont l'Apôtre a produit un échantillon dans les Passages alleguez, *afin que toute bouche soit fermée*, &c. C'est le but que la Loy se propose. II. Que ç'a été même le but de Dieu quand il a donné sa Loy, car il s'est proposé de mettre l'iniquité des hommes, & les droits de sa Justice en évidence. III. Que c'est aussi le succès qu'a eu cette Oeconomie Legale, & ce qui en est reüssi, ou qui en reussira à la fin; car quoy que la plus  
part

part des Juifs se soient flattez dans la confiance de leur propre justice, & que la plus-part des hommes tâchent de se tromper eux-mêmes sur ce point, il ne se peut pourtant que leur conscience ne les convainque de tems en tems, & qu'ils ne se reconnoissent coupables. Mais ce fera tout autre chose quand un jour ils comparoîtront devant le Tribunal de Dieu; car alors il n'y aura plus d'illusion de conscience, ni d'excuse ou d'espérance d'échapper la condamnation: à cause dequoy les méchans sont introduits, Apoc. 6. difans dans leur desespoir, *Montagnes tombez sur nous, & nous cachez devant la face de celuy qui est assis sur le Trône; & devant la colere de l'Agneau;* Il faut ici faire une remarque importante, qui est, que Dieu ayant dessein de n'établir qu'une seule voye de Justification pour tous, a permis par sa Providence que tous généralement fussent coupables. Car s'il en eût excepté quelques-uns, il y eût eu deux voyes de Justification différentes, & par conséquent deux vraies Religions, & deux vraies Eglises; & les hommes n'eussent pas eu ensemble cette unité de communion que la Grace fait en nous tous. Il a donc fallu permettre que tous devinssent coupables.

\* *C'est pourquoy, &c.* C'est la conclusion qu'il tire de toute sa dispute précédente. Il a fait voir que tant les Gentils que les Juifs sont sous péché; c'est-à-dire; qu'ils ont attiré sur eux la juste condamnation de Dieu. Il vient de décider la même chose dans le verset précédent par la force des Passages qu'il avoit allégués. La conclusion qu'il en tire est donc évidente. Il y en a qui traduisent la particule *διότι* dont l'Apôtre se sert, *parce que;* mais cela renverse tout le sens de Saint Paul, & ne



418 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
peut que tres-mal s'accorder avec la suite du discours. *Nulle Chair*. Je ne doute pas qu'il n'aye égard au Passage de David Ps. 143. 2. David a dit, *nul vivant*, Saint Paul a dit *nulle chair*, l'un a pris un terme qui marque quelque dignité, l'autre en a pris un qui ne marque que de la bassesse. L'un a voulu dire quelque excellence qu'il y ait en l'homme il ne peut se justifier devant Dieu, & l'autre que n'étant au fond que *chair*, c'est-à-dire, corruption, & infirmité il ne doit pas prétendre à la Justification, par luy-même. Ainsi de quelque côté que l'homme se regarde il est fort éloigné de pouvoir subsister devant le Jugement sévère de Dieu. S'il se regarde par ce qu'il a de plus noble qui est la vie, cela n'est pas suffisant pour luy faire obtenir l'approbation de son Juge. S'il se regarde par ce qu'il a de plus bas, qui est la chair, elle l'humilie, & l'avertit de son indignité, & de son péché. *Ne sera justifiée devant luy*. Il faut s'aveugler soy-même pour ne pas reconnoître que l'Apôtre prend ici le terme de *justifier* dans le sens du Barreau. Car outre ce que nous avons déjà remarqué sur ce sujet selon que les occasions se sont présentées, comme sur le vers. 17. du Chap. 1. sur le vers. 3. du Chap. 2. sur le vers. 13. du même Chapitre, & sur le verset qui précède celui-cy, outre cela, dis-je, ce verset nous en fournit presque autant de preuves qu'il a de termes. Il paroît par le *c'est pourquoy* qui le commence, que c'est une conclusion qu'il tire de toute sa dispute, comme je viens de le dire. Or toute sa dispute n'a été jusqu'icy que pour faire voir que tant les Gentils que les Juifs ne peuvent éviter la condamnation du Jugement Divin. Conclurre donc de là que *nulle chair ne sera justifiée devant lui par les œuvres*

*uvres de la Loi* , ne peut raisonnablement signifier autre chose , si ce n'est que nulle chair ne peut obtenir , par le moyen de ses œuvres , un Arrêt favorable de la Justice Divine. C'est où nous conduit la force de l'opposition. Car de dire que S. Paul a raisonné de cette manière , J'ay prouvé que tous les hommes , tant les Gentils que les Juifs , sont coupables & criminels devant Dieu , les uns pour avoir violé la Loy de la Nature , les autres pour avoir violé la Loy écrite , il s'ensuit donc de là que nul ne peut être fait de pécheur juste , de corrompu saint , par les œuvres de la Loy , c'est un raisonnement qui n'a point de suite immédiate ; & pour l'établir il faudroit faire voir que c'est parce que , ni la Loy de la Nature , ni la Loy écrite ne sont pas suffisantes pour opérer la conversion d'un pécheur , n'étant pas accompagnées de l'Esprit de Régénération , ou par quelque autre raison. Or c'est ce que Saint Paul ne touche en aucune manière dans tout son raisonnement. Mais si vous supposez qu'il a voulu dire , J'ay prouvé que tous les hommes sont coupables & criminels devant Dieu , nul donc ne peut prétendre d'obtenir un Arrêt favorable devant la Justice de Dieu , *par les œuvres de la Loi* ; le raisonnement est clair & net , & la suite immédiate , sans avoir besoin d'y suppléer aucune chose. II. C'est dans ce sens que David a pris le terme de *justifier* dans le Ps. 143. auquel l'Apôtre a eu égard , comme il paroît par la lecture du Texte même , *n'entre point* , dit-il , *en jugement avec ton serviteur , car nul vivant ne sera justifié devant toy*. Il est donc bien plus raisonnable de croire que Saint Paul l'a pris au même sens que de s'en imaginer un autre. III. Les termes *devant luy* , té-

moignent la même chose ; car qui ne voit qu'ils s'accommodent bien plus naturellement à l'idée d'un Tribunal devant lequel il faut comparoître pour y être jugé, qu'à celle d'une conversion, ou d'une sanctification ? IV. Il en est de même de ces autres termes, *par les œuvres de la Loi*. Car si vous entendez une justification de Jugement, le sens est facile ; nul ne peut produire devant le Tribunal de Dieu un accomplissement parfait, & entier de la Loy, tel que la Justice severe & exacte le demande ; nul ne peut donc obtenir sa justification par cette voye. Mais si vous entendez une Justification Morale, c'est-à-dire une conversion, ou une sanctification, il est difficile de trouver un sens raisonnable à ces termes. Car que veut dire, nul ne sera converti, ou sanctifié, ou fait juste *par les œuvres de la Loi*. Sera-ce, que nul ne peut être converti par l'efficace ou par la vertu de la Loy ? Mais, *par les œuvres de la Loi*. ἐξ ἔργων νόμου, ne signifie point par l'efficace de la Loy. Les œuvres de la Loy sont, non ce que la Loy fait en l'homme, mais ce que l'homme fait de conforme à la Loy, & pour l'accomplir. Sera-ce que la Loy ne prescrit pas une véritable forme de Justice ou de sainteté, mais une sainteté seulement cérémonielle & extérieure, de sorte que quand même l'homme la pourroit acquérir parfaite & entière, elle ne le feroit pas vraiment juste devant Dieu ? Mais outre que les termes de l'Apôtre excluent en général de nôtre justification les œuvres de la Loy, sans limitation à la Loy cérémonielle, il est certain que *par les œuvres de la Loi* il entend ici celles de la Loy Morale, beaucoup plus que celles de la Cérémonielle. Car il entend les œuvres de cette Loy que les Gentils ont transgressée, entant

entant qu'ils la portoient naturellement emprainte en leurs cœurs. Il entend les œuvres de cette Loy que les Juifs ont violée quand ils ont dérobé & commis des adulteres, & des sacrileges. Il entend les œuvres de cette Loy qui a elle-même accusé les Juifs d'impiété, de médifance, de calomnie, de meurtre, & d'injustice dans les Passages qu'il vient de produire. Il entend les œuvres de cette Loy qui ferme la bouche à tout le Monde, & qui le fait coupable devant Dieu, comme il vient de le dire dans le verset précédent. Il entend enfin les œuvres de cette Loy dont il dit ici qu'elle donne la connoissance du péché. Or tout cela conclut qu'il entend les œuvres de la Loy Morale; & cette échapatoire est vaine au jugement même du Jesuite Salmeron. On pourroit peut-être dire que le sens de Saint Paul est, que nul ne peut être fait véritablement juste par les œuvres de la Loy, non pas même de la Loy Morale, parce que n'étant point faites par un vray & bon principe d'obéissance & d'amour, mais seulement par un principe de crainte, ou d'espérance, c'est-à-dire, ou pour éviter la condamnation dont la Loy menace les pécheurs, ou pour s'acquérir les biens qu'elle promet à ses observateurs, elles ne forment pas une véritable justice dans l'homme. C'est ainsi que Salmeron explique *les œuvres de la Loi*; Mais s'il entend que les œuvres de la Loy, supposé qu'il se trouvât quelqu'un qui les fît de la manière que la Loy les commande, ne fussent pas faites par un Principe d'obéissance & d'amour, c'est une impiété; & pour le reconnoître il ne faut que jeter les yeux sur le premier article de son Sommaire, qui ordonne d'aymer Dieu de

422 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
tout son cœur, & de toute son ame. Aussi  
l'Apôtre a dit cy-dessus Chapitre 2. verset 13.  
*Que ceux qui mettent en effet la Loi, seront justifiés,*  
& dans le Chapitre 7. 12. *La Loi, dit-il, est*  
*sainte, & le Commandement est juste & bon* Ses  
œuvres donc formeroient une véritable justice.  
Que s'il entend que le sens de Saint Paul soit,  
que nul ne peut être fait juste par la Loy, parce  
que la Loy ne donne pas des motifs suffisans à  
l'homme de se convertir, ou parce que son Mi-  
nistère n'est pas accompagné du Saint Esprit, je  
dis qu'en ce cas l'Apôtre se seroit expliqué d'u-  
ne autre manière. Il eût dit, non par les Oeu-  
vres de la Loy, mais par l'efficace, ou par la ver-  
tu de la Loy, ou simplement par la Loy. Il eût  
marqué en quelque sorte cette impuissance de la  
Loy, & la nécessité que nous avons pour cela de  
l'ayde du Saint Esprit, comme il n'a pas man-  
qué de le faire dans le septième & huitième Chapi-  
tres, où il traite cette matière. Enfin la même  
chose paroît par ces derniers termes, *Car par la Loy*  
*est donnée la connoissance du péché.* Car si vous en-  
tendez que nul n'est justifié, c'est-à-dire, déclaré  
juste devant le Tribunal de Dieu par les Oeu-  
vres de la Loy, parce que la Loy donne à l'hom-  
me la connoissance de son péché, le discours de  
l'Apôtre sera fort juste, & fort bien suivi. Car  
ce qui découvre nôtre péché ne peut pas nous  
faire déclarer innocens devant le Trône d'un Ju-  
ge exact. Mais si vous entendez que nul ne peut  
être converty par les forces de la Loy, parce qu'elle  
donne la connoissance du péché, ce raisonne-  
ment n'a nulle suite. Car ce seroit au contraire  
en cela qu'elle seroit plus capable de nous conver-  
tir, puis qu'elle nous donne la connoissance de nô-  
tre

tre corruption. L'Evangile nous donne la connoissance du péché, & cependant il nous convertit. On peut dire même que c'est par cette connoissance qu'il commence nôtre conversion. Il faut donc nécessairement avouer que l'Apôtre prend icy le terme de *justifier* dans un sens de Barreau, & que son sens est que *nulle chair*, c'est-à-dire, nul homme ne sera déclaré juste devant le Tribunal de la Justice sévère de Dieu, par les Oeuvres de la Loy, c'est-à-dire, par l'accomplissement de ce que la Loy commande, & qu'elle exige de nous. Et cela est si clair, que Salmeron même Jésuite, & Jésuite fort préoccupé, n'a pû s'empêcher de le reconnoître, dans ses Comentaires sur ce Passage, Tom. 13. Disp. 25. pag. 364. Etre justifié, dit-il, „en ce lieu, n'est autre chose qu'être fait juste, ou, „ce qui est la même chose être déclaré de Dieu „juste, d'injuste & de pécheur qu'on étoit auparavant. En quoy il se trompe, car il ne s'agit pas icy de la Justification d'un injuste & pécheur, mais de celle d'un véritable juste qui auroit accompli la Loy. Cependant il reconnoît que le terme de *Justifier* se prend dans un sens de Barreau.

*Devant lui.* Par opposition à devant les hommes, ou devant soy-même. Devant les hommes nous pouvons faire passer une fausse justice pour une véritable, cela n'est pas difficile, les Loix humaines ne demandent qu'une justice civile & morale. Devant nous mêmes, nous pouvons nous flatter, dérober à nos propres yeux nos péchez, & relever nos vertus. Mais il n'en est pas de même devant Dieu, qui ne se peut tromper dans ses jugemens.

*Par les Oeuvres de la Loy.* Comme le terme de  
*nulle*

424 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
*nulle chair* enferme universellement tous les hommes, tant les Gentils que les Juifs, on pourroit trouver étrange ce qu'il ajoûte icy *par les Oeuvres de la Loy*, puisque la Loy n'avoit pas été donnée aux Gentils. Mais la réponse est facile. *Les Oeuvres de la Loy* sont les mêmes, soit qu'on regarde la Loy comme écrite, ou comme naturelle, car il s'agit icy principalement de la Loy Morale, laquelle tient le premier lieu dans le Jugement. Nul Gentil ne sera justifié par ces œuvres, entant qu'elles luy ont été commandées par la Loy de la Nature; Nul Juif ne le sera aussi, entant qu'outre la Loy de la Nature, il a eû la Loy écrite qui lui commandoit les mêmes choses. Cette explication est fondée sur ce qu'il dit luy-même au Chap. 2. vers. 14. & 15. *Par les Oeuvres, &c.* Non que ces œuvres ne soient bonnes en elles-mêmes, & suffisantes pour la Justification si quelqu'un les pouvoit produire, mais parce que nul ne les peut produire, tous étant pécheurs, & par conséquent transgresseurs de la Loy. Il faut bien distinguer ces deux sens, & prendre garde que le premier n'est point celui de l'Apôtre, car c'est de cette méprise qu'est née l'erreur de ceux qui veulent que l'Apôtre parle icy des œuvres de la Loy Cérémonielle, & celle de ceux qui s'imaginent qu'il parle des œuvres de la Loy Morale faites par les seules forces de la nature, & par un simple principe de crainte ou d'espérance. Ils se sont figurez que l'Apôtre vouloit dire, qu'encore qu'un homme fît les Oeuvres de la Loy, il ne seroit pourtant pas vraiment juste; & sur cela, les uns ont tourné leur pensée vers les œuvres de la Loy cérémonielle, & les autres vers celles de la Loy morale, faites par les  
sim-

imples forces de la nature , & par des principes l'intérêt humain. Mais ils se sont trompez dans leur supposition : car l'Apôtre ne veut point dire que les Oeuvres de la Loy ne fussent bonnes & recevables , & qu'elles ne formaient une vraie justice dans l'homme ; ce seroit contredire ce qu'il avoit établi dans le Chap. précédent vers. 13. *Ceux qui mettent en effet la Loy , seront justifiés ,* comme je l'ay dit cy-dessus. Pour rejeter ce faux sens , il ne faut que jeter les yeux sur toute la suite de son discours , où l'on verra qu'il ne se propose point de montrer , ni l'impuissance de la Loy , ni l'insuffisance de ses œuvres pour la justification , mais qu'il se propose uniquement de prouver que nul homme n'accomplit la Loy , que tous tant Gentils que Juifs sont sous péché , que toute bouche est fermée devant Dieu , & que tout le Monde est coupable en sa présence. Quand donc il ajoute icy , *C'est pourquoy nulle chair ne sera justifiée devant lui par les Oeuvres de la Loy ,* il est manifeste qu'il entend que nul homme ne pourra produire devant Dieu les Oeuvres de la Loy , ni se vanter qu'il l'ayt accomplie , comme il faudroit qu'il l'eût fait pour être justifié. Il ne faut que cette observation bien comprise pour dissiper tous les faux sens qu'on a voulu donner à ces Paroles.

*Car c'est par la Loy qu'est donnée , &c.* Nous avons déjà fait voir cy-dessus quelle est la force du raisonnement de Saint Paul. Il faut seulement remarquer icy que Saint Paul ne veut pas dire simplement que la Loy fait connoître en général la nature du péché , entant qu'elle découvre ce qui est agréable à Dieu , & ce qui lui déplaît , ce qu'il commande , & ce qu'il défend , mais qu'il veut



426 COMMENTAIRE SUR L'ÉPITRE  
veut dire que la Loy convainç les hommes d'être pécheurs. Car ces Paroles-cy se rapportent à ce qu'il venoit de dire dans le verset précédent. *Que tout ce que la Loy dit, elle le dit à ceux qui sont sous la Loy, afin que toute bouche soit fermée, & que tout le Monde soit coupable devant Dieu.* Ce qui marque une conviction de péché ! Mais comment direz-vous, est-ce que la Loy donne cette connoissance, ou cette conviction de péché. Je répons, que c'est en deux manières. I. Par l'application de ses Commandemens & de ses Défenses à l'état présent où se trouve l'homme ; car elle excite, & reveille la conscience, & fait naître ces pensées accusantes dont l'Apôtre parle. Chap. 2. vers. 15. Or cela est commun à la Loy de la nature, & à la Loy écrite. II. Par la déclaration des peines & des récompenses qu'elle propose à ses violateurs, & à ses observateurs, car cela même excite la conscience, & fait naître la crainte, & l'agitation, qui met devant les yeux l'horreur du péché, ce qui est encore commun à la Loy de la nature, & à la Loy écrite. III. Par accident, entant qu'elle irrite la corruption de l'homme comme l'Apôtre le dira dans le Chapitre 7. & qu'elle fait que le péché devient excessivement péchant, & cecy est particulier à la Loy écrite.

Vers. 21. *Mais maintenant, sans la Loy, la justice de Dieu est manifestée, lui étant rendu témoignage par la Loy, & par les Prophètes.*

Vers. 22. *C'est la Justice de Dieu par la Foy de Jesus-Christ, envers tous, & sur tous les croyans, car il n'y a point de différence.*

Vers. 23. *Parce que tous ont péché, & sont privés de la Gloire de Dieu.* Mais

*Mais maintenant.* Le sens de ces deux versets du suivant, est, Que les hommes ne peuvent se justifier par la voye des Oeuvres: Dieu leur a donné un autre moyen de Justification, lequel est commun à tous tant Juifs que Gentils, savoir, par la Foy en Jesus-Christ. C'est donc icy où l'Apôtre fait l'opposition entre les deux manières d'être justifié devant Dieu, l'une par les Oeuvres qui est celle de la Loy, l'autre par la Foy en Jesus-Christ qui est celle de l'Evangile. Or il paroît évidemment par les choses que nous avons remarquées cy-dessus, qu'en traitant la première manière d'être justifié, & en la rejetant, l'Apôtre a pris le terme de *Justifier* uniquement dans un sens de Barreau, & qu'il n'a point voulu dire, ni que la Loy, soit naturelle, soit écrite, n'est point capable de convertir l'homme, ou de le faire devenir de pécheur, juste; ni que la justice qu'elle formeroit en nous, quand même nous accomplirions tout ce qu'elle nous prescrit, ne seroit pas une véritable justice; mais qu'il a voulu dire seulement, que nul ne pouvant produire devant le Tribunal de Dieu, cet accomplissement entier & parfait de la Loy que sa Justice rigoureuse demande, nul aussi ne peut prétendre de cette Justice rigoureuse un Arrêt qui le déclare juste, & qui par conséquent lui adjuge les récompenses qui naturellement sont destinées à la Justice; puis, dis-je, qu'il paroît que c'est dans ce sens que l'Apôtre a pris le terme de *Justifier* dans cette première partie de sa dispute, il faut nécessairement reconnoître que dans la seconde il le prend aussi dans un sens de Barreau, & qu'il veut dire que cet Arrêt favorable que nous ne pouvons obtenir par nos œuvres, nous l'obtenons

par

428 COMMENTAIRE SUR L'EPI TRE  
par la Foy de Jesus-Christ, & par la Grace de nôtre Juge.

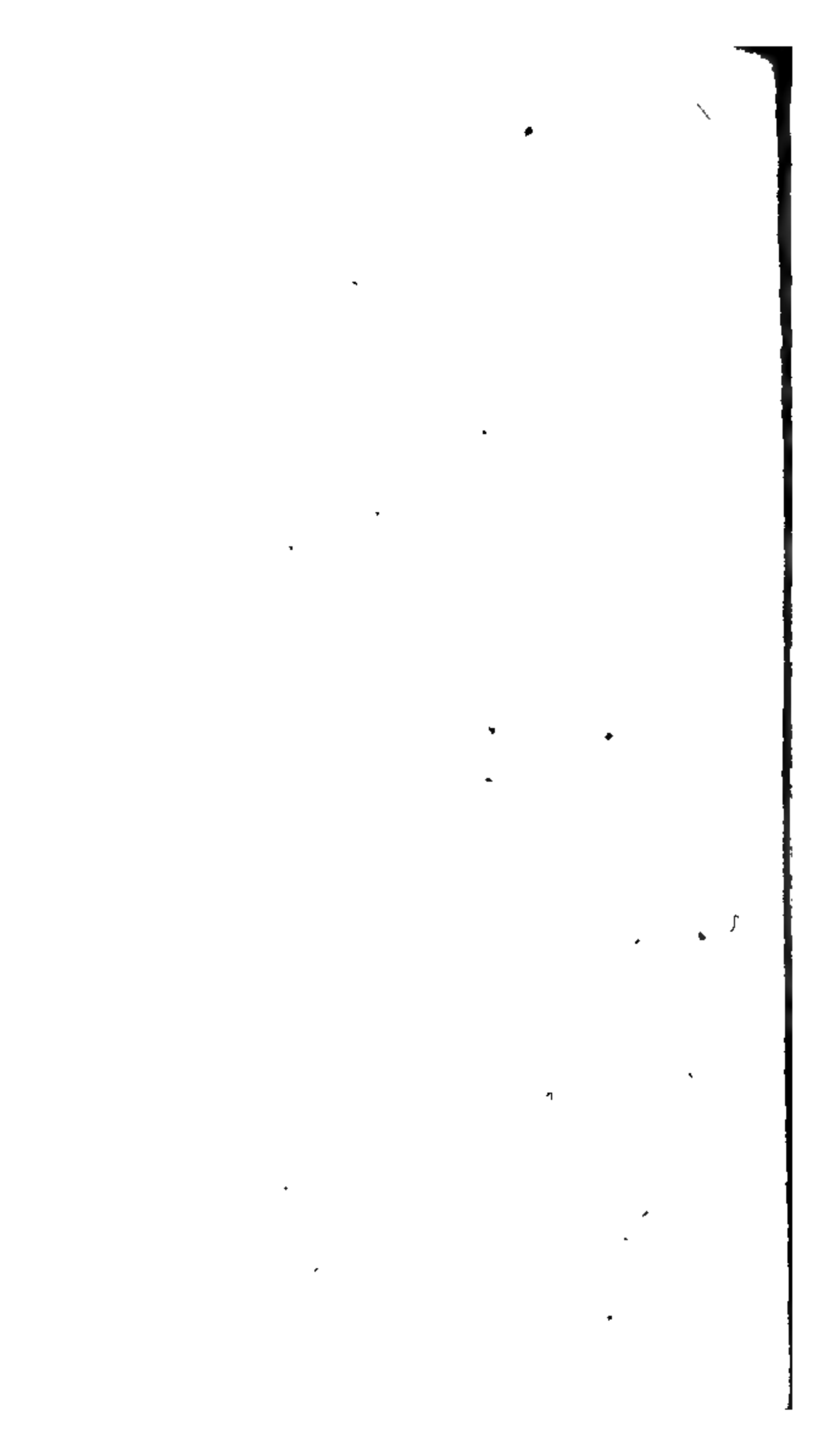
*Maintenant.* C'est-à-dire, sous la Prédication de l'Evangile, dans ces heureux tems de la Révélation du Messie, car c'est un *maintenant* de tems, ou d'Oeconomie, par opposition au tems de la Diffimulation de Dieu, à l'égard des Gentils, dont il est parlé, Act. 17. 30. *Dieu ayant dissimulé les tems de l'ignorance, maintenant dénonce tous hommes, en tous lieux qu'ils ayent à se repentir.* Et par opposition aussi à l'Oeconomie Legale à l'égard des Juifs, selon ce qui est dit, Jean. 1. 17. *La Loy a été donnée par Moysé, la Grace & la vérité sont venues par Jesus-Christ.* C'est ce que l'Ecriture appelle *l'Accomplissement des Tems*, Ephes. 1. 10. Gal. 4. 4. *Les derniers Jours.* Hebr. 1. Esa. 2. 2. Act. 2. 17. *Le Jour du Salut, le tems agréable,* 2. Cor. 6. 2. *L'an de la Bien-veillance de l'Eternel, & le Jour de la Vengeance de Nôtre Dieu.* Esa. 61. 2. *Le tems de la Lumière,* Rom. 13. 12. *Sans la Loy.* C'est-à-dire, sans que la Loy y intervienne, sans les Oeuvres de la Loy, comme il le dira cy-dessous, vers. 27. D'une manière distincte & séparée de celle de la Loy, *χωρίς νόμου*, c'est-à-dire, *Scorsim à lege*, séparément de la Loy, Ce, *sans Loy*, se peut rapporter ou à la Justice de Dieu, laquelle est sans la Loy, ou à sa Manifestation qui s'est faite sans l'ayde de la Loy. Mais ce dernier sens ne semble pas soutenable. I. Puis qu'il ajoute immédiatement après. *Que la Loy & les Prophètes rendent témoignage à cette Justice*, d'où il s'ensuit que la Loy contribue à sa Manifestation. II. Parce qu'il dira cy-dessous, Rom. 10. 4. *Que Christ est la fin de la Loy en justice à tout croyant*, & Gal. 3. 24. *Que*

*La Loy a été un Pédagogue pour nous amener à Christ, afin que nous soyons justifiés par la Foy. Il s'en faut donc tenir au premier sens. La Justice de Dieu est manifestée. Tout ce verset étant une répétition de ce que l'Apôtre avoit dit cy-dessus, Chap. 1. vers. 17, pour en avoir le vray sens, on doit recourir à ce que nous avons dit sur ce verset-là. Il faut seulement ajouter icy, que si cette Justice de Dieu dont l'Apôtre parle est nôtre justice inhérente, c'est-à-dire, nôtre Sanctification, que Dieu produit en nous par la Parole de son Evangile & par la Grâce de son Saint Esprit, comme les Adversaires le veulent, il est certain que la Foy en fait une partie, & que les Oeuvres de la Loy en font l'autre.*

FINIS.



D E  
ELECTIONE  
E T  
REPROBATIONE.



D E

## E L E C T I O N E

E T

## R E P R O B A T I O N E.

I. **S**alutem æternam non esse omnium in confesso est apud omnes. Nec minus in confesso est omnes homines non esse damnandos, pars igitur altera hominum salvabitur, pars altera damnabitur. Hoc evidenter ex Scriptura patet adeo ut probatione non egeat.

II. Causam disparitatis illius quærentibus proximam, ultro sese offert quorundam fides & sanctificatio cum finali perseverantia, aliorum verò infidelitas & finalis impenitentia.

III. At quærentibus causam salutis & damnationis remotam, hoc est cur illi fideles sint, hi verò infideles & impenitentes, Pelagiani, Sociniani, Arminiani, & Molinistæ de Jesuitarum grege respondent esse varium liberi arbitrii usum. Volunt enim vocationem divinam communem esse omnibus hominibus, cur verò alii convertantur, alii verò non convertantur unicam esse causam liberum cujusque hominis arbitrium. Sunt nimirum quidam qui proprio motu propriisque viribus sine ulla efficacitate gratiæ divinæ, vocationem amplectuntur, quidam contra qui etiam proprio motu vocati obsistunt atque ideo non convertuntur. Hanc esse veram & genuinam causam discriminis inter homines af-



firmant, ac in ea sistendum esse nec ulterius progrediendum.

IV. Si rem ipsam ex Scriptura discutiamus aliter probandum erit. Cur non ille sit fidelis, hic verò infidelis, causa ex scriptura sacra est quod ille efficaciter motus est à Spiritu Sancto, hic verò non est motus, ut patebit in tractatu de conversione hominis.

V. Verum si quæras cur Deus illi vim efficacem Spiritus sui impertiatur, huic verò non impertiatur, responsum habebimus ex Scriptura, discriminis illius causam unicam esse Electionem & Reprobationem æternam. De hac Electione & Reprobatione observandæ sunt sequentes propositiones.

## PRIMA PROPOSITIO.

*Deus ab æterno distinxit homines in duas classes, alios enim elegit convertendos & salvandos, alios verò reprobavit non convertendos & non salvandos. Ac proinde causa discriminis non tantum quærenda est in hominibus ipsis sed etiam in Deo.*

Probatio hujusce propositionis petenda est ex omnibus Scripturæ Sacræ locis ubi agitur de Electione & Reprobatione hominum ut vers. 9. Deut. 32, vers. 8, 9. Psalm. 65. vers. 5. Actor. 13. vers. 48. Matth. 24. 24, & 31. Matth. 25. 34. Rom. 8. 27, 28. & usque ad finem capitis. Rom. 9. per totum caput. Ephes. 1. 4, 5, &c. 2 Tim. 2. 10, & 19. aliisque. Apparet ex his locis salutem æternam quibusdam ab æterno esse destina-

tam

tam à Deo, quibusdam verò non destinatam. Hoc est Deum ab æterno quosdam dilexisse, quosdam verò odisse. Et inde facile evincitur causam aliquam tanti discriminis esse in Deo ipso.

Ratio suffragatur, cum enim Deus sit totius Universi supremus Dominus nihil evenit actu quod non decreverit ab æterno. Nam si aliquid actu eveniret in tempore quod Deus non ab æterno decreverit, vel illud eveniret Deo volente, vel Deo nolente, vel Deo non cogitante, hoc est, vel secundum voluntatem ejus vel contra voluntatem, vel præter voluntatem. Præter voluntatem aut contra voluntatem si dicatur, Deus non est supremus omnium rerum Dominus quia non est Dominus eorum eventuum qui contra aut præter voluntatem ejus contingunt. Si autem omnia eveniunt Deo ita volente, vel ea voluit ab æterno, vel tantum in tempore. Si in tempore, mutabilis est, quippe qui vult hodiè quod nequaquam antea volebat. Si ab æterno, ea ergo decrevit.

## SECUNDA PROPOSITIO.

*Terminus à quo electionis & reprobationis est fors quædam & conditio communis omnibus hominibus. Id est, ante Electionem & Reprobationem concipi debet paritas & æqualitas quædam in omnibus hominibus. Ex quo sequitur Electionem & Reprobationem, hoc est discrimen quo separantur homines, non esse primum instans in quo originaliter concipi possint.*

Hæc Thesis posita est adversus quosdam quos Hyperlapsarios vocant, qui dicunt in primo in-

stanti in quo Deus constituit apud se creare talem & talem hominem, Petrum, verbi gratia & Judam, in eo ipso instanti destinasse Petrum ad vitam æternam, Judam ad mortem. Atque ita volunt ipsissimum primum conceptum divinum de homine fuisse conceptum distinctivum, eodem prorsus modo quo primus conceptus cæli & Terræ fuit conceptus distinctivus. Verum adversus hunc errorem pugnant primo vocabula *Electionis* & *Reprobationis*. Non enim eligitur aut reprobatur aliquis nisi concipiatur fuisse in quadam cum cæteris communitate antecedenter ad Electionem & Reprobationem. Eligere est unum cæteris præferre. Necesse est igitur ut electus sit pluribus permixtus antequam segregetur. II. Idem probatur ex eo quod electio & reprobatio sunt actus divini qui versantur circa personas singulares ac per consequens hi actus supponunt personas illas singulares jam antea extitisse tanquam singulares & determinatas in mente divina. Deus enim elegit Petrum & reprobavit Judam, ergo antecedenter ad Electionem & Reprobationem Petrus & Judas fuerunt tanquam personæ singulares in conceptu Dei. Atqui si opinio Hyperlapsariorum vera esset dicendum foret Deum primo concepisse genus humanum creandum sub notione quadam confusa & indistincta quoad personas singulares. II. Distinxisse notionem illam communem in certos quosdam homines, Petrum nempe Jacobum & Judam, sed in eodem distinctionis momento fecisse Petrum, salvandum, Judam verò damnandum, quemadmodum primo concepit creaturas quasdam formandas sub notione communi & indistincta. Ac deinde distincte concepit Cælum & Terram, adeo ut discrimen quod est inter cælum & terram sit in primo conceptu Cœli ut Cœli & Terræ ut Terræ. In primo

igitur conceptu Petri ut Petri & Judæ ut Judæ includeretur Electio & Reprobatio, quod absurdissimum est. Dicendum enim foret Electionem aut Reprobationem esse hominibus naturalem & essentialem, & discrimen illud esse specificum. Nempe illa sunt rebus essentialia & naturalia ad quæ primò & per se destinata sunt ab authore totius Universi in primo suo conceptu. Porro Scriptura sacra supponit homines singulares & inter se distinctos fuisse in mente divina, antequam unus eligeretur & alter reprobareretur, ac proinde Electionem & Reprobationem esse aliquid adventitium & accidentale quivis homini.

Dices Apostolum Rom. 9. comparare massam generis humani circa quam facta est electio & reprobatio massæ ex qua figulus format vasa ad dedecus & ad honorem. Quemadmodum igitur in massa illa figuli nulla est adhuc vasorum distinctio, sed statim atque vasa quædam fiunt, ut vasa destinantur vel ad honorem vel ad dedecus; Sic concipere debemus massam illam totius generis humani tanquam aliquid indistinctum nec in certas quasdam personas singulares divisum ante Electionem & Reprobationem, adeo ut statim atque hæc massa dividitur in certas aliquas personas singulares, hæc personæ destinantur ad salutem vel ad damnationem: Electio igitur & Reprobatio formaliter ingrediuntur in conceptu primæ constitutionis cujusque personæ. Sicut destinatio ad decus vel ad dedecus formaliter ingreditur in conceptu primæ constitutionis hujus vel illius vasis.

Respondeo comparisonem non esse urgendam ultra mentem Apostoli. Mens autem Apostoli in hoc tantum consistit ut ostendat Electionem & Reprobationem esse actum liberrimum Domini & beneplaciti Dei, quemadmodum formatio vaso-

rum ad decus & ad dedecus est actus liberrimus Domini & beneplaciti figuli. Cum autem nihil aliud intendat Apostolus, comparatio qua utitur ad alia non est extendenda.

Dices iterum Apostolum uti exemplo Jacobi & Esavi, ac formaliter dicere Deum antequam pueri nascerentur, neque aliquid fecissent boni aut mali Jacobum dilexisse, Esavum verò odio habuisse, quod videtur insinuare amorem & odium in Deo circa electos & reprobos antecedere peccatum ac proinde esse de conceptu primæ constitutionis hominis.

Respondeo sive Jacob & Esau sumantur in hoc Apostoli discursu pro exemplo Electionis & Reprobationis, sive sumantur tantum pro typo, Apostolum eos considerare non absolute sed comparate inter se. Itaque mens ejus est, Jacobum & Esavum fuisse natura æquales ejusdem sortis & conditionis, utpote qui unico conceptionis actu concepti fuerint in utero Rebeccæ, & antequam aliquid boni aut mali egissent, quod discrimen aliquod inter eos faceret, Deum amasse Jacobum & odisse verò Esavum, id est in æquali conditione ex liberrimo beneplacito prætulisse Jacobum Esavo. Porro hoc non impedit quominus Jacob & Esavum considerentur in æqualitate peccati originalis. Imò hoc ultimum videtur sequi, quia in ipsorum puerorum conceptionis actu peccatum originale subintelligitur. Unde sequitur æqualitatem illam quæ antecessit Electionem fuisse æqualitatem peccati.

LII

## TERTIA PROPOSITIO.

*Terminus à quo electionis & reprobationis est non tantum creatio & innocentia naturalis, sed etiam lapsus in peccato & in communi corruptione. Nimirum Deus quosdam elegit, quosdam verò reprobavit, non ex hominibus in justitia & Sanctitate existentibus, neque ex hominibus simpliciter creatis & consideratis præcisè ante Sanctitatem & justitiam originalem, sed ex hominibus in peccato jam prolapsis.*

Triâ hæc Thesis continet, duo negativa, tertium positivum. Negamus I. Deum elegisse & reprobasse homines immediatè post conceptum creationis, ante conceptum justitiæ originalis. Negamus II. Deum elegisse & reprobasse immediatè post conceptum justitiæ originalis. Afferimus III. conceptum seu notionem lapsus & peccati præcedere Electionem & Reprobationem.

Quoad primum pugnamus triplici ratione, primò quia etiam si intellectus humanus possit aliquomodo præscindere creationem ipsam à Sanctitate & justitia originali non videtur tamen rationi consentaneum hanc præscitionem admittere in Deo: nempe quia non potuit Deus consilium habere de creando homine quin in ipsomet consilio formaliter cogitaverit ipsum creare in statu congruo, id est in justitia & Sanctitate. Cum enim homo sit animal rationale concipi à Deo nequit in statu indifferenti ad justitiam seu injustitiam. Ergo cum impossibile sit

fit Deum creare hominem injustum, impossibile non creare justum, Sanctitas & justitia ingrediuntur formaliter in creationis conceptu. Ac proinde Electio & reprobatio non potest versari circa homines simpliciter creatos ante conceptum justitiæ & Sanctitatis in qua necessariò creandi sunt.

Secunda ratio est, quia homines creati sunt per se & simpliciter ut creati objectum amoris divini non verò odii. Non potest enim Deus non amare opus suum, etiamsi in illo nihil aliud consideretur nisi hoc unum quod sit opus & creatura Dei. Non potest igitur versari Electio & Reprobatio quæ sunt amoris & odii actus circa homines præcisè ut creatos. Ubi enim est objectum uniformiter amabile ibi non habet locum amoris & odii distinctio.

Tertia ratio est, quia si odium Dei quod circa reprobos versatur antecederet donum justitiæ & Sanctitatis originalis, dicendum foret donum justitiæ & Sanctitatis subjacere & subalternari odio divino, ipsique subservire tanquam medium ad obtinendum odii finem, nempe damnationem. Hoc autem dictum est horrendum. Quis enim hoc possit congoquere ut Deus ex odii principio justitiam & sanctitatem largiatur destinetque justitiam ad peccatum & damnationem. Sanè donum justitiæ effectus est amoris summi quo Deus creaturam prosequitur. Quomodo autem amor potest odio subservire. Si verò dicas donum justitiæ respectu reproborum non esse veri amoris effectum, rehero esse igitur amoris simulati effectum. Nam qui sanctitatem largitur creaturæ is, proculdubio aut revera amat aut amare se simulat. Numquid autem blasphemum est dicere Deum simulare amorem circa creaturam ut perfectius eam possit odisse.

Quoad

**Quoad 2.** Si supponantur homines in mente divina tanquam sancti & innocentes, absurdum sanè est dicere Deum aliquos ex illis elegisse, aliquos verò reprobasse. Reprobatio enim ex mente Apostoli est odii actus. Ubi autem nulla est odii causa, ubi contra sunt amoris incitamenta, ibi sanè nullum concipi potest odium. Dices amorem & odium esse actus in Deo liberrimos, hoc est actus beneplaciti. Respondeo. Hoc quidem esse verum, sed ut amor & odium possint esse actus beneplaciti necesse est ut objectum supponatur non amabile. Ubi enim objectum supponitur amabile amor & odium non possunt esse actus beneplaciti. Dices Deum non teneri amare creaturam etiam Sanctam & innocentem, quia Deus nihil debet creaturæ. Respondeo. Deum quidem non teneri creaturæ, sed sibi ipsi teneri. Nequit enim Deus aliquid facere quod contrarietur naturæ suæ & virtutibus quæ in eo se habent ad modum virtutum moralium. Bonitas autem ejus non potest à se impetrare quin versetur circa creaturam sanctam & innocentem ut sic, utpote quæ referat imaginem divinæ Sanctitatis quam Deus amat necessario. Sanè indignum Deo videtur ubi semel amorem suum ex æquo omnibus hominibus communicaverit, quod fecit tum in ipsorum creatione & dono justitiæ originalis, tum in acquiescentia qua eos in tali sanctitate & justitia creatos persequutus est, subito nulla adveniente mutatione in hominibus alios quidem amare alios verò odisse, hoc non videtur inæqualitatis notam Deo intrare. Est quidem Deus Dominus qui de suo facit quod vult, sed est Dominus æquanimus, apud quem non est etiam & non.

**Quoad 3.** nimirum Electionem & Reprobationem versari circa homines in statu peccati consideratos  
præ



præter ea quæ jam diximus quæque pro hac affectione pugnant, rationibus invictissimis id ipsum possumus adstruere. Primò probatur ex eo quod Scriptura Electioni subjungit vocationem efficacem ad fidem. *Beatus*, ait David Ps. 65. *quem elegeris, & admoventis inhabitaturum in atria tua.* En Electionem & vocationem efficacem immediato nexu conjunctas. *Ego elegi vos*, inquit Christus Joan. 15. *& posui vos ut abeuntes fructum feratis & fructus vester maneat.* En etiam Electionem & vocationem efficacem immediatè connexas. Item Act. 13. *Credidere quotquot erant ordinati ad vitam eternam.* Rom. 8. *Quos predestinavit eos etiam vocavit.* Atqui si peccatum non supponeretur ante Electionem & Reprobationem vocatio efficax ad fidem Christi non foret immediatus Electionis effectus, quia inter Electionem & vocationem interstaret lapsus in peccatum.

2. Probo ex eo quod Joannis 15. formaliter dicit Christus elegisse suos *ex mundo*. Ac ne quis dicat mundum simpliciter ibi sumi pro hominibus non verò pro hominibus peccatoribus, addit, *propterea odit vos mundus.* Quod manifestè indicat eum per *mundum* intelligere homines peccatores & in statu corruptionis.

3. Id ipsum patet ex disputatione Pauli Rom. 9. Ibi enim in exemplum Reprobationis profert *Pharaonem* induratum adversus verba Moïsis. At induratio accidit Pharaoni in peccato & corruptione communi jacenti? Tum prolatis Dei verbis Exod. 33. 19. concludit electionem non *esse volentis neque currentis sed Dei misereantis*, & iterum prolato testimonio Exod. 9. concludit, *cujus vult miseretur, quem autem vult indurat.* Est igitur Electio, misericordia & Reprobatio, induratio, quod non videtur stare posse nisi uterque actus versetur circa hominem peccatorem.

4. Pro-

4. Probo ex eo quod terminus primus & immediatus Electionis secundum Scripturam est adoptio nostra per Christum. *Prædestinavit nos*, Eph. 1. *quos adoptaret in filios per Jesum Christum in sese pro benevolæ affectu voluntatis suæ*. Atqui terminus proximus & immediatus Electionis esse nequit adoptio nostra in Christo, quin supponamus Electionem fieri ex peccatorum massa.

5. Probo ex fine Electionis qui teste Apostolo Eph. 1. *est laus gloriosæ gratiæ suæ*. Atqui laus illa gratiæ Dei quæ ex Electione exsurgit hominem supponit in peccato.

6. Id ipsum invicto argumento probamus ex responsione Apostoli Rom. 9. ad objectionem adversariorum. Objectio autem ita se habet. *Quid igitur dicemus num injustitia est apud Deum*. Responsio autem hæc est, *Absit! nam Mosi dicit miserebor cujus misertus fuero & commiserabor quem commiseratus fuero. Non igitur electio est volentis aut currentis sed Dei misipientis*. Atqui hæc responsio evidenter duo supponit. Primum Electionem & Reprobationem esse actus summi Domini Dei. Alterum Electionem esse actum misericordiæ. Ex illis duobus facile diluitur objectio. Nempe Deus injustus non est & cum ex liberrima misericordia aliquem eligit per se indignum eligi, dignum reprobari, alium verò dignum reprobari reprobatur. Si verò hæc duo separarentur & Apostolus occurreret objectioni per unicum summum Dominium Dei, ex quo sequitur Deum injustum non esse cum nihil debeat creaturæ supponendo creaturam non peccatricem reprobari, occluderetur quidem os adversariis, verum non penitus objectioni satisfieret. Etiam si enim in reprobanda creatura non peccatrice nulla sit iniquitas in Deo, ratione creaturæ cui nihil debet, videtur tamen esse quædam ini-

iniquitas respectu sui ipsius cui multum debet. Non enim æquitati divinæ videtur congruum esse, actum odii summi exercere adversus creaturam nil tale promeritam. Esto Deus Dominus est omnium & facti sui rationem reddere non tenetur creatura & quidquid circa ipsam fecerit injustus non erit erga eam. Non inde tamen sequitur nihil absolute esse commissum adversus propriam æquitatem si creaturam oderit & ad mortem æternam destinaverit, nullo ad id incitatus peccato ex parte creaturæ. Verum si utrumque jungas dicasque Electionem & Reprobationem esse actus summi Domini in exercenda vel non exercenda misericordia erga peccatores gratia & amore pariter indignos, damnatione & odio pariter dignos, non tamen obturatur os adversario, sed planè pleneque satisficit objectioni. Atqui hoc est quod præstitit Apostolus ut evidenter patet ex ejus verbis, unde manifestè concluditur ipsum supposuisse Electionem & Reprobationem versari circa homines jam in peccato prolapsos.

Obijcitur primò Locus Prov. 16. 4. *Deus fecit omnia propter seipsum imo improbum in die calamitatis.* Hinc non videtur concludi posse Deum hominem Reprobasse ante ullam peccati prævisionem. Resp. Sensum hujus loci hunc esse, Deum creaturas omnes destinasse ad gloriam suam. Imo peccatorem jam in peccato existentem qui maximè videtur contrariari gloriæ divinæ, in gloriam justitiæ vindicis destinatum esse.

Obijcitur secundò locus ex Rom. 9. ubi Apostolus adhibita comparatione figuli dicit de reprobis ipsa esse *σκεύη ὀργῆς κατηρτισμένα εἰς ἀπώλειαν*, & vim faciunt in vocabulo *κατηρτισμένα* quod significat compacta. Creati igitur inquit sunt homines ad perditionem. R. Apostolum usum esse hoc-

ce vocabulo propter alterum comparationis membrum ubi figulus dicitur fingere vas ad dedecus, estque hoc vocabulum quando de Deo usurpatur ex eorum numero quæ in Scriptura videntur actionem denotare si grammaticæ leges sequaris. Sed si exigantur ad rationes Theologicas significant tantum suspensionem aut negationem actionis; ita Christus in oratione Dominica *Ne nos inducas in tentationem*: id est, ne submoveas à nobis gratiam tuam. Hic eodem modo *οὐκ ἐν κατηρητισμέναις* compacta, formata ad interitum, id est, vasa quæ Deus non elegit sed reliquit in sua sorte & miseria quæ damnationem necessario secum trahit.

Solent tertio obijcere Vulgatum in Philosophia axioma, *quod est ultimum in executione illud est primum in intentione*. Cum igitur inquirunt gloria divina in exercitio justitiæ & in damnatione reprobatorum ultima sit in executione, debet concipi prima in intentione Dei. Resp. Axioma verum esse quando Deus agit ex Oeconomia sapientiæ ubi primum intendit finem aliquem, & deinde disponit media ad hujusmodi finem assequendum, sed axioma falsissimum esse si applicetur Deo, quando agit ex justitia. Justitia enim non prius intendit poenam & deinde culpam, sed primò supponit culpam, & deinde supposita culpa intendit poenam. Atqui actus reprobationis est actus justitiæ, Ergo supponit peccatum.

## PROPOSITIO QUARTA.

*Electio & reprobatio videntur supponere decretum de mittendo filio in mundum, ad novum jus stabiliendum, novamque legem scilicet legem pœnitentiæ, fidei promulgandam. Hoc est, Deus non tantum in eligendo & reprobando versatus est circa homines peccatores, sed circa homines ad credendum & resipiscendum prorsus per se ineptos.*

Probatur hæc propositio primò ex eo quòd, ut supra diximus, immediatus Electionis effectus secundum Scripturam fides est & pœnitentia Psal. 65. Ephes. 1. Act. 13. Atqui donum fidei & conversionis non potest esse immediatus Electionis effectus quin ante Electionem supponatur missio Christi & externa Evangelii promulgatio.

2. Id ipsum videtur ritè concludi ex disputatione Apostoli Rom. 9. Electionem enim & Reprobationem vocat miserationem & indurationem; eligere igitur est aliquem ex affectu misericordiæ prædestinare ad fidem, reprobare verò est ex affectu justitiæ indurare id est non convertere, quod fanè intelligi non potest quin eodem momento intelligamus decretum de mittendo Christo Electionem & Reprobationem præcessisse. Illud etiam evincit recta ratio, nam antequam Deus aliquid decernat de personis debet prius decernere de lege ipsa personis ferenda. Sanè cum duplex sit quæstio quæ ex hominum communi peccato oritur, altera an ipsis ferenda nova quædam lex quæ sit quasi post naufragium.

gium tabula. Altera verò quinquam inter hominēs beneficio istius novæ legis fruuntur, recta ratio postulat ut prius agatur de lege ferenda, ut postremo loco agatur de personis salvandis per hanc legem. Verum lex hæc nihil aliud est quàm Evangelium, quod totum quodcumque est innititur Christo. Christus igitur supponitur in mundum missus antequam Deus quemquam eligat aut reprobet. Atque ita intelligendus est locus Ephes. 1. *Deus nos elegit in Christo ante facta mundi fundamenta.* Nam sive intelligas Deum in Christo possum nos elegisse, sive dicas Deum nos elegisse quos in Christo insereret tanquam membra capiti, perinde mihi est: nam uterque sensus supponit Christum jam esse antequam Deus nos eligat. Si *Deus in Christo*, sensus est Deus jam in Christo factus placabilis selegit aliquos homines. Si *nos in Christo* sensus est, Deum respexisse ad Christum cum nos elegit & intendisse efficaciter dare membra quædam Christo capiti, quod iterum supponit jam Christum fuisse in mente divina. Revera fatius est dicere nos electos fuisse propter Christum, quàm dicere Christum decreverum fuisse propter Electos. Posterius hoc minus congruit gloriæ Christi. Nec ea tantum fuit mens Apostoli in loco Ephes. 1. idem satis innuit Rom. 8. dum ait *Deum nos prædestinasse ut fieremus conformes imagini filii sui.* Hinc enim facile evincitur Filium id est Christum in mente divina fuisse antequam nos prædestinasset.

## PROPOSITIO QUINTA.

*Electio est decretum positivum, non tantum ratione ipsius actus, sed etiam ratione termini ad quem, & ratione executionis, id est, mediorum. Nam electio est actus positivus divinae voluntatis, vita aeterna ad quam Deus nos eligit est positivum quid, media atidem sunt ex parte Dei positiva, nempe fides, resipiscentia, & finalis in utraque perseverantia, quæ Deus positivè exequitur indulgendo electis Spiritum suum.*

Hæc Thesis, nullam patitur difficultatem. Arminiani tamen magnas movere lites, non quidem de actu voluntatis Dei eligentis neque de termino ad quem. Concedunt enim Deum ante jacta mundi fundamenta positivè voluisse servare talem & talem hominem; concedunt iterum Deum eos ordinasse ad vitam æternam, quæ est quid positivum; negant interim Deum quemquam elegisse, ad fidem ipsi positivè indulgendam, & negatio eorum nititur falsa Hypothesi de gratia universali & usu gratiæ secundum uniuscujusque liberum arbitrium. Volunt enim Deum omnibus indulgere gratiam quam vocant sufficientem, qua homines possint converti si velint. Et alios quidem vi liberi sui arbitrii converti actu, alios verò non converti. Quos igitur Deus prævidit benè usuros gratia sua sufficienti, eos ab æterno elegit. Unde sequitur secundum eos fidem & conversionem non esse terminum ad quem electionis sed potius terminum à quo, quia fides & conversio electionem præ-

præcedunt in mente divina, & sunt ejus causa.

Verum pro veritate adversus hunc errorem pugnant I. loca Scripturæ sacræ in quibus fides ad electionem refertur tanquam effectus ad causam. Hæc autem loca sunt multa Ps. 65. *Beatus quem elegisti & admovisti inhabitaturum atria tua.* Act. 13. *Crediderunt quotquot ordinati erant &c.* Rom. 8. *Quos prædestinavit eos vocavit & Paulo ante, prædestinavit nos ut fieremus conformes imagini filii sui.* Ephel. 1. *Prædestinavit nos quos adoptaret sibi per Christum.* Phil. 2. *Deus est qui operatur in nobis velle & perficere secundum beneplacitum suum.* II. Pugnant ea Scripturæ loca in quibus fides & actualis conversio referuntur ad Deum tanquam proprium suum opus. Hæc autem sunt ferè innumera. Phil. 1. *Datum vobis est credere in Christum.* 1 Cor. 5. *Fidelis est Deus per quem vocati estis ad communionem filii Jesu Christi.* Ephel. 2. *Opus Dei sumus nos, creati in Jesu Christo ad edenda bona opera.* Quibus addi possunt loca ea in quibus conversio nostra relata ad Deum vocatur creatio, vivificatio, mortuorum resurrectio, illuminatio oculorum mentis, ablatio cordis lapidei, donum novi cordis, inscriptio legis divinæ in cordibus nostris & alia hujusmodi, vide Camer. Thesib. de gratia & libero arbitrio. Cum enim omnia opera Dei ab æterno decreta sint, necessario sequitur ex hoc quod fides & conversio sint opus Dei, Deum ab æterno decrevisse dare fidem iis quibus eam largitur in tempore, quod nihil aliud est quam electio. III. Pugnat etiam recta ratio primò ipsissimum eligendi vocabulum designat nos non elegisse Deum, sed Deum contra nos elegisse, atqui si vera foret adversariorum sententia, electionem nempe nihil aliud esse quam decretum de danda vita æterna, iis quos Deus prævidit creditu-



ros, homo eligeret Deum potius quàm Deus hominem; atqui formaliter pronuntiat Christus Joa. 15. Discipulos suos non elegisse ipsum, sed contra ab ipso esse electos. Deinde si Deus eligeret homines ex prævisione fidei ab ipsis præstandæ, viribus liberi arbitrii, frustraneæ & absurdæ forent preces quæ passim in Scriptura leguntur, ubi Sancti petunt. à Deo oculorum illuminationem, conversionem, fidei augmentum, & alia id genus. Quorsum enim hujusmodi preces si fides à Deo non pendeat, sed à viribus liberi arbitrii. Adde quod potissima laus salutis & conversionis hominis ad hominem redundaret, non ad Deum. Potissima enim laus non est posse converti, quod gratiæ sufficienti tribuitur, sed actu converti, quod liberi arbitrii est secundum adversarios. Tandem si electio foret ex prævisione fidei, malè referretur ad beneplacitum Dei quæ potius referri deberet ad beneplacitum hominis. Unum enim ex duobus eligere, quem prævideris crediturum ex libero hominis arbitrio, actus non est beneplaciti, sed actus legalis & juridicus: tamen Electionem esse ex beneplacito clamat tota Scriptura ut mox videbimus.

## PROPOSITIO SEXTA.

*Sive electionem dicas esse prius ad fidem & deinde per fidem ad vitam æternam, sive dicas electionem esse ad vitam æternam & deinde ad fidem tanquam ad medium vitæ æternæ consequendæ necessarium, hoc perinde est. Uterque enim ordo est naturalis. Natura consentaneum est progredi à fine ad media: vi-*

*ta æterna se habet ut finis, fides & conversio ut media. Naturæ itidem consentaneum est progredi à causis ad effecta, fides autem & conversio se habent in hoc negotio tanquam causæ, & vita æterna tanquam effectum.*

Hæc Thesis difficultate caret. Probatur tamen quia aliquando sacra Scriptura videtur priorem ordinem sequi, nimirum Electionem facere ad fidem & per fidem ad salutem, ut Eph. 1. Aliquando verò videtur posteriorem ordinem adoptare ut Act. 13. *Crediderunt quotquot &c.* Sanè cum decretorum ordo sit propter faciliorem intelligentiam tanti mysterii, atque adeo sit potius in nobis, quàm in Deo, parum interest siue dicas homines salvos fieri quia electi sunt ad fidem, siue dicas credere & converti quia electi sunt ad salutem. Datur utrobique progressus rationi nostræ consentaneus ut dictum est in Thesi.

## PROPOSITIO SEPTIMA.

*Electio si absolute consideretur citra respectum alicujus personæ determinatæ, est actus tum misericordiæ tum sapientiæ. Absolute verò considerata in respectu ad personam certam & determinatam, verbi gratia Petrum, est actus misericordiæ. Si tandem consideretur comparatè ad reprobationem talis & talis hominis, est actus beneplaciti, cujus ratio nulla reddi potest.*

Electio tripliciter potest considerari I. confuse & absque applicatione ad certam aliquam personam.

H. Distinctè & Applicativè ad aliquam personam determinatam. III. Comparativè ad quorundam Reprobationem. Atque ex hac triplici consideratione oriuntur tres quæstiones, quæ concipiuntur in Deo fuisse. I. Sunt ne eligendi quidam ex Hominibus, an verò omnes in sua sorte & miseria relinquendi. II. Eligendus ne est Petrus verbi gratia, aut Paulus. III. Cur Petrus potius eligendus est quam Judas. Solvitur prima quæstio tum ex affectu misericordiæ, tum ex dictamine sapientiæ. Noluît enim Deus misericors totum genus humanum prætermittere. Noluît Deus sapientissimus meritum & satisfactionem Christi, totumque mediationis opus evacuâri & inefficax reddi, incredulitate & impœnitentia omnium. Solvitur secunda quæstio per affectum misericordiæ. Deus enim misertus est Petri jacentis in peccatò & damnatione, & viribus quibus se sublevaret orbati. Solvitur tertia per summum & liberrimum Dei beneplacitum.

Hinc nascuntur duæ controversiæ, prior est, an fuerit in homine quædam causa impulsiva, quæ prævisa à Deo Deum moverit ad eligendum talem hominem, Verbi gratia, Petrum. Posterior an electio Petri, comparata cum reprobatione Judæ, sit opus beneplaciti Dei.

Ad priorem quæstionem, respondebant olim Pelagiani, causam impulsivam, quæ moverit Deum ad Electionem cujusdam, sitam esse in illius hominis meritis, nempe volebant Deum omnes homines vocare vocatione externa per verbum. Cur autem hic converteretur, ille verò non converteretur unicam dicebant esse causam liberum arbitrium uniuscujusque. Ex prævisione igitur futuræ conversionis hominis Electionem fieri contendebant.

Arminiani Pelagianismi incrustatores idem ferè respondent ad quæstionem propositam. In hoc tamen differunt à Pelagianis quod cum illi totam gratiæ Dei dispensationem in prædicatione externa verbi includant, hi gratiam aliquam internam agnoscunt, sed universalem omnibus hominibus communem, non efficacem per se ad actualem conversionem, sed tantum sufficientem, hoc est, quæ det tæ posse converti, non verò tæ converti actu. Porro quod aliquis convertatur actu, alijs verò non convertatur hoc proficisci ajunt à libero arbitrio uniuscujusque, tanquam ab unica causa. Unde sequitur Electionem fieri ex prævisione boni usus gratiæ sufficientis per liberum arbitrium, quod parum abest à Pelagianismo.

Veteres Scholastici quidam ad quæstionem propositam respondebant causam impulsivam, quæ moverit Deum ad Electionem, debere desumi ex prævisione bonorum operum, quæ Deus prævidit hominem facturum in tempore viribus liberi arbitrii, quod iterum à Pelagianismo parum discrepat.

Quod ad nos attinet negamus ullam esse ex parte hominis causam impulsivam Electionis. Ex parte Dei datur quidem, nempe misericordia, verum ex parte hominis nulla datur: ratio est, quia in homine nihil est boni quod ab Electione non fluat, ac proinde ante Electionem homo dignus est odio, utpote qui eligatur ex massa perdita & corrupta generis humani. Pro sententia nostra stant.

I. Quæcumque diximus supra, dum egimus de termino à quo Electionis. Si enim homo lapsus, peccato contaminatus, inimicus Dei, inhabilis & ineptus ad fidem & conversionem eligitur, haud dubiè nihil potest in homine reperiri quod

Deum moverit ad eum eligendum.

II. Stant etiam pro nobis quaecumque diximus, ut ostenderemus fidem & conversionem esse terminum ad quem Electionis. Cum enim sine fide nullus possit placere Deo, necessario evincitur, quandoquidem ante Electionem nulla sit fides, nihil esse in homine quod ipsum gratum & acceptum Deo reddat ante Electionem, ac per consequens nihil quod Deum impulerit ad eum eligendum.

III. Pugnant etiam ea omnia loca quibus destruitur falsum & chimæricum liberum arbitrium, quod somniant adversarii. Hæc autem loca ferè infinita sunt in Scriptura quæ hîc congerere non est necesse, dabuntur suo locq. Interim hæc accipe Phil. 2. *Deus est qui operatur in vobis efficaciter vellet & perficere.* I Cor. 4. 7. *Quis te discernit, quid habes quod non accepisti, & si accepisti quod habes cur gloriaris, quasi non accepisses?* Os. 13. *Perditio tua ex te Israël, at in me est unde salus possit consequi.* Quibus adde loca quæ vocant regenerationem, resurrectionem à mortuis, creationem, cæcorum illuminationem: nam quemadmodum in mortuo nulla est dispositio prævia ad vitam, in creatura antequam creetur nulla dispositio ad productionem, in cæco nulla dispositio ad visus recuperationem, ita certè nulla prævia dispositio in homine ad conversionem ante operationem gratiæ Divinæ, ac proinde nullæ liberi arbitrii vires.

Dicent adversarii nullas quidem esse liberi arbitrii vires ante gratiam sufficientem, sed per gratiam sufficientem liberum arbitrium solvi, & tunc hominem habere unde possit converti, vel saltem dispositiones quasdam prævias habere quas Deus prævidens hominem eligit. Verum hæc gratia sufficiens omnibus hominibus communis abun-

abundè refelletur in Tractatu de gratia & libero arbitrio.

Altera quæstio quæ à priori parum differt est an Electio Reprobationi comparata sit actus merè beneplaciti Dei. Dico à priori parum differre, quia si ut ostendimus nulla sit ex parte hominis electionis causa impulsiva, fiatque electio ex absoluta Dei misericordia sequitur necessariò rationem nullam reddi posse cur Deus hunc potius quam illum eligat. Sane si Deus eligeret ex prævisione meritorum, si causa impulsiva quæ ipsum ad eligendum moveret, esset quod in tali homine reperiret quasdam ad conversionem dispositiones, vel fidem vel bona opera &c. vel aliquem bonum usum gratiæ communis ex viribus liberi arbitrii, ratio reddi posset egregia cur hunc potius eligat quàm alium. Non igitur Electio Reprobationi comparata foret actus beneplaciti. Itaque hæ duæ quæstiones mutuam sibi præstant operam; dum probaveris Electionis nullam esse causam impulsivam in homine, probaveris eodem momento Electionem Reprobationi comparatam esse actum beneplaciti & vice versa ubi semel probaveris Electionem Reprobationi comparatam esse actum beneplaciti, hoc ipso demonstratum est nullam Electionis esse causam impulsivam ex parte hominis. Agedum videamus quid hac de re pronuntiet † Paulus Apostolus: certè apparet ex toto contextu capitis ad Roman. in hac fuisse sententia, electionem unius præ alio, & reprobationem etiam unius præ alio ex mero esse Dei beneplacito. Hoc patet I. ex statu quæstionis quam habebat cum Judæis. Exprobrabant Judæi Paulo quod esset gentis suæ adversarius, quia nimirum Evangelium suum annuntiaret gentibus. Deinde audacter concludebant Evangelium illud falsum esse, quoniam ab

Ecclesia Israëlita non susciperetur. Promissiones enim de Messia factas fuisse Israël. Unde videtur sequi, Pseudo-Messiam esse ille qui à gente Israëlita non suscipitur. Adversus hæc Paulus recurrit ad Electionem Dei. Ac I. ostendit verum Israel, verum semen Abraham non esse Israelitas quoscunque, neque quosvis Abraham filios, sed tantum filios promissionis, hoc est Israelitas qui ortum habent à principio supernaturali. Deinde ostendit principium illud. naturale nullis aliis limitibus coerceri præter Dei beneplacitum. Non sum, inquit, Apostolus gentis meæ osor, quandoquidem veri Abraham filii, quos summo amore prosequi teneor, non sunt Judæi aut Israelitæ secundum carnem, sed Israelitæ secundum promissionem, hoc est electi Dei, tum ex Judæis tum ex Gentibus. Electio enim non adstricta est huic aut illi carnali prosapia, sed fertur quocumque beneplacitum Dei inclinatur. Ita soluit Apostolus litem sibi à Judæis motam, unde apparet ipsum electionem & reprobationem referre non ad prævisiones aliquas futuræ fidei, sed ad liberrimam Dei voluntatem. II. Id ipsum manifestum est ex probationibus quas adfert. Utitur enim sive exemplis, sive typis Isaac & Ismaelis, Esau & Jacobi. Ac primum Isaac & Ismaelis. Ismael erat filius Abraham primogenitus, secundum naturæ leges hæreditati Patris sui destinatus. Deus ipsum hæreditate paternâ spoliatur, & supernaturali quadam foecunditate Isaacum Abraham largitus est. Cur Deus Ismaelem exhæredavit natum secundum naturæ leges & vires; cur Isaacum substituit natum vi supernaturalis principii, cur, inquam, hoc, nisi ut ostenderet salutem & hæreditatem celestem, fidem & conversionem non dari vi meritorum hominis, neque secundum leges nativæ uniuscujusque conditionis,

tionis, sed vi supernaturalis principii, hoc est, beneplaciti Dei. Esau & Jacobi typus aliquanto etiam videtur illustrior. Concepti erant unica conceptione ex uno Patre, unaque Matre, uno partu editi ac proinde æquales, si quæ vero inæqualitas adforet ea certè fundaretur in privilegio primogenituræ, quod erat penes Esauum *Nihilominus*, inquit Apostolus, *antequam pueri egissent aliquid boni aut mali, non ex operibus, sed ex Deo vocante, ut propositum electionis maneret firmum, dictum est, &c.* Quis non videt Apostolum intendere electionem esse ex mero Dei beneplacito, absque ulla consideratione meritorum aut conditionum. In tanta enim æqualitate imo inæqualitate Esauo favorabili, cur Deus hunc dilexerit, illum verò odio habuerit, neque causa neque ratio ulla reddi potest præter merum Dei beneplacitum.

III. Evincitur eadem veritas ex objectionibus quas tanquam ex hypothese sua nascentes Apostolus profert in medio. Hæ autem duæ sunt, prior Deum esse iniquum; posterior, saltem si non sit iniquus, non habere unde de hominibus conqueratur. Suppone mentem Pauli hanc esse, Electionem & Reprobationem esse ex mero Dei beneplacito, facilè videbis inde ex sensu carnis sequi Deum esse injustum, qui æqualibus det inæqualia, qui sine causa & ratione præfert alterum alteri. Intellectu etiam facilè est ex sensu carnis Deum non habere unde conqueratur de reprobis, quia nihil sunt quàm quod Deus ipse eos fecit; vel saltem improbi non sunt, nisi quia Deus noluit eos efficaciter convertere. At suppone Electionem & Reprobationem fieri ex meritorum uniuscujusque hominis prævisione & hanc fuisse Apostoli mentem, certè nimis absurdus eris, nimisque hebes, nisi intelligas adversus talem hypothese objectiones hujusmodi fieri



fieri nequaquam posse. Itane Deus est injustus quia præfert hominem quem crediturum prævidit, aut in quo occulta quædam merita invenit, alteri in quo nihil tale neque prævidit neque invenit. Itane nullam habebit Deus justam querimonie causam si homo est improbus, incredulus, & impenitens ac proinde reprobus, propter malum usum gratiæ Divinæ & pravam liberi arbitrii inclinationem?

IV. Idem probo ex responsionibus quibus Apostolus objectiones diluit. Diluit primam dicendo, Deum injustum non esse, quia in Electione & Reprobatione agitur de exercenda aut non exercenda misericordia, atqui in concessione misericordiæ est quidem aliquid quod superat justitiæ modum & rationem, sed in denegatione misericordiæ nihil est quod justitiæ violet. Unde sequitur Deum in eligendis & reprobandois hominibus ex beneplacito non esse iniquum. Hoc præstat versibus 15, 16, 17, 18. Diluit secundam dupliciter 1. ex ostensione summæ Majest. Divinæ quæ os creaturæ occludit. Deinde ex summa patientia Dei quæ tolerat reprobos, unde manifestè concluditur reprobos inscitam & innatam habere perversitatem, malitiam & impenitentiam, & ideo justè à Deo damnari. Quis autem non videt responsionem utramque niti hoc fundamento quod Electio & Reprobatio versentur quidem circa homines in peccato jam prolapsos, cæterum cur ille eligatur ille reprobetur causam esse liberrimum Dei beneplacitum.

V. Probo iterum ex similitudine figuli quam affert Paulus. Figulus enim dum ex eadem massa facit vas unum ad decus, alterum ad dedecus actum Domini exercet, in quo nihil habet locum præter beneplacitum, aut igitur nihil intendit Apostolus  
& re-

& temerè hac similitudine utitur, quod dictu nefas, aut intendit probare Deum in eligendis & reprobandis hominibus exercere itidem actum Domini summi, in quo sequitur liberrimum voluntatis beneplacitum.

## PROPOSITIO OCTAVA.

*Electio est constans & immutabilis, tum in se, tum quoad executionem. Non tamen separanda sunt media à fine, sed tum in uno eodemque decreto conjungenda, tum in unius ejusdemque decreti executionis tenore.*

Hæc propositio per se patet & satis probatur ex supra dictis. Cum enim Electio sit consilium absolutum de salvandis his & illis hominibus, per media ad salutem necessaria, consilium, inquam, quod à nulla humana conditione suspenditur, sequitur necessario firmum & inconcussum esse debere quia Deus est mutari nescius. Pugnant pro immutabilitate decreti omnia Scripturæ loca in quibus Deus dicitur Immutabilis. Pugnant pro infallibilitate executionis, tum loca Scripturæ tum rationes Theologicæ quibus probatur infinita potentia & infinita Sapientia Dei. Nam si Deus est omnipotens omniscius & sapientia præditus infinita, quid potest impedire quominus Deus exequatur quod tam absolute tamque districtè decrevit.

## PROPOSITIO NONA.

*Reprobatio est decretum Dei positivum quoad actum & quoad terminum ultimum. Est tamen decretum negativum quoad terminum proximum & quoad executionem.*

Reprobatio potest quadrupliciter considerari, I. in quantum est actus divinus, atqui hoc respectu dicimus esse actum positivum; est enim vera & positiva voluntas Dei, non est incogitantia neque simplex negligentia aut voluntatis negatio; quos enim Deus reprobat eos positivè vult reprobare. II. Potest considerari quoad terminum ad quem ultimum, qui est æterna damnatio. Atque hoc respectu est etiam aliquid positivum; vult enim Deus poenæ æternæ homines quos reprobat plectere. III. Consideratur etiam ratione termini proximi, & hoc respectu reprobatio est quid negativum. Quos enim Deus reprobat eos non eligit, præterit, relinquit in sua sorte & miseria, atque ita Reprobatio est non Electio, desertio, præteritio. IV. Tandem considerari potest ratione executionis, & hoc sensu est etiam negativa, Reprobationem enim Deus exequitur gratiam suam non impertiendo.

Dices Scripturam sacram uti vocabulis quæ videntur inferre aliquid positivum. Dicitur enim Deus indurare cor hominis & talia huiusmodi. Respondeo sicut supra, hæc vocabula si grammaticè considerentur esse quidem positiva, sed si Theologicè considerentur negativam tantum habere significationem. Nimirum denotant negationem gratiæ convertentis.

## PROPOSITIO DECIMA.

*Reprobatio duplex est, altera quæ est derelictio hominis in peccato, altera quæ est adjudicatio ejus ad pœnam æternam.*

Hæc propositio ex præcedenti satis elucescit nec ulteriori indiget explicatione.

## PROPOSITIO UNDECIMA.

*Reprobatio quæ est derelictio hominis in peccato concipi debet prior, altera vero quæ est ad damnationem Posterior.*

Hoc etiam per se patet, nam Reprobatio quæ est ad damnationem destinatio seu adjudicatio est actus justitiæ vindicis, ac proinde supponit necessario in hominẽ non simpliciter peccatum sed in peccato finalem perseverantiã. Finalis autem in peccato perseverantiã est sequela infallibilis derelictionis divinæ. Apprimè notanda est ista propositio adversus calumniatores qui vociferantur Deum secundum nos decreto absoluto adjudicasse homines ad damnationem nulla habita ratione ad perseverantiã finalem in peccato. Sed contra nos asserimus decretum ad damnationem esse decretum Dei judicis, ac proinde nequaquam esse absolutum sed pendere ex prævisione finalis impenitentię. Si verò aliquando apud Doctores nostros reperias Reprobationem esse decretum Dei absolutum, id sanè intelligendum est de priorẽ illa Re-  
pro-

probatione quæ in mera derelictione consistit, & iterum eo sensu quo mox explicatur.

Dices cum agebatur de Electione, dictum est supra perinde esse siue concipias Deum elegisse primò hominem ad vitam æternam & deinde ad fidem & poenitentiam tanquam ad media, siue dicas Deum primò elegisse ad fidem & poenitentiam, & deinde ad vitam æternam tanquam ad præmium fidei & poenitentiae. Ergo à pari perinde est siue dicas Deum primò dereliquisse homines ad peccatum, & deinde adjudicasse eos ad mortem æternam tanquam ad poenam peccatorum, siue dicas primò destinasse eos ad mortem æternam, & deinde dereliquisse eos ad peccatum tanquam ad medium ducens ad mortem. Resp. Nego paritatem, nam quando Deus eligit agit ut *Oeconomus*, sed quando reprobatur agit ut *Judex*, hoc autem discrimen est inter processum *Oeconomi* & processum *Judicis*, quod in processu *Oeconomi* est aliquid quod habet rationem finis & aliquid quod habet rationem mediorum, in processu autem *Judicis* est aliquid quod habet rationem poenae, & aliquid quod habet rationem demeriti id est causae impulsivæ quæ movet *judicem* ad irrogandam poenam. Ergo in processu *Oeconomi* perinde est siue progrediari à fine ad media, siue à mediis ad finem, in processu vero *Judicis* non item, nam *Judex* non potest destinare poenam nisi supponat culpam & reatum in homine. Itaque *Judex* semper & necessario hoc ordine progreditur, primò videt peccatum, & deinde propter peccatum poenam infert. Arctè igitur tenendum primò Deum dereliquisse homines in peccato, & deinde adjudicasse eos ad mortem æternam.

## PROPOSITIO DUODECIMA.

*In Reprobatione non tantum adjudicatio ad mortem æternam est actus judicis, sed & etiam derelictio ad peccatum.*

De priori hujusce propositionis parte nulla ni fallor potest esse quæstio. Cum enim mors æterna natura sua sit poena, nemo potest ad eam destinari nisi ex sententia judicis. Quoad alteram certum est derelictionem hominis esse quoque Dei judicis actum; illud enim quod peccatum supponit, quod propter peccatum fit, & cujus peccatum est causa impulsiva, illud est judicis actus. Atqui derelictio supponit peccatum in homine derelicto, & Deus derelicit eum propter peccatum, adeo ut impulsiva causa derelictionis sit peccatum ipsum, ergo est actus judicis. Est tamen quædam differentia inter duos illos Reprobationis actus. Siquidem adjudicatio ad poenam est tantum judicis actus, nulloque modo potest esse actus Oeconomi, neque actus summi Domini. Derelictio verò contra non tantum est actus Judicis, sed etiam actus Dei Oeconomi, Deique ut summi Domini. Ratio differentiae hæc est, quia supposita impoenitentia finali, Deus non potest quin mortem æternam hominibus irroget; quare hic actus non subjacet summo Dominio Dei. Supposito autem simplici peccato, Deus potest indulgere misericordiam per satisfactionem Christi. Ergo potest vel derelinquere hominem in peccato, vel ipsum ad fidem & poenitentiam erigere. Subjacet igitur iste actus summo Dominio Dei, atque eo utitur secundum suum beneplacitum.

## PROPOSITIO DECIMA TERTIA.

*Reprobatio prout est derelictio si absolute consideretur est actus Dei Judicis, qui justè & secundum hominis demeritum non vult gratiam suam tali homini indulgere, ad id sufficienter motus per peccatum. Si verò consideretur comparatè cum Electione, est actus Dei summi Domini, cujus nulla causa reddi potest præter merum Dei beneplacitum.*

Revera cum liberum sit Deo vel hominem deferere ex justitia, vel eum eligere ex misericordia, cur Deus hunc reprobet, illum vero eligat, id est cur potius hunc, quam illum reprobet; ratio nulla est nisi quia Deo sic placuit.

## Corollaria quædam ex doctrina de Electione &amp; Reprobatione.

*Deus nulli nisi electo, neque fidem veram & justificantem, neque conversionem, veramque sanctificationem impertit.*

Hoc corollarium est maximi momenti adversus Arminianos & Pontificios, qui volunt fidem & Electionem non reciprocari, hoc est, multos esse non electos, qui tamen in tempore verè credunt verèque convertuntur & sinceram habent justitiam, in qua tamen, quia non perseverant, non salvantur.

Adversus hunc errorem opponimus diversa Scripturæ sacræ testimonia, quæ quia innumera ferè sunt, ad sex Classes revocabimus. I. Classis est

est eorum ubi vera fides & salus æterna necessario & indissolubili vinculo copulantur. II. Eorum in quibus vera communio cum Christo statuitur indissolubilis, & per consequens salvifica propter intercessionem Christi. III. Eorum est in quibus remissio peccatorum & adoptio divina cum æterna salute connectuntur. IV. Eorum in quibus ex habitatione Spiritus Sancti in nobis concluditur salutis certitudo. V. Est eorum quæ asserunt fœderis divini æternitatem & immobilitatem. VI. Tandem continet ea loca in quibus ex fide & vera conversione concluditur Electio, & contra ex defectu fidei, veræque sanctitatis datur quædam Reprobationis suspicio.

Ad primam quod attinet David Ps. 1. De fideli verè regenito dicit, *Eum esse sicut arborem plantatam ad rivum aquarum, quæ fructum suum edit in tempore suo & cujus folium non decidit.* & Psalmo 2. dicit de filio, *Beati omnes qui se recipiunt ad eum.* Ps. 23. *Nihil nisi bonum & benignitas prosequuntur me omnibus diebus vite meæ, & quietus ero in domo Jehova quamdiu longa erunt tempora.* Ps. 34. *Rediit Jehova causam servorum suorum, neque disperduntur illi recipientes se ad eum.* Et passim alibi eodem sensu. Es. 28. *Ecce ego fundamentum posui in Sione, lapidem probationis, angularem, pretiosum, foundationem fundatissimam qui credit non præfestinabit,* vel juxta interpretationem Septuaginta, quam secutus Apostolus Rom. 10. *Qui credit in eum non confundetur.* Joël. 2. 34. *Quisquis invocaverit nomen Jehova servabitur.* Joh. 3. *Quicumque credit in filium non peribit, sed habebit vitam æternam.* Quod quater repetitur in eodem capite, item cap. 5. *Qui audit verba meæ & credit in eum qui misit me, habet vitam æternam, nec in condemnationem veniet, sed transit à morte ad vitam.* Item cap. 6. 40. *Hæc est voluntas*



*Patris qui misit me, ut quisquis contempletur filium & credit in eum habeat vitam aeternam & versu 47. Qui credit in me habet vitam aeternam. Act. 16. 31. Crede in Iesum Christum & servaberis.* Multa sunt alia Scripturæ loca similia quæ passim colligi possunt. Atqui ex iis ita possumus argumentum conficere, nullus nisi electus salvatur, atqui omnis fidelis salvatur, ergo omnis fidelis est electus. Vel sic, omnis qui salvatur est electus, at omnis verè fidelis salvatur, ergo omnis verè fidelis est electus. Sanè si vera fides veraque justitia posset esse communis tum electis, tum reprobis, falsæ essent omnes hujusmodi propositiones quæ in Scriptura tam frequenter occurrunt, ubi veræ fidei annectitur æterna salus. Nec est quod regerant adversarii, distinguendum esse inter fidem ita simpliciter dictam & fidem perseverantem, & de perseverante Scripturæ loca debere intelligi, non verò de simplici fide. Inutilis enim est distinctio hujusmodi; quia etiamsi verum sit per fidem cui datur vita æterna, Scripturam intelligere fidem perseverantem, tamen nulla vera fides est quæ non sit perseverans. Et inde est quod Scriptura nulla adhibita distinctione perseverantiæ, de vera fide absolutè loquitur. Certè fides quæ non perseverat usque ad finem, nunquam fuit vera fides, ut patet ex parabola seminis, ubi Christus characterem specificum, seu naturam fidei perseverantis ponit in ejus veritate, scilicet in eo quod quis crediderit, *verbum exceperit corde honesto & bono*, Luc. 8. 15. Nulla igitur est vera fides quæ non sit perseverans. Quod etiam patet ex doctrina Pauli Heb. 3. 14. *Christi inquit, consortes facti sumus, si modo proprium illud quo sustentamur firmum retinuerimus ad finem usque.* His enim verbis patet fidem non perseverantem nunquam fuisse veram fidem. Ostendant adversarii si possint ex Scriptura duplicem esse

esse veram fidem, alteram perseverantem, alteram deficientem, atque ita distinctionem suam auctoritate divina fulciant. Quod si id præstare nequeunt, sinant saltem nos ex Scripturæ propositionibus The-  
sim nostram evincere, nempe nullam veram fidem esse nisi electorum. Imo id ipsum quod Scriptura omnem facit veram fidem perseverantem, satis demonstrat veram fidem & Electionem reciprocari. Perseverantia enim veræ fidei ab Electione est, hoc est fides perseverat, quia est effectum immobilis & inconcussi propositi Dei. Sicque si ab Electione absoluta non penderet sanè non foret perseverans. Esto igitur conclusum nullum verè fidelem nisi electum.

Secunda Classis ea continet loca in quibus communio cum Christo asseritur salutifera, indissolubilis & æterna. Hæc autem sunt Joh. 6. v. 39. *Hæc est voluntas ejus qui misit me, ut quidquid mihi dederit non perdam ex eo, sed suscitem illud in ultimo illo die, & vers. 49. & 50. Patres vestri ederunt Manna in deserto & mortui sunt. Hic est panis ille qui de cælo descendit ut qui edit ex eo non moriatur. Et v. 56. Qui edit carnem meam & bibit sanguinem meum in me manet & ego in eo. Quod itidem supra dixerat vers. 35. Ego sum panis vita, qui venit ad me nequaquam esuriat & qui credit in me non sitiet unquam.* Et Joh. 4. *Quisquis biberit ex aqua quam ego ei dabo non sitiet in æternum, sed aqua illa quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* Disertissimè hac de re loquitur Christus Joh. 10. v. 28. *Oves meæ vocem meam audiunt, & ego eas agnosco & sequuntur me, & ego vitam æternam do eis, nec peribunt in æternum neque rapiet eos quisquam e manu mea. Pater ille meus qui mihi dedit eas, major omnibus est, neque quisquam potest eas eripere e manu Patris mei.* Item Joh. 15. v. 16. *Ego elegi vos & constitui vos, ut abeuntes*

fructum feratis, & fructus vester maneat, ut quidquid petieritis à Patre in nomine meo det vobis. Sed potissimum cap. 17. v. 2. Pater, inquit Christus, tu dedisti filio auctoritatem in omnem carnem ut quidquid dedisti ei, det eis vitam eternam. Et vers. 11. Non sum amplius in mundo sed ipsi sunt in mundo & ego ad te venio. Pater Sancte serva eos per nomen tuum, quos dedisti mihi ut sint unum prout & nos. Et vers. 15. Non rogo ut tollas eos è mundo sed ut eos serves ex malo, & sub finem capitis, non tantum pro istis rogo sed & pro iis qui per sermonem eorum credituri sunt in me, ut omnes unum sint sicut tu Pater in me & ego in te, ita ipsi in nobis unum sint. Et ego gloriam quam dedisti mihi, dedi eis, ut sint unum sicut & nos unum sumus. Ego in eis tu in me, ut sint consummati in unum, & ut cognoscat mundus quod tu me miseris, & eos diligas prout me dilexisti. Pater quos dedisti mihi, velim ut ubi sum ego & illi sint mecum, ut spectent gloriam illam meam quam dedisti mihi: quia dilexisti me ante jacta mundi fundamenta. Ex his locis infinita fere exurgunt argumenta. I. Si voluntas Patris est ut Christus, neminem perdat ex iis quos Pater ipsi dedit: Ergo inconcussam cum eo habemus communionem. Impium enim foret dicere Christum voluntatem Patris non exequi, si autem nullus in communionem Christi perit, nullus in communionem Christi est reprobus. II. Comparatio Mannæ nullum effugium patitur, qui Manna, inquit, comederunt mortui sunt, sed qui comedit me vivit in æternum, nunquam moritur. Dices nunquam moritur dummodo semper me comedat, sed si ab esu mei cessat moriturus est. Sed hæc responsio frigidum & ridiculum facit Christi discursum, facile enim poterant Judæi regerere idem de Manna. Si semper homines Manna comedissent semper vixissent, nec de se aliquid magni dixisset Chri-

Christus. Legenti sanè manifestum est hoc Servatorem intendere, nempe se esse cibum, vitam spirituales quæ in fide & Sanctitate consistit sustentantem in æternum. III. Quid sibi vult illud, *manet in me & ego in eo*, nisi mutuam communionem indissolubilem. IV. Quid iterum sibi vult hæc tam firma tamque constans asseveratio Christi, oves suas non perituras neque à quoquam rapiendas è manu sua. Quid, hæc omnipotentia Patris quæ ipsas servat adversus quoscunque, nisi communionem illam omni Satanæ impetu, omnibus tentationum fluctibus, omnibus carnis, Mundi, Peccati conatibus superiorem esse, ac proinde insolubilem. V. Si finis quem Christus sibi proposuit in communione sua nobis communicanda est non tantum ut fructus feramus, sed ut fructus noster permaneat, & obtineamus quidquid petierimus à Patre, certè perseverans est talis communio, aut alioquin dicendum foret Christum sine suo incidere posse, quod est blasphemum; numquid perseverantia in fide & communione Christi potissimum venit in iis rebus quæ fideles petunt à Patre, aut ergo Pater iis largitur perseverantiam, aut non verum est quod ait Christus, quod quidquid petieritis à Patre meo dabit vobis. VI. Non tantum asserit Christus se servatum ire suos, sed & testatur se propterea accepisse auctoritatem in omnem Carnem. Quorsum hæc auctoritas, nisi ut à tentationibus & seductionibus eos eripiat. VII. Sed disertissima est pro suorum custodia intercessio apud Patrem *serva eos*, inquit, *per nomen tuum, conserva eos ex malo*. Quo fine? *Ut unum sint prout & nos, ut omnes unum sint sicut tu Pater in me & ego in te, ita unum in nobis sint. Ut sint unum sicut & nos unum sumus, ut sint consummati in unum ut uti sum ego & illi sint mecum, ut spectent*

*gloriam meam quam dedisti mihi.* En finem intercessionis Christi. Aut ergo irrita est hujusmodi intercessio, quod nefas dictu, aut ita servat eos Pater ut filius finem suum obtineat. Est igitur immutabilis & inviolabilis communio nostri cum Christo. Ideoque nullus reprobis potest unquam hac communione gaudere. Huc referenda sunt ea loca in quibus Apostolus dicit, *nullam condemnationem esse iis qui sunt in Christo.* Rom. 8. 1. Et in quibus, *Ii qui sunt in Christo dicuntur duci à Spiritu Christi, nec ambulare secundum carnem: & legem Spiritus Vita qui est in Christo, liberasse nos à Lege peccati & mortis.* Rom. 8. 1. & 2. Nam si quidam reprobi sunt veri fideles, manet eos haud dubiè æterna condemnatio, nec ducuntur à Spiritu Christi qui tandem à Christo desciscunt, nec liberantur à Lege peccati & mortis absolutè loquendo, qui tandem in servitutem peccati & mortis relabuntur. Sed imprimis notatu digna sunt duo Loca; alter est, Luc. 22. 31, 32. *Satan petiit ut ventilaret vos ut frumentum. Et ego oravi pro te ut non deficeret fides tua.* Intercessio Christi pro Petro trahitur in exemplum pro omnibus omnino fidelibus, cum enim fundata sit in morte ejus, pro fidelibus omnibus mortuus est æqualiter. Itaque pro omnium perseverantia æqualiter intercedit. Quod autem hoc speciatim dicitur de Petro inde est, quia Petrus versabatur in summo discrimine. Jam verò quod petiit Christus id proculdubio impetravit à Patre, est igitur vera fides indefectibilis & communio cum Christo immutabilis & æterna. Posterior locus habetur Rom. 8. 33, 34. *Christus is est qui mortuus est, imò verò qui suscitatus est, qui etiam est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis. Quis nos separabit a charitate Christi? num afflictio, num angustia? &c. Imò in iis omni-*  
*bns*

*bus plusquam victores sumus per eum qui dilexit nos.* Hic agitur de permanentia & immutabilitate communionis nostræ cum Christo, eamque fundat Apostolus super intercessione Christi. Usque eò igitur progreditur intercessio Christi pro nobis, ut obtineat à Patre perseverantiam, & in omnibus tentationibus victoriam pro suis fidelibus. Porro si communio Christi est indissolubilis & æterna, dicendum necessariò est in Christo nullum posse esse reprobum.

Tertia Classis ea continet loca in quibus justificatio & adoptio cum æterna salute indivisibiliter connectuntur. Diserta autem sunt in hanc rem. I. Verba Apostoli Rom. 8, *Quos justificavit eos glorificavit, & paulò ante vers. 17. Si filii sumus sumus etiam heredes, heredes Dei, cohæredes autem Christi, ut si cum eo patimur etiam cum eo glorificemur.* En Justificationem & Adoptionem individuo vinculo copulatas. Id ipsum videre est Rom. 5. ab initio Capitis *Iustificati*, inquit Apostolus, *ex fide Pacem habemus erga Deum per Dominum nostrum Iesum Christum, per quem etiam fide adducti fuimus in hanc gratiam per quam stamus & gloriamur, sub spe gloria Dei.* Quomodo gloriamur sub spe gloriæ Dei propter Justificationem nostram, si non Electus qui in æterno Dei decreto destinatus est ad mortem, potest justificari & pacem habere cum Deo, per Dominum Nostrum Iesum Christum, non minus quam Electus? Dices spem de qua loquitur Apostolus non esse in intensissimo gradu, qui importat certitudinem & veram perluasione: multa enim speramus quæ aliquatenus sunt in dubio; nec ex eo quod adhuc sunt in dubio desinimus tamen sperare. Verum audi qualis sit ea spes de qua loquitur Apostolus. Porro, inquit, *spes non pudefacit, eo quod*

*charitas Dei effusa est in cordibus nostris, per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. Spes igitur certa est; illud enim non pudefacit, est melioris figura frequens apud Paulum, id est maximum & invictum præbet gloriæ & lætitiæ argumentum, utpote quæ certo & infallibiliter finem suum, hoc est vitam æternam obtinebit. Revera certitudinem hanc & salutis infallibilitatem in justificatis, prosequitur Apostolus versibus sequentibus usque ad undecimum.*

Quarta Classis argumenta continet quæ ducuntur ex Spiritu Sancto, veris fidelibus & justificatis indulto. I. Apostolus Rom. 8. Spiritum Sanctum habitantem in nobis facit causam, eamque necessariam Resurrectionis nostræ gloriosæ: *Si, inquit, Christus in vobis est, corpus quidem mortuum est propter peccatum, Spiritus autem vita est propter Justitiam: Sed si Spiritus ejus qui suscitavit Iesum ex mortuis habitat in vobis, is qui excitavit Christum ex mortuis, vivificabit etiam mortalia corpora vestra per inhabitantem ipsius Spiritum in vobis. Imo facit eodem Capite Spiritum testem futuræ hæreditatis & gloriæ, Ipse Spiritus, inquit, testatur una cum Spiritu nostro nos esse filios Dei, quod si filii etiam hæredes, hæredes Dei, cohæredes Christi.* Alibi nempe Eph. 1. dicit nos obsignatos esse Spiritu Sancto, eumque accepisse in vitæ æternæ pignus, *obsignati, inquit, estis Spiritu illo promissionis Sancto, qui est arrabo hæreditatis nostræ, ad obtinendam redemptionem, ad laudem gloriæ ipsius.* Et Cap. 4. dicit Spiritum Sanctum fidelibus concessum esse sigillum futuræ redemptionis. *Obsignati, inquit, estis per Spiritum Sanctum in Diem redemptionis.* At, inquam, quomodo Spiritus Sanctus potest esse gloriosæ redemptionis causa necessaria, testis futuræ gloriæ, sigillum & ar-

rabo

rabo futuræ redemptionis, si æqualiter conceditur, tum Electis tum non Electis.

Quinta Classis argumentorum deducitur ex iis Locis ubi Deus asserit æternitatem & immobilitatem novi sui Foederis. Adducimus primò in hanc rem totum Psal. 89. ubi celebratur æternitas amoris Dei erga fideles in Christo. Statuo, inquit, fore ut in seculum benignitas edificetur, in Cælis ipsæ stabilitas fidem tuam, pepigi fœdus cum Electro meo, Juravi Davidi servo meo. Tum. vers. 31. & sequentibus loquens de Christo. Si dereliquerint, inquit, filii eius fidem meam & in iudiciis meis non ambulaverint, si statuta mea profanaverint, & præcepta non observaverint, visitabo quidem virga defectionem eorum, & plagis iniquitatem eorum, sed benignitatem meam non irritam faciam ab eo, neque mentiar contra fidem meam, non profanabo fœdus meum, & pronunciatum labiorum meorum non mutabo, semel juravi per Sanctitatem meam, Davidi non mentiar. Vide quomodo Deus excandescat adversus filios suos dum in peccata prolabuntur, sed vide quod hæc ira sit tantum paterna, nec eò usque progrediatur ut irritum faciat fœdus suum. Exstant celeberrimi Loci apud Jeremiam Cap. 24. ubi loquitur de suis in Christo fidelibus futuris, Adjiciens, inquit, oculos meos, ad illos in bonum, reducam illos in Terram hanc, ubi edificabo illos ac non demoliar, & plantabo eos ac non evellam. Dices fœdus Dei est quidem æternum & immutabile respectu Dei, Deus enim semper est fidelis, stans promissis suis, sed non est æternum respectu hominis, quia homo potest in conditione fœderis non perseverare. Verum ne hoc dicatur, audi Deum pollicentem fore ut cura sua sese extendat usque ad conditionem fœderis ex parte hominis, addit enim in eodem Cap. vers. sequenti nam

india



inditurus sum illis cor ad cognoscendum me et  
 Iehovam. Eruntque mihi populus & ego ero illis Deus  
 cum reversi fuerint ad me ex toto corde suo. Item  
 Cap. 31. Ecce dies venturi sunt dicit Iehova, quibus  
 pangam cum Domo Israël & cum Domo Iuda fœ-  
 dus novum, non secundum illud fœdus quod pepige-  
 ram cum majoribus eorum, quo die prehendi manum  
 eorum ut educerem eos è Terra Ægypti. Nam ip-  
 si irritum fecerunt fœdus meum, etiamsi ego conju-  
 gio junctus mansissem cum eis. Verum hoc illud est  
 fœdus quod pangam cum Domo Israël post dies hos,  
 indam legem meam menti eorum & cordi eorum in-  
 scribam eam, & ero ipsis Deus & erunt mihi popu-  
 lus, &c. Usque ad vers. 37. Hic etiam perspicuè Deus  
 sese obstringit promissis suis, non tantum ut fœdus  
 suum nunquam ipse frangat, sed ne frangendum per-  
 mittat ipsis hominibus, scilicet quia perseverantia fi-  
 delium suorum ipsi curæ erit. Eadem repetit pro-  
 pheta Cap. 31. vers. 31. & sequentibus, Ecce dies  
 venturi sunt, dictum Iehova, quibus pangam cum Do-  
 mo Israël, & cum Domo Iuda fœdus novum, non  
 secundum illud fœdus quod pepigeram cum majoribus  
 eorum, quo die prehendi manum eorum ut educerem è  
 terra Ægypti, nam ipsi irritum fecere fœdus meum,  
 quamquam ego conjugio junctus mansissem eis. Nam  
 hoc illud est fœdus quod pangam cum Domo Israël.  
 Post dies hos dicit Iehova. Indam legem meam menti  
 eorum, & cordi eorum inscribam eam, & ero eis Deus  
 & ipsi erunt mihi populus. En qua ratione fœdus  
 illud futurum est æternum, nimirum quia procu-  
 rabit Deus ut conditio fœderis, ex parte homi-  
 nis nunquam frangatur. Indam, inquit, legem meam  
 menti eorum & cordi eorum inscribam eam. Atqui  
 si exinde sequitur fœdus fore æternum, nunquam  
 igitur Deus permittit deleri quod mentibus &  
 cordibus nostris inscripsit. Ideoque nullus qui

si Spiritus Sancti factus est verus fidelis, qui  
 iustificatus est & adoptatus in spem vitæ æternæ.  
 Uno verbo nullus quî cum Deus foedus suum  
 init potest actu à fide sua desciscere. Nullus ergo  
 verè fidelis qui non sit Electus. Id ipsum verba  
 sequentia confirmant. *Non autem, inquit, doce-*  
*bant amplius quisque amicum suum & fratrem suum,*  
*dicendo cognoscite Iehovam, nam quotquot erunt co-*  
*gnoscent me à minimo eorum usque ad maximum,*  
*& condonabo iniquitatem ipsorum & peccati ipsorum*  
*non recordabor amplius.* Nil sonant hæc verba ni-  
 si æternitatem divini foederis. *Peccati eorum, in-*  
*quit, non recordabor amplius.* Verum si verus fi-  
 delis potest tandem in damnationem venire, quid  
 ibi volunt tam magnifica verba. Addit tandem  
 Deus, ad æternitatem foederis sui magis denotan-  
 lam, comparisonem deductam ex firmitate legum  
 naturæ generalium. *Sic ait Iehova, qui disponit so-*  
*lem ad lucem interdiu, statuta Luna & Stellarum ad*  
*lucem noctu, qui dirumpit mare & fremunt*  
*montes ejus, si amovebuntur statuta ista à conspectu*  
*meo, etiam semen Israelis cessabunt esse gens in con-*  
*spectu meo omnibus diebus.* Iterum Cap. 32. pro-  
 missionem hanc in medium adducit versu 38. &  
 sequentibus *Erunt, inquit, mihi populus & ego ero*  
*in eis Deus.* Amplissima sanè promissio, sed audi-  
 ua ratione foedus illud stabilietur in perpetuum  
 idam, inquit, enim illis cor unum & viam unam  
 & reverendum me omnibus diebus (nota omnibus  
 diebus) ad bonum ipsorum & filiorum ipsorum post-  
 eros, & pangam cum ipsis foedus perpetuum, fore ut non  
 revertam me à prosequendis ipsis, benefaciendo eis,  
 & reverentiam mei indam animo ipsorum ut non re-  
 cedant à me. Ita gaudebo de ipsis, benefaciendo il-  
 lis, cum plantavero ipsos in terra hac firmè, ex toto  
 corde meo & ex tota anima mea. Quid majus, quid lu-

culentius. Primò dicit ipsos populum suum fore, se verò futurum ipsis Deum. Ac ne quis hoc intelligat de parte illa foederis quæ Deum tantum respicit, addit rationem. cur hoc ita erit, *quid* inquit, *indam illis cor unum & viam unam.* Accipit igitur in se utramque foederis partem, tum eam quæ ad Deum ipsum spectat, tum eam quæ spectat ad hominem, hoc est conditionem foederis ex parte nostri. Ac iterum ne hæc promissio intelligatur tantum ad tempus addit, & *ad reverendum me omnibus diebus.* Pollicetur ergo non tantum conditionem foederis in homine operaturum sed etiam perseverantiam ejus conditionis, & durationem æternam. Quod etiam repetit dicendo foedus fore perpetuum, adeo ut disertis verbis excludat defectionem nostram à vera fide. *Reverentiam,* inquit, *mei indam animo ipsorum & non recedant à me.* Denique benefacturum se ipsis protestatur *ex toto corde suo & ex tota anima sua & gavisurum de iis,* quæ verba sanè nullomodo possunt aptari fidelibus illis, & justificatis, de numero Reproborum, ex adversariorum sententia. Deus enim de istis non gaudet, neque iis benefacit *ex toto corde & tota anima sua.* Nec dici potest Deus eos plantasse in *firmitate* quod hoc ipso versu de omnibus verè fidelibus asserit. Æternitatem illam foederis novi reperies etiam apud Ezechielem Cap. 37. *Aspergam,* inquit, *agnis mundis ut mandemini ab omnibus impuritatibus vestris & ab omnibus stercoreis diis vestris mundabo vos. Et dabo vobis cor novum & Spiritum novum, & Spiritum novum ponam in medio vestri, & amovens cor lapideum carne vestra indam vobis carneum. Et Spiritum meum ponam in medio vestri, quo faciam ut in statum meum ambuletis & jura mea observetis facientes ea.* Quæ verba aut frigida admodum & illusoria

præ se ferunt promissionem, aut perseverantiam finalem in vera fide & Sanctitate significant. Prius ne dicamus obstat pietas & erga Deum reverentia. Posterius igitur verum est, unde necessario sequitur nullum verè fidelem posse esse de Reprobis numero. Idem colligitur ex variis Novi Testamenti locis. Primò Romanorum 5. Apostolus charitatem Dei erga nos, quæ dignoscitur ex diffuso in nobis Spiritu Sancto, ita facit immobilem, ut super ea fundet spem inconcussam & nullomodo pudefacturam. *Spes, inquit, non pudefacit, eo quod charitas Dei effusa est in cordibus nostris, per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* Stare non potest hæc Apostolica doctrina si charitas Dei, qua datur Spiritus Sanctus, mutabilis est, & vero odio, quali prosequitur Reprobos, subservit. Eandem doctrinam profert Apostolus in sequentibus. *Commendat, inquit, Deus charitatem suam erga nos, eo quod cum adhuc essemus peccatores Christus pro nobis mortuus sit. Iustificati igitur ejus sanguine servabimur multò magis per eum ab illa ira. Nam si cum inimici essemus reconciliati fuimus Deo per mortem filii ejus, multò magis reconciliati servabimur per vitam ipsius.* Immobilis ergo est charitas Dei & ita firma ut effectum suum omninò consequatur. In eundem sensum ratiocinatur Apostolus Cap. 8. *Is, inquit, qui proprio filio non perpercit, sed pro nobis omnibus tradidit eum, quomodo etiam omnia cum ipso non gratificabitur.* Dices gratificabitur quidem omnia, sed dummodo perseveremus in fide. Respondeo Perseverantiam ipsam esse in numero eorum quæ nobis Deus gratificabitur secundum Apostolum. Hinc enim elicit hanc conclusionem, *quis nos separabit à charitate Christi num afflictio, num angustia, imo in iis omnibus plusquam victores sumus, per eum qui dilexit nos.*

Quid

Quid est quæso perseverantia nisi victoria certa in tentationibus, in afflictionibus, in persecutionibus, nuditate, fame, &c. aliisque quæ ad deficient dum à fide nos impellunt. Atqui ex firmitate charitatis divinæ erga nos certi sumus de victoria in tentationibus hujusmodi. Ergo perseverantia finalis est effectus, necessarius charitatis divinæ. Aliud argumentum suppetunt nobis ea loca in quibus ex fidelitate Dei Apostolus concludit perseverantiam nostram finalem: fidelitas autem ipsa fundatur in eo quod Deus jam nos efficaciter vocaverit ad fidem. Nam si ve fidelitatem intelligas per respectum ad aliquam promissionem, quo sensu fidelitas est veracitas in exequendis promissis, si ve per fidelitatem intelligas constantiam in proposito & opere jam incepto persequendo, res eodem recidit. Si prius dicatur, Apostolus supponit vocationem ad fidem includere perseverantiæ promissionem. Si posterius, supponit per vocationem nostri ad fidem Deum sese obstrinxisse ad perseverantiam nobis indulgendam. Ut ut sit Apostoli ratiocinatio supponit fideles omnes perseveraturos usque ad finem, & foedus divinum fore respectu eorum omnium quibuscum Deus illud foedus pepigit æternum & immutabile. Ac per consequens nullum verè fidelem esse nisi Electum. Loca Apostoli sunt. 1 Cor. 1. *Deus etiam confirmabit vos usque ad finem, inculpatores in diem Domini Nostri Iesu Christi. Fidelis est Deus per quem vocati estis in communionem filii ipsius Domini Nostri Iesu Christi.* Ejusdem Epist. Cap. 10. *Tentatio vos non cepit nisi humana, fidelis autem est Deus qui non sinet vos tentari supra id quod potestis; sed una cum tentatione præstabit etiam exitum ut possitis eam sufferre.* Et Philipp. 1. *Persuasum habeo hoc ipsum fore ut qui incepit in vobis opus bonum, perficiat usque ad diem Iesu Christi.*

2 Tim. 1. *Novi cui crediderim & mihi persuasum est eum posse depositum meum in illum diem custodire.* Ubi per depositum suum Apostolus intelligit Evangelium sibi concreditum, ut patet ex inspectione loci. At quomodo Deus custoditurus erat Evangelium in manibus Apostoli nisi indulgendo illi fidem perseverantem, quod sibi pollicetur Apostolus, non ex peculiari quadam revelatione, sed ex fidelitate ejus cui crediderit, *Novi, inquit, cui crediderim.* Tandem Argumentamur ex iis locis ubi vis illa Spiritus Sancti qua regeneramur dicitur semen incorruptibile 1 Petr. 1. *Regeniti estis non ex semine corruptibili sed incorruptibili, per Sermonem Dei vivi & manentis in aeternum.* Nam omnis caro est ut gramen & omnis gloria hominis ut flos graminis. Exaruit gramen & flos ejus decidit. Sed verbum Domini manet in aeternum. 1 Ioan. 5. *Scimus quod omnis qui natus est ex Deo non peccat, qui enim natus est ex Deo conservat seipsum & malus non appropinquat ei.* Et Cap. 3. *Quisquis natus est ex Deo peccato non dat operam, quoniam semen ipsius in eo manet, nec potest peccare, ed quod ex Deo natus est.* Si cupis scire quid sit ex Deo natum esse, secundum Johannem, adi Evangelii Caput primum. *Quotquot, inquit, eum exceperunt dedit eis hoc jus ut filii Dei sint facti, nempe iis qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguine neque ex libidine carnis, neque ex libidine viri sed ex Deo geniti sunt.* Nati igitur ex Deo sunt fideles omnes, at hi habent semen incorruptibile, ex quo fit ut peccato operam dare non possint. Itaque foedus divinum cum fidelibus suis est aeternum.

Ad sextam Classen pertinent ea loca in quibus ex fide & justificatione concluditur Electio, aut in quibus Electio & justificatio pro una eademque resumuntur, aut tandem in quibus ex defectu fidei &

justificationis Reprobatio in suspensionem venit. Ea autem Loca sunt primò Ephes. 1. Ubi postquam Paulus Epistolam suam ad sanctos & fideles in Christo Jesu direxit statim addit, *Benedictus Deus & Pater Domini Nostri Jesus Christi, qui benedixit nobis omni benedictione Spirituali in Calis in Christo, sicut elegit nos in ipso ante jacta mundi fundamenta, ut simus Sancti & inculpatis in conspectu ejus qui predestinavit nos, quos adoptaret in filio pro benevolo affectu voluntatis sue.* Certè in his verbis Apostolus non tantum prædestinationem affirmat de sanctis & fidelibus, sed ex fide & sanctitate quam in Ephesiis agnoscit Electionem & prædestinationem eorum concludit. Ac per consequens omnis fidelis & sanctus in Christo Jesu est Electus, alioquin malè procederet discursus Apostoli. Unde enim scire potuit Ephesios de numero Electorum esse nisi id evicerit ex eorum fide & sanctificatione. Si quidam Reprobi possint esse fideles & sanctificati ad tempus, temerarium certè foret Apostoli judicium de Ephesiis, quod sine injuria tanti Apostoli dici nequit. II. Argumentum deducitur ex Cap. 1. 1 Thess. *Indefinenter*, inquit Apostolus, *commemorantes vestram efficacem fidem, & laboriosam charitatem, & patientem illam expectationem in Domino Nostro Jesu Christo, coram Deo & Patre nostro, scientes Fratres dilecti à Deo, Electionem vestram. Quoniam Evangelium nostrum constitit apud vos non sermone solum, sed etiam potentia & Spiritu Sancto & certioratione, sicut nostis quales fuerimus inter vos vestri causa. Et vos imitatores nostri facti fuistis, & Domini recepto sermone cum afflictione multa, cum gaudio, Spiritus Sancti.* Hic iterum ex fide & charitate vera Thessalonicensium Electionem ipsorum concludit. Quo jure nisi Electio & vera fides & cha-

charitas inter se recipiuntur? III. Idem evincitur 1. Theff. 2. Nos, inquit Apostolus, debemus gratias agere Deo semper de vobis, fratres dilecti à Domino, quod elegerit vos Deus ab initio ad Salutem, per Sanctificationem Spiritus & fidem habitam veritati, quod vocavit vos per Evangelium nostrum ad acquirendam gloriam Domini Nostri Iesu Christi. Numquid hinc apparet, quod constans & perpetua hypothesis Apostoli est, ex fide & sanctificatione Electionem nobis innotescere, ac per consequens nullum fidelem verè justificatum & Sanctificatum posse esse non Electum. IV. Argumentamur ex Rom. 8. ubi Apostolus ex adoptione & sanctificatione Spiritus, & justificatione progreditur ad Electionem & Prædestinationem; & vice versa ex Electione progreditur ad justificationem & Sanctificationem Spiritus. Imo Electionem & justificationem pro uno eodemque sumit beneficio, progreditur, inquam, à Sanctificatione Spiritus ad Electionem his verbis, *Itidem & Spiritus unâ sublevat infirmitates nostras, quid enim oremus ut oportet non novimus, sed ipse Spiritus intercedit pro nobis suspiriis inenarrabilibus. Qui verò scrutatur corda novit quid sapiat Spiritus, quia secundum Deum intercedit pro Sanctis. Novimus autem, iis qui diligunt Deum, omnia simul adiumento esse ad bonum, iis qui ex proposito ipsius vocati sunt. Rursus progreditur à prædestinatione ad justificationem. Nam, inquit, quos præscivit eos etiam prædestinavit conformandos imagini filii sui, ut is sit primogenitus inter multos fratres. Quos vero prædestinavit eos etiam vocavit, & quos vocavit etiam justificavit, quos autem justificavit eos etiam glorificavit. Denique justificationem pro uno eodemque beneficio sumit, propter nexum insolubilem. Quid igitur dicemus ad hac? Si Deus pro nobis quis contra nos. Is quidem qui proprio filio non*



*pepercit, sed pro omnibus tradidit eum quomodo nos etiam cum eo nobis omnia gratificabitur? Quis intentebit crimina adversus Electos Dei? Deus is est qui justificat, quis est qui condemnet? Christus is est qui mortuus est. Imo verò qui etiam suscitatus est, qui etiam est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis, quis nos separabit à charitate Christi? &c. Observandum est Apostolum non tantum proponere doctrinam quandam generalem de infallibilitate salutis Electorum, sed mentem ejus esse, fideles omnes in particulari certiores reddere de salute sua, iisque varia suppeditare argumenta, ad concipiendam veram & inconcussam fiduciam in Deo. Electio autem & prædestinatio inter ea argumenta potissimum obtinet locum, quod frivolum est & vnum si ex sensu fidei & justificationis non potest certò concludi Electio nostra. Quo pacto enim persuasus esse possum de salute mea propter immotum Electionis divinæ propositum, si de Electione mea nullam possim habere certitudinem. Quam verò certitudinem habere possum de Electione mea nisi ex sensu fidei & justificationis. Justificatio igitur & Electio reciprocantur, & argumentatio Apostoli ita procedit. Omnes Electi necessario salvantur, quia propositum Dei est immutabile. At omnis justificatus est Electus, nos autem justificati sumus, Ergo Electi sumus, ac per consequens salvabimur. V. Tandem Apostolus 2 Cor. 13. vers. 5. Ita Corinthios alloquitur, *Vos ipsos tentate an estis in fide, vos ipsos explorate, annon agnoscitis vosmetipsos videlicet Jesum Christum in vobis esse, nisi Reprobi estis.* His verbis Apostolus suspicatur Reprobationem eorum qui in Christo Jesu non sunt, & ex absentia veræ fidei Reprobationem concludere videtur. Atqui nullo alio bono sensu admitti potest hæc consequentia. Ubi non*

non adest vera fides ibi est Reprobatio, nisi hoc nempe, quia ex uno veræ fidei sensu concluditur Electio. Ubi autem non reperitur vera fides, ibi non potest concludi Electio, atque ubi non potest concludi Electio ibi Reprobatio in suspensionem venit; Aliter non valeret discursus Apostoli: quandoquidem multi sunt Electi qui per certum aliquod tempus vera fide destituuntur, ut patet exemplo Pauli ipsius, qui in media ætate ad fidem & conversionem vocatus est.

Autoritati Scripturæ Sacræ suffragatur ratio. Nam primò, indignum Deo videtur ad communionem suam, ad adoptionem, justificationem, remissionem peccatorum, jus vitæ æternæ, veramque Sanctificationem erigere eos homines, quos tamen æterno devovit exitio per Reprobationis Decretum. Hoc argumentum fortiter pugnat adversus eos quos inter Pontificios vocant Jansenistas, qui decretum Reprobationis agnoscunt absolutum, id est penitus pendens ex Dei beneplacito. Hinc enim necessario sequitur Deum eos homines quos Reprobavit odisse odio irrevocabili, & tamen eodem momento volunt eosdem dilexisse dilectione ineffabili, usque adeo ut eos evehat ad suam communionem, cum iis reconcilietur, eos adoptet ut filios; & jus largiatur ad æternam beatitudinem; quæ quidem inter se non benè consentiunt. II. Repugnat etiam constantiæ & fidelitati divinæ efficaciter quosdam vocare ad realem conversionem; in qua ne quidem unico momento permanere possint nisi Deo indulgente, & tamen eosdem post aliquod tempus penitus deferere, ita ut in finalem impenitentiam & incredulitatem prolabantur, ac per consequens æternum damnentur. Hæccine est ea fidelitas & constantia gratiæ divinæ quæ tantopere in Scriptura Sacra prædicatur. III. Adversariorum hy-

pothēsis aliquid tribuit Christo quod dignitatem & excellentiam tanti Mediatoris labefactat, tum ex eo quod quamplures Reprobos coguntur a Iversarii agnoscere per aliquod tempus pro veris vegetisque membris Christi, tum quod nota quædam negligentia & supinitatis inuritur ipsi Christo, utpote qui deserat membra sua & in æternam perniciem ruere sinat.

### COROLLARIUM SECUNDUM.

*Electio æterna quamdiu ad executionem non revocatur, non impedit quominus homo sit sub servitute peccati, & pro tempore obiectum iræ & justitiæ divinæ.*

Hoc patet exemplo eorum qui vel in media ætate, vel sub finem vitæ revera convertuntur, & potissimum exemplo Pauli & Latronis illius qui cum Christo crucifixus est.

Dices quomodo unus & idem homo potest esse simul eodemque tempore obiectum odii & amoris divini. Est enim obiectum amoris divini in quantum est Electus, est tamen obiectum odii in quantum adhuc jacet in corruptione peccati.

Respondeo, Objectionem fore alicujus momenti, si Deus sub eodem respectu consideratus eundem hominem amaret & odio haberet: verbi gratia si Deus in quantum summus est Oeconomus eundem hominem amaret & odisset: vel si idem præstaret in quantum est Legislatores & Judex, verum res non ita se habet. Nam amor ille quo Deus Electum prosequitur ante conversionem est amor Dei Oeconomi, odium verò quo eundem hominem prosequitur est odium Legislatoris aut Judicis. Nihil enim vetat quominus Deus, in quantum est summus Oeconomus, hominem diligat  
ut

ut ei aliquando benefaciat eo amore qui dicitur beneficentiæ, & tamen eundem hominem non amet in quantum est Legislatoꝝ & Judex eo amore qui vocatur complacentiæ. Uno verbo duplex est in Deo amor, antecedens & consequens. Amor antecedens prævertit & antecedit omne bonum in creatura, amor verò consequens supponit in creatura bonas quasdam qualitates quas Deus approbat & in quibus acquiescit. Amor iste est incompatibilis, ut ita loquar, cum odio, non potest enim Deus unicuique creaturæ acquiescere & non acquiescere. Sed ille amor, nimirum antecedens, potest simul stare cum odio, hoc est, Deus potest odisse hominem improbum, peccatum ejus damnare, & tamen conversionem ejus decernere, præstandam in suo tempore.

### COROLLARIUM TERTIUM.

*Electio non impedit quominus homo jam conversus in peccatum, imo peccatum enorme prolabatur. Impedit tamen quominus vera fides veraque justitiæ & regenerationis forma in eo penitus extinguantur.*

Quod Electus jam conversus ad veram fidem, veramque Sanctimoniam in gravia peccata prolabatur, constat experientia Davidis & Petri. Atqui hinc est, quod fideles quotidie docentur à Christo petere remissionem peccatorum. Hoc etiam variis Scripturæ locis comprobatur. Quod autem hujusmodi peccata veram fidem, veramque justitiæ formam penitus non extinguant, variis argumentis adstrui potest, verum hoc pertinet ad locum de perseverentia fidei.

## COROLLARIUM QUARTUM.

*Reprobatio non impedit neque vocationem externam, neque interna quædam dona Spiritus Sancti, quæ se habent ad veram fidem tanquam dispositiones præviæ ad formam. Impedit tamen largitionem veræ fidei, veræque conversionis.*

Quod Reprobatio impediat donum veræ fidei veræque conversionis supra probatum est, cum evicimus Electionem & veram fidem & justificationem reciprocari. Porro quod Reprobatio stare possit cum vocatione externa, variisque donis internis Spiritus Sancti, quæ se habent ad veram fidem tanquam dispositiones præviæ ad formam, id in Theologia tam certum est ut nihil certius. Nam primò *multi*, inquit, *Christus sunt vocati*, *pauci verò electi*. Ideoque cum vocatio latius extendatur quam Electio, fieri non potest quin ad reprobos pertineat. Id ipsum patet exemplo Judæ, qui non tantum vocatione externa vocatus est ad Christum, sed & ad Apostolatam, quod sanè factum non est sine aliquo particulari dono Spiritus Sancti. Tandem illud demonstrari potest ex Parabola seminatoris. Nam hi qui semen, id est, *verbum Dei*, excipiunt per aliquod tempus cum gaudio, qui tamen non perseverant, vocati fuerunt vocatione externa, imo & illuminatione quadam interna Spiritus Sancti potiti sunt, quandoquidem absque ea illuminatione fieri non potuisset ut ne per momentum quidem exceperissent verbum Dei cum gaudio. Tandem hoc patet ex doctrina Apostoli Heb. 6. ubi  
agitur

igitur de iis qui post acceptum Spiritum Sanctum, & gustatum bonum Dei verbum, deficiunt à vocatione sua, nec possunt ad poenitentiam renovari. Atque hi sunt qui in Spiritum Sanctum peccant, reprobi procul dubio, qui tamen & vocati sunt per Evangelii prædicationem, & luce quadam interna Spiritus Sancti illuminati.

Dices indigna videtur hæc dispensatio erga reprobos, tum bonitate, tum veritate Dei. Quorsum enim vocat tum externè, tum internè, imperitendo dona Spiritus sui, quos æterno destinavit exitio? Quo pacto fieri potest ut quos æterno odio habuit eos tamen in tempore dignetur beneficiis suis mactare, quæ nonnisi ex amore proficisci videntur. Quomodo dici potest Deum seriò, sine furore, sine dolo, & bona fide vocare ad poenitentiam, imo largiri quosdam gratiæ suæ internæ gradus, quos tamen ad damnationem æternam devovit irrevocabili decreto.

Ut huic objectioni plenè satisfiat, revocandus est in memoriam decretorum divinorum ordo, & ea omnia quæ fiunt in tempore collocanda sunt eodem loco & ordine quo ab æterno in consilio divino decreta sunt. Itaque cave ne concipias primò omnia decreta Dei & deinde decretorum executionem in tempore; inde enim nasceretur immensa confusio. Verbi gratia, si post conceptum ultimum decretum divinum, quo quidam homines ex prævisione finalis impoenitentiae damnantur ad mortem æternam, conciperes Deum in tempore largitum fuisse iis hominibus multa beneficia temporalia, vitam eorum in multis criminibus conservasse, prædicationem Evangelii & alia ejusmodi iis indulgisse, inde nascerentur variae difficultates. Beneficia enim Dei cujuscunque generis sint, amoris cujusdam sunt signa & effecta, atqui quomodo Deus

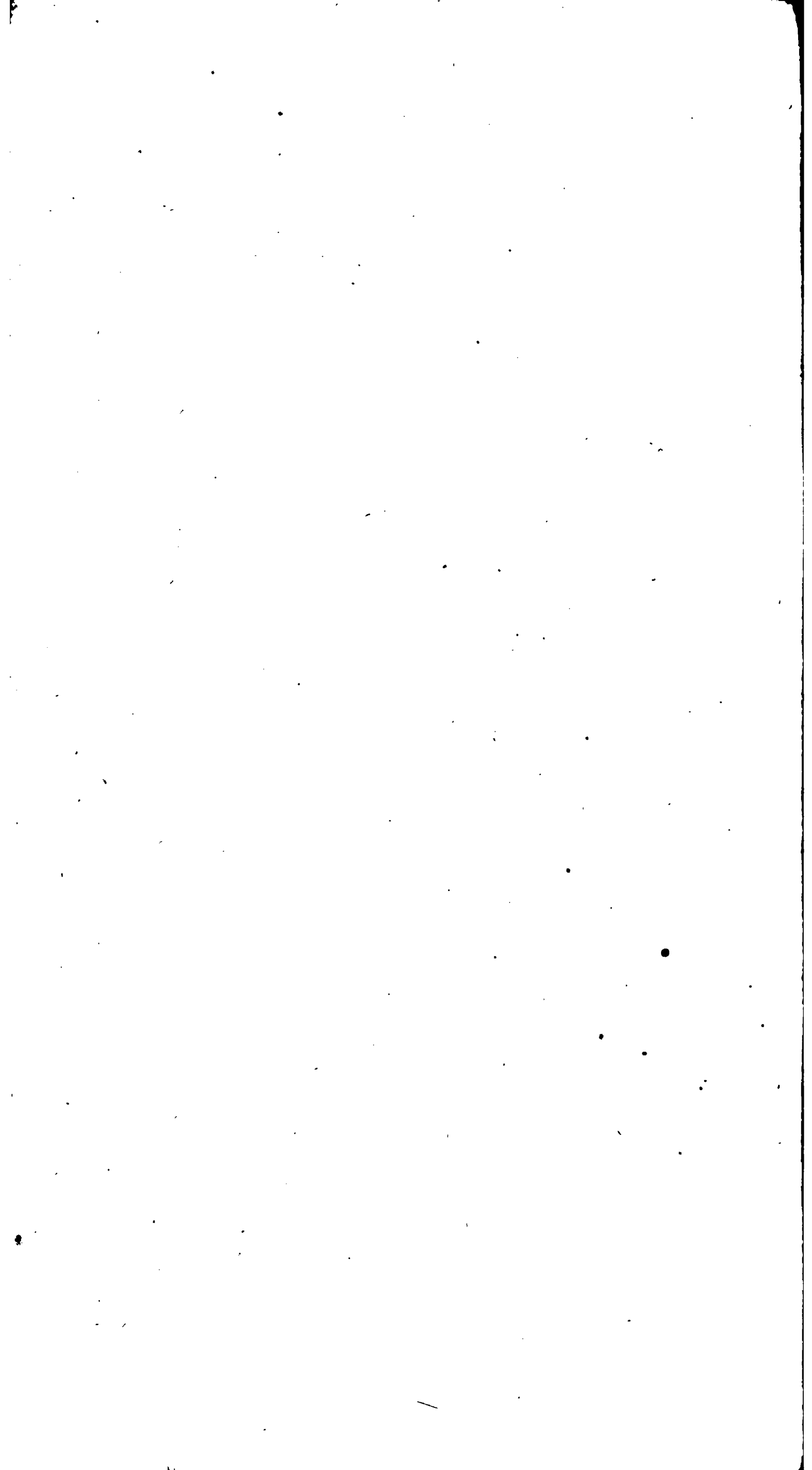
amare potest, ne tantillum quidem, quos odio sempiterno prosequitur & ad damnationem destinavit. Ut igitur vitetur tanta confusio, concipere debemus unumquodque decretum æternum cui immediate annectenda est executio ejus quæ fit in tempore, tanquam una eademque linea, *vet. g.* I. Decretum de creando Mundo & actualis creatio. II. Decretum de non impediendo lapsu primi hominis & actualis primi hominis lapsus, III. Decretum de mittendo filio in mundum & actualis adventus Christi. IV. Decretum de vocandis omnibus hominibus ad fidem & poenitentiam, & per fidem & poenitentiam ad salutem, cum actuali hujusmodi vocatione. V. Decretum Electionis quorundam hominum ad fidem & conversionem per Spiritum Sanctum, unâ cum derelictione cæterorum, & actualis Spiritus Sancti convertentis communicatio Electis facta, unâ cum denegatione ejusdem gratiæ cæteris. Tandem destinatio Reproborum ad mortem æternam propter impoenitentiam, finalis & actualis eorum damnatio.

Hoc ita supposit, o facile objectio diluitur. Quando enim Deus beneficia quædam temporalia vocationem externam & interna dona Spiritus Sancti, quæ se habent ad conversionem tanquam dispositiones præviæ, Reprobis impertit, non censentur adhuc Reprobi in ordine decretorum divinorum. Nam hæc omnia revocari debent ad Decretum quartum de vocandis omnibus hominibus ad fidem & poenitentiam, per promulgationem Evangelii, cui Deus ex œconomia sapientiæ aliquoties annectit gradum aliquem illuminationis internæ. Atqui hoc decretum præcedit decretum Electionis & Reprobationis, & per consequens, ii quibus Deus talia beneficia indulget non censentur adhuc reprobi: falso igitur & perversè supponitur in

in objectione, Deum gratiam internam suam largiri iis quos exitio sempiterno devovit. Decretum enim reprobationis tum positivè tum negativè, id est, tum quo destinantur ad mortem æternam, tum quo derelinquuntur in sua sorte & miseria, posterius est ordine & natura alio illo decreto, cujus vi fit gratiarum hujusmodi communicatio de qua agitur. Itaque seriò & bona fide sine fuco & dolo, Deus tales homines vocat ad fidem & poenitentiam.

Dices, numquid eadem responsione dilui possent argumenta quæ adduximus supra ad impugnandum, tum hypothese[m] Hyperlapsariorum, tum sententiam eorum qui volunt veram fidem, veramque conversionem Reprobis indulgeri. Resp. minimè. Nam I. quoad Hyperlapsarios, qui eorum opinionem tuentur, volunt Electionem & Reprobationem in decretis divinis primùm locum obtinere. Rectè igitur adversus eos ita argumentamur, nimirum communicationem gratiarum divinarum, quæ natura sua ex amore procedunt, secundum eos ex odio procedere; atque ita amorem subservire odio, quod Deo indignum est, & veritati ceu sinceritati ejus minimè consentaneum. Hi autem qui quosdam Reprobos volunt esse verè fideles, verèque converti & justificari, hi, Inquam, decretum de communicanda, hujusmodi hominibus, fide & conversione, posterius faciunt eorundem Reprobatione: itaque secundum eos Deus Reprobis ut Reprobis, id est hominibus quos jam tanquam Reprobos considerat, impertit fidem & conversionem. Id igitur non facit seriò nec bona fide.





**D E**  
**STATU INNOCENTIAE**  
**PRIMI**  
**HOMINIS.**



D E

STATU INNOCENTIÆ

P R I M I

H O M I N I S.

**Q**Uæcunque circa hanc quæstionem tractantur maximè ad sex quæstiones revocantur. I. In quibus sita sit imago Dei, ad quam conditus est primus homo. II. An iustitia ejus fuerit naturalis, an verò fuerit supernaturalis. III. An iustitia ejus fuerit mutabilis, necne. IV. Quo sensu fuerit beatus & immortalis. V. Quomodo Deus ei officium suum externa declaratione patefecerit. VI. Quis & qualis fuerit concursus divinus, cum primus homo ad actiones movebatur.

PRIMA QUÆSTIO.

*De imagine Dei.*

Quoad I. quæstionem, imago Dei in homine triplex est, nempe *Physica, Moralis & Politica*. I-  
mago

mago iterum duplex, vel quæ pertinet ad esse, vel quæ pertinet ad bene esse. Quæ pertinet ad esse sita est I. in eo quod Deus ipsi dederit animam spirituales, immaterialem, compositionis expertem, quemadmodum & ipse est Spiritus immaterialis & compositionis expertus. II. In eo quod ipsi dederit liberum arbitrium, hoc est intellectum & voluntatem, principium cognoscitivum omnium omnino rerum, principium consultativum de fine, de mediis, vi præditum comparativa & æstimatoria, principium electivum ex beneplacito & voluntate. Cui libero arbitrio submiscebat appetitus & motus eorum, tum organa corporea ad executionem eorum quæ à voluntate imperabantur.

Imago Physica quæ pertinebat ad benè esse sita erat, primò in felicitate, id est affluentia omnium rerum quibus homo naturaliter & innocenter frui poterat, & in appetitum suorum expletionem, sine ulla molestia, sine pugna cum rebus adversis, sine malorum imminentium discrimine. II. Sita erat in immortalitate, hoc est vita perpetua in tali felicitatis statu degenda.

Imago moralis sita erat, primò in iustitia & rectitudine omnium facultatum superioris animæ partis, nempe in rectitudine intellectus contemplativi, qua fiebat ut homo cognosceret promptè & facilè absque errore objecta sibi proposita, quò referri etiam potest memoriæ fidelitas. II. In rectitudine intellectus practici, qua sine ulla pravitate de faciendis & non faciendis homo decerneret. III. Et consequenter in rectitudine principii electivi nempe voluntatis. IV. In *eutaxia* affectuum eorumque subordinatione rectæ rationi. V. In perfecta dispositione temperamenti corporis & organorum, eorumque omnium quæ ad actiones morales aliquomodo concurrunt. Im-

Imago Politica sita erat primò in Majestate quadam qua homo creaturas omnes corporeas præcellebat; & supra eas ὑπεροχῇ quadam gaudebat.

II. In eo quod Deus creaturas omnes corporeas ad usum hominis destinaverat & propter eum condiderat. III. Hinc nascebatur Dominium in creaturas corporeas quibus uti licebat pro arbitrio, erant enim sub potestate hominis, & aliquatenus habebat in eas jus ἀνυπεύθυνον.

Ex his omnibus fiebat ut homo videretur quasi alter Deus in Terris. Erat enim anima spirituali & immateriali præditus, beatus & immortalis, habens liberum arbitrium, id est, principium cognoscitivum, consultativum & electivum, ac proinde aliquatenus actionum suarum erat Dominus. Erat ad omnia ritè cognoscenda paratus, liber ab omni erroris necessitate, Sanctus & justus, tum quoad animam, tum quoad corpus, summa Majestate circumfulgens & omnium creaturarum Rex & possessor. In his mira quædam erat imago Dei, qua Deum penè totum referebat.

Cæterum quod quidam differentiam aliquam excogitarunt inter imaginem Dei & similitudinem ejus, quia dictum est, *hominem fecit ad imaginem suam & similitudinem*, hoc mea itidem sententia frivolum est & nulla consideratione dignum. Imago enim & similitudo unum & idem significant.

Circa ea quæ diximus de imagine Dei quædam quæri possunt. Ac primò quæritur quibus argumentis probetur immaterialitas animæ. Resp. Probari animam esse spiritum immaterialem, tum argumentis Philosophicis, tum argumentis Theologicis. Philosophica à Philosophis petenda sunt. Theologica sunt primò, quòd postquam Moses

retulit Deum fecisse hominis corpus ex limo terræ, addit, quoad animam, Deum ei insufflasse spiraculum vitæ. Oppositio autem quam Moses instituit, declarat satis apertè corpus esse partem materiale, animam verò esse spiritum à Deo immediatè profectum. II. David sæpius in Psalmis animam suam spiritum vocat, haud dubiè ad designandam immaterialitatem ejus. III. Salomon in Ecclesiaste 9. dicit corpus eductum è terra ad terram ire, spiritum verò, id est animam, ad Deum qui dedit eum. IV. Christus animam asserit immortalem, utpote quæ ab hominibus extinguì nequeat. Ergo est immaterialis. Ipse etiam animam, tum Lazari, tum Divitis in parabola asserit post mortem superstitem fuisse, quod etsi parabolicè dictum, tamen ostendit doctrinam Christianam hanc esse, nempe animam esse immortalem ac proinde immateriale. Ipsemet Christus moriendo deposuit spiritum suum in manus Patris. Quod & ipsum fecit tum David, tum Stephanus Proto-martyr. V. Perpetua est doctrina Apostoli Pauli, qui Deum vocat Spiritum Patrem, oppositè ad Patres nostros quibus corpora debemus. Meminit etiam *spirituum sanctificationum*, id est, animarum fidelium, quæ jamdiu solutæ sunt è corpore. Item de seipso dicit se cupere dissolvi ut foret cum Christo, & alibi, de fidelibus in universum, ait eos præsentia Christi potiri, quando absunt à corporibus. Uno verbo præcipuum Religionis Christianæ fundamentum est doctrina de immortalitate, ac per consequens de immaterialitate animæ.

Hic etiam tractari possent quæstiones de libero arbitrio in communi, & de libero arbitrio in statu Innocentiæ. Verum hæc melius ad peculiarem Tractatum de libero arbitrio referentur.

De beatitate & immortalitate hominis infra agemus.

## SECUNDA QUÆSTIO.

*De iustitia originali primi hominis.*

Hanc quæstionem fusè & rectè tractarunt plerique Doctores nostri. Imprimis Amiralduſ de III. Foederibus, Placæus de Statu Adæ ante lapsum, item de Libero arbitrio. Quibus nihil addendum habeo.

## TERTIA QUÆSTIO.

*An iustitia Adæ fuit immutabilis nec ne?*

Experientia docuit primi hominis rectitudinem fuisse mutabilem. Suffragatur etiam ratio; Si enim rectitudo ejus fuisset immutabilis, quandoquidem ipsa fuerit naturalis, id est, secundum naturæ leges & ordinem, proculdubio fuisset immutabilis per naturam. Hoc autem conditioni creaturæ repugnat. Nihil enim per naturam potest esse immutabile præter Deum. Solus enim Deus est Ens necessarium, omnis verò creatura ens contingens, cui necessario competit posse esse & non esse. Ergo rectitudo primi hominis fuit mutabilis. Dices quod etiamsi tribueretur immutabilitas rectitudini primi hominis, & immutabilitas per naturam, non tamen sequeretur



creaturam evehi ad divinam conditionem, quia divina immutabilitas est absoluta, in eo sita quod Deus nulli subjaceat, cujus vi possit mutari tanquam ab externo principio; & in eo etiam quod nullas habeat in seipso mutationis causas. Immutabilitas autem primi hominis conciperetur tanquam subjacens divinae potentiae, in eo tantum consistens quod in se nulla habuerit mutationis principia. Foret igitur immutabilitas ejus naturalis, non tamen absolute loquendo, quia excluderet omnem mutationis possibilitatem, praeter obedientialem illam quam omnis creatura Deo subiecta est. Uno verbo, rectitudo primi hominis conciperetur tanquam immutabilis in se & respectu ad omnes alias creaturas, non tamen in respectu ad Deum, qui solus posset eam mutare. Resp. Ne hoc quidem dici posse: quia cum nulla concipi possit in Deo potentia activa, quam rectitudinem & justitiam possit in peccatum convertere, actione immediata & quae ab ipso solo proficiatur, quandoquidem aliter Deus posset esse auctor peccati, quod dicere impium est; nulla, per consequens, potest concipi in creatura potentia obedientialis sive passiva respectu Dei, quam possit ex recta fieri peccatrix, & ex justa injusta. Ergo si conciperetur creatura immutabiliter recta per naturam foret immutabilis absolute, id est, nullomodo mutari posset, ne per potentiam quidem obedientialem, ac per consequens ad privilegium Divinitatis aliquomodo assurgeret, quod aliquomodo repugnat conditioni creaturae.

Dices iterum fideles in Christo & per Christum fiunt in bono immutabiles. Si ergo haec immutabilitas potest creaturae tribui, ex principio supernaturali, quidni potuit etiam ei dari ex principio

ipio naturæ; quod enim absolutè conditioni creaturæ repugnat ei attribui non potest, nec per naturam nec per supernaturale principium. Ergo quando itidem creatura fit immutabilis per Christum, non repugnat absolutè conditioni ejus ut sit immutabilis. Christus enim fideles suos à creaturarum conditione non eximit. Resp. Creaturam, propriè loquendo, non fieri immutabilem per Christum, nam & fideles in terra & sancti in cælis si in se & per se considerentur, semper sunt mutationi obnoxii, & à Sanctitate sua deficere possent si sibiipsis permitterentur. Verùm effectus seu actus nativæ mutabilitatis humanæ impeditur à principio supernaturali, hoc est à Spiritu Sancto à quo ducuntur & aguntur: adeo ut non ipsi fideles, non ipsi sancti, sint immutabiles, quasi in se habeant immutabilitatis principium, sed Spiritus Sanctus solus quo aguntur & ducuntur est immutabilis, atque ita immutabilitas fidelium & sanctorum est, non à principio interno, sed ab externo. Si autem rectitudo primi hominis quæ naturalis fuit fuisset immutabilis, immutabilitas ejus fuisset non à principio externo sed interno. Consequentia ergo non valet ab immutabilitate in Christo ad immutabilitatem in Adamo, propter evidentem disparitatem. Porro quomodo mutari potuerit Adamus à justitia in injustitiam, & quomodo lapsus ejus in peccatum revera contigerit, hoc explicabitur in Tractatu de ejus Lapsu.

## QUARTA QUÆSTIO.

*Quo sensu Adam fuerit beatus & immortalis.*

Beatitudo & Immortalitas primi hominis pertinent, ut supra vidimus, ad Imaginem Dei physicam. Non quod referantur ad τὸ esse, sed quod referantur ad τὸ benè esse: igitur pendebant à sanctitate & iustitia ejus. Quia quæcumque pertinent ad τὸ benè esse in subjecto morali, in eo insunt tanquam consequentiæ iustitiæ & sanctitatis. Recta ratio enim non patitur ut subjecto morali benè sit, nisi quia & in quantum est iustum & sanctum, & in Iustitia & Sanctitate perseverat. Quemadmodum eadem recta ratio requirit, ut eadem malè sit si sit iniustum & impium. Cum ergo Sanctitas & Iustitia primi hominis fuerit mutabilis, ex consequenti dicendum est beatitatem & immortalitatem ejus mutabiles etiam fuisse. Fuit ergo primus homo beatus, sed hoc sensu quod in beatitate sua perseverare posset, posset etiam ab ea exui, & deficere. Fuit & immortalis hoc sensu quod posset non mori, posset tamen mori, nempe quia posset in iustitia sua permanere vel ab ea desciscere. Apprimè igitur distinguendus est duplex sensus harum vocum *mortalis* & *immortalis*. Mortalis enim vel significat eum qui moriendi necessitati subditus est, vel qui potest sibi mortem accerscere; priori sensu omnes homines post peccatum sunt mortales. Necessi-

cessitas enim moriendi nobis omnibus incumbit propter peccatum, posteriori sensu Adamus fuit mortalis. Immortalis iterum, vel dicitur ille qui nullo modo mori potest, vel qui à necessitate moriendi solutus est. Sancti & fideles in Christo post resurrectionem erunt immortales priori sensu, Adam verò posteriori immortalis fuit.

Hic etiam quæri potest cujus generis fuerit primi hominis beatitudo. Breviter respondeo beatitudinem illam fuisse naturalem, terrestrem & animalem, sitam in affluentia bonorum omnium quibus homo Sanctus & Creatori suo acceptus frui posset in terris. Dices annon post aliqua sæcula Deus evecturus fuisset homines ad Cælos? Respondeo id à quibusdam asseritur, sed gratis: nullo enim argumento, neque ex Scriptura Sacra, neque ex recta ratione id potest evinci. Vide Amyraldum Thesi de tribus Fœderibus.

## QUINTA QUÆSTIO.

*Quomodo Deus Adæ officium suum patefecerit externa declaratione.*

Externa declaratio officii sui facta est, I. per opera Universi, in quibus Deus characteres summæ Majestatis suæ, summæ potentiae, sapientiae, bonitatis, sanctitatis &c. impressit; Hinc enim oriuntur omnia pictatis & justitiae officia, creaturae erga Deum Optimum Maximum. II. Per ipsissimam hominis naturam. Imago enim Dei quæ in homine splendebat ipsum de officio suo monebat, & ad virtutes omnes accendebat, tum erga Deum, tum erga proximum. III. Dotes etiam quibus largitus Deus hominem cumulaverat ad Sanctitatem

& Justitiam ipsum movebant. Terrestris enim Paradisus & Dominium in omnes corporeas creaturas suadebant pietatem, obedientiam, gratitudinem & amorem erga Deum; Suadebant etiam, Justitiam, fidelitatem, amicitiam, & alia id genus officia erga homines ipsos sibi æquales. IV. His addenda sunt colloquia illa familiaria quibus Deus hominem in statu Innocentiæ gratificabatur. Fieri enim non potest quin concipiamus hæc divina colloquia versata fuisse circa res practicas hominis, in quibus Deus voluit quasi officio Pedagogi defungi erga hominem, ut ipsum ad omnes virtutes institueret, & ad pietatis & justitiæ actus quasi manu duceret. V. Tandem ad declarationem externam officii reducenda sunt Sacramenta duo, quæ Deus Fœderis suo cum homine annexerat. Hæc Sacramenta erant duæ arbores, scilicet arbor Vitæ & arbor Scientiæ boni & mali. In his symbolicè Deus complexus fuerat vim totam Fœderis naturalis. In Arbore vitæ symbolicè comprehendebatur studium omnis virtutis, & remunerationis quæ virtutem sequitur. In Arbore autem scientiæ boni & mali comprehendebatur symbolicè omne peccatum à quo abstinere summoperè debebat homo. Comprehendebatur etiam poena lethalis quæ peccatum secutura esset.

Quæritur an Lex naturæ, primo homini posita, debeat vocari Fœdus divinum. Respondeo quosdam esse etiam apud nostros qui videntur maximè abhorreere ab ejusmodi nomenclatura. Verùm hæc quæstio nihili est. Sive autem totum illud complexum declarationis divinæ, in quo continebantur, tum officia ex parte hominis præstanda, tum promissiones & interminationes ex parte Dei, voces legem naturæ, sive Fœdus naturale hoc mi-

**H**i videtur perinde esse. Sanè, nulla ratio vetat quin Foedus vocemus illud quod se habet ad modum contractus inter Deum & hominem, ubi Deus exigit ab homine perseverantiam in Justitia & Sanctitate, & sub hac conditione spondet se amaturum semper hominem. Crimen autem quærere in voce Foederis, vitiligatoris est potius quàm Theologi.

Quæritur etiam an Deus dederit Adamo Scientiam infusam omnium rerum, id est, an Deus creaverit ipsum cum habitibus connaturalibus, adeo ut actu Adamus statim ab initio existentiae suæ cognoverit omnia quæ in patefactione naturali cognosci possunt, & nihil prorsus ignoraverit. Respondent quidam affirmativè. Verùm hoc dicitur gratis. Nec est aliquid in Historia Sacra quod ad hanc scientiarum omnium infusionem nos ducat. Dicendum igitur probabilius, Deum creasse primum hominem in statu recto, id est, cum intellectu, aliisque facultatibus ritè dispositis, & aptis ad res omnes quæ in revelatione naturæ continebantur, cognoscendas. Verùm ut hæc aptitudo reduceretur ad actum, necessaria erat applicatio facultatis ad objectum, quæ fieri non poterat percurrento ad omnia objecta, nisi successu temporis.

Dices Adamum igitur creatum fuisse in ignorantia, quod non videtur statui perfectionis consonum. Respondeo, ignorantiam puræ negationis quam vocant, non impedire statum perfectionis naturalis, quando scilicet est in facultatibus aptitudo proxima & facilitas summa ad objectorum cognitionem, quemadmodum oculus infantis perfectus est perfectione specifica, etiamsi actu nihil viderit. Duplex est enim perfectio, alia specifica, & alia quæ di-

504 DE STATU INNOCENTIAE.  
citur exercitii. Perfectio specifica oculi, est quod sit  
aptus aptitudine proxima ad omnia visibilia vi-  
dendum. Perfectio verò exercitii consistit in hoc  
ut actu videat aliquid, vel ut actu viderit omnia.  
Adamus & facultates ejus fuere in perfectione spe-  
cifica. Perfectio autem exercitii successu tempo-  
ris erat acquirenda.

## SEXTA QUÆSTIO.

*Quis & qualis fuerit Concurfus divinus  
quo primus homo ad actiones  
movebatur.*

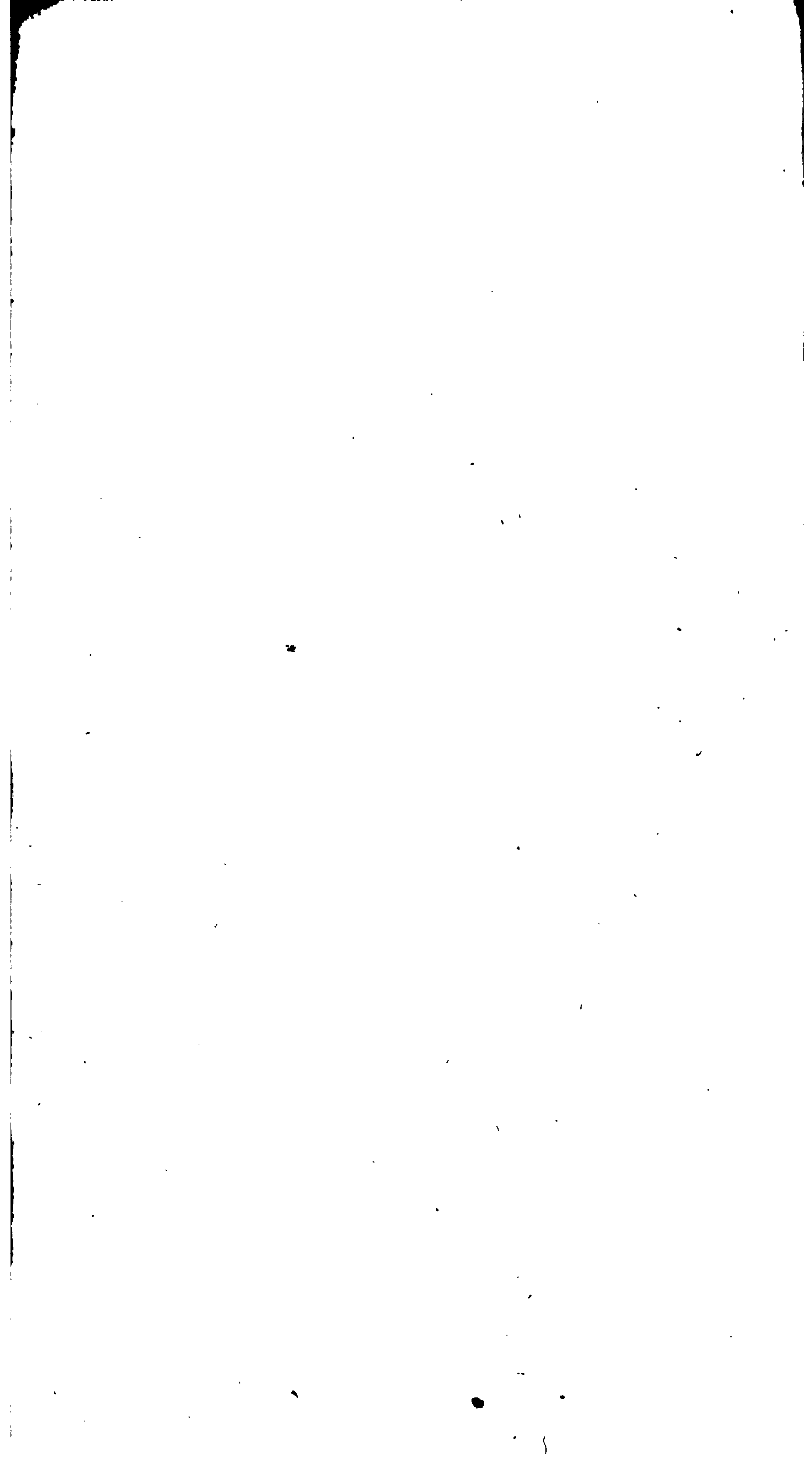
Concurfus Dei duplex est, vel physicus, qui ca-  
dit in facultates quatenus sunt causæ physicae,  
easque ad actionem movet & determinat, vel  
moralis, qui in easdem facultates cadit quatenus  
sunt morales, easque determinat, non simpliciter ad  
agendum, sed ad benè agendum. Posterioris gene-  
ris est Concurfus gratiæ divinæ & Spiritus Sancti,  
qui per & propter Christum indulgetur homini-  
bus. Is enim movet & determinat humanas fa-  
cultates, non simpliciter ad agendum, sed ad benè  
agendum, utpotè qui conversionem nostram &  
omnia bona opera operatur in nobis. Quæritur er-  
go, an Concurfus divinus, quem Deus indulgebat  
Adamo in statu Innocentiæ, fuerit vel prioris vel po-  
sterioris generis. Respondeo uno verbo, fuisse prio-  
ris generis. Si enim Deus per Concursum suum  
determinasset facultates Adami moraliter, vel Adam  
nunquam peccasset, utpote qui nunquam opera-  
tus fuisset nisi determinatus ad bonum, vel si peccas-  
set, peccasset tantum peccato omissionis, ex sub-  
stra-

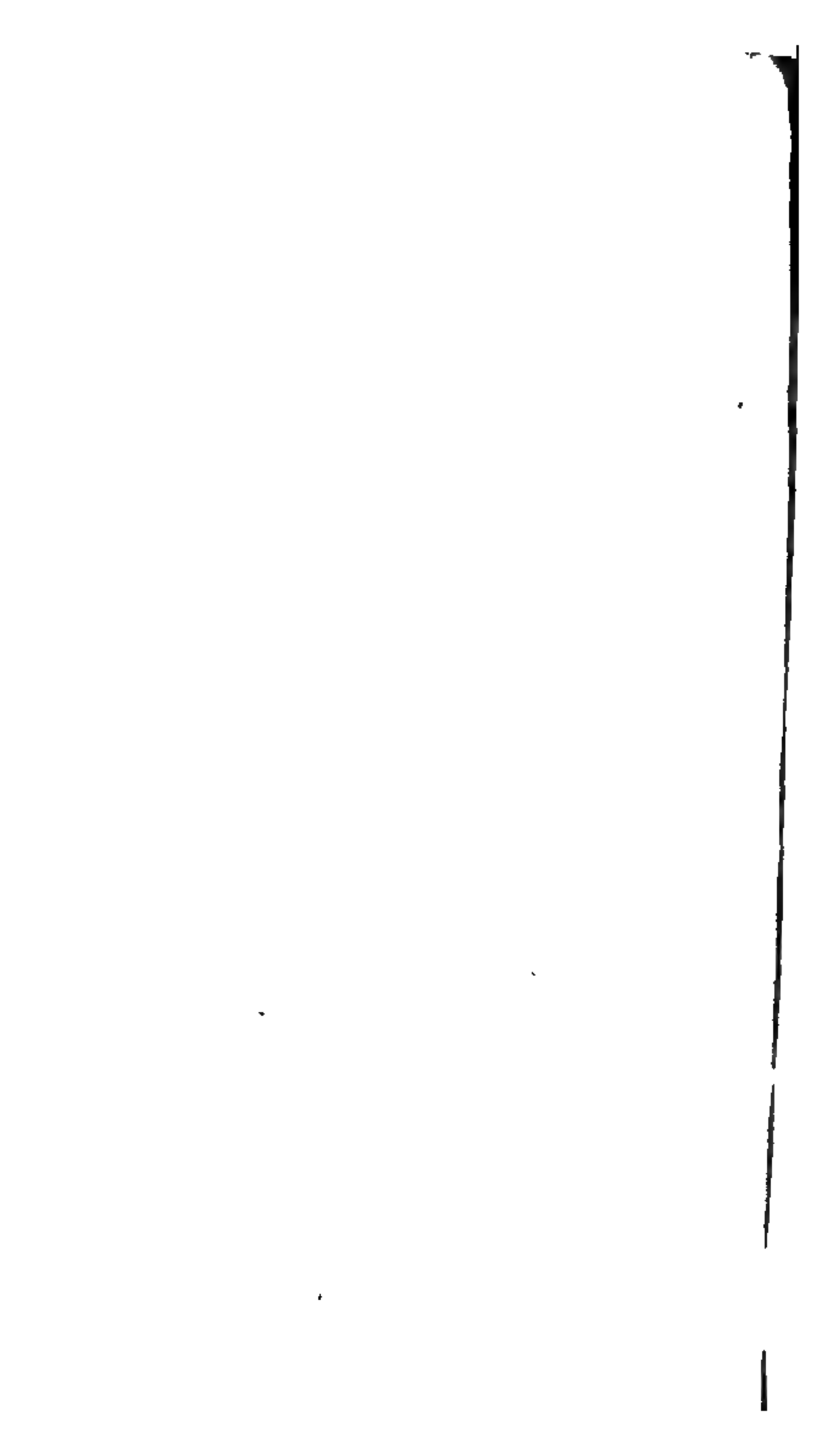
stractione divini Concurfus. Cur autem Deus fub-  
ftraxiffet ei Concurfum fuum naturalem nulla ratio  
idonea reddi poffet, non enim promeritus erat  
homo talem fubftractionem, & quamvis Deus  
non teneatur creaturæ fuæ fubminiftrare Concur-  
fum fuum, nifi in quantum vult, tamen poftquam  
fecerit hominem juftum & innocentem, repug-  
naret bonitati fuæ ipfum ad peccatum deferere,  
per fubftractionem Concurfus ordinarii. Dicen-  
dum ergo Concurfum illum ordinarium quo frue-  
batur Adamus, fuiffe tantum Concurfum phyfi-  
cum, quem Deus in omnibus ejus actionibus  
præftabat & fuppeditabat, & quem etiam non  
fubftraxit in ipfamet actione Lapsus.

F I N I S.





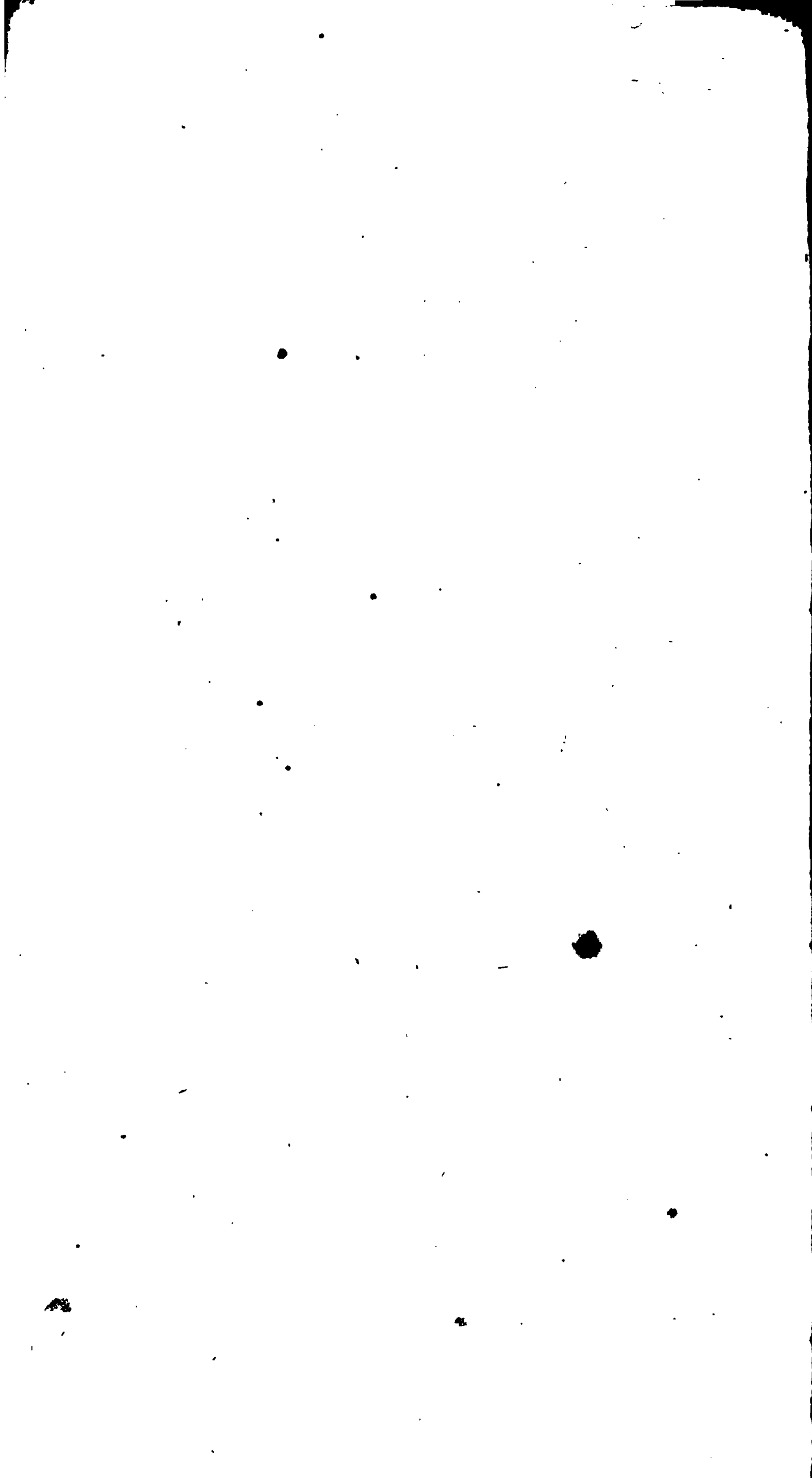








DE  
L A P S U  
P R I M O R U M  
P A R E N T U M.



D E  
L A P S U  
P R I M O R U M  
P A R E N T U M.

**Q**uia Lapsum primorum parentum, hæc quinque capita videntur maximè examinanda. I. Qua via, quibusve artibus Diabolus usus fuerit in tentatione sua. II. Quænam fuerint Lapsus primorum parentum initia, progressus, & gradus. III. Quid egerit Providentia divina circa hujusmodi Lapsum. IV. An Lapsus iste fuerit possibilis, contingens, aut necessarius. V. An adeò grave fuerit primorum Parentum peccatum ut maximas quæ inde secutæ sunt pænas sibi peccando meruerint. De singulis hisce capitibus aliquid breviter dicemus.

† Quod ad primum versutia Tentatoris in multis sese patefecit, primò in eo quod foeminam potius quàm virum aggressus est, non tantum.

L 1 2 quia

† *Qua via quibusve artibus Diabolus usus fuerit in tentatione sua.*



quia natura foemina viro paulò imbecillior, temperamento minus forti prout sexum suum decebat, prædita. Verùm etiam quia nondum condita erat Eva quando Deus prohibitionem de esu Arboris scientiæ boni & mali Deus Adamo tulit. II Patuit Tentatoris versutia in seligendo Serpente, cujus Ministerio uteretur ad tantum facinus aggrediendum, noluit enim nuda voce uti, destituta omni objecto visibili ne nimium stuporem in foemina excitaret, noluit iterum iisdem visibilibus symbolis uti quibus, ut verisimile est, Deus ipse utebatur, cum Adamum & Evam ad colloquium suum aliquoties vocaret. Fraus enim facilius detecta foret, quando in tentationis progressu Diabolus adversus Deum loquutus est. Elegit igitur, neglectis cæteris animalibus, Serpentem, eo quod natura præditus foret elegantiori forma, aspectui grata, ac proinde ad fallendum magis idonea. Cur autem Eva non obstupuit aut mirata est, cum Serpentem id est animal natura sua brutum, intelligentia & ratione destitutum loquentem audiverit. Hæc videtur esse causa, nempe quod adhuc nullum haberet circa res hujusmodi experimentum. Atque hoc facile persuaderi potest si meminerimus Deum primis Parentibus concessisse quidem intelligentiam rectam, idoneam ad omnia objecta exterius proposita capeflenda. Tamen fuisse tabulam rasam ubi adhuc nihil erat depictum, quæque nullas habebat species rerum impressas, capacem quidem rerum omnium cognitionem comparandi. Sed omnis cognitionis actualis de rebus destitutam. Verisimile igitur est Evam adhuc ignorasse an animalia aut saltem ex animalibus quædam loquendi facultate prædita forent. III. Astutia Tentatoris in hoc sita fuit ut captaverit absentiam Adæ, Evamque aggressus sit  
dum

dum sola existeret officiis & auxilio viri destituta. IV. Ejusdem Tentatoris astutia sita fuit in prioribus verbis quibus eam aggressus est. Itane, inquit, Deus dixit ex omni arbore horti non comedetis. Quæ verba primum infirmant Deum eos ita neglexisse, ut nullum paraverit victum, imò denegaverit odio quodam maligno, interdicendo scilicet ipsis fructum omnium arborum. Quasi arbores omnes horti fuissent mortiferæ & venenatos ferrent fructus. Atque ita secunda fraude foeminam illaqueavit, nempe duo principia falsa supponens. Alterum expressis verbis, nempe Deum prohibuisse esum omnis arboris, alterum subintellectum, rationem hujus prohibitionis nullam aliam fuisse, præterquam omnes arbores ex se & natura sua esse mortiferas, id est fructus ferre venenatos. His cassibus irretita mulier videtur statim prohibitionem divinam intellexisse eo sensu quem Tentator insinuaverat, nempe quia Arbor scientiæ boni & mali ex se & natura sua foret mortifera. Cæterum falsitatem alterius principii quo usus erat Serpens arguit, dicendo de arboribus horti comedimus præterquam de arbore quæ extat in medio horti, dixit enim Deus non ex ea comedetis, neque tangetis eam ne moriamini, quibus verbis videtur consentire cum Serpente Deum vetuisse esum arboris, propter innatam qualitatem lethiferam in fructu ejus; Strenuè tamen Deum purgat à malignitate & odio in homines, quibus Serpens ipsum insinulaverat, atque eodem momento falsitatem propositionis Serpentis reteggit, dicendo Deum multas ac omnes horti arbores concessisse, unica tantum dempta. V. Versutia Tentatoris in eo demum sita fuit, ut ex duobus illis principiis falsis quæ induxerat, alterum à muliere fortiter refutatum deserit ac si

vicisset mulier, & quasi ipse silentio suo mulieris victoriam fateretur. Interim alterum principium, ad quod callidè mulierem adduxerat, nempe arborem illam ex natura sua mortiferam esse, cujus principii ope mulier sibi visa erat egregiè Deum defendisse adversus Serpentis insimulationes, Tentator arripit, sibi que impugnandum proponit. Quod facit his verbis *nequaquam moriemini verum Deus novit apertum iri oculos vestros quocumque die ex hac arbore comederitis vosque fore tanquam Deos scientes boni & mali.* Quibus verbis tacitè provocavit ad testimonium sensuum. Hæc arbor erat oculis grata, nullaque erat in ea venenatæ aut lethalis qualitatis apparentia. Deinde ad Deum ipsum provocarunt, qui arborem vocaverat *arbores scientia boni & mali*, unde deducebatur argumentum validissimum adversus mortiferam illam arboris qualitatem, nimirum futuram ex hujus arboris esu cognitionem boni & mali, non igitur inde timendam esse mortem, arbor enim quæ scientiam boni & mali communicat, edentem de ea non tantum non interimit sed potius conservat & nobilitat. Consequentia Tentatoris videbatur optima & rectæ rationi consentanea, sensuumque testimonio subnixa. Sed latebat fraus in eo quod talis argumentatio principium falsum supposebat, nimirum Deum esum hujusce arboris prohibuisse eo quod ex se & ex natura sua foret mortifera. Hæc tentationis Analysis seu delineatio fundatur in eo quod addit Moyses versu 6. *Mulierem vidisse quod arbor bona esset esui & oculis aspectabilis & desiderabilis ad scientiam comparandam atque ita ex ea comedisse*, quæ verba manifestè ostendunt primum ejus errorem in eo situm fuisse, quod existimaverit fundamentum divinæ prohibitionis fuisse quali-

qualitatem aliquam physicam in arbore, quæ mortem pareret.

† Quoad secundum articulum dicendum primò peccatum primorum parentum ex aliqua intellectus seductione seu errore promanasse, non autem ex aliqua liberi arbitrii seu voluntatis indifferentia. Patet hoc tum ex iis quæ jam retulimus de artibus seu fallaciis Tentatoris, tum ex testimonio Apostoli Pauli 2 Cor. 11. 3 & 1 Tim. 2. 14. ubi expressè docet *Evam seductam fuisse*. Seductio autem pertinet ad intellectum, nam est in errorem inductio, & ex testimonio Evæ ipsius quæ Gen. 3. 13. dicit Deo, *Serpens iste seduxit me & comedi*. Dicendum secundo Errorem illum quem supra notavimus, & in quem mulier simplicitate quadam impegerat primum fuisse peccati ejus gradum. Hinc secuta est de veritate verbi divini diffidentia. III. De ejusdem verbi divini falsitate persuasio. IV. Motus concupiscentiæ circa fructum. V. Scientiæ immoderatus appetitus. VI. Superbia in affectanda æqualitate cum Deo. VII. Rebello & contumalia adversus Deum. Et tandem externa peccati consummatio in manducatione fructus.

\* Quoad Deum attinet hæ quæstiones fieri possunt ad quas breviter respondebimus, Primo quæritur an Deus præviderit Lapsus hominis. Respondeo affirmativè, quod patet tum ex eo quod nulla res potest in mundo accidere, nedum restanti momenti Deo inscio, hoc enim summæ perfectioni ejus repugnat, tum etiam ex eo quod Scriptura Sacra mortem Christi, Electionem & Reprobationem hominum, vitam æternam fidelium, L 1 4 donum

† Quinam fuerit Lapsus primorum parentum progressus & gradus.

\* Quid egerit providentia circa hujusmodi Lapsum.

donum ipsius fidei, & alia plæraque ad decreta Dei æterna refert. Porro hæc ad decreta Dei æterna referri non possunt nisi Deus dicatur ab æterno prævidisse Lapsum generis humani, utpote quæ sunt huic Lapsui posteriora, posteriora inquam non tantum ratione executionis sed etiam ratione intentionis, non potuit enim Deus ullum decretum facere de mittendo in mundum Filio, de danda fide & vita æterna quibusdam &c. nisi in ipsomet decreto supposuerit genus humanum jam in peccatum prolapsum. Ac proinde sententia Socinianorum & Arminianorum quorundam, qua statuunt Deum non certò prævidisse ab æterno Lapsum Adæ, evidenter contrariatur tum divinæ perfectioni, tum Scripturæ Sacræ, exosa igitur est & ἀθεολογος.

Quæritur II. An Deus voluerit permittere peccatum Adæ. Respondeo affirmativè. Si enim Deo non inscio accidit hujusmodi peccatum haud dubiò non accidit Deo nolente, quæcumque enim Deus non vult accidere proculdubio ea impedit quominus accidañt, alioquin non esset Omnipotens; contra quam reclamatione usquequaque Scriptura Sacra. *Nemo*, inquit Apostolus, *voluntati ejus resistit* Romanorum 9., *Deus noster in cælis habitat facit quodcumque vult.* Psal. 115. Resque adeo clara est & expedita ut probatione non indigeat. Voluit igitur Deus ut Adam tentaretur, voluit ut tentationibus succumberet, voluit fieri quæcumque in hoc scelesto negotio facta sunt, & id ipsum quod facta sunt demonstratio est Deum ea voluisse.

Quæritur III. An peccatum Adæ Deus velle potuerit illæsa sanctitate, bonitate & justitia. Respondeo etiam affirmativè. Probationes affirmationis vide in Tractatu de Providentia.

Quæ-

Quæritur IV. Num Deus adhibuerit aliquam Providentiæ efficacitatem, unde procuratus sit aliquomodo talis eventus. Respondeo, causæ peccati Adæ vel sunt causæ per se vel sunt causæ per accidens, sine quibus tamen peccatum non contigisset. Causæ per se fuerunt Tentatoris Sophismata, ex malitia & invidia profecta, cum intentione & consilio fallendi. Horum nullo modo Deus fuit Author, nec aliquam ne minimam quidem in hisce Providentiæ efficacitatem explicuit, habuit ex se Satan invidiam & malitiam, habuit & fallendi consilium, & fraudes seu regnas quibus ad id usus est. Causæ per accidens multæ fuerunt, nempe Serpens quo abusus est Diabolus, Arbor scientiæ boni & mali, Adami absentia, Evæ incogitantia. Ex his omnibus ortum habuit tentationis successus, non quidem tamquam à causis per se & natura sua, sed tamquam ab occasionibus & à causis sine quibus non, ut loquuntur in Scholis. In hisce, rebus agnosco duplicem Providentiæ Dei efficacitatem. Alteram merè Physicam quæ sita est tum in concursu conservativo, tum in concursu motivo, id est, in influxu illo efficaci quem Deus tamquam Creator & Primus motor omnium entium suppeditat quibuslibet creaturis; Alteram sapientem & intelligentem, qua multarum hujusmodi rerum, quarum interventio necessaria erat ut Diabolus cum successu Evam aggrediretur, præsentiam seu ut ita dicam, combinationem & congressum, non tantum non impedivit sed etiam procuravit. Ne enim putandum est combinationem illam plurium causarum accidisse casu & fortuito, nisi velis situm & motus ipsos creaturarum à casu esse & fortuna, quod impium est & blasphemum. Verum quandoquidem neque in situ, neque in motu, neque

in coexistentia talium creaturarum posita, sit vera & propria causa peccati Evæ, quod unicò processit ex fraudibus & sophismatis Tentatoris utraque efficacia Providentiæ quam intervenisse agnoscimus, innocens est procul dubiò & culpa vacua. Proinde unicus author peccati primorum Parentum fuit Satan, non verò Deus, qui & peccatum vetuerat & poenam interminatus fuerat.

† Ex his quæ hucusque diximus facilis evadit explicatio, quarti Articuli mimirum. An Lapsus de quo jam quæstio est, fuerit possibilis necne, an etiam fuerit simpliciter contingens aut aliquomodo necessarius. Dico enim fuisse possibilem ut nimium eventus demonstravit, nec possibilitas, ista penitus est ἀκατάληπτος. Etiam si enim facultates primorum Parentum rectæ fuerint & integræ, non mirum tamen si postquam sophismatis suis Satan objectum inverterit, malè de objecto ipso judicaverint, est enim naturalis quædam inter objectum & facultatem ἀλληλεσχία quæ perturbatur, siue facultas corrupta sit siue objectum sit inversum, quemadmodum ἀλληλεσχία naturalis quæ est inter oculum & objectum visibile perturbatur seu corrumpatur organum visus, seu corrumpatur ipsum objectum, adeò ut ex alterutra parte nascatur prava sensatio. Non igitur fuit impossibile facultatem rectam ex deceptione & falsa specie objecti proposita in errorem prolabi, mente potissimum non cogitante, nec sese erigente usque ad quasdam alias idæas quibus si præsto fuissent, facilè ab errore cavisset.

Dico secundo Peccatum Adæ fuisse contingens, si habeatur ratio ad unamquamque causarum secundarum, ex quarum concursu & combinatione natum est, nec enim ex eo quod Eva fuit sola,

† *An hic Lapsus fuerit possibilis contingens aut necessarius.*

sola, nec ex eo quod Arbor fuerit amæna & oculis grata, nec ex eo quod Serpens extiterit & locutus sit, secutum necessariò est peccatum, si hæc causæ seorsim considerentur. Hoc ergo respectu fuit contingens. Fuit etiam contingens, si ratio habeatur pōtentia quam habuerunt primi Parentes, absolutè enim loquendo potuerunt erigere mentem suam ad idæas illas seu notiones, ex quibus error vitari potuit. Supposita tamen incogitantia, aliisque rebus omnibus quibus Tentator usus est, & sophismatis quæ adhibuit, Lapsus non fuit contingens sed infallibilis, id est, infallibiliter eventurus. Nec tamen districtè pronuntiandus est hîc Lapsus necessarius. Si quidem hæc vox necessitatis videtur inducere aliquam necessitatem naturalem, cæcam, sui que nesciam, aut aliquam coactionem & impressionem à vi majori ut ajunt. Nimirum peccaverunt primi homines quia voluerunt, id est, peccaverunt cum pleno perfectoque consensu, & sanè si voluissent non peccare, non peccassent, nulla fuit coactio à violento principio, peccarunt intellectu & voluntate peccante, ac proinde ex libero arbitrio peccarunt.

† Venio jam ad discussionem ultimæ difficultatis quæ respicit peccati gravitatem. Ex iis quæ diximus in explicatione Articuli secundî, patet multa fuisse complicata & conglobata quasi in unum peccata, in manducatione fructus nimirum fuit error circa causam prohibitionis à Deo factæ, fuit diffidentia de veritate verbi Divini, fuit tacita inculatio mendacii, fuit inordinata fructus concupiscentia, fuit immoderatus scientiæ appetitus, fuit superbia & affectatio æqualitatis cum Deo, fuit rebellio & contumacia adversus supremum Do.

† An adeo grave sit peccatum primorum, &c.



Dominum & Creatorem, quæ rebellio non potuit esse sine summa animi ingratitude, neque sine aversione à Deo tanquam ultimo fine, & conversione ad alium ultimum finem unde facta est totius animæ mutatio, mutato siquidem ultimo fine in moralibus mutatur tota œconomia. Atque hinc videre est quàm grave Deoque jure merito exosum fuerit hujusmodi peccatum. Dicam tamen aliquid amplius, nam Arbor scientiæ boni & mali Symbolum erat & Sacramentum omnis pravitatis & vitiositatis à qua ex Fœderis naturæ legibus & conditionibus homo abstinere debuisset, quemadmodum Arbor vitæ Symbolum & Sacramentum erat boni morales seu virtutis in qua sese exercere debebat. Quare esus Arboris scientiæ boni & mali si consideretur sub ratione illa symbolica violatio fuit totius Fœderis naturæ, qui enim violat alicujus Fœderis Sacramentum totum Fœdus violat, quia scilicet totius Fœderis seu Religionis Majestas in Sacramentis continetur. Hinc Christus vocat calicem Sacræ Coenæ *Novum Testamentum in Sanguine suo*. Et Apostolus Paulus dicit *nam qui ex hoc pane indignè manducat & ex hoc calice indignè bibit iudicium suum manducare & bibere*, quoniam violato Evangelici Fœderis Sacramento censetur totum violatum Fœdus. Non ergo pensitandum est peccatum Adæ ex dignitate aliqua naturali fructus quem gustavit, neque ex mera Dei prohibitionem, quamvis si sub hac simplici ratione consideretur peccatum sanè est gravissimum, sed spectari debet potissimum in ratione Symbolica seu Sacramentali fructus, sub quo respectu facta fuit violatio & infractio totius Fœderis naturæ, ac proinde totalis & completa à communione Dei defectio.

DE

CONSEQUENTIBUS

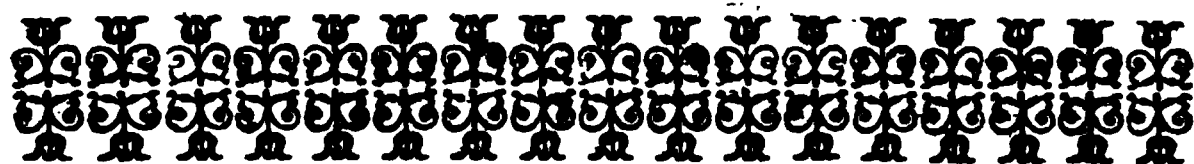
SEU

POENIS PECCATI

PRIMORUM

PARENTUM.





D E

CONSEQUENTIBUS

S E U

POENIS PECCATI

PRIMORUM

PARENTUM.

**M**Ala quæ peccatum primorum parentum consecuta sunt innumera propè fuerunt. Hinc enim ortæ miseriæ omnes quæ humanum genus inundant & obruunt. Quod & ipsi Ethnici viderunt quasi per nebulam, ut patet ex fabula Pandoræ, ubi incommoda omne genus ex pyxide quam nimia curiositate mulier illa aperuerat in mundum irruerunt. Et ex alia Promethei fabula, ubi iterum propter furtum ignis cœlestis, mala omnia Terris Incubuerunt. Unde ita Horatius.

*Andax Iapeti genus,  
Ignem fraude mala gentibus intulit,  
Post ignem Etheria domo,  
Subductum macies & nova febrim,  
Terris incubuit cohors.*

Nec

Nec tamen hujusmodi Lapsu subsecutæ sunt quas genus humanum ex hinc expertum est miseras. Verùm & inde emanavit vanitas illa cui omnes creaturæ subjiuntur teste Paulo, Roman. 8. *Vanitati, inquit, res creata subiecta sunt, non sua sponte sed propter eum qui subjecit eas.*

Præcipuè tamen poenæ peccati quas justum Dei Judicium irrogavit hominibus sunt mors temporaria, morsque æterna seu in inferis damnatio. Quoad mortem temporariam quæstio nobis est cum Socinianis, an ea fuerit naturalis, an verò sequela sit & poena peccati. Prius affirmant hæretici, posterius nos his evidentissimis Scripturæ Sacræ oraculis fulti.

I. Gen. 2. v. 17. Mortem Deum interminatur homini postquam semel ex scientiæ boni & mali gustaverit. Unde facilè evincitur mortem non esse naturæ sequelam sed peccati, frustra enim Legislator prohibitionibus suis adjungeret interminationem rei alicujus quæ naturæ foret consequens, quamque seu legem obsetves seu violes te perpeti necesse est. Interminationes enim quæ legem aliquam comitantur nullius sunt usus nisi ut à lege violanda homines deterreant, metu alicujus mali, utque ad legem implendam homines incitent & moveant spe tanti mali vitandi. Si autem malum illud de quo interminatione agitur malum est inevitabile, naturale & necessarium, frustra adhibetur talis interminatio utpote quæ nullam vim habeat deterrendi homines à legis violatione,

Respondent adversarii, mortem quidem ante peccatum fuisse naturalem & necessariam, post peccatum tamen rationem poenæ induisse, nihilque impedire quominus res aliqua quæ ex se & in se sequela naturæ est, rationem poenæ induat

ex

Justitia Divina quæ nova quadam relatione circumvestit illam. Quod confirmatur ex ipsamet Lapsus hominis historia. Dixit enim Deus Serpenti, *super ventre tuo gradieris pulveremque quotidie comedes, quandoquidem istud fecisti.* Atqui quod Serpens super ventre gradiatur & humi repat hoc ipsi videtur naturale fuisse, nec tamen propterea Deus cohibuit se quin illud ipsum in poenam verteret. Respondeo, Frigidum sanè nimis foret Legislatori prohibitiones suas, quasi Sacras & inviolabiles præstare ita loquendo. Si legem meam violaveris morieris, non quod non moriturus sis etiamsi legem meam servaveris, sed quia, ex violatione legis meæ accedet morti nova quædam relatio, scilicet relatio poenæ ex Justitia, absque ullo tamen novo doloris sensu. Hoc sanè motivum seu incitamentum ad reverentiam legis mihi videtur absurdum & ridiculum, ac proinde indignum Divinæ Sapientiæ. Quod verò dicunt reptionem Serpentis naturalem induisse rationem poenæ, nimis frivolum est. Serpens enim utpote animal irrationale Justitiæ Divinæ poenisque ejus non subest, quare gressus ejus super ventre non habuit, respectu ipsius Serpentis, rationem poenæ, sed fuit tum homini tum Diabolo, quoniam ipsi soli propriè Justitiæ Divinæ subjiciuntur, signum quoddam & monumentum perpetuum Divinæ maledictionis in eos, propter tentationem ejusque successum; quod signum Deus voluit extare in ipsamet animalium specie, quam ad id Tentator adhibuerat. Nihil autem prohibet quominus ex re quapiam naturali fiat aliquod signum ex Instituto, ut patet omnia Sacramenta percurrenti, quorum materia desumitur ex re aliqua naturali, atque id ipsum factum est in fœdere quod

Deus cum Noacho pepigit. Ubi rem naturalem & antea existentem, Iridem nempe, instituit signum nunquam futuri Diluvii.

II. Secundus locus habetur Joh. 8. v. 44. ubi Diabolus vocatur *homicida à principio*. Cui affinis est alter Apocal. 9. v. 11. Ubi Saran qui dicitur Angelus abyssi vocatur *ἀπολλύων*, id est, *perdens* seu *exterminans vastans & destruens*. Uterque locus habet respectum ad tentationis Historiam, ubi Diabolus naturam humanam destruxit, mortique subiecit. Frustra fanè, si mors est sequela non peccati sed naturæ. Cur enim Diabolum vocaberis homicidam qui hominem nequaquam interemit, sed unum tantum præstitit nempe ut mors ejus, quæ alioquin inevitabilis erat & naturalis, novam tamen rationem poenæ indueret.

III. Accedit celeberrimus Apostoli Pauli discursus in Capite 5. ad Roman. Ubi totam quæstionem tam clarè & rotundè definivit, ut mirum sit aliquos reperiri qui nomen Christianum profiteantur, remque istam in quæstionem revocare ausi sint. I. Statuit Apostolus *per unum hominem peccatum introisse in mundum & per peccatum mortem*. Ubi vide eodem sensu dici mortem intrasse in mundum, quo dicitur intrasse peccatum. Atqui peccatum non fuit naturæ quædam sequela nova relatione vestita, sed merum Tentatoris opus. Mors igitur fuit non naturæ aliquod consequens, cui supervenerit nova relatio, sed merum peccati opus. II. Addit Apostolus *mortem omnes in homines pervasisse quoniam omnes peccaverunt*. Dic, amabo, an hæc verba significant tantum accessionem aliquam novæ relationis ad mortem, ad mortem ipsam? Quis, inquam, ita locutus est, ut diceret mortem pervenisse ad homines, ut significet tantum mortem novum aliquem acquisivisse respectum, ut jam

consideretur sub nova aliqua idæa. Si id sibi voluisset Apostolus haud dubiè non mortem materialiter dixisset, sed formaliter respectum illum, aut saltem mortem, sub illo respectu nimirum, dixisset poenam pervasisse in homines, aut mortem poenalem, sed de poena nihil habet, de morte tamen loquitur. III. Ita ratiocinatur vers. 13. & 14. *Mortem regnasse ab Adamo usque ad Moysen*, nempe toto tempore quod excurrerat ante Legem datam. Unde concludit *peccatum fuisse in mundo etiam ante legem Mosaicam*, ac proinde legem aliquam esse naturalem, quæ faciat ut peccatum imputetur. Quæ ratiocinatio necessariò supponit hæc duo, nempe existentiam mortis signum esse necessarium existentiae peccati. Deinde mortem nihil aliud esse nisi peccati imputationem, quæ duo manifestè concludunt mortem ut mortem esse peccati poenam, non naturæ sequelam. IV. His non contentus Paulus rem eandem aliis verbis sæpiùs inculcat. Dicit v. 15. *Per offensam unius hominis plures mortuos esse.* vers. 17. *Per offensam unius hominis regnasse mortem.* v. 21. *Peccatum regnasse ad mortem.* Quæ omnia dilucidè quæstionem dirimunt. Quis enim non agnoscit in hujusmodi verbis causam unicam mortis fuisse peccatum, juxta sententiam Pauli, nec futuram fuisse mortem nisi peccatum advenisset. V. Eandem Apostolus comparisonem instituit inter Christum & Adamum, illumque facit authorem Justitiæ & vitæ, istum vero peccati & mortis authorem. At quemadmodum adversarii audent ita interpretari verba sua de Adamo quod fuerit author mortis, non in quantum mortem ipsam in mundum intulit, sed quia eam vestivit nova poenæ relatione. Audebit etiam aliquis dicere verba Apostoli de Christo, quod fuerit author vitæ,



ita debere intelligi, non quod vita ante Christum non fuerit, sed quod vitam Christus nova relatione quadam induerit. Posterius hoc est absurdissimum, ergo & prius, Et sanè cæco cæcior sit oportet, qui non videat in utroque membro mentem Apostoli esse, tum Adamum, tum Christum veros fuisse authores, illum mortis, istum vitæ.

IV. Quartus locus habetur Rom. 6. vers. 23. *τὰ ὅτι ὁ ψῶντα τῆς ἀμαρτίας θάνατον* &c. Inducit Apostolus peccatum quasi Tyrannum: qui latè dominatur in hominibus, iisque tanquam satellitibus, Ministris & militibus utitur, & loco stipendii, quod Reges satellitibus & militibus suis distribuunt in laborum mercedem, mortem tantum hominibus infert. Quid dignum tanto molimine, adeoque expressa & grandi imagine, si mors sit, non poena peccati sed naturæ consequens, debuit Apostolus naturam ipsam non peccatum sub idæa crudelis hujusce Tyranni inducere, quippe quæ ea sit, si adversariis credimus, unde mors ad omnes homines pervadat, cujusque sit quasi laborum merces & stipendium. Porro comparatio mortis cum vita æterna vim aliquam probationi nostræ addit, quemadmodum enim gratia Dei est unica eaque vera & solida vitæ æternæ causa, absque qua foret, vita æterna non esset, ita peccatum unica eaque vera est causa mortis, nec sine peccato mors unquam visa fuisset.

V. Adduci etiam possent pleraque alia loca, in quibus Apostolus mortem ad peccatum audenter refert, ita Romanorum 6. v. 16. Dicit *homines servos esse peccati ad mortem*, & vers. 21. asserit *peccati fructum seu finem mortem esse*. Et capite 7, v. 5. ait *affectum peccati vigere in membris nostris*, & ibi *fructificare ad mortem*. Et versu 24. peccatum vocat *corpus mortis*. Cap. 8. vers. 6.

POENIS PECCATI PRIMORUM PARENTUM. 527  
vers. 6. dicit *Φρόνημα σαρκος* mortem esse quem-  
admodum *Φρόνημα πνεύματος* vita est, & ver-  
su 10. asserit corpus mortuum esse etiam in iis  
qui in Christo sunt propter peccatum. Quæ  
omnia evincunt mortem nullo modo esse naturæ  
consequens.

VI. Id ipsum concluditur ex 1 Cor. 15. Nam  
vers. 21. dicit mortem esse per unum hominem  
& resurrectionem *πάλιν* per unum hominem & ver-  
su 22. Nam inquit sicut in Adamo moriuntur omnes  
ita in Christo vivificantur omnes. Intendit probare per  
Christum esse veram à mortuis resurrectionem  
quod ut præstet affert Adami typum (typus enim  
Christi fuit Adamus peccator, sed typus contra-  
dictatis) quæ ratiocinatio infirma foret ne dicam  
absurda, si morti revera subiiceremur, non ex  
peccato Adæ sed ex ipsius naturæ legibus.

VII. Addatur locus, ex Epistola ad Hæbreos  
Cap. 2. vers. 14. Ubi Diabolus dicitur *habuisse*  
*imperium mortis* nimirum est Diabolus quasi ju-  
stitiæ divinæ Minister & carnifex. cujus opera u-  
titur ut homines propter peccata sua plectat, atque  
ita homicida est, non tantum *ab initio*, ut loquitur  
Christus, sed etiam usque ad finem. Quod neces-  
sariò ponit mortem non esse rem naturalem, non  
enim congruit, neque cum bonitate, neque cum  
sapientia divina, ut mortis Minister foret Diabolus  
si mors sequela esset naturæ. Deus enim naturæ  
consequentia non ita committit Diabolo.

VIII. Huc referri possent ea loca ubi Lex dici-  
tur *littera occidens*, *Ministerium mortis* 2. Cor. 3.  
vers. 6, 7. *Peccatum genuisse mortem per legem*,  
Rom. 7. Non enim mors ad legem refertur nisi  
per accidens & mediante peccato, duplici nem-  
pe ratione I. Quia lex peccatum manifestat, ac  
proinde causam mortis detegit, & mortem ipsam

528 DE CONSEQUENTIBUS SEU  
oculis injicit, tanquam divinæ justitiæ spiculum.  
II. Quia peccatum auget & irritat, injecto prohibitionis & interminationis fræno, nitimur enim in vetitum, atque inde mors fit aliquanto acerbior:

IX. Huc pertinent etiam loca omnia, quibus vita & resurrectio seu victoria mortis tribuitur Domino nostro Jesu Christo. Potissimum si conferantur hujusmodi loca cum verbis Apostoli Joannis 1. Cap. 3. vers. 5. Ubi dicit *Christum apparuisse ut tolleret peccata nostra* & versu 8. *Christum venisse ut opera Diaboli destrueret*. Opus enim Diaboli & peccati fructus mors est, venit autem Christus ut hoc opus aboleret per resurrectionem & immortalitatem, quam in mundum intulit.

Altera quæstio nobis est cum Socinianis & Arminianis quibusdam, circa mortem æternam & damnationem inferorum, quam negant posse esse peccati poenam. Ratio eorum hæc est, quia justitia divina in poenis irrogandis, non potest latius extendi quam ad privationem activam eorum quæ Deus in prima creatione largitus fuerat hominibus. Hinc concludunt mortem æternam non consistere in cruciatibus seu tormentis quibus plectantur homines impii apud inferos, sed in extinctione τῆς ζωῆς, id est, in annihilatione seu in privatione illius esse, quod Deus ab initio homini concesserat.

Verùm hæc opinio refellitur primò disertis Scripturæ Sacræ Testimoniis. Christus enim poenas æternas impiorum, quas ipse vocat *tenebras exteriores* explicat per *placitum* & *stridorem dentium* Matth. 8. vers. 12. Et per *fornacem ignis* Matth. 13. vers. 42. & per *ignem inextinguibilem* & *vermem non intermoriturum*, Marc. 9. vers. 44. Et per *ignem æternum paratum Diabolo*

*bolo & Angelis ejus Matth. 21. vers. 41. Imo Christus ipse eodem ultimo loco dicit Filium hominis in extremo judicio separatum ire bonos à malis & malos positum ire ad sinistram, quemadmodum bonos ad dexteram quod evidenter innuit non annihilationem totalem sed supplicia & pœnas aliquas positivas. Iterum in parabola Lazari & Divitis, dicitur Dives post mortem fuisse in Inferis. Quod designat animæ ejus existentiam & fuisse in cruciatibus, ut scilicet intelligamus Inferos nihil aliud esse quam pœnas positivas, non verò meram annihilationem. Luc. 16. Tandem Apostolus Paulus Romanorum 2. Diem extremum vocat diem ira & justi judicii Dei.*

Ne autem existimes hanc iram, hocque judicium ad annihilationem creaturæ terminari, addit *tribulationem & dolorem fore super omnem impium*, quod manifestè innuit supplicia quædam positiva à justitia divina in impiis infligenda.

Revera hæc Socinianorum sententia, de æterna impiorum annihilatione, perniciosa est in Religione, utpote quæ prophanos & peccatores hac spe lætetur, se nihil post mortem mali perpeffuros, nullam timendam esse damnationem, nulla apud Inferos supplicia, quandoquidem tota justitiæ divinæ ratio in hoc sita sit, ut creaturam in nihilum redigat, quod hominibus peccato illaqueatis & illecebris hujusce vitæ detentis non magno pere videtur molestum, quare hic error summo videtur horrore dignus, quia Religionis & pietatis est everfivus.

Fundamentum autem cui superstruitur hæc sententia, nimirum Deum ex justitia non posse latiùs extendere pœnas, quàm usque ad privationem omnium bonorum, quæ antea creaturæ con-

520 DE CONSEQUENTIBUS SEU  
tulerat, est evidenter falsum. Primò quia jus Dei  
in creaturas non tantum nititur beneficiis quæ ip-  
se creaturis contulit, sed summa ejus Majestate &  
ὑπεροχῇ quæ cum infinita sit infinitum jus parit,  
quare cum creatura peccatrix justam Dei iram ad-  
versum se concitaverit, potuit sanè Deus suo il-  
lo summo jure uti, in definiendis poenis positivis  
ad justitiæ suæ satisfactionem; deinde falsitas hu-  
jusce principii ex eo patet, quod etiam in legibus  
humanis poenæ delinquentibus irrogatæ, sæpissi-  
mè latius patent quam beneficia à societate homi-  
bus collata. Revera si adversariorum sententia lo-  
cum haberet in humanis, injustè homicidæ & a-  
lii scelesti homines id genus morte plecterentur;  
quandoquidem vitam non à societate sed à natu-  
ra & Deo creatore acceperint.

Dices leges humanas in hoc esse iniquas, quod  
mirum videri non debet, permulta enim alia ini-  
què fiunt ab hominibus. Verum hæc responsio  
multis in contrarium instantiis everti facilè potest.  
I. Ex Scriptura Sacra, poenam mortis in usu fuisse  
apud Cananæos, aliasque Nationes finitimas, an-  
tequam suis sedibus pellerentur ab Israëlitis ma-  
nifestè patet, tum ex historia Pistoris & Pincer-  
næ Pharaonis, tum ex alia Thamaris & Judæ.  
Tamen inter peccata Deo exosa, obque hujusmo-  
di Nationes justo Judicio everse sunt, quorumque  
mentio frequens fit apud Mosem, de hac iniqui-  
tate & sævitia legum suarum, quæ modum veræ  
justitiæ tantopere excederet, altum silentium.  
Quæ sanè indicat hoc nullo modo peccatum cen-  
seri à Deo, imò pro vera justaque criminis vin-  
dicta haberi. II. Id ipsum confirmatur ex eo quod  
in lege divina, quam Deus per Mosem Israëlitis  
tulit, talis poena statuitur quod Deus non fe-  
cisset, si societas poenas non posset reposcere à  
delin-

POENIS PECCATI PRIM. PARENTUM. 531  
delinquentibus, nisi in iis beneficiis tantum quæ ip-  
sis societas contulit.

Dices Legislatorem Israëlitarum fuisse Deum  
ipsum, non Moſem aut Rempublicam ſeu ſocie-  
tatem, Deus autem qui Creator eſt omnium ho-  
minum juſ habere in vitam. Verùm primò di-  
co Deum leges hujusmodi judiciarias Iſraëlitis tu-  
liſſe, non ex ſuo proprio jure, ſed ex jure totius  
Reipublicæ cui leges illas inſtituit. Legislator  
enim in lege ferenda interpretatur tantum & ex-  
plicat juſ publicum non ſuum. Deinde etiamſi  
Deus ex proprio jure leges illas tuliſſet, non autem  
ex jure Societatis Iſraëliticæ, nil tantum hoc cau-  
ſam adverſariorum juvaret, quoniam in legibus il-  
lis judiciariis Deus egit, non ut Creator mun-  
di, ſed tantum ut Rex politicus Iſraëlitarum, pro-  
pter liberationem à ſervitute Ægyptiaca. Sub hoc  
autem reſpectu vitam Iſraëlitis non contulerat,  
ac proinde non potuiſſet ſub eodem reſpectu iis  
eripere, ſuppoſito adverſariorum principio. III. Ite-  
rum cum Deus relationem illam Regis Politici de-  
poſuit, conſenſitque ut Iſraëlitæ Regem hominem  
more aliarum Nationum ſibi conſtituerent, man-  
ſerunt eædem leges poenam mortis intentantes,  
quod indicat clarè, fundamentum legum hujusmo-  
di poſitum eſſe non in jure divino ſed in huma-  
no, vimque & efficaciam illarum pendere ex na-  
tura ſocietatis humanæ, quæ abſque tali poena ſub-  
ſiſtere nequit. Id ipſum confirmari poteſt ex eo  
quod Paulus Apoſtolus Romanorum 12. Principi  
tribuit gladium à Deo, dicitque in eo *Principem  
in eo eſſe Dei miniſtrum ut iram exerceat adver-  
ſus improbos.* Unde facile eſt colligere poenam  
mortis, vi juſtitix humanæ irrogatam, Deo non  
improbari, imò juſ belli ubi à cædibus & ſangui-  
ne non abſtinetur, Gentibus & Populis in Scriptu-

532 DE CONSEQUENTIBUS SEU, &c.  
ra Sacra tribuitur, ut patet exemplo Regum Israël, non dico improborum Regum, sed bonorum Deoque acceptabilium, Josuæ nempe, Josaphati & aliorum. Et Johannes Bapt. respondens quibusdam militibus qui ab eo sciscitabantur quid facturi essent, militiam non damnaverit imò probaverit, dum dixit ut *stipendiis suis. consenti forent.* Unde concludimus mortem inferre, esse jus societatis, ac proinde justitiæ poenas natura sua latius extendi, quàm in adimendis beneficiis collatis. Quod si verum in tribunali humano, quantò magis in Divino.

F I N I S.

TABLE



# T A B L E

D E S

# T R A I T E Z

Contenus dans ce Quatrième Volume.

<b>T</b> <i>Raité du Péché contre le St. Esprit.</i>	Pag. 5
<i>Premier point, en quoi consiste la foi Temporaire.</i>	5
II. <i>En. quoi consiste le péché contre le St. Esprit.</i>	34
III. <i>Quelles sont le suites du péché contre le St. Esprit.</i>	
<i>Traité de la Justification divisé en cinq Parties.</i>	
I. <i>Partie.</i>	75
Chapitre I. <i>Des dispositions &amp; preparations à la Justification.</i>	76
II. <i>Partie. Chapitre II. De la Justification considérée en elle même.</i>	110
Article I. <i>Du terme de Justifier &amp; de Justification.</i>	110
II. <i>De la nature de la Justification.</i>	140
III. <i>Suite de la definition de la Justification.</i>	154
IV. <i>Des deux parties de nôtre Justification.</i>	163
<i>De Lapsu Angelorum.</i>	193
	Com-



# T A B L E.

*Commentaire sur l'Epitre de Saint Paul aux Ro-*  
*mains.*

219

Chap. I.

*Considération générale sur l'Epitre & sur le*

I Chapitre.

219

Chap. II.

214

Chap. III.

383

*De Electione & Reprobatione.*

433

*De Statu Innocentia primi hominis.*

493

Quæstio I. *De Imagino Dei.*

493

II. *De justitia originali primi hominis.*

497

III. *An justitia Ada fuit immutabilis necne.*

497

IV. *Quo sensu Adam fuerit beatus & immor-*  
*talis.*

500

V. *Quomodo Deus Ada officium suum patefe-*  
*cerit externa declaratione.*

501

VI. *Quis & qualis fuerit Concursus divinus quo*  
*primus homo ad actiones movebatur.*

504

VII. *De Lapsu primorum Parentum.*

509

VIII. *De consequentibus seu Pœnis Peccati primo-*  
*rum Parentum.*

521









C 1160.10 v.4

HOUGHTON LIBRARY

